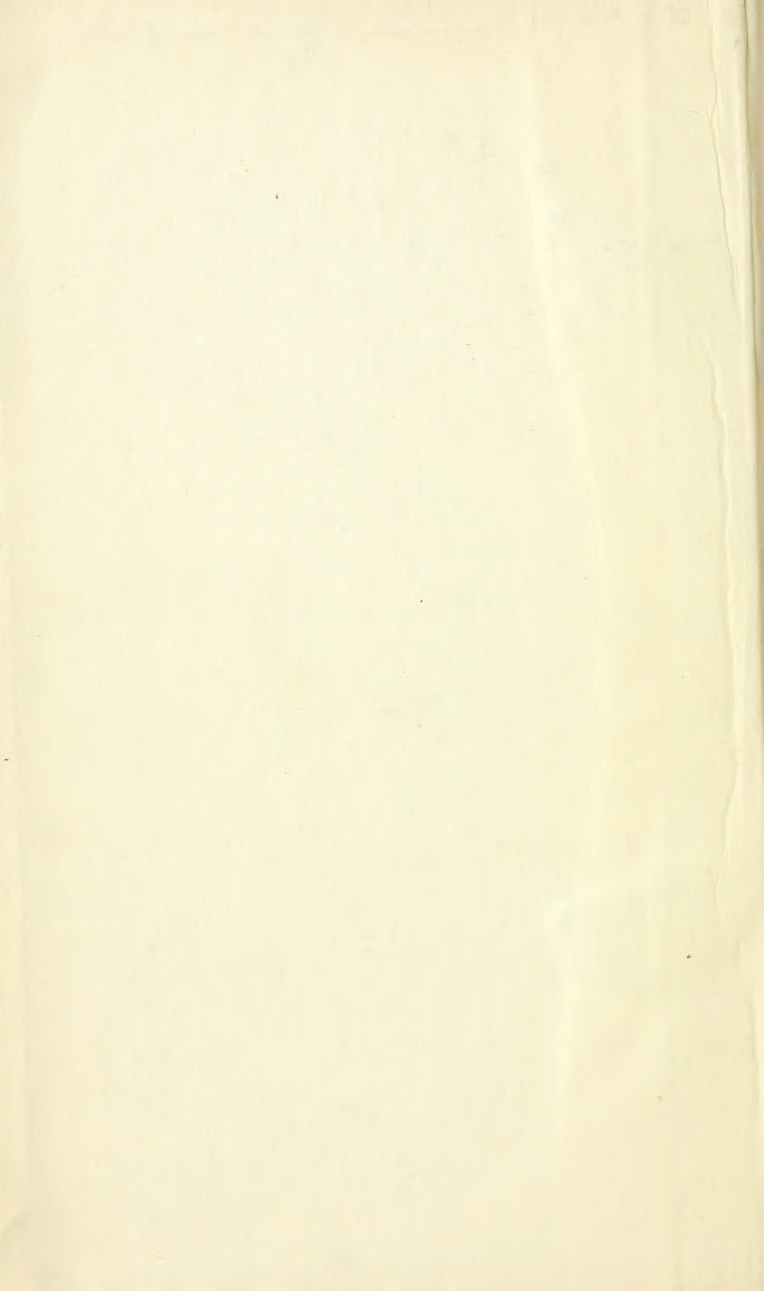




3 1761 04444 3521









PIERRE DE RONSARD  
ŒUVRES COMPLÈTES  
XI

THE  
JOURNAL OF  
THE  
AMERICAN  
MEDICAL ASSOCIATION  
PUBLISHED WEEKLY  
CHICAGO, ILL., U.S.A.

~~R774.2~~  
SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PIERRE DE RONSARD

---

ŒUVRES COMPLÈTES

XI

DISCOURS DES MISERES  
ET AUTRES PIÈCES POLITIQUES

1562-1563

---

ÉDITION CRITIQUE  
AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRE

PAR

PAUL LAUMONIER



PARIS  
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

4, RUE DE LA SORBONNE, 4

---

1946

473922  
16.4.48

PQ

1674

A2

1914 a

t. 11  $\Delta$  12



## INTRODUCTION

---

Dans une élégie de 1554 à J. de la Peruse, Ronsard appelait de ses vœux le poète qui pût renouveler en France le genre de la satire, illustré par les poètes latins Lucilius, Horace, Perse et Juvénal<sup>1</sup>. Or, dans les années qui suivirent, lui-même et Du Bellay donnaient maintes preuves de leur esprit satirique. Pendant que son ami écrivait à Rome ses sonnets contre les mœurs dont il était le témoin attristé, entre autres celles de la cour pontificale, et qu'à son retour à Paris il faisait le portrait si fin du « poète courtois », Ronsard insérait dans des « élégies », des « épîtres » et même des « hymnes » de vigoureuses tirades non seulement contre les vices de l'humanité en général, mais surtout contre les abus et les ridicules de son époque, notamment la misérable condition des poètes français ; tirades dictées à la fois par un ressentiment personnel et par un généreux enthousiasme pour la justice et la vertu, double cause de leur éloquence.

Ces qualités de satirique, cette verve à la fois égoïste et désintéressée, Ronsard devait, durant la régence de Catherine de Médicis et le règne de Charles IX, les mettre au service de la cause royale et catholique, menacée par le soulèvement des Protestants, qui avait tous les caractères d'une révolution politique autant que d'une réforme religieuse.

A quel moment et pour quelles raisons prit-il ainsi parti dans la guerre civile, au lieu de garder l'attitude sceptique et sereine d'un Peletier ou d'un Montaigne ?

Dans sa jeunesse, sous l'influence des novateurs qui formaient l'entourage de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, il

1. Voir le tome V, p. 263, vers 73.



avait failli devenir protestant. Il avait été séduit par les doctrines émancipatrices des préréformateurs, qui préconisaient non seulement une réforme intérieure de l'église catholique, mais l'affranchissement de la Raison opprimée par l'esprit de la Scolastique, et l'usage de la langue maternelle aux dépens du latin : deux points par où la Renaissance littéraire fut d'abord l'alliée naturelle de la Réforme religieuse, réagissant contre un ennemi commun « le monstre Ignorance », symbole des théologiens « Sorbonicoles », par un retour aux traditions de la primitive Église d'une part, à celles des penseurs et artistes gréco-romains d'autre part.

Comment ces deux sœurs alliées devinrent peu à peu des sœurs ennemies sous le règne de Henri II, les historiens de la politique, de la religion et de la littérature l'ont assez dit pour que nous n'ayons pas à le répéter<sup>1</sup>. Toujours est-il qu'en 1560 Ronsard n'avait pas encore pris ouvertement parti. Il avait encore des protecteurs et des amis dans les deux camps : du côté catholique les Guises, Lancelot Carles, G. des Autels, Dorat, Baïf, Belleau ; du côté protestant les Chastillons, Robert de la Haye, Louis des Masures, Jacques Grévin. Il est alors parmi les modérés, avec Michel de l'Hospital et les Notables de Fontainebleau (août 1560). Il adresse encore, cette année-là, une élégie très cordiale au cardinal de Chastillon, une autre à R. de la Haye, auquel il dédie le 3<sup>e</sup> livre des Poèmes, une autre à L. des Masures, auquel il dédie le 5<sup>e</sup> livre, un sonnet liminaire à J. Grévin pour son *Olimpe* et un « discours » fort élogieux au même pour servir de préface à son *Théâtre*, qui parut en 1561<sup>2</sup>.

1. V. notamment H. Lemonnier, *la France sous Henri II*, t. V de l'Hist. de France de Lavissee (1904); Ch. Merki, *L'Amiral de Coligny et la révolte protestante* (1909); L. Romier, *Origines politiques des guerres de religion* (1913); H. Busson, *Sources et évol. du rationalisme dans la litt. fr. de la Renaissance* (1922); G. Goyau, *Hist. religieuse*, t. VI de l'Hist. de la nation française d'Hanotaux (1922); J. Viénot, *Hist. de la Réforme fr.* (1926); Hauser et Renaudet, *Renaissance et Réforme*, t. VIII de l'Hist. générale (1929).

2. Cf. t. X, pp. 235, 315, 326, 333, 362. Quant à l'élégie (plus tard,

Cependant les deux élégies à des Autels et à des Masures, publiées en décembre 1560, ne laissaient plus aucun doute sur son opinion personnelle. Héritier du loyalisme à toute épreuve de son père, il y approuvait la ferme politique des deux Guises, réprimant le « tumulte » d'Amboise et la révolte des Protestants contre l'autorité royale ; fidèle aux traditions de toute sa famille, il y réprouvait les doctrines de Luther et de Calvin, faisant le serment « de n'y croire jamais » ; par contre, il y dénonçait les abus et les tares du clergé catholique, reconnaissant, comme au temps de sa jeunesse, la nécessité d'une réforme intérieure de l'Église ; mais il y demandait que cette réforme s'accomplît par des discussions calmes entre théologiens, comme on l'essayait au Concile de Trente, non par la violence des armes et la guerre civile <sup>1</sup>.

Comment donc Ronsard, qui jusque là n'avait cessé de chanter les bienfaits de la paix, finit-il par préconiser la résistance armée contre les Protestants, ainsi qu'en témoigne une deuxième édition de l'Élegie à G. des Autels, remaniée en 1562 pour les besoins de la polémique <sup>2</sup> ? Pourquoi crut-il devoir intervenir dans la mêlée et mettre sa plume, comme une épée, au service du parti catholique, risquant de rompre avec certains de ses protecteurs et de ses amis, et même de soulever des haines implacables ?

D'abord, vu la situation précaire des écrivains sans fortune, il était depuis longtemps poète courtisan, quémandeur malgré lui. Bien que simple clerc, et non prêtre, il avait obtenu en dix ans une série de bénéfices ecclésiastiques <sup>3</sup>. Mais ces bénéfices, qui se réduisaient à quelques cures et une pension de 1200 livres,

discours) pour le théâtre de Grévin, on la trouvera dans le Ronsard de Blanchemain, t. VI, p. 311, et dans mon éd, in-8 Lemerre, t. VI, p. 404, en attendant le tome XIII de la présente édition.

1. Cf. t. X, pp. 348 et 362.

2. V. ci-après, p. 15.

3. V. mon éd. crit. de la *Vie de Ronsard*, p. 132. J'ajoute qu'il avait obtenu les cures de Mareuil-lès-Meaux (= Marolle en Brie) et de Cour-Cheverny dès avant 1552 (d'après E. Coyecque, *Rev. des livres anc.*, t. II, 1917, p. 220).

afférente à la fonction d'aumônier ordinaire du roi, ne suffisaient pas à ses besoins. Aussi continuait-il à solliciter des prébendes plus lucratives, abbaye ou prieuré, et à se plaindre qu'elles fussent attribuées à des gens moins méritants que lui. Il quémande, dit-il, contre son naturel, et nous l'en croyons. Mais l'habitude de faire sa cour en vue d'une récompense est devenue chez lui une seconde nature, qui domine la première et vient à bout de sa fierté. En 1561, au moment même où les États généraux d'Orléans et le Colloque de Poissy discutent la réforme disciplinaire du clergé et menacent les bénéficiaires, surtout les commendataires, dont il était, Ronsard attend du chancelier L'Hospital et du cardinal de Tournon une de ces prébendes qui étaient un sujet de scandale non seulement pour les ministres de la religion réformée, mais même pour les députés du Tiers<sup>1</sup>.

Outre cet intérêt d'ordre matériel, Ronsard en avait un autre, d'ordre moral et intellectuel, à souhaiter le triomphe de la cause catholique. Un homme comme lui, païen par le tempérament, l'imagination, la culture littéraire et l'esthétique, ne pouvait vivre ailleurs que dans le camp des Catholiques. Les Calvin et les De Bèze se montraient d'une austérité, d'une intransigeance religieuse, qui effrayait ce libre imitateur d'Anacréon, de Catulle, d'Horace, d'Ovide et de J. Second. Ne condamnaient-ils pas ses Odes, ses Amours, ses Follastries, et, d'une façon générale, la gaité lascive de la poésie gréco-latine, qu'il avait acclimatée en France? Ne blâmaient-ils pas sa vie privée, comme ses moyens d'existence? Ne venaient-ils pas jeter le trouble dans ses loisirs, dans sa gloire, comme dans sa fortune? Leur dogmatisme et leur ascétisme, qui lui semblaient d'ailleurs pure hypocrisie, l'exaspéraient<sup>2</sup>.

Enfin en 1562, malgré l'édit de janvier, qui autorisait le culte

1. V. la fin du *Procès*, qui fut adressé au cardinal de Lorraine avant la mort du cardinal de Tournon, survenue en avril 1562, mais ne parut qu'en 1565 (Bl., t. III, p. 349; mon éd. in-8 Lemerre, t. III, p. 268).

2. Dès 1557, R. avait été blâmé pour son paganisme littéraire par un nommé Jean Macer, et encore en 1559 par André de Rivaudeau, en deux pamphlets assez violents. Cf. Marcel Raymond, *Rev. du Seiz. siècle*, t. XIII, 1926, p. 243 et suiv.

et les prêches calvinistes dans les villes non « emmurées », et dans les autres, hors les murs, ou plutôt à cause de cet édit, dont les concessions parurent excessives aux Catholiques exaltés, et insuffisantes aux Huguenots, ceux-ci mirent le comble à l'indignation de Ronsard par les violences de leurs bandes armées, composées en grande partie de mercenaires étrangers, reîtres et lansquenets pillards, profanateurs d'églises et de cimetières. Lui-même dut repousser leurs attaques, l'épée à la main. Je partage à ce sujet l'opinion de P. Perdrizet, appuyée sur le témoignage de plusieurs historiens du temps, et sur quelques vers d'un pamphlet protestant, qui ne laissent aucun doute <sup>1</sup>; ce qui la confirme encore, ce sont les deux faits suivants que nous révèle l'œuvre même du poète : 1<sup>o</sup> son église d'Évaillé au Maine (à moins que ce ne soit celle de Saint-Julien du Mans, dont il était chanoine) a été pillée par les huguenots, qu'il appelle « briseurs d'autels, larrons de chapes, voleurs de calice » ; 2<sup>o</sup> il a failli être tué par eux :

Je sais qu'ils sont cruels & tyrans inhumains.  
Naguères le bon Dieu me sauva de leurs mains,  
Après m'avoir tiré cinq coups de harquebuse<sup>2</sup>.

Ces considérations permettent de mieux comprendre que Ronsard, pendant la guerre civile, ait pris nettement parti contre les Réformés, au lieu de suivre la politique libérale de son ancien protecteur le chancelier L'Hospital<sup>3</sup>. Cela eût suffi à faire de lui un partisan convaincu et militant de la religion traditionnelle. Mais il obéit encore à d'autres sentiments, plus nobles,

1. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme* (Paris, Fischbacher, 1902), p. 41 et suiv. C'est aussi l'avis de Fr. Charbonnier, *Poésie fr. et guerres de religion* (thèse de Grenoble, 1920), p. 45-46, et de H. Chamard, *Hist. de la Pléiade* (Paris, Didier, 1939), t. II, p. 381, qui citent le témoignage irrécusable de J. A. de Thou.

2. V. ci-après la Remonstrance, vers 545 sqq. et 680 ; la Responce aux injures, vers 573 sqq.

3. Sur la divergence d'opinion entre le poète et le chancelier dès 1561, et la façon désinvolte dont le premier a utilisé les vers latins et les harangues du second, v. Maurice Lange, *Rev. d'Hist. litt.*, t. XX, 1913, p. 805 et suiv.

dont les discours politiques, comme toute son œuvre, contiennent des preuves certaines, le dévouement à son roi et l'amour de sa patrie.

Au xvi<sup>e</sup> siècle ces deux sentiments se confondaient : léser ou seulement affaiblir l'autorité royale, c'était un crime contre la patrie. Ronsard comprit dès le « tumulte » d'Amboise, que le régime politique de la France, appuyé sur la puissance du clergé catholique, était menacé de ruine par l'intrusion d'une religion nouvelle, d'origine étrangère et de nature dissociante. Il pensait, comme le cardinal de Tournon, que l'unité religieuse était la condition nécessaire de l'unité politique. Il souffrait d'autant plus des divisions fratricides, que les deux camps faisaient appel aux forces étrangères et que la France, « notre France », disait-il avec une sorte de tendresse, pouvait être la proie de l'Angleterre ou de l'Espagne. J'ai eu tort, au début de mes études ronsardiennes, de négliger cet aspect des *Discours*, par réaction contre les vues partisans de F. Brunetière<sup>1</sup> ; et je l'ai regretté, après une étude plus objective de ces textes, car jamais Ronsard n'a mieux justifié le titre dont il était fier, de « poète françois du Roy ». Notons encore ceci, c'est que, n'ayant pas à se louer de la Cour, qui avait mal récompensé son zèle antérieur, il aurait pu, par dépit, passer dans le camp des révoltés ; mais son loyalisme et son patriotisme furent les plus forts, sans compter qu'il lui fallut un certain courage pour prendre résolument parti, car en 1562, en face des hésitations de la Reine régente, prise entre l'ambition des Guises, qu'elle n'aimait pas, et l'intérêt de ses enfants, qui était celui de la dynastie, on ne pouvait pas savoir de quel côté serait la victoire, partant le profit<sup>2</sup>.

Bien qu'elles offrent un intérêt historique de premier ordre, je ne referai pas ici l'analyse de ces œuvres de polémique, après P. Perdrizet, Fr. Charbonnier, G. Cohen, P. Champion,

1. Brunetière, *Un épisode de la vie de Ronsard*, R. D. D. M. du 15 mai 1900, art. recueilli dans les *Études critiques* (7<sup>e</sup> série, 1903).

2. Il le constate lui-même dans le *Procès*, pièce citée plus haut.



M. Raymond, H. Chamard<sup>1</sup>. Mais je dois en préciser la chronologie, qui a été longtemps faussée. Ce qui rendait cette étude malaisée, c'est notamment l'absence de tout achevé d'imprimer et le fait que le privilège qui les accompagne n'est qu'un extrait du privilège général de 1560<sup>2</sup>.

\*  
\*\*

Durant l'année 1561, qui fut celle des États d'Orléans et du Colloque de Poissy, Ronsard se contente d'attendre les événements et de donner au tout jeune roi des conseils de direction, réunis dans l'*Institution pour l'adolescence du Roy treschrestien Charles neufvieme de ce nom* ; c'était un genre littéraire fort à la mode depuis Erasme, mais d'une particulière opportunité sous la régence de Catherine de Médicis. Cette plaquette, bien que publiée avec le millésime 1562, fut composée dans la seconde moitié de 1561, selon toute vraisemblance : plus tard, c'eût été trop tard, et, d'autre part, elle ne contient qu'une vague allusion au mouvement réformiste. Aussi la trouvera-t-on reproduite en tête du présent volume<sup>3</sup>.

Tout change l'année suivante. Au moment du massacre de Vassy (1<sup>er</sup> mars 1562), soit avant, soit plutôt tout de suite après

1. Perdrizet, *op. cit.* ; Charbonnier, *op. cit.* ; G. Cohen, *Ronsard sa vie et son œuvre* (Paris, Boivin, 1924), p. 179 et suiv. ; P. Champion, *Ronsard et son temps* (id., Champion, 1925), p. 159 et suiv. ; M. Raymond, *Influence de Ronsard*, t. I, p. 358 et suiv. ; H. Chamard, *op. cit.*, t. II, p. 371 et suiv.

2. J'ai ébauché l'exposé qui suit dès 1903 dans la Rev. Universitaire (numéro du 15 février).

3. L'édition princeps (Paris, G. Buon, 1562, in-4 de 6 ff. n. ch.) se trouve à Paris, Bibl. de l'Arsenal ; à la Bibl. nat. de Florence et à la Bibl. publ. et universit. de Genève. La 2<sup>e</sup> édition (Ibid., 1563) est à Paris (Bibl. S. Geneviève) et à Munich. Notre Bibl. Nat. ne possède que la réimpression lyonnaise de 1563 (Rés. Ye 1912) et la 3<sup>e</sup> édition parisienne de 1564 (Rés. Ye 1115). — La 2<sup>e</sup> édition parisienne figure au Catalogue des Ronsard dressé en 1925 par Seymour de Ricci pour les libraires Maggs br. (Suppl. n° 28 bis), et la 3<sup>e</sup> dans l'édition anglaise du même Catalogue, publiée en 1927 (n° 46). — Cf. le Catalogue des mêmes libraires, intitulé « Biblioth. d'un humaniste », nos 473 (édition toulousaine de 1562), 474 et 475 (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> éditions parisiennes).

ce coup de force de François de Guise, Ronsard fait réimprimer d'urgence son *Elegie* de 1560 « sur les troubles d'Amboise », en plaquette à part et avec de fortes variantes, le tout pour aider à la propagande anticalviniste et justifier la politique belliqueuse des Guises, tout en ménageant encore celle du chancelier L'Hospital, qui s'y opposait. J'ai cru devoir indiquer à son rang chronologique cette réimpression curieuse, que Ronsard lui-même rangera parmi les Discours politiques dans toutes ses éditions collectives à partir de 1567. Je n'en ai reproduit que le début, qui est très caractéristique, renvoyant pour le reste à mon tome X, où l'on trouvera le texte primitif avec ses variantes, et à la thèse complémentaire de Fr. Charbonnier, qui a reproduit in extenso le texte ainsi remanié, en regard de la « Palinodie de P. de Ronsard », qui en est la parodie, inventée par ses adversaires <sup>1</sup>.

La date de composition des trois pièces suivantes a été plus difficile à déterminer.

Le *Discours des miseres de ce temps*, adressé à la Reine régente, ne fut pas composé au moment de l'investissement de Paris par Louis de Condé en novembre-décembre 1562, comme l'ont cru Marty-Laveaux et Pierre Perdrizet, entraînés par des notes erronées du vieux commentateur Cl. Garnier, reproduites sans contrôle par Blanchemain. Il y eut là une interprétation hâtive de ce passage de la *Responce aux injures* :

Or, quand Paris avoit sa muraille assiégée  
 .....  
 Je m'enfermay trois jours renfrongné de despit  
 Et prenant le papier et l'encre de colere,  
 De ce temps malheureux j'escrivis la misere <sup>2</sup>.

1. *Pamphlets protestants contre Ronsard* (Champion, 1923), p. 26 et suiv. Mais à la p. 26, note, ligne 5, il faut lire 1578 au lieu de 1584. — Cette réimpression de 1562 (Paris, G. Buon, in-4°) figure au Catalogue des Ronsard des libraires londoniens Maggs (n° 30). Notre Bibl. Nat. possède la 2° éd. parisienne séparée, 1563 (Rés. Ye 1114). On connaît deux contrefaçons provinciales : Toulouse, 1562, et Lyon, 1563 ; cf. Catalogue de la Bibl. d'un humaniste (Maggs, n° 471) et celui des Ronsard, cité ci-dessus (éd. anglaise, n° 39).

V. ci-après la *Responce aux injures*, vers 1075 à 1084.

Ce dernier vers, qui seul avait retenu l'attention, est évidemment trompeur, si l'on ne tient pas compte du contexte, lequel ne laisse aucun doute sur son vrai sens, comme nous le verrons plus loin.

Le *Discours des miseres* est très sensiblement antérieur audit siège. Il remonte au moment où Catherine de Médicis hésitait entre les deux voies à suivre, en présence d'une situation devenue très critique depuis le massacre de Vassy. Devait-elle, comme le demandaient les deux Guises (le capitaine et le cardinal), réagir violemment contre le soulèvement général des huguenots, ainsi que le faisaient déjà, de leur propre chef, certains gouverneurs de province ? Ou bien, comme le conseillait le chancelier L'Hospital, devait-elle, avant de recourir aux armes, user de tous les moyens de conciliation, par une intervention directe entre les deux camps, qui venaient de se former définitivement et de s'affronter jusque dans les rues de la capitale ?

Paris avait, en effet, couru du 16 au 25 mars un grand danger, auquel le *Discours* fait allusion. François de Guise y était entré triomphant par la porte Saint-Denis, avec 1.500 gentilshommes armés, escorté du connétable et du maréchal de Saint-André, qui étaient allés à sa rencontre jusqu'à Nanteuil<sup>1</sup>. En ville, il croise le prince de Condé et Th. de Bèze, qui revenaient d'un prêche avec 500 cavaliers. Salut courtois, sans plus. Mais les jours suivants les incidents se multiplient. Les partisans de Guise et ceux de Condé sont en armes dans la rue, et les arquebusades s'entendent, dit un témoin, comme à la frontière. Antoine de Bourbon rejoint les triumvirs le 21. Le lendemain, jour des Rameaux, on se compte. Dans la semaine sainte, de nouvelles troupes sont levées et des armes distribuées par les soins des chefs catholiques. Un vrai massacre est à redouter pour le 29, jour de Pâques, car Condé ne veut sortir de Paris que si

1. Il avait formé l'année précédente un triumvirat pour la défense du trône et de la religion catholique, avec Montmorency et Saint-André. En outre, il s'était attaché Antoine de Bourbon, qui venait de se convertir au catholicisme par intérêt politique. Cf. Ch. Merki, *op. cit.*, p. 260.

Guise s'en va en même temps. Il cède enfin aux prières de la Reine mère, aux objurgations de ses deux frères aînés (Antoine de Bourbon et le cardinal Charles de Bourbon, gouverneur de Paris depuis le 18) et surtout à la crainte d'être débordé : le 25, il se retire sur Meaux en déclarant qu'il n'y a plus d'espoir qu'en Dieu et la guerre. Coligny le rejoint le 28 mars et les deux chefs huguenots s'emparent d'Orléans, dont ils font un centre de recrutement, menaçant Paris en avril et en mai<sup>1</sup>.

Devant cette situation Ronsard pensait avec les Guises qu'il était urgent, non seulement de cesser toute complaisance à l'égard des huguenots, mais de répondre à la menace par la force ; toutefois il espérait encore, avec L'Hospital, qu'une conciliation était possible ; ce qui explique la double inspiration de son *Discours*. Quand il l'écrivit, la Régente n'avait pas encore agi publiquement pour apaiser le conflit ; retirée à Monceaux, à Fontainebleau, à Melun, elle s'était contentée de négocier par messages. Mais, de retour à Vincennes, elle obtient le 30 mai du prince de Condé une conférence à Toury en Beauce, où elle se rend le 3 juin<sup>2</sup>. Le rappel de ces faits permet de faire remonter jusqu'au mois de mai la composition du *Discours*, dont la conclusion se résume ainsi : O Dieu, donne à la Reine la paix qu'elle va quérir, ou détruis les rebelles<sup>3</sup>.

La *Continuation du Discours*, également adressée à la Reine régente, fut composée après le mois de juillet et certainement avant le 15 octobre. L'entrevue de Toury étant restée vaine, ainsi que celles d'Artenay (16 et 17 juin) et de Talcy (27-

1. Cf. P. Champion, *op. cit.*, p. 155 et suiv. ; Ch. Merki, *op. cit.*, p. 267 et suiv.

2. *Correspondance* de Catherine de Médicis, t. I, p. 283 et suiv.

3. L'édition princeps (Paris, G. Buon, 1562, in-4 de 6 ff. n. ch.) est à notre Bibl. Nat., Rés. m Ye 50. Une réimpression en caractères gothiques (s. l. n. d.) a paru à Troyes, chez Fr. Trumeau, dès 1562, d'après Alf. Pereire, qui l'a rééditée avec fac-similé (Bibl. Nat., Rés. Ye 4760 et pYe 605). Une 2<sup>e</sup> édition parut en 1563, à Paris, chez Buon (Bibl. Nat., Rés. Ye 1113) et à Lyon, sans nom d'éditeur (Id., Rés. Ye 1908). — La 2<sup>e</sup> édition parisienne est aussi à Florence et à Munich. Un autre exemplaire figure au Catalogue cité ci-dessus de S. de Ricci (n° 27), ainsi que la réimpression lyonnaise (n° 30).

29 juin)<sup>1</sup>, le Connétable et Antoine de Bourbon concentrèrent l'armée royale à Blois, et le 5 août Catherine et son fils quittèrent Vincennes pour les rejoindre et les accompagner au siège de Bourges. On pourrait donc penser, d'après un passage menaçant, que la *Continuation* fut écrite vers le 1<sup>er</sup> août<sup>2</sup>. Mais, Bourges s'étant rendue sans résistance, il est plus probable que Ronsard fait allusion seulement à la décision prise par la Reine mère à la fin de septembre, d'aller avec l'armée royale en Normandie pour réduire à l'obéissance les villes de Rouen, Dieppe et le Havre, d'autant plus qu'il est question plus loin de l'intervention armée des Anglais en ces villes, qui ne commença pas avant la fin d'août. C'est à ce moment précis qu'elles furent livrées aux troupes anglaises, sans que Condé ou Coligny ait rien fait pour déconseiller cette trahison. Puis Robert de la Haye (ancien ami de Ronsard, devenu surintendant du prince de Condé) et Jean de Ferrières, vidame de Chartres, négocient avec les Anglais, au nom du parti huguenot, le traité de Hampton-Court, signé le 20 septembre. Ronsard en parle comme d'un fait récent<sup>3</sup>.

D'autre part, Antoine de Bourbon mourut le 17 novembre aux Andelys. Blessé le 15 octobre à l'assaut de Rouen, par une balle qui traversa le haut du poumon, il était considéré comme perdu dès le 19<sup>4</sup>. Or, Ronsard ne fait pas la moindre allusion à cet événement. Il représente au contraire « ce magnanime Roy » comme plein de vigueur et de vaillance dans sa lutte contre les huguenots<sup>5</sup>. D'où je conclus que la *Continuation* a été composée aux environs du 1<sup>er</sup> octobre<sup>6</sup>.

1. V. ci-après la Contin. du Discours, vers 401-404 et la note.

2. Ibid., vers 67 et suiv.

3. Ibid., vers 319 et suiv.

4. Cf. *Corresp.* de Catherine de Médicis.

5. V. ci-après la Contin. du Discours, vers 429 et suiv.

6. L'éd. princeps (Paris, G. Buon, 1562, in-4 de 10 ff. n. ch.) est à notre Bibl. Nat., Rés. m Ye 51 (reliée avec le Discours). On la trouve aussi à Florence, à Genève et à Munich. — Deuxième éd. parisienne, 1563 (Bibl. Nat., Rés. Ye 1116); troisième, 1564 (Catal. S. de Ricci, n° 37). — Réimpr. provinciales, 1562, 1563 et 1564, à Lyon et à Toulouse (Bibl. d'un humaniste, n° 472; Catal. S. de Ricci, n° 38).



La *Remonstrance au peuple de France* est postérieure de deux mois. Elle parut sans le nom de l'auteur (ni au titre, ni dans l'extrait du privilège)<sup>1</sup>. Bien qu'elle porte le millésime 1563, elle fut écrite pendant l'investissement de Paris, aux environs du 1<sup>er</sup> décembre 1562. C'est Ronsard lui-même qui en a fixé la date, dans le passage de la « Responce aux injures » que j'ai rappelé ci-dessus. On l'a mal interprété, faute de remarquer trois choses : 1<sup>o</sup> que Ronsard l'a inséré pour se défendre d'avoir voulu offenser Condé, et que, par conséquent, il ne fait pas allusion au « Discours des miseres », où il n'est pas question de ce prince, où son nom n'est même pas prononcé, mais à la « Remonstrance », où Condé est, en effet, longuement pris à partie et supplié de mettre bas les armes (du vers 611 au vers 758); 2<sup>o</sup> que le vers trompeur,

De ce temps malheureux j'escrivis la misere,

convient tout aussi bien à la Remonstrance qu'au Discours des miseres, et que les vers qui le suivent s'appliquent à la seule Remonstrance, car c'est là. et non dans le Discours, que Ronsard a « blâmé les prédicans » d'avoir prêché la guerre civile, et qu'il a traité les Réformés d'assassins, de voleurs et de brigands; 3<sup>o</sup> que c'est bien la Remonstrance qui fut écrite « quand Paris eut sa muraille assiégée », car tout ce que Ronsard y dit au protestant Condé et au catholique Montmorency ne peut s'appliquer qu'à des hommes qui sont sur le point de s'affronter, et s'affrontèrent en effet à la bataille de Dreux, le 19 décembre, quelques jours après que Condé eut levé le pseudo-siège de Paris, qui avait duré du 25 novembre au 10 décembre. — Notons enfin que cette pièce fut non seulement composée, mais même publiée avant cette bataille, car plus tard certains passages, ceux précisément qui s'adressaient à Condé et à Montmorency,

1. En revanche, le titre portait une épigraphe très opportune, tirée d'une épître de S. Paul, qui disparut de toutes les éditions collectives anciennes.

n'auraient plus eu de sens, l'un et l'autre y ayant été faits prisonniers <sup>1</sup>.

Reste à dater la *Responce aux injures et calomnies*, qui présente un tout autre caractère. Les pièces précédentes avaient pour sujet la situation générale du royaume, les intérêts généraux de la France; ils contenaient des conseils aux Catholiques et des blâmes aux Protestants. Celle-ci, au contraire, a pour sujet la personne même de l'auteur; c'est une apologie, ripostant à des ennemis personnels sur des questions personnelles; elle contient en outre une palinodie à l'égard de Condé, rentré en grâce: toutes choses qui montrent déjà qu'elle est postérieure à la paix d'Amboise, signée le 12 mars 1563. On peut préciser davantage.

Aux deux premiers « discours », certains ministres de la nouvelle religion avaient répondu par « trois petits livres » publiés à la fin de décembre 1562, certainement après la bataille de Dreux, à laquelle l'un d'eux fait allusion. Ronsard lui-même nous fixe sur cette date dans son Epître liminaire <sup>2</sup>. Nous y voyons aussi qu'il n'en prit connaissance que « cinq semaines après la mort » de François de Guise, c.-à-d. vers le 1<sup>er</sup> avril 1563, cette mort remontant au 24 février. D'où l'on peut conclure sans témérité qu'il écrivit sa *Responce* dans la première quinzaine d'avril <sup>3</sup>.

Bordeaux, juillet-août 1940.

1. L'éd. princeps (Paris, G. Buon, 1563, in-4 de 17 ff. ch. et 1 f. blanc) est à notre Bibl. Nat., Rés. Ye 424. Cf. Catal. J. Rothschild, t. I, p. 476; H. de Backer, t. I, n° 393; S. de Ricci, éd. anglaise, n° 34. Une édition provinciale parut la même année, s. l. (catal. S. de Ricci, n° 32). — Deuxième éd. parisienne, avec le nom de l'auteur, 1564 (Bibl. de l'Institut, Q. 116 A5). Cf. Catal. S. de Ricci, éd. anglaise, n° 44. — Troisième éd. parisienne. 1572; réimpr. à Lyon, même année (Bibl. Nat., Rés. Ye 4773).

2. V. ci-après la « Responce aux injures », p. III.

3. L'éd. princeps (Paris, G. Buon, 1563, in-4 de 26 ff. ch.) est à notre Bibl. Nat. (anc. cote Ye 4935; nouv. Rés. pYe 868). Elle est aussi à Genève et à Munich. — Réimpr. la même année à Lyon, sans nom d'éditeur, in-8 (Catal. S. de Ricci, n° 34), et Avignon, chez P. Roux, in-8 (Bibl. Nat., Rés. Ye 1911. — Deuxième éd. parisienne, 1564 (Catal. S. de Ricci, Suppl. n° 35 *ter*).

## REMERCIEMENTS

---

Ce tome et le suivant, qui d'abord n'en faisaient qu'un, étaient loin d'être achevés quand la guerre fut déclarée entre la France et l'Allemagne. Aussi dois-je une grande reconnaissance à l'éditeur poète Aug. Garnier, qui a rapporté à Paris, du fond de la Normandie, son magnifique exemplaire des *Œuvres* de 1567, pour que je puisse le consulter à loisir, en l'absence de celui de l'Arsenal, et qui depuis a bien voulu contrôler maintes variantes de cette édition. — Je reste aussi très cordialement obligé aux bibliothécaires complaisants qui m'ont permis de consulter les anciennes éditions, mises en lieu sûr, à l'abri des bombardements : M<sup>me</sup> Masson, remplaçant à la Bibliothèque municipale de Bordeaux son mari mobilisé, et M. Lemaire, leur précieux collaborateur, qui ont fait revenir pour moi en pleine tourmente l'édition de 1571 ; M. Brun, de la Bibliothèque Nationale, qui a fait revenir celles de 1573, 1578 et 1587, et M. Lemoisne, qui a pris la peine de les rapporter de Touraine. — Je remercie également mon collègue A. Lefranc, qui a bien voulu vérifier à la bibliothèque de l'Institut des textes rares, revenus enfin de leur exil, et mon ancien élève Fr. Remigereau, qui a fait photographier à mon intention l'édition princeps de *l'Institution pour l'adolescence du roy Charles IX* à la Bibliothèque nationale de Florence.

---

INSTITUTION  
pour l'Adolescence du Roy  
TRESCHRESTIEN CHARLES  
NEUVVIESME DE CE NOM.

*Par P. de Ronsard Vandomois.*



A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude.

---

1 5 6 2.

*Avec Privilege du Roy.*







## INSTITUTION

POUR L'ADOLESCENCE DU ROY TRESCHRESTIEN

CHARLES NEUFVIESME DE CE NOM<sup>1</sup>.

Sire, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France,  
 Il faut que la vertu honore vostre enfance<sup>2</sup> :  
 Car un Roy sans vertu porte le sceptre en vain,  
 4 Et luy sert de fardeau, qui luy charge la main :

ÉDITIONS : *Institution...*, plaquette, 1562, 1563, 1564. — *Œuvres* (Discours...) 1567 à 1587 et éd. suiv.

4. 67-73 Et luy sert pour neant de fardeau dans la main  
 3-4. 78-87 » Un Roy sans la vertu porte le sceptre en vain, Et (84  
 Qui) ne luy est sinon un fardeau dans la main (87 Qui ne lui sert  
 sinon d'un...)

---

1. Parmi les œuvres antérieures sur le même sujet dont Ronsard a pu s'inspirer, notons l'*Epistre au roi Louis XII sur les devoirs des Rois*, par le rhétoricien poitevin Jean Bouchet (ami de Loys de Ronsart, père de notre poète); l'*Institutio principis Christiani*, par Erasme (nombreuses éditions de 1515 à 1560); l'*Institution du Prince*, par G. Budé (1547); l'*Institution d'un prince Chrestien*, par Cl. d'Espence (1548); un poème de L'Hospital, *De sacra Francisci II. Galliarum regis initiatione* (1560) et la traduction que Du Bellay en avait faite en 1559 sur une copie manuscrite, *Discours sur le sacre du treschrestien Roy Francoys II...* (1560). — Cf. H. Chamard, thèse sur J. du Bellay, p. 439 et suiv., et éd. des *Œuvres*, t. VI, p. 169 et suiv.; M. Lange, art. de la Rev. d'Hist. litt. de la France, 1913, p. 793 et suiv., où l'œuvre de Ronsard est rapprochée en détail du poème latin de L'Hospital. On trouvera le texte de L'Hospital dans ses *Œuvres complètes* (éd. Dufey, 1825), t. III, p. 353 et suiv., et sa traduction en prose dans les *Poésies* du même, traduites par Bandy de Nalèche (éd. Hachette, 1857), livre V, 1.

2. Le titre dit : l'adolescence. Dans la deuxième moitié de 1561, date présumée de la composition de cette pièce (v. l'Introduction), Charles IX avait onze ans, étant né en juin 1550.

- Pource on dit que Thetis la femme de Pelée,  
 Apres avoir la peau de son enfant brulée  
 Pour le rendre immortel, le prist en son giron  
 8 Et de nuit l'emporta dans l'Antre de Chiron <sup>1</sup>,  
 Chiron noble Centaure, à fin de luy apprendre  
 Les plus rares vertus dés sa jeunesse tendre,  
 Et de science & d'art son Achille honorer :  
 12 » Car l'esprit d'un grand Roy ne doit rien ignorer.  
 Il ne doit seulement scavoir l'art de la guerre,  
 De garder les cités, ou les ruer par terre,  
 De piquer les chevaux, ou contre son harnois  
 16 Recevoir mille coups de lances aux tournois :  
 De scavoir comme il faut dresser une Embuscade,  
 Ou donner une Cargue, ou une Camisade <sup>2</sup>,  
 Se rengier en bataille, & soubz les estandars  
 20 Mettre par artifice en ordre ses soldars.  
 Les Roys les plus brutaulx telles choses n'ignorent,  
 Et par le sang versé leurs couronnes honorent :  
 Tout ainsi que Lyons, qui s'estiment alors <sup>3</sup>  
 24 De tous les animaux estre veuz les plus fors,  
 Quand ils se sont repeuz d'un Cerf au grand corsage <sup>4</sup>,

12. 78-87 » Un Roy pour estre grand ne doit rien ignorer

20. 67-87 les soldars

25. 67-84 Quand ils ont devoré un Cerf | 87 Quand leur gueule  
 devore un cerf

1. Légende empruntée à Pindare, *Pyth.* VI, str. 3, et *Ném.* III, str. 3, surchargée d'une autre, plus « rare », qui vient d'Apollonios, *Argon.*, IV, 869 sqq., comme dans une ode *A la Roine* (au tome VII, p. 40).

2. Donner la cargue, c'est charger l'ennemi ; donner la camisade, c'est l'attaquer pendant la nuit, les soldats recouvrant alors d'une chemise blanche leur armure, pour pouvoir se reconnaître entre eux dans l'obscurité. Déjà vu au tome VI, p. 210, vers 107.

3. Cet adverbe retombe sur le mot *quand* du vers 25 (tournure latine : *tum... quum*).

4. Le mot *corsage* était alors synonyme de *corps*, qu'il s'agit d'un animal ou d'un être humain (v. Huguet, *Dict. du Seiz. s.*) ; déjà vu au

Et ont remply les champs de meurtre & de carnage.

Mais les princes Chrestiens n'estiment leur vertu

28 Proceder ny de sang ni de glaive pointu<sup>1</sup> :

Ains par les beaux mestiers qui des Muses procedent,

Et qui de gravité tous les autres excèdent :

Quand les Muses qui sont filles de Jupiter

32 (Dont les Roys sont issus) les Roys daignent hanter<sup>2</sup>,

Elles les font marcher en toute reverence :

Loing de leur magesté banissent l'ignorance,

Et tous remplis de grace & de divinité,

36 Les font parmy le peuple ordonner equité.

Ils deviennent apris en la mathematique,

En l'art de bien parler, en histoire & musique,

En physiognomie<sup>3</sup>, à fin de mieux scavoir

40 Juger de leurs subjects seulement à les voir.

Telle science sceut le jeune prince Achille,

Puis scavant & vaillant il fit mourir Troille

Sur le champ Phrygien, & fit mourir encor

27. 78-87 Mais les Princes mieux naiz

29-30. 84-87 Ny de harnois ferrez qui les peuples estonnent, Mais par les beaux mestiers que les Muses nous donnent

32. 67-87 daignent chanter (*erreur typ. certaine, qu'on lit encore en 1609, 1617 et 1623*). V. la note.

34. 67-87 banissant

38. 87 en Musique

42. 67-87 & vaillant fist tresbucher Troillé (*et Troille*)

---

tome X, pp. 83 et 86. En ce sens, il ne s'applique plus aujourd'hui qu'aux animaux.

1. C.-à-d. : ne pensent pas que leur vertu procède... (tournure latine).

2. C'est le vrai texte, et non pas « chanter », qu'on lit dans toutes les éditions collectives anciennes. Les Muses daignent hanter les Rois, c.-à-d. les instruire et les inspirer, comme l'indiquent les vers qui suivent.

3. Forme altérée du vieux mot *physiognomonie*, qui seul aujourd'hui désigne l'art de juger les gens par les traits du visage. V. ce que Montaigne pensait de cet art, III, ch. 12 : « C'est une foible garantie que la mine... » (éd. Villey, tome III, p. 371 ; Plattard, t. VI, p. 171).

- 44 Le magnanime orgueil du furieux Hector,  
 Il tua Sarpedon, tua Pentasilée  
 Et par luy la cité de Troye fut brulée<sup>1</sup>.  
 Tel fut jadis Thesée, Hercules, & Jason,  
 48 Et tous les vaillans preux de l'antique saison.  
 Tel vous serez aussi, si la Parque cruelle  
 Ne tranche avant le temps vostre trame nouvelle :  
 Car Charles, vostre nom tant commun à nos Roys,  
 52 Nom du Ciel revenu en France par neuf fois,  
 Neuf fois nombre parfait, comme cil qui assemble  
 Pour sa perfection trois Triades ensemble<sup>2</sup>,  
 Monstre que vous aurez l'Empire, & le renom  
 56 Des huict Charles passez dont vous portés le nom.  
 Mais pour vous faire tel, il faut de l'artifice<sup>3</sup>  
 Et dés jeunesse aprendre à combattre le vice.  
 Il faut premierement aprendre à craindre Dieu  
 60 Dont vous estes l'ymage : & porter au milieu<sup>4</sup>

44. 67-87 Devant le mur Troyen le magnanime Hector

51. 78-87 Charles, vostre beau nom tant commun

56. 84-87 De huit

60. 62-67 portés et portez (erreur typ.; éd. suiv. corr.). V. la note.

1. Souvenirs d'Homère, II. XXII, 306 sqq. (mort d'Hector), de Virgile, *En.* I, 474 sqq. (mort de Troïle, le plus jeune fils de Priam), de Quintus de Smyrne, *Posthom.* I, 590 sqq. (mort de Penthésilée, reine des Amazones). Quant à Sarpedon, dont la mort est racontée dans l'*Iliade*, XVI, 419 sqq., ce n'est pas Achille qui le tua, mais Patrocle, revêtu des armes de son ami. Ce n'est pas Achille non plus qui incendia Troie : les diverses légendes posthomériques qui le concernent s'accordent pour le faire mourir avant la ruine de cette ville. Ronsard a sans doute voulu dire : C'est par la mort d'Hector, due à Achille, que Troie, privée de son meilleur défenseur, a été perdue.

2. D'après Athénée (IV, 9), le nombre 9 est celui d'Apollon Musesagète. R. s'en souviendra encore au t. XII dans l'Hymne de l'Autonne, vers 50 et suiv.

3. Au xvi<sup>e</sup> siècle le mot *artifice* ne comporte pas de sens péjoratif. Ici, comme au vers 20, il est synonyme de culture scientifique et artistique. Ailleurs, il a le même sens que le mot *art*.

4. La correction que j'ai faite au vers 60 (porter, au lieu de portés) s'impose; non seulement par celle des éditions de 1571 à 1587, mais

De vostre cueur son nom, & sa sainte parolle,  
Comme le seul secours dont l'homme se consolle.

Après si vous voulés en terre prosperer,

- 64 Il vous faut vostre mere humblement honorer,  
La craindre & la servir, qui seulement de mere  
Ne vous sert pas icy, mais de garde, & de pere<sup>1</sup>.

- ' Après il fault tenir la loy de vos ayeulx,  
68 Qui furent Roys en terre, & sont là hault aux cieux :  
Et garder que le peuple imprime en sa cervelle  
Les curieux discours d'une secte nouvelle<sup>2</sup>.

Après il fault apprendre à bien imaginer,

- 72 Autrement la raison ne pourroit gouverner :  
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance  
Quand par sus la Raison le Cuidier a puissance<sup>3</sup> :

Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,

- 76 Il faut que la Raison s'exerce en bataillant  
Contre la monstrueuse & faulse fantasie,

63. 67-87 En apres si voulez

64. 78-87 Vous devez vostre mere

70. 67-84 Le curieux discours | 87 Le curieux erreur

par ce passage de la Bergerie, où Ronsard renouvela en 1564 les conseils de l'Institution :

Pour vivre bien heureux, crains Dieu sur toute chose,  
Seul il faut l'adorer & au cœur l'imprimer.

1. Catherine de Médicis, veuve de Henri II depuis juillet 1559, était devenue régente du royaume à la mort de son fils aîné François II (décembre 1560). Elle fit déclarer majeur son second fils Charles IX en août 1563, alors qu'il venait d'entrer seulement dans sa 14<sup>e</sup> année.

2. Allusion au Calvinisme, dont les manifestations turbulentes se produisaient depuis plusieurs années à Paris et en province; allusion peut-être aussi au colloque de Poissy (août 1561), où Ronsard avait entendu exposer par les théologiens protestants, notamment Th. de Bèze, « les curieux discours » de la secte nouvelle.

3. Le Cuidier, c'est ici le fait de l'imagination trompeuse (cf. vers 71 et 77). C'est la « nourrice de l'Opinion », dira Ronsard dans le Discours des Misères, vers 135, en lui donnant pour compagne la Prémonition.



De peur que vainement l'ame n'en soit saisie.

Car ce n'est pas le tout de scavoir la vertu,

80 Il faut cognoistre aussi le vice revestu

D'un habit vertueux, qui d'autant plus offence

Qu'il se monstre honorable, & a belle aparance <sup>1</sup>.

De là vous apprendrés à vous cognoistre bien,

84 Et en vous cognoissant vous ferés toujours bien :

Le vray commencement pour en vertus acroistre,

C'est (disoit Apollon) soy mesme se cognoistre <sup>2</sup>.

Celuy qui se cognoist, est seul maistre de soy,

88 Et sans avoir Royaume il est vrayement un Roy.

Commencés donq ainsi : puis si tost que par l'age

Vous serés homme fait de corps, & de courage,

Il faudra de vous-mesme apprendre à commander,

92 A oyr vos subjects <sup>3</sup>, les voir, & demander,

Les cognoistre par nom, & leur faire justice,

Honorer la vertu & corriger le vice.

Malheureux sont les Roys qui fondent leur apuy

96 Sur l'ayde d'un commis <sup>4</sup> : qui par les yeux d'autrui

Voyent l'estat du peuple, & oyent par l'oreille

D'un flateur mensonger qui leur conte merveille.

82. 67 Qui se monstre | 71-87 graphie primitive

85-86. 71-87 guillemets

88. 67, 78-87 graphie vrayment

91. 63-78 vous mesmes (*vers faussé; éd. suiv. corr.*)

92. 67-87 A ouyr (*v. la note*)

1. Cf. la parole du Christ aux scribes et pharisiens (Matthieu, 23, 14 ; cf. Luc, 20, 47).

2. Ce précepte de la morale antique, Γνωθι σεαυτόν, était inscrit au fronton du temple d'Apollon à Delphes. Cf. Montaigne, III, 13 : « L'avertissement à chacun de se cognoistre... » (éd. Villey, t. III, p. 393 ; Plattard, t. VI, p. 194).

3. La graphie oyr était courante ; on la prononçait oïr, ce qui donnait au poète deux syllabes, comme la graphie ouyr, également courante.

4. C.-à-d. d'un ministre, à qui sont confiées (confiées) les affaires.

Tel Roy ne regne pas, ou bien il regne en peur  
 100 (D'autant qu'il ne scait rien) d'offencer un flateur.

Mais (Sire) ou je me trompe en voyant vostre grace  
 Ou vous tiendrez d'un Roy la legitime place :  
 Vous ferés vostre charge, & comme un prince doux  
 104 Audience & faveur vous donnerez à tous.

Vostre palais Royal cognoistrez en presence <sup>1</sup> :  
 Et ne commetrez point une petite offence <sup>2</sup> :  
 Si un pilote faut <sup>3</sup>, tant soit peu, sur la mer,  
 108 Il fera desoubs l'eau la navire abismer.

Aussi faillant un Roy tant soit peu, la province  
 Se perd, car volontiers le peuple suit son prince <sup>4</sup>.

Aussi pour estre Roy <sup>5</sup> vous ne devés penser  
 112 Vouloir comme un Tyran vos subjects offencer,  
 Car comme nostre corps, vostre corps est de boüe :  
 Des petis & des grands la fortune se joüe :  
 » Tous les regnes mondains <sup>6</sup> se font & se defont,

100. 84-87 d'offenser un trompeur

101. 87 ou je m'abuse

108. 67 *erreur typ.* la nature (*éd. suiv. corr.*)

109-110. 78-87 » Si un monarque faut tant soit peu, la province Se perd,... suit le Prince (*guillemets depuis 67*)

113. 78-87 De mesme nostre corps

1. « Vous honorerez de vostre presence quelques fois vostre Cour Royale de Parlement » (note de Cl. Garnier, dans l'éd. de 1623). Ronsard répètera dans une ode à Charles IX de 1573 : Il faut aller souvent Au lieu de la Justice, Du juge decevant Chastier la malice (éd. Blanchemain, t. VIII, p. 107; mon édition in-8 Lemerre, t. VI, p. 482).

2. Comprendre : même une petite offence. Cf. le « tant soit peu » des vers suivants.

3. C.-à-d. : manque à son devoir.

4. C.-à-d. : imite son Roi. Souvenir de Pindare, *Pyth.* 1, antistr. 5, y compris l'image du pilote. Déjà vu au tome III, p. 30, antistr. 9. — La « province », c'est le pays entier, y compris la capitale.

5. C.-à-d. : du fait que vous êtes roi.

6. C.-à-d. : de ce monde terrestre, par opposition au royaume du ciel, qui est éternel. Cf. la parole du Christ à Pilate : Mon royaume n'est pas de ce monde (Jean, 18, 36).

116 Et au gré de fortune ils viennent & s'en vont,  
Et ne durent non plus qu'une flamme allumée  
Qui soudain est esprise & soudain consumée.

Or, Sire, imités Dieu, lequel vous a donné  
120 Le sceptre, & vous a fait un grand Roy couronné,  
Faites misericorde à celui qui supplie,  
Punissés l'orgueilleux qui s'arme en sa folle,  
Ne poussés par faveur un homme en dignité,

124 Mais choisissés celui qui l'a bien mérité.  
Ne baillés pour argent ny estats, ny offices <sup>1</sup>,  
Ne donnés aux premiers <sup>2</sup> les vaccans benefices,  
Ne souffrés pres de vous ne flateurs, ne vanteurs,  
128 Fuyés ces plaisans fols qui ne sont que menteurs,  
Et n'endurés jamais que les langues legeres  
Mesdisent des Seigneurs des terres estrangeres.

Ne soyés point moqueur ny trop hault à la main <sup>3</sup>,  
132 Vous souvenant toujours que vous estes humain.  
Ne pillez vos subjects par rançons ny par tailles,  
Ne prenés sans raison ny guerres ny batailles,  
Gardés le vostre propre, & vos biens amassés <sup>4</sup>,

136 Car pour vivre content vous en avés assés <sup>5</sup>.

S'il vous plaist vous garder sans archers de la garde,  
Il faut que d'un bon œil le peuple vous regarde,

1. Ronsard répètera dans l'ode de 1573, citée plus haut : Les offices royaux Ne se doibvent point vendre : Les serviteurs loyaux Doibvent ce bien attendre. — Il avait déjà protesté là-contre en 1560 (t. X, p. 354).

2. C.-à-d. : aux premiers venus (au sens matériel et au sens moral). Cf. ci-après la Remonstrance, vers 380 et 409-410.

3. C.-à-d. : impérieux. Image tirée de la manière de conduire un cheval. Cf. Montaigne, III, 8 : « Mais je romps paille avec celui qui se tient si haut à la main... » (éd. Villey, t. III, p. 187 ; Plattard, t. V, p. 202).

4. Comprendre : les biens que vos ancêtres ont amassés, que vous avez hérités d'eux (par opposition à : le vostre propre).

5. S. ent. : sans aller en chercher ailleurs (soit chez vos sujets « par rançons ny par tailles », soit à l'étranger par « guerres ny batailles »). Contentez-vous des biens que vous avez.

- Qu'il vous ayme sans creinte, ainsi les puissans Roys  
 140 Ont gardé leur Empire, & non par le harnois.  
 Comme le corps Royal ayés l'ame Royale,  
 Tirés le peuple à vous d'une main liberalle,  
 Et pensés que le mal le plus pernicieux  
 144 C'est un prince sordide & avaritieux.  
 Ayés autour de vous des personnes notables,  
 Et les oyés parler volontiers à vos tables,  
 Soyés leur auditeur comme fut vostre ayeul <sup>1</sup>,  
 148 Ce grand François qui vit encores au cercueil.  
 Soyés comme un bon prince amoureux de la gloire,  
 Et faites que de vous se remplisse une histoire  
 Du temps victorieux, vous faisant immortel,  
 152 Comme Charles le Grand, ou bien Charles Martel.  
 Ne souffrés que les grands blessent le populaire,  
 Ne souffrés que le peuple au grand puisse desplaie,  
 Gouvernés vostre argent par sagesse & raison :  
 156 » Le prince qui ne peut gouverner sa maison,  
 » Sa femme, ses enfans, & son bien domestique,  
 » Ne scauroit gouverner une grand republique <sup>2</sup>.  
 Pensés long temps devant que faire aucuns Edicts,  
 160 Mais si tost qu'ils seront devant le peuple mis,  
 Qu'ils soient pour tout jamais d'invincible puissance,

140. 78-84 Ont conservé le sceptre | 87 Ont conservé leur vie

143-144. 78-87 guillemets

145. 78-87 personnes venerables

151. 87 Digne de vostre nom, vous faisant immortel

154. On lit le singulier au grand dans toutes les anc. éd.

160. 84-87 devant le peuple dicts

1. R. en a dit autant du père de Charles IX, dans l'Hymne de Henry II (t. VIII, p. 14 ; cf. t. IX, p. 306).

2. C'est ce que S. Paul écrivait à propos des évêques (*prim. ad Tim.*, 3, versets 4 et 5),

Car autrement vos loix sentiroient leur enfance.

Ne vous monstrés jamais pompeusement vestu,

164 » L'habillement des Roys est la seule vertu :

Que votre corps reluise en vertus glorieuses,

Et non pas vos habits de perles precieuses.

D'amis plus que d'argent monstrés vous desireux,

168 Les Princes sans amis sont toujours malheureux.

Aymés les gens de bien, ayant toujours envie

De ressembler à ceux qui sont de bonne vie.

Punissés les malins <sup>1</sup> & les seditieux :

172 Ne soyés point chagrin, despit, ne furieux <sup>2</sup>,

Mais honeste & gaillard, portant sur le visage,

De vostre gentil'ame un gentil tesmoignage <sup>3</sup>.

Or, Sire, pour autant que nul n'a le pouvoir

176 De chastier les Roys qui font mal leur devoir,

Punissés vous vous mesme, à fin que la Justice

De Dieu, qui est plus grand, vos fautes ne punisse.

Je dy ce puissant Dieu dont l'Empire est sans bout,

180 Qui de son trosne assis en la terre voit tout,

Et fait à un chascun ses justices égales

Autant aux laboureurs qu'aux personnes Royales <sup>4</sup> :

Lequel je suppliray vous tenir en sa loy,

184 Et vous aymer autant qu'il fit David son Roy <sup>5</sup>,

162. 78-87 Autrement voz Decrets

166. 87 et suiv. Non par habits chargez | 97 et suiv. de pierres precieuses

168. 78-87 guillemets

174. 78-87 graphie gentille ame

183. 78-87 Lequel nous supplions

1. C.-à-d. ceux qui font le mal (sens du latin *malignus*).

2. « Humeurs du roy Charles IX quand il estoit en bas aage, au rapport de ceux qui l'ont veu familièrement » (n. de Cl. Garnier).

3. Dans l'anc. français, *gentil* a le sens de noble.

4. « Et non est personarum acceptio apud Deum » (S. Paul, *ad Rom.*, 2, 11). Cf. ci-après la Remonstrance, vers 6.

5. David était un simple berger, que Dieu choisit pour en faire un roi; d'où l'expression « son Roy ».



Et rendre comme à luy vostre sceptre tranquile :  
Car sans l'ayde de Dieu la force est inutile <sup>1</sup>.

FIN.

186. 78-87 » Sans la faveur de Dieu

---

1. Cette pièce est à rapprocher non seulement de l'ode de 1573, citée plus haut, mais surtout des quatrains alternés que R. a mis, à l'adresse de Charles IX, dans la bouche de deux « pasteurs » de sa *Bergerie* en 1564. — V. encore sur le même sujet les dix-neuf sonnets composés par Ol. de Magny peu avant sa mort (première moitié de 1561) et publiés par E. Courbet en appendice des *Dernières poésies* (Paris, Lemerre, 1881); une lettre de Catherine de Médicis à son fils Charles IX, déclaré majeur (*Corresp.*, t. II, p. 90) ; enfin l'*Epistre au Roy* d'A. de Baïf (éd. de ses Œuvres par Marty-Laveaux, t. V, p. 236 et suiv.), qu'il imagine écrite par Catherine à son fils Henri d'Anjou, nommé roi de Pologne (et non pas à Charles IX, comme on pourrait le croire d'après une note de Cl. Garnier, reproduite dans le Ronsard de Blanchemain, t. VII, p. 38, n. 2).

---

### *Extraict du Privilege du Roy.*

Par privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye, le xx. jour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante, il est enjoinct à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte et diligent qu'il verra & cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les œuvres ja par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres, qui par ledict Ronsard ont esté & seront cy apres faictes, & composées, ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'on esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja imprimez, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy qu'envers ledict Ronsard, & des interests & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu, Le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audict privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & seelé à double queue du grand seau, de cire jaune.

*Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon, d'imprimer ou faire imprimer, l'Institution pour l'adolescence du Roy treschrestien Charles neufiesme de ce nom, jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achevé d'imprimer.*



ELEGIE  
DE P. DE RONSARD

VANDOMOIS SUR LES TROUBLES  
D'AMBOISE, 1560.

A G. DES AUTELS GENTILHOMME CHARROLOIS <sup>1</sup>.

Des Autels que la Loy & que la Rethorique,  
Et la Muse cherist comme son fils unique,  
Je suis esmerveillé que les grands de la court  
4 (Veu le temps orageux qui par *la France* court)  
Ne s'arment les costez d'hommes qui ont puissance  
Comme toy de plaider leurs causes en la France,  
Et revenger d'un art par toy renouvelé  
8 Le sceptre que le Peuple a par terre foulé.  
*C'est donques* aujourd'huy que les Roys & les Princes  
Ont besoin de garder par armes leurs provinces,  
*Et contre leurs sujets opposer le harnois,*

---

1. Cette pièce avait été publiée en 1560 dans la première édition collective des *Œuvres*, au cinquième livre des Poèmes (v. mon tome X, p. 348). Ronsard la fit réimprimer à part en 1562, très probablement au mois de mars, pour servir à la polémique et justifier le rôle des Guises non seulement à Amboise, mais à Vassy, comme en témoignent les retouches que j'ai soulignées. A noter, d'ailleurs, que, tout en remaniant son texte en faveur de la politique de répression armée, qui était celle des Guises, notre poète ménageait encore la politique opposée du chancelier L'Hospital, qui en tenait pour les simples controverses entre catholiques et protestants.

Les huguenots ont parodié cette élégie remaniée, dans une Palinodie que Fr. Charbonnier a rééditée en regard du texte de notre poète (thèse complém., *Pamphlets protestants*, p. 27 et suiv.).

- 12 *Usant & de la force & de la douce voix,*  
Qui pourra dextrement de la tourbe mutine  
Apaiser le courage & flatter la poitrine :  
Car il faut desormais deffendre nos maisons,  
16 *Et par le fer tranchant, et par vives raisons*  
Et courageusement nos ennemis abbatre  
Par les mesmes bastons dont ils nous veullent battre.  
Ainsi que l'ennemy par livres a seduict  
20 *Le peuple devoyé qui faucement le suit,*  
Il faut en disputant par livres le confondre,  
Par *armes* l'assaillir, par *armes* luy respondre,  
Sans montrer au besoin nos courages faillis,  
24 *Mais plus fort resister plus serons assaillis.*  
.....

(Voir la suite au tome X, p. 351 et suiv.)

---

DISCOVERS  
DES MISERES  
de ce Temps.

*A la Royne mere du Roy.*

PAR P. DE RONSARD VANDOMOIS.

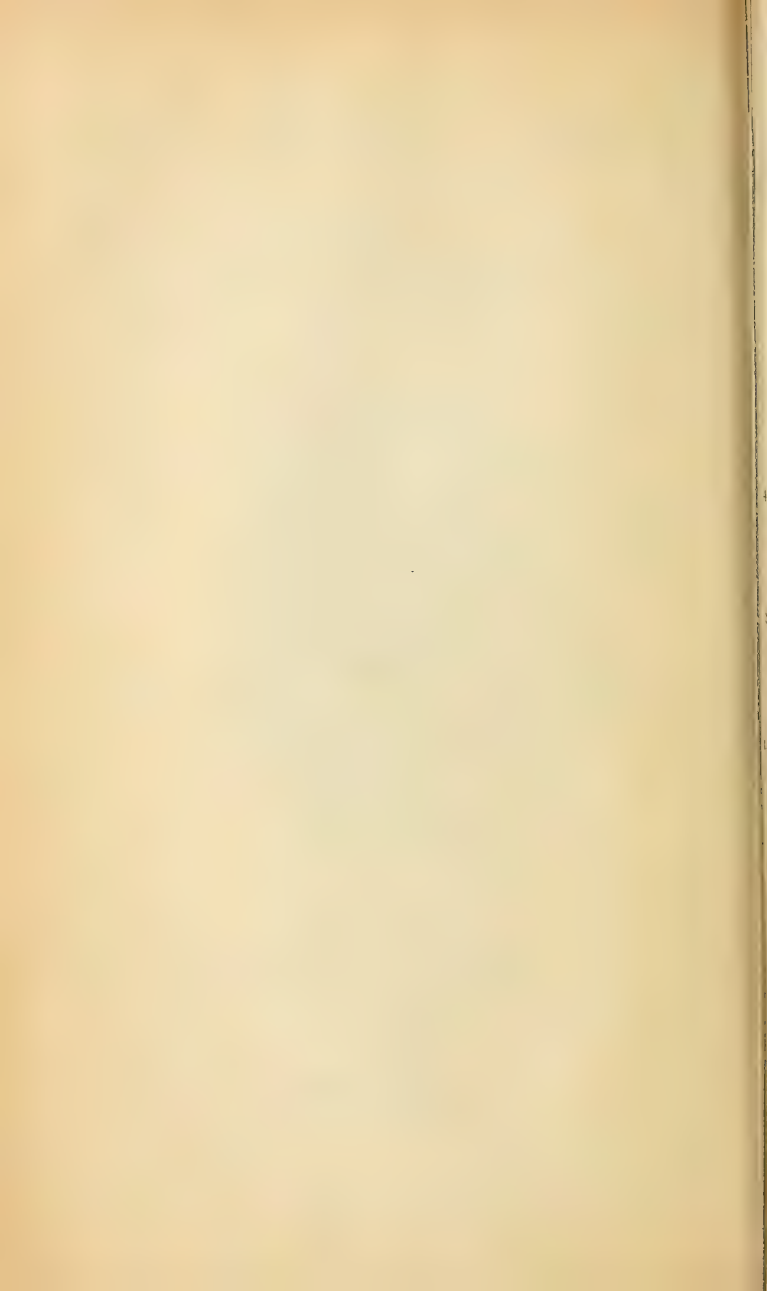


A PARIS,  
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude.

1562.

*Avec Privilege du Roy.*







## DISCOURS A LA ROYNE

PAR P. DE RONSARD.

Si, depuis que le monde a pris commencement,  
Le vice d'age en age eust pris accroissement,  
Il y ajà long temps que l'extreme malice  
4 Eust surmonté le monde, & tout ne fut que vice.  
Mais puis que nous voyons les hommes en tous lieux  
Vivre, l'un vertueux, & l'autre vicieux,  
Il nous fault confesser que le vice diforme  
8 N'est pas victorieux : mais suit la mesme forme  
Qu'il avoit dés le jour que l'homme fut vestu  
(Ainsi que d'un habit) de vice & et de vertu.  
Ny mesme la vertu ne s'est point augmentée :  
12 Si elle s'augmentoit sa force fut montée  
Jusqu'au plus haut degré : & tout seroit icy  
Vertueux & parfait, ce qui n'est pas ainsi.  
Or comme il plaist aux meurs, aux princes, & à l'age,  
16 Quelque fois la vertu abonde davantage,  
Et quelque fois le vice, & l'un en se haulsant

ÉDITIONS. *Discours des miseres de ce temps*, plaquette 1562 et 1563. —  
*Œuvres* (Discours...) 1567 à 1587 et éd. suiv.

2. 78-87 avoit accroissement

3. 78-87 Cinq mille ans sont passez que l'extreme malice

9. 63-87 Qu'il receut dés le jour

13. 78-87 Au plus haut periode

15. 67-87 il plaist aux Loix

17. 67-87 Le vice quelquefois

Va de son compagnon le credit rabaissant,  
 Puis il est rabaissé : afin que leur puissance

20 Ne preigne dans ce monde une entiere accroissance.

Ainsi il plaist à Dieu de nous exercer,  
 Et entre bien & mal laisse l'homme habiter,  
 Comme le marinier qui conduit son voyage

24 Ores par le beau temps, & ores par l'orage <sup>1</sup>.

Vous (Royne) dont l'esprit prend plaisir quelque fois  
 De lire et d'escouter l'histoire des François <sup>2</sup>,  
 Vous sçavez en voyant tant de fais memorables

28 Que les siecles passez ne furent pas semblables.

Un tel Roy fut cruel, l'autre ne le fut pas,  
 L'ambition d'un tel causa mille debats.

Un tel fut ignorant, l'autre prudent & sage,

32 L'autre n'eut point de cuer, l'autre trop de courage.

Tels que furent les Roys, tels furent leurs subjects,

» Car les Roys sont toujours des peuples les objects <sup>3</sup>.

Il faut donq' des jeunesse instruire bien un prince

36 Afin qu'aveq prudence il tienne sa province <sup>4</sup>.

Il faut premierement qu'il ait devant les yeux

La crainte d'un seul Dieu : qu'il soit devotieux

18. 67-78 le credit abaissant | 84-87 *texte primitif*

20. 67-87 Ne preigne (78-87 prenne) entre le peuple

21. 67-87 Ainsi plaist au Seigneur

25. 84-87 se repaist quelquefois

31. 63-87 *graphie* ignorant

33-34. 67-87 *guillemets* | 78-87 les sujets

1. Ronsard semble s'être inspiré ici de Machiavel, dont le *Prince* avait été traduit par son ami G. d'Auvergne (cf. t. X, p. 135). Machiavel, en effet, croyait que l'humanité, loin d'évoluer moralement, continuait, dans l'espace et dans le temps, avec une quantité à peu près constante de vertus et de vices, et que, par suite, les nécessités de gouvernement restaient sensiblement les mêmes.

2. Ceci n'est pas une flatterie. Catherine se plaisait à lire les chroniques et histoires de la France.

3. C.-à-d. les points de mire (du latin *objectum*, placé devant).

4. C.-à-d. il gouverne son royaume.

Envers la sainte Eglise, & que point il ne change  
 40 La foy de ses ayeulz pour en prendre une estrange <sup>1</sup>.  
 Ainsi que nous voions instruire nostre Roy  
 Qui par vostre vertu n'a point changé de loy <sup>2</sup>.

Las ! Madame, en ce temps que le cruel orage  
 44 Menace les François d'un si piteux naufrage,  
 Que la gresle & la pluye, & la fureur des cieux  
 Ont irrité la mer de vens seditieux,  
 Et que l'astre jumeau ne daigne plus reluyre <sup>3</sup>,  
 48 Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,  
 Et maugré la tempeste, & le cruel effort  
 De la mer, & des vens, conduisez-le à bon port.

La France à jointes mains vous en prie & reprie <sup>4</sup>,  
 52 Las ! qui sera bien tost & proye & moquerie  
 Des princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref  
 Par vostre autorité appaiser ce mechef.

39. 67-87 Vers l'Eglise aprouvée

51. 62-73 jointe (éd. suiv. corr.)

54. 78-87 son meschef

---

1. C.-à-d. une foi qui vient de l'étranger, comme celle de l'allemand Luther, ou celle de Calvin, établi à Genève. Cf. ci-dessus l'Institution, vers 67 et suiv.

2. C.-à-d. de religion.

3. La constellation des Gémeaux, Castor et Pollux, qui passaient pour favorables aux matelots. Cf. t. II, p. 174; VIII, pp. 131 et surtout 296.

4. Ronsard ressentait le besoin de supplier ainsi Catherine de Medicis. alors régente, parce qu'elle avait eu en 1561 et avait encore de multiples complaisances pour les huguenots et qu'elle recherchait l'appui des princes luthériens d'Allemagne pour le cas où Charles IX changerait de religion. Son aversion pour les Guises (le capitaine François et le cardinal Charles) pouvait la conduire à l'abjuration et à une guerre contre son gendre Philippe II et son beau-frère Philibert de Savoie (cf. Forneron, *les Ducs de Guise et leur époque* et *Hist. de Philippe II*). Ronsard se fait ici l'interprète des Guises, comme déjà dans l'Elegie à G. des Autels (t. X. p. 360). Peu après, dans une épître audit cardinal, il remarquera, non sans raison, qu'il lui fallut du courage pour prendre ainsi parti, alors qu'on ne pouvait prévoir qui des deux camps l'emporterait (Blanchemain, t. III, p. 353 ; mon éd. in-8, Lemerre, t. III, p. 272).

- Ha que diront là bas soubz les tombes poudreuses  
 56 De tant de vaillans Roys les ames genereuses !  
 Que dira Pharamond ! Clodion, & Clovis !  
 Nos Pepins ! nos Martels ! nos Charles, nos Loys !  
 Qui de leur propre sang versé parmy la guerre,  
 60 Ont aquis à nos Roys une si belle terre ?  
 Que diront tant de Ducs <sup>1</sup>, & tant d'hommes guerriers  
 Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,  
 Et pour France ont souffert tant de labeurs extremes,  
 64 La voyant aujourd'huy destruite par nous mesmes ?  
 Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,  
 Querelé, combatu, guerroyé, bataillé  
 Pour un peuple mutin divisé de courage,  
 68 Qui pert en se jouant un si bel heritage :  
 Heritage opulent, que toy peuple qui bois  
 De l'Angloise Tamise <sup>2</sup>, & toy More qui vois  
 Tomber le chariot du soleil sur ta teste <sup>3</sup>,  
 72 Et toy, race Gottique, aux armes toujours preste <sup>4</sup>,  
 Qui sens la froide bise en tes cheveux venter,  
 Par armes n'avés sceu ni froisser, ny domter <sup>5</sup>.

59. 67-87 à tous perils de guerre

60. 78-87 Ont acquis à leurs fils

64. 67-87 detruire | 78-87 par soy mesmes

66. 78-87 Assailly, defendu

70. 78-87 La Tamise Albionne

74. 67-87 n'aviez sceu

1. C.-à-d. de chefs d'armée (latin : *duces*).

2. R. use de cette périphrase à l'exemple de Virgile, *En.* VII, 715, et d'Horace, *Carm.*, II, xx, 20 : encore ci-après, vers 157-158 et dans la Continuation du Discours, vers 322.

3. C.-à-d. qui habites un pays chaud (par opposition aux peuples du Nord (vers 73)).

4. Cf. ci-après, vers 157. Ronsard qualifie ailleurs les Allemands de « fiers », c.-à-d. féroces (t. I, p. 86, var. ; X. p. 357) et de « belliqueurs » (I, p. 114) ; il parle aussi des « Gottiques pillages », à propos des soldats allemands (ci-après, Continuation du Discours, vers 220).

5. Souvenir d'Horace, *Epod.* XVI, 1-10.



- Car tout ainsi qu'on voit une dure coignée  
 76 Moins reboucher <sup>1</sup> son fer, plus est embesoignée  
 A couper, à trancher, & à fendre du bois,  
 Ainsi par le travail s'endurcist le François :  
 Lequel n'ayant trouvé qui par armes le domte  
 80 De son propre cousteau soymesmes se surmonte.  
 Ainsi le fier Ajax fut de soy le veinqueur,  
 De son propre cousteau se transperçant le cueur <sup>2</sup>.  
 Ainsi Romme jadis des choses la merveille <sup>3</sup>,  
 84 Qui depuis le rivage où le Soleil s'éveille  
 Jusques à l'autre bord son empire estendit,  
 Tournant le fer contre elle, à la fin se perdit.  
 C'est grand cas <sup>4</sup> que nos yeux sont si plains d'une nue,  
 88 Qu'ils ne cognoissent pas nostre perte avenue,  
 Bien que les estrangers qui n'ont point d'amitié  
 A nostre nation en ont mesmes pitié <sup>5</sup>.  
 Nous sommes accablés d'ignorance si forte,  
 92 Et liés d'un sommeil si paresseux <sup>6</sup>, de sorte  
 Que nostre esprit ne sent le malheur qui nous poingt,  
 Et voyans nostre mal nous ne le voyons point <sup>7</sup>.

75-76. 67-87 de la dure coignée Moins reboucher le fer (84-87 l'acier)

78-79. 62 le trevail... par ames (erreurs typ. ; éd. suiv. corr.)

82. 67-87 s'outre-perçant | 78-87 De son propre poignard

90. 1617 en ayent mesme pitié | 1623 reprend en ont

1. Synonyme d'émousser.

2. Ajax, ayant été vaincu dans sa compétition avec Ulysse pour la possession des armes d'Achille, se suicida en se transperçant de son glaive (Sophocle, *Ajax*, 815-865 ; Ovide, *Met.* XIII, 384 sqq.).

3. Souvenir de Virgile, *Georg.* II, 534 : *rerum facta est pulcherrima Roma.*

4. C.-à-d. : C'est une chose étonnante. Déjà vu au tome VII, pp. 122, 143 et 149.

5. C.-à-d. : même ceux-là en ont pitié.

6. C.-à-d. qui rend les hommes paresseux. Souvenir des poètes latins : *ignavus somnus* (Ovide, *Met.* XI, 593) ; *piger somnus* (Stace, *Silv.* III, 2, 73).

7. Souvenir des Psaumes 113, 5 et 134, 15 : *Oculos habent, et non videbunt.*

- Dés long temps les escrits des antiques prophetes,  
 96 Les songes menaçans, les hideuses comettes,  
 Nous avoient bien predict que l'an soixante & deux  
 Rendroit de tous costés les François malheureux,  
 Tués, assassinés <sup>1</sup> : mais pour n'estre pas sages <sup>2</sup>,  
 100 Nous n'avons jamais creu à si divins presages,  
 Obstinés, aveuglés : ainsi le peuple Hebrieu <sup>3</sup>  
 N'adjoutoit point de foy aux prophetes de Dieu :  
 Lequel ayant pitié du François qui fourvoye <sup>4</sup>,  
 104 Comme pere benin du haut Ciel luy envoie  
 Songes, & visions, & prophetes, à fin  
 Qu'il pleure, & se repente, & s'amande à la fin.  
 Le Ciel qui a pleuré tout le long de l'année,  
 108 Et Seine qui couroit d'une vague éfrenée,  
 Et bestail & pasteurs largement ravissoit,  
 De son malheur futur Paris avertissoit,

97. 67-78 Las ! nous avoyent predict | 84-87 Avoient assez predict

99. 62-63 pas sage (*erreur typ ; éd. suiv. corr.*)

100. 84-87 Foy n'avons adjoustée

102. 84-87 N'avoit point de creance

103. 84-87 *graphie* fourvoye

106. 78-87 *graphie* s'amende

109. 84-87 & maisons ravissoit

---

1. Allusion au massacre des protestants à Vassy par l'escorte de François de Guise (1<sup>er</sup> mars 1562) ; aux troubles sanglants de Guyenne et de Languedoc (répression par le catholique Monluc), de Dauphiné et de Provence (exécutions par le protestant Des Adrets) ; à la prise d'Orléans (2 avril), de Rouen et de Lyon (fin avril), de Poitiers et de Bourges (fin mai), aux pillages du Vendomois, de la Touraine, du Maine et de l'Anjou (dans les mêmes mois) par les protestants ; à la violente réaction catholique en ces dernières provinces. Cf. *Mémoires de Castelnau*, III, 1x ; *Commentaires de Monluc* (éd. P. Courteault, t. II) ; *Hist. de France de Lavissee*, t. VI, 1<sup>re</sup> partie, pp. 62-64 (par Mariéjol).

2. C.-à-d. : parce que nous ne sommes pas sages.

3. Hebrieu ne comptait que pour deux syllabes.

4. C.-à-d. : qui sort de la bonne voie ; n'est plus employé que sous la forme réfléchie : se fourvoyer, qui, d'ailleurs se trouve déjà au xvi<sup>e</sup> siècle (v. ci-après la Continuation, vers 60).

- Et sembloit que les eaux en leur rage profonde  
 112 Voulussent renoyer une autre fois le monde.  
 Cela nous predisoit que la terre, & les cieux  
 Menaçoient nostre chef d'un mal prodigieux <sup>1</sup>.  
 O toy historien, qui d'ancre non menteuse  
 116 Escrits de nostre temps l'histoire monstrueuse <sup>2</sup>,  
 Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,  
 Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,  
 Et qu'ils prennent exemple aux pechés de leurs peres,  
 120 De peur de ne tomber en pareilles miseres <sup>3</sup>.

De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans !  
 Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps !

112. 62-63 r'enoyer (éd. suiv. corr. en renoyer et re-noyer)

115. 78-87 graphie encre

116. 73-84 graphie Escrits | 87 Escriptas de ce temps

1. Cet alinéa fait allusion, non pas, comme l'a dit Cl. Garnier (dans une note reproduite par Blanchemain), au pseudo-siège de Paris de novembre 1562, mais au danger que courut Paris du 16 au 25 mars 1562, alors que protestants et catholiques en armes furent sur le point de se massacrer en pleine ville. Cf. Th. de Bèze, *Hist. eccl. des églises réformées* (éd. Baum); *Corresp. de Catherine de Medicis* (éd. H. de la Ferrière): *Journal de ce qui s'est passé en France durant l'année 1562* (Revue rétrospective, tome V).

Dans tout ce passage, depuis le vers 95, R. s'est inspiré, par transposition, de Virgile, *Georg.*, I, 466 sqq. (présages de la mort de J. Cesar) et peut-être aussi d'Horace, *Carm.* I, 2, 13 sqq.; mais aussi de sa propre croyance aux signes auguraux du ciel et de la terre; notamment sur « les hideuses comètes » (diri cometæ, dit Virgile), il partageait les superstitions de son temps. Cf. mon tome X, p. 359, et Fr. Charbonnier, *op. cit.*, p. 453.

2. Si cette apostrophe s'adresse à un écrivain en particulier, je ne crois pas que ce soit Fr. Hotman, comme l'a pensé P. de Nolhac *Ronsard et l'Hum.*, p. 337); car, d'après Dareste (*Rev. hist.*, t. II, p. 50), Hotman ne fut nommé historiographe de Charles IX qu'à la mort de P. Paschal (février 1565). Je crois qu'il s'agit de Paschal lui-même, qui a écrit un « journal » important de l'année 1562, publié seulement au XIX<sup>e</sup> siècle; d'autant plus qu'il y met Ronsard en scène amicalement, et que Ronsard lui a rendu la pareille dans un « discours » postérieur (v. ci-après la Remontrance, vers 533 et suiv. et la note du vers 536).

3. On dit aujourd'hui : de peur de tomber, ou : afin de ne tomber.

En lisant que l'honneur, & le sceptre de France  
 124 Qui depuis si long age avoit pris accroissance,  
 Par une Opinion nourrice des combats,  
 Comme une grande roche, est bronché contre bas <sup>1</sup>.

On dit que Jupiter fâché contre la race  
 128 Des hommes, qui vouloient par curieuse audace  
 Envoyer leurs raisons jusqu'au Ciel pour scavoir  
 Les haults secrets divins que l'homme ne doit voir,  
 Un jour estant gaillard choisit pour son amye

132 Dame Presumption, la voyant endormie  
 Au pié du mont Olympe, & la baisant soudain  
 Conçeut l'Opinion, peste du genre humain <sup>2</sup>.  
 Cuiden en fut nourrice, & fut mise à l'escole

136 D'orgueil, de fantasie, & de jeunesse folle <sup>3</sup>.

Elle fut si enflée, & si pleine d'erreur  
 Que mesme à ses parens elle faisoit horreur.  
 Elle avoit le regard d'une orgueilleuse beste.  
 140 De vent & de fumée estoit pleine sa teste.

129. 62 leur raisons (*graphie défendable, mais éd. suiv. corr.*)

136. 78-87 D'Orgueil, de Fantasie & de Jeunesse folle

138. 67-87 Que mesme ses parens faisoit trambler d'horreur

140. 67 la teste | 71-87 avoit plaine (*et pleine*) la teste

1. C.-à-d. : est tombé à terre. Cf. Huguet, *Dict. du Seiz. siècle*.

2. Pour décrire ce monstre Opinion, Ronsard trouvait des modèles, non seulement chez Virgile et Ovide dépeignant la Renommée (*En.* IV, 173 sqq. ; *Mét.* XII, 43 sqq.), mais surtout dans Arioste, *Orl. fur.* XIV, stances 79 et suiv., décrivant la Discorde, la Fraude et le Silence ; XXVI, st. 31 et suiv., l'Hérésie. Cf. J. Vianey, *Revue universitaire*, 1903, p. 474. Ce monstre, qui reparait dans la Remonstrance (v. ci-après), c'est ce que Bossuet, dans son *Hist. des var.*, appellera le « sens propre ». Cf. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme*, pp. 80-86.

3. Cf. ci-dessus l'Institution, vers 74. La présomption et l'orgueil, qui figurent ici, l'une comme la mère, l'autre comme l'un des maîtres de l'Opinion, sont les caractères essentiels du Cuiden, c.-à-d. de la croyance dogmatique et intransigeante. Ce sens, que le mot *cuiden* avait au moyen âge et encore au XVI<sup>e</sup> siècle, se retrouve de nos jours dans son composé *outrecuidance*.

Son cueur estoit couvé de veine affection,  
 Et soubz un pauvre habit cacheoit l'ambition.  
 Son visage estoit beau comme d'une Sereine <sup>1</sup>,  
 144 D'une parole douce avoit la bouche pleine.  
 Legere elle portoit des aisles sur le dos :  
 Ses jambes & ses pieds n'estoient de chair ny d'os,  
 Ils estoient faits de laine, & de cotton bien tendre  
 148 Afin qu'à son marcher on ne la peut entendre <sup>2</sup>.

Elle se vint loger par estranges moyens  
 Dedans le cabinet des Theologiens,  
 De ces nouveaux Rabins, & brouilla leurs courages  
 152 Par la diversité de cent nouveaux passages,  
 Afin de les punir d'estre trop curieux  
 Et d'avoir eschellé comme Geants les cieux <sup>3</sup>.

Ce monstre que j'ay dit met la France en campagne,  
 156 Mandiant le secours de Savoye, & d'Espagne,  
 Et de la nation qui prompte au tabourin  
 Boit le large Danube, & les ondes du Rhin <sup>4</sup>.

141. 71-87 graphie vaine

1. C.-à-d. une Sirène. Déjà vu au tome IV, p. 20, vers 4.

2. Cette image vient encore d'Arioste (XIV, st. 94). R. l'avait déjà employée à propos de la Mort (t. VIII, p. 175, vers 270 et suiv.).

3. Souvenir de la titanomachie d'Hésiode, *Théog.*, 665 sqq., ou d'Horace, *Carm.*, II, 19, 21 sq. — Du Bellay avait déjà comparé les théologiens de la Sorbonne à ces « geans ennemis du ciel », qui veulent « limiter la puissance des Dieux » (*Deffence*, I, x ; éd. Chamard. p. 140). Ronsard reprendra cette comparaison dans la Remonstrance, vers 347, et l'appliquera encore aux huguenots en 1579, dans le Panégyrique de la Renommée (éd. Blanchemain, t. III, p. 266 ; mon éd. in-8 Lemerre, t. III, p. 188).

4. « L'Allemagne, de qui la nation guerrière est toujours appareillée au premier son du tambour » (Cl. Garnier). Cf. ci-dessus, vers 72. — Les Catholiques mendiaient le secours de l'Espagne, de la Savoie, du Pape et des reîtres catholiques d'Allemagne. Les Huguenots mendiaient celui des princes luthériens de l'Allemagne, dont les reîtres escomptaient le pillage de Paris. Ronsard ne parle pas encore du secours de l'Angleterre, sollicité par les Huguenots à partir de juillet 1562 seulement ; ce



Ce monstre arme le fils contre son propre pere,  
 160 Et le frere (ô malheur) arme contre son frere,  
 La sœur contre la sœur, & les cousins germains  
 Au sang de leurs cousins veuillent tremper leurs mains,  
 L'oncle fuit son nepveu, le serviteur son maistre,  
 164 La femme ne veut plus son mary reconnoistre <sup>1</sup>.  
 Les enfans sans raison disputent de la foy <sup>2</sup>,  
 Et tout à l'abandon va sans ordre & sans loy.

L'artizan par ce monstre a laissé sa boutique,  
 168 Le pasteur ses brebis, l'advocat sa pratique,  
 Sa nef le marinier, sa foyre le marchand,  
 Et par luy le preudhomme est devenu meschant.  
 L'escollier se desbauche, & de sa faux tortue  
 172 Le laboureur façonne une dague pointue,  
 Une pique guerriere il fait de son râteau  
 Et l'acier de son coultre il change en un couteau <sup>3</sup>.  
 Morte est l'autorité : chacun vit à sa guise  
 176 Au vice desreiglé la licence est permise,  
 Le desir, l'avarice, & l'erreur incensé

160. 78 contre le frere | 84-87 Le frere factieux s'arme

163. 78-87 hait son nepveu

169. 87 son trafiqu' le marchand

175. 71-87 en sa guise

177. 78-87 graphie insensé

---

qui prouve bien que le Discours des miseres est de la première moitié de l'année. Cf. ci-après la Continuation, vers 319-322 et la note.

1. Cf. l'évangile de Matthieu, X, 21 et 35 ; de Marc, XIII, 12.

2. Comprendre : Les enfans, qui n'ont pas encore la raison. Cf. ci-après la Remonstrance, vers 570

3. Imité de Virgile, *Georg.* I, 505 sqq. ; *En.* VII, 635 sq. — « Toutes les affaires du royaume sont suspendues, que c'est grande pitié », écrivait au début de juin l'ambassadeur espagnol Chantonay à Marguerite de Parme. Hubert Languet écrivait de son côté à la même époque : « Il n'y a pas un coin de terre qui échappe à la dévastation : je quitte la France à regret, et, si elle doit périr, je voudrais m'ensevelir sous ses cendres » (*Arcana seculi decimisexti*, t. II, p. 227).

Ont sans-dessus-dessoubs le monde renversé<sup>1</sup>.

On a fait des lieux saints une horrible voerie,

180 Un assassinement, & une pillerie :

Si bien que Dieu n'est seur en sa propre maison.

Au ciel est revollée, & Justice, & Raison,

Et en leur place hélas ! regne le brigandage,

184 La force, les cousteaux, le sang & le carnage<sup>2</sup>.

Tout va de pis en pis : les Citez qui vivoient

Tranquilles ont brisé la foy qu'elles devoient :

Mars enflé de faux zele & de veine aparence

188 Ainsi qu'une furie agite nostre France,

Qui farouche à son prince, opiniastre suit

L'erreur d'un estranger, qui folle la conduit<sup>3</sup>.

Tel voit on le poulain dont la bouche trop forte

192 Par bois & par rochers son escuyer emporte,

Et maugré l'esperon, la houssine, & la main,

179-180. 63-73 *graphie* voirie | 78-87 On fait (87 Ont fait) des lieux  
sacrez une horrible voirie, Une grange, une estable & une porcherie

184. 67-84 La force, le harnois | 87 Le harnois, la rancueur

185. *Bl.* Tout va de mal en pis (*corr. inutile, que rien n'autorise*)

185-186. 67-73 les Citez ont brisé La foy qu'elles devoient à leur  
Roy mesprisé | 78-87 le sujet a brisé Le serment qu'il devoit à son Roy  
mesprisé

187. 71-87 *graphie* vaine apparence

190. 67-84 Et folle se destruit | 87 & soyemesmes destruit

1. Il s'agit ici de l'autorité morale, bien plus que de l'autorité politique. Ronsard « a saisi exactement les vraies différences entre les deux confessions : d'une part le principe d'autorité, de l'autre la raison indépendante... Tel est le grief fondamental qu'il a contre l'église réformée » (Charbonnier, *op. cit.*, p. 392). En même temps que le « sens propre », il condamne la conscience individuelle, que le protestant Rousseau invoquera au contraire comme un « instinct divin ». Par suite, il n'admet pas le libre examen des textes religieux (v. ci-après la Remontrance, vers 143 et suiv.).

2. Souvenir d'Hésiode, *Trav. et Jours*, 197 sqq., ou d'Ovide, *Mét.*, I, 149 sq. Cf. mon tome VIII, p. 57.

3. L'Allemand Luther.

Se gourme de sa bride<sup>1</sup>, & n'obeist au frein :  
Ainsi la France court en armes divisée,

196 Depuis que la raison n'est plus autorisée<sup>2</sup>.

Mais vous, Royne tressage, en voyant ce discord  
Pouvez, en commandant, les mettre tous d'accord<sup>3</sup> :  
Imitant le pasteur, qui voyant les armées

200 De ses mouches à miel fierement animées

Pour soustenir leurs Roys, au combat se ruer,

Se percer, se piquer, se navrer, se tuer,

Et parmy les assaults forcenant pesle mesle

204 Tomber mortes du Ciel aussi menu que gresle,

Portant un gentil cueur dedans un petit corps :

Il verse parmy l'aer un peu de poudre : & lors

Retenant des deux camps la fureur à son aise,

208 Pour un peu de sablon leurs querelles appaise<sup>4</sup>.

Ainsi presque pour rien la seule dignité

De vos enfans, de vous, de vostre autorité

(Que pour vostre vertu chaque Estat vous acorde)<sup>5</sup>

194. 84-87 Se gourmer... & n'obeir

200. 67-87 Des abeilles voller fierement (78-87 au combat) animées

201. 78-87 Et par l'air à monceaux espaisées se ruer

203. 62 les assaults (*éd. suiv. corr.*) | 67-73 Et entre les assaults | 78-87 Puis comme tourbillons se meslant pesle-mesle

206. 78-87 Il verse sur leurs camps (97 et *suiv.* champs)

207. 78-87 De ces soudars ailez le pasteur à son aise

208. 62 leur (*graphie défendable, mais corrigée en 63*) | 67-87 tant de noises apaise

1. « Resister, faire le retif » (Cl. Garnier).

2. Ces deux derniers alinéas sont encore imités de Virgile, *Georg.*, I, 510 sqq. — La raison n'est plus « autorisée », c.-à-d. gouvernée par l'autorité, dont il a constaté la ruine ci-dessus, vers 175.

3. Ce passage prouve que la Reine régente n'avait pas encore agi publiquement pour apaiser le conflit quand Ronsard écrit son *Discours*. Il est donc antérieur à l'entrevue de Toury en Beauce (4-6 juin) et remonte à la fin du mois de mai. V. ci-dessus l'Introduction.

4. Comparaison empruntée à Virgile, *Georg.* IV, 67-88.

5. Chaque Estat, c.-à-d. la Noblesse, le Clergé et le Tiers.

212 Pourra bien appaiser une telle discorde.

O Dieu qui de là haut nous envoyas ton fils,  
Et ta paix eternelle avecques nous tu fis <sup>1</sup>,

Donne (je te supply) que cette Royne mere

216 Puisse de ces deux camps appaiser la colere <sup>2</sup>.

Donne moy de rechef que son sceptre puissant  
Soit maugré le discord en armes fleurissant <sup>3</sup>.

Donne que la fureur de ce Monstre barbare

220 Aille bien loing de France au rivaige Tartare <sup>4</sup>.

Donne que noz harnois de sang humain tachez  
Soient dans un magasin pour jamais atachez.

Donne que mesme loy unisse noz provinces,

224 Unissant pour jamais le vouloir de nos princes.

Ou bien (O Seigneur Dieu), si les cruelz destins

Nous veullent saccager par la main des mutins,

Donne que hors des poings eschape l'alumelle <sup>5</sup>

228 De ceux qui soutiendront la mauvaise querelle.

214. 63-87 Et la paix

219. 78-87 de la guerre barbare

221. 78-87 que noz couteaux

223-224. 78-87 Et les armes au croq, sans estre embesongnées Soient  
pleines desormais de toiles d'araignées

227. 62 la lumelle (*éd. suiv. corr.*)

1. Par la Rédemption, rachat du genre humain grâce aux mérites du Christ.

2. C'est ce qu'elle essaya dans les trois entrevues de juin, d'abord à Toury, ensuite à Artenay et au château de Talcy. A Toury, l'escorte de la Régente était commandée par Henry de Montmorency, fils cadet du Connétable, celle de Louis de Condé par François de la Rochefoucauld, beau-frère de ce prince. Cf. *Corresp.* de Catherine, t. I, p. 336 et suiv.; *Memoires de La Noue*, ch. III (coll. Michaud, t. IX); *Journal* de l'année 1562, cité plus haut.

3. Imité, par transposition, de Virgile, *Georg.* I, 498-501.

4. *Idem*, d'Horace, *Carm.*, I, 21, fin et 35, fin.

5. C.-à-d. l'épée, exactement la lame de l'épée. Déjà vu au t. VI, pp. 207, 211, 231. Cf. Huguet, *Dict. du Seiz. s.*, au mot « alemelle ».

- Donne que les serpens des hideuzes Fureurs <sup>1</sup>  
 Agitent leurs cerveaux de Paniques terreurs <sup>2</sup>.  
 Donne qu'en plain midy le jour leur semble trouble,  
 232 Donne que pour un coup ilz en sentent un double,  
 Donne que la poussiere entre dedans leurs yeux :  
 D'un esclat de tonnerre arme ta main aux cieux,  
 Et pour punition eslance sur leur teste,  
 236 Et non sur un rocher, les traiz de ta tempeste <sup>3</sup>.

FIN.

236. 67-87 Et non sur les rochers

---

1. R. entend par là les Furies infernales, personnifications des remords, que les Anciens représentaient avec des serpents dans la chevelure et autour des bras (cf. Eschyle, *Choéph.*, 1049; Virgile, *Georg.* IV, 482). Le mot Fureurs, pour Furies, reparaitra dans la Continuation, vers 264 et 387.

2. La majuscule de « Paniques » s'explique par l'origine de ce mot, le dieu Pan.

3. Les huguenots ont parodié ce discours de Ronsard dans une Palinodie que Fr. Charbonnier a rééditée en regard du texte de 1563 (thèse complém., *Pamphlets protestants*, p. 43 et suiv.).

---

### *Extrait du privilege du Roy*

[Il est rédigé en termes identiques à ceux de l'Extrait du privilège reproduit ci-dessus p. 14, et ci-après p. 34. On lit à la suite l'imprimatur que voici :]

*Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon d'imprimer ou faire imprimer Le discours des miseres de ce Temps, à la Royne mere du Roy, jusques au terme de six ans, finis & acomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achevé d'imprimer.*

CONTINUATION  
DV DISCOVERS  
des Miseres de ce Temps.

A LA ROYNE  
*Par P. de Ronsard Vandomois.*



A PARIS,  
*Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude.*

---

1 5 6 2.

*Avec Privilege du Roy.*



### *Extraict du privilege du Roy.*

Par privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye, le xx. jour de Septembre l'an mil cens soixante, il est enjoinct à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir & commettre tel Imprimeur, docte & diligent qu'il verra & cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les œuvres ja par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelzconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres, qui par ledict Ronsard ont esté & seront cy après faictes & composées, ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja imprimés, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy qu'envers ledict Ronsard, & des interets & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu, Le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audict privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, & scéllé à double queue du grand seau, de cire jaune.

*Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon d'imprimer ou faire imprimer La continuation du discours des miseres de ce Temps, à la Royne, jusques au terme de six ans, finis & acomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achever d'imprimer.*



CONTINUATION [2 r<sup>o</sup>]  
DU DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS,  
A LA ROYNE.

Madame, je serois ou du plomb ou du bois <sup>1</sup>,  
Si moy, que la nature a fait naistre François,  
Aux siecles advenir je ne contoïs la peine,  
4 Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.  
Je veux maugré les ans au monde publier,  
D'une plume de fer sur un papier d'acier <sup>2</sup>,  
Que ses propres enfans l'ont prise & devestue,  
8 Et jusques à la mort vilainement batue.  
Elle semble au marchant, hélas ! qui par malheur  
En faisant son chemin rencontre le volleur,  
Qui contre l'estomac luy tend la main armée  
12 D'avarice cruelle & de sang affamée :

ÉDITIONS : *Continuation du Discours...*, plaquette, 1562, 1563. —  
*Œuvres* (Discours...) 1567 à 1587 et éd. suiv.

1. 1609-1617 ou de plomb ou de bois | 1623 *texte primitif*

3. 78-87 Aux races avenir

5. 78-87 Je veux de siecle en siecle

9-10. 78-87 Elle semble au marchant, en-astéré (84-87 accueilli) de malheur, Lequel au coing d'un bois rencontre le volleur

12. 78 D'avarice, de meurtre & de sang affamée | 84-87 Tant il a l'ame au corps d'avarice affamée

---

1. Même expression de l'insensibilité dans un sonnet des *Amours* (t. V, p. 151), comme dans Pétrarque, *cauz. Verdi panni*, st. 4.

2. Expression analogue dans un sonnet des *Amours* (t. IV, p. 159).

- Il n'est pas seulement content<sup>1</sup> de luy piller  
 La bourse & le cheval, il le fait despouiller,  
 Le bat et le tourmente, & d'une dague essaye  
 16 De luy chasser du corps l'ame par une playe :  
 Puis en le voyant mort il se rit de ses coups,  
 Et le laisse manger aux mâtins & aux loups.  
 Si esse qu'à la fin<sup>2</sup> la divine puissance  
 20 Court apres le meurtrier, & en prend la vengeance,  
 Et dessus une roüe (apres mille travaux)  
 Sert aux hommes d'exemple, & de proye aux corbeaux.  
 Mais ces nouveaux Tyrans qui la France ont pillée,  
 24 Vollée, assassinée, à force despouillée,  
 Et de cent mille coups le corps luy ont batu,  
 (Comme si brigandage estoit une vertu)  
 Vivent sans chastiment, & à les oüyr dire,  
 28 C'est Dieu qui les conduist, & ne s'en font que rire.  
 Ils ont le cœur si fol, si superbe, & si fier,  
 Qu'ils osent au combat leur maistre desfier :  
 Ils se disent de Dieu les mignons : & au reste  
 32 Qu'ils sont les heritiers du royaulme celeste.  
 Les pauvres incensez ! qui ne cognoissent pas  
 Que Dieu pere commun des hommes d'icy bas  
 Veult sauver un chacun, & que la grand' closture  
 36 Du grand Paradis s'ouvre à toute creature

17. 78-87 se sourit de ses coups

19. 78-87 Si est-ce que de Dieu la juste intelligence

23. 78-87 Mais ces nouveaux Chrestiens

25. 78-87 tout l'estomac batu

29. 78-87 le cœur si haut

33. 78-87 graphie insensez

35-37. 78-87 & qu'à ses creatures De son grand Paradis il ouvre les  
 clostures. Certes beaucoup de vague (84-87 vuide) & beaucoup de  
 vains lieux

---

1. C.-à-d. : il ne se contente pas (sens du latin *contentus*).

2. C.-à-d. : Pourtant il arrive qu'à la fin.

- Qui croit en Jesuschrist : certes beaucoup de lieux,  
 Et de sieges seroyent sans ames dans les cieux,  
 Et Paradis seroit une plaine deserte,
- 40 Si pour eux seulement la porte estoit ouverte <sup>1</sup>.  
 Or eux se vantant seuls les vrais enfans de Dieu,  
 En la dextre ont le glaive, & en l'autre le feu,  
 Et comme furieux qui frappent & enragent,
- 44 Vellent les temples saincts, & les villes sacagent <sup>2</sup>.  
 Et quoy ! bruler maisons, piller & brigander,  
 Tuer, assassiner, par force commander,  
 N'obeir plus aux Roys, amasser des armées,
- 48 Appellez vous cela Eglises reformées <sup>3</sup> ?  
 JESUS, que seulement vous confessez icy  
 De bouche & non de cœur, ne faisoit pas ainsi :  
 Et S. Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
- 52 Sinon l'humilité, les jeusnes & les larmes,  
 Et les Peres Martyrs, aux plus dures saisons  
 Des Tyrans, ne s'armoyent sinon que d'oraisons <sup>4</sup>,  
 Bien qu'un Ange du ciel à leur moindre priere

41. 78-87 Or ces braves vanteurs controuvez fils de Dieu

1. « Ironiquement et par gausserie, car les mescreans et les fidelles ne peuvent estre en mesme lieu, puisque hors la barque de l'Eglise, on ne trouve point de salut » (Cl. Garnier).

2. R. est revenu plus d'une fois sur le vandalisme des huguenots. Cf. *Corresp.* de Catherine de Medicis, *Introd.*, p. cxiii, et *Hist. de France* de Lavissee, t. VI, 1<sup>re</sup> partie, p. 64-65.

3. D'après H. Franchet, ce passage, ainsi que maints autres des « discours » politiques de R., s'inspire d'un opuscule d'Erasmus, *Epist. ad Noviomagum, Contra quosdam qui se falso jactant evangelicos* (Revue d'Hist. litt. 1932, p. 324 et suiv.). C'est de son étude que j'extraits les citations d'Erasmus qu'on lira plus loin, et d'abord celle-ci sur les Apôtres et les Pères de l'Eglise : « Nec aliis armabantur praesidiis quam doctrina, precibus et lacrymis ».

4. Dans cette dernière phrase, R. entend par oraisons les prières générales et rituelles, comme le Pater, l'Ave, le Credo, et par prière une demande particulière relative aux tyrans.

- 56 En soufflant eust rué les Tyrans en arriere <sup>1</sup>.  
 » Mais par force on ne peult Paradis violer :  
 Jesus nous a monsté le chemin d'y aller :  
 Armez de patience il faut suyvre sa voye,  
 60 Celuy qui ne la suit se damne & se forvoye.  
 Voulés vous ressembler à ces fols Albigeois  
 Qui planterent leur secte avecque le harnois <sup>2</sup> ?  
 Ou à ces Arriens qui par leur frenaisie  
 64 Firent perdre aux chrestiens les villes de l'Asie <sup>3</sup> ?  
 Ou à Zvingle qui fut en guerre desconfit <sup>4</sup> ?  
 Ou à ceux que le Duc de Lorraine desfit <sup>5</sup> ?

57. 78-87 Par force on ne sçauroit Paradis violer (84-87 guillemets)  
 60. 71-78 graphie se fourvoye | 84-87 Non amasser un camp & s'en-  
 richir de proye

61. 62-73 ses fols (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

66. 87 Chef de ceux que le Duc de Lorraine desfit

1. Allusion à l'Ange de la Bible qui tua 185.000 Assyriens (*les Rois*, IV, 19, 35).

2. C.-à-d. en guerroyant. Ces hérétiques, qui avaient leur siège central à Albi (d'où leur nom), professaient le Catharisme, religion inspirée des cultes orientaux, notamment de celui du Persan Manès. Ils furent vaincus et exterminés par Simon de Montfort en 1218.

3. Ces hérétiques tirent leur nom de leur chef Arius, théologien originaire de la Lybie, qui niait l'égalité du Père et du Fils dans la Trinité, et par suite la divinité absolue du Christ. Bien que condamné par le concile de Nicée (325), l'arianisme eut de nombreux partisans, surtout parmi les évêques orientaux, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle inclus. Mais Ron-sard, en avançant (ici et plus loin au vers 275) que cette hérésie favorisa l'invasion de l'Asie mineure par les Turcs, lesquels n'y sont pas venus avant le XIII<sup>e</sup> siècle, a confondu, comme on le faisait souvent alors, les Turcs avec les Arabes, qui ont en effet profité de l'anarchie politique et religieuse du proche Orient pour le conquérir au VII<sup>e</sup> siècle. Cf. G. Le Bon, *Civilisation des Arabes* (F. Didot, 1884), pp. 110 et suiv.

4. Ce réformateur suisse, qui accompagnait l'armée zurichoise contre les Catholiques suisses et autrichiens, fut mortellement blessé à la bataille de Cappel en 1531.

5. Je ne sais à quels hérétiques, ni à quel duc de Lorraine ce vers fait allusion. La var. posthume fait de ce duc de Lorraine le vainqueur de Zwingle, ce qui semble une erreur, car Zwingle fut vaincu à Cappel par une armée autrichienne.

Vous estes dés long temps en possession d'estre

- 68 Par armes combatus <sup>1</sup>, nostre Roy vostre maistre  
 Bien tost à vostre dam le vous fera sentir,  
 Et lors de vostre orgueil sera le repentir <sup>2</sup>.

Tandis <sup>3</sup> vous exercez vos malices cruelles,

- 72 Et de l'Apocalypse estes les sauterelles,  
 Lesquelles aussi tost que le Puis fut ouvert  
 D'enfer, par qui le Ciel de nûes fut couvert,  
 Avecques la fumée en la terre sortirent,  
 76 Et des fiers scorpions la puissance vestirent <sup>4</sup> :  
 El'avoient face d'homme, & portoient de grands dents  
 Tout ainsi que Lyons affamez & mordans.

Leur maniere d'aller en marchant sur la terre

- 80 Sembloit Chevaux armez qui courent à la guerre,  
 Ainsi qu'ardemment vous courez aux combats

67. 78-87 Vous estes, Predicans, en possession d'estre

68. 84 Tousjours tousjours batus | 87 Tousjours battus, tuez

70. 87 Et lors vous sentirez que peut le repentir

1. C.-à-d. : vous avez mérité depuis longtemps d'être combattus.

2. On se préparait de part et d'autre depuis le début d'avril 1562 ; mais on attendait des renforts étrangers en hommes et en argent, et Catherine en avait profité pour parlementer avec Louis de Condé en avril, mai et juin. Ses efforts étant restés vains, le Connétable et Antoine de Bourbon concentrèrent l'armée royale à Blois et le 5 août Catherine et son fils quittèrent Vincennes pour les rejoindre et les accompagner au siège de Bourges. Cet alinéa menaçant permet donc de penser que la Continuation fut écrite vers le 1<sup>er</sup> août. Mais Bourges s'étant rendue presque sans résistance, il se peut que R. fasse ici allusion seulement à la décision prise par la reine le 20 septembre d'aller avec l'armée royale en Normandie pour réduire à l'obéissance les villes de Rouen, Dieppe et le Havre, où les huguenots avaient appelé les Anglais, d'autant plus qu'il est question plus loin de l'intervention des Anglais, qui ne commença pas avant la fin d'août. Cf. *Corresp.* de Catherine et *Journal* déjà cité.

3. C.-à-d. en attendant que vous soyez combattus par les armes.

4. Apocalypse, IX, 3 : « De la fumée du puits sortirent des sauterelles qui se répandirent sur la terre ; et il leur fut donné le même pouvoir qu'ont les scorpions de la terre ». Tout ce passage, jusqu'au vers 90, s'inspire de l'Apocalypse, IX, 7 à 11 inclus.



Et Villes & Chasteaux vous renversez à bas.

El' avoient de fin or des couronnes aux testes,

84 Ce sont vos morions haut-dorez par les crestes.

El' avoient tout le corps de plastrons enfermez <sup>1</sup>,

Les vostres sont toujours de corcelets armez :

Comme des scorpions leur queüe estoit meurtriere,

88 Ce sont vos pistolets qui tirent par derriere <sup>2</sup>.

PERDANT estoit leur maistre, & le vostre a perdu

Le sceptre que nos Roys avoient tant deffendu <sup>3</sup>.

Vous ressemblez encor à ces jeunes viperes,

92 Qui ouvrent en naissant le ventre de leurs meres,

Ainsi en avortant vous avés fait mourir

La France vostre mere, en lieu de la nourrir.

De Besze, je te prie, escoute ma parolle

96 Que tu estimeras d'une personne folle :

S'il te plaist toutesfoys de juger sainement,

Après m'avoir oüy tu diras autrement <sup>4</sup>.

82. 87 renversez contrebas

83. 78-87 les couronnes

84. 78-87 reluisans par les crestes

87. 78 Comme d'un scorpion

87-88. 84-87 Comme d'un scorpion meurtriere estoit leur queüe, Meurtriers vos pistolets, vos mains & vostre veüe

92. 62-73 leur meres (*graphie defendable, mais corrigée dans les éd. suiv.*)

1. Ce participe, mis au pluriel pour la rime, se rapporte par syllepse à l'idée de pluralité contenue dans le premier hémistiche.

2. En dépit de la longue note de Cl. Garnier, reproduite à tort par Blanchemain (t. VII, p. 20), ce dernier vers ne faisait pas allusion à l'assassinat de François de Guise par Poltrot, qui n'eut lieu que le 18 février 1563. Il parut prophétique après l'événement, par ignorance de la chronologie des œuvres polémiques de Ronsard. — Les mots « vostre veüe » dans la var. font allusion au basilic, petit serpent qui passait pour donner la mort par son seul regard. Cf. Pline, *H. N.*, VIII, 21.

3. Apocalypse, IX, 11 : « Elles avaient pour roi l'ange de l'abîme, nommé en hébreu Abaddon, en grec Apollyon et en latin Exterminans ». Ronsard a traduit exactement ces noms par le participe Perdant.

4. Théodore de Bèze, né en 1519 à Vezelay en Bourgogne, auteur des *Poemata* (1548), d'*Abraham sacrificant* (1550), d'une traduction des

La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes,  
 100 Y faisant fourmiller grand nombre de gendarmes,  
 Et d'avares soldars, qui du pillage ardans <sup>1</sup>,  
 Naissent desous ta voix, tout ainsi que des dents  
 Du grand serpent Thebain les hommes, qui muerent  
 104 Le limon en couteaux, dont ils s'entretuerent,  
 Et nés & demi-nés se firent tous perir,  
 Si qu'un mesme soleil les vit naistre & mourir <sup>2</sup>.

De Besze, ce n'est pas une terre Gottique,  
 108 Ny une region Tartare, ny Scythique,

100-101. 78-87 Et de nouveaux Chrestiens desguisez en gendarmes  
 (O traistre piété), qui du pillage ardans

104. 67-87 desquels s'entretuerent

107. 78-87 Ce n'est pas une terre Allemande ou Gothique

---

*Psaumes*, qui compléta celle de Marot, de l'*Histoire ecclésiastique*, etc., principal disciple de Calvin en Suisse vaudoise depuis 1550, et son successeur comme chef de la Réforme française; mort à Genève en 1605 (et non pas en 1616 comme le dit Cl. Garnier).

Ronsard l'avait connu et fréquenté avant 1550 (cf. t. X, p. 163). Il avait eu plusieurs fois l'occasion de le revoir et de l'entendre, depuis la fin d'août 1561, date de son arrivée à la Cour de Saint-Germain pour sa participation au Colloque de Poissy, jusqu'à la fin de mars 1562, date de son départ de Paris pour Orléans, centre de la résistance huguenote.

Dès son arrivée à Orléans, Bèze devint l'auxiliaire le plus actif des chefs huguenots, notamment de Louis de Condé, dont il se fit le porte-parole et auquel il recruta des partisans et des troupes, non seulement en France, mais en Allemagne. Ayant assisté à la bataille de Dreux en décembre 1562, il suivit ensuite l'amiral Coligny en Normandie et en Bretagne; il ne rejoignit définitivement son maître Calvin qu'à la paix d'Amboise (mars 1563).

Ainsi, c'est au beau milieu du séjour de Bèze en France, alors qu'il y préparait la guerre civile sur le double plan religieux et militaire, que Ronsard lui adressait directement cette fameuse remontrance, qui va du vers 95 au vers 150. Au reste, le poète s'y est fait l'interprète de Catharine de Medicis, qui, en toute rencontre, à Saint-Germain, à Monceaux, à Meaux, avait déjà essayé de retenir le ministre transfuge, en le flattant et en faisant appel à ses sentiments de Français. Cf. L. Romier, *Cathol. et Hug. à la cour de Charles IX*, p. 198 à 260.

1. C.-à-d. : d'avidés soldats, brûlant de piller la France.

2. Un mesme soleil = un seul et même jour. Allusion à la légende de Cadmus, vainqueur d'un dragon, dont les dents semées en terre donnèrent naissance à un peuple de soldats qui s'entretuèrent (Ovide, *Met.* III, 101 sqq.).

- C'est celle où tu naquis, qui douce te receut,  
 Alors qu'à Veszelay ta mere te conceut,  
 Celle qui t'a nourry <sup>1</sup>, & qui t'a faict aprendre  
 112 La science & les ars dés ta jeunesse tendre,  
 Pour luy faire service, & pour en bien user,  
 Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser <sup>2</sup>.  
 Si tu es envers elle enfant de bon courage,  
 116 Ores que tu le peux, rends luy son nourrisage <sup>3</sup>,  
 Retire tes soldars, & au lac Genevois  
 (Comme chose execrable) enfonce leurs harnois <sup>4</sup>.  
 Ne presche plus en France une Evangile armée,  
 120 Un Christ empistollé tout noircy de fumée,  
 Portant un morion en teste, & dans la main  
 Un large coustelas rouge du sang humain :  
 Cela desplaist à Dieu, cela desplaist au Prince,  
 124 Cela n'est qu'un appas qui tire la province  
 A la sedition, laquelle desoubs toy  
 Pour avoir liberté, ne voudra plus de Roy <sup>5</sup>.  
 Certes <sup>6</sup> il vaudroit mieux à l'Ausane relire

119. 87 une doctrine armée

121. 78-87 Qui comme un Mehemet va portant en la main

122. 67-87 de sang humain

127. 71-87 à Lozanne relire

1. C.-à-d. : la terre où tu as été élevé, où tu as reçu ta nourriture intellectuelle et morale.

2. On montre encore à Vezelay la maison où naquit Th. de Bèze. C'est en cette ville que saint Bernard avait prêché la seconde croisade au concile de 1146 ; rapprochement qui a fait dire à Cl. Garnier « Voilà comment les rosiers font naître les épines ».

3. C.-à-d. : Rends-lui bienfait pour bienfait ; reconnais la « nourriture » que tu as reçue d'elle.

4. Il le pouvait encore dans le courant d'août 1562.

5. Cf. Perdrizet. *Ronsard et la Réforme*, p. 106.

6. Ce mot, répété au vers 135, est une ironie à l'adresse des ministres protestants, qui l'avaient adopté comme juron, ainsi que « en vérité ». C'est à dessein que R. l'emploie en maints passages de ses « discours » politiques. Cf. ci-après la Remontrance, vers 204 ; Florimond de Raemon-  
mond, *Hist. de l'hérésie*, VII, 864.

- 128 Du grand fils de Thetis les proesses & l'ire,  
 Faire combattre Ajax, faire parler Nestor,  
 Ou reblesser Venus, ou retuer Hector  
 En papier non sanglant <sup>1</sup>, que remply d'arrogance  
 132 Te mesler des combats dont tu n'as cognoissance,  
 Et trainer apres toy le vulgaire ignorant,  
 Lequel ainsi qu'un Dieu te va presque adorant.  
 Certes il vaudroit mieux celebrer ta Candide,  
 136 Et comme tu faisois, tenir encor la bride  
 Des cygnes Paphians <sup>2</sup>, ou pres d'un antre au soir  
 Tout seul dans le giron des neuf Muses t'asseoir <sup>3</sup>,  
 Que reprendre l'Eglise, ou pour estre veu sage  
 40 Amander en saint Paul je ne scay quel passage :  
 De Besze mon amy, tout cela ne vaut pas  
 Que la France pour toy prenne tant de combats!  
 Ny que pour ton erreur un tel Prince s'empesche <sup>4</sup>!

128. 71-87 *graphie* prouesses

131-138. 78-87 *suppriment ces huit vers*

139-140. 78-87 ou pour estre dit sage Racoustrer en Saint Paul

141-143. 78-87 De Beze, ou je me trompe, ou cela ne vaut pas Que France en ta faveur face tant de combats, Ny qu'un Prince royal pour ta cause s'empesche

1. Rappel de certains épisodes de l'*Iliade* (y compris celui de Vénus blessée par Diomède au chant V). R. conseille à De Bèze, qui avait une chaire de littérature grecque à Lausanne, de les traduire à ses auditeurs, ou d'en publier la traduction. Il s'était exprimé de la même façon à propos de la traduction de l'*Iliade* par Hugues Salel (v. mon tome VI, p. 32), et dans une épigramme sur un « régent » (t. X, p. 127).

2. Des cygnes, oiseaux de Vénus, adorée à Paphos en l'île de Chypre.

3. Allusion au recueil des *Poemata*, où De Bèze avait jadis célébré sa maîtresse en vers lascifs, sous le nom de Candida. Ce recueil, publié à Paris en 1548, reparut, expurgé, en 1569, à Genève, avec une épître-préface à Andreas Dudithius, qui contient en même temps que la défense de l'auteur une riposte des plus vigoureuses aux attaques du parti « cacolique ». Cf. la réédition d'Alexandre Machard, sous le titre communément adopté de *Juvenilia* (Paris, Liseux, 1879), avec une importante Introduction.

4. Le prince qui « s'empeschoit » (c.-à-d. se mettait à la gêne) pour

- 144 Un jour en te voyant aller faire ton presche  
 Ayant de soubz un raistre une espée au costé <sup>1</sup> :  
 Mon dieu, ce di-je lors, quelle sainte bonté !  
 Quelle Evangille hélas ! quel charitable zelle !  
 148 Qu'un Prescheur porte au flanc une espée cruelle !  
 Bien tost avec le fer nous serons consumés,  
 Puis que l'on voit de fer les Ministres armés <sup>2</sup>.  
 Et lors deux Surveillans <sup>3</sup> qui parler m'entendirent,

145. 67-87 *graphie* Reistre

147-148. 67-87 O parole de Dieu d'un faux masque trompée Puis  
 que tes (78-87 les) Predicans preschent à coups d'espée

150. 67-73 Puis qu'on voit d'un harnois | 78-87 Puis qu'on voit  
 de couteaux les Ministres armez

défendre par les armes la cause du Calvinisme, c'est Louis de Bourbon-Condé, frère cadet d'Antoine de Bourbon-Vendôme. Il était alors dans Orléans, avec l'amiral Coligny, attendant les renforts que François d'Andelot, frère de Coligny, recrutait en Allemagne.

1. Le mot *raistre* (ailleurs *reistre*) désignait « un grand manteau dévalant jusqu'aux pieds, comme le portaient les reistres » (c.-à-d. les cavaliers allemands). « Bèze alloit ainsi faire son presche, & les autres ministres, ce que j'ai ouy raconter à qui l'a veu » (n. de Cl. Garnier).

2. Cl. Garnier nous apprend que Bèze, depuis l'édit « de tolérance » du 17 janvier 1562 (n. st.) allait prêcher publiquement « à la maison des Quatre Evangelistes dans le faubourg Saint-Marcel, près l'église de S. Medard ». Cf. ci-après la Responce aux injures, vers 719 et suiv.

D'autre part E. Pasquier, dans une lettre qui date de la fin de 1561, raconte que les prêches publics commencèrent dès novembre de cette année-là. « Peu de jours apres la Toussaint, sans se remettre aux Edits du Roy, & enfraignans ceux de juillet, ils (les ministres) ont entrepris de faire deux presches alternatifs, l'un aux Faux-bourgs de S. Marcel, au lieu dict le Patriarche, l'autre hors la porte S. Antoine, au lieu appelé Popincourt. Il seroit incroyable de dire quelle affluence de peuple se trouve à ces nouvelles devotions... A Popincourt, preschent l'Aulnay et l'Estang ; au Patriarche, Malot et Viret » (*Lettres*, liv. IV, n° XI ; éd. d'Amsterdam, 1723, tome second, p. 87).

Enfin, d'après Haag (*Fr. prot.*, art. Bèze), la fermentation des esprits était arrivée à un tel point que le prince Louis de Condé devait escorter Bèze, à la tête d'un corps de troupes (quatre à cinq cents arquebussiers à cheval), quand il allait prêcher « au temple de la porte S. Jacques », pour le protéger contre les attaques de la populace.

3. « Ainsi les huguenots qualifient leurs espions ». Cl. Garnier note également qu'ils employaient le mot *presche*, pour sermon, et le mot *predicant*, pour predicateur, voulant avoir un vocabulaire à part, comme ils avaient une « créance » à part.

- 152 Avecque un haussebec <sup>1</sup>, ainsi me respondirent :  
 Quoy parles tu de luy ? lequel est envoyé  
 Du Ciel, pour r'enseigner le peuple devoyé ?  
 Ou tu es un Athée, ou quelque benefice
- 156 Te fait ainsi vomir ta rage & ta malice ?  
 Puis que si arrogant, tu ne fais point d'honneur  
 A ce prophete saint envoyé du Seigneur.  
 Adonq je respondi : apellés vous Athée
- 160 La personne qui point n'a de son cœur ostée  
 La foy de ses ayeux ? qui ne trouble les loix  
 De son pays natal, les peuples ny les Roys ?  
 Apellés vous Athée, un homme qui mesprise
- 164 Vos songes contrefais, les monstres de l'Eglise ?  
 Qui croit en un seul Dieu, qui croit au saint Esprit,  
 Qui croit de tout son cœur au sauveur Jesuschrist ?  
 Apellés vous Athée un homme qui deteste
- 168 Et vous & vos erreurs comme infernale peste ?  
 Et vos beaux Predicans, qui fins & cauteleux  
 Vont abusant le peuple, ainsi que basteleurs <sup>2</sup>,  
 Lesquels enfarinés au mi-lieu d'une place
- 172 Vont jouant finement leurs tours de passe passe,  
 Et à fin qu'on ne voye en plain jour leurs abus  
 Souflent dedans les yeux leur poudre d'Oribus <sup>3</sup>.

153. 67-87 qui seul est envoyé

160. 78-84 Celuy qui dès enfance en son cœur a gardée | 87 Celuy  
 qui dès enfance de son cœur n'a ostée (*vers faussé ; corrigé ainsi en 97 et  
 suiv. : onc du cœur n'a ostée*)

169-170. 67-71 rimes cauteleux... basteleus | 78-87 Et voz beaux  
 Predicans, qui subtils oiseleurs Pipent le simple peuple ainsi que  
 basteleurs

171. 67-73 Badins enfarinés | 78-87 *texte primitif*

174. 67-71 Soufle (*éd. suiv. corr.*)

1. C.-à-d. un hochement de tête, d'après Cl. Garnier.

2. Rimes phonétiques : on prononçait basteleux, comme nos paysans  
 disent encore : des bécheux. Voir la variante.

3. On dit encore « jeter de la poudre aux yeux » pour : éblouir par



Vostre poudre est crier bien haut contre le Pape,  
 176 Deschifrant maintenant sa Tiare & sa chape <sup>1</sup>,  
 Maintenant ses pardons, ses bulles, & son bien,  
 Et plus vous criez haut, plus estes gens de bien <sup>2</sup>.

Vous ressemblés à ceux que les fiebvres incensent <sup>3</sup>,  
 180 Qui cuydent dire vray de tout cela qu'ils pensent :  
 Toutesfois la pluspart de vos Rhetoriqueurs <sup>4</sup>  
 Vous preschent autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs.  
 L'un monte sur la chaire ayant l'ame surprise  
 184 D'extresme ambition, l'autre de convoitise,  
 L'autre qui se voit pauvre est aise d'en avoir,  
 L'autre qui n'estoit rien de monter en pouvoir <sup>5</sup>,  
 L'autre a l'esprit aigu, qui par meinte traverse  
 188 Soubs ombre de pitié tout le monde renverse <sup>6</sup>.

176. On lit Deschifrant dans toutes les anc. éd. | Bl. Deschirant (erreur typ. ou correction inutile ; v. la note).

179. 71-87 les fièvres insensent (73 incensent)

180. 67-87 Qui cuydent estre vrayz tous les songes qu'ils pensent

182. 87 Vont preschant

184-186. 67-87 D'arogance & d'orgueil, l'autre de convoitise. Et l'autre qui n'a rien voudroit bien en avoir : L'autre brule d'ardeur de monter en pouvoir | Bl. veut monter en pouvoir (correction inutile ; v. la note).

188. 87 Sous ombre des abus la verité renverse

des raisons spécieuses, ou simplement par des apparences trompeuses. Quant à la « poudre d'oribus », c'est la poussière de la chandelle de résine, dont les charlatans vantaient mensongèrement la vertu curative. Cf. Rabelais, *Pant.*, Prologue : « les sinapizant avec un peu de poudre d'oribus ».

1. Le mot *deschifrer* avait entre autres le sens de décrier, dénigrer, qu'il a ici (Huguet, *Dict. du seiz. s.*)

2. Erasme disait déjà aux luthériens : « Vos strenue clamatis in luxum sacerdotum, in ambitionem episcoporum, in tyrannidem Romani Pontificis, in garrulitatem sophistarum, in preces, jejunia & missas » (*Opera*, éd. de Leyde, 1703, t. X, col. 1578).

3. C.-à-d. : rendent insensés, font délirer. La graphie par un c était alors courante (cf. forcené, qui est resté, pour forsené).

4. Ce nom, qui se donnait et se donne encore aux poètes de la fin du xv<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du xvi<sup>e</sup>, est ici le synonyme de rhéteurs ou sophistes (cf. ci-après la Remonstration, vers 696).

5. C.-à-d. : est aise de monter.

6. On dit encore en ce sens : c'est le monde renversé. R. a insisté

Bref un Peroceli aparoist entre vous

Plus sage, & continent, plus modeste, & plus doux<sup>1</sup>,

Qui reprend asprement les violeurs d'images,

192 Les larrons, les meurtriers : qui de fardés langages

N'entretient point la guerre, ains deteste bien fort

Ceux qui plains de fureur nourrissent le discord.

Il est vrai que sa faulte est chose abominable,

196 Toutesfois en ce fait elle est bien excusable.

Ha que vous estes loing de nos premiers docteurs,

Qui sans craindre la mort ny les persecuteurs,

Alloient de leur bon gré aux plus cruels suplices,

200 Sans envoyer pour eux je ne scay quels novices.

Que vit tant à Geneve un Calvin desja vieux<sup>2</sup>?

Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux,

Soufrant pour sa parolle ? ô âmes peu hardies !

204 Vous ressemblés à ceux qui font les Tragedies,

189-196. 67-87 *suppriment ces huit vers*

197. 78-87 Vous ne ressemblez pas à nos premiers Docteurs

199. 87 De leur bon gré s'offroient eux-mesmes aux supplices

plus d'une fois sur l'hypocrisie des huguenots. V. notamment ci-après la Remonstrance, vers 238, 689 et suiv.

1. Peroceli. Ce personnage n'est mentionné sous ce nom dans aucun dictionnaire biographique, pas même dans celui de Bayle, ni celui de Moreri, ni celui des frères Haag. Je pense qu'il s'agit de François Perussel, religieux cordelier, gagné à la cause de la Réforme dès 1542. En 1545, la Sorbonne alarmée lui interdit la prédication. En 1546, il se retire à Bâle, puis en Angleterre, où il est en 1550 pasteur de l'église française de Londres. Sous le règne de Marie Tudor, il fuit la persécution et revient à Wesel, puis à Francfort-sur-le-Mein. Député de Francfort au colloque de Poissy (1561), il fut alors choisi comme chapelain par le prince de Condé, auquel il resta attaché (Haag, *France prot.*, art. Perussel). — Son nom se retrouve avec une graphie presque pareille à celle du Discours de Ronsard dans la Chanson de Lancelot Carle « sur les Docteurs et Ministres assemblés à Poissy, à laquelle Ronsard et Baïf ont aussi travaillé » (Bl., t. VIII, p. 134) :

Paroceli raconte en un long presche

Que del'amour un chacun s'en empesche.

2. Il n'avait alors que 54 ans. Il mourut à Genève en 1564 (et non pas en 1569, comme le dit Cl. Garnier).

- Lesquels sans les joüer demeurent tous creintifs,  
 Et en donnent la charge aux nouveaux aprantis,  
 Pour n'estre point moqués ni sifflés, si l'yssue  
 208 De la fable n'est pas du peuple bien receue.
- Le peuple qui vous suit est tout empoisonné,  
 Il a tant le cerveau de sectes estonné,  
 Que toute la Rubarbe & toute l'Anticyre <sup>1</sup>  
 212 Ne lui scauroient garir sa fiebvre qui empire <sup>2</sup> :  
 Car tant s'en faut hélas ! qu'on la puisse garir,  
 Que son mal le contente, & luy plaist d'en mourir.
- Il faut, ce dites vous, que ce peuple fidele  
 216 Soit guidé par un Chef qui preigne sa querelle,  
 Ainsi que Gedeon, lequel esleu de Dieu,  
 Contre les Madiens mena le peuple hebrieu <sup>3</sup> :  
 Si Gedeon avoit commis vos brigandages,  
 220 Vos meurtres, vos larcins, vos Gottiques pillages,  
 Il seroit execrable, & s'il avoit forfait  
 Contre le droit commun, il auroit tresmal fait.
- De vostre election faites nous voir la bulle <sup>4</sup> !  
 224 Et nous monstres de Dieu le seing & la scedulle !  
 Si vous ne la monstres, il faut que vous croyés

206. 78-87 *graphie* apprentifs

212. 78-87 sa *verve* qui empire

216. 78-87 *graphie* qui prene

217. 67-87 qui seul esleu de Dieu

218. 78-87 *graphie* les Madians | 87 conduit le peuple Hebrieu

1. Par métonymie, au nom de l'ellébore on avait substitué en pharmacie celui de la ville d'Anticyre (en Phocide), d'où venait cette plante; elle passait chez les Anciens pour guérir de la folie. Cf. Horace, *Sat.* II, 3, 82 et suiv.; Pline, *H. N.*, XXV, 5.

2. Cl. Garnier explique le mot *verve* de la variante ainsi : « humeur, caprice, boutade ». Ailleurs Ronsard l'emploie dans le sens d'enthousiasme.

3. Les Madianites, peuple de l'Arabie Pétrée, furent vaincus par Gédéon, cinquième « juge » des Hébreux (Bible, les *Juges*, chap. VI à VIII). — Le mot *hebrieu* ne compte que pour deux syllabes.

4. Cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 76, et Lange, *art. cit.*, p. 815.

Qu'icy vous n'estes pas du Seigneur envoyés.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'on croit en tels oracles <sup>1</sup> :

28 Faites à tout le moins quelques petits miracles <sup>2</sup> !

Comme les peres saints, qui jadis guerissoient  
Ceux qui de maladie aux chemins languissoient,  
Et desquels seulement l'ombre estoit salutaire <sup>3</sup> :

32 Il n'est plus question, ce dites vous, d'en faire,

La foy est aprouvée. Allez aux regions

Qui n'ont ouy parler de nos Religions,

Au Pérou, Canada, Callicuth, Cannibales <sup>4</sup>,

36 Là montrés par effait vos vertus Calvinales.

Si tost que cette gent grossiere vous verra

Faire un petit miracle, en vous elle croira,

Et changera sa vie, où toute erreur abonde,

40 Ainsi vous sauverés la plus grand part du monde.

Les Apostres jadis preschoient tous d'un accord,

Entre vous aujourd'hui ne regne que discord <sup>5</sup> :

226. 67-87 Que je ne croiray pas que soyez envoyez

1. C.-à-d. : On ne croit plus qu'il y ait des envoyés de Dieu, parlant et agissant en son nom, comme le fit Gédéon.

2. Argument tiré d'Erasme, *op. cit.* : « Nec vos sublevant ulla vel vaticinia, vel miracula », disait-il aux luthériens ; « Apostolis aderat praesentanea miraculorum vis ».

3. Le mot « desquels » se rapporte aux « peres saints ». R. entend par là les douze Apôtres, qui, après que Mathias eut remplacé Judas, et qu'ils eurent reçu tous ensemble le Saint-Esprit, furent aidés dans leur mission par le pouvoir d'opérer des miracles. Il fait même allusion à ce passage des *Actes des Apôtres*, ch. V, 15 : « Ita ut in plateas ejicerent infirmos, et ponerent in lectulis ac grabatis, ut, veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, et liberarentur ab infirmitatibus suis ».

4. Calicut, ville de l'Hindoustan. Quant aux Cannibales, c'est le nom qu'on donnait alors aux habitants des côtes du Brésil, d'après Montaigne, I, chap. 31 (éd. Villey, t. I, p. 262 ; Plattard, t. II, p. 88).

5. Autre argument qui, d'après Franchet (*art. cit.*, p. 328), viendrait encore d'Erasme, parlant ainsi de la prédication des Apôtres : « Accedebat tantus in praedicando consensus. Eadem loquebantur, quia eodem spiritu ».

Les uns sont Zvingliens, les autres Lutheristes,  
 244 Œcolampadiens, Quintins, Anabaptistes,  
 Les autres de Calvin vont adorant les pas <sup>1</sup>,  
 L'un est prédestiné, & l'autre ne l'est pas <sup>2</sup>,  
 Et l'autre enrage après l'erreur Muncerienne <sup>3</sup>,  
 248 Et bien tost s'ouvrira l'escole Beszienne <sup>4</sup>.

Si bien que ce Luther, lequel estoit premier,  
 Chassé par les nouveaux est presque le dernier,  
 Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnye,  
 252 Est la moindre de neuf qui sont en Germanye <sup>5</sup>.

Vous devriez pour le moins avant que nous troubler,  
 Estre ensemble d'accord sans vous desassembler,  
 Car Christ n'est pas un dieu de noise ny discorde,  
 256 Christ n'est que charité, qu'amour, & que concorde <sup>6</sup>,  
 Et montrés clèrement par la division,  
 Que Dieu n'est point auteur de vostre opinion <sup>7</sup>.

244. 87 Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes

253. 87 Vous devriez pour le moins pour nous faire trembler

1. Outre les partisans de Zvingle, ceux de Luther et ceux de Calvin, il y avait ceux d'Œcolampade (cf. mon tome X, p. 356, note), ceux de Quintin, hérétique de Picardie, chef des « libertins », qui fut brûlé vif à Tournay en 1530; et les Anabaptistes, qui exigeaient de leurs néophytes un second baptême quand ils étaient adultes (d'où leur nom); cettedernière secte, politique autant que religieuse, eut pour principaux chefs Thomas Münzer en Thuringe et Jean de Leyde en Westphalie; ils prêchaient le nivellement des classes sociales, la communauté des biens et même la polygamie.

2. La croyance à la prédestination est le dogme essentiel du Calvinisme.

3. Münzer, l'un des chefs anabaptistes, fut combattu par Luther. Ayant participé à la révolte des paysans de Bavière, il fut pris à la bataille de Frankenhausen et décapité (1525).

4. En fait, cette école ne s'est jamais ouverte : Th. de Bèze, qui avait proclamé le credo calviniste au colloque de Poissy (1561), resta fidèle à la doctrine de son maître.

5. Cf. Montaigne, III, chap. 13 : « J'ay veu en Allemagne... » (éd. Villey, t. III, p. 386; Plattard, p. 186).

6. S. Paul, *ad Corinth.* I, 14, 33 : « Non est dissensionis Deus, sed pacis »; S. Jean, I, 4, 8 et 16 : « Deus caritas est ».

7. Cet argument a été repris par Bossuet dans son *Hist. des variations des Egl. prof.* — Cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 79.

Faittes moy voir quelqu'un qui ait changé de vie

260 Apres avoir suivy vostre belle folie ?

J'en voy qui ont changé de couleur & de teint,

Hydeux en barbe longue, & en visage feint,

Qui sont plus que devant tristes, mornes & palles,

264 Comme Oreste agité des fureurs infernales <sup>1</sup>.

Mais je n'en ay point veu qui soient d'audacieux

Plus humbles devenus, plus doux, ny gracieux,

De paillards continens, de menteurs veritables,

268 D'efrontés vergongneux, de cruels charitables,

De larrons aumonniers, & pas un n'a changé

Le vice dont il fut au paravant chargé <sup>2</sup>.

Je cognois quelques uns de ces fols qui vous suivent,

272 Je scay bien que les Turcs & les Tartares vivent

Plus modestement qu'eux <sup>3</sup>, & suis tout efroyé

Que mille fois le jour leur chef n'est foudroyé.

J'ay peur que tout ainsi qu'Arrius fit l'entrée

276 Au Turc qui surmonta l'Asienne contrée <sup>4</sup>,

Que par vostre moyen il ne se vueille armer,

Et que pour nous domter il ne passe la mer,

Et que vous les premiers n'en suportiés la peine,

280 En pensant vous vanger de l'Eglise Romaine <sup>5</sup>.

259. 78 Je voudrois voir quelqu'un qui eust changé de vie | 84-87  
Mais montrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie

1. Souvenir de Virgile, En. III, 331 : *scelerum Furiis agitatus Orestes*. Cf. ci-dessus le Discours des Miseres, vers 229 et suiv.

2. Ce dernier alinéa, ainsi que les vers 259-260 qui l'annoncent, sont presque traduits d'Erasme, *op. cit.* : « *Profer mihi quem istud Evangelium ex comessatore sobrium, ex feroci mansuetum, ex rapaci liberalem, ex maledico benedicum, ex impudico reddiderit verecundum* ».

3. C.-à-d. : Je sais qu'ils dépassent les Turcs et les Tartares en excès de toutes sortes. Erasme avait seulement écrit après la phrase que je viens de citer : « *Ego tibi multos ostendam qui facti sunt seipsis deteriores* ».

4. Cf. ci-dessus, vers 63-64 et la note.

5. Pour cette crainte de l'invasion des Turcs, dont les huguenots



- Ainsi voit on celuy qui tend le piege aux bois  
 En voulant prendre autrui se prendre quelque fois <sup>1</sup>.  
 La tourbe qui vous suit est si vaine & si sotté,  
 284 Qu'estant afriandée aux douceurs de la Lote <sup>2</sup>,  
 J'entends afriandée à cette liberté  
 Que vous preschés par tout, tient le pas arresté  
 Sur le bord estranger, & plus n'a souvenance  
 288 De vouloir retourner au lieu de sa naissance <sup>3</sup>.  
 Helas si vous aviés tant soit peu de raison,  
 Vous cognoistriés bien tost qu'on vous tient en prison,  
 Pipés, ensorcellés : comme par sa malice  
 292 Circe tenoit charmés les compagnons d'Ulysse <sup>4</sup>.  
 O Seigneur tout puissant, ne mets point en oubly  
 D'envoyer un Mercure avecques le moly  
 Vers ce noble Seigneur <sup>5</sup>, à fin qu'il l'admoneste,  
 296 Et luy face rentrer la raison en la teste,

281-282. 78-87 » Ainsi celuy qui tend le piege decevant, En voulant prendre autrui, se voit prendre souvent (87 se prend le plus souvent)

289. 78-87 quelque peu de raison

295. 62-67 qu'il admoneste (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

auraient été les premiers à souffrir, crainte de toute l'Europe chrétienne depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, v. H. Becker, *op. cit.*, p. 54 et suiv. ; Perdrizet, *op. cit.*, p. 93 et suiv. ; mon tome IX, p. 17, note.

1. Cf. David, *Psaume VII*, 16 et 17. Adage repris par La Fontaine (IV, f. xi), qui l'attribue à l'enchanteur Merlin.

2. Le fruit du lotos, dont parle Homère (v. la note suivante). Quant à la forme féminine de ce nom, déjà vue aux tomes I, p. 7, et IV, p. 130, R. l'avait trouvée dans Lemaire de Belges, *Illustr. de Gaule*, I, chap. xxiv, fin : « La lote est un fruit naissant en Afrique... »

3. Allusion aux compagnons d'Ulysse chez les Lotophages : séduits par la saveur du susdit fruit, ils ne voulaient plus revenir à Ithaque. Cf. Homère, *Od.* IX, 82 sqq.

4. Autre souvenir d'Homère, *Od.* X, 210 sqq. — Dans les vers qui suivent, R. continue à s'inspirer de l'allégorie homérique, où Hermès (Mercure) présente à Ulysse la plante du « moly » pour combattre l'effet des breuvages de la magicienne Circé (*loc. cit.*, 224 sqq.). Déjà vu au tome I, p. 157.

5. Louis de Bourbon, prince de Condé, qui s'était joint à l'amiral de Coligny comme chef de l'armée huguenote.

Luy descharme les sens, luy dessille les yeux,  
 Luy monstre clairement quels furent ses ayeulx  
 Grands Roys, & gouverneurs des grandes republicques,  
 300 Tant craints & redoubtés pour estre catholiques<sup>1</sup>.

Si la saine raison le regaigne une fois,  
 Luy qui est si gaillard, si doux, & si courtois,  
 Il cognoistra l'estat auquel on le fait vivre :  
 304 Et comme pour de l'or on luy donne du cuyvre,  
 Et pour un grand chemin un sentier esgaré,  
 Et pour un Diamant un verre bigarré.

Las ! que je suis marry que cil qui fut mon maistre,  
 308 Despetré du filet, ne se peut recognoistre<sup>2</sup> :  
 Je n'ayme son erreur, mais hayr je ne puis  
 Un si digne Prelat dont serviteur je suis,  
 Qui benin m'a servy (quand fortune prospere  
 312 Le tenoit pres des Roys) de seigneur & de pere :  
 Dieu preserve son chef de malheur & d'ennuy,  
 Et le bon heur du ciel puisse tomber sur luy<sup>3</sup>.

Achevant ces propos je me retire, & laisse  
 316 Ces surveillans confus au milieu de la presse,

307. 71-73 Helas je suis marry | 78-87 Hà ! que je suis marry  
 315. 62-67 ses propos (*éd. suiv. corr.*)

1. Parce qu'ils étaient catholiques. Même tournure que ci-dessus, Institution, vers 111.

2. Comprendre : ne peut se dépêtrer du filet et reprendre une claire conscience de son état ecclésiastique et de sa foi.

3. Il s'agit d'Odet de Coligny, cardinal de Chastillon, qui, en 1560, avait suivi dans le camp protestant ses frères Gaspard et François. Les années précédentes il avait été le bienfaiteur de Ronsard, qui lui avait témoigné maintes fois sa gratitude (v. notamment les tomes VIII, pp. 3, 77, 101, 103 et 223 ; X, p. 15 et 16). En 1562, au moment où R. écrivait la Continuation, il s'était retiré à Orléans, avec son frère l'amiral et le prince Louis de Condé. Catherine de Medicis, qui l'avait toujours trouvé accommodant, s'était adressée à lui pour obtenir conciliation et désarmement, mais c'est en vain qu'il avait intercédé pour elle. Sur son attitude à Beauvais, dont il était évêque, v. Ch. Merki, *l'Amiral Coligny* (Paris, Plon, 1909), p. 243.

Qui disoient que Satan le cœur m'avoit couvé,  
Et me grinçant les dents m'apelloient reprouvé.

L'autre jour en pensant que cette pauvre terre  
320 S'en alloit (ô malheur) la proye d'Angleterre <sup>1</sup>,  
Et que ses propres fils amenoient l'étranger  
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager <sup>2</sup>,  
M'apparut tristement l'idole de la France <sup>3</sup>,  
324 Non telle qu'elle estoit lors que la brave lance  
De Henry la gardoit, mais faible & sans confort  
Comme une pauvre femme atteinte de la mort :  
Son sceptre luy pendoit, & sa robe semée  
328 De fleurs de lys estoit en cent lieux entamée,  
Son poil estoit hydeux, son œil have, & profond,  
Et nulle magesté ne lui haussoit le front.

En la voyant ainsi je luy dis : ô Princesse,

1. Dès le mois de juillet les relations diplomatiques sont très tendues entre la cour de France et l'Angleterre. Le 24 juillet et les jours suivants, le bruit se répand que les Anglais débarquent en Normandie, appelés par les protestants (*Journal* de l'année 1562, p. 185). En fait, les ports anglais étaient pleins de gens armés prêts à faire une descente. Au mois d'août, la rupture diplomatique s'accomplit ; à la fin d'août le Havre, Rouen et Dieppe sont livrés aux troupes anglaises, sans que Condé et Coligny aient rien fait pour déconseiller cette trahison. Puis, Robert de la Haye (ancien ami de Ronsard, devenu surintendant du prince de Condé) et Jean de Ferrières, vidame de Chartres, négocient avec les Anglais, au nom du parti huguenot, le traité de Hampton-Court, signé le 20 septembre 1562.

2. Pour la périphrase, v. ci-dessus le Discours, vers 69 et la note, et 157. Les chefs protestants faisaient un appel direct aux reîtres et lansquenets allemands. Il y en avait aussi dans l'armée royale un grand nombre, appartenant à la confession catholique. Cf. *Corresp.* de Catherine ; *Journal* de 1562 déjà cité ; *Mémoires* de La Noue, chap. VII et VIII, de Vieilleville, livre VIII, *passim*, et de Castelnau, livre III, *passim*.

3. C.-à-d. l'image de la France. Ici commence une allégorie avec prosopopée, qui est à rapprocher de celle de la Patrie dans Cicéron, *Catil.*, I, VII, § 18 ; dans Lucain, *Phars.* I, 185 sqq. Voir surtout Louis le Roy, *Oratio de Pace* (1559) et G. des Autels, *Harengue au peuple fr. contre la rebellion* (1560), dont Ronsard s'est certainement inspiré. Cf. H. Becker, *op. cit.*, p. 56 et suiv. Un autre rapprochement est signalé par P. Champion avec le *Quadrilogue invectif* (Ronsard et son temps, p. 168, note).

32 Qui presque de l'Europe as esté la maitresse,  
 Mere de tant de Roys, conte moy ton malheur,  
 Et dy moy je te pry d'où te vient ta douleur.

Elle adonq en tirant sa parolle contrainte,  
 36 Souspirant aigrement, me fit ainsi sa plainte.

Une ville est assise és champs Savoysiens,  
 Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens <sup>1</sup>,  
 Miserable sejour de toute apostasie,  
 40 D'opiniastreté, d'orgueil, & d'heresie,  
 Laquelle (en ce pendant que les Roys augmentoient  
 Mes bornes, & bien loing pour l'honneur combatoient)  
 Apellant les banis en sa secte damnable

44 M'a fait comme tu vois chetive & miserable.

Or mes Roys voyans bien qu'une telle cité  
 Leur seroit quelque jour une infelicité,  
 Deliberoient assés de la ruer par terre,  
 48 Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre,  
 Ou soit par negligence, ou soit par le destin  
 Entiere ils l'ont laissée : & de là vient ma fin.

Comme ces laboureurs dont les mains inutiles  
 52 Laissent pendre l'hyver un toufeau de chenilles  
 Dans une feuille seiche au feste d'un pommier :  
 Si tost que le soleil de son rayon premier  
 A la feuille eschaufée, & qu'elle est arrosée  
 56 Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,

336. 87 me fit telle complainte

345. 78-87 Or mes Rois cognoissans qu'une telle cité

346. 87 S'efforceroit de rompre un jour leur dignité

1. La ville de Genève, ayant successivement secoué le joug du duc de Savoie, de l'évêque qui la gouvernait et « des petits seigneurs crene-  
 lés de sa banlieue, qui l'entouraient comme une ceinture de féodalité »,  
 était devenue une cité absolument libre. Par horreur de son duc et de  
 son évêque, elle avait adopté le protestantisme sous la direction de Guil-  
 laume Farel d'abord, de Jean Calvin ensuite. Cf. Faguet, *Seiz. siècle*, art.  
 sur Calvin.

Le venin, qui sembloit par l'hyver consumé,  
 En chenilles soudain apparoist animé,  
 Qui tombent de la feuille, & repent à grand peine  
 360 D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine :  
 L'une monte en un chesne & l'autre en un ormeau,  
 Et toujours en mangeant se trainent au coupeau,  
 Puis descendent à terre, & tellement se paissent  
 364 Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.  
 Alors le laboureur voyant son champ gasté,  
 Lamente pour néant qu'il ne s'estoit hasté  
 D'etoufer de bonne heure une telle semence :  
 368 Il voit que c'est sa faulte, & s'en donne l'offence.  
 Ainsi lors que mes Roys aux guerres s'efforceoient,  
 Toutes en un monceau ces chenilles croissoient,  
 Si qu'en moins de trois moys, telle tourbe enragée  
 372 Sur moy s'est espandue, & m'a toute mangée<sup>1</sup>.  
 Or mes peuples mutins, arrogans & menteurs,  
 M'ont cassé le bras droit chassant mes Senateurs,  
 Car de peur que la loy ne corrigeast leur vice  
 376 De mes palais Royaux ont bany la justice<sup>2</sup> :  
 Ils ont rompu ma robbe en rompant mes cités,  
 Rendans mes citoyens contre moy depités :  
 Ont pillé mes cheveux en pillant mes Eglises,  
 380 Mes Eglises hélas ! que par force ils ont prises !  
 En poudre foudroyant images & autels :  
 Venerable sejour de nos Saints immortels !

372. 62-67 c'est (*éd. suiv. corr.*)

381. 67-73, 87 En poudres

1. Cette comparaison réaliste est dans la note virgilienne (v. par ex. *En. IV*, 402 sqq). Mais je n'ai pas trouvé de source véritable. Genève était devenue l'habitat de tous les gens tarés de l'Europe (v. Ch. Merki, *op. cit.*, p. 51).

2. Il s'agit des Palais de justice, et les Senateurs du vers 374 sont les conseillers des Parlements.

- » Contre eux puisse torner si malheureuse chose  
 84 » Et l'or saint derobé leur soit l'or de Tolose <sup>1</sup>.  
 Ils n'ont pas seulement, sacrileges nouveaux,  
 Fait de mes temples saints, estables à chevaux,  
 Mais comme tormentés des Fureurs Stygiales <sup>2</sup>.  
 88 Ont violé l'honneur des ombres sepulchrales <sup>3</sup>,  
 A fin que par tel acte inique & malheureux  
 Les vivans & les morts conspirassent contre eux :  
 Busire fut plus doux <sup>4</sup>, & celui qui promeine  
 92 Une roche aux enfers eut l'ame plus humaine <sup>5</sup> :  
 Bref ilz m'ont delaissée en extresme langueur.  
 Toutesfois en mon mal je n'ay perdu le cueur,  
 Pour avoir une Roïne à propos rencontrée <sup>6</sup>,  
 96 Qui douce & gracieuse envers moy s'est monstrée :

383. 71-87 graphie tourner

396. 62-67 c'est montrée (éd. suiv. corr.)

1. C'est la ville de Toulouse (en latin Tolosa). Du temps des Romains, on y conservait dans un temple de grands tresors, que le consul Cépion pillâ l'an 105 avant J.-C. Vaincu peu après par les Cimbres, condamné à Rome et dépouillé de ses biens, mort misérablement, il donna lieu à cette croyance populaire que de tels malheurs avaient pour cause son pillage de l'or toulousain. C'est ainsi que l'or de Toulouse devint proverbial, pour désigner une richesse mal acquise. Cf. Cicéron, *De natura Deorum*, III, 30, 74; Strabon, IV, 1, 13; Aulu-Gelle, III, 19; Erasme, *Adag.* I, x, 98; Rabelais, IV, xv, fin.

2. Les Furies qui viennent du Styx, fleuve des Enfers. Cf. ci-dessus le Discours des Misères, vers 229.

3. Allusion à la violation des tombeaux de Saint-Martin à Tours, des princes de la maison de Bourbon-Vendôme à la Trinité de Vendôme et du roi Louis XI à Notre-Dame de Cléry. Cf. Lavis, *Hist. de France*, VI, 1, 65.

4. Le roi d'Égypte Busiris qui faisait périr sur l'autel de ses dieux les étrangers entrés dans ses Etats, ou les donnait à dévorer à ses chevaux, ou les faisait cuire dans un taureau d'airain; tué enfin par Hercule. Cf. Cicéron, *Rép.*, III, 15; Virgile, *Géorg.*, III, 5.

5. Cette périphrase désigne Sisyphe, premier tyran de Corinthe, fameux par ses cruautés; tué par Thésée; condamné aux Enfers à rouler une roche jusqu'au sommet d'une montagne, d'où elle dévalait. Cf. Cicéron, *Tusc.*, I, 98; Ovide, *Mét.*, IV, 459.

6. C.-à-d. : parce que j'ai rencontré une Reine (Catherine de Med.).



Elle par sa vertu, quand le cruel effort  
 De ces nouveaux mutins me trainoit à la mort,  
 Lamentoit ma fortune, & comme Royne sage  
 400 Reconfortoit mon cueur, & me donnoit courage.

Elle, abbaissant pour moy sa haulte magesté,  
 Preposant mon salut à son autorité,  
 Mesmes estant malade, est meintefois allée  
 404 Pour m'apointer à ceux qui m'ont ainsi vollée <sup>1</sup>.

Mais Dieu qui des malins n'a pitié ny mercy  
 (Comme au Roy Pharaon) a leur cueur endurcy,  
 A fin que tout d'un coup sa main puissante & haute  
 408 Les corrige en fureur, & punisse leur faute <sup>2</sup>.

Puis quand je voy mon Roy qui desja devient grand,  
 Qui courageusement me soustient & defend,  
 Je suis toute garie, & la seule apparence  
 412 D'un Prince si bien né me nourrist d'esperance.

Ce Prince, ou je me trompe, en voyant son meintien,

413-420. 78-87 suppriment ces huit vers

1. Ce passage ne fait nullement allusion, comme on l'a cru, aux conférences de Catherine et du prince de Condé pendant le pseudo-siège de Paris (25 nov.-10 déc. 1562). Il s'agit des entrevues du mois de juin à Toury, Artenay et Talcy, dont nous avons parlé à propos du premier Discours (note du vers 216). La *Corresp.* de Catherine ne laisse aucun doute à ce sujet. En revenant de Toury, elle fit une chute de cheval, qui nécessita une saignée le 16 juin. Néanmoins elle repartit de Vincennes dès le lendemain, mais cette fois en litière, « avec très grande incommodité de ma personne, écrit-elle, me trouvant si mal... que je ne me pouvois soutenir ni remuer que avec grand peine et difficulté : toutesfois postposant ma santé au bien, repos et tranquillité de ce royaume, je me feis porter en litière en une maison qui est assise entre Beaugency et Orléans, à costé desdictes deux armées, n'ayant rien oublié de ce que j'ai pensé pouvoir servir au fait de ladicte pacification » (Lettre du 11 juillet, t. I, p. 350; cf. p. 351, note 2). Cet extrait éclaire à plein le texte de Ronsard. Sur ces entrevues de juin, v. encore Brantôme (éd. Lalanne, VII, 357); Vieilleville, *Mém.*, livre VIII, ch. 34 (coll. Michaud, t. IX), et J. A. de Thou, *Hist.*, livre XXIX.

2. Allusion au Pharaon qui ne voulait pas laisser les Hébreux sortir d'Egypte, et à la vengeance que Dieu tira de son obstination en frappant son pays des dix plaies fameuses, dont la dernière seule (la mort des aînés) triompha de ce « cœur endurci » (*Exode*, chap. V et suiv.).

Sa nature si douce, & incline à tout bien,  
 Et son corps agité d'une ame ingenieuse,  
 116 Et sa façon de faire honeste & gracieuse,  
 Ni moqueur, ni jureur, menteur, ni glorieux,  
 Je pense qu'icy bas il est venu des cieux  
 A fin que la couronne au chef me soit remise,  
 120 Et que par sa vertu refleurisse l'Eglise.

Avant qu'il soit long temps ce magnanime Roy  
 Domptera les Destins qui s'arment contre moy,  
 Et ces faux devineurs qui d'une bouche ouverte  
 124 De son sceptre Royal vont predisant la perte.

Ce Prince accompagné d'armes & de bon heur,  
 Envoyra jusqu'au ciel ma gloire & mon honneur,  
 Et aura, pour se rendre aux ennemis terrible,  
 128 Le nom de Treschrestien & de tresinvincible.

Puis voyant d'autre part cet honneur de Bourbon,  
 Ce magnanime Roy, qui tressage & tresbon  
 S'oppose à l'heresie, & par armes menasse  
 132 Ceux qui de leurs ayeux ont delaissé la trace <sup>1</sup>,  
 Voyant le Guisian d'un courage indonté,  
 Voyant Monmorenci, voyant d'autre costé  
 Aumalle & saint André <sup>2</sup> : puis voyant la noblesse

422. 87 Dontera les mutins

425-440. 78-87 *suppriment ces seize vers*

1. Il s'agit d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui, marié à la protestante Jeanne d'Albret, ne s'était décidé à combattre l'hérésie qu'en janvier 1562. Mortellement blessé le 15 octobre au siège de Rouen, il mourut seulement le 17 novembre (*Corresp.* de Catherine; *Mémoires* de Castelnau, III, ch. 13, et le Laboureur, *Additions*; de P. de l'Estoile, éd. Brunet, t. XII, p. 359). Mais dès le 15 octobre, Ronsard ne pouvait plus faire dire à la France qu'elle comptait sur ce roi. La Continuation est donc sûrement antérieure à cette date.

2. Le Guisian, c'est le capitaine François de Lorraine, duc de Guise, qui sera assassiné sous les murs d'Orléans en févr. 1563; Montmorency est le Connétable; Aumale, c'est Claude II de Lorraine, duc d'Aumale, frère puiné de François et de Charles de Lorraine; Saint-André c'est l'Amiral, qui sera tué à la bataille de Dreux, 19 déc. 1562.

- 436 Qui porte un cueur enflé d'armes & de prouesse :  
 J'espere apres l'orage un retour de beau temps,  
 Et apres un hyver un gratieux printemps.  
 Car le bien suit le mal comme l'onde suit l'onde,  
 440 Et rien n'est assuré sans se changer au monde.  
 Ce pendant pren la plume, & d'un stile endurci  
 Contre le trait des ans, engrave tout ceci <sup>1</sup>,  
 A fin que nos nepveux puissent un jour cognoistre  
 444 Que l'homme est malheureux qui se prend à son maistre <sup>2</sup>.  
 Ainsi, par vision la France à moi parla,  
 Puis tout soudainement de mes yeux s'en volla  
 Comme une poudre au vent, ou comme une fumée  
 448 Qui se joüant en l'air, est en rien consumée <sup>3</sup>.

## FIN.

439-440. 71-73 *guillemets*

446. 87 Puis s'évanouyssant

448. 78-87 Qui soudain dans la nue

---

1. Ce « stile endurci », c.-à-d. capable de résister à l'action du temps destructeur, rappelle le début de la pièce. Le fait est que les « discours » politiques de R. constituent un monument historique de premier ordre.

2. Afin que nos descendants comprennent que le malheur s'abat sur quiconque se révolte contre son maître. Cf. ci-dessus le Discours, vers 115 et suiv.

3. Souvenir de Virgile, *Georg.*, IV, 499 sq.; *En.* II, 793 sq. et VI, 701 sq.

---

# REMONSTRANCE au peuple de France.

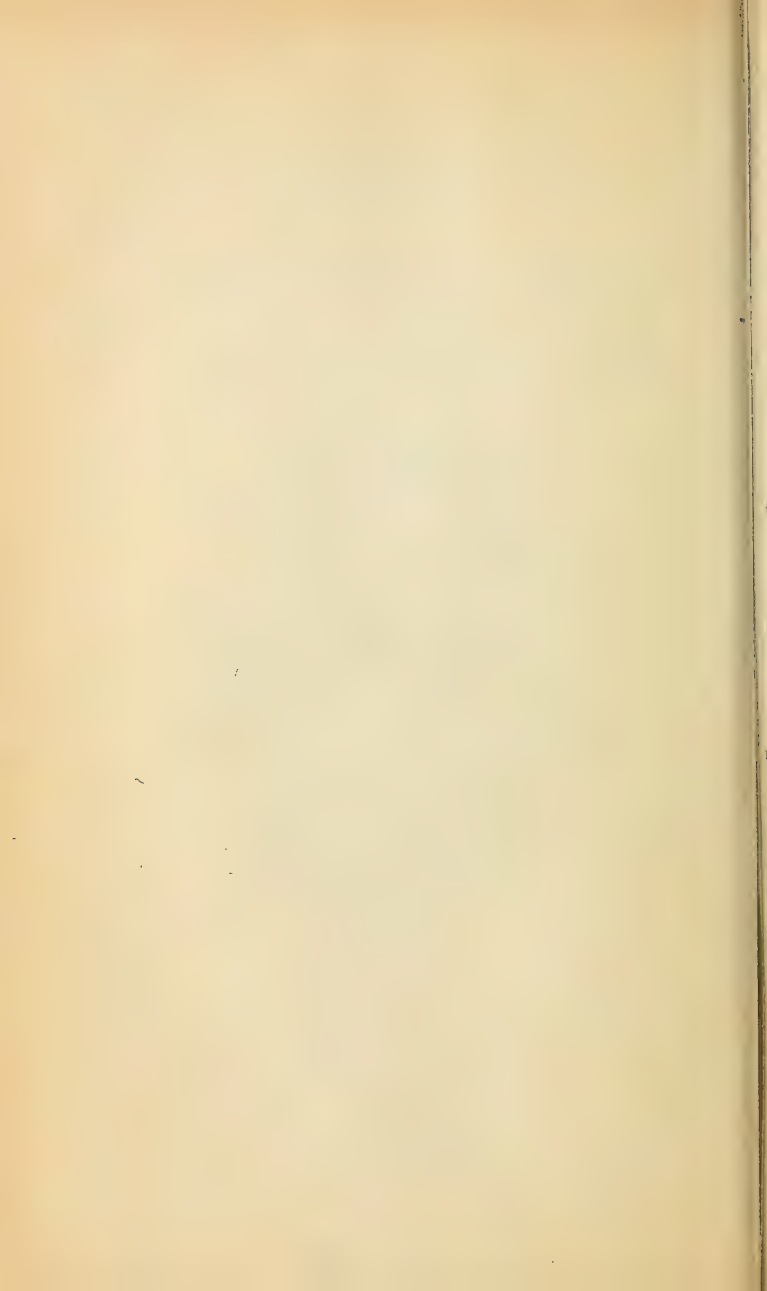
*Je vous prie freres, de prendre garde à ceux qui font  
dissensions & scandales contre la doctrine que  
vous avez apprise, & vous retirés d'eux.  
S. Paul. Rom. 16.*



A PARIS,  
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude;

1 5 6 3.

Avec Privilege du Roy.





## REMONSTRANCE

AU PEUPLE DE FRANCE<sup>1</sup>.

[2]

- O Ciel, ô Mer, ô Terre<sup>2</sup>, ô Dieu pere commun  
Des Chrestiens, & des Juifs, des Turcs, & d'un chacun :  
Qui nourris aussi bien par ta bonté publicque  
4 Ceux du Pole Antarticq', que ceux du Pole Artique :  
Qui donnes & raison, & vie, & mouvement,  
Sans respect de personne<sup>3</sup>, à tous egallement,  
Et fais du ciel là haut sur les testes humaines  
8 Tomber, comme il te plaist, & les biens, & les peines.  
O Seigneur tout puissant, qui as tousjours esté  
Vers toutes nations plain de toute bonté,  
Dequoy te sert là haut la foudre & le tonnerre,  
12 Si d'un esclat de feu tu n'en brusles la terre ?

ÉDITIONS : *Remonstrance...*, plaquette 1563, 1564. — *Œuvres* (Discours) 1567 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 64 ajoute par P. de Ronsard avant l'épigraphe du grand titre | 67-87 suppriment l'épigraphe

2. 78-87 Des Juifs & des Chrestiens

8. 78 les bienfaits & les peines | 84-87 les graces & les peines

11. 78-87 le trait de ton tonnerre

---

1. Cette pièce fut écrite durant l'investissement de Paris par Louis de Condé et l'armée huguenote (25 novembre-10 décembre 1562). V. ci-dessus l'Introduction.

2. Sur ces apostrophes, déjà vues au t. II, p. 17, cf. Erasme, *Adag.*, article *Loqui tragice*.

3. C.-à-d. sans considérer la personne, sa race, son origine, sa nature. On dit encore dans le même sens : sans acception de personne. Cf. S. Paul, *ad Rom.*, 2, 11 ; *ad Gal.*, 2, 6 ; *ad Col.*, 3, 25 ; *ad Eph.*, 6, 9.



- Es tu dedans un trosne assis sans faire rien ?  
 Il ne faut point douter que tu ne saches bien  
 Cela que contre toy brassent tes creatures,  
 16 Et toutesfois, Seigneur, tu le vois & l'endures <sup>1</sup>!  
 Ne vois tu pas du ciel ces petits animaux [2 v<sup>o</sup>]  
 Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,  
 Ces petits animaux qu'on appelle les hommes,  
 20 Et comme bulles d'eaux tu creves & consommes ?  
 Que les doctes Romains, & les doctes Gregois,  
 Nomment songe, fumée, & fueillage des bois <sup>2</sup> ?  
 Qui n'ont jamais icy la vérité cogneue,  
 24 Que je ne sçay comment ou par songe ou par nue <sup>3</sup> ?  
 Et toutesfois, Seigneur, ils font les empeschez <sup>4</sup>,  
 Comme si tes segretz ne leur estoient cachez,  
 Braves entrepreneurs, & discoureurs des choses  
 28 Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,  
 Qui par longue dispute & curieux propos  
 Ne te laissent jouyr du bien de ton repos,  
 Qui de tes sacremens effacent la memoire <sup>5</sup>,

20. 67-87 Qu'ainsi que bulles d'eaux

21. 78-87 *graphie* Gregeois

24. 78-87 par songes ou par nuë

1. Peut-être faut-il voir ici, avec Cl. Garnier, une imitation des plaintes de Job contre Dieu, ou avec Fr. Charbonnier (*op. cit.*, p. 444) du Psaume XLIII, 10 et suiv. : Exsurge, quare obdormis, Domine... ? Elle serait, toutefois, lointaine. Je crois plutôt à un souvenir de poètes italiens, tels que Berni, qui avait reproché à J.-C. et aux saints de voir du haut du ciel la lâcheté des cardinaux nommant pape Adrien VI sans s'indigner, et même de protéger les désordres des prêtres. Cf. G. Brunet, *Introd. à la trad. des Macaronées de Folengo* (Paris, Delahays, 1859, p. XXI).

2. V. dans la présente éd. t. III, p. 29 ; V, p. 192 ; VIII, p. 169-170.

3. Vers déjà vu presque identique au t. VIII, p. 356.

4. C.-à-d. les gens absorbés par leur théologie, et parfois embarrassés dans l'interprétation des textes sacrés.

5. Luther avait supprimé cinq des sept sacrements ; Calvin, à son tour, ne vit plus dans la communion qu'une cérémonie commémorative et ne laissa subsister qu'un sacrement, le baptême.

- 2 Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,  
 Qui font trouver ton Fils imposteur & menteur.  
 Ne les puniras tu, souverain createur ?  
 Tiendras tu leur party ? Veux tu que lon t'appelle
- 6 Le Seigneur des larrons, & le Dieu de querelle ?  
 Ta nature y repugne, aussi tu as le nom  
 De doux, de pacifiq', de clement, & de bon,  
 Et ce monde accordant<sup>1</sup>, ton ouvrage admirable
- o Nous monstre que l'accord t'est tousjours agreable.  
 Mais qui seroit le Turc<sup>2</sup>, le Juif, le Sarrasin,  
 Qui voyant les erreurs du Chrestien son voisin,  
 Se voudroit baptiser ? le voyant d'heure en heure
- 4 Changer d'opinion, qui jamais ne s'asseure ?  
 Le cognoissant leger, mutin, seditieux, [3]  
 Et trahir en un jour la foy de ses ayeux ?  
 Inconstant, incertain, qui aux propos chancelle
- 8 Du premier qui luy chante une chanson nouvelle ?  
 Le voyant Manichée, & tantost Arrien<sup>3</sup>,  
 Tantost Calvinien, tantost Lutherien,  
 Suivre son propre advis, non celuy de l'Eglise ?
- 2 Un vrai jong d'un estang, le jouet de la bise,  
 Ou quelque girouette, inconstante, & suivant  
 Sur le haut d'une tour la volonté du vent ?  
 Et qui seroit le Turc lequel auroit envye

44. 87 & jamais ne s'asseure

47. 78 au propos | 84-87 Volontaire, inconstant, qui au propos chancelle

1. C.-à-d. : vu que tu entretiens l'harmonie dans le cosmos.

2. C.-à-d. : Quel homme serait le Turc... ? Même tournure au vers 55.

3. Manichée, adjectif pour Manichéen, calqué sur le latin, comme Cythérée, Idumée, Elysée, Erythrée, Pyrénées, Méditerranée. — Les Manichéens étaient ainsi nommés de leur chef, le Persan Manès (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). Les Ariens, partisans d'Arius (v. ci-dessus la Continuation, vers 63 et 275).

56 De se faire Chrestien en voyant telle vye ?

Certes si je n'avois une certaine foy<sup>1</sup>

Que Dieu par son esprit de grace a mise en moy<sup>2</sup>,

Voyant la Chrestienté n'estre plus que risée,

60 J'aurois honte d'avoir la teste baptisée,

Je me repentirois d'avoir esté Chrestien,

Et comme les premiers je deviendrois Payen.

La nuit j'adorerois les rayons de la Lune,

64 Au matin le Soleil, la lumiere commune,

L'œil du monde, & si Dieu au chef porte des yeux,

Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,

Qui donnent vie à tous, nous maintiennent & gardent,

68 Et les faicts des humains en ce monde regardent<sup>3</sup>.

Je dy ce grand Soleil qui nous fait les saisons

Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons<sup>4</sup>,

Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues,

72 Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues,

L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant, [3 v°]

En la course d'un jour tout le ciel tournoyant,

66. 78-87 sont les siens radieux

67. 84-87 nous conservent & gardent

1. C.-à-d. : une foi certaine, très ferme et assurée (v. ci-après, vers 86). Quant au mot *certes*, v. ci-dessus la Continuation, vers 127, n.

2. Ou bien « de grace » est la locution adverbiale courante au xvi<sup>e</sup> siècle dans tous les milieux, catholiques aussi bien que protestants, signifiant « par bienveillance » (voir t. VIII, pp. 8, 149, 247, 353, notes); ou bien c'est simplement le complément qualificatif du mot « esprit », comme dans ce passage de Luc, 4, 22 : « Ils étaient étonnés des paroles de grâce (verbis gratiae) qui sortaient de sa bouche », et encore ci-après, vers 405 : « S. Pol vaisseau de grace ». Mais ce serait, à mon avis, une erreur d'y attacher un sens spécifiquement théologique.

3. Souvenir d'Ovide, *Mét.* IV, 228 : *Mundi oculus*. Ailleurs, Ronsard appelle le soleil « le commun œil de tous les dieux » (t. II, p. 27), « le grand œil » (t. IV, p. 156) et encore « l'œil de Dieu » dans des *Stances* de 1565.

4. Les douze « signes » du zodiaque, que le soleil semble parcourir l'un après l'autre au cours de l'année.

Plain d'immence grandeur, rond, vagabond, & ferme,  
 76 Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme,  
 En repos, sans repos, oisif, & sans séjour,  
 Fils aysné de Nature, & le pere du jour <sup>1</sup>.

J'adorerois Cerés qui les bleds nous apporte,  
 80 Et Bachus qui le cueur des hommes reconforte <sup>2</sup>,  
 Neptune le séjour des vens & des vaisseaux,  
 Les Faunes, & les Pans, & les Nymphes des eaux,  
 Et la terre, hospital de toute creature <sup>3</sup>,  
 84 Et ces Dieux que lon feinct ministres de Nature <sup>4</sup>.

Mais l'Evangile saint du Sauveur Jesuschrist,  
 M'a fermement gravée une foy dans l'esprit,  
 Que je ne veux changer pour une autre nouvelle,  
 88 Et deussai-je endurer une mort trescruelle.  
 De tant de nouveutez je ne suis curieux :  
 Il me plaist d'imiter le train de mes ayeux <sup>5</sup>,  
 Je croy qu'en Paradis ils vivent à leur aise,  
 92 Encore qu'ils n'ay'nt suivy ny Calvin ny de Besze.

76. 84-87 Lequel a dessous luy

92. 63 qu'il n'ait (*éd. suiv. corr.*) : 67 qu'ils n'ayent | 71-87 qu'ils n'ay'nt

1. Cet hymne au Soleil a été cité par Montaigne, déclarant à son tour que, s'il était né parmi les païens, il se fût « plus volontiers attaché à ceux qui adoraient le soleil » (*Essais*, II, xii). Quand Ronsard l'a écrit, peut-être venait-il de relire celui de Marulle, dont les poésies avaient été rééditées à Paris chez A. Wechel en 1561 (v. les *Hymni*, lib. III, 1).

2. A part Bacchus, c'est le mot de l'Ecriture sainte : Vinum laetificat cor hominis (*Ps.* 103, verset 15. Cf. *Ecclesiastique*, XXXI, 35-36, et XL, 20).

3. C.-à-d. : habitat de toute créature. Cf. Lucrèce, II, 590 sqq.

4. R. entend par là sans doute Vénus (Lucrèce, I, début) et son fils Cupidon, peut-être aussi Pan et Priape, dont il parle ailleurs avec vénération.

5. C.-à-d. : la croyance et la pratique religieuse de mes aïeux. Cf. Montaigne, qui déclare vouloir suivre « l'ancien train » contre les « nouvelletez ». Au reste les vers 17 à 185 contiennent quelques-uns des arguments que Montaigne reprendra contre les théologiens rationalistes dans son Apologie de R. Sebond (*Essais*, II, xii).

Dieu n'est pas un menteur, abuseur, ny trompeur,  
De sa sainte promesse il ne faut avoir peur,  
Ce n'est que vérité, & sa vive parolle

96 N'est pas comme la nostre incertaine & frivole.

L'homme qui croit en moy (dit il) sera sauvé <sup>1</sup> :  
Nous croyons tous en toy, nostre chef est lavé <sup>2</sup>  
En ton nom, ô Jesus, & des nostre jeunesse

100 Par foy nous esperons en ta sainte promesse.

Et toutesfois, Seigneur, par un mauvais destin [4]  
Je ne sçay quel croté apostat Augustin <sup>3</sup>,

Un Picard usurier, un teneur de racquette,

104 Un mocqueur, un pipeur, un bon nieur de debte,

Qui vend un benefice & à deux & à trois,

Un paillard, un causeur <sup>4</sup>, un renyé françoys <sup>5</sup>,

Nous presche le contraire, & tellement il ose

108 Qu'à toy la verité sa mensonge il opose <sup>6</sup>.

Le soir que tu donnois à ta Suitte ton corps <sup>7</sup>,

Personne d'un couteau ne te pressoit alors

Pour te faire mentir, & pour dire au contraire

112 De ce que tu avois deliberé de faire.

102. 84-87 Je ne sçay quel yvrongne

103-106. 84-87 suppriment ces quatre vers

1. Parole du Christ aux Apôtres après sa résurrection (Marc, XVI, 16).

2. Notre tête est lavée par l'eau du baptême.

3. Luther, moine Augustin. La var. de 1584 fait peut-être allusion à ses *Propos de table* publiés en 1566.

4. C.-à-d. un menteur, un imposteur (Huguet, *Dict. du Seiz. s.*).

5. Ces quatre vers désignent Calvin. R. s'y fait l'écho des calomnies que ses adversaires répandaient sur son compte ; il eut raison de les supprimer, pensant qu'ils étaient excessifs et injustes. Voir toutefois Ch. Merki, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

6. C.-à-d. : il oppose ses mensonges à toi qui es la vérité. Allusion à cette parole du Christ : « Je suis la voie, et la vérité et la vie » (Jean, XIV, 6). — Noter que R. présente ici Luther et Calvin comme ne faisant qu'un même personnage, une sorte de Janus à deux faces.

7. Le soir de la sainte Cène ; « ta Suitte », c'est ton cortège d'Apôtres.

Tu as dit simplement d'un parler net & franc,  
 Prenant le pain & vin, *C'est cy mon corps & sang*,  
 Non signe de mon corps <sup>1</sup>. Toutesfois ces ministres,  
 116 Ces nouveaux defroqués, apostats & belistres,  
 Dementent ton parler, disent que tu resvois,  
 Et que tu n'entendois cela que tu disois <sup>2</sup>.

Ils nous veulent monstrier par raison naturelle  
 120 Que ton corps n'est jamais qu'à la dextre eternelle  
 De ton pere là haut, & veulent t'atacher  
 Ainsi que Promethée au feste d'un rocher.

Ils nous veulent prouver par la Philosophie  
 124 Qu'un corps n'est en deux lieux : aussi je ne leur nye,  
 Car un corps n'a qu'un lieu : mais le tien, ô Seigneur,  
 Qui n'est que majesté, que puissance, & qu'honneur,  
 Divin, glorifié, n'est pas comme les nostres <sup>3</sup> :

117. 84-87 disant que tu resvois

118. 67-87 les mots que tu disois

122. 84-87 Ainsi qu'un Promethée

119 et 123. 63 Il (*graphie défendable, mais corrigée dans les éd. suiv. ; au surplus, on lit Ils ci-après aux vers 175 et 176. Cf. t. X, p. 242.*)

125. 71 Car ton corps (*erreur typ.*) | 73-87 Car tout corps

1. Comprendre : Tu as dit... : « Ceci est mon corps et mon sang » ; tu n'as pas dit : « C'est le signe, ou symbole, de mon corps ». Cf. Matthieu, XXVI, 26 à 28 ; Marc, XIV, 22 à 24 ; Luc, XXII, 19 ; on lit de plus dans l'Evangile de celui-ci cette phrase importante, qui n'est pas dans les deux autres : « hoc facite in meam commemorationem » ; on la lit aussi dans une épître de saint Paul, dont Luc fut le disciple et le compagnon (*ad Corinth. I, xi, 24-25*).

2. Ici Ronsard s'élève contre Calvin, qui ne croyait pas à la « présence réelle » du Christ dans l'hostie ; il se fait l'écho de la controverse qu'il avait entendue au colloque de Poissy entre Th. de Bèze, pour qui la communion n'était qu'une cérémonie commémorative et symbolique, et Charles, cardinal de Lorraine, qui soutenait avec les catholiques que l'hostie contient réellement le corps du Christ par transubstantiation (séances du 9 et du 16 décembre 1561). Cf. Lange, *art. cit.*, de la R. H. L. 1913, pp. 812 et suiv. — Les Calvinistes invoquaient sans doute en faveur de leur thèse le texte de saint Paul et de Luc cité dans la note précédente.

3. De Bèze avait dit : « Le corps du Christ est esloigné du pain et du vin autant que le plus haut ciel est esloigné de la terre, attendu que,



- 128 Celuy à porte close alla voir les Apostres,  
 Celuy sans rien casser sortit hors du tombeau, [4 v°]  
 Celuy sans pesanteur d'os, de chair ny de peau  
 Monta dedans le ciel<sup>1</sup>. Si ta vertu feconde
- 132 Sans matiere aprestée a basty tout ce monde<sup>2</sup>,  
 Si tu es tout divin, tout saint, tout glorieux,  
 Tu peux communiquer ton corps en divers lieux<sup>3</sup>.  
 Tu serois impuissant, si tu n'avois puissance
- 136 D'accomplir tout cela que ta majesté pense.  
 Mais quel plaisir au ciel prens tu d'ouyr ça bas  
 Dire que tu y es, & que tu n'y es pas,  
 D'ouyr ces predicans qui par nouveaux passages
- 140 En voulant te prouver, prouvent qu'ils ne sont sages,  
 Qui pipent le vulgaire, & disputent de toy,  
 Et rappellent tousjours en doute nostre foy?

137-138. 84-87 Mais quel plaisir prens tu pour troubler ton repos  
 D'ouyr l'humain caquet tenir tant de propos

140. 84-87 En t'attachant au Ciel, monstrent qu'ils ne sont sages

---

quant à nous, nous sommes en la terre et les sacrements aussi, et quant à lui, sa chair est au ciel... à la dextre de Dieu son père ». Le cardinal de Lorraine avait répondu qu'il fallait mesurer les choses de notre religion « par théologie et non par philosophie », et avait demandé : Qui attribue plus de puissance à Jesus-Christ. « vous autres qui maintenez que le ciel où il est monté est un certain lieu aux cieus, ou nous, qui pour le croire estre au ciel ne laissons pas de le croire estre partout où sont célébrés ses saints mystères ». R. s'est encore inspiré de cette discussion ici et dans ce qui suit jusqu'au vers 134. Cf. Lange, *art. cit.*, pp. 813 et suiv.

1. Détails de la Résurrection, de l'Apparition aux Apôtres après la Résurrection, et de l'Ascension, destinés à confirmer la toute-puissance divine du Christ (v. la fin des Evangiles, mais le détail de la « porte close » n'est que dans celui de Jean, ch. XX, versets 19 et 26). Noter que, pour les besoins de la rime, R. a interverti l'ordre de la Résurrection et de l'Apparition.

2. Comme il convenait, le Christ est ici confondu avec son Père, le Dieu créateur, dont il partage l'éternité.

3. Ronsard énumère dans cet alinéa les qualités des *corps glorieux*, c.-à-d. des bienheureux dans l'état surnaturel où ils seront après la résurrection.

Il fait bon disputer des choses naturelles,  
 1 Des foudres, & des vens, des neiges, & des gresles,  
 Et non pas de la foy dont il ne faut douter,  
 Seulement il faut croire, & non en disputer<sup>1</sup>.

Tout homme qui voudra soigneusement s'enquerre  
 3 De quoy Dieu fit le ciel, les ondes, & la terre,  
 Du Serpent qui parla, de la pomme d'Adam,  
 D'une femme en du sel<sup>2</sup>, de l'asne à Balaam,  
 Des miracles de Moyse<sup>3</sup>, & de toutes les choses  
 2 Qui sont dedans la Bible estrangement encloses<sup>4</sup>,  
 Il y perdra l'esprit : car Dieu, qui est caché,  
 Ne veut que son segret soit ainsi recherché.

Bref nous sommes mortels, & les choses divines  
 6 Ne se peuvent loger en nos foibles poitrines  
 Et de sa prescience en vain nous devisons, [5]  
 Car il n'est pas sujet à nos sottises raisons :  
 L'entendement humain, tant soit il admirable,  
 60 Du moindre fait de Dieu, sans grace, n'est capable<sup>5</sup>.

147. 84-87 Tout homme curieux lequel voudra s'enquerre

152. 71-73 secrettement encloses | 78-87 *texte primitif*

159-160. 71-87 *guillemets*

1. C'est ce qu'avait dit le cardinal de Lorraine en parlant du sacrement de l'Eucharistie : « Foy y est nécessaire; raison superflue... Il fault croire simplement ce qui ne se peut scruter utilement » (Lange, *art. cit.*, p. 814). Cf. saint Paul, *ad Rom.*, ch. XI, 20 : Tu autem fide stas, noli altum sapere.

2. La femme de Loth changée en statue de sel.

3. Dans ce nom, les voyelles o et y forment diphtongue. Cf. t. VIII, p. 68, vers 465.

4. V. *Genèse*, chap. I à III; XIX, 26; *Nombres*, XXII; *Exode*, XVI et XVII.

5. C'est ici peut-être que le mot *grace* a le sens particulièrement théologique de secours divin. Montaigne, qui s'est inspiré de tout ce passage dans son Apologie de R. Sebond, termine de même ce fameux chapitre : « Il (l'homme) ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevra si Dieu lui preste la main; il s'eslevra, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soubselever *par la grace divine*, mais non autrement (texte de 1588; var. de 1595 : par

Comment pourrions nous bien avecq' nos petits yeux  
Cognoistre clerement les misteres des cieux ?

Quand nous ne sçavons pas regir nos republicques,

164 Ny mesmes gouverner nos choses domestiques !

Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez !

Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos pieds !

Toutesfois les Docteurs de ces sectes nouvelles,

168 Comme si l'Esprit Saint avoit usé ses aisles

A s'appuyer sur eux <sup>1</sup>, comme s'ils avoient eu

Du ciel dru & menu mille langues de feu <sup>2</sup>,

Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la fable

172 De Minos) banqueté des haults Dieux à la table <sup>3</sup>,

Sans que honte & vergongne en leur cueur trouve lieu,

Parlent profondement des misteres de Dieu,

Ils sont ses conseillers, ils sont ses secretaires,

176 Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,

Ils ont la clef du Ciel & y entrent tous seuls,

Ou qui veult y entrer, il faut parler à eux.

Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,

180 Gros chapperons fourrez, grasses & lourdes testes :

S. Ambrois, S. Hierosme, & les autres docteurs,

161. 84-87 Mais comment pourroit l'homme avec ses petits yeux  
177 et 184. *Je conserve la graphie phonétique* Il ont | 78-87 Ils ont

les moyens purement célestes). C'est à nostre foy Chrestienne... de prétendre à cette divine et miraculeuse metamorphose (add. de 1595).

1. Cf. le baptême du Christ dans Luc, III, 22 : Et descendit Spiritus sanctus corporali specie sicut columba in ipsum.

2. Comme les Apôtres le jour de la Pentecôte : Et apparuerunt illis dispartitae linguae tanquam ignis, seditque supra singulos eorum (Actes des Apôtres, II, 3). — Ici *dru* et *menu* sont adverbes, se rapportant à « s'ils avoient eu ».

3. Inversion fréquente chez Ronsard. — Minos, roi primitif de la Crète, passait pour le fils de Zeus et d'Europe; pour donner de l'autorité à ses lois, il laissait croire à ses sujets qu'il restait en relations avec son père, qui les lui inspirait.

N'estoient que des resveurs, des fols, & des menteurs <sup>1</sup> :

Avecq' eux seulement le S. Esprit se treuve,

184 Et du S. Evangille il ont trouvé la febve <sup>2</sup>.

O pauvres abusez ! mille sont dans Paris, [5 v°]

Lesquels sont des jeunesses aux estudes nourris,

Qui de contre une natte estudiant attachent

188 Melancolicquement la pituite qu'ils crachent <sup>3</sup>,

Desquels vous apprendriez en diverses façons,

Encores dix bons ans mille & mille leçons.

Il ne faut pas avoir beaucoup d'expérience

192 Pour estre exactement docte en vostre science,

Les barbiers, les maçons en un jour y sont clerks,

Tant vos misteres saincts sont cachez & couvers !

Il faut tant seulement avecques hardiesse

196 Detester le Papat <sup>4</sup>, parler contre la messe <sup>5</sup>,

191. 87 Il ne faut se ruser de longue expérience

1. Saint Ambroise, évêque de Milan, créa le chant liturgique (iv<sup>e</sup> siècle); saint Jérôme, moine exégète, qui, s'étant fixé enfin à Bethléem, traduisit la Bible d'hébreu en latin (iv<sup>e</sup> siècle et début du v<sup>e</sup>). Citons, parmi « les autres docteurs », saint Augustin, saint Grégoire, saint Basile. — Dans tout ce passage, R. s'est encore inspiré de la controverse soutenue par de Bèze et le Cardinal de Lorraine au colloque de Poissy (9 et 16 septembre 1561) sur l'autorité des Saintes Ecritures et celle des Pères de l'Eglise. Cf. Lange, *art. cit.*, p. 812 et 813.

2. Rimes phonétiques : on prononçait *feuve*, comme aujourd'hui encore nos paysans d'Anjou et d'ailleurs. — Pour la pensée et l'image, cf. Montaigne, *loc. cit.* : « Fiez-vous à vostre philosophie : vantez-vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! »

3. C.-à-d. : qui fixent aux parois de la salle les mucosités de leurs bronches en les crachant. Cl. Garnier définit ainsi la pituite : « Humeur froide et *melancolique*, catarrheuse et gluante », et il ajoute : « C'est pourquoi l'auteur dit que les estudians l'attachent contre la paroy ».

4. Les fonctions et la condition des papes, comme on dit le cardinalat, le décanat, un rectorat, etc. — Le mot « detester » a ici le sens fort du latin *detestari*.

5. Cf. ci-dessus la Continuation, vers 175 et suiv.

Estre sobre en propos, barbe longue, & le front  
 De rides labouré, l'œil farouche & profond,  
 Les cheveux mal peignez, un soucy qui s'avalle,  
 200 Le maintien renfrongné, le visage tout palle,  
 Se monstrier rarement, composer maint escrit,  
 Parler de l'Eternel, du Seigneur, & de Christ,  
 Avoir d'un reistre long les espaules couvertes <sup>1</sup>,  
 204 Bref estre bon brigand & ne jurer que certes <sup>2</sup>.  
 Il faut pour rendre aussi les peuples estonnés  
 Discourir de Jacob & des predestinés <sup>3</sup>,  
 Avoir S. Paul en bouche, & le prendre à la lettre <sup>4</sup>,  
 203 Aux femmes, aux enfans l'Evangille permettre <sup>5</sup>,  
 Les œuvres mespriser, & haut louer la foy <sup>6</sup>,

199. *Je conserve la graphie phonétique soucy | 71-73 un sourcy | 78 & sourcy | 84-87 le sourcy qui s'avale*

203. 87 Avoir d'un grand manteau les espaules couvertes

1. V. ci-dessus la Continuation, vers 145 et la note.

2. *Ibid.*, vers 127 et la note. — Sur l'ensemble du portrait de l'austère calviniste, cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 65 et suiv.

3. Cf. saint Paul, *ad Rom.*, ch. IX, 11 à 13. — Jacob, fils d'Isaac, béni par son père comme fils aîné à la place d'Esau. « Le nom d'Israël lui fut donné de Dieu, avec l'éternelle béatitude, consistant en la vision de sa Majesté haute. Car Israël signifie l'homme qui voit Dieu; tels sont les bienheureux, lesquels ont été prédestinez, c'est à dire esleuz pour être sauvez » (Cl. Garnier). — Luther s'était orienté vers la doctrine de la prédestination; mais c'est l'esprit logique de Calvin qui lui a donné corps et l'a rigoureusement formulée.

4. C'est sur des textes de saint Paul que s'appuyait Calvin pour fonder sa croyance en la prédestination : *ad Rom.*, VIII, 27 à 33; IX, 6 à 33; XI, 4 à 10; *ad Hebr.*, IX, 28. Au reste, saint Paul jouissait d'une grande popularité au XVI<sup>e</sup> siècle, non seulement chez les protestants, qui le citaient sans cesse, mais aussi chez les catholiques. Ronsard lui-même lui avait emprunté la comparaison du potier (v. le tome IX, p. 158), et dans son *Elegie à G. des Autels*, l'avait pris à témoin des désordres et des vices du clergé catholique : Mais que diroit saint Paul s'il revenoit icy (v. le tome X, p. 354); en quoi, d'ailleurs, il imitait Erasme : Si Paulus hodie viveret... (cité par Franchet dans son article de la R. H. L. de 1932, p. 331).

5. Développé ci-après, vers 567 et suiv.

6. Cf. saint Paul, *ad Rom.*, III, 27 et 28. Saint Jacques pensait le con-

Voylà tout le sçavoir de vostre belle loy.

J'ay autrefois goutté, quand j'estois jeune d'age,  
 Du miel empoisonné de vostre doux breuvage,  
 Mais quelque bon Daimon, m'ayant ouy crier, [6]  
 Avant que l'avaller me l'osta du gosier <sup>1</sup>.

Non non je ne veux point que ceux qui doibvent naistre  
 Pour un fol Huguenot me puissent recognoistre :  
 Je n'aime point ces mots qui sont finis en os,  
 Ces Gots, ces Austregots, Visgots, & Huguenots <sup>2</sup> :  
 Ils me sont odieux comme peste, & je pense

217. 67-87 ces noms

218. 67-87 Gots, Cagots, Austregots

220. 67-87 à l'empire de France

219-220. 63 Il... Qu'il (*graphie défendable, mais corrigée dans les éd. suiv.*)

traire : « La foi sans les œuvres est morte » (ch. II, 26). On entend par « les œuvres » toutes les pratiques religieuses, et celles qu'inspire la charité.

1. Allusion, non pas aux prêches du faubourg Saint-Marcel, qui n'existaient pas encore quand Ronsard était « jeune d'age », mais à des entretiens auxquels il assista soit à la Cour, ou à la Ville, du temps de Cl. Marot, soit plutôt au colloque d'Haguenau, où il séjourna trois mois avec Lazare de Baïf en 1540, et où il put entendre Calvin et quelques autres protestants de marque, comme J. Oporin, J. Sturm, M. Bucer, N. Girbel et J. Sleidan. En tout cas, ses velléités de rompre avec l'Eglise romaine, qu'il avoue ici, remontent au règne de François I<sup>er</sup> ; je pense enfin qu'il les eut avant de recevoir la tonsure à l'évêché du Mans (mars 1543). Cf. ma *Jeunesse de Ronsard*, dans la Revue de la Renaissance, 1902, pp. 45 et suiv., 100 et suiv.

Quant au « bon Daimon » qui le sauva du danger, c'est sans doute celui qui prit la voix de sa mère, ou celle de son père. Dix ans après la mort de celui-ci, Ronsard l'entendait encore dans un songe lui répéter : Qu'on te voie toujours

Croire en la foi que tes peres ont creu (t. VI, p. 42).

Au surplus, v. ci-après la Responce aux injures, vers 462.

2. Ceci (surtout la variante) rappelle le début de l'inscription mise sur la grande porte de l'abbaye de Thélème par Rabelais (livre I, ch. LIV). L'Hospital avait dit au colloque de Poissy : « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, huguenots, papistes ; ne changeons le nom de chrestiens ».



- 220 Qu'ils sont prodigieux au Roy & à la France <sup>1</sup>.  
 Vous ne pipés sinon le vulgaire innocent,  
 Grosse masse de plomb qui ne voit ny ne sent,  
 Ou le jeune marchand, le bragard gentilhomme,  
 224 L'escollier debauché, la simple femme : & somme <sup>2</sup>  
 Ceux qui sçavent un peu, non les hommes qui sont  
 D'un jugement rassis, & d'un sçavoir profond :  
 Amyot & Danés lumieres de nostre aage,  
 228 Aux lettres consumés, en donnent tesmoignage,  
 Qui sans avoir tiré vostre contagion  
 Sont demeurés entiers en leur religion.  
 Hommes dignes d'honneur, cheres testes & rares,  
 232 Les cieux de leur faveur ne vous soient point avares,  
 Vivés heureusement, & en toutes saisons  
 D'honneurs & de vertus soyent pleines vos maisons <sup>3</sup>.  
 Perisse mille fois cette tourbe mutine  
 236 Qui folle court apres la nouvelle doctrine,  
 Et par opinion se laisse sottement,  
 Soubs ombre de piété, gagner l'entendement.  
 O Seigneur, tu devois pour chose necessaire

227-234. 84-87 suppriment ces huit vers

238. 71-87 de pitié

1. C.-à-d. : monstrueux pour le roi et la France. Entre autres griefs, R. a relevé plusieurs fois contre le protestantisme celui d'être d'origine et d'importation allemandes. Il méprisait les Allemands comme une race inférieure et belliqueuse (v. le tome X. p. 365, et ci-dessus p. 22).

2. C.-à-d. : Vous ne trompez que le vulgaire... et en somme. On dit encore, sans la préposition : somme toute.

3. Ces deux grands hellénistes ont été réunis ici, non seulement comme des « lumières » de l'époque, mais comme le maître (Danés) et l'élève (Amyot). Pierre Danés avait enseigné le grec au Collège royal dès 1530; envoyé au concile de Trente en 1545, il était évêque de Lavaur depuis 1557. Jacques Amyot, après avoir enseigné le grec et le latin à l'Université de Bourges, était devenu précepteur des enfants de Henri II, puis grand aumônier de France; il avait publié sa traduction des *Vies parallèles* de Plutarque en 1559.

- 10 Mettre l'opinion aux talons, & la faire  
 Loing du chef demeurer, & non pas l'apposer [6 v°]  
 Si pres de la raison, à fin de l'abuser,  
 Comme un mechant voisin qui abuse à toute heure  
 4 Celuy qui par fortune aupres de luy demeure.  
 Si tost que ce fier monstre est pris <sup>1</sup>, il gaigne apres  
 La voisine raison, laquelle habite aupres,  
 Et alors toute chose en l'homme est débordée,  
 8 Quand par l'opinion la raison est guidée <sup>2</sup>.  
 La seule opinion fait les hommes armer,  
 Et frere contre frere au combat animer,  
 Perd la religion, renverse les grands villes,  
 52 Les couronnes des Roys, les polices civiles <sup>3</sup>,  
 Et apres que le peuple est soubz elle abbattu,  
 Lors le vice & l'erreur surmontent la vertu.  
 Or cette opinion fille de fantasie  
 56 Outre-volle l'Afrique, & l'Europe, & l'Asie,  
 Sans jamais s'arrester, car d'un vol nompareil  
 Elle atteint en un jour la course du Soleil <sup>4</sup>.  
 Elle a les pieds de vent, & de sur les aisselles  
 60 Comme un monstre emplumé elle porte des aesles,  
 Elle a la bouche grande, & cent langues dedans,

245-246. 67-87 Ce monstre estant receu (84-87 qui se coule) en noz  
 cerveaux, apres Va gaignant la raison

254. 71-84 le vice & l'horreur | 87 *texte primitif, mais surmonte*

260. 67-87 porte de grandes aesles (aisles et ailes)

261. 67-87 Elle a la bouche ouverte

1. C.-à-d. : Sitôt que ce monstre féroce est adopté par nous (v. les variantes).

2. Ces vers et ceux qui suivent sur le monstre Opinion sont à rapprocher d'une allégorie déjà développée ci-dessus dans le Discours des Miseres, vers 131 et suiv.

3. C.-à-d. : les régimes politiques. Cf. Montaigne, III, ch. 9 : « C'est, comme dit Platon, chose puissante... qu'une civile police ».

4. Cf. Virgile, *En.* IV, 173 sqq. ; VII, 512 sqq.

Sa poitrine est de plomb, ses yeux prompts & ardans,  
 Tout son chef est de verre & a pour compaignye  
 264 La jeunesse & l'erreur, l'orgueil & la manye.

De ses tetins ce monstre un Vuiclef aletta,  
 Et en depit du ciel un Jehan Hus enfanta <sup>1</sup>,  
 Puis elle se logea sur le haut de la porte  
 268 De Luther son enfant, & dit en cette sorte :

Mon fils, il ne faut plus que tu laisses rouiller [7]  
 Ton esprit en paresse, il te faut despoüiller  
 Cet habit monstrueux <sup>2</sup>, il faut laisser ton cloistre :  
 272 Aux Princes & aux Roys je te feray cognoistre,  
 Et si feray ton nom fameux de tous costez,  
 Et rendray dessoubs toy les peuples surmontez :  
 Il faut oser beaucoup : la Fortune demande  
 276 Un magnanime cueur qui ose chose grande <sup>3</sup>.

Ne vois tu que le Pape est trop enflé de biens !  
 Comme il presse soubs soy les Princes terriens !  
 Et comme son Eglise est toute depravée  
 280 D'ambition, de gloire, & d'honneur abreuvée !  
 Ne vois tu ses supposts paresseux & poussis,  
 Decoupez <sup>4</sup>, parfumez, delicats & lassis <sup>5</sup>,

264. 78-87 La jeunesse, l'erreur

275-276. 67-87 *guillemets*

280. 87 & d'erreur abreuvée

---

1. Jean Wiclef, préréformateur anglais, mort en 1384. Ses idées furent reprises par le tchèque Jean Huss, qui fut condamné par le concile de Constance à être brûlé vif (1415). Martin Luther, héritier de leurs doctrines, fut à son tour excommunié et mis au ban de l'Empire par la diète de Worms (1521) ; il mourut en 1546.

2. C.-à-d. le froc des moines Augustins. « La fin du 7<sup>e</sup> de l'Enéide est le modèle de tout ce discours » (Cl. Garnier).

3. Transcription de l'adage virgilien : Audentes Fortuna juvat (*En.* X, 284).

4. C.-à-d. vêtus de pourpoints à crevés. Déjà vu au tome X, p. 354, vers 92.

5. Rimes phonétiques, pour : poussifs et lascifs.

- Fauconniers & veneurs, qui occupent & tiennent  
 284 Les biens qui justement aux pauvres appartiennent !  
 Sans prescher, sans prier, sans garder le troupeau,  
 Dont ils tirent la gresse, & dechirent la peau <sup>1</sup> !  
 Dieu t'appelle à ce fait ! courage je te prie <sup>2</sup> !
- 288 Le monde, ensorcelé de vaine piperie,  
 Ne pourra resister : tout va de pis en pis  
 Et tout est renversé des grands jusqu'aux petits !  
 La foy, la verité de la terre est banye,
- 292 Et regnent en leur lieu luxure & gloutonnie,  
 L'exterieur domine en tout ce monde icy,  
 Et de l'interieur personne n'a soucy <sup>3</sup>.
- Pource je vien du ciel pour te le faire entendre,  
 296 Il te faut maintenant en main les armes prendre :  
 Je fourniray de feu, de mesche, & de fuzil <sup>4</sup> : [7 v<sup>o</sup>]  
 Pour mille inventions j'auray l'esprit subtil,  
 Je marcheray devant & d'un cry vray-semblable
- 300 J'assembleray pour toy le vulgaire muable,  
 J'iray le cueur des Rois de ma flamme attiser,  
 Je feray leurs cités en deux pars diviser,  
 Et seray pour jamais ta fidelle compagne.
- 304 Tu feras grand plaisir aux princes d'Allemagne,  
 Qui sont marris de voir (comme estans genereux)

291. 87 La Foy aveq' sa sœur

298. 87 De mille inventions j'auray l'esprit fertile

300. 67-87 J'amasseray pour toy

1. Déjà vu dans l'Elegie à G. des Autels (t. X, p. 354). « *Le giegem deglubunt* d'Erasmus ne quitte pas l'esprit de Ronsard. La même rime riche que la traduction française de ces deux mots lui a suggérée ici reparaît dans la Responce aux injures avec la même pensée exprimée différemment » (n. de Franchet, *art. cit.*, p. 333).

2. « C'est le Seigneur qui m'entraîne, et je le suis », répondit Luther condamné par le pape.

3. Opposition entre le corps et l'âme.

4. Pour ce mot, v. t. IX, p. 109, n. 2 ; au sens figuré, t. IV, p. 31.

- Un Evesque electeur, & dominer sur eux <sup>1</sup> :  
 S'ils veulent qu'en leur main l'election soit mise  
 308 Il faut rompre premier les forces de l'Eglise <sup>2</sup> :  
 Un moyen plus gaillard ne se treuve sinon  
 Que de monter en chaire, & d'avancer ton nom,  
 Abominer le Pape, & par mille finesses  
 312 Crier contre l'Eglise, & oster ses richesses. —  
 Ainsi disoit ce Monstre, & arrachant soudain  
 Un serpent de son dos, le jetta dans le sein  
 De Luther estonné : le serpent se derobe,  
 316 Qui glissant lentement par les plis de sa robbe,  
 Entre soubz la chemise, & coullant sans toucher  
 De ce moyne abusé ny la peau ny la chair,  
 Luy souffle vivement une ame serpentine,  
 320 Et son venin mortel luy crache en la poitrine,  
 L'enracinant au cueur : puis faisant un grand bruit  
 D'escailles & de dens, comme un songe s'enfuit <sup>3</sup>.  
 Au bruit de ce serpent que les mons redoublerent,  
 324 Le Danube & le Rhin en leur course en tremblerent,  
 L'Allemagne en eut peur, & l'Espagne en fremit, [8]  
 D'un bon somme depuis la France n'en dormit,  
 L'Itale s'estonna, & les bords d'Angleterre  
 328 Tressaillirent d'effroy, comme au bruit d'une guerre.

306. 78-87 qui domine sur eux

309. 87 Un moyen plus subtil

312. 84-87 & descrier les Messes

320. 71-78 luy cache | 84-87 vomist en sa poitrine

328. 84-87 comme au bruit d'un tonnerre

1. Il y avait alors trois Evêques Electeurs, ceux de Mayence, de Trêves et de Cologne.

2. Ils soutinrent en effet Luther par ambition politique et surtout par cupidité, la sécularisation des biens d'Eglise augmentant singulièrement leurs richesses.

3. Imité de Virgile, *En.* VII, 346 sqq.

Lors Luther, agité des fureurs du Serpent,  
 Son venin & sa rage en Saxonne respend <sup>1</sup>,  
 Et si bien en preschant il supplye & commande,  
 32 Qu'à la fin il se void docteur d'une grand bande.

Depuis les Allemans ne se virent en paix,  
 La mort, le sang, la guerre, & les meurtres espaix  
 Ont assiégé leur terre, & cent sortes de vices  
 36 Ont sans dessus-dessous renversé leurs polices <sup>2</sup>.

De là sont procedez les maux que nous avons,  
 De là vient le discord soubz lequel nous vivons,  
 De là vient que le fils fait la guerre à son pere,  
 40 La femme à son mary, & le frere à son frere,  
 A l'oncle le nepveu <sup>3</sup> : de là sont renversez  
 Les Conciles sacrés des vieux siecles passez.

De là toute heresie au monde prist naissance,  
 44 De là vient que l'Eglise a perdu sa puissance,  
 De là vient que les Roys ont le Sceptre esbranlé,  
 De là vient que le foyble est du fort violé,  
 De là sont procedés ces Geants qui eschellent  
 48 Le Ciel, & au combat les Dieux mesmes appellent <sup>4</sup>,  
 De là vient que le monde est plain d'iniquité,  
 Remply de defiance, & d'infidelité,  
 Ayant perdu sa reigle & sa forme ancienne <sup>5</sup>.

12 Si la religion, & si la foy Chrestienne  
 Apportent de tels fruits, j'ayme mieux la quitter [8 v°]  
 Et bany m'en aller les Indes habiter,

338. 87 qu'abusez nous suivons

1. Saxonne, au moyen âge Sassoigne, du latin Saxonia = la Saxe.

2. V. ci-dessus, vers 252 et la note.

3. Déjà vu ci-dessus, dans le Discours des Misères, vers 159 et suiv.

4. Déjà vu dans le Discours, vers 154.

5. Depuis le vers 329, R. se fait l'écho de Quintin, l'orateur du clergé aux Etats d'Orléans (1<sup>er</sup> janvier 1561); d'après Lange, *art. cit.*, p. 809.

Ronsard, XI.



Ou le pole Antartiq' où les sauvages vivent,  
 356 Et la loy de nature heureusement ensuivent <sup>1</sup>.

Mais en bref, ô Seigneur tout puissant & tout fort,  
 Par ta sainte bonté tu rompras leur effort,  
 Tu perdras leur conseil <sup>2</sup>, & leur force animée  
 360 Contre ta majesté tu mettras en fumée :  
 Car tu n'es pas l'appuy ny l'amy des larrons :  
 Et pource soubz ton aesle à seurté nous serons.

La victoire des camps ne depend de nos armes,  
 364 Du nombre des piétons, du nombre des gendarmes <sup>3</sup>,  
 Elle gist en ta grace <sup>4</sup>, & de là haut aux cieux  
 Tu fais ceux qu'il te plaist icy victorieux.

Nous sçavons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes,  
 368 Dignes de chatiment, mais, Seigneur, tu demandes  
 Pour satisfaction un cueur premierement,  
 Contrit, & penitent, & demis humblement <sup>5</sup>,  
 Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire  
 372 Ton peuple repentant, qui lamente & souspire <sup>6</sup>,

355. 67-87 Soubz le pole Antarticq' (*et* Antartique)

360. 67-87 envoyras en fumée

362. 78-87 C'est pourquoy ton secours en bref nous esperons

365-366. 78-87 & ta dextre des cieux Fait celuy que tu veux

368-370. 78-87 Nous scavons noz pechez : mais, Seigneur, tu demandes Pour satisfaction un courage contrit, Un cœur humilié, un penitent esprit

1. Cf. la Complainte contre Fortune (t. X, p. 33-34 et les notes).

2. C.-à-d. : tu ruineras leur dessein, leur entreprise.

3. Piétons = fantassins ; gendarmes = cavaliers. Cf. tome IX, p. 5.

4. C.-à-d. : en ta faveur, en ta protection. Inutile de donner ici à ce mot un sens théologique ; les catholiques parlaient ainsi, aussi bien que les protestants. Même remarque pour le vers 373, où le même mot a simplement le sens de pardon, et le vers final où il a le même sens qu'ici.

5. Le mot « demis » a ici l'un des sens du latin *demissus*, qui s'abaisse. Cf. Huguot, *Dict. du Seiz. s.*, au mot demettre (fin).

6. Hémistiche de Marot, Epître au Roy pour avoir esté derobé, vers 67 :

Le povre esprit qui lamente et souspire.

Qui te demande grace, & par triste meschef  
Les fautes de ses Roys ne tourne sur son chef.

Vous, Princes & vous Roys<sup>1</sup>, la faute avez commise  
376 Pour laquelle aujourd'huy souffre toute l'Eglise,  
Bien que de vostre temps vous n'ayez pas cogneu  
Ni senty le malheur qui nous est advenu.

Vostre facilité qui vendoit les offices,  
380 Qui donnoit aux premiers les vaquans benefices<sup>2</sup>,  
Qui l'Eglise de Dieu d'ignorans farcissoit, [9]  
Qui de larrons privez les Pallais remplissoit<sup>3</sup>,  
Est cause de ce mal. Il ne faut qu'un jeune homme  
384 Soit evesque ou abbé, ou cardinal de Romme,  
Il faut bien le choisir avant que luy donner  
Une mitre, & pasteur des peuples l'ordonner.

Il faut certainement qu'il ayt le nom de prebstre<sup>4</sup>,  
388 Prebstre veut dire vieil, c'est à fin qu'il puisse estre  
De cent mille pechez tout delivre & tout franc<sup>5</sup>,

389. 78-87 en son office franc

1. Il s'agit de rois antérieurs à 1560 et même au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais ici R. vise surtout le Concordat conclu par François I<sup>er</sup> avec Léon X le 18 août 1516, qui accordait aux rois de France la nomination aux bénéfices ecclésiastiques et introduisait la commende dans les évêchés et les abbayes. — Dans le développement qui suit, comme dans l'Elegie à G. des Autels (t. X, p. 354-355), R. se fait l'interprète de l'opinion publique, déjà exprimée par l'évêque Jean de Monluc, chef des Malcontents, à l'Assemblée des Notables de Fontainebleau (août 1560), le chancelier M. de l'Hospital et les orateurs des trois ordres aux États d'Orléans et de Pontoise (janvier-avril 1561). Cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 124 et suiv. ; Lange, *art. cit.*, p. 806.

2. C.-à-d. aux premiers venus (au sens matériel et au sens moral). Déjà vu ci-dessus dans l'Institution, vers 126. Pour le sens matériel, v. ci-après, vers 410 et la note.

3. C.-à-d. : qui nommait aux fonctions de la Justice des gens enrichis par le vol. Allusion à la vénalité des charges, comme ci-après, vers 403 et suiv.

4. Il faut que son nom de « prestre » soit fondé réellement, sur l'âge autant que sur l'ordination. Le mot vient du grec *πρεσβύτερος*, plus vieux.

5. C.-à-d. : délivré et affranchi.

Que la jeunesse donne en la ferveur du sang.

Si Platon prevoyoit par les molles musiques

392 Le futur changement des grandes republicques,

Et si par l'armonie il jugeoit la cité <sup>1</sup> :

Voyant en nostre Eglise une lascivité,

On pouvoit bien juger qu'elle seroit destruite,

396 Puis que jeunes pillots luy servoient de conduite <sup>2</sup>,

» Tout Sceptre, & tout Empire, & toutes regions

» Fleurissent en grandeur par les religions,

» Et par elle ou en paix ou en guerre nous sommes,

400 » Car c'est le vray ciment qui entretient les hommes <sup>3</sup>.

On ne doit en l'Eglise evesque recevoir

S'il n'est vieil, s'il ne presche, & s'il n'est de sçavoir,

Et ne faut eslever par faveur ny richesse

404 Aux offices publiqs l'inexperte jeunesse

D'un escolier qui vient de Tholose <sup>4</sup>, devant

Que par longue prudence il devienne sçavant.

Vous, Royne, en departant les dignitez plus hautes <sup>5</sup>,

408 Des Roys voz devanciers ne faites pas les fautes,

390. 67-87 en la chaleur du sang

394. 78-87 graphie lascivité

399. On lit par elle (au sing.) jusqu'en 1573 inclus | 78-87 Par elles ou en paix ou en guerre nous sommes

406. 67-87 Que par longue pratique

1. Platon, *Rep.*, liv. III, chap. 10 et 11 (coll<sup>on</sup> G. Budé, tome VI).

2. Puisque des pilotes jeunes lui servaient de conducteurs. On trouvera la graphie « pilotes » ci-après dans la *Response aux injures*, vers 356.

3. Un orateur du Tiers, J. Bretagne, avait dit aux Etats de Pontoise (27 août 1561) : « La religion apporte avec soi toute union et concorde, conserve en intégrité les royaumes et les monarchies, est mère nourrice de paix et amitié entre les hommes » (*Lange. art. cit.*, p. 807, note 4).

4. Cf. Rabelais, *Paul.*, ch. V : « De la vint à Toulouse, où apprit fort bien à danser, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usage des escoliers de ladite Université ».

5. C.-à-d. : en distribuant les dignités les plus hautes.

Qui sans sçavoir les meurs de celuy qui plus fort [9 v<sup>o</sup>]  
 Se hastoit de picquer, & d'apporter la mort,  
 Donnoient le benefice <sup>1</sup>, &, sans sçavoir les charges  
 12 Des biens de Jesuschrist, en furent par trop larges,  
 Lesquels au temps passé ne furent ordonnés  
 Des premiers fondateurs pour estre ainsi donnés.

Madame, il faut chasser ces gourmandes Harpyes,  
 16 Je dy ces importuns, dont les griffes remplies  
 De cent mille morceaux, tendent tousjours la main  
 Et tant plus ils sont saouls, plus ils meurent de faim,  
 Esponges de la Court, qui succent & qui tirent,  
 20 Et plus sont plaines d'eau & tant plus en desirent <sup>2</sup>.

O vous, doctes Prelats, poussés du S. Esprit,  
 Qui estes assemblés au nom de Jesuschrist,  
 Et taschés sainctement par une voye utile  
 24 De conduire l'Eglise à l'accord d'un Concile <sup>3</sup>,

412. 84-87 Des loix de Jesuschrist

416. *C'est le texte de toutes les anciennes éd. | Bl. qui, les griffes rem-  
 plies (correction heureuse)*

418. 67-87 tant plus meurent de faim

420. 78-87 Plus ils crevent de biens, & plus ils en desirent

1. C.-à-d. : Qui, sans connaître les mœurs de celui qui le plus vite se hâtait d'éperonner son cheval, et d'apporter la nouvelle de la mort d'un bénéficiaire, lui donnaient le bénéfice vacant. C'était le premier arrivé qui l'emportait. V. ci-dessus, vers 380, et l'Institution, vers 126. Voici ce que Ronsard écrivait encore l'année suivante à Catherine de Médicis (cf. t. XII, la Complainte à la Royne, vers 201 et suiv.) :

Tels ne faut donner par faveur ni priere,  
 Ny à ceux qui plus tost font voler la poussiere  
 Sous les chevaux de poste, & haletant bien fort  
 Apportent les premiers nouvelles de la mort.

2. Sentiment souvent exprimé par R. de 1557 à 1563. V. notamment l'Elegie à L'Huillier, où il proteste de la même façon contre les faveurs accordées à des courtisans qui les méritaient moins que lui (t. X, p. 297). Il y reviendra dans une élégie au Trésorier Moreau (v. mon éd. in-8, Lemerre, t. VI, p. 51).

3. R. s'adresse aux évêques réunis au concile de Trente, où le cardinal de Lorraine se trouvait alors. Ils travaillaient à cette réforme inté-

- Vous mesmes les premiers, Prelats, reformés vous,  
 Et comme vray pasteurs faictes la guerre aux loups,  
 Ostés l'ambition, la richesse excessive,  
 428 Arrachés de vos cueurs la jeunesse lascive,  
 Soyés sobres de table, & sobres de propos,  
 De vos troupeaux commis <sup>1</sup> cherchés moy le repos,  
 Non le vostre, Prelats, car vostre vray office  
 432 Est de prescher sans cesse & de chasser le vice.  
 Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despouillés,  
 Soyés moy de vertus non de soye habillés,  
 Ayés chaste le corps, simple la conscience :  
 436 Soit de nuict, soit de jour apprenez la science,  
 Gardés entre le peuple une humble dignité, [10]  
 Et joignés la douceur avecq' la gravité.  
 Ne vous entremeslés des affaires mondaines,  
 440 Fuyés la court des Roys & leurs faveurs soudaines,  
 Qui perissent plus tost qu'un brandon allumé  
 Qu'on voit tantost reluire, & tantost consumé.  
 Allés faire la court à vos pauvres ouailles,  
 444 Faictes que vostre voix entre par leurs oreilles,  
 Tenés vous pres du parc, & ne laissés entrer  
 Les loups en vostre clos, faute de vous monstrar.  
 Si de nous reformer vous avés doncq' envye,  
 448 Reformés les premiers vos biens & vostre vie,  
 Et alors le troupeau qui dessous vous vivra,

429. 87 Soyez sobres à table, & sobres en propos

430. 71-87 *graphie* cherchez

432. 78-87 Est prescher, remontrer & chastier le vice

443. 71-87 *graphie* ouailles

447. 78-87 vous avez quelque envie

Reformé comme vous, de bon cueur vous suivra <sup>1</sup>.

Vous, Juges des cités, qui d'une main egalle

452 Devriés administrer la justice royalle,

Cent & cent fois le jour mettés devant vos yeux

Que l'erreur qui pullule en nos seditieux

Est vostre seule faute <sup>2</sup> : & sans vos entreprises

456 Que nos villes jamais n'eussent esté surprises.

Si vous eussiés puny par le glaive trenchant

Le Huguenot mutin, l'heretique mechant,

Le peuple fust en paix, mais vostre connivence

460 En craignant a perdu les villes & la France <sup>3</sup>.

Il faut sans avoir peur des Princes ny des Roys,

Tenir droit la ballance, & ne trahir les loix

De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,

464 Et assis aux sommets des cités vous regarde.

Il perse vos maisons de son œil tout voyant, [10 v<sup>o</sup>]

Et grand juge il cognoist le juge forvoyant

460. 67-73 cet Empire de France | 78-87 A perdu le renom (84-87 la justice) & l'Empire de France

461. 78-84 de Princes ny de Rois | 87 *texte primitif*

466. 67-87 Et grand juge connoist le juge forvoyant (*et fourvoyant*)

1. Tout ce passage sur la nécessité de redresser la discipline ecclésiastique est à rapprocher de l'Élégie à G. des Autels (t. X, p. 355); R. y reviendra dans sa Responce aux injures (ci-après). — Pour les sources, v. Perdrizet, *op. cit.*, p. 156; Lange, *art. cit.* (R. H. L. 1913, p. 806 et suiv.); Franchet, *art. cit.* (R. H. L. 1932, p. 332 et suiv.) Aux vers 425-426 et dans la conclusion, R. se sert des mêmes termes qu'Erasmus, *op. cit.* : « Prima sit cura pastorum, ut officii sui meminerint, et, in melius commutata vita, tum demum *adversus lupos armentur* ».

2. C.-à-d. : est surtout votre faute. Sur ce sens du mot *seul*, v. t. VII, p. 33; X, pp. 270 et 321.

3. Le fait que certains d'entre vous étaient de connivence avec les huguenots, et que vous les souteniez par esprit de solidarité. — Dès 1559, les huguenots « pouvaient saluer dans les conseillers Fumée, de Faur, Viole, emprisonnés à la Bastille, des confesseurs de leur foi, et dans le conseiller Anne du Bourg, brûlé vif en Grève, un martyr » (G. Goyau, *Hist. religieuse*, au t. VI de l'*Hist. de la nation fr.*, p. 352).



Par present alleché, ou celui qui par crainte

468 Corrompt la majesté de la justice sainte <sup>1</sup>.

Et vous, Nobles aussi, mes propos entendez,  
Qui faucement seduicts, vous estes debandés  
Du service de Dieu, vueillés vous recognoistre <sup>2</sup>,

472 Servés vostre pays, & le Roy vostre maistre,  
Posés les armes bas : esperés vous honneur  
D'avoir osté le Sceptre au Roy vostre Seigneur ?  
Et d'avoir derobbé par armes la province

476 D'un jeune Roy mineur, vostre naturel prince ?  
Vos peres ont receu de nos Roys ses ayeux  
Les honneurs & les biens qui vous font glorieux,  
Et d'eux avés receu en tiltre la noblesse,

480 Pour avoir dessoubs eux monstré vostre proesse,  
Soit chassant l'Espagnol ou combatant l'Anglois,  
Afin de maintenir le Sceptre des François :  
Vous mesmes aujourd'huy le voulés vous destruire,

484 Apres que vostre sang en a fondé l'Empire <sup>3</sup> ?

Telle fureur n'est point aux Tygres ny aux Ours,  
Qui s'entraiment l'un l'autre, & se donnent secours,  
Et pour garder leur race en armes se remuent :

#### 480. 78-87 graphie proïesse

1. Pour cette « remonstrance » aux membres des Parlements, et la suivante, qui s'adresse aux Nobles, R. s'est inspiré des poésies et des harangues de Michel de l'Hospital, sans en conserver d'ailleurs, l'esprit de tolérance (cf. Lange, *art. cit.*, p. 798 et suiv.).

2. Sur ce verbe, v. ci-dessus la Continuation du Discours, vers 308.

3. Parmi les Nobles qui dirigeaient le mouvement protestant avec le prince Louis de Bourbon-Condé, citons les trois frères Coligny (Gaspar, Odet et François). La Rochefoucauld, Soubise, Rohan, Montgomery, Duras, La Noue, Genlis, le prince de Porcien (Haag, *France protestante*, Introd.). « Les adhésions nobiliaires donnaient au mouvement religieux le caractère d'un mouvement politique... La noblesse ouvrait à la Réforme les campagnes ; le prêche s'y imposait, non seulement au nom du droit de Dieu, mais au nom du droit seigneurial » (G. Goyau, *op. cit.*, p. 355 et suiv.).

- 488 Les François seulement se pillent & se tuent,  
 Et la terre en leur sang baignent de tous costés,  
 Afin que d'autre main ils ne soyent surmontés.  
 La foy (ce dittes vous) nous fait prendre les armes :
- 492 Si la religion est cause des alarmes,  
 Des meurtres & du sang que vous versés icy, [11]  
 He! qui de telle foy voudroit avoir soucy,  
 Si par plomb, & par feu, par glaive, & poudre noyre,
- 496 Les songes de Calvin nous voulés faire croire?  
 Si vous eussiés esté simples comme davant,  
 Sans aller les faveurs des Princes poursuivant <sup>1</sup>,  
 Si vous n'eussiés parlé que d'amender l'Eglise,
- 500 Que d'oster les abus de l'avare prestrise,  
 Je vous eusse suivy, & n'eusse pas esté  
 Le moindre de ceux là qui vous ont escouté <sup>2</sup>.  
 Mais voyant vos cousteaux, vos soldars, vos gendarmes,
- 504 Voyant que vous plantés vostre foy par les armes,  
 Et que vous n'avés plus ceste simplicité  
 Que vous portiés au front en toute humilité,  
 J'ay pensé que Satan, qui les hommes attise
- 508 D'ambition, estoit chef de vostre entreprise.  
 L'esperance de mieux, le desir de vous voir  
 En dignité plus haute, & plus grands en pouvoir,  
 Vos haines, vos discords, vos querelles privées,
- 512 Sont cause que vos mains sont de sang abreuvées,

495. 78-87 Si par fer & par feu, par plomb & poudre noire

497. 71-87 graphie devant

502, 78-87 Le moindre des suivans

503. 63 voyans | 67 voyants (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

510. 78-84 & plus grande | 87 & plus riche

1. Notre poète oublie qu'il a poursuivi, lui aussi, toute sa vie, « les faveurs des Princes ».

2. Comprendre qu'il les eût suivis, non pas dans l'hérésie, mais dans un simple redressement des abus.

Non la religion, qui sans plus ne vous sert  
Que de voille soubs qui vostre fard est couvert.

Et vous Nobles aussi <sup>1</sup>, qui n'avés renoncée

516 La foy, de pere en fils qui vous est annoncée,  
Soutenés vostre Roy, mettés luy derechef  
Le Sceptre dans la main, & la couronne au chef,  
N'espargnés vostre sang, vos biens ny vostre vie :

520 Heureux celuy qui meurt pour garder sa patrie <sup>2</sup>. [11 v<sup>o</sup>]

Vous peuple, qui du coultre, & de beufs accouplés  
Fendés la terre grasse, & y semés des bleds,  
Vous Marchans, qui allés les uns sur la marine,  
524 Les autres sur la terre, & de qui la poitrine  
N'a humé de Luther la secte ny la foy,  
Monstrés vous à ce coup bons serviteurs du Roy.

Et vous sacré troupeau, sacrés mignons des Muses,  
528 Qui avés au cerveau les sciences infuses,  
Qui faittes en papier luire vos noms icy,  
Comme un Soleil d'esté de rayons esclarcy :  
De nostre jeune Prince escrivés la querelle

532 Et armés Apollon & les Muses pour elle.

Toy Paschal, qui as fait un œuvre si divin,  
Ne le veux tu point mettre en evidence, à fin  
Que le peuple le voye, & l'appreigne, & le lise,  
536 A l'honneur de ton Prince, & de toute l'Eglise <sup>3</sup> ?

514. 78-87 Que d'un masque emprunté qu'on voit au decouvert

516. 78-87 A la foy qui vous est par l'Eglise annoncée

520. 67-87 guillemets

521. 71-87 Vous peuples | 1609-1623 *texte primitif*

522. 63-67 terre grace (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

526. 71-87 de Roy

1. R. s'adresse maintenant aux Nobles restés catholiques.

2. Cf. tomes VIII, p. 179; IX, p. 9.

3. L'œuvre de l'historiographe Pierre Paschal, *Res ab Henrico rege gestae*, avait été annoncée bruyamment, et par Ronsard lui-même dès

Et bien ! tu me diras, aussi tost qu'ils verront  
 Nos escripts imprimés, soudain ils nous tueront :  
 Car ils ont de fureur l'ame plus animée

10 Que freslons en un chesne estouffés de fumée.

Quand à mourir, Paschal, je suis tout resolu,  
 Et mourray par leurs mains si le ciel l'a voulu,  
 Si ne veux je pourtant me retenir d'escrire,

4 D'aymer la verité, la prescher & la dire<sup>1</sup>.

Je sçay qu'ils sont cruels & tirans inhumains :  
 N'aguères le bon Dieu me sauva de leurs mains,  
 Apres m'avoir tiré cinq coups de harquebuse :

538. 78 qu'à l'heure ils nous tueront

541. 67-78 j'en suis

533-544. 84-87 suppriment ces douze vers

---

1558 (cf. t. IX, pp. 10 et 68). Elle ne parut jamais, l'auteur étant mort prématurément à 45 ans (févr. 1565), sans l'avoir achevée. La Bibl. Nat. possède ce qui en subsiste : le ms. latin 11481 contient un fragment autographe du livre I et des notes diverses ; le ms. latin 18339, les livres II, III et IV. — Mais, vu ce qui suit, Ronsard fait plutôt allusion au « journal », de l'année 1562, écrit en français et resté manuscrit à la Bibl. Nat. (ms. Dupuy 944). Il a été publié seulement en 1834, dans la « Revue rétrospective », t. V, pp. 81 et 168. « Ce journal, où Paschal met amicalement en scène Ronsard, est un document d'un extraordinaire intérêt ; par lui, nous pouvons revivre jour par jour les alarmes de la vie de Paris cette année-là... C'est seulement à la lumière de ce beau document que les vers de Ronsard prennent leur valeur et leur sens. Par lui nous comprenons comment le poète, serviteur de la maison de Lorraine, devint l'homme de la reine Catherine » (P. Champion, *op. cit.*, p. 153 et suiv.). J'ai moi-même consulté ce « journal » dans ladite Revue rétrospective ; on y lit cet avis liminaire : « Nous ignorons quel est l'auteur de cette Chronique ; mais il nous apprend qu'il suivait la Cour avec Ronsard (p. 99), et ce que lui dit le roi de Navarre (p. 94) nous porte à croire qu'il était historiographe ». D'où l'on a pu conclure avec raison qu'il s'agit bien de Pierre Paschal. Cf. ci-dessus le Discours, vers 115 et suiv. et la note du vers 116.

1. Ce passage, depuis le vers 533, marquait publiquement la réconciliation de Ronsard et de Paschal, qui avaient rompu toute relation en 1559, pour un motif exposé tout au long par P. de Nolhac, *op. cit.*, p. 257 et suiv., et rappelé dans la présente édition (t. VI, p. 9). Si Ronsard le supprima en 1584, c'est seulement parce que l'œuvre en question n'avait pas été publiée.

548 Encor' il n'a voulu perdre ma pauvre muse <sup>1</sup>,  
 Je vis encor', Paschal <sup>2</sup>, & ce bien je reçoÿ [12]  
 Par un miracle grand que Dieu fist de sur moy.

Je meurs quand je les voy ainsi que harengeres  
 552 Jetter mille brocars de leurs langues legeres,  
 Et blasphemer l'honneur des Seigneurs les plus haults,  
 D'un nom injurieux de Guisars & Papaux.

Je meurs quand je les voy par troupes incogneues  
 556 Marcher aux carrefours ou au milieu des rues,  
 Et dire que la France est en piteux estat,  
 Et que les Guisiens auront bien tost le mat <sup>3</sup>.

Je meurs quand je les voy enflés de vanteries,  
 560 Semant de toutes pars cent mille menteries,  
 Et deguiser le vray par telle autorité

549. 87 Je vis encor, Lecteur

---

1. Louis Froger a nié que notre poète ait pris les armes contre les protestants (*Ronsard eccles.*, p. 14 et suiv. ; *Ronsard et la Réforme*, art. des Annales Fléchoises de mai 1904, p. 285 et suiv. ; *Ronsard et les Vêpres Calaisiennes*, Ann. Fléch. de nov. 1907, p. 366 et suiv.), pensant que les historiens l'ont confondu avec son neveu Loys de Ronsard. P. Bonnefon (Rev. d'Hist. litt., 1895, p. 244) et P. Perdrizet (*op. cit.*, p. 41 et suiv.) ont exprimé l'opinion contraire. — Outre les témoignages de Th. de Bèze (*Hist. eccl.*, t. II, livre VIII, p. 633), de J. A. de Thou (*Hist. univ.*, t. IV, livre XXX, p. 222), d'Agrippa d'Aubigné (*Hist. univ.*, éd. de 1616, p. 143), ce passage de la Remonstrance nous permet de croire que, s'il n'a pas pris part au massacre de Saint-Calais (28 et 31 mai 1562), il a du moins défendu en personne contre les bandes protestantes, non pas ses prieurès (il n'en avait pas encore), mais l'église Saint-Julien du Mans, dont il était chanoine, sans pouvoir, d'ailleurs, la sauver du pillage (v. ci-après la Responce aux injures, vers 573 et suiv.), ou même la cure-baronie d'Evailé, dont il était bénéficiaire ; et cela, soit en mai, soit plutôt en août-octobre 1562, après que la Cour se fût jointe à l'armée catholique à Blois, Bourges et Rouen. — Sur cet épisode de la vie de R., cf. H. Chamard, *Hist. de la Pléiade*, t. II, p. 381 et suiv.

2. Ce nom, conservé ici en 1584, malgré la suppression des vers 533-544 qui s'adressaient à Paschal, avait de quoi surprendre. Aussi fut-il remplacé par le mot Lecteur à partir de 1587.

3. C.-à-d. seront bientôt matés (l'image est empruntée au jeu des échecs). — Les « Guisiens » sont le capitaine François de Guise et son frère le cardinal de Lorraine.

Que le faux controuvé semble estre verité,  
 Puis reserrer l'espaule, & dire qu'ils depleurent  
 564 Le malheur de la guerre, & de ceux qui y meurent,  
 Asseurans pour la fin que le grand Dieu des cieux  
 Les fera, quoy qu'il tarde, icy victorieux.

Je suis plain de despit quand les femmes fragilles  
 568 Interpretent en vain le sens des Evangilles,  
 Qui debvroient mesnager & garder leur maison :

Je meurs quand les enfans qui n'ont point de raison  
 Vont disputant de Dieu qu'on ne sçaurait comprendre,  
 572 Tant s'en faut qu'un enfant ses secrets puisse entendre <sup>1</sup>.

Je suis remply d'ennuy, de dueil & de tourment,  
 Voyant ce peuple icy des presches si gourmand,  
 Qui laisse son estau, sa boutique, & charrue,  
 576 Et comme furieux par les presches se rue  
 D'un courage si chaud qu'on ne l'en peut tirer, [12 v<sup>o</sup>]  
 Voire en mille morceaux le deust on déchirer.

Ulysse à la parfin chassa ses bandes sottes  
 580 A grands coups de baston, de la douceur des Lottes,  
 Qui oubloient leur terre, & au bort estranger  
 Vouloient vivre & mourir pour les Lottes manger <sup>2</sup> :  
 Mais ny gleve ny mort ne retient cette bande,  
 584 Tant elle est du sermon des ministres friande :  
 Brief elle veut mourir, apres avoir gousté  
 D'une si dommageable & folle nouveauté <sup>3</sup>.

573. 87 Jay l'esprit tout griné (*erreur corrigée en 1623 : tout geïné*)  
 575. 78-87 son banc & sa charuë

1. Cf. Perdrizet, *op. cit.*, p. 77.

2. V. ci-dessus la Continuation, vers 284.

3. « Cette doctrine eut ses enthousiastes et ses fanatiques... Poursuivis sans pitié, ils endurèrent avec une invincible constance d'horribles supplices... Leur sang donna de nouveaux enfans à la Réforme » (Baudrillart, *Egl. Cath., Renaiss. Prot.*, p. 149; cité par Fr. Charbonnier, *op. cit.*, p. 52).



J'ay pitié quand je voy quelque homme de boutique,  
 588 Quelque pauvre artizan devenir heretique,  
 Mais je suys plain d'ennuy & de dueil quand je voy  
 Un homme bien gaillard abandonner sa foy,  
 Quand un gentil esprit pipé huguenotise,  
 592 Et quand jusque à la mort ce venin le maistrise.

Voyant cette escriture ils diront en courroux,  
 Et quoy, ce gentil sot escrit doncq'contre nous !  
 Il flatte les Seigneurs, il fait d'un diable un ange <sup>1</sup>.  
 596 Avant qu'il soit long temps on luy rendra son change <sup>2</sup>,  
 Comme à Villegaignon qui ne s'est bien trouvé,  
 D'avoir ce grand Calvin au combat éprouvé <sup>3</sup>.

Quand à moy je suis prest, & ne perdray courage,  
 600 Ferme comme un rocher, le rampart d'un rivage,  
 Qui se mocque des vens, & plus est agité  
 Plus repousse les flots, & jamais n'est donté <sup>4</sup>.

Au moins concedés nous vos previlleges mesmes !  
 604 Puis que vous dechirés les dignités supremes  
 Des Papes, des Prelats par mots injurieux, [13]  
 Ne soyés, je vous pry, de sur nous envieux,  
 Et ne trouvés mauvais, si nos plumes s'aguissent  
 608 Contre vos Predicans qui le peuple seduisent :  
 A la fin vous voyrés, apres avoir osté

589. 78-87 Mais j'ay despit au cœur & horreur quand je voy  
 601-602. 67-87 & plus le flot sallé Sape & mine son pied, & moins  
 est esbranlé

603. 78-87 *graphie* privileges

607. 67-87 Grondans comme mâtins si nos plumes s'aguissent

1. C.-à-d. : de diable qu'il est, il se fait ange auprès des Seigneurs.

2. C.-à-d. : on lui rendra la monnaie de sa pièce.

3. L'amiral Villegaignon, ayant renié hautement la doctrine de Calvin au retour de son expédition au Brésil, passa le reste de sa vie en contro-  
 verses avec les ministres de Genève. Cf. t. X, p. 33 (texte et note), et  
 F. Charbonnier, thèse auxil. (1923), pp. 18 et 68.

4. Cf. Homère, *Il.* XV, 618 sqq.; Virgile, *En.* VII. 586 sqq.

Le chaut mal qui vous tient, que je dy verité.

Vous, Prince genereux, race du sang de France,  
 612 Dont le tyge royal, de ce Roy print naissance  
 Qui pour la foy Chrestienne outre la mer passa,  
 Et sa gloire fameuse aux Barbares laissa <sup>1</sup>,  
 Si vous n'aviez les yeux aggravez d'un dur somme,  
 616 Vous cognoistriez bien tost que la fraude d'un homme  
 Bany de son pays <sup>2</sup> l'esprit vous a pipé,  
 Et des liens d'honneur par tout enveloppé.

Il vous enfle le cueur d'une vaine esperance :  
 620 De gagner nostre Empire il vous donne assurance,  
 Il vous promet le monde, & vous Prince tresbon,  
 Né du sang inveincu des Seigneurs de Bourbon,  
 L'oreille vous tendez à ces promesses vaines,  
 624 Qui s'enflent tout ainsi comme les balles plaines <sup>3</sup>,

611. 71-78 Princes (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

616. 63-67 cognoistrez (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

618. 78-87 Et des liens d'erreur

624. 67-87 Qui se renflent (78-87 boufent) de vent ainsi que balles pleines

---

1. Il s'adresse au prince Louis de Bourbon-Cordé, qui descendait en ligne directe du 6<sup>e</sup> fils du roi Louis IX, lequel mourut à la fin de la dernière croisade, en pays *barbaresque*, à Tunis.

Chef de l'armée huguenote, il campait depuis le 25 novembre dans la banlieue sud de Paris. Dès le 22, lorsqu'il n'était qu'à Corbeil, la reine lui avait envoyé un message de conciliation. Le 26 commencèrent entre les deux camps des conférences auxquelles la reine assista plusieurs fois, jusqu'au jour où Condé, par suite de défections et de l'arrivée de troupes espagnoles au secours des catholiques, dut se retirer vers la Normandie (10 décembre). Le 17 Catherine autorisait Montmorency, Fr. de Guise et Saint-André (le triumvirat) à l'attaquer. Le 19, il était battu et fait prisonnier à Dreux. A la lumière de ces faits on comprend mieux toute la Remonstrance et on peut fixer la date de sa composition. Voir les *Mémoires* de Castelnau, IV, III-IV ; de Vieilleville, VIII, xxxv ; de La Noue, chap. ix ; le *Journal* de l'année 1562 ; et ci-après la Responce aux injures, vers 1059 et suiv.

2. Calvin, « banni de la ville de Noyon, pour le crime (ce dit-on) qui regnoit jadis en la terre de Loth » (n. de Cl. Garnier).

3. C.-à-d. : de balles gonflées à plein.

Mais si d'un coup de pied quelqu'un les va crevant  
L'enfleure fait un bruit, & n'en sort que du vent.

Puis vous qui ne sçaviés (certes dire je l'ose)

628 Combien le commander est une douce chose,  
Vous voyant obey de vingt mille soldars,  
Voyant floter pour vous aux champs mille estandars,  
Voyant tant de Seigneurs qui vous font tant d'homages,  
632 Voyant de tous costés bourgs, cités, & villages  
Obeir à vos loix, & vous nommer veinqueur, [13 v°]  
Cela, Prince tresbon, vous fait grossir le cueur.

Ce pendant ils vous font un Roy de tragedie,  
636 Exerceant dessoubs vous leur malice hardye,  
Et se couvrant de vous, Seigneur, & de vos bras,  
Ils font cent mille maux, & ne le sçavez pas :  
Et ce qui plus me deult, c'est qu'encores ils disent,  
640 Que les anges de Dieu par tout les favorisent.

De tel arbre tel fruit, ils sont larrons, brigans,  
Inventeurs, & menteurs, vanteurs, & arrogans,  
Superbes, soupçonneux <sup>1</sup>. Au reste je ne nye  
644 Qu'on ne puisse trouver en leur tourbe infinie  
Quelque homme bon & droit, qui garde bien sa foy :  
Telle bonté ne vient pour croire en telle loy,  
Ains pour estre bien né, car s'il fust d'avanture  
648 Un Turc, il garderoit cette bonne Nature.

Je cognois un seigneur, las ! qui les va suivant,  
Duquel jusque à la mort je demourray servant,  
Je sçay que le Soleil ne voit ça bas personne  
652 Qui ait le cueur si bon, la nature si bonne,

635-641. 63 il font... il sont (*graphie défendable, mais éd. suiv. corr.*)

645. 67-87 Quelque homme juste & droit

1. Imité de Matthieu, VII, 15 à 20. ou de Luc, VI, 43 à 45.

Plus amy de vertu, & tel je l'ay trouvé  
 L'ayant en mon besoing mille fois esprouvé :  
 En larmes & soupirs, Seigneur Dieu, je te prie  
 656 De conserver son bien, son honneur, & sa vie <sup>1</sup>.  
 Rien ne me fache tant que ce peuple batu,  
 Car bien qu'il soit tousjours par armes combatu,  
 Froissé, cassé, rompu, il caquette & groumelle  
 660 Et tousjours va semant quelque fauce nouvelle :  
 Tantost il a le cueur superbe et glorieux, [14]  
 Et dict qu'un escadron des Archanges des cieux  
 Viendra pour son secours, tantost la Germanie  
 664 Arme pour sa deffence une grand compagnie,  
 Et tantost les Anglois le viennent secourir,  
 Et ne voit ce pendant comme on le faict mourir,  
 Tué de tous costés : telle fièvre maline  
 668 Ne se pourroit guarir par nulle medecine.  
 Il veut tantost la paix, tantost ne la veut pas,  
 Il songe, il fantastique, il n'a point de compas <sup>2</sup>,  
 Tantost enflé de cueur, tantost bas de courage,  
 672 Et sâns prévoir le sien predict nostre dommage.  
 Au reste de parolle il est fier & hautain,  
 Il a la bouche chaude, & bien froide la main,  
 Il presume de soy, mais sa folle pensée  
 676 Comme par un Destin est tousjours renversée.  
 Que diroit on de Dieu si luy benin & doux

664. 78-87 une troupe infinie

1. Ce Seigneur est Odet de Coligny, cardinal de Chastillon. Il s'était retiré de la Cour à Orléans, dans le parti de Condé, dès le mois d'avril, avec ses frères l'amiral Coligny et le colonel Fr. d'Andelot. — V. ci-dessus dans la Continuation, v. 308, un alinéa de même accent sur le bon cardinal, auquel R. avait tant de fois eu recours et exprimé sa gratitude.

2. C.-à-d. : de juste mesure. Même jugement sur les fluctuations de la foule dans un poème de 1565, intitulé les *Nues ou Nouvelles* (éd. Blanchemain, t. VI, p. 257 ; mon éd. in-8 Lemerré, t. VI, p. 410).

Suyvoit vostre party, & combatoit pour vous ?

Voulés vous qu'il soit Dieu des meurtriers de ses Papes,

680 De ces briseurs d'autels, de ces larrons de chapes,

Des volleurs de calice ? <sup>1</sup> ha ! Prince, je sçay bien

Que la plus grande part des prebstres ne vaut rien,

Mais l'église de Dieu est sainte & veritable,

684 Ses misteres sacrés, & sa voix perdurable <sup>2</sup>.

Prince, si vous n'aviés vostre rang oublié,

Et si vostre œil estoit tant soit peu delié,

Vous cognoistriés bien tost que les Ministres vostres <sup>3</sup>

688 Sont (certes je le sçay) <sup>4</sup> plus meschans que les nostres :

Ils sont simples d'habits, d'honneur ambitieux, [14 v<sup>o</sup>]

Ils sont doux au parler, le cueur est glorieux,

Leur front est vergongneux, leurs ames eshontées,

692 Les uns sont Apostats, les autres sont Athées,

Les autres par sur tous veulent le premier lieu :

Les autres sont jaloux du Paradis de Dieu,

Ils le serrent pour eux, & pour ceux qui les suivent <sup>5</sup> :

696 Les autres sont menteurs, sophistes qui estrivent

695. 67-87 Le promettant à ceux qui leurs songes ensuivent  
696-697. 78-87 qui escrivent Sur la parole

1. Le vandalisme des huguenots est un des grands griefs de R. Le pillage des églises dans les provinces commença dès le milieu de 1561. A Paris, l'église Saint-Médard fut pillée en décembre de la même année. Cf. ci-dessus Discours, vers 179 ; Continuation, vers 23, 45, 101, 220, 379 et suiv. ; ci-après Responce aux injures, vers 601 et suiv.

2. R. se fait ici l'écho du discours de Quintin, l'orateur du clergé aux États d'Orléans (1<sup>er</sup> janvier 1561). Cf. Lange, *art. cit.* (R. H. L. 1913. p. 807 et suiv.).

3. C.-à-d. : les pasteurs protestants. — R. s'adresse toujours au prince Louis de Bourbon-Condé (depuis le vers 611), et non pas, comme on l'a dit, au cardinal de Chastillon, qui n'était pas prince, et dont il n'a été question que dans un court alinéa (du vers 649 au vers 656).

4. Noter la force du mot *certes*, comme au vers 627. Cf. la Continuation, vers 127, et ci-dessus, vers 204.

5. C.-à-d. : ils le réservent à eux et à ceux de leur secte. Cf. la Continuation, vers 31 et suiv.

De la parolle sainte <sup>1</sup>, & en mille façons  
Tourmentent l'Evangille & en font des chansons <sup>2</sup>.

Dessillés vous les yeux, Prince tresmagnanime,  
700 Et lors de tels gallans vous ferés peu d'estime,  
Recherchés leur jeunesse, & comme ils ont vescu,  
Et vous ne serés plus de tels hommes veincu.

Prince tresmagnanime & courtois de nature,  
704 Ne soyés offensé lisant cette escripture,  
Je vous honore & prise, & estes le Seigneur  
Auquel j'ay désiré plus de biens & d'honneur,  
Comme vostre subject, ayant pris ma naissance  
708 Où le Roy vostre frere avoit toute puissance <sup>3</sup>.  
Mais l'amour du pays, & de ses loix aussi,  
Et de là verité, me fait parler ainsi.

Je veux encor parler à celuy qui exerce  
712 Dessous vostre grandeur la justice perverse.  
Quelle loy te commande, ô barbare incensé,  
De punir l'innocent qui n'a point offensé ?  
Quel Tygre, quel Lyon ne trembleroit de creinte  
716 De condamner à mort une innocence sainte ?  
Qu'avoit commis Sapin, conseiller d'equité, [15]  
Dont l'honneur, la vertu, les meurs, l'integrité,

713. 67-87 graphie insensé

1. C.-à-d. : luttent ou discutent âprement au sujet des paroles divines. Cf. Louis Le Roy, *Exhortation aux François*, p. 39 : « Ils estrivent des choses divines prophanement ».

2. Pour Ronsard l'austérité calviniste n'est qu'hypocrisie. Cf. la Continuation, vers 169 et suiv., 259 et suiv. — Du Bellay en pensait autant des ministres de Genève (*Regrets*, sonnet 136, éd. Chamard, t. II, p. 162 ; cf. p. 206 et suiv.). Cf. Ch. Merki, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

3. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, était duc de Vendôme et, comme tel, suzerain des seigneurs de la Possonnière, manoir natal de Ronsard, dans le Bas-Vendômois. Voir les tomes I, pp. 9 et 225 ; II, p. 94 ; IV, p. 163. Même langage plus tard au sujet d'Henri de Bourbon, fils d'Antoine (éd. Blanchemain, t. VI, p. 330 ; mon éd. in-8 Lemerre, t. VI, p. 66).



Fleurissoient au Palais comme parmy le voile

720 De la nuit tenebreuse une flambante estoille ? <sup>1</sup>

Tu diras pour responce, on pend mes compagnons :

De rendre la pareille icy nous enseignons,

Et peu nous soucions de tort ny de droiture,

724 Pourveu que nous puissions revenger nostre injure <sup>2</sup>.

Ha ! responce d'un Scythe, & non pas d'un Chrestien,

Lequel doit pour le mal tousjours rendre le bien,

Par mines seulement Chrestien tu te descueuvres,

728 Je dy Chrestien de bouche, & Scythe par les œuvres <sup>3</sup>.

O bien heureux Sapin, vray martyr de la foy,

Tel est au rang des Saints qui n'est plus Saint que toy,

Les œillets & les liz, comme pour couverture,

732 Puissent tousjours fleurir dessus ta sepulture.

Prince, souvenez vous que vos freres sont mors

Outre le naturel, par violens efforts,

Et que vostre maison maintesfois a sentie

733. 63 par erreur souvez vous (éd. suiv. corr.)

---

1. Jean-Baptiste Sapin était Conseiller au Parlement de Paris. « En octobre 1562, le prince de Condé luy fist couper la teste, & à J. de Troye, abbé de Gastine, lesquels avoient été pris dans le Vendômois, comme ils alloient en Espagne de la part du Roy » (note de l'édition de 1567).

2. Le 6 novembre on apprit à Paris comment le prince de Condé avait « fait pendre M<sup>r</sup> Sapin, conseiller en la Cour de Parlement de Paris, et fut principalement miu, d'autant que M<sup>r</sup> le Connestable avoit fait pendre à Rouen M<sup>r</sup> de Mandreville, president de la Cour dudit Rouen » (*Journal de l'année 1562*). — « Il luy [à Condé] desplut beaucoup de ce qu'on fit pendre [à Rouen] trois personnages excellents en armes, en loix et en théologie, à sçavoir Decroze, Mandreville et Morlorat. Aussi ceux de la Religion estant irritez d'une telle ignominie tascherent de s'en revancher sur d'autres, qui avoient été pris, dont l'un estoit conseiller de la cour de Parlement de Paris et l'autre abbé. Les catholiques disoient que le Roy pouvoit faire pendre ses sujets rebelles. Les huguenots respondoient que les haines estoient couvertes de son nom, et qu'ils feroient de tel pain soupe, comme dit le proverbe ». (*Mémoires de La Noue*, chap. viii). Cf. *Mémoires de Castelnau*, IV, chap. ii.

3. Cf. Erasme. *Adag.*, art. *Scythia malus*.

36 La grande main de Dieu sus elle apesantie <sup>1</sup>.  
 Et pource accordés vous avecques vostre aisé  
 Charles, à qui le ciel a permis & donné  
 La vertu de remettre en faveur vostre race,

40 Et luy faire tenir son vray rang & sa place <sup>2</sup>.

Si vous estiez icy deux moys aupres du Roy,  
 Vous reprendriés soudain vostre premiere Loy,  
 Et auriés en horreur ceste tourbe mutine,  
 44 Qui vous tient apasté de sa folle doctrine.

Ha Prince, c'est assés, c'est assés guerroyé, [15 v<sup>o</sup>]  
 Vostre frere par vous au sepulchre envoyé <sup>3</sup>,  
 Les playes dont la France est par vous affligée,

738. 78-87 Anthoine, à qui le ciel largement a donné

746. 67-87 Vostre frere avant l'age

747. 67-87 soubz vous affligée

1. François de Bourbon-Enghien, le vainqueur de Cerisoles, « qui mourut d'une cheute de bahu, jetté par une fenestre à la Roche Guyon, en un combat de plaisir, au mois de febvrier 1545 » (1546, n. st.), et Jean de Bourbon-Enghien, « tué le 10<sup>e</sup> jour d'aoust 1557 à la journée de Saint Laurens près la ville de Saint Quentin en Picardie » (n. de Cl. Garnier). Ajoutons — ce que ne pouvait dire Garnier, ayant sous les yeux un texte trompeur — Antoine de Bourbon-Vendôme, l'ainé de tous, blessé mortellement au siège de Rouen le 15 oct. 1562 et décédé aux Andelys le 17 novembre.

2. Il s'agit ici de Charles de Bourbon (1520-1590), archevêque de Rouen, pair de France, conseiller d'Etat, tout dévoué aux Guises, qui était à la fin de nov. 1562, au moment du pseudo-siège de Paris, le seul survivant des frères aînés de Louis de Bourbon-Condé, et qui, les jours mêmes où le poète écrivait sa Remonstrance, prenait part aux conférences pour la trêve entre les deux camps. En 1578, Ronsard, ne suivant plus la faction guisarde, qui désignait ce Charles comme héritier présomptif de la couronne, remplaça son nom, sans souci de la vérité chronologique, par celui d'Antoine, dont le fils, le huguenot Henri de Bourbon-Vendôme, roi de Navarre, était l'héritier légitime de la couronne de France au cas où la branche des Valois viendrait à s'éteindre (ce qui advint en 1584).

3. Non pas, comme le dit Cl. Garnier, François de Bourbon-Enghien, mort en 1546, mais Antoine de Bourbon-Vendôme, mort tout récemment le 17 nov. 1562, victime de son dévouement à la cause catholique (v. la note du vers 736).

- 748 Et les mains des larrons dont elle est saccagée,  
 Les loix & le pays si riche & si puissant,  
 Depuis douze cens ans aux armes fleurissant,  
 L'extreme cruauté des meurtres & des flammes,  
 752 La mort des jouvenceaux, la complainte des femmes,  
 Et le cry des vieillards qui tiennent embrassés  
 En leurs tremblantes mains leurs enfans trespasés,  
 Et du peuple mangé les souspirs & les larmes <sup>1</sup>,  
 756 Vous devroyent emouvoir à mettre bas les armes :  
 Ou bien s'il ne vous plaist selon droit & raison  
 Desarmer vostre force, oyés mon oraison <sup>2</sup>.  
 Vous Princes conducteurs de nostre sainte armée,  
 760 Royal sang de Bourbon, de qui la renommée  
 Se loge dans le ciel <sup>3</sup> : vous freres grands & fors,  
 Sacré sang Guisian, nos rempars & nos fors <sup>4</sup>,  
 Sang qui fatallement en la Gaulle te monstres,  
 764 Pour domter les mutins comme Hercule les Monstres,  
 Et vous Montmorency, sage Nestor François,

1. Souvenir de l'épithète homérique *δημοδόρος*, mangeur de peuple (*Il. I*, 231).

2. L'*oraison* que le poète demande au prince d'écouter, c'est celle qui suit dans le reste de la pièce, où il fait appel d'abord à la force armée des chefs catholiques, ensuite à la vengeance divine.

3. Antoine mort, qui restait-il du sang Bourbon parmi les chefs militaires catholiques? 1<sup>o</sup> Le duc Louis de Bourbon-Montpensier (1513-1582), qui, gouverneur d'Anjou, Touraine et Maine en 1561-1562, avait poursuivi les huguenots avec une impitoyable rigueur dans son gouvernement, aida à reprendre Le Havre aux Anglais en 1563 et contribua largement aux succès de l'armée royale pendant la troisième guerre de religion; 2<sup>o</sup> son frère cadet Charles, prince de la Roche-sur-Yon et duc de Beaupreau, qui, après avoir été gouverneur de Paris de 1557 à la fin de 1561, avait reçu le gouvernement du Dauphiné en janvier 1562; mort en 1565.

4. Ronsard désigne ainsi ceux des Guises qui pouvaient défendre les Catholiques par les armes : François de Lorraine, duc de Guise, le vainqueur de Metz et de Calais; Claude de Lorraine, duc d'Aumale, qui s'était illustré également à Metz et à Calais; René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, général des galères, qui avait pris part à l'expédition de Naples. Cf. le P. Anselme, *Hist. généal.*, t. III, p. 485.

Fidelle serviteur de quatre ou de cinq Roys <sup>1</sup>,  
 Qui merités d'avoir en memoire eternelle  
 68 Ainsi que du Guesclin une ardante chandelle <sup>2</sup>.  
 Vous d'Anville son fils, saige vaillant & preux <sup>3</sup>,  
 Vous, Seigneurs, qui portés un cueur chevaleureux,  
 Que chacun à la mort fortement s'abandonne,  
 72 Et de ce jeune Roy redressés la couronne !  
 Redonnez luy le sceptre, & d'un bras indonté [16]  
 Combatez pour la France & pour sa liberté,  
 Et ce pendant qu'aurez le sang & l'amé vive,  
 76 Ne souffrez qu'elle tombe en misere captive.  
 Souvenez vous, Seigneurs, que vous estes enfans  
 De ces peres jadis aux guerres triomphans,  
 Qui pour garder la foy de la terre François  
 80 Perdirent l'Albigeoise & la secte Vaudoise <sup>4</sup>,  
 Contemplés moy vos mains, vos muscles & vos bras,  
 Pareilles mains avoyent vos peres aux combats,  
 Imités vos ayeux afin que la noblesse  
 84 Vous anime le cueur de pareille prouesse.  
 Vous Guerriers assureés, vous Pietons, vous Soldars,  
 De Bellonne conceus, jeune race de Mars,

1. Le Connétable Anne de Montmorency, qui devait être fait prisonnier par les huguenots à la bataille de Dreux, trois semaines après cette « oraison » de Ronsard. Né en 1493, il avait servi sous Louis XII, François I<sup>er</sup>, Henri II, François II et Charles IX.

2. Du Guesclin, connétable de France sous le règne de Charles V, fut enseveli à Saint-Denis près de nos rois, en retour des services éminents rendus à la couronne, et par suite honoré comme eux d'un cierge toujours allumé.

3. Henri de Montmorency, comte d'Amville, fils cadet du connétable. Il était gouverneur du Languedoc. — Quant à son aîné, François, il est ici passé sous silence, parce qu'il était hostile aux Guises et par suite soupçonné de favoriser les huguenots. Trois ans plus tard, R. se rattrapera en lui consacrant une pièce entière où il le glorifie comme gouverneur de Paris (éd. Blanchemain, t. III, p. 358; mon éd. in-8 Lemerre, t. III, p. 276).

4. C.-à-d. : détruisirent la secte des Albigeois et celle des Vaudois (ceux-ci exterminés seulement sous François I<sup>er</sup>).

Dont les fraîches vertus par la Gaulle fleurissent :

788 N'ayés peur que les bois leurs fueilles convertissent  
En huguenots armés, ou comme les Titans,  
Ils naissent de la terre en armes combatans <sup>1</sup>.

Ne craignés point aussi les troupes d'Allemagne,  
792 Ny ces Reistres mutins qu'un François accompagne <sup>2</sup>,  
Ils ne sont point conçus d'un fer ny d'un rocher,  
Leur cueur se peut navrer, penetrable est leur chair,  
Ils n'ont non plus que vous ny des mains ni des jambes <sup>3</sup>,  
796 Leurs glaives ne sont point acérés dans les flambes  
Des eaux de Flegeton <sup>4</sup>, ils sont subjects aux coups,  
Des femmes engendrés, & mortels comme nous.

Ne craignés point aussi, vous bandes martialles,  
800 Les coups effeminés des Ministres si palles,  
Qui font si triste mine, & qui tournent aux cieux, [16 v°]  
En faisant leurs sermons, la prunelle des yeux.

Mais ayés forte picque, & dure & forte espée,  
804 Bon jacque bien cloué, bonne armeure trempée,  
La bonne targue au bras <sup>5</sup>, au corps bons corcellets,  
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,  
Bon morion en teste, & sur tout une face  
808 Qui du premier regard vostre ennemy déface.

795. 71-87 ny de mains ny de jambes

1. Souvenir d'Hésiode, *Théog.*, 180 et suiv.

2. Au début de novembre, François de Coligny (d'Andelot) avait amené à Orléans quelques milliers de reîtres, recrutés par lui en Allemagne et aussitôt incorporés dans l'armée de Condé. Noter le jeu de mots sur « un François ».

3. Allusion aux géants de la mythologie grecque, Géryon et Briarée, que les poètes anciens dépeignent, le premier avec trois corps, le second avec cent bras. Au vers 794, rime phonétique, prononcée *ché*.

4. Fleuve des Enfers qui passait pour rouler des flammes, d'où son nom tiré du grec, dont la graphie étymologique est Phlegeton, c.-à-d. le Brûlant.

5. Le jacque est en principe un justaucorps de paysan ; ici cela ne peut désigner qu'une cuirasse ; la targue, ou targe, c'est un bouclier.

Vous ne combattés pas (soldars) comme autresfois  
 Pour borner plus avant l'Empire de vos Roys,  
 C'est pour l'honneur de Dieu, & sa querelle sainte,  
 12 Qu'aujourd'huy vous portés l'espée au costé sceinte,  
 Je dy pour ce grand Dieu qui bastit tout de rien,  
 Qui jadis affligea le peuple Egyptien,  
 Et nourrit d'Israel la troupe merveilleuse  
 6 Quarente ans aux deserts de Manne savoureuse,  
 Qui d'un rocher sans eau les eaux fit undoyer,  
 Fit de nuit la collonne ardante flamboyer  
 Pour guider ses enfans par mons & par vallées,  
 10 Qui noya Pharaon soubs les ondes salées,  
 Et fit passer son peuple (ainsi que par bateaux)  
 Sans danger, à pied sec par le profond des eaux.

Pour ce grand Dieu, soldars, les armes avés prises  
 4 Qui favorisera vous & vos entreprises,  
 Comme il fist Josué, par le peuple estranger :  
 Car Dieu ne laisse point ses amys au danger <sup>1</sup>.

Dieu tout grand & tout bon qui habites les nues [17]  
 8 Et qui cognois l'auteur des guerres advenues,  
 Dieu qui regardes tout, qui vois tout & entends,  
 Donne, je te suply, que l'herbe du Printemps  
 Si tost parmy les champs nouvelle ne fleurisse,  
 2 Que l'auteur de ces maux au combat ne perisse,  
 Ayant le corcelet d'outre en outre enfoncé  
 D'une picque ou d'un plomb fatallement poussé <sup>2</sup>.

817. 78-87 sans eaux

826. 71-87 guillemets

1. Passage tout biblique, à la manière protestante. Cf. la Continuation, vers 215 et suiv. ; 405 et suiv., et ci-dessus, vers 148 et suiv.

2. Les commentateurs, à la suite de Cl. Garnier, ont pensé que Ronsard ne désignait ici que l'amiral Coligny. Mais il suffit d'étudier de près les pages précédentes, depuis le vers 611, pour affirmer que le



- Donne que de son sang il enivre la terre <sup>1</sup>,  
 836 Et que ses compagnons au milieu de la guerre  
 Renversés à ses pieds, haletans & ardans  
 Mordent de sur le champ la poudre entre leurs dens,  
 Estendus l'un sur l'autre, & que la multitude  
 840 Qui s'assure en ton nom, franche de servitude,  
 De fleurs bien couronnée, à haute voix, Seigneur,  
 Tout à l'entour des morts celebre ton honneur,  
 Et d'un cantique saint chante de race en race  
 844 Aux peuples avenir tes vertus & ta grace <sup>2</sup>.

## FIN.

poète pensait tout autant, sinon plus, au prince de Condé, véritable chef de l'armée huguenote. Qu'il ait osé, en conclusion, souhaiter la mort d'un prince auquel il a parlé jusque là avec tant de déférence, on a pu en douter. Cependant les protestants l'ont cru, ou ont feint de le croire et ils n'ont pas manqué d'en blâmer Ronsard. Celui-ci s'en est défendu dans sa *Responce aux injures*, vers 1047 et suiv. (voir plus loin); mais il avait tout intérêt, après la paix d'Amboise (mars 1563), à chanter la palinodie. Enfin, après la mort de Condé à Jarnac (mars 1569), il a lui-même entonné le « cantique saint » dont il parle dans les derniers vers. — Quant à l'amiral Coligny (qui n'est pas distingué des autres Nobles protestants dans cette Remonstrance), Ronsard a souhaité sa mort et célébré sa défaite avant et après la bataille de Moncontour (oct. 1569), quand il restait le seul chef des troupes huguenotes. — En somme, Ronsard est resté ici volontairement dans le vague, laissant à Dieu le soin de discerner « l'auteur de ces maux », celui qui s'était opposé et s'opposait encore aux multiples essais de conciliation de Catherine de Médicis.

1. C.-à-d. : il engraisse et imprègne la terre. Pour ce sens, cf. t. X, p. 137, vers 35 et la note.

2. Encore un vers où le mot *grace* a simplement le sens de bienveillance ou bonté. — Cette fin d'« oraison » est à rapprocher des pièces que les événements de 1569 inspirèrent à Ronsard : le « Chant triomphal pour jouer sur la lyre » (après la victoire des catholiques à Jarnac; devenu en 1578 l'« Hymne de Henry III »); la « Prière à Dieu pour la victoire » (avant la bataille de Moncontour); « l'Hydre desfait » (après ladite bataille). Voir mon édition in-8 Lemerre, t. IV, p. 252; V, p. 430 et 434, avec le commentaire au t. VII; *Ronsard poète lyr.*, p. 232, 233 (note 1) et 261.

Par privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye, le xx. jour de Septembre, l'an mil cinq cents soixante, il est permis à l'auteur de la presente Remonstrance <sup>1</sup>, de choisir & commettre tel Imprimeur docte & diligent, qu'il verra & cognoistrà estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les œuvres jà par luy mises en lumiere & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres qui par ledict auteur ont esté & seront cy apres faictes & composées; ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisy & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja imprimez, ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy qu'envers ledict auteur, & des interests & dommages de l'Imprimeur par luy choisi & esleu. Le tout pour les causes & raisons contenues et amplement declarées audict privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous present de Lomenie, et seelé à double queue du grand seau, de cire jaune.

*Ledict auteur a permis à Gabriel Buon, d'imprimer ou faire imprimer, La Remonstrance au peuple de France, jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achevé d'imprimer.*

1. Remarquer que Ronsard n'est pas nommé dans cet Extrait ni dans la permission qui le suit, non plus qu'au titre de la plaquette.



RESPONSE  
DE P. DE RONSARD  
Gentilhomme Vandomois,  
*AVX INIVRES ET CALOM-*  
*nies, de ie ne sçay quels Predicans, &*  
*Ministres de Geneue.*

Sur son Discours & Continuation des  
Miseres de ce Temps.



A PARIS,  
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,  
à l'enseigne S. Claude.

---

1568.

*Avec Privilege du Roy.*

## EXTRAICT DU PRIVILEGE DU ROY

Par privilege du Roy, donné à S. Germain-en-Laye, le xx. jour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante, il est enjoinct à P. de Ronsard, gentilhomme Vandomois, de choisir et commettre tel Imprimeur, docte et diligent qu'il verra et cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer, ou faire imprimer les œuvres ja par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera & fera par cy apres. Inhibant (ledict Seigneur) à tous Imprimeurs, Libraires, Marchans & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucune des œuvres, qui par ledict Ronsard ont esté & seront cy apres faictes & composées, ny en exposer aucunes en vente, s'elles n'ont esté & sont imprimées par ses permission, licence & congé, ou de l'Imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation des livres ja impriméz ou à imprimer, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy qu'envers ledict Ronsard, & des interests & dommages de l'Imprimeur par luy choisi et esleu, Le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audict privilege. Ainsi signé sur le reply, Par le Roy, Vous présent de Lomenie, & seelé à double queue du grand seau, de cire jaune.

*Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon, d'imprimer ou faire imprimer sa Responce aux injures & calomnies de je ne scay quels Predicans, & Ministres de Geneve, jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achevé d'imprimer.*

Cinq semaines apres la mort de feu Monseigneur le Duc de Guise <sup>1</sup>, me furent envoyez de la part d'un mien amy, troys petits livres, lesquels à ce que je puy entendre, avoient esté segrettement composez deux moys  
 5 au paravant par quelques ministreaux ou secretaires de semblable humeur, & depuis decouvers, publiez, & imprimez à Orleans contre moy, ausquels, comme par contrainte, j'ay respondu en ce present livre <sup>2</sup>. Attestant

Titre. 67-87 *suppriment* au lecteur

2. 78-87 le Duc de Guise François de Lorraine

4. 67-87 *graphie* secrettement

4-5. 78-87 deux ou trois mois au paravant le decez dudit Seigneur

5. 84-87 quelques Ministreaux de Geneve

---

1. Le capitaine François de Lorraine, duc de Guise, mortellement blessé le 18 févr. 1563 devant Orléans par Poltrot de Méré, mourut le 24.

2. Ces trois pamphlets, auxquels R. a répondu dans la pièce qui suit, ont paru ensemble sous ce titre général : *Response aux calomnies contenues au Discours & Suyte du Discours sur les Miseres de ce temps, Faits par Messire Pierre Ronsard, jadis Poëte, & maintenant Prebstre. La premiere par A. Zamariel : Les deux aultres par B. de Mont-Dieu. Où est aussi contenue la Metamorphose dudit Ronsard en Prebstre.* M.D.LXIII, s. 1. [Orléans]. — La fin de ce titre général n'indique pas, comme on pourrait le croire, la présence d'un 4<sup>e</sup> pamphlet ajouté aux trois autres; cette *Metamorphose* est simplement le titre particulier, imprimé en marge, des cinquante vers qui terminent la « responce » de Zamariel. — La Bibl. Nat. possède l'édition princeps (Rés. p. Ye 173) et la réimpression de Lyon 1563 (Rés. Ye 1909); l'Arsenal, l'édition princeps (nouv. cote 4° BL 2881). Cf. Catal. Rothschild, t. I.

On lit à la fin du troisième et dernier pamphlet : « Faict le 24 de Febvrier 1562 » (n. st. 1563). C'est vraisemblablement la date de l'achèvement d'imprimerie; elle correspond, notons-le, à celle de la mort du duc de Guise. Quant à la date de composition des trois pièces, elle est indiquée ici même par Ronsard : deux mois avant la mort du duc de Guise, ce qui nous reporte aux environs du 24 décembre 1562. Pour parler ainsi, Ronsard se fondait sur le titre général de ce triple pamphlet, qui



Dieu & les hommes, que jamais je n'eü desir ny volonté  
 10 d'offencer personne, de quelque qualité qu'elle soit, si  
 de fortune il ne m'est advenu d'escrire choses, lesquelles  
 n'estoient incogneues seulement aux petiz enfans, tant  
 s'en faut qu'elles le fussent des historiographes de nostre  
 temps, qui sans passion ont deliberé rendre de point en  
 15 point fidelle tesmoignage de nos guerres civiles, à la  
 posterité. Bien est vray que mon principal but, & vraie  
 intention, a toujours esté de taxer & blasmer ceux, qui  
 sous ombre de l'Evangille (comme les hommes non  
 passionnez pourront facilement cognoistre par mes  
 20 œuvres) ont commis des actes tels, que les Scythes  
 n'oseroient ny ne voudroient tant seulement avoir pensé.  
 Donq', quiconque sois, predicant, ou autre, qui m'as  
 voulu malheureusement calomnier, je te supplie de  
 prendre en gré cette response, t'assurant que si j'avois  
 25 meilleure cognoissance de toy, que <sup>1</sup> tu n'en serois quitte  
 à si bon marché, & au lieu de quinze ou seze cent vers  
 que je t'envoye pour rechauffer ta colere <sup>2</sup>, je ferois de ta  
 vie une Iliade toute entiere : car je me trompe, ou ton

21. 78-87 voudroient seulement avoir pensé

28. 78-87 une Iliade entiere

---

est significatif : Zamariel et Mont-Dieu répondaient au Discours et à sa Continuation, mais non à la Remonstrance, qui ne fut achevée que dans les premiers jours de décembre et ne parvint pas tout de suite à leur connaissance. En outre, la deuxième pièce de Mont-Dieu contient un passage sur le Triumvirat (Montmorency, François de Lorraine, Saint-André), où l'auteur se réjouit de ce que les huguenots ont ôté tout fraîchement un angle à ce triangle,

Rendant ceste figure imparfaite à jamais.

Or cela ne peut faire allusion qu'à la bataille de Dreux (19 décembre 1562), où Saint-Antré fut tué ; et la date de composition précitée se trouve ainsi confirmée.

1. Redoublement, courant au xvi<sup>e</sup> siècle, du que conjonctif, après l'insertion d'une proposition subordonnée.

2. Douze cents vers seulement, y compris les vers latins.

froq jetté aux horties, ou quelque memorable imposture,  
 ou autre chose de pareille farine, me fourniroient argu-  
 mens assez suffisans pour t'imprimer [2 v<sup>o</sup>] sur le front  
 une marque qu'aisement tu ne pourrois effacer<sup>1</sup>. Je ne  
 fais point de doute que ta malice ne se soit maintesfois  
 efforcée de vouloir soubz couleur de belles parolles irri-  
 ter les Princes & Seigneurs contre moy, interpretant  
 fausement mes escrits : voyre jusques à faire courir un  
 bruit par cette ville, que leur grandeur me brassoit je ne  
 scay quoy de mauvaise digestion. Quand à moy je les  
 estime Princes & Seigneurs si magnanimes, & genereux,  
 que je n'en croy rien, m'assurant qu'ils ne voudroient  
 estre ministres de la mechante volonté d'un si petit gal-  
 land que toy : aussi auroient-ils bien peu de louange  
 d'offencer un gentilhomme de bonne race & de bonne  
 part comme je suis, cogneu & tenu pour homme de  
 bien (si ce n'est de toy ou de tes semblables) par toute  
 la France, sans premierement scavoir de sa propre bouche  
 ses raisons & la verité : Et pour ce, Predicant mon amy,  
 je te conseille de laisser desormais en repos telz Sei-  
 gneurs, dont les grandeurs, intentions, & entreprises, ne  
 dependent de la querelle de mes escrits ny des tiens,  
 sans provoquer davantage leur courroux contre moy, qui  
 leur suis, plus que tu n'es, treshumble & tresobeissant  
 serviteur<sup>2</sup>. Or comme je ne suis pas si mal accompagné

29. 84-87 graphie orties (la forme hortie a déjà été vue au t. VIII, p. 97, vers 195)

1. Cette image remonte à la Bible, l'Éternel ayant marqué Caïn au front après son crime (*Genèse*, IV, 15).

2. Dans cette demi-page, il s'agit du prince Louis de Condé et des frères Coligny, qui étaient à la tête du parti huguenot. R. insistera sur cette palinodie dans l'Epistre préface du *Recueil des Nouvelles Poësies*, au tome suivant.

de jugement & de raison que je m'estime de leur calibre,  
 55 aussi faut il que tu penses, Predicant, que je ne suis rien  
 moins que toy<sup>1</sup>, quel que tu sois. Le camp est ouvert,  
 les lices sont dressées, les armes d'encre & de papier sont  
 faciles à trouver : tu n'auras point faute de passetemps.  
 Mais à la vérité je voudrois que pour esprouver mes  
 60 forces, tu m'eusses présenté un plus rude champion<sup>2</sup>.  
 Car j'ay le courage tel, que j'ayme presque mieux quitter  
 les armes que de combattre contre un moindre, dont la  
 victoire<sup>3</sup> ne me scauroit apporter ny plaisir ni honneur.  
 Suppliant de rechef celuy qui se sentira si gaillard que  
 65 d'entrer en la barriere contre moy, ne vouloir trouver  
 estrange si tout ainsi qu'en pleine liberté il tonne des  
 mots injurieux contre le Pape, les Prelats [3] & toute  
 l'ancienne constitution de l'Eglise, je puisse aussi de  
 mon costé parler librement contre sa doctrine, Cenes<sup>4</sup>,  
 70 Presches, Mariages, predestinations fantastiques & songes  
 monstrueux de Calvin, qu'un tas de predicantereaux (ou  
 sollicitez par leurs femmes, ou espoinçonnez de fain, ou  
 curieux de remuer menage) ont recuilly à Geneve pour  
 venir apres ensorceller la jeunesse de France, & (ce qui  
 75 est encore plus dommageable) une bonne partie de nos  
 hommes qui faisoient montre sur tous les autres d'avoir  
 le cerveau mieux fait, plus rusez aux affaires, & moins  
 studieux de toute pernicieuse nouveauté. Or pour abre-

65. 78-87 *suppriment* contre moy

1. C.-à-d. : je ne suis en rien inférieur à toi.

2. Il eût voulu avoir à répondre à Th. de Bèze, qu'il avait provoqué dans la Continuation. Il le dit explicitement dans sa *Response aux injures*, vers 27 et suiv.

3. C.-à-d. : sur qui la victoire (tournure latine; cf. t. VIII, p. 6, et IX, p. 113, vers 213).

4. Synonyme de communion. Les protestants disent encore aujourd'hui : recevoir la sainte Cène, pour : communier.

ger, Predicant, un Turc, un Arabe me permettoit facile-  
 80 ment cette licence, & me donneroit avecques toute mo-  
 destie congé de luy respondre. Toy doncques qui te  
 vantes estre Chrestien reformé, à meilleure raison accor-  
 deras ma requeste, afin que ta cause & la mienne soit  
 cogneue de tous, & que l'honneur soit rendu à celuy de  
 85 nous deux qui l'aura mieux merité. Adieu Predicant  
 mon amy.

## DES DIVERS EFFECTS

de quatre choses qui sont en frere Zamariel  
 Predicant, & Ministre de Geneve.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,  
 Qui t'esgare, & t'incense <sup>1</sup>, & t'enfle, & te deguise,  
 (Devoyé, fol, superbe, & feinct contre l'Eglise)  
 Te rend confus, felon, arrogant, & cafard <sup>2</sup>.

1. C.-à-d. : te rend insensé. Pour la graphie, v. ci-dessus la Continua-  
 tion, vers 179.

2. Ces vers, dont tous les termes se répondent, sont dits « rapportés ». Cf. t. IV, p. 21, note 1. — Ici, R. a employé cette facture par moque-  
 rie, pour répondre à ce quatrain liminaire du pamphlet de Zamariel :

Des divers effects de trois choses qui sont  
 en Ronsard.

Ta Poësie, Ronsard, ta verolle, & ta Messe,  
 Par raige, surdité, & par des Benefices,  
 Font (rymant, paillardant, & faisant sacrifices)  
 Ton cœur fol, ton corps vain, & ta Muse Prebstresse.

---



## RESPONCE

[3 v°]

DE

P. DE RONSARD, GENTILHOMME

Vandomois, aux injures & calomnies  
de je ne scay quels Predicans  
& Ministres de Geneve <sup>1</sup>.

Miserable moqueur (qui n'avois point de voix,  
Muet comme un poisson, il n'y a pas deux mois,

Titre. 84-87 ... Predicantereaux & Ministreaux de Geneve

1-2. 67-73 (que la creinte suivoit Hostesse de ton cœur quand ce grand Duc vivoit...) | 78-87 remplacent ces deux vers par six autres :

Quoi ? tu jappes, mastin, afin de m'effroyer, Qui n'osois ny gronder, ny mordre, n'abboyer, Sans parolle, sans voix, sans poumons, sans haleine, Quand ce grand Duc vivoit, ce laurier de Lorraine, Qu'en violant le droict & divin & humain, Tu as assassiné d'une traistreuse main

1. Cette pièce n'a pas d'achevé d'imprimer. Mais on peut en dater la composition du courant d'avril 1563, d'après le début de l'Épître au lecteur et les premiers vers. — Quant aux personnalités de ces « predicans et ministres », que cachent les pseudonymes A. Zamariel et B. de Mont-Dieu au titre de leur triple pamphlet (ci-dessus, p. 111), je pense qu'il s'agit, pour le premier, du ministre genevois Antoine de la Roche-Chandieu, que Ronsard lui-même désigne assez clairement au cours de sa Responce aux injures (ci-après, vers 109 et suiv.), et qui signait ses œuvres poétiques Zamariel (en hébreu Chant de Dieu); pour le second, de Bernard de Montmeia, ministre en 1561 de Chauny en Picardie, auteur de *Poèmes chrestiens* publiés en 1574 par Philippe de Pas, pasteur à Genève. Cf. mon édition crit. de la *Vie de Ronsard*, p. 154.

On a pu penser que ces deux pseudonymes ne désignaient qu'une seule personne, A. de la Roche-Chandieu, vu que Ronsard dans sa Responce aux injures ne fait allusion qu'à lui, et que, s'adressant à l'adversaire, il use de la 2<sup>e</sup> personne du singulier dans son épître en prose aussi bien que dans sa longue riposte en vers (cf. Charbonnier, *op. cit.*, p. 64). Il emploie cependant le pluriel dans le titre de cette riposte, et tout porte à croire que le triple pamphlet est bien l'œuvre

Et maintenant enflé par la mort d'un seul homme) <sup>1</sup>

- 4 Tu mesdis de mon nom que la France renomme,  
 Abbayant ma vertu, & faisant du bragard <sup>2</sup>,  
 Pour te mettre en honneur tu te prens à Ronsard.

Ainsi trop sottement la puissance liquide

- 8 De ce fleuve escorné combatit contre Alcide <sup>3</sup>.

Ton cueur, bien qu'arrogant, de peur devoit faillir  
 Au bruit de mon renom, me voulant assaillir,  
 Laborieux athlete, & poudreux d'exercice,

- 12 Qui ne tremble jamais pour un petit novice <sup>4</sup> :

Car à voir tes escrits tu m'as tout desrobé,  
 Et du faix du larcin ton dos est tout courbé,  
 Tu en rougis de honte, & en ta conscience

- 16 Pere tu me congnois d'une telle science <sup>5</sup>.

3. 67-87 d'un tel homme

8. 78 ajoute à ce vers les quatre que voici : Ainsi contre les rocs les fleuves inconstans, Ainsi contre le ciel se prindrent les Titans, Ainsi le chesne sec se prend contre la scie, Ainsi à mon bon sens se happe ta folie | 84-87 Ainsi contre ce Grec (87 luy-mesme) Antée osa luitter, Ainsi contre Apollon Marsye osa fleuter, Qui pour punition de se prendre à son maistre De ses reins escorchez fist une source naistre (87 De son dos escorché fist un grand fleuve naistre).

10. 84-87 me venant assaillir

13. 67-87 Tes escrits sont tesmoins que tu m'as desrobé

14. 84-87 Du fardeau du larcin

---

de deux personnes, qui s'étaient partagé la besogne, la pièce de Zama-riel visant le Discours de Ronsard et sa Continuation, et celles de Mont-Dieu visant plus particulièrement, la première le Discours, la deuxième la Continuation.

1. Comme l'indiquent les variantes, il s'agit du capitaine François de Lorraine, duc de Guise, défenseur des catholiques; blessé mortellement par Poltrot le 18 février 1563, il mourut le 24 de ce même mois.

2. C.-à-d. : faisant le fanfaron. Ce début rappelle celui de l'épode VI d'Horace.

3. C'est le fleuve Acheloüs, vaincu par Hercule. Ce fleuve avait pris la forme d'un taureau; Hercule lui brisa une corne; elle fut consacrée par les Naiades et devint la corne d'abondance (Ovide, *Mét.* IX, les cent premiers vers).

4. C.-à-d. : par peur d'un novice comme toi.

5. C.-à-d. : tu reconnais en moi le père d'une telle science (l'art des vers).



[4]

Et si quelque bonté se loge dans ton cuer,  
 Tu sens d'une Furie une lente rigueur,  
 Un vengeur aiguillon, qui de dueil t'espoinçonne  
 20 D'avoir osé blasmer une telle personne,  
 Sachant bien que tu mens, & que je ne suis point  
 Des vices entaché dont ta rage me point <sup>1</sup>.

Or je te laisse là, car je ne veux descendre  
 24 En propos contre toy, ny moins les armes prendre,  
 Tu es faible pour moy, si je veux escrimer  
 Du baston qui me fait par l'Europe estimer.  
 Mais si ce grand guerrier & grand soldat de Baize  
 28 Se presente au combat, mon cuer saultera d'aise <sup>2</sup>,  
 D'un si fort ennemy je seray glorieux,  
 Et Dieu scait qui des deux sera victorieux :  
 Hardy je planteray mes pas dessus l'arene,  
 32 Je roydiray les bras soufflant à grosse halene,  
 Et pressant, & tournant, suant, & haletant,  
 Du matin jusque au soir je l'yray combatant,  
 Sans deslier des mains ny cestes ny courayes  
 36 Que tous deux ne soyons enyvrez de nos playes <sup>3</sup>.

17. 84-87 Si quelque bonté loge encores en ton cœur

19-20. 87 qui de toy ne s'absente D'avoir osé blasmer la personne innocente

23. 67-87 Or je te laisse en paix

24. 84-87 En noise contre toy

33. 84-87 Et happant & serrant

---

1. C.-à-d. : me pique, me harcèle. — Cette idée du remords reviendra ci-après vers 51 et suiv., à propos de Th. de Bèze.

2. Réponse (jusqu'au vers 58) aux premières lignes d'une épître qu'on lit en tête du triple pamphlet de Zamariel et B. de Mont-Dieu : « I. D. N. à Messire Pierre Ronsard. Messire Pierre, quand Theodore de Beze aura le vouloir et le loisir de te respondre, il t'apprendra à mieux parler, ou à te taire... »

3. Images empruntées aux combats des jeux de l'ancienne Grèce. Le *ceste* était fait d'une courroie plombée, qui entourait le poignet et une partie de la main du pugiliste.

- J'ay dequoy me deffendre & dequoy l'irriter  
 Au combat, si sa plume il veut exercer,  
 Je scay que peut la langue & Latine & Gregeoise,  
 40 Je suis maistre joueur de la Muse Françoisie,  
 Vienne quand il voudra, il me verra sans peur  
 Dur comme un fer tranchant qui s'affine au labeur,  
 Vif, ardent, & gaillard, sans trembler soubz l'audace  
 44 D'un vanteur qui par aultre au combat me menace. [4 v°]  
 C'est luy seul que je veux aux champs escarmoucher,  
 Je luy seray le Tan qui le fera moucher<sup>1</sup>,  
 Furieux, incensé, comme par la prairie  
 48 On voit un grand Taureau agité de furie,  
 Qui court & par rocher, par bois & par estang  
 Quand le Tan importun luy tourmente le flanc.  
 Qui a point veu trembler es vieilles Tragedies  
 52 Un Oreste estonné de l'horreur des Furies,  
 Qui du meurtre commis ja desja se repent,  
 Qui devant meint flambeau, meint foet & meint serpent  
 Et meint crin coulevreux, s'en fuit parmy la sceine,  
 56 Portant dessus le front le remors de sa peine<sup>2</sup> ?  
 Tel, tel je le rendray par mes vers, furieux,

38. 67-78 S'il luy plaist sur l'arene en armés se planter

37-44. 84-87 *suppriment ces huit vers*

45. 84-87 A luy seul je desire au combat m'attacher

47. 78-87 Furieux par mes vers, comme en une prairie

48. 84-87 forcené de furie

49-50. 78-87 par rochers, par bois & par estangs... les flancs

51-58. 84-87 *suppriment ces huit vers*

1. C.-à-d. : s'affoler sous la piqure du « tan » (graphie phonétique pour taon). Moucher est un terme dialectal du centre de la France, encore usité sous cette forme intransitive, en parlant des bestiaux tourmentés par les mouches (Martellière, *Glossaire du Vendômois*; Verrier, *Glossaire de l'Anjou*). On retrouve le mot et la comparaison au livre III de la Franciade : Comme au printemps on voit une genice...

2. V. les *Eumenides*, où Eschyle a représenté Oreste poursuivi par les Furies, dont la chevelure est hérissée de serpents. Cf. ci-dessus le Discours des Misères, vers 229.

Et lui seray toujours un fantauime à ses yeux.

Mais certes contre toy j'ay perdu le courage,

60 Qui as rapetassé de mes vers ton ouvrage,  
Je m'assaudrois moymesme, & ton larcin a faict  
Que je suis demeuré content & satisfait <sup>1</sup>.

Toutesfois brevement il me plaist de respondre

64 A quelqu'un de tes points <sup>2</sup>, lesquels je veux confondre :  
Et si tu as souci d'ouyr la verité,  
Je jure du grand Dieu l'immense deité  
Que je te diray vray <sup>3</sup>, sans fard ny sans injure,  
68 Car d'estre injurieux ce n'est pas ma nature :  
Je te laisse ce droit duquel tu as vescu,  
Et veux quand à ce point de toy estre veincu.

Or sus, mon frere en Christ, tu dis que je suis Prestre :

72 J'ateste l'Eternel que je le voudrois estre <sup>4</sup>,  
Et avoir tout le chef & le dos empesché [5]  
Desoubs la pesanteur d'une bonne Evesché :  
Lors j'aurois la couronne à bon droit sur la teste,  
76 Qu'un rasoer poliroit le jour d'une grand feste,  
Ouvrte, grande, blanche & large jusque au front,

64. 67-87 faciles à confondre

67. 84-87 Que je diray le vray

69. 84-87 Je te laisse cet art

76. 67-87 Qu'un rasoer blanchiroit | 87 le soir d'une grand feste

77. 67-78 longue & large | 84-87 Ouvrte, large, longue, allant jusques au front

1. Peut-être allusion aux deux *Palinodies* imaginées par les adversaires du poète ; on en trouvera le texte en regard de celui de Ronsard dans la thèse complém. de F. Charbonnier, p. 26 et suiv.

2. Le singulier *quelqu'un*, pour quelques-uns, est encore employé par les paysans de l'Anjou et de la Touraine. Déjà vu au t. VII, p. 59.

3. Ce serment confère à l'autobiographie qui suit une grande valeur de sincérité.

4. Nouveau serment solennel, que rien n'autorise à suspecter. Plus loin (vers 132), Ronsard s'amuse en disant : « je te confesse que je suis Prestre raz ». Il ne fut jamais prêtre. Il était simple clerc. Cf. le t. X, pp. 93 et 101, notes, et G. Letourneux, art. de *La Province du Maine*, 1925.

En forme d'un croissant qui tout se courbe en rond <sup>1</sup>.

Jadis ce grand Eumolpe <sup>2</sup>, & ce grand prince Orphée,

- 80 Qui avoient d'Apollon l'ame toute echaufée,  
 Qui l'antique magie aportèrent aux Grecz,  
 Qui des flambeaux du ciel cogneurent les secrets,  
 Qui lisoient dans le cueur des bestes les presages,  
 84 Qui des oyseaux pendus pratiquoient les langages,  
 Qui faisoient apres eux, soubz l'accord de leurs voix,  
 Bondir comme chevreaux les rochers & les bois,  
 Qui du vouloir de Dieu estoient les interpretes,  
 88 Furent prestres sacrez, pontifes, & prophettes <sup>3</sup>.

Les roys de ce pays que le débord du Nil

D'un limon bien heureux rend preignant & fertile,

Estoyent prestres mittrez, & ceux qui l'Assyrie

- 92 Tenoient obeissante à leur grand' seigneurie.

Je voudrois l'estre ainsi : j'aurois le pas posé,

Les doigtz escarbouclez <sup>4</sup>, le menton bien razé,

La chappe à haut collet, & vray messire Pierre <sup>5</sup>

84. 67-87 Qui des oiseaux devins

90. 84-87 D'un limon fructueux

92. 67-87 *graphie* seigneurie

1. Il s'agit de la couronne que forment les cheveux autour d'une tête largement tonsurée, celle des abbés, des évêques et aussi des moines. Ronsard n'avait que la petite tonsure des clercs.

2. Poète légendaire de Thrace, comme Orphée. Il est célèbre par sa lutte contre Erichthée, l'un des premiers rois d'Athènes. On lui attribue l'introduction des Mystères en Attique.

3. Cet alinéa s'inspire d'Horace, *Épist. ad Pis.*, 391-407. Il est à rapprocher d'un passage de l'Ode à M. de l'Hospital (t. III, p. 149), et du début de l'Abbrégé de l'Art poët. — Pour Orphée, cf. Horace, *Carm.*, I, 12, 7 sqq.

4. C.-à-d. : J'aurais aux doigts des anneaux ornés de grosses pierres précieuses.

5. C.-à-d. : méritant vraiment le titre que tu me donnes. Ses adversaires lui avaient en effet donné le titre de *messire*, qui était celui des prêtres séculiers. Comme, d'autre part, les évêques se nomment par leur prénom, on voit tout le sens que prend sous la plume du poète cette expression « vray messire Pierre ».

96 J'yrois signant le ciel, les ondes & la terre <sup>1</sup>.

Je n'yrois pas chanter sur la tombe des mortz,  
Entant dedans ma main un aspergés retors  
De sauge ou de cypres <sup>2</sup>, ce seroient mes vicaires :

100 Je ferois tous les jours les sermons ordinaires,  
Je dirois la grand messe, & le temple vôté [5 v°]  
Retentiroit desoubs mon chant retringoté <sup>3</sup>.

Je serois reveré, je tiendrois bonne table,  
104 Non vivant comme toy, ministre miserable,  
Pauvre sot Predicant, à qui l'ambition  
Dresse au cueur une roüe, & te fait Ixion,  
Te fait dedans les eaux un alteré Tantalle,  
108 Te fait souffrir la peine à ce volleur egalle  
Qui remonte & repousse aux enfers un rocher <sup>4</sup>,

98. 67-78 Prenant le manche en main d'un aspergés retors | 84-87  
Prenant, comme tu dis, un aspergés retors

99. 63-67 se seroient (*éd. suiv. corr.*)

101. 84 *graphie* temple vôté | 87 temple vouité

102. 67-77 Mugissant rediroit | 84 Doublant retentiroit | 87 Reten-  
tiroit en l'air

1. C.-à-d. : je bénirais le ciel, etc., en faisant le signe de la croix.

2. On appelait *aspergés* tout instrument servant à l'aspersion de l'eau bénite (Huguet, *Dict. du seiz. s.*). Ronsard a donc voulu dire : un goupillon recourbé, fait d'une branche de saule ou de cypres. Il répondait, d'ailleurs, à ce passage de Zamariel :

La Prebstrise te gaste, & fait qu'en contre-change  
Du myrte verdoyant (signal de ta louënge)  
Ta dextre tient de sauge un aspergés retors,  
Dont tu vas arrouasant les sepulchres des morts.

3. C.-à-d. : le temple vouité répercuterait le son de mon chant psalmodié tant bien que mal (plus loin, au vers 590, R. dira qu'il a une mauvaise voix). On trouve dans Cl. Marot : C'est une chanson gringotée (*éd. Jannet, I, p. 187*). Les paysans de l'Anjou et du Vendômois emploient encore ce mot dans le sens de : chantonner ou marmonner ; parfois aussi, comme ceux de Bourgogne, dans le sens de : gazouiller.

4. Le rocher de Sisyphe. L'idée des tourments de l'Enfer transportés au cœur des vivants vient de Lucrèce (III, 966 sqq.).

Dont tu pris ta naissance, & qui voudroit chercher  
 Dedans ton estomaq<sup>1</sup>, qui d'un rocher aproche,  
 12 En lieu d'un cueur humain, on voiroit une roche :  
 Tu es bien malheureux d'injurier celuy  
 Qui ne te fist jamais oultrage ny ennuy<sup>2</sup>.  
 Mais afin qu'on cognoisse au vray qu'en tes escolles  
 16 Il n'y a que brocars, qu'injures, & parolles,  
 Que nulle charité ta doctrine ne sent,  
 Disciple de Satan tu blasmes l'innocent<sup>3</sup>.

Laisse respondre ceux que je touche en mon livre,  
 20 Ils ont l'esprit gaillard, ils me sauront poursuivre  
 De couplet à couplet, tu leur fais deshonneur  
 D'estre de sur leur gloire ainsi entrepreneur.  
 Tu fais du bon valet<sup>4</sup> : ou l'esprit fantastique  
 24 De mes Daimons a pris ton cerveau lunatique<sup>5</sup>,  
 Qui te rend Lou-garou, car à ce que je voy  
 Tu as veu les Espris encores mieux que moy<sup>6</sup> :  
 Ou bien en relechant ma brusque poésie

110. 84-87 Dont tu as pris ton nom : car qui voudroit chercher  
 124-126. 84-87 poursuit ton cerveau lunatique... Tu as veu les  
 rabas

1. C.-à-d. : ta poitrine, ton thorax. Cf. ci-après, vers 630 et 998.

2. Ce passage et la var. du vers 110, où R. joue sur le nom de l'un de ses adversaires, désignent le ministre Genevois Antoine de la Roche-Chandieu, qui avait pris pour pseudonyme Zamariel.

3. R. dira plus loin, vers 216 : Vray enfant de Sathan. Cela rappelle l'invective de Rabelais contre « les demoniacles Calvins, imposteurs de Geneve » (IV, ch. 32, fin).

4. Puisque tu leur sers d'interprète et de secrétaire.

5. Cl. Garnier comprend : « Ou bien l'aiguillon de mon génie te pique et te donne ombrage, envahit ton cerveau inconstant et léger ».

6. Allusion à l'hymne de Ronsard sur les Daimons (t. VIII) et à ce qu'en disait Zamariel. Ce grief sera repris dans le *Temple de Ronsard* :

En quelque coing à part de ceste belle pièce  
 Tu feras aux démons une sainte promesse...

(On trouvera la suite dans Blanchemain, t. VII, p. 93, et dans Fleuret et Perceau, *Satires fr. du XVI<sup>e</sup> s.*, t. I, p. 94).



128 La Panique fureur ta cervelle a saisie <sup>1</sup>.

Si tu veux confesser que Lou-garou tu sois [6]  
 Hoste melancoliqu' des tombeaux & des croix <sup>2</sup>,  
 Pour te donner plaisir vrayment je te confesse

132 Que je suis Prebstre ras, que j'ay dict la grand messe,  
 Mais davant que parler, il faut exorciser  
 Ton Daimon qui te faict mes Daimons despriser <sup>3</sup>.

Fuyés peuples, fuyés, que personne n'aproche,  
 136 Sauvés vous en l'Eglise, allés sonner la cloche  
 A son dru & menu : faites flamber du feu,

134. 84-87 mes Demons mespriser

1. D'après Cl. Garnier, « en relechant ma brusque poésie » signifie : « en la passant et la repassant avec friandise et la refeuilletant ». — R. entend par sa « brusque poésie » les deux Discours des Miseres, écrits de verve (cf. ci-après, vers 868), auxquels avaient répondu Zamariel et B. de Mont-Dieu ; à moins qu'il ne fasse encore allusion à l'hymne des Daimons, comme le ferait croire le vers 134, et même le vers 128, car à la fin de cet hymne, R. avait appelé les « Paniques terreurs » sur le chef de ceux qui oseraient « mesdire des chants de sa lyre » (t. VIII, p. 139). — Le mot « rabas » de la var. appelle cette note de Cl. Garnier : « Rabat, mot de Touraine, qui veut dire Esprit qui rôde et va de nuit. » Cet adversaire a vu les rabats « d'autant que les invectifs lui reprochaient qu'en divers de ses poèmes il racontait (chose feinte et licence fabuleuse) que le vieil Rembure, la France, la Promesse, la Fortune, les Muses, Du Bellay, un fantôme pres du Loir s'estoient apparus à luy : ce qui peut bien estre aussi de quelques uns : car on ne peut nier l'apparition des Esprits, quand la Sainte Escriture dit : Putabant se spiritum videre ».

2. Le loup-garou, c'est un diable nocturne, à la réalité duquel on croyait encore au temps de Ronsard. Cette croyance à la lycanthropie, héritée du moyen âge, était même si forte et si générale que le protestant d'Aubigné l'admit, jusqu'au jour où, ayant examiné un cas de très près, il la tint pour une maladie de l'imagination (*Œuvres*, éd. Réaume, t. I, p. 428 et suiv. ; cité par M. A. Schmidt dans sa thèse complémentaire sur l'hymne des Daimons, p. 26).

3. Chasser le démon des corps n'appartient qu'aux prêtres (cf. Marc, XVI, 17 : *in nomine meo daemonia ejicient*) ; ce qui explique ce passage : pour pouvoir exorciser le ministre protestant, Ronsard feint d'être prêtre. — D'après Perdrizet (*op. cit.*, p. 155), ces vers 123 à 134 répondraient à un passage du pamphlet huguenot *Remonstrance à la Roynne mere du Roy*, publié en septembre 1563 ; mais c'est une erreur, vu que la pièce de Ronsard remonte au mois d'avril précédent.

Faittes un cerne en rond, murmurés peu à peu  
 Quelque sainte oraison, & mettés en la bouche  
 40 Sept ou neuf grains de sel, de peur qu'il ne vous touche <sup>1</sup>.  
 Voyleci <sup>2</sup>, je le voy : escumant, & bavant,  
 Il se roule en arriere, il se roule en avant,  
 Afreux, hydeux, bourbeux : une espesse fumée  
 44 Ondoye de sa gorge en flammes alumée :  
 Il a le diable au corps : ses yeux cavés dedans  
 Sans prunelle & sans blanc, reluisent comme Ardens,  
 Qui par les nuicts d'hyver errent de sur les ondes,  
 48 Abreuvant dans les eaux leurs flammes vagabondes <sup>3</sup> :  
 Il a le museau tors, & le dos herissé,  
 Ainsi qu'un gros mastin des dogues pelissé <sup>4</sup>.  
 Fuyés peuples, fuyés : non, attendés la beste,  
 2 Aportés ceste estolle, il faut prendre sa teste <sup>5</sup>,  
 Et luy serrer le col, il faut semer espais <sup>6</sup>  
 Sur luy de l'eau beneiste avecq' un aspergés,  
 Il faut faire des croix en long sur son échine.  
 6 Je tiens le Monstre pris, voyés comme il chemine  
 Sur les pieds de derriere <sup>7</sup>, & comme il ne veut pas,

147-148. 84-87 Qui par les nuicts d'hyver à flammes vagabondes En errant font noyer les passans dans les ondes

1. Scène d'exorcisme, poussée à la charge, « où l'auteur mesle, avec une licence poétique, d'autres observations que de l'exorcisme, comme du cerne, du murmure et des grains de sel par nombre, choses de l'appartenance des charmes des Anciens; voyez Théocrite et Virgile » (Cl. Garnier). Elle débute par un souvenir de Virgile, *En.*, VI. 258 : *Procul, o procul este, profani*.

2. C.-à-d. : Vois-le ici. Nous disons aujourd'hui : Le voici.

3. Les Ardens, ce sont les feux-follets. Cf. le t. VIII, p. 131, note 1.

4. Dont la peau a été griffée et écorchée par les dogues.

5. L'étole, ornement sacerdotal que le prêtre met sur sa nuque et dont les extrémités tombent à droite et à gauche de son corps.

6. Adjectif pris adverbialement, d'où l'absence d'accord grammatical.

7. « Les Demoniaques lors de leur possession vont de mesme, & s'eslevent quelquefois de terre (ce que j'ay veu), tirant à soy quantité d'hommes, & principalement quand on leve & monstre le corps de Jesus-Christ en la sainte hostie » (n. de Cl. Garnier).

- Rebellant à l'estolle, accompagner mes pas, [6 v<sup>o</sup>]  
 Sus sus, Prebstres, frappez desur la beste prise,  
 160 Que par force on le traine aux degrés de l'Eglise.  
 Ainsi le gros mastin des enfers fut trainé,  
 Quand il sentit son col par Alcide enchesné<sup>1</sup>,  
 Mais si tost que du jour aperceut la lumiere,  
 164 Beant<sup>2</sup>, il s'acula dedans une poussiere,  
 Et là tournant, virant son corps par les sablons  
 Tantost alloit avant, tantost à reculons.  
 Puis poussif se faisant trainer à toute force,  
 168 Avoit en mille neudz toute la chene entorce,  
 Tirant le col arriere : Hercule qui se mit  
 En couroux, estrangla le mastin qui vomit  
 Du gosier suffoqué une bave escumeuse,  
 172 Dont naquit l'Aconit herbe tresveneneuse<sup>3</sup>.  
 Ainsi ce Lou-garou son venin vomira  
 Quand de son estomac le diable s'en fuira.  
 Ha Dieu qu'il est vilain ! il rend desja sa gorge  
 176 Large comme un soufflet, le poumon d'une forge,  
 Qu'un boyteux marechal anime quand il faut  
 Fraper à tour de bras sur l'enclume un fer chauld<sup>4</sup>.  
 Voyez combien d'humeurs differentes luy sortent

165. 87 Et là veautrant son corps par l'espais des sablons

172. 71-87 herbe tresvenimeuse

173. 84-87 un venin vomira

176-177. 78 Large comme un soufflet qui anime la forge... | 84-87  
 Aussi large qu'on voit les soufflez d'une forge, Qu'un boiteux mares-  
 chal esvente

1. Cerbere, enchainé par Hercule. Cf. Ovide, *Met.*, VII, 407 sqq.

2. Tenant ouverte sa triple gueule. Souvenir de Virgile, *Georg.*, IV, 483 : tenuitque inhians tria Cerberus ora.

3. Cf. Théophraste, *Hist. des Plantes*, IX, 16, 4; Ovide, *loc. cit.*, 415 sqq.

4. Le maréchal-ferrant est assimilé à Vulcain, le divin forgeron, qui était boiteux (cf. Homère, *Il.*, I, 607).

- 80 Qui de son naturel les qualitez raportent !  
 La rouge que voyla le fist presomptueux,  
 Ceste verte le fist mutin tumultueux,  
 Et ceste humeur noirastre & triste de nature
- 84 Est celle qui pipoit les hommes d'imposture,  
 La rousse que voyla le faisoit impudent, [7]  
 Boufon, injurieux, brocardeur, & mordant,  
 Et l'autre que voicy visqueuse, espaisse, & noire,
- 88 Le rendoit par sur tous superbe au consistoire.  
 Je me fache de voir ce meschant animal  
 Vomir tant de venins : tout le cueur m'en fait mal.  
 Faites venir quelque homme expert en medicine
- 92 Pour l'abreuver du just d'une forte racine,  
 Si son mal doit garir, l'Helebore sans plus  
 Garira son cerveau lunatique & perclus <sup>1</sup>.  
 Je pense à voir son front qu'il n'a point de cervelle,
- 96 Je m'en vois luy sonder le nez d'une esprouvelle <sup>2</sup> :  
 Certes il n'en a point, le fer est bien avant,  
 Et en lieu de cerveau son chef est plain de vent.  
 Helas j'en ay pitié, si faut il qu'on le traite :
- 100 Il faut que chez Thony il face une diette,  
 Ou bien que le Greffier, comme un Astolphe, en bref  
 Luy souffle d'un cornet le sens dedans le chef <sup>3</sup>.

188. 84 taquin au Consistoire | 87 hargneux au Consistoire

191. 71-87 graphie medecine

198. 87 son chef n'est que du vent

1. Déjà vu plus haut. Ici, R. répond directement à l'auteur de l'épître préface des trois pamphlets que I. D. N. compare à trois pilules expédiées à Ronsard, « en attendant que l'Anticyre t'envoie autant d'hellebore qu'il est requis pour purger ton cerveau ».

2. « Ferrement de chirurgien long et menu, duquel il sonde le fond des playes » (Cl. Garnier).

3. Thony et Le Greffier étaient deux fous de Cour. Cf. Brantôme, *Mémoires*, Index (éd. Lalanne); Dreux du Radier, *Récréations historiques...*

S'il veut que la santé pour jamais luy revienne,  
 204 Il faut que par neuf jours <sup>1</sup> seulement il s'abstienne  
 (Non pas de manger chair ny de boire du vin)  
 Mais de lire & de croire aux œuvres de Calvin,  
 Abjurer son erreur fauce & pernicieuse,  
 208 Ne trainer plus au corps une ame injurieuse,  
 Ne tourmenter plus Dieu d'opinions, & lors  
 Sa premiere santé luy rentr'a dans le corps <sup>2</sup>.

Or sus changeon propos & parlon d'autre chose,  
 212 Tu dis qu'une sourdesse a mon oreille close,  
 Tu te moques de moy, & me viens blasonner [7 v°]  
 Par un pauvre accident que Dieu me veut donner.

Nouvel Evangeliste, incensé, plain d'oultrage!  
 216 Vray enfant de Sathan <sup>3</sup>, dy moy en quel passage  
 Tu trouves qu'un Chrestien (s'il n'est bien enragé)  
 Se doyve comme toy moquer d'un affligé?  
 Ta langue monstre bien aux brocards qu'elle rue,  
 220 Que tu portes au corps une ame bien tortue!  
 Quoy? est-ce le proffit & le fruit que tu fais  
 En preschant l'Evangelille, où tu ne creuz jamais?  
 Que tu te moques bien de l'escripture sainte  
 224 Ayant le cueur mechant, & la parolle feinte!  
 Quoy? moquer l'affligé sans t'avoir irrité  
 Est-ce pas estre Athée & plain d'impieté?

214. 78-87 Pour un pauvre accident

215. 78-87 graphie incensé

---

avec l'histoire des fous en titre d'office (La Haye, 1768, 2 vol. in-12);  
 A. Canel, *Rech. hist. sur les fous des rois de Fr.* (Paris, Lemerre, 1873),  
 pp. 139, 173 et suiv. Quant à Astolphe, c'est un héros de l'Arioste,  
 qui rend le bon sens à Roland en le lui faisant respirer par les narines,  
*Orl. fur.*, ch. 38, st. 23 et 24; ch. 39, st. 55 et suiv.

1. « La neufvaine accoutumée aux Eglises, de tout temps, faisant  
 trois nombres de trois, nombre heureux » (Cl. Garnier).

2. Syncope, pour le futur *rentrera*.

3. Cf. ci-dessus, vers 118.

Les Lyons Africans, les Tigres d'Hyrcanie

128 Ne couvent dans le cueur si grande felonnie !

Apren icy de moy que Dieu te punira,

Et, comme tu te ris, de toy il se rira :

Tu peux bien en mentant tromper nous pauvres hommes

132 Qui grossiers de nature & imbecilles sommes,

Non la fureur de Dieu, qui voit d'un œil profond

Ton cueur & tes pensers & scait bien quels ils sont <sup>2</sup>.

On dit qu'à-haut du ciel, au davant de la porte,

136 Il y a deux tonneaux de differente sorte,

L'un est plain de tous biens, l'autre est plain de tous maux,

Que Dieu respant ça bas sur tous les animaux :

Il nous donne le mal avecques la main dextre,

40 Et le bien chichement avecques la senestre <sup>3</sup>,

Si faut il prendre à gré ce qui vient de sa part, [8]

Car sans nostre congé ses dons il nous depart <sup>4</sup>.

Les poètes premiers, dont la gloire cogneue

44 A défié les ans, avoient mauvaise veue,

Thamire, Tiresie, Homere, & cestuy là

Qui au pris de ses yeux contre Helene parla <sup>5</sup>,

230. 67-73 de toy fol se rira | 78 *texte prim.* | 84-87 vengeur il se rira

231. 84-87 De toy, qui en preschant peux bien tromper les hommes

233. 67-78 Mais tu ne trompes Dieu | 84-87 Mais non pas l'Eternel

235. 84-87 qu'au ciel là haut | 67-87 *graphie* au devant

241-242. 78-87 *guillemets*

1. Déjà vu ci-dessus dans la Remonstrance, vers 715.

2. Dieu seul sonde les reins et les cœurs. Cf. *Paralip.*, 28, 9 ; David, *Ps.* VII, 10, et S. Paul, *ad. Rom.*, 8, 27. Cf. ci-après, vers 634 et suiv.

3. Légende d'origine homérique (*Il.* XXIV, 527 et suiv.), déjà vue au tome X, p. 9. — Une fois de plus, R. confond le Zeus des païens avec le Dieu des chrétiens (cf. le tome VIII, p. 59, note 2).

4. C.-à d. : Car sans notre permission il nous distribue ses dons. Cf. S. Paul, *ad Rom.*, 9, 18.

5. Thamyras, poète légendaire de Thrace, comme Orphée. — Tiréasias, devin de Béotie, bien connu par Homère, Pindare et Sophocle ; aveuglé, selon les uns par Junon (cf. Ovide, *Mét.* III), selon les autres par Pallas (cf. Callimaque, II). — La cécité d'Homère nous est connue



Et ceux de nostre temps à qui la Muse insigne  
 248 Aspire, vont portant la sourdesse pour signe,  
 Tesmoing est du Bellay qui comme moy fut sourd,  
 Dont l'honneur merité par tout le monde court <sup>1</sup>.

Vrayment quand tu estois à Paris l'autre année  
 252 Descharné, deshalé, la couleur bazanée,  
 Et pasle tout ainsi qu'un Croissant enchanté <sup>2</sup>,  
 J'eue pitié de te voir en ce point tormenté,  
 Et sans injurier la misere commune,  
 256 J'avois compassion de ta pauvre fortune.

Or, à ce qu'on disoit, ce mal tu avois pris  
 Travaillant au mestier de la belle Cypris<sup>3</sup>,  
 Toutesfois contemplant ta taille longue & droite,  
 260 Ta main blanche & polye, & ta personne adroite,  
 Te cognoissant gaillard, honeste, & gracieux,  
 Et faire sagement l'amour en divers lieux,  
 (Tu sçais si je di vray) je fis à Dieu priere  
 264 De te faire jouïr de ta santé premiere,  
 Car te voyant ainsi, j'avois pitié de toy,  
 Tant s'en faut que l'Envie entrast jamais chés moy.

249. 84-87 comme moy demy-sourd

261. 67-87 honneste, gracieux

265. 78-87 En te voyant ainsi

---

par l'hymne à Apollon qui lui est attribué (vers 172) et par la biographie que lui a consacrée le pseudo-Hérodote. — Quant à la périphrase, elle désigne le poète Stésichore, dont la cécité était due, croyait-il, à Castor et à Pollux, qui auraient ainsi vengé leur sœur Hélène des médisances du poète (v. tome II, p. 19 et 20).

1. V. dans les œuvres de ce poète l'Hymne de la Surdité, dédié à Ronsard (éd. Chamard, tome V, p. 185 et suiv.); et mon édition critique de la *Vie de Ronsard*, p. 81-82.

2. Deshalé = exténué (Huguet, *Dict. du seiz. s.*). Le croissant enchanté, c.-à-d. influencé par une opération magique (cf. tome I, p. 241, vers 61 et suiv.).

3. Vénus, déesse de l'amour, adorée à Cypre (= Chypre), comme à Cythère.

Tu m'accuses, cafard, d'avoir eu la verolle<sup>1</sup>.

- 268 Un chaste Predicant de fait et de parolle  
Ne debvroit jamais dire un propos si vilain. [8 v°]  
Mais que sort il du sac ? cela dont il est plain.

Au moins fay moi citer pour ouyr mes deffences !

- 272 Peut estre je diray des mots que tu ne penses,  
Je t'apprendray comment tu te pourras guerir  
Du mauvais reliquat lequel te fait mourir,  
Et courtois envers toy, je te resoudray toute  
276 L'humeur qui entretient tes nodus & ta goutte.  
Voy tu ma charité qui te vient à propos ?  
Vrayment tu me fais tort, sans tes mechans propos  
Je m'allois marier, mais ores nulle femme  
280 Ne me veut espouser : ains par tout me diffame<sup>2</sup> !

Tu dis que je suis vieil, encore n'ai-je atteint  
Trente & sept ans passés<sup>3</sup>, & mon corps ne se plaint

280. 67-73 Ne me veut espouser : tant de force a ton blâme

271-280. 78-87 remplacent ces dix vers par ceux-ci : Tousjours le voleur pense à la despouille prise, Et tousjours le paillard parle de paillardise. Ne te ry plus de moy, & te tais, vieil luton (84-87 Tais-toy, de l'Evangile impudent avorton). J'entends encor assez pour ouyr ton dicton, Quand dedans un tombeau tout emplastré d'ordure Les cendres de ton corps seront la sepulture (84-87 Nostre place Maubert sera ta sepulture).

1. V. ci-dessus, quatrain en vers rapportés. Ce grief est un de ceux qu'échangeaient couramment les adversaires au xvi<sup>e</sup> siècle. On le retrouve au sujet de Ronsard dans une épigramme latine, où la syphilis est appelée *lues hispanica*. Cf. Fr. Charbonnier, thèse complém., p. 60 et suiv.

2. Plaisante ironie, vu que Ronsard, tonsuré et bénéficiaire, ne pouvait pas se marier, à moins de perdre ses droits aux bénéfices ecclésiastiques. V. ce que j'en ai dit au tome X, p. 94 et 101. — La var. de cet alinéa contient le mot « dicton », que Cl. Garnier explique ainsi : « Le jugement que prononce le bourreau tout haut quand il fait mourir un patient. »

3. Si Ronsard est né le 11 septembre 1524, date traditionnelle donnée par lui-même (tome VI, p. 65), il se rajeunit ici d'un an au moins, puisqu'en avril 1563 il aurait eu 38 ans et demi ; s'il est né le 2 septembre 1525, comme le pense H. Longnon (*Pierre de Ronsard*, p. 83 et suiv.), ce vers est encore en deçà de la vérité, puisque les trente-sept ans auraient été « passés » depuis six mois. Il s'est rajeuni encore ailleurs (v. la note suivante).

D'ans ny de maladie, & en toutes les sortes  
 284 Mes nerfs sont bien tendus & mes venes bien fortes :  
 Et si j'ai le teint palle & le cheveil grison,  
 Mes membres toutesfois ne sont hors de saison <sup>1</sup>.

Or cela n'est que jeu dont je ne fais que rire,  
 288 Et voudrois que ce fust le plus de ton medire.

Mais pourquoy semes tu si faucement de moy  
 Que je suis un Athée, infidelle & sans loy <sup>2</sup> ?  
 Si tu es si ardent & si brullé d'envie  
 292 D'informer de mes meurs, de mon fait, de ma vie,  
 Je ne suis incogneu : tu pourras aisement  
 Sçavoir quel j'ay vescu des le commencement.  
 J'ay suyvi les grands Roys, j'ay suyvi les grands Princes <sup>3</sup>,  
 296 J'ay pratiqué les meurs des estranges provinces <sup>4</sup>,  
 J'ay long temps escollier en Paris habité, [9]  
 Là tu pourras scavoir de moy la verité <sup>5</sup> :  
 Lors tu pourras juger sans plus me faire injure

285. 78-87 *graphie le cheveu*

1. Cf. le début de l'ode *Pour avoir trop aimé* (tome VII. p. 307) et l'élégie à l'Huillier (tome X, p. 294 et suiv.).

2. On lit dans le pamphlet de Zamariel :

Athée est qui mentant maintient la Papauté,  
 De laquelle il se moque et voit la fausseté.  
 Athée est, qui n'attend une seconde vie,  
 Athée est, qui un bouc à Bacchus sacrifie.

3. Comme page des princes François et Charles, premier et troisième fils de François I<sup>er</sup>, puis du roi d'Ecosse Jacques V, puis du prince Henri, deuxième fils de François I<sup>er</sup>, qu'il continua de servir « domestique à ses gages » durant tout son règne comme « poète du roi ». Il était en outre « conseiller et aumônier ordinaire du roi », depuis les environs du 1<sup>er</sup> janvier 1559 (v. les tomes VI, p. 66 et suiv. ; IX, *Intro.*, p. vii et suiv. et p. 131).

4. C.-à-d. des pays étrangers, Allemagne, Flandre, Ecosse, Angleterre. Quant à l'Italie, il n'y est jamais allé, quoi qu'on ait dit (cf. tome X, p. 32, note 5).

5. C.-à-d. : à Paris tu pourras connaître la vérité sur moi. Il y avait habité comme, « escollier » de 1545 à 1550 environ.

300 Par la seule raison, non par la conjecture.

Ne conclus plus ainsi : Ronsard est bien apris,  
Il a veu l'Evangile, il a veu nos escrits,  
Et si n'est Huguenot : il est doncques Athée.

304 Telle conclusion est fausement getée,  
Car tous les bons esprits n'ensuivent point tes pas,  
Et toutesfois sans Dieu vivans ils ne sont pas :

Telle injure redonde aux plus grans de l'Europe,  
308 Dont à peine de mille un s'enroule en ta trope <sup>1</sup>.

Lequel est plus Athée ou de moy ou de toy,  
De moy qui ay vescu tousjours tranquille & coy,  
En la loy du pays, en l'humble obeissance

312 Des Roys, des Magistrats, & de toute Puissance,  
Qui sans estre pipé d'une nouvelle erreur

N'ay mis par mes sermons les peuples en fureur ?

Ou toy qui en ouvrant le grand cheval de Troye,  
316 As mis tout ce Royaume aux estrangers en proye <sup>2</sup> ?

As fait que le voisin a tué son voisin,

Le pere son enfant, le cousin son cousin,

Qui rends Dieu partial selon ta fantasie <sup>3</sup>,

320 Qui es melancholique & plain de frenesie,

Qui fais de l'habille homme, & qui aux innocens

Interpretes, malin, l'Evangille à ton sens ?

303. 67-87 Et n'est pas Huguenot

308. *On lit s'enroule (et s'enroule) dans toutes les anc. éd.*

312. 67-87 qui ont sur moi (84-87 sur nous) puissance

313. 67-87 Qui sans m'ensorceler d'une nouvelle erreur

1. C.-à-d. : s'enrôle en ta troupe. V. l'app. crit.

2. Le cheval de Troie était devenu proverbial. Cf. Erasme, *Adag.*, art. *Ex equo Trojano* : « Tullius pro Murena dicit equum Trojanum intus esse, quum sentit Reipublicae periculum esse a civili discordia ». Cf. Cicéron, *Pro Mur.*, 37, 78, fin ; in *Verrem*, 4, 23, 52.

3. C.-à-d. : qui prétends que Dieu prend parti pour toi. Cf. ci-après, vers 989 et suiv.

- Qui as jusques aux os la commune oppressée <sup>1</sup> ?  
 324 Et sans dessus-desoubs la France renversée ?  
     Ainsi qu'on voit la mer quand l'Auton d'un costé [9 v°]  
     Lucte contre Aquilon au gosier indonté <sup>2</sup>,  
     Tous deux à contre fil horriblant leur haleine  
 328 Du font jusques au haut bouleversent l'arene :  
     Un flot roule deça, l'autre roule dela,  
     L'autre suit, l'autre pousse, & du branle qu'il a  
     Fait marcher son voisin, à la fin plains de rage,  
 332 Cassez et renversez se rompent au rivage :  
     L'escume sur le dos des ondes se roüant,  
     Tournant, piroüettant au vent se va joüant :  
     Contre les grans rochers une tempeste aboye,  
 336 Meint tortu tourbillon, qui sur le bord tournoye,  
     Comme une Pyramide esleve dans les cieux  
     Le sablon qui le jour derobe de nos yeux <sup>3</sup>.  
     Ainsi la France hélas de tout malheur comblée  
 340 Par tes opinions erroit toute troublée,  
     Ja preste à se noyer : & sans l'Astre jumeau  
     De la Royne & du Prince, elle fust au tombeau <sup>4</sup>.

323. 67-87 Qui as comme un brigant la Justice oppressée  
 325. On lit Auton dans toutes les éd. contemporaines de R., mais Autan  
 en 1609-1630

328. 63 bouleverse (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

332. 63-67 Casser & renverser (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

329-338. 78-87 remplacent ces dix vers par ce distique : Toute la mer  
 se trouble &, s'eslevant aux cieux, Des matelots desrobe & l'esprit & les  
 yeux

341. 84-87 Ja preste à s'abysmer

1. C.-à-d. : qui as opprimé l'ensemble des Français.

2. L'Auton, c'est l'autan, vent violent qui vient du Sud ; l'Aquilon, c'est le vent du Nord.

3. Comparaison inspirée de Virgile, *Georg.*, III, 196 sq. ; *En.*, II, 416 sqq. ; VII, 528 sqq. ; X, 356 sqq. Cf. au tome X, p. 8 et 9, un développement analogue, dont j'ai omis la source, Virgile, *Georg.*, III, 196 sqq.

4. L'astre jumeau, c'est la constellation de Castor et Pollux, qui pas-

Mais la paix que la Royne heureusement a faite

344 L'a remise en vigueur, & sa force a refaitte <sup>1</sup>,  
Comme une douce pluie en sa vertu remet  
La fleur espanouye, à qui ja le sommet  
Pendoit flaistry du chaut, quand l'herbe fanissante  
348 Sent du soleil d'Esté l'ardeur la plus cuisante.

Je ne suis ny rocher, ny Tygre, ny Serpent  
Mon regard contre bas brutalement ne pend,  
J'ay le chef eslevé pour voir & pour cognoistre  
352 De ce grand univers le seigneur & le maistre <sup>2</sup>,  
Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut, [10]  
Je suis tresassuré qu'un Moteur est là haut <sup>3</sup>,  
Qui tout sage & tout bon gouverne cest empire,  
356 Comme un Pilote en mer gouverne son navire :  
Et que ce grand Palais si largement vosté  
De son divin Ouvrier ensuit la volonté.

Or ce Dieu tout parfait, plain d'éternelle essence,  
60 Tout remply de vertu, de bonté, de puissance,  
D'immence majesté, qui voit tout, qui scait tout,  
Sans nul commencement, sans milieu, ne sans bout,  
Dont la divinité tresroyalle & supresme  
64 N'a besoin d'autre bien, sinon de son bien mesme,

347-348. 84-87 Pendoit flestry du chaud, quand le Soleil ameine Les  
fievers & la soif à nostre race humaine

354. 67-87 J'ay le cœur assuré

357. 78-87 graphie vouté (et voûté)

359. 67-87 Or ce Dieu tout-puissant

sait pour favorable aux matelots (cf. Horace, ode *Sic fratres Helenae*, début).

1. La paix d'Amboise (mars 1563).

2. Souvenir d'Ovide, *Mét.*, I, 184 sqq. : Os homini sublime dedit...

3. Aristote appelait Dieu : « le moteur immobile » (*Physique*, VIII, 5 et 6). Le mot lui-même est antérieur à Ronsard ; on le trouve dans J. Lemaire, *Temple de Venus*, sermon de Genius.



- Se commençant par elle & finissant en soy :  
 Bref ce Prince eternel, ce Seigneur & ce Roy,  
 Qui des peuples le pere & le pasteur se nomme,  
 368 Ayant compassion des miseres de l'homme,  
 Et desirant qu'il fust du peché triomphant,  
 En ce monde envoya son cher unique Enfant,  
 Eternel comme luy, de la mesme matiere,  
 372 Ayant du pere sien la gloire toute entiere.
- Or ce fils bien aymé qu'on nomme Jesuschrist <sup>1</sup>  
 (Au ventre virginal conçu du saint Esprit)  
 Vestit sa deité d'une nature humaine,
- 376 Et sans peché, porta de nos pechés la peine <sup>2</sup> :  
 Publiquement au peuple en ce monde prescha,  
 De son pere l'honneur, non le sien, il chercha,  
 Et sans conduire aux champs ny soldats ny armées,  
 380 Fist germer l'Evangille es terres Idumées <sup>3</sup>.
- Il fut acompagné de douze seulement, [10 v°]  
 Mal nourry, mal vestu, sans biens aucunement  
 (Bien que tout fut à luy de l'un à l'autre pole) :
- 384 Il fut tresadmirable en œuvre & en parolle,  
 Aus mors il fit revoir la clarté de nos cieux,  
 Rendit l'oreille aux sours, aux aveugles les yeux,  
 Il soula de cinq pains les troupes vagabondes,

371-372. 67-87 & de la mesme essence, Ayant du pere sien la gloire & la puissance

382. 84-87 Mal logé, mal vestu, vivant trespovrement

1. Au moment du baptême de Jésus par Jean-Baptiste, une voix venue du ciel proclama : Voilà mon fils bien-aimé (*filius meus dilectus*), en qui je me suis complu (Matthieu, 3, 17; Marc, 1, 11; Luc, 3, 22). De même au moment de la transfiguration (Marc, 9, 6).

2. Cf. 1<sup>re</sup> ép. de S. Jean, 3, 5; 2<sup>e</sup> ép. de S. Paul *ad Corinth.*, 5, 21; 1<sup>re</sup> ép. de S. Pierre, 2, 22 et 24.

3. Adjectif calqué sur l'accusatif latin *Idumaeas* (cf. t. V, p. 219; IX, p. 94).

388 Il arresta les vens, il marcha sur les ondes,  
Et de son corps divin, mortellement vestu,  
Les miracles sortoient, tesmoings de sa vertu <sup>1</sup>.

Le peuple qui avoit la cervelle endurcie <sup>2</sup>

392 Le fist mourir en croix, suivant la prophetie,  
Il fut mis au tombeau, puis il resuscita,  
Puis porté dans le ciel à la dextre monta  
De son pere là sus, & n'en doit point descendre

396 Visible, que ce monde il ne consume en cendre <sup>3</sup>.

Quand veinqueur de la mort dans le ciel il passa,

Pour gouverner les siens une Eglise laissa

A qui donna pouvoir de lyer & dissoudre,

400 D'accuser, de juger, de damner & d'absoudre <sup>4</sup>,

Promettant que toujours avecque elle seroit <sup>5</sup>,

Et comme son espoux il ne la laisseroit <sup>6</sup>.

Cette Eglise premiere en Jesuschrist fondée,

404 Pleine du Saint Esprit, s'aparut en Judée,

Puis Saint Pol, le vaisseau de grace & de scavoir <sup>7</sup>,

395. 67-87 De son pere là haut

397. 67-87 dans le Ciel se haussa

402. 67-87 Et comme son espoux ne la delaisseroit

1. Ces miracles sont racontés dans les quatre évangiles, dont les auteurs sont nommés aux vers 414 et 415.

2. Le peuple Hébreu, qualifié par son Dieu de « peuple à la tête dure » (*Exode*, chap. 32, 1, 9 ; 33, 1, 3 ; 34, 1, 9).

3. Tout ce passage, depuis le vers 359, est la paraphrase du Symbole de Nicée ou Credo des Chrétiens.

4. Cf. Matthieu, 18, versets 18 et 19 (paroles du Christ à Pierre) ; Marc, 16, versets 15 et suiv. (mission des Apôtres).

5. Cf. Matthieu, 28, fin : Et ecce ego vobiscum sum, etc.

6. Cette image remonte au Cantique des Cantiques, où le Christ et son Eglise sont préfigurés par l'Epoux et l'Epouse. On la retrouve dans S. Paul, *ad Ephes.* 5, 24 et suiv. ; et dans l'*Apoc.* 19, 7 ; 21, 2 et 9. Mais R. peut l'avoir empruntée à Erasme, *op. cit.* par Franchet, R.H.L. 1932, p. 330.

7. C.-à-d. : le vase d'élection, plein de la grâce divine et de la vérité ou saine doctrine. Il se qualifie lui-même « apôtre des nations » (*ad. Rom.* XI, 13) et déclare en maints endroits qu'il « a reçu la grâce de Dieu ».

La fit ardentement en Grece recevoir,  
 Puyt elle vint à Rome, & de là fut portée

408 Bien loing aux quatre pars de la terre habitée <sup>1</sup>.

Ceste Eglise nous est par la tradition

[11]

De pere en fils laissée en toute nation

Pour bonne & legitime, & venant des Apostres

412 Seulle la confessons sans en recevoir d'autres.

Elle, pleine de grace & de l'esprit de Dieu,

Choisit quatre tesmoins S. Marc, & S. Mathieu,

Et S. Jehan <sup>2</sup>, & S. Luc, & pour les faire croire

416 Aux peuples baptizez aprouva leur histoire <sup>3</sup>.

Si tost qu'elle eut rangé les villes & les Roys

Pour maintenir le peuple elle ordonna des loys,

Et afin de coller les provinces unies

420 Comme un cyment bien fort fist des ceremonies,

Sans lesquelles long temps en toute region

Ne se pourroit garder nulle religion.

Certes il faut penser que ceux du premier age

424 Plus que ceux d'aujourd'hui avoient le cerveau sage,

Et que par ignorance ils n'ont jamais failly,

Car leur siecle n'estoit d'ignorance assailly <sup>4</sup>.

Or cette Eglise fut des long temps figurée

428 Par l'Arche qui flotloit desur l'onde azurée,

Quand Dieu ne pardonnoit qu'aux hommes qui estoient

414-415. 67-87 Choisit quatre tesmoins, Sainct (84-87 saints) Jehan (*et* Jean), Luc, Marc, Matthieu, Secretaires de Christ

420. 71-87 *graphie* ceremonies

1. Cf. les Actes des Apôtres et les épîtres de S. Paul. — Pour les « quatre pars », v. le tome IX, p. 125, note 2.

2. Jehan ne compte que pour une syllabe, car on prononçait Jean.

3. C.-à-d. : reconnut la véracité des Evangiles.

4. Exact pour la primitive Eglise, celle du 1<sup>er</sup> siècle (v. ci-dessus la Continuation, vers 241). Mais les hérésies commencèrent de bonne heure, dès le 1<sup>er</sup> siècle avec les Gnostiques et les Montanistes ; puis vinrent les Manichéens, les Ariens, les Pélagiens, etc.

Entrés au fond d'icelle, & dans elle habitoient.  
 Le reste fut la proye & le jouët de l'onde,  
 32 Que le ciel desborda pour se vanger du monde.  
 Aussi l'homme ne peut en terre estre sauvé,  
 S'il n'est dedans le sein de l'Eglise trouvé,  
 Si comme un citoyen n'habite dedans elle,  
 36 Ou s'il cherche autre part autre maison nouvelle <sup>1</sup>. [11 v<sup>o</sup>]  
 Il est vray que le Temps qui tout change & destruit  
 A mille & mille abus en l'Eglise introduit,  
 Enfants d'ignorance, & couvez sous la targe  
 40 Des Prelats ocieux <sup>2</sup>, qui en avoient la charge.  
 Je sçay que nos Pasteurs ont désiré la peau  
 Plus qu'ils n'ont la santé de leur pauvre troupeau <sup>3</sup> :  
 Je sçay que des Abbés la cuisine trop riche  
 44 A laissé du Seigneur tomber la vigne en friche,  
 Je voy bien que l'yvraye estouffe le bon blé <sup>4</sup>,  
 Et si <sup>5</sup> n'ay pas l'esprit si gros ne si troublé  
 Que je ne sente bien que l'Eglise premiere

441. 84-87 ont souhaité la peau

442. 71-87 *graphie* troupeau

1. Cette comparaison de l'Eglise chrétienne avec l'Arche de Noé qui sauva l'humanité du déluge (*Genèse*, ch. VI, et suiv.) se trouve dans les Evangiles : Matthieu, 24, 37, Luc, 17, 26, et dans la prem. ép. de S. Pierre, 3, 20 et 21. Quant aux quatre derniers vers, ils paraphrasent l'adage doctrinal : « Hors de l'Eglise point de salut », dont les théologiens trouvent l'inspiration dans cette parole du Christ : Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui vero non crediderit, condemnabitur (Marc, XVI, 16). Cf. S. Augustin : Salus extra Ecclesiam non est (*De Baptismo*, IV, ch. 17) et Origène : Extra hanc domum, id est extra Ecclesiam, nemo salvatur (*Homil.* 3).

2. C.-à-d. : sous la protection des prélats oisifs.

3. Cf. ci-dessus la Remonstrance, vers 286, note.

4. Images empruntées aux paraboles de l'Evangile : Matthieu, ch. 21, versets 33 et suiv. pour la première, et ch. 13, versets 24 et suiv. pour la seconde. Elles étaient devenues proverbiales. Cf. Erasme, *op. cit.*, par Franchet, R. H. L. 1932, p. 324.

5. Ce serait un contresens de traduire ces deux mots par : Et cependant. Ils signifient ici : Et ainsi, et par là même ; comme ailleurs, t. IX, p. 177, vers 65 ; X, p. 43, vers 108 ; p. 46, vers 177, etc.

448 Par le temps a perdu beaucoup de sa lumiere <sup>1</sup>.

Tant s'en faut que je vueille aux abus demeurer,  
Que je me veus du tout des abus separer <sup>2</sup>,  
Des abus que je hay, que j'abhore, & mesprise :

452 Pourtant je ne me veus separer de l'Eglise,  
Ny ne feray jamais, plustost par mille efforts  
Je voudrois endurer l'horreur de mille mors.

Comme un bon laboureur qui par sa diligence

456 Separe les chardons de la bonne semence <sup>3</sup>,  
Ainsi qui voudra bien l'Evangille avancer <sup>4</sup>  
Il faut chasser l'abus & l'Eglise embrasser,  
Et ne s'en separer, mais fermement la suivre,

460 Et dedans son giron toujours mourir & vivre.  
Si donc je suis Athée en suivant cette loy,  
La faute est à mon pere, & le blasme est à moy <sup>5</sup>.

452. 67-87 Je ne me veux pourtant

456. 84-87 Separe les bourriers (*et* bourriers)

457-458. 84 Ainsi qui voudra bien l'Evangile purger Il faut de tant  
d'abus l'Eglise descharger | 87 Il faut comme en un van de l'Eglise trier  
Les abus, les jetter, & non la decrier

459. 84-87 Et non s'en separer

461. 71-87 Donc si je suis Athée

1. Ronsard reconnaît pour la troisième fois les tares du clergé catholique de son temps. Cf. l'Elegie à G. des Autels (t. X, p. 355) et ci-dessus la Remonstrance, vers 277 et suiv. ; 421 et suiv.

2. Du tout = totalement. — Des deux *que* de cette phrase, le premier dépend de « s'en faut », le second est le corrélatif de « tant ». V. une tournure analogue au tome X, p. 109, vers 10.

3. Encore une comparaison prise à l'Evangile : Matth., 3, 17 ; Luc, 3, 12. — Le mot *bourrier* de la var. désigne les menus brins de paille et la balle qui s'échappent du van. On le trouve encore ci-après, vers 856.

4. Deux sens possibles : si l'on veut alléguer l'Evangile et s'y conformer ; ou bien : si l'on veut faire progresser l'Evangile, étendre le règne de Dieu. — La var. de 1584 offre un sens différent : expurger ou améliorer l'Evangile. — ce qui n'est pas admissible. Seule, la var. de 1587 offre un sens à la fois clair et logique.

5. Comprendre : la faute est à mon père, de m'avoir ainsi instruit ; le blâme est à moi, de l'avoir cru. Cf. ci-dessus la Remonstrance, vers 214, note.

- Tu dis en vomissant de sur moy ta malice  
 54 Que j'ay fait d'un grand bouc à Bachus sacrifice <sup>1</sup>,  
 Tu mens impudemment, cinquante gens de bien [12]  
 Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien <sup>2</sup>.  
 Muses qui habités de Pernasse la croupe,  
 8 Filles de Jupiter, qui allés neuf en trope,  
 Venés, & repoussés par vos belles chansons  
 L'injure faitte à vous & à vos nourrissons.  
 Jodelle ayant gaigné par une voix hardie  
 2 L'honneur que l'homme grec donne à la Tragedie,  
 Pour avoir en haussant le bas stille françois,  
 Contenté doctement les oreilles des Roys <sup>3</sup>,  
 La brigade qui lors au ciel levoit la teste <sup>4</sup>  
 6 (Quand le temps permettoit une licence honeste) <sup>5</sup>

467. 67 Pernase | 71-87 Parnasse

1. Ce grief est ainsi présenté dans le pamphlet de Zamariel :

Athée est qui un bouc à Bacchus sacrifie,

et dans le troisième pamphlet :

Celuy cognoit, Ronsard, ta profane malice,  
 Qui scait comme tu fis d'un Bouc le sacrifice,  
 Lez Paris, dans Arcueil, accompagné de ceux,  
 Qui, payens comme toy, lui offrirent des vœux.

On le retrouve dans le « Temple de Ronsard » et dans la « Remonstrance à la Royne », pamphlets protestants postérieurs de quelques mois à la Responce aux injures.

2. Il s'agit du banquet d'Arcueil offert à Jodelle par les poètes de la Brigade au lendemain du succès de sa tragédie de *Cléopâtre*. V. les vers qui suivent.

3. La représentation avait eu lieu à Paris à l'hôtel de Reims devant le Roi, en février 1553 (n. st.). Cf. Pasquier, *Rech. de la France*, liv. VI, ch. VII (éd. de 1611), et pour la date mon *Ronsard poète lyrique*, p. 100.

4. C.-à-d. : qui était fière de ses succès, notamment de celui de Jodelle. Elle l'emportait définitivement sur l'école de Marot. Noter que Ronsard dit « la Brigade », et non pas la Pléiade, qui fut une sélection de la Brigade, constituée seulement en 1555. Cf. le tome VIII, p. 44 et mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 223.

5. C.-à-d. : durant le Carnaval, et, comme dit Binet, « aux jours licentieux de Caresme prenant ».



Honorant son esprit gaillard & bien apris,  
Luy fait present d'un bouc, des Tragiques le pris <sup>1</sup>.

Ja la nape estoit mise & la table garnie

480 Se bordoit d'une saincte & docte compaignie,  
Quand deux ou troys ensemble en riant ont poussé  
Le pere du troupeau, à long poil herissé :

Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte :

484 D'un chapellet de fleurs la teste il avoit ceinte,  
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit  
Dequoy telle jeunesse ainsi le presentoit :

Puis il fust rejetté pour chose mesprisée

488 Apres qu'il eust servi d'une longue risée <sup>2</sup>.

De Baize, qui reluist entre vous tout ainsi

Qu'un Orion armé par le ciel obscurcy <sup>3</sup>,

Que Dieu (ce dittes vous) en tous lieux acompaigne,

492 A bien fait sacrifice aux Muses d'une Taigne <sup>4</sup>.

482. 71-87 *graphie troupeau*

489-490. 67-78 De Baize (*et Beze*) qui Profette (*et Prophete*) en apparence luit Entre vous tout ainsi qu'un Orion de nuict | *Bl* Entre vous tous (*texte fautif*)

1. R. commet ici l'erreur historique, qui remonte à Horace, *Ep. ad Pis.*, 220, et sera vulgarisée par Boileau (*A. P.*, III, vers 66). Le prix offert par les Grecs aux poètes tragiques n'était pas un bouc (noté par Fr. Charbonnier, *op. cit.*, p. 86).

2. Cf. les Dithyrambes « à la pompe du bouc de Jodelle » (au tome V, p. 53 et les notes) et une pièce de même titre qui a pour auteur A. de Baïf (éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 209). Ne pas confondre, comme on l'a fait trop souvent à la suite de Cl. Garnier, cette fête littéraire d'Arcueil avec l'excursion de Dorat et de ses élèves qui eut lieu aussi à Arcueil en juillet 1549 et que R. a chantée dans les Bacchanales (tome III, p. 184).

3. Chasseur légendaire dont le nom fut donné à une constellation ; dans les ouvrages d'astronomie illustrés, on le représentait revêtu d'une armure complète (v. par ex. Hygin, *Poët. Astron.*, livre III).

4. Allusion à une « épigramme » *Ad Musas*, en vers phaléciens, où Th. de Bèze avait sacrifié aux Muses une teigne qui dévorait ses livres ; cette pièce avait paru dans ses *Poemata*, édités à Paris chez Conrad Badius en 1548.

S'il a fait tel erreur, luy qui n'a rien d'humain, [12 v<sup>o</sup>  
Permettés que j'en face un autre de ma main <sup>1</sup>.

Sus, boufons & plaisans que la Lune gouverne,  
496 Allés chercher un Asne aux montaignes d'Auvergne <sup>2</sup>,  
D'oreilles bien garny, & en mille façons  
Couronnés luy le front de foin & de chardons,  
Troussés vous jusque au coude, escorchés moy la beste,  
500 Et de ce Predicant atachés à la teste  
Les oreilles, ainsi que les avoit Midas,  
Ce lourdaud Phrygien, qui grossier ne sceut pas  
Estimer de Phebus les chansons & la Lyre,  
504 Quand il blasma le bon & honora le pire <sup>3</sup> :  
Mais non laisse le là, je suis content assés  
De cognoistre ses vers des miens rapetassés <sup>4</sup>.

Tu te plains d'autre part que ma vie est lascive,  
508 En delices, en jeux, en vices excessive <sup>5</sup>,  
Tu mens mechamment : si tu m'avois suivi  
Deux moys, tu sçaurois bien en quel estat je vy :  
Or je veux que ma vie en escrit aparaisse :  
12 Afin que pour menteur un chacun te cognoisse.

497-498. 71-78 & en mille cordons Environnez son front de foin & de chardons

505. 71-78 Mais non, laisse ce fat

489-506. 84-87 remplacent ces dix-huit vers par ce distique : Et non sacrifié, comme tu dis, menteur, De telle faulse bourde impudent inventeur

1. C.-à-d. : un autre sacrifice, celui d'un âne, qu'il va décrire par raillerie.

2. Rimes phonétiques : on prononçait Auverne.

3. Cette légende est dans Ovide, *Mét.* XI, 146 et suiv.

4. C.-à-d. : il me suffit de savoir que ses vers sont imités maladroitement des miens.

5. Zamariel lui avait reproché non seulement d'écrire, mais de vivre « à la mode payenne » des poètes antiques :

Tu imites leurs mœurs, & devenu pourceau  
T'efforces d'Epicure augmenter le troupeau.

M'esveillant au matin, davant que faire rien,  
 J'invoque l'Eternel, le pere de tout bien,  
 Le priant humblement de me donner sa grace,  
 516 Et que le jour naissant sans l'offenser se passe,  
 Qu'il chasse toute secte & tout erreur de moy,  
 Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,  
 Sans entreprendre rien qui blesse ma province <sup>1</sup>,  
 520 Treshumble observateur des loys & de mon Prince.

Apres je sors du lict, & quant je suis vestu [13]  
 Je me reнге à l'estude, & aprens la vertu,  
 Comparant & lisant, suyvant ma Destinée,  
 524 Qui s'est des mon enfance aux Muses enclinée :  
 Quatre ou cinq heures seul je m'aresté enfermé,  
 Puis sentant mon esprit de trop lire assommé  
 J'abandonne le livre, & m'en vois à l'Eglise :  
 528 Au retour pour plaisir une heure je devise,  
 De là je viens disner, faisant sobre repas,  
 Puis je rends grace à Dieu : au reste je m'esbas <sup>2</sup> :

Car si l'apresdinée est plaisante & sereine,  
 532 Je m'en vais promener tantost parmy la plaine,  
 Tantost en un village, & tantost en un boys,  
 Et tantost par les lieux solitaires & coys,  
 J'ayme fort les jardins qui sentent le sauvage,  
 536 J'ayme le flot de l'eau qui gazoille au rivage.  
 Là, devisant sur l'herbe aveq' un mien amy  
 Je me suis par les fleurs bien souvent endormy

530. 63 On lit *graces* (*ce qui fausse le vers*) | 67-87 Je rends *graces* à Dieu

1. C.-à-d. : qui blesse mon pays, moralement, matériellement et politiquement (s. ent. comme le font les huguenots).

2. A la fin de son diner (= déjeuner de midi), il dit le *Deo gratias*, et le reste du jour il se divertit.

- A l'ombrage d'un saule, ou lisant dans un livre  
 40 J'ay cherché le moyen de me faire revivre,  
 Tout pur d'ambition & des soucis cuisans,  
 Miserables bourreaux d'un tas de mesdisans  
 Qui font (comme ravis) <sup>1</sup> les prophettes en France,  
 14 Pipant les grands Seigneurs d'une belle apparence.  
 Mais quand le ciel est triste & tout noir d'espaisseur,  
 Et qui ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur,  
 Je cherche compagnie, ou je joüe à la prime <sup>2</sup>,  
 48 Je voltige <sup>3</sup>, ou je saute, ou je lutte, ou j'escrime,  
 Je di le mot pour rire, & à la verité [13 v°]  
 Je ne loge chés moy trop de severité.  
 J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,  
 2 A mettre par escrit mes amoureuses flames,  
 J'ayme le bal, la dance, & les masques aussi,  
 La musicque & le luth, ennemis du souci <sup>4</sup>.  
 Puis quand la nuit brunette a rangé les estoilles  
 6 Encourtinant le ciel & la terre de voilles,  
 Sans soucy je me couche, & là levant les yeux,

546. 67-87 Et qu'il ne fait

554. 67-73 La musique, le luth

551-554. 78-87 suppriment ces quatre vers

1. C.-à-d. : comme s'ils étaient ravis en extase. Allusion à l'attitude des prédicants, déjà vue plus haut (les yeux au ciel et les mains renversées).

2. La prime était un « jeu de cartes, où l'on oste les huicts, les neufs & les dix ; où les testes valent moins et le sept plus. Le flus est de quatre semblables, & prime de quatre différentes, & permis est de faire vade, tant que l'on aye ce que l'on desire » (Cl. Garnier).

3. Il faisait de la voltige, soit sur un cheval de bois, comme le dit Cl. Garnier, soit plutôt sur un vrai cheval. R. avait été très bon écuyer dans sa jeunesse et s'entretenait dans l'art de l'équitation (v. une ode pindarique de Dorat au tome II, p. 217, épode ; et mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 8).

4. Ce quatrain, sincère comme toute la Responce, parut plus tard au poète trop compromettant pour être conservé (v. l'app. crit.). Il est à nos yeux un précieux document.

*Ronsard, XI.*

Et la bouche & le cueur vers la voute des cieux,  
 Je fais mon oraison, priant la bonté haute  
 560 De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Au reste je ne suis ni mutin ny meschant,  
 Qui fais croire ma loy par le glaive tranchant <sup>1</sup>.  
 Voila comme je vy : si ta vie est meilleure,  
 564 Je n'en suis envieux : & soit à la bonne heure <sup>2</sup> !

Mais quand je suis aux lieux où il faut faire voir  
 Ce que peut un tressaint & tresjuste devoir <sup>3</sup>,  
 Lors je suis de l'Eglise une collonne ferme,  
 568 D'un surpelis ondé les espaulles je m'arme <sup>4</sup>,  
 D'une haumusse le bras, d'une chape le dos,  
 Et non comme tu dis faitte de croix & d'os,  
 C'est pour un Capelan <sup>5</sup> : la mienne est decorée  
 572 De grandes boucles d'or, & de frange dorée,  
 Et sans toy sacrilege, encore je l'aurois  
 Couverte des presens qui viennent des Indoïs,  
 Mais ta main de Harpie, & tes griffes trop haves

562. On lit bien ma loy dans toutes les anc. éditions. Ce n'est pas une « coquille » comme on l'a dit, et ici toute correction est inutile.

566. 84-87 D'un cœur devotieux l'office & le devoir

571. 71-87 est honorée

1. La négation du vers précédent retombe sur celui-ci, et il faut comprendre : Je n'impose pas ma croyance par le glaive (s. ent. comme vous le faites, vous autres).

2. Et tant mieux pour toi !

3. Celui de chanoine. Aucun des termes qu'emploie R. dans cet alinéa ne prouve qu'il était prêtre. Ils font seulement allusion aux obligations qu'il avait depuis juin 1560 comme chanoine de Saint-Julien du Mans. Quant au canonicat de Saint-Martin de Tours, qui l'astreignit aux mêmes obligations, il ne l'obtint qu'en janvier 1566.

4. Rimes phonétiques : on prononçait *farne* ou *ferme*, *arme* ou *erme* indifféremment. Cf. tome IX, p. 58, note 3.

5. Le chapelain était un vrai prêtre, attaché à la chapelle d'un seigneur ou d'un couvent. — Zamariel avait écrit :

Quand il se voit vestu d'une trainante chappe,  
 Qui rehaussée estoit, de l'un et l'autre bort,  
 Et de testes et d'os, despoilles de la mort...

576 Nous gardent bien d'avoir les épaules si braves<sup>1</sup>.

Par le trou de la chape aparoist eslevé

[14]

Mon col brave & gaillard, comme le chef lavé  
D'un limaçon d'Avril, qui traîne en meinte sorte

580 Par un trac limonneux le beau palais qu'il porte  
Et desur l'herbe tendre errant deça dela

Dresse parmi les fleurs les deux cornes qu'il ha :

Un guerrier de jardins, qui se paist de rousée

584 Dont sa ronde maison est par tout arousée.

Ainsi paroist mon chef, & me sens bien heureux  
De faire cet estat si saint & genereux<sup>2</sup>.

Je ne perds un moment des prieres divines,

588 Des la pointe du jour je m'en vais à matines,

J'ay mon breviere au poing, je chante quelque fois,

Mais c'est bien rarement, car j'ay mauvaise voix :

Le devoir du service en rien je n'abandonne,

592 Je suis à Prime, à Sixte, & à Tierce, & à Nonne,

J'oy dire la grand messe<sup>3</sup>, & avecque l'encent

(Qui par l'Eglise espars comme parfun se sent)

J'honore mon Prelat, des autres l'outre-passe<sup>4</sup>,

596 Ayant pris d'Agenor son surnom & sa race<sup>5</sup>.

577-586. 84-87 remplacent ces dix vers par ce distique : Riblant comme larrons, des bons Saints immortels Chasses & corporaulx, calices & autels

592. 67-87 graphie à Sexte

1. C.-à-d. si brillantes, si bien ornées. — Allusion au pillage des églises du Mans par les huguenots en mai 1562; en particulier, au vol d'une chape précieuse que Jean de Ronsard, oncle du poète, avait léguée à l'église S. Julien, dont il était vicaire général (cf. L. Froger, Rev. hist. et arch. du Maine, t. XV, 1884, p. 99, note).

2. On comprend que le poète ait supprimé en 1584 cette comparaison inattendue et d'un goût douteux. — Dans la var. le mot *riblant* est synonyme de détroussant, pillant (déjà vu au tome III, p. 92).

3. Il assiste seulement à la grand messe, il ne la dit pas.

4. C.-à-d. le modèle. Mot très antérieur à Ronsard.

5. Charles d'Angennes, évêque du Mans depuis 1556. Le poète, par



Apres le tour finy je viens pour me rassoier :  
 Bref, depuis le matin jusqu'au retour du soir  
 Nous chantons au Seigneur loüanges & cantiques,  
 600 Et prions Dieu pour vous qui estes heretiques.  
 Si tous les Predicans eussent vescu ainsi,  
 Le peuple ne fust pas (comme il est) en souci,  
 Les villes de leurs biens ne seroient despoillées,  
 604 Les chasteaux renversez, les eglises pillées, [14 v<sup>o</sup>]  
 Le laboureur sans creinte eust labouré ses champs,  
 Les marchés desolés <sup>1</sup> seroient plains de marchans,  
 Et comme un beau soleil par toute la contrée  
 608 De France, reluiroit le bel espy d'Astrée <sup>2</sup> :  
 Les Reistres en laissant le rivage du Rhin,  
 Comme frelons armés, n'eussent beu nostre vin :  
 Je me plains de bien peu ! ils n'eussent brigandée  
 612 La Gaulle qui s'estoit en deux pars débandée,  
 Et n'eussent fait rouller avecq' tant de charois,  
 Desoubs un Roy mineur, le thresor des François <sup>3</sup>.  
 Ny les blonds nourrissons de la froide Angleterre  
 616 N'eussent passé la mer achettant nostre terre <sup>4</sup>.  
 Or c'est là, Predicant, l'Evangille & le fruit  
 Que ta nouvelle secte en la France a produit,  
 Rompant toute amitié, & denouant la corde

606. 84-87 Les marchez desertez

608. 67-87 le vieil siecle d'Astrée

flatte-rie, fait venir son nom du héros Troyen Agenor. Cf. une pièce de vers latins *Ad Carolum Agenorem*, qu'il publia en 1567, en tête des *Discours*.

1. C.-à-d. abandonnés, déserts.

2. C.-à-d. : la moisson reluirait comme au temps d'Astrée (l'âge d'or, où Astrée, c.-à-d. la Justice, vivait encore parmi les hommes).

3. Ronsard oublie les mercenaires Espagnols, Italiens et Suisses, qui grossissaient les troupes catholiques.

4. Allusion au traité de Hampton-Court, par lequel les chefs huguenots avaient vendu le Havre aux Anglais (20 septembre 1562).

- 620 Qui tenoit doucement les peuples en concorde.  
 Tu dis qu'on trouve assés à deviser de moy !  
 Touche là, Predicant ! aussi fait on de toy,  
 Mais tel devis ne peult ny profiter ny nuyre :
- 624 Le Soleil pour cela ne laisse pas de luyre  
 Sur la terre & sur nous, & comme au paravant  
 Nous regardons le ciel & respirons le vent.  
 Nous ne sommes meschans pour autant que les hommes
- 628 Partiaux comme toy disent que nous le sommes,  
 Mais bien nous sommes tels, quand le remors caché  
 Dedans notre estomac juge nostre peché<sup>1</sup> :  
 Et pource du Commun la veine medisance
- 632 Ne nous peult offenser, c'est nostre conscience<sup>2</sup>.  
 Ainsi le Juif accuse un Turc Mahumetain, [15]  
 Et le Turc le Chrestien, mais Dieu juge certain  
 Cognoist le cueur de tous : comment un Calviniste
- 636 Pourroit-il bien juger des actes d'un Papiste  
 Quand ils sont ennemis ? Frere, pour abreger  
 Le juge partial ne scauroit bien juger.  
 Tu m'estimes meschant & meschant je t'estime,
- 640 Je retourne sur toy le mesme fait du crime,  
 Tu penses que c'est moy, je pense que c'est toy !  
 Et qui fait ce discord ? nostre diverse foy.  
 Tu penses dire vray, je pense aussi le dire,
- 644 Et lequel'est trompé ? certes tu as le pire,  
 Car tu crois seulement en ton opinion,  
 Moy en la catholique & publique union.

620. 84-87 Qui fortement serroit les peuples en concorde

623. 84-87 Tel devis ne scauroit ny profiter

625. 67-87 Sur ta teste & la mienne

1. L'estomac est mis pour la poitrine, siège des sentiments. Cf. ci-après, vers 998.

2. Sous-entendu : qui nous peut offenser.

Hà, qui voudroit de pres informer de ta vie,  
 648 On verroit que l'honneur, l'ambition, l'envie,  
 L'orgueil, la cruauté, se paissent de ton cueur,  
 Et boyvent de ton sang, comme l'Aigle veinqueur  
 Dont l'immortelle fain, par nulle chair dontée  
 652 Se paist incessamment du cueur de Promethée<sup>1</sup>.

Hà, tu n'as, pour changer d'habis & de sermons,  
 Changé de sang, de cueur, de foye, de poumons :  
 Et tu monstres assés par ton orde escriture,  
 656 Que pour changer de loy n'as changé de nature,  
 Ny ne feras jamais, bien que d'un habit saint  
 Tu caches ta pensée & ton courage faint :  
 Ainsi le vieil Renard toujours Renard demeure,  
 660 Bien qu'il change de poil, de place, & de demeure.

Tu dis que je suis gras à l'ombre d'un clocher<sup>2</sup>. [15 v°]  
 Predicant mon amy, je n'ay rien que la chair<sup>3</sup>,  
 J'ay le front mal plaisant, & ma peau mal traitée  
 664 Retire à la couleur d'une ame Acherontée<sup>4</sup>,

647. 67-87 Hà! qui voudroit, Cafard

650. 67-78 Enyvrez de ton sang | 84 Et s'yvrent de ton sang

652. 84 Se paist safre & goulu

649-652. 87 L'orgueil, la cruauté se logent à l'entour De ton cœur  
 ulcéré : tu sembles ce vautour, De qui jamais la faim du gosier n'est ostée,  
 Devora il cent fois cent cœurs à Promethée

653. 67-87 Tu n'as pas en changeant d'habits & de sermons

659-660. 67-87 *guillemets*

661. 84-87 Tu dis que je m'engraisse

663. 84-87 J'ay le front renfrongné

---

1. Enchaîné par Zeus sur le Caucase, le foie dévoré sans cesse par un aigle, pour avoir dérobé le feu du ciel.

2. Zamarie! dans son pamphlet avait représenté Ronsard « transmué en estrange animal », qui, au sortir des cérémonies du culte,

Contempteur de vertu, ne prise que le mal,  
 Et sentant les effets de sa metamorphose  
 A l'ombre d'un clocher il se veautre & repose.

3. Rime phonétique : on prononçait *la ché*, comme encore en Normandie. Cf. ci-dessus, p. 104.

4. C.-à-d. : Se rapproche de la pâleur des ombres infernales sur les bords de l'Achéron.

- Si bien que, si j'avois ces habis grans & longs,  
 Ces reistres importuns qui batent aux talons <sup>1</sup>,  
 Et que quelqu'un me veist si palle de visage,  
 668 Il diroit que je suis Ministre de village :  
 Pourveu que je portasse une toque à rebras <sup>2</sup>,  
 Et, desoubs, un bonet, quelquesfois de taftas,  
 Quelquesfois de velours, pour un signal sinistre  
 672 Que d'un bon surveillant on m'auroit fait Ministre <sup>3</sup>.  
 Tu dis que j'ay du bien ? c'est donques en esprit,  
 Ou comme le pescheur qui songe en Theocrit <sup>4</sup>,  
 Ou par opinion riche tu me veux faire,  
 676 Mais ceux à qui je doy sçavent bien du contraire :  
 Voudrois tu point user vers moy de charité !  
 Non : je ne suis point tant contre toy despité  
 Que je ne prenne bien de l'argent de ton Presche,  
 680 Pour descharger ton sac, si la somme t'empesche.  
 Tu dis que j'ay loué ma Muse pour flater :  
 Nul Prince ny Seigneur ne se scauroit vanter  
 (Dont je suis bien marry) de m'avoir donné gage,  
 684 Je sers à qui je veux, j'ay libre le courage :  
 Le Roy, son Frere, & Mere, & les Princes, ont bien

666. 84-87 Ces manteaux alongés qui tombent aux talons

667-668. 67-87 Et qu'on me vist au soir si palle de visage, On diroit que je suis Ministre de village

676. 67-87 sçavent bien le contraire

681. 67-87 Tu dis que j'ay gaigé (*et* gagé)

1. Les manteaux que portaient les reîtres prenaient leur nom ; déjà vu ci-dessus dans la Continuation, vers 145.

2. C.-à-d. à bords retroussés. C'était un « bonnet dit à la coquarde, rond & plat & rebrassé » (Cl. Garnier).

3. Comprendre : ce qui signifierait par grand malheur que d'un bon surveillant on m'aurait fait ministre. — Pour le mot « surveillant » v. ci-dessus la Continuation, vers 151 et la note.

4. Dans Théocrite, idylle XXI, le pêcheur Asphalion a rêvé qu'il prenait un poisson en or.

- Pouvoir de commander à mon Luth Cynthien <sup>1</sup> :  
 Des autres je ne suis ny valet, ny esclave,  
 688 Et si sont grands Seigneurs, j'ay l'esprit haut & brave <sup>2</sup>.  
     Tu dis que j'ay vescu, maintenant escolier, [16]  
     Maintenant courtisan, & maintenant guerrier  
     Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie <sup>3</sup> :  
 692 Tu dis vray, Predicant, mais je n'eus onq'envie  
     De me faire Ministre, ou comme toy, Cafard,  
     Vendre au peuple ignorant mes songes & mon fard :  
     J'aymerois mieux ramer sur les ondes salées,  
 696 Ou avoir du labeur les deux mains empoulées,  
     Ainsi qu'un vigneron, par les champs incogneu,  
     Qu'estre d'un gentilhomme un pipeur devenu.  
     Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte,  
 700 Au colloque à Poissi, trembla toute de crainte  
     Voyant les Predicans contre elle s'assembler :  
     Je la vy disputer & ne la vy trembler,  
     Ferme comme un rocher, qui jamais pour orage  
 704 Soit de gresle ou de vent ne bouge du rivage,  
     Assuré de son poix : ainsi sans s'esbranler

688. 1617-1623, Bl. Et s'ils sont (corr. inutile d'une graphie phonét.)

1. C.-à-d. : instrument de Phœbus, né au pied du Cynthe, mont de l'île de Délos.

2. Il ressort de cet alinéa que Ronsard avait écrit ses « Discours » sur commande, mais qu'en avril 1563 il n'avait encore reçu aucun « gage ». Quelques mois plus tard il se plaindra à Catherine de Medicis de n'avoir pas reçu la récompense de son intervention (v. la *Complainte des Nouv. Poësies* (oct. 1563) et la « Promesse » publiée à part vers le même temps. Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 208). Au reste, il avait exprimé ses propres convictions, et en ce sens il pouvait dire que sa Muse n'était pas « louée ».

3. C.-à-d. : plusieurs occupations ont diverti ma vie. — Au vers précédent, le mot « guerrier » ne fait pas allusion à « son voyage des guerres du Piémont », comme l'avance Cl. Garnier, trompé par le biographe Cl. Binet (car Ronsard n'a jamais franchi les Alpes), mais à la présence du poète sous les murs d'Amiens en 1559, où il écrivit son « Exhortation au camp du roy » (v. le tome IX, *Introd.*, p. ix).

Je vy constamment cette troupe parler <sup>1</sup>.  
 Respondés, Predicans, si enflés d'esperance,  
 708 Eussiés vous de Geneve osé venir en France  
 Sans avoir sauconduit escrit à vostre gré?  
 Vous donques aviés peur, non ce troupeau sacré.

Tu dis que j'ay blasmé cette teste Calvine,  
 712 Je ne le blasme pas, je blasme sa doctrine,  
 Quand à moy je le pense un trompeur, un menteur,  
 Tu le penses un ange, un apostre, un docteur,  
 L'apellant la lumiere & l'honneur des fidelles :  
 716 Si tu l'estimes tant, porte luy des chandelles <sup>2</sup> :  
 Il n'aura rien de moy, par toute nation [16 v<sup>o</sup>]  
 On cognoist son orgueil & son ambition.

Tu dis que pour jazer & moquer à mon ayse,  
 720 Et non pour m'amander, j'allois ouyr de Baize :  
 Un jour estant faché me voulant défacher,  
 Passant pres le fossé, je l'allay voir prescher <sup>3</sup>.  
 Et là, me servit bien la sourdesse benine,

709. 67-87 *graphie* sauconduit

712. 67-87 Je ne la blasme pas

719. 84-87 & gossier (*et* gausser) à mon aize

721. 71-87 Un jour estant pensif, me voulant defacher

722. 84-87 Passant par S. Marceau

1. C.-à-d. : je vis parler cette troupe avec un ferme courage. — Auditeur de ce colloque (septembre 1561), R. s'est inspiré des controverses dans ses « Discours ». Cf. Lange, *art. cit.*, R.H.L. 1913, p. 811 et suiv.

2. Synonyme de cierges. On dit encore familièrement avec le même sens : Je lui dois une belle chandelle.

3. Th. de Bèze prêchait publiquement au faubourg S. Marcel, en la maison des Quatre Evangélistes, non loin de l'église S. Médard. V. ci-dessus la Continuation, vers 144. Le « fossé », c'est le fossé S. Marcel, qui longeait les murs de Paris au sud-est. Il y a encore une rue des Fossés S. Marcel, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. Étant donné que l'édit qui tolérait les prêches publics *extra muros* date du 17 janvier 1562, et que Bèze quitta Paris pour Orléans à la fin de mars, c'est très probablement dans cet intervalle que Ronsard alla l'entendre au faubourg S. Marcel.



- 724 Car rien en mon cerveau n'entra de sa doctrine,  
 Je m'en retourné franc comme j'estois venu,  
 Et ne vy seulement que son grand front cornu,  
 Et sa barbe fourchue, & ses mains renversées,
- 728 Qui promettoient le ciel aux tropes amassées :  
 Il donnoit Paradis au peuple d'alentour,  
 Et si<sup>1</sup> pensoit que Dieu luy en deust de retour.  
 Je m'eschapé du presche, ainsi que du naufrage
- 732 S'eschape le marchant, qui du bord du rivage  
 Regarde seurement<sup>2</sup> la tempeste & les vens,  
 Et les grands flots bossus, escumans, & bruyans :  
 Non pas qu'il soit joyeux dequoy la vague perse
- 736 Porte ses compagnons noyés à la renverse,  
 Ou de voir le butin, ou les fresles morceaux  
 Du bateau tournoyer sur l'eschine des eaux,  
 Mais dedans son courage une joye il sent naistre,
- 740 Voyant du bord prochain le danger sans y estre<sup>3</sup>.  
 Tu dis qu'il me siet mal parler de la vertu :  
 Meschant Pharisien, pourquoy me blasmes-tu,  
 M'estimant ou fumée, ou poussiere menue,
- 744 Que le vent rase-terre emporte dans la nue<sup>4</sup>,  
 Ou ces bulettes d'eau que le pasteur, enfant  
 Sa bouche rondement, pour plaisir va soufflant,

[17]

726. 84-87 front chenu

728. 71-87 graphie aux troupes

734. 84-87 escumans &amp; mouvans

735-736. de voir la vague perse (*et perse*) Porter

738. 71-87 tournoyez

745-748. 84-87 suppriment ces quatre vers

1. C.-à-d. : Et ainsi, et par là même (comme ci-dessus, vers 446).

2. C.-à-d. : en toute sécurité.

3. Alinéa paraphrasé de Lucrèce, II, début.

4. Rase-terre, épithète composée par Ronsard, à l'imitation des poètes grecs et latins. Cf. oste-soin, donne-vie, porte-ciel, ronge-vigne, guide-danse, etc.

Ou le jong d'un estang qui peu ferme se ploye,  
 748 Et serviteur du vent de tous costés ondoie.

N'enfle plus ton courage, apren à l'abaisser,  
 Donte moy ce gros cueur <sup>1</sup>, lequel te fait hausser  
 Le front écervellé si superbe & si rogue,  
 752 Comme si tu estois des Vertus pedagogue.

Predicant mon amy, Dieu n'a pas destourné  
 Ses yeux si loing de nous, qu'il ne nous ait donné  
 Quelque peu de raison. Si toute l'ambrosie,  
 756 Tout le nectar du ciel t'abreuve & resasie,  
 Encore le bon Dieu qui nous daigne escouter,  
 Nous donne quelquesfois de son pain à goûter <sup>2</sup>.

Si ta nouvelle secte en Paradis t'emporte,  
 760 Pour le moins nostre vieille en pourra voir la porte,  
 Et nous, pauvres banis, par la bonté de Dieu  
 Encore au font d'un coing trouverons quelque lieu,  
 Car c'est bien la raison <sup>3</sup> que la premiere place  
 764 Soit aux Calvinien, comme aux enfans de grace <sup>4</sup>.

Tu scais lequel des deux sortit justifié  
 Du Temple, où ce venteur s'estoit glorifié,  
 Et où le publicain vers la bonté divine  
 768 Se confessoit pecheur, & batoit sa poitrine :  
 Ce superbe braveur au sourcil eslevé <sup>5</sup>,

758. 67-87 du pain bis à gouter

761. 67-87 Nous, pauvres ignorans, par la bonté de Dieu

---

1. C.-à-d. : ton cœur gonflé d'arrogance et d'orgueil. Cf. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme*, p. 78.

2. Curieux mélange d'expressions bibliques (Dieu détournant ses yeux, ou donnant de son pain) avec celles qui viennent du paganisme gréco-latin (l'ambrosie, le nectar).

3. C.-à-d. : il est bien légitime.

4. C.-à-d. : comme à des élus, à des prédestinés. Calvin proclamait en effet que ses disciples étaient tous prédestinés, et par suite sauvés. Cf. ci-dessus la Continuation, vers 246 et la note.

5. C.-à-d. : cet orgueilleux fanfaron, qui avait des airs hautains.

- Qui chacun mesprisoit, s'en alla reprouvé  
 De Dieu, qui hait une ame ambitieuse & fiere,  
 772 Et de l'humble pecheur acorda la priere <sup>1</sup>.  
     Davant que le festu de mes yeux aracher, [17 v<sup>o</sup>]  
     Des tiens premierement fais oster le rocher,  
     Et davant que blasmer, regarde si ton ame  
 776 Et si ta conscience est point digne de blasme <sup>2</sup>.  
     A toy seul n'appartient de parler proprement  
     Comme il faut converser au monde saintement,  
     C'est un don general qu'à chacun le ciel offre,  
 780 Et seulement Calvin ne l'a pas en son cofre.  
     La vertu ne se peut à Genève enfermer,  
     Elle a le dos æslé, elle passe la mer,  
     Elle s'en volle au ciel, elle marche sur terre,  
 784 Viste comme un esclair, messenger du tonnerre,  
     Ou comme un tourbillon qui soudain s'eslevant  
     Erre de fleuve en fleuve, & annonce le vent,  
     Ainsi de peuple en peuple elle court par le monde,  
 788 De ce grand univers hostesse vagabonde <sup>3</sup>.  
     Tantost elle se loge où le peuple brûlé  
     Ne voit loing de son chef le Soleil reculé,  
     Desoubs le pied duquel craque la chaude arene,

770. 87 Qui mesprisoit chacun

774. 67-87 arrache le rocher

782 78-87 *graphie* dos ailé

1. Parabole du pharisien et du publicain (Luc, 18, 9 et suiv.), amorcée au vers 742 : Meschant Pharisien...

2. Parabole de la paille et de la poutre (Matthieu, 7, début ; Luc, 6, 41). R. a remplacé la poutre par le rocher, non pas pour faire son vers, comme le dit Cl. Garnier, mais pour jouer de nouveau sur le nom du ministre La Roche-Chandieu. Cf. ci-dessus, vers 112.

3. Imité de Virgile, *En.* IV, 177 sqq., description de la Renommée. La pensée est développée dans les quatrains suivants, qui désignent les quatre points cardinaux.

792 Où Phebus se vit pris des beaux yeux de Cyrene <sup>1</sup>.

Tantost elle s'en va où les champs, tapissés  
De neige, ont les cheveux de glaçons herissés <sup>2</sup>,  
Non guiere loing de l'ancre, en l'horreur éfroiable,

796 Que le froid Aquillon a choisi pour estable <sup>3</sup>.

Tantost elle va voir le peuple du mafin,  
Qui a le col orné de l'Indique butin,  
Et qui sent le premier deboucler la barriere

800 Aux chevaux du Soleil qui vont prandre carriere.

Tantost elle chemine aux peuples d'Occident, [18]

Où le soleil recreu, halettant & pendant,  
Lâche desur l'oreille à ses chevaux les brides,

804 Et son char baille en garde aux cinquante Phorcydes <sup>4</sup>.

Bref les peuples du monde ont un don general  
De scavoir discerner le bien d'avecq' le mal,  
De parler saintement des choses politiques,

808 De scavoir gouverner les grandes Republicques,

D'ambrasser la vertu, d'aymer la verité,

Et non seulement toy qui plain de vanité,

Comme un mignon de Dieu, veux les hommes atraire

812 Soubs ombre de vertu : & tu fais le contraire.

Tu dis que si nos Roys ressautoient du tombeau

793. 84-87 elle s'en-vole

801. 78-87 au peuple d'Occident

803. 63 L'ache (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

807. 84-87 De parler sagement

813. 84-87 revenoient du tombeau

1. C'est la Cyrénaïque, mise ici pour l'Afrique. Le mythe vient de Pindare, *Pyth.* ix, 17, et se retrouve dans Callimaque, *H. d'Apollon*.

2. Souvenir possible de Virgile, *En.* IV, 251.

3. C.-à-d. : pour demeure (sens primitif du latin *stabulum*). L'ancre de l'Aquillon rappelle celui d'Eole, Virgile, *En.* I, 52 sqq.

4. Le nom de Phorcydes était généralement attribué aux trois Gorgones. R. appelle ainsi les cinquante Néréides, Phorkys étant considéré parfois comme un dieu marin, analogue à Nérée (Homère, *Od.* XIII, 96 et 345).

- Ils se diroient heureux de voir le grand flambeau  
 De ta secte alumé par la France oppressée  
 816 Et d'y voir de Calvin l'Evangille annoncée !  
     Hà, terre creve toy ! qui maintenant jouis  
     De nos Roys, & nous rends cet unziesme Loys,  
     Tel qu'il estoit, alors qu'au bout de sa barette  
 820 Il portoit dans un plomb nostre Dame portraite <sup>1</sup>.  
     Creve toy, rends ce Prince, hà qu'il seroit mary  
     De voir si lachement l'Eglise de Clery,  
     Sa devote maison, detruite & sacagée <sup>2</sup>,  
 824 Ayant soufert l'horreur d'une main enragée,  
     La voyant sans honneur comme un lieu desolé,  
     Desert, inhabité, que la foudre a brulé :  
     Ou comme on voit au Camp sur le bord des frontieres,  
 828 Une grange où logeoient les Enseignes guerrieres, [18 v°]  
     Sans clef, sans gond, sans porte, & sans feste couvert,  
     Les pignons embrasez & tout le mur ouvert,  
     Et la place où Cerés gardoit sa gerbe en presse,  
 832 Estre pleine de fient, & de litiere espaisse.  
     Hà, qu'il seroit marry d'entendre que ses os,  
     Arachez du tombeau, nostre commun repos,  
     Eussent veu de rechef par tes mains la lumiere,  
 836 Abandonnés au vent ainsi qu'une poussiere !

820. 67-87 Portoit dedans du plomb

822. 84-87 De voir, impiété ! l'église de Clery

825. 84-87 Sans lampes, sans autels, comme un lieu desolé

---

1. R. présente le roi Louis XI sous cet aspect pour mieux l'opposer aux protestants, qui n'admettent pas le culte des images, ni la dévotion à la Vierge.

2. Notre-Dame de Cléry, près d'Orléans, où les huguenots avaient violé le tombeau de Louis XI, « jetté ses os et sa pouldre au vent, et joué de sa teste à la courte boule » (Cl. Garnier). Cf. ci-dessus la Continuation, vers 388.

- Il se feroit amy du Duc de Charoloys <sup>1</sup>,  
 Et pour venger ses os vestiroit le harnois,  
 Contre toy brise-tombe <sup>2</sup> ! & sa puissante armée  
 840 De France chasseroit ta peste envenimée !  
 Si qu'en lieu qu'on te voit de pompe environné,  
 Marcher bragardement <sup>3</sup>, agrafé, boutonné,  
 De l'argent d'une chasse, ou de l'or d'un calice,  
 844 Tu fuirois vagabond le saint œil de Justice :  
 Bien que cent fois le jour ta coulpe & ton remords  
 - Te serve de bureau, & te donne cent mors.  
 Tu te moques aussi dequoy ma poésie  
 848 Ne suit l'art miserable, ains va par fantaisie,  
 Et dequoy ma fureur <sup>4</sup> sans ordre se suivant,  
 Esparpille ses vers comme feuilles au vent :  
 Ou comme au mois d'Esté, quand l'aire bien feconde  
 852 Sent battre dé Cerés la cheveleure blonde,  
 Et le vaneur my-nud, ayant beaucoup secoux <sup>5</sup>  
 Le blé deçà delà desur les deux genoux,  
 Le tourne & le revire, & d'une plume epaisse  
 856 Separe les bourriers du sein de la Deesse <sup>6</sup> :

837. 71-87 du Conte Charolois

843. 71-78 d'une tasse | 84-87 *texte primitif*

845-846. 67-78 ton remord... & te donne la mort | 84-87 Bien que pour ton bourreau ta coulpe & ton remord Accusent ta malice, & te jugent à mort

847. 84-87 Tu te moques, cafart

1. De son ennemi Charles le Téméraire, qui fut d'abord comte de Charolais, puis duc de Bourgogne.

2. V. ci-dessus, note du vers 744.

3. C.-à-d. : fièrement, avec une élégance orgueilleuse.

4. C.-à-d. : mon inspiration, mon enthousiasme ; de même aux vers 864 et 888, et au tome X, p. 294, vers 34. — Sur le sens platonicien de ce mot et tout le passage qui suit, jusqu'au vers 898, v. H. Franchet, *le Poète et son œuvre d'après Ronsard* (thèse de Paris, Champion, 1923), chap. I.

5. Participe du verbe *secourir*, ancienne forme de secouer ; d'où le substantif *secousse*. Déjà vu au tome II, p. 11, vers 38.

6. Le vanneur sépare du froment la balle qui l'enveloppe, ainsi que les



- Puys du dos & des bras efforcez par ahan,  
 Fait sauter le froment bien haut desur le van :  
 Lors les bourriers volans, comme poudre menue  
 860 Sans ordre çà & là se perdent en la nue,  
 Et font sur le vaneur meint tour & meint retour :  
 L'aire est blanche de poudre, & les granges d'autour :  
 Voyla comme tu dis que ma Muse sans bride,  
 864 S'egare esparpillée où la fureur la guide.  
 Hà si tu eusses eu les yeux aussi ouvers  
 A dérober mon art, qu'à dérober mes vers,  
 Tu dirois que ma Muse est pleine d'artifice,  
 868 Et ma brusque vertu <sup>1</sup> ne te seroit un vice.  
 En l'art de Poésie, un art il ne faut pas  
 Tel qu'ont les Predicans, qui suivent pas à pas  
 Leur sermon sceu par cueur, ou tel qu'il faut en prose,  
 872 Où toujours l'Orateur suit le fil d'une chose.  
 Les Poëtes gaillards ont artifice à part,  
 Ils ont un art caché qui ne semble pas art  
 Aux versificateurs <sup>2</sup>, d'autant qu'il se promeine  
 876 D'une libre contrainte, où la Muse le meine <sup>3</sup>.

857. 67-78 Puis d'espaule & de bras

858. 671-78 *graphie froment*

851-862. 84-87 *suppriment ces douze vers.*

863. 67-87 Voyla comment

864. 84-87 S'esgare respandue

865. 84-87 Si tu avois les yeux aussi prompts & ouvers

brins de paille, les graines étrangères et les poussières qui l'accompagnent. Une comparaison analogue est dans Homère, *Il.* V, 499 sqq.

1. C.-à-d. : ma fantaisie, les caprices de ma composition. Pour le mot « brusque », cf. les vers 127, 901 et 1012.

2. Ici et plus loin, au vers 893, R. emploie dédaigneusement ce mot, comme ailleurs le mot « rimeurs » (tome I, pp. 47 et 111). Il dira encore dans la préface des *Nouvelles poésies* : « ces poëtastrès, rimasseurs et versificateurs. »

3. Le singulier pour le pluriel par syllepse.

Ainsi que les Ardens aparoissant de nuit  
Sautent à divers bons, icy leur flame luit,  
Et tantost reluit là, ores sur un rivage,

80 Ores desur un mont, ou sur un bois sauvage <sup>1</sup>.

As tu point veu voller en la prime saison  
L'Avette qui de fleurs enrichist sa maison !  
Tantost le beau Narcisse, & tantost elle embrasse

84 Le vermeil Hyacinthe, & sans suivre une trasse  
Erre de pré en pré, de jardin en jardin, [19 v°]  
Portant un doux fardeau de Melisse ou de Thin.

Ainsi le bon esprit que la Muse espoinçonne,

88 Porté de sa fureur sur Parnasse moissonne  
Les fleurs de toutes pars, errant de tous costés <sup>2</sup> :  
En ce point <sup>3</sup> par les champs de Rome estoient portés  
Le damoiseau Tibulle, & celui qui fist dire

92 Les chansons des Gregeois à sa Romaine lyre <sup>4</sup>.

Tels ne furent jamais les versificateurs,  
Qui ne sont seulement que de mots inventeurs,  
Froids, grossiers, & lourdaux, comme n'ayant saisie

96 L'ame d'une gentille & docte frenaisie :

Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,

880. 67-78 ... sans tenir un voyage

877-880. 84-87 *suppriment ces quatre vers*

886. 67-87 Chargeant un doux fardeau

888. 71-87 Porté de la fureur sur Parnasse

894-895. 84-87 Des Muses avortons, ny tous ces imposteurs Dont  
l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie

1. Les Ardens, ce sont les feux follets. Déjà vu ci-dessus, vers 146.

2. R. trouvait cette comparaison chez les Grecs et les Latins, notamment Pindare, *Pyth.* x, 54 ; Horace, *Carm.*, IV, 2, 27 sqq. ; Sénèque, *ad Lucil.* 84. Déjà vue au tome VIII, p. 350. R. la reprendra en 1569, à la fin du poème sur Hylas : Mon Passerat, je ressemble à l'abeille...

3. De cette même façon. Déjà vu souvent, aux t. V, VIII, IX, X.

4. R. désigne ainsi Horace, qui se vante d'avoir le premier introduit à Rome la poésie lyrique de l'Eolie (*Carm.*, III, 30, 13), et qui, d'autre part, s'est comparé à l'abeille du mont Matinus (*loc. cit.*).

Mais aux hommes bien nés, qui sont aymés des cieux <sup>1</sup>.

Escoute Predicant, tout enflé d'arogance,

900 Faut il que ta malice attire en consequence

Le vers que brusquement un poëte a chanté <sup>2</sup> ?

Ou tu es enragé, ou tu es enchanté <sup>3</sup>,

De te prendre à ma quinte <sup>4</sup>, & ton esprit s'oublie

904 De penser aracher un sens d'une folye.

Je suis fol, Predicant, quand j'ay la plume en main,

Mais quand je n'escri plus, j'ay le cerveau bien sain.

Au retour du printemps les Muses ne sont sages,

908 Furieux est celui qui se prend à leurs rages,

Qui fait de l'habilhomme, & sans penser à luy <sup>5</sup>

Se montre ingenieux aux ouvrages d'autrui.

Certes non plus qu'à moy ta teste n'est pas saine,

912 Et pour ce, Predicant, faisons une neufaine,

Où ? à S. Mathurin, car à nous voir tous deux [20]

Nos cerveaux esventés sont bien avertineux <sup>6</sup>.

909. 67 *graphie* habil-homme | 71-87 habille homme

911. 84-87 Ta teste ny la mienne en ce mois n'est pas saine

914. 84-87 sont bien matelineux

1. Cf. les tomes I, p. 146, vers 45 et suiv.; surtout III, p. 144 et suiv.; VIII, p. 353.

2. Pour le mot « brusquement », cf. ci-dessus, vers 127 et 868, et ci-après, vers 1012.

3. C.-à-d. ensorcelé.

4. De me faire un grief de mes sautes d'humeur et d'imagination. — La pensée développée dans les vers suivants, c'est que les huguenots ont tort de prendre au sérieux ses fantaisies poétiques. Cf. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 473 et suiv.

5. C.-à-d. : sans faire un retour sur lui-même. — Au vers précédent, le mot « rages » a le sens de transports de l'inspiration, comme ci-après au vers 1012.

6. « A Saint Mathurin de l'Archant, où l'on meine les fouz emme-notez et liez, pour y faire leurs Neuf jours : il n'est pas beaucoup loin de Fontainebleau » (Cl. Garnier). Quant au mot « avertineux », il vient de saint Avertin, qui passait, comme saint Mathurin, pour guérir les fous. Enfin le mot « matelineux » de la var. est dérivé par corruption de Mathurin ; dans *Maitre Pathelin*, ce saint est invoqué sous le nom de Mathelin.

Tu sembles aux enfans qui contemplent es nues  
 916 Des rochers, des Geans, des Chimeres cornues,  
 Et ont de tel object le cerveau tant esmeu,  
 Qu'ils pensent estre vray l'ondoyant qu'ils ont veu,  
 Ainsi tu penses vrais les vers dont je me joüe,  
 920 Qui te font enrager, & je les en avoüe <sup>1</sup>.

Ny tes vers ny les miens oracles ne sont pas,  
 Je prends tanseulement les Muses pour ébas,  
 En riant je compose, en riant je veux lire,  
 924 Et voyla tout le fruit que je recoy d'escire,  
 Ceux qui font autrement, ils ne sçavent choisir  
 Les vers qui ne sont nés sinon pour le plaisir.  
 Et pour ce les grands Roys joignent à la Musique,  
 928 (Non au Conseil privé) le bel art Poétique.

Tu dis qu'auparavant j'estois fort renommé,  
 Et qu'ores je ne suis de personne estimé :  
 Penses tu que ta secte embrasse tout le monde ?  
 932 Penses tu que le ciel, l'air, & la terre, & l'onde  
 Se fachent contre moy pour te voir en courroux <sup>2</sup> ?  
 Tu te trompes beaucoup : Dieu est pere de tous :  
 Je n'ay que trop d'honneur ! certes je voudrois estre  
 936 Sans bruit & sans renon, comme un pasteur champestre,  
 Ou comme un laboureur, qui de beufs acouplés  
 Repoitrist ses gueretz <sup>3</sup> pour y semer les blez.  
 Celuy n'est pas heureux qu'on montre par la rüe,  
 940 Que le peuple cognoist, que le peuple salüe,  
 Mais heureux est celuy que la gloire n'espoingt, [20 v°]

916. 84-87 Des villes, des Geans

918. 84-87 le masque qu'ils ont veu

939-942. 78-87 guillemets

1. C.-à-d. : je les approuve de te faire enrager.

2. C.-à-d. : parce qu'ils te voient en courroux.

3. C.-à-d. : repétrit ses guérets en les retournant.

Qui ne cognoist personne & qu'on ne cognoist point <sup>1</sup>.

A toy, des Predicans je quitte les fumées,

944 Les faveurs qui seront dans un an consumées :

Car mon esprit me trompe, ou la mere des moys

N'aura point ralumé ses cornes par neuf fois <sup>2</sup>,

Qu'errans & vagabons, sans credit, sans puissance,

948 Je les voirray fuitifs & banis hors de France,

Hués, sifflés, vennés <sup>3</sup>, & comme vieux renards

De cités en cités chassés de toutes pars.

Ce pendant vous, Seigneurs, qui leur donnés entrée

952 En vos maisons, trompés de leur bouche sucrée,

Ne croyés pas toujours à leur simple parler,

Ils voudront à la fin vos plaisirs controler :

Gardés bien vos enfans, vos bources, & vos femmes,

956 J'ay veu de tels gallands sortir de grands difames,

Car pour avoir le corps d'un grand reistre empestre

Ils n'ont la main liée, & n'ont le cueur chastré <sup>4</sup>.

Tu dis que je mourois acablé de grand peine

960 Si je voyois tomber nostre Eglise Romaine !

945. 67-87 mon esprit se trompe

949. 71-87 graphie vannés

953. 84-87 N'ayez l'esprit credule à leur simple parler

958. 84-87 L'aiguillon de leur chair pour cela n'est chastré

959. 78-87 graphie mourrois

1. Développement de la maxime épicurienne : Vis ignoré. Cf. Euripide, *Iph. à Aulis*, 15 sqq.

2. C.-à-d. avant neuf mois ; autrement dit, avant la fin de l'année, vu que R. écrit sa Responce au début d'avril 1563.

3. C.-à-d. traqués et chassés (latin *venati*). Mot de même famille que veneur, venerie, venaison. La var. « vannés » offre le même sens, n'étant qu'une graphie phonétique, en dépit de Cl. Garnier, qui voit là une « métaphore des grains secouez dans le van ». Le contexte crie qu'il s'est trompé, d'autant plus que « hués » est aussi un terme de chasse. V. d'ailleurs le dictionnaire de Godefroy.

4. R. revient plusieurs fois sur l'hypocrisie des huguenots. Cf. ci-dessus la Continuation, vers 169 et suiv., 259 et suiv. ; la Remonstrance, vers 689 et suiv.

- J'en serois bien mary : mais quand il aviendroit,  
 Le magnanime cueur pourtant ne me faudroit,  
 J'ay quelque peu de bien qu'en la teste je porte <sup>1</sup>,  
 964 Qui ne craint ny le vent ny la tempeste forte,  
 Il nage avecques moy, & peut estre le tien  
 Au rivage estranger ne te serviroit rien,  
 Où les gentils cerveaux n'ont besoin de ton Presche.  
 968 Non non : mon revenu de partir ne m'enpesche :  
 Il n'est pas opulent, ny gras, ny excessif, [21]  
 Mon or n'est monnoyé, ny fondu, ny massif,  
 Je vy en vrai poëte, & la faveur Royale  
 972 Ne se montra jamais envers moy liberalle <sup>2</sup> :  
 Et si ay merité <sup>3</sup> de ma patrie autant  
 Que toy, faux imposteur, qui te bragardes tant <sup>4</sup>.  
 Tu pipes les Seigneurs d'une vaine aparance,  
 976 Tu presches seulement pour engresser ta panse,  
 Tu japes en mâtin contre les dignités  
 Des Papes, des Prelats, & leurs autorités,  
 Tu renverses nos loix, & tout emflé de songes  
 980 En lieu de verité tu plantes tes mensonges,  
 Tes Monstres contrefais, qu'abayant tu defends,  
 Tes Larves <sup>5</sup>, qui font peur seulement aux enfans.  
 Tu as selon ton sens l'Evangille traitée,

965. 84-87 je suis seur que le tien

978. 84-87 & des autoritez

1. Développement du mot du sage Bias : *Omnia mea mecum porto* (marque des éditeurs de Ronsard, Maurice de la Porte et son successeur Gabriel Buon).

2. Allusion aux ambitions déçues de Ronsard. Cf. les tomes VIII, p. 339 et suiv. ; X, pp. 16 et suiv., 295 et suiv. Il y reviendra dans l'Elegie à Baillon (*in fine*), la Promesse à Catherine de Medicis, le Procès à Charles de Lorraine.

3. Et pourtant j'ai mérité.

4. C.-à-d. : qui fais tant le fanfaron.

5. C.-à-d. : tes fantômes ou masques (latin *larva*).



- 984 Tu fais comme tu veux de Jesus un Prothée <sup>1</sup>,  
 Le tournant, le changeant, sans ordre & sans arrest,  
 Selon ta passion, & selon qu'il te plaist :  
 Tu as un beau parler tout remply de cautelle,
- 988 Tu veux tenir l'esprit de Dieu en curatelle,  
 Tu scais de l'Evangille avoir pleines les mains <sup>2</sup>,  
 Tu scais bien courtizer quelques pauvres nonnains,  
 Tu scais bien defroquer la simplesse d'un moyne,
- 992 Tu scais bien joindre au tien de Christ le patrimoine <sup>3</sup>,  
 Tu as en Paradis le tiers & les deux pars,  
 Tu en es fils ayné, nous en sommes bastards.  
 Tu as, pour renforcer l'erreur de ta folye,
- 996 A ton Genève apris quelque vieille homelie  
 De Calvin, que par cueur tu racontes icy, [21 v<sup>o</sup>]  
 Tu as en l'estomac un lexicon <sup>4</sup> farcy  
 De mots injurieux qui donnent à cognoistre
- 1000 Que mechant escolier tu as eu mechant maistre.  
 Où moy <sup>5</sup> tout eslongné d'imposture & d'abus,  
 Amoureux des presens qui viennent de Phebus,

984. 84-87 Tu fais ton Eternel un muable Prothée

987. 84-87 tout fardé de cautelle

988. 84 Qui voudroit Jesus-Christ tenir en curatelle | 87 Tu veux  
 on Jesus-Christ tenir en curatelle

989. 84-87 engraisser tes deux mains

990. 84-87 Tu scais bien enjoller quelques jeunes nonnains

992. 84-87 Et convertir au tien de Dieu le patrimoine

997. 84-87 tu nous presches icy

1. Sur ce dieu marin qui se transformait à volonté, cf. Virgile, *Georg.* IV, 387 à 414.

2. D'après la variante, cela signifie : tirer profit de l'Evangile, « avec gages et pensions » (Cl. Garnier).

3. C.-à-d. : te faire donner le revenu des bénéfices, en les ôtant aux gens d'église catholique.

4. C.-à-d. : tu as en la poitrine (siège des passions) un lexique... Cf. ci-dessus, vers 630 et la note.

5. Alors que moi au contraire. Tournure déjà vue, par exemple au tome VIII, p. 183, vers 67 et la note.

Tout seul me suis perdu par les rives humides,  
 1004 Et par les boys tofus, apres les Pierides,  
 Les Muses, mon souci, qui m'out tant honoré,  
 Que de m'avoir le front de myrthe decoré,  
 Car pour ton aboyer <sup>1</sup>, je ne perds la couronne  
 1008 De Laurier, dont Phebus tout le chef m'environne :  
 Elle ombrage mon front, signal victorieux  
 Qu'Apollon a donté par moy ses envieux <sup>2</sup>.

Aussi tost que la Muse eut emflé mon courage  
 1012 M'agitant brusquement d'une gentille rage <sup>3</sup>,  
 Je senti dans mon cueur un sang plus genereux,  
 Plus chaut & plus gaillard, qui me fist amoureux :  
 A vint ans je choisi une belle maistresse <sup>4</sup>,  
 1016 Et voulant par escrit tesmoigner ma detresse,  
 Je vy que des François le langage trop bas  
 Se trainoit sans vertu, sans ordre, ny compas :  
 Adonques pour hausser ma langue maternelle,  
 1020 Indonté du labeur, je travaillé pour elle,  
 Je fis des mots nouveaux, je rapellay les vieux <sup>5</sup> :  
 Si bien que son renon je poussay jusqu'aux cieux :  
 Je fis d'autre façon que n'avoient les antiques,  
 1024 Vocables composés, & frases poëtiques <sup>6</sup>,

1004. 1609-1623 *graphie* les bois toufus

1015. 84-87 je fu pris d'une belle maistresse

1018. 84-87 A terre se trainoit

1. C.-à-d. : quoique tu aboies.

2. Les diverses effigies de Ronsard dans les éditions de ses œuvres le représentaient la tête couronnée de myrte ou de laurier (1552, 1555, 1560). V. dans la présente édition les tomes IV, VII et X.

3. C.-à-d. d'une noble ardeur, d'un noble transport. Ici le mot « rage » a le sens du latin *rabies* appliqué par Virgile à la Sibylle de Cumes (*En.* VI, 49), inspirée par son dieu. Cf. ci-dessus, vers 908).

4. Cassandre Salviati. Cf. le tome IV, Introduction.

5. Je remis en usage des mots du vieux fonds français, qui étaient tombés en désuétude. Cf. le tome X, p. 21, note 4.

6. Je fis ce que n'avaient pas fait les anciens auteurs français, à savoir

Et mis la poësie en tel ordre qu'apres,  
Le François s'égalla aux Romains & aux Grecs <sup>1</sup>. [22]

Ha que je me repends de l'avoir apportée  
1028 Des rives d'Ausonie & du rivage Actée <sup>2</sup> :  
Filles de Jupiter, je vous requiers pardon !  
Helas je ne pensois que vostre gentil don  
Se deust faire l'apast de la bouche heretique,  
1032 Pour servir de chansons aux valets de boutique <sup>3</sup> :  
Aporté seulement en France je l'avois  
Pour donner passetemps aux Princes & aux Roys.  
Tu ne le puis nyer ! car de ma plénitude  
1036 Vous estes tous remplis : je suis seul vostre estude,  
Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,  
Vous estes mes sujets, & je suis vostre loy.

1026. 84-87 Le François fut egal

1035. 67 Tu ne le peuls ! 71-87 Tu ne le peus (et peux)

1038. 87 je suis seul vostre Roy

des vocables composés à la façon gréco-latine et des phrases poétiques. — Pour cette ambition particulière de rehausser la langue française en glorifiant sa première maîtresse, v. l'Elegie à Cassandre, au tome VI, p. 58. Il y reviendra vers la fin de sa vie, dans le Caprice à Simon Nicolas (v. mon édition in-8° Lemerre, t. VI, p. 62).

1. Tout cela correspond au livre II de la *Deffence et Illustr. de la langue fr.* Mais que devient ici Du Bellay, qui a signé ce manifeste et écrit au ch. I dudit livre : « j'ay osé le premier des François introduire quasi comme une nouvelle poësie » (éd. Chamard, p. 171). On a déjà vu (au tome X, p. 367), que Ronsard prétendait en avoir eu l'initiative. Il va plus loin ici en se réservant, à lui seul, la gloire d'avoir forgé la langue de la poésie française et d'avoir élevé le style poétique en France au niveau de celui des Grecs et des Romains. Cette gloire est incontestable, mais il eût été juste de faire à Du Bellay sa part.

2. C.-à-d. d'Italie et de Grèce. Auson, fils d'Ulysse et de Calypso, avait donné son nom à une partie de l'Italie, l'Ausonie, qui, sous la plume des poètes latins désigna la péninsule entière. — Quant au rivage Actée (du latin *Actæus*), c'est celui de l'Attique. R. use ici d'une double métonymie.

3. Allusion aux chants « mesurés », écrits en français, par lesquels les prédicants entraînaient la foule et la séduisaient. Mais les psaumes de Th. de Bèze continuaient ceux de Cl. Marot, et là encore R. fait bon marché de l'apport de son précurseur.

Vous estes mes ruisseaux, je suis vostre fontaine,  
 040 Et plus vous m'espuisés, plus ma fertile veine  
 Repoussant le sablon, jette une source d'eaux  
 D'un surjon eternal pour vous autres ruisseaux <sup>1</sup>.

C'est pourquoy sur le front la couronne je porte,  
 044 Qui ne craint de l'hyver la saison tant soit morte,  
 Et pource toute ronde elle entourne mon front,  
 Car rien n'est excellent au monde s'il n'est rond :  
 Le grand ciel est tout rond, la mer est toute ronde,  
 048 Et la terre en rondeur se couronne de l'onde,  
 D'une couronne d'or le Soleil est orné,  
 La Lune a tout le front de rayons couronné,  
 Les Roys sont couronnés : heureuse est la personne  
 052 Qui porte sur le front une riche couronne <sup>2</sup>.

O le grand ornement des Papes & des Roys [22 v°]  
 Des Ducs, des Empereurs : Couronne, je voudrois  
 Que le Roy couronné, eust sur ma teste mise  
 056 La mittre d'un Prelat, Couronne de l'Eglise :  
 Lors nous serions contens : toy de me voir tondu,

1040. 63 vous mesprisés (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

1. Cette fière et véhémence déclaration ne s'adresse qu'aux pamphlétaires huguenots. Mais on a pu l'appliquer, avec des atténuations, à tous les poètes de la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du xvii<sup>e</sup>. Tous sont « issus » de Ronsard, y compris Desportes, du Bartas, d'Aubigné, Malherbe et Regnier. Cf. mon *Ronsard poète lyr.*, pp. 720 et suiv., et Marcel Raymond, *Influence de Ronsard...* (thèse de Paris, Champion, 1927).

2. Cet éloge de la rondeur répond au passage du pamphlet de Zamariel, où R. est blâmé d'avoir changé sa couronne de laurier pour celle de la tonsure :

La couronne il n'a plus, marque d'un grand poète,  
 Mais la couronne il a, marquée de la grande beste.  
 La couronne il n'a plus pour chanter doucement,  
 Mais la couronne il a pour braire horriblement.

Pour cette idée de l'excellence esthétique de la rondeur, qui est familière à Ronsard (v. l'Hymne du Ciel, au tome VIII, p. 142, vers 34), cf. Cicéron, *De nat. deorum*, II, 18.

Moy de joüyr du bien où je n'ay pretendu <sup>1</sup>.

Après comme un flateur tu dis que par ma ryme,  
 1060 J'offence de Condé le Prince magnanime,  
 Et veux qu'un tel Seigneur s'aigrisse contre moy,  
 Le faisant ou Tyran ou Tygre comme toy <sup>2</sup>.

J'atesté l'Eternel qui tout voit & regarde <sup>3</sup>,  
 1064 (Et si je suis menteur je luy supply' qu'il darde  
 Sa foudre sur mon chef) si jamais j'ay pensé  
 De rendre par mes vers un tel Prince offensé :  
 A qui je suis tenu de rendre obeissance,  
 1068 A qui j'ay dedié ma plume & ma puissance,  
 Qui m'ayme & me cognoist, & qui a meintesfois  
 Estimé mes chansons devant les yeux des Roys <sup>4</sup>,  
 Qui est doux & courtois, né de bonne nature,  
 1072 Qui a l'esprit gaillard, l'ame gentille & pure,  
 Qui cognoistra bien tost, tant il est Prince bon,  
 Les maux que ton orgueil a commis soubs son nom.

1059-1060. 87 que par la plume Du Prince de Condé la colere j'alume

1071. 67-87 Qui est doux & benin (*en 67 beginn ; éd. suiv. corr.*)

1. Il avait cependant « conceu Eveschez, Prieurez, Abayes », selon son propre aveu (tome X, p. 22).

2. V. l'Épître-préface de la Responce, ci-dessus, p. 113. Les pamphlétaires reprochaient à R. ses vives apostrophes au prince de Condé (ci-dessus, Remonstrance, vers 611 et suiv.). Il se défend ici d'avoir voulu l'offenser ; il est de bonne foi dans sa palinodie. Après la paix d'Amboise (12 mars 1563), le prince de Condé fut à la Cour l'objet de toutes les attentions et de toutes les flatteries. Ronsard suivit le mouvement et la politique de Catherine de Médicis. Plus tard, en interprète du parti catholique, il glorifia les vainqueurs de Jarnac et les meurtriers du prince (mars 1569), avec la même sincérité.

3. R. s'est déjà servi de cette formule de serment (ci-dessus, vers 72). Il dit l'Eternel, à la façon de l'Anc. Test., comme les protestants. La parenthèse qui suit fait allusion à la punition des faux prophètes par la foudre.

4. Ces vers nous autorisent à penser que R. a écrit en 1563 quelques poésies en faveur de Louis de Condé, retenu à la Cour par certaines demoiselles d'honneur de la Reine mère, par ex. Isabeau de Limeuil (v. au tome suivant le recueil des *Nouvelles Poésies*).

Or quand Paris avoit sa muraille assiegée,  
 1076 Et que la guerre estoit en ses fauxbours logée,  
 Et que les morions & les glaives tranchans  
 Reluisoient en la ville & reluisoient aux champs <sup>1</sup> :  
 Voyant le Laboureur tout pensif & tout morne,  
 1080 L'un trainer en pleurant sa vache par la corne,  
 L'autre porter au col ses enfans & son lict : [23]  
 Je m'enfermé troys jours renfrongné de deuit,  
 Et prenant le papier & l'encre de colere,  
 1084 De ce temps malheureux j'escrivi la misere <sup>2</sup>,  
 Blasmant les Predicans, lesquels avoient presché  
 Que par le fer mutin le peuple fust tranché,  
 Blasmant les Assassins, les Voleurs, & l'outrage  
 1088 Des hommes reformés, cruels en brigandage,  
 Sans souffrir toutesfois ma plume s'atacher  
 Aux Seigneurs dont le nom m'est venerable & cher.  
 Je ne veux point respondre à ta Theologie,  
 1092 Laquelle est toute rance, & puante, & moisie,  
 Toute rapetassée & prinse de l'erreur  
 Des premiers seducteurs, incensez de fureur <sup>3</sup>.

1085. 67-87 qui seuls avoient presché

1094. 71-87 *graphie* insensés

1. Il s'agit du pseudo-siège de Paris par Louis de Condé et l'armée huguenote, du 25 novembre au 10 décembre 1562.

2. C'est ce vers qui a trompé les commentateurs. Ils se sont fondés sur lui pour dire qu'il s'agissait du premier Discours des Miseres de ce temps et pour le dater dudit siège de Paris, alors qu'il remonte au mois de mai 1562. Cette opinion ne résiste pas à l'étude du contexte et aux raisons qui m'ont fait établir la chronologie des deux Discours des Miseres et de la Remonstrance (Rev. universit. de févr. 1903 ; mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 151 et suiv. et mon *Tableau chronol.*, p. 35-36). Il s'agit ici uniquement de la Remonstrance, qui, d'après ce passage, aurait été écrite en trois jours, au moment même où la Reine mère négociait avec Condé pour qu'il épargnât la ville et mît bas les armes. V. ci-dessus l'Introduction.

3. On a pu croire que R. désigne par là les hérétiques très antérieurs, Manichéens, Ariens, Vaudois et Albigeois dont il a parlé plus haut.



Comme un pauvre vieillard, qui par la ville passe  
 1096 Se courbant d'un baston, dans une poche amasse  
 Des vieux haillons qu'il treuve en cent mille morceaux,  
 L'un dessus un fumier, l'autre pres des ruisseaux,  
 L'autre pres d'un egout, & l'autre dans un antre,  
 1100 Où le peuple artizan va decharger son ventre :  
 Apres en choisissant tous ces morceaux espars,  
 D'un fil gros les ravaude & coust de toutes pars,  
 Puis en fait une robbe, & pour neufve la porte :  
 1104 Ta secte, Predicant, est de semblable sorte.

Or, bref, il me sufist de t'avoir irrité :  
 Comme un bon laboureur qui sur la fin d'Esté,  
 Quand desja la vandange à verdeler commence,  
 1108 De peur que l'escadron des freslons ne l'offence,  
 De tous costés espie un chesne my mangé, [23 v°]  
 Où le camp resonnant des freslons est logé :  
 Puis en prenant de nuit un gros fagot de paille,  
 1112 D'un feu noir & fumeux leur donne la bataille :  
 La flame & la fumée entrant par les naseaux  
 De ces soldats æslés, irrite leurs cerveaux,  
 Qui fremissent ainsi que trompettes de guerre,  
 1116 Et de colere en vain espoinçonent la terre <sup>1</sup>.

Mais toy (comme tu dis) qui as passé tes ans  
 Contre les coups d'estoq des hommes medisans,

1096. 87 Appuyé d'un baston

1114. 78-87 *graphie ailez*

---

Mais la théologie de Calvin ne dérive pas de la leur. Il s'agit bien plutôt des préreformateurs, tels que Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague et aussi de Luther dont les calvinistes se sont inspirés, et dont R. a également parlé plus haut. — Pour le mot « incensés », qu'on est tenté de traduire par allumés ou enflammés, il signifie : rendus fous (v. ci-dessus vers 47 et ci-après vers 1168).

1. Comparaison inspirée par Apollonios, *Argon.* II, 130 sqq.

Qui as un estomaq que personne n'enfonce,  
 1120 Tu pourras bien souffrir cette douce responce :  
 Car ton cueur est plus dur qu'un corselet ferré  
 Qui garde l'estomaq du soldat assuré.

A tant je me tayrai <sup>1</sup>, mais davant je proteste  
 1124 Que si horriblement ton erreur je deteste,  
 Que mille & mille mors j'ayme mieux recevoir,  
 Que laisser ma raison de ton fard decevoir.

Au reste j'ay releu ta vilaine escriture,  
 1128 Ainsi que d'un boufon facond à dire injure,  
 Ou d'une harangere assise à petit Pont <sup>2</sup>,  
 Qui d'injures assaut & d'injures respond.  
 Ha que tu monstres bien que tu as du courage  
 1132 Aussi sale & vilain qu'est vilain ton langage !

Toutesfois à bon droit je me sens decoré  
 Dequoy par tes brocards tu m'as deshonoré,  
 Comme seul n'endurant ta medisance amere <sup>3</sup> :

1121-1122. 84-87 Car ton corps demy-Dieu contre tous les brocards  
 Des mesdisans est seur comme entre deux remparts

1128-1129. 84-87 Qui sent son charlatau facond à dire injure, Ou  
 quelque harengere

1131. 67-87... que tu as le courage

1133-1134. 67-87 Toutesfois à bon droit (84-87 glorieux) je me veux  
 estimer Dequoy par tes brocards tu m'as daigné blamer (84-87 voulu  
 blâmer)

1. C.-à-d. : Maintenant je me tairai, cf. ci-après, vers 1158. — R. ne tint pas sa promesse. Les protestants lui ayant répliqué par une série de pamphlets, dont les plus connus sont la *Seconde responce de F. de la Baronie*, et le *Temple de Ronsard*, qui parurent en septembre 1563, il répliqua derechef dès le mois d'octobre dans une longue *Epistre... à ses calomniateurs* (v. le tome suivant, début).

2. Le Petit-Pont porte toujours ce nom. Il réunit la rue du Petit-Pont au parvis Notre-Dame. Il s'y tenait alors un marché.

3. Il n'est pas seul à souffrir des médisances des ministres ; il partage ce sort avec de hauts personnages tels que la Reine mère, le roi de Navarre et le prince de Condé, comme il va le dire.

- 1136 Cette Royne qui est de nostre Prince Mere  
 A soufert plus que moy, quand aux premiers estas [24]  
 Jaloux de sa grandeur, tu ne la voulois pas <sup>1</sup>.  
 Ce Roy des Navarrois a senti l'amertume  
 1140 De ta langue qui fait de mesdire coustume,  
 Quand l'ayant par despit de Paradis bany,  
 Or l'apellois Caillette, or l'apellois Thony <sup>2</sup>!  
 Quoy? ne faisois tu pas à mode d'estrivieres <sup>3</sup>,  
 1144 Pour ce Roy, l'autre année, au Presche tes prieres?  
 Tantost ne priant pas, tantost priant pour luy,  
 Selon qu'il t'aportoît ou profit ou ennuy <sup>4</sup>?  
 Mesmes j'entens desja que ta malice pince  
 1148 De brocards espineux ce magnanime Prince,  
 Ce Seigneur de Condé, & le blasmes dequoy  
 Il ne se montre Tygre à ceux de nostre loy <sup>5</sup>.

1136. 84-87 Ceste Royne qui vit

1. Aux Etats généraux d'Orléans (décembre 1560).

2. Caillette, bouffon célèbre sous Louis XII. Voir Montaignon, *Anc. Poés. fr.*, t. X, p. 377. Après sa mort (août 1514), son nom devint synonyme de mou, indécis, balourd, à moins que ce sens n'ait été antérieur au nom du bouffon, qui dans ce cas, n'aurait été qu'un surnom. « Ainsi les femmes du vulgaire de Paris injurient ceux qu'elles noient. Cela peut venir de lasche et mol, comme sont les caillettes du mouton » (Cl. Garnier). — Thony, fou de cour sous Henri II, François II et Charles IX. Cf. A. Canel, *Rech. hist. sur les fous des rois de Fr.* (Paris, Lemerre, 1873), p. 92 et suiv. (sur Caillette) et 173 et suiv. (sur Tony).

3. A la façon des étriers, « que l'on allonge et resserre comme on veut, pour l'aisance du chevalier » (Cl. Garnier).

4. Il s'agit d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre et duc de Vendôme, frère aîné du prince Louis de Condé. Ronsard avait célébré son mariage avec Jeanne d'Albret (cf. tome I, p. 9). Ayant passé du camp protestant dans le camp catholique en janvier 1562, il servit la Reine mère jusqu'au siège de Rouen, où il fut mortellement blessé (nov. 1563). V. ci-dessus la Continuation, vers 429 et suiv. — Pour le commentaire de cet alinéa, v. Pierre de l'Estoile, *Mémoires*, éd. Brunet-Champollion, tome XII, p. 359 et suiv. ; L. Romier, *Catholiques et Huguenots à la cour de Charles IX*, pp. 91 et suiv. ; 128 et suiv.

5. C.-à-d. de notre religion. Les huguenots lui reprochaient de s'être

Je suis donques heureux de souffrir tels outrages,  
 1152 Ayant pour compaignons de si grands personnages.

Or tu as beau gronder pour r'assaillir mon fort <sup>1</sup>,  
 Te gourmer & t'enfler, comme autrefois au bord  
 La grenouille s'enfla contre le beuf, de sorte  
 1156 Que pour trop se boufer sur l'heure creva morte <sup>2</sup>,  
 Tu as beau repliquer pour respondre à mes vers,  
 Je deviendray muet, car ce n'est moy qui sers  
 De bateleur au peuple, & de farce au vulgaire :  
 1160 Si tu en veux servir tu le pourras bien faire.  
 Ce pendant je priray l'éternelle Bonté,  
 Te vouloir redonner ton sens & ta santé.

Mais avant que finir, entends, race future,  
 1164 Et comme un testament garde cette escriture :  
 Ou soit que les Destins, à nostre mal constans, [24 v°]  
 Soit que l'ire de Dieu face regner long temps  
 Cette secte apres moy, race, je te supplie,  
 1168 Ne t'incense jamais apres telle folye :  
 Et relisant ces vers, je te pry' de penser  
 Qu'en Saxe je l'ay veue en mes jours commencer <sup>3</sup>,

1162. 71 Te vouloir ordonner | 73-87 *texte primitif*

1168. 78-87 *graphie* Ne t'insense

---

montré trop facile à la paix d'Amboise, qui avait mis fin à la première guerre civile. Coligny était mécontent de ses concessions, tandis que Calvin le traitait de renégat et l'accusait d'avoir « trahi Dieu en sa vanité » (Charbonnier, *op. cit.*, p. 89).

1. Image empruntée à la vénerie ; c'est ce que font au cerf les chiens et les piqueurs. — Au vers suivant, « se gourmer » est synonyme de se guinder, prendre un air grave, ou hautain et dédaigneux. On dit encore aujourd'hui avec le même sens : avoir l'air gourmé ; une personne gourmée.

2. Cf. Horace, *Sat.* II, 3, 314 sqq. — « Se boufer » = se gonfler (Huguet, *Dict. du seiz. s.*).

3. Luther, né en 1483, « mit au jour ses erreurs l'an 1517, et l'Autheur (Ronsard) naquit en 1524 » (Cl. Garnier). C'est encore Luther qui est appelé deux vers plus loin « un apostat ».

Non comme Christ la sienne, ains par force & puissance  
 1172 Desoubs un Apostat elle prit sa naissance :  
 Le feu, le sang, le fer en sont le fondement,  
 Dieu vueille que la fin en arrive autrement,  
 Et que le grand flambeau de la guerre alumée,  
 1176 Comme un tyzon de feu se consume en fumée.

FIN.

---

Aux bons & fidelles Mede-  
 cins predicans, sur la  
 prise des trois pillules, qu'ils m'ont  
 envoyées <sup>1</sup>.

Mes bons & fidelles Medecins Predicans, tout ainsi que  
 de gayeté de cuer, & sans froncer le sourcy, j'ay gobbé  
 & avallé les troys pillules que de vostre grace m'avez  
 ordonnées : lesquelles toutesfoys n'ont fait en mon cer-  
 veau l'entiere operation que desiriez, comme vous [25]

1173. 84-87 Le feu, le fer, le meurtre

*L'épître en prose fut supprimée à partir de 67, ainsi que l'ordonnance en latin qui la suit ; quant aux deux pièces de vers latins, dont la seconde est de Ronsard, elles furent supprimées à partir de 78. On lit en 67-73 une troisième pièce de vers latins « In laudem Ronsardi » (v. la note, p. 179).*

---

1. Ici R. répond du tac au tac aux auteurs des trois pamphlets (les trois pilules), qui l'avaient traité en malade. Il leur envoie une médecine purgative à prendre à chaque nouvelle lune, avec le détail de sa composition : ordonnance qui paraît burlesque, mais pourtant est rédigée dans le latin doctoral de pratique courante au xvi<sup>e</sup> siècle.

pourez cognoistre par l'humeur opiniastre qui me reste encore en la teste : Je vous prie que sans dedaigner le gobelet, vous preniez aussi joyeusement cette medecine que je vous envoie, suppliant le Seigneur qu'elle vous puisse garir plus perfettement que la mienne ne m'a fait : & afin que ne soyez en doute de la composition, j'ay bien voulu vous donner le double du Recipe afin de le garder au crochet d'un Apoticaire pour ne faillir à toutes les nouvelles Lunes vous en faire une bonne & forte purgation, & sur tout (par ce que le Medecin me l'a dit de bouche seulement) n'oubliez apres la prise vous faire ouvrir la veine moyenne senestre, & apres ventoser & scarifier deux ou trois fois la nuque du col, pour atirer & evaporer l'humeur noir & melancolique, lequel sans relache vous tourmente & gaste le cerveau.

### . RECIPE <sup>1</sup>.

Recipe radicum polypodii quercini, capparis, tamari-  
cis, lapathi ana unciam semis, fumiterrae, buglossi, bor-  
raginis, chamaepitheos, chamaedryos, scolopendrii, epi-  
thimi, ana manipulum semis, foliorum senne mundatorum  
drachmas tres, fiat decoctio pro dosi in colatura : dissolve  
catholici unciam unam, confectionis hamech <sup>2</sup> dragmas  
tres, syrupi de fumiterrae dragmas sex, fiat potio, detur  
tempore praedicto. Quod si hoc remedium non satis  
purgarit humorem melancholicum, augeatur vis ejus  
addito elleboro, & lapide cyaneo, praeparatis ut decet.

1. Ce mot latin qui veut dire : Prends, figurait autrefois en tête de toutes les ordonnances de médecin, soit en entier, soit par son initiale R.

2. Nom d'un médecin arabe, donné à l'électuaire de son invention. Cf. l'*Officine* de Dorvault (éd. de 1910), p. 657.



IN P. RONSARDUM,

[25 v°]

RANÆ LEMANICOLÆ

COAXATIO.

Dum bibis Aonios latices in vertice Pindi,  
 Ronsarde, undenas dum quatis arte fides :  
 Vindocini ruris, gravibus tua personat agros  
 Musa modis, Phœbus quos velit esse suos.  
 Ast ubi cura fuit praepingui abdomine ventrem  
 Setigeræ latum reddere more suis :  
 Illorum explesti numerum, qui funera curant,  
 Qui referunt fucos, sunt operumque rudes.  
 Exin Missæ agitas numeros : ac tempore ab illo,  
 Non tua Musa canit, sed tua Missa canit.

P. Ronsardi Responsum <sup>1</sup>.

Non mea Musa canit, canit hæc oracula vatis  
 Patmicolæ ranis Musa Lemanicolis.  
 Obscœnas fore tres fœdo cum corpore ranas,  
 Immundos potius Dœmonas aut totidem.  
 Semper in ore sui qui stantes Pseudoprophetae  
 Inque Deum, inque pios verba profana crepent.  
 Vera fides vatis, tu rana es de tribus una,  
 Altera Calvinus, tertia Beza tuus.  
 Beza ferens veteris Theodori nomen, eandem [26]  
 Deque Deo mentem, quam Theodorus, habens.  
 Talibus ô ranis raucissima de tribus illa,

1. Pour ces distiques élégiaques, v. P. de Nolhac, *Ronsard et l'Humanisme*, p. 251 et suiv.

Quae me, qua Superos, garrulitate petis :  
 Aonios non tu latices in vertice Pindi,  
 Sed bibis impuros, stagna Sabauda, lacus.  
 Nec cum pura nitet, sed cum nive turbida mixta,  
 Et glacie fusa montibus unda fluit.  
 Inde gelata viam vocis, tumefactaque fauces  
 Digna coaxasti carmina vate suo.  
 In quibus, ut decuit gibboso gutture monstrum,  
 Non nisi ranalis vox strepit ulla tibi.  
 Nam quod Musa virum doctorum voce vocatur,  
 Id nunc Missa tibi vox inamœna sonat.  
 Non nisi rana queat sacra sic corrumpere verba :  
 Sibila rana fera est, sibila verba crepas.  
 I nunc, & patriis interstrepe viva lacunis  
 Inque pios homines quidlibet, inque Deum.  
 Mortua dum, pacem ne turbes rana piorum  
 Nigra, lacu Stygio, vel Phlegetonte nates.  
 Donec in ardenti, causam raucedinis, unda  
 Excutias frigus, quo tua Musa riget <sup>1</sup>.

1. Dans l'éd. collective de 1567 et les deux suivantes (1571 et 1573) ces distiques sont suivis d'une pièce de 24 hexamètres, *In laudem Ron-sardi*, attribuée à Dorat, qui commence ainsi :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit...

Elle disparut en 1578. Montaigne en a cité le début, *Essais*, II, 12.

FINIS.

---



## TABLE ALPHABÉTIQUE

### DES INCIPIT DU TOME XI

---

N.-B. — Les vers et mots en italique sont des variantes  
des *incipit* primitifs.

	Pages
Des Autels que la Loy et que la Rethorique . . . . .	15
Madame, je serois ou du ( <i>de</i> ) plomb ou du ( <i>de</i> ) bois . . . . .	35
Miserable moqueur qui n'avois point de voix . . . . .	116
Miserable moqueur <i>que la creinte suivoit</i> . . . . .	116
O Ciel, ô Mer, ô Terre, ô Dieu pere commun . . . . .	63
<i>Quoi ? tu jappes, mastin, afin de m'effroyer</i> . . . . .	116
Si depuis que le monde a pris commencement . . . . .	19
Sire, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France . . . . .	3

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
INTRODUCTION .....	v
Institution pour l'adolescence du Roy.....	1
Elegie sur les troubles d'Amboise (début).....	15
Discours des misères de ce temps.....	17
Continuation du Discours des misères.....	33
Remonstrance au peuple de France.....	61
Responce aux injures & calomnies.....	109
Table alphabétique des incipit.....	181

---

*Achevé d'imprimer*  
*par Protat frères, à Mâcon,*  
*le 7 novembre 1946.*





IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — C. O. L. 31.1998.  
NOV. 1946. N° CHEZ L'IMPRIMEUR 5821. N° CHEZ L'ÉDITEUR 1.  
DÉPOT LÉGAL : 4<sup>e</sup> TRIMESTRE 1946.

PIERRE DE RONSARD  
ŒUVRES COMPLÈTES  
XII



SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

---

PIERRE DE RONSARD

---

# ŒUVRES COMPLÈTES

XII

TROIS LIVRES DU RECUEIL

DES

NOUVELLES POESIES

1563-1564

---

ÉDITION CRITIQUE

AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRE

PAR

PAUL LAUMONIER



PARIS

LIBRAIRIE MARCEL DIDIER

4, RUE DE LA SORBONNE, 4

---

1946



## INTRODUCTION

---

La lutte oratoire entre Ronsard et les Huguenots semblait épuisée à la fin d'avril 1563. Mais les « ministres » ne se tinrent pas pour battus : la *Remonstrance* et la *Responce aux injures* ayant exaspéré leur colère, ils accablèrent Ronsard de nouveaux pamphlets. Lui-même les a énumérés dans une deuxième « Epistre au lecteur », qui sert de préface aux *Trois livres du Recueil des nouvelles Poësies*, publiés, comme on le verra plus loin, en octobre 1563. Bien qu'il ait déclaré par deux fois, à la fin de sa « Responce aux injures », qu'il se tairait désormais ; bien qu'un édit de Charles IX, du 10 septembre 1563, ait « défendu les libelles » et que notre poète ait reçu personnellement de la Cour l'ordre de cesser le combat oratoire, comme avait cessé le conflit armé, il ne put se résoudre au silence et profita de l'occasion pour riposter à ses « calomniateurs » subrepticement<sup>1</sup>.

Malgré ce qu'annonce le titre complet de cette riposte en prose, loin d'être « succincte », elle se développe en pamphlet littéraire. L'allure ne laisse pas d'en être pédante, mais on y apprend un fait de première importance, sur lequel je dois insister à nouveau. On ne saurait trop réagir contre les erreurs traditionnelles. Un passage nous fixe sur la vraie valeur historique du terme de « Pléiade » appliqué à l'école de Ronsard. Ce ne fut primitivement qu'une métaphore, et non pas une appellation réelle, courante, ayant un caractère officiel ou simplement public. Bien mieux, cette métaphore, qui ne remonte pas au delà de 1556, Ronsard est le seul à l'avoir employée parmi les poètes dits « de la Pléiade », et il ne l'a employée qu'une fois : c'est dans l'Élégie à Chr. de Choiseul, publiée en tête de l'*Anacréon* de R. Belleau. Là, Ronsard s'était contenté d'assimiler sept poètes français à la Pléiade alexandrine, contemporaine des premiers Ptolémées<sup>2</sup>. L'expression dont use Ronsard dans son

1. Voir au t. XI, la *Responce aux injures*, vers 1123 et 1158, et ci-après, pp. 3 et 17, texte et notes.

2. Cf. t. VIII, p. 354, texte et note.



« Epistre au lecteur » de 1563 : « Il me souvient » et l'explication qu'il y donne du sens du mot « Pléiade » suffiraient à prouver que cette appellation n'était pas généralement connue, et que, par conséquent, elle ne servait pas encore à désigner l'école de Ronsard. Ce sont les poètes huguenots qui, raillant cette métaphore de Ronsard comme un témoignage de son orgueil, la répandirent à partir de 1563 ; si bien qu'on finit par la lui appliquer sans moquerie, à lui et aux poètes catholiques de sa « volée », qui « s'étoient fait apparoir comme grandes estoilles ». Même après cette date, la dénomination de « Pléiade » ne fut pas très employée, tandis que celle de « Brigade » désigne couramment l'école de Ronsard durant toute la deuxième moitié du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Quant au *Recueil même des nouvelles Poësies*, il a donné lieu, pour la date de sa publication et la disposition de son contenu, à des découvertes que je dois rappeler ici. Jusqu'en 1919, on ne connaissait que la seconde édition, qui présente des erreurs singulières de foliotage et de pagination, notamment celle-ci : ce recueil des « trois livres » annoncés au titre général n'en contient que deux, du moins en apparence. Après l'extrait du privilège et le permis d'imprimer placés au verso de ce titre général, on trouve tout de suite, aux ff. 2 à 10, l'« Epistre au lecteur » dont je viens de parler, puis au verso du f. 10 un sonnet à Ysabeau de la Tour, lui dédiant un « livret », qui est évidemment le premier des trois livres susdits, puisque chacun des deux autres a sa dédicace particulière, le second à Lhuillier de Maisonfleur, le troisième à Castelnau de Mauvissière. Mais où prendre ce premier livre ? Pas de trace à première vue, car on lit après le sonnet la mention FIN, et dès le feuillet suivant, au recto, en grand titre : le SECOND LIVRE du Recueil des nouvelles Poësies, etc.<sup>2</sup>.

1. Sur la fortune de ces noms, v. mon éd. crit. de la *Vie de Ronsard*, p. 210 et suiv.

2. In-4° de 120 ff. ch. — Bibl. de l'Institut, à la fin d'un recueil factice, sous la cote Q 116 A5. Depuis lors, en 1931, un autre exemplaire a été acquis par notre Bibl. Nat., Rés. m Ye 201 ; mais il porte un titre faux, qui laisse croire que c'est la première édition. Comme

J'avais longtemps cherché l'édition princeps sans succès, et je la considérais comme perdue, lorsqu'en 1919 un érudit bordelais, L. de Bordes de Fortage, décida de vendre une partie de sa bibliothèque. M. Mounastre-Picamilh, libraire-expert chargé d'en dresser le catalogue, s'aperçut qu'un des volumes contenait à la suite des discours politiques de Ronsard, les trois livres du *Recueil des nouvelles Poësies*, sous une forme sensiblement différente de celle que j'avais indiquée dans mon Tableau chronologique d'après l'exemplaire de l'Institut. Prié de l'examiner, je n'eus pas de peine à y discerner la rarissime édition tant convoitée, et à découvrir qu'elle avait vu le jour sous la forme de trois plaquettes réunies, dont chacune avait son foliotage propre et son extrait de privilège, et dont l'une, intitulée tout autrement que dans la seconde édition et insérée après le sonnet-dédicace à Ysabeau de la Tour, avait servi à composer le corps du Premier livre, en si grande hâte qu'elle avait gardé son titre primitif et son millésime particulier : Les | QUATRE SAISONS | de l'an, avecques une | Eglogue, une Elegie, | l'Adonis et l'Orphée. | Par P. de Ronsard, Gentilhomme Vandomois. | Marque du libraire | A PARIS | Chez Gabriel Buon | 1563 | Avec privilege du Roy. — Je constatai aussi que cette plaquette contient, outre les pièces annoncées sur ce titre, la chanson *Douce maîtresse touche*, après laquelle vient une page blanche (au verso du f. 42).

Je fis ensuite à l'Institut un nouvel examen de la seconde édition, en tenant compte des singularités de foliotage et de signatures<sup>1</sup>; et cet examen confirma pleinement mes présomptions, qui avaient déjà presque la force d'une certitude. — Quant au millésime 1564, qu'on lit au titre de chacun des trois

l'indique avec raison une note manuscrite sur le feuillet de garde initial, cet exemplaire est en réalité de la seconde édition, et son titre devrait être le même que celui de l'exemplaire de l'Institut : *Les Trois Livres du Recueil des nouvelles Poësies...Seconde édition*, au lieu du titre particulier au Premier livre, qui est celui de l'édition princeps.

1. J'ai relevé notamment ce fait que la même chanson est aussi suivie d'une page blanche (au verso du f. 58) et que le f. 59, qui devrait venir ensuite, est absent; non pas qu'il ait été arraché, mais son absence paraît marquer, ainsi que cette page blanche, la fin du premier livre.

livres dans cette première édition, je pense que c'est une antédote, car les huit pièces d'inspiration courtisane qui terminent le troisième livre furent réimprimées par les huguenots dès le 15 novembre 1563, en une plaquette intitulée ironiquement *Sonnets excellens... de l'invention de messire P. de Ronsard... evesque futur*<sup>1</sup>. Comme, d'autre part, deux de ces sonnets furent inspirés par une chute de cheval que fit la Reine mère le 15 septembre, je n'étais pas loin de la vérité quand je concluais dans ma thèse que le *Recueil des nouvelles Poésies* parut pour la première fois dans le courant d'octobre 1563<sup>2</sup>.

On trouvera ci-après les pièces de ce *Recueil*, dans l'ordre où elles ont paru primitivement, entre autres celles du premier livre, reconstitué d'après les observations précédentes, et deux sonnets du second livre que le poète a retranchés de la seconde édition (janvier 1564), mais qu'il reprit dans son édition collective de 1567, en y répartissant les pièces de ce *Recueil* suivant leurs genres<sup>3</sup>. Quant au texte même, j'ai adopté celui de la seconde édition, à défaut du princeps, que je n'avais pu copier en 1919; il doit, d'ailleurs, en différer très peu, à part les variantes que j'ai signalées d'après A. Pereire dans l'apparat critique, et d'après Suz. Brunet dans les Additions.

1. V. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 210, note 2, et mon *Tableau chronol.*, p. 39, note 1.

2. Pour de plus amples détails bibliographiques, v. mon art. de la *Revue du Seiz. s.*, t. VII, 1920, p. 160. — Cet exemplaire rarissime de l'éd. princeps, avant d'appartenir à Bordes de Fortage, avait figuré au Catalogue de la vente Bancel en 1882 (p. 141, n° 312). Le 4 déc. 1919, il a passé dans la bibliothèque d'un amateur parisien, M. Lindeboom; de là, en mars 1925, dans celle d'un Américain, Mortimer Schiff (?). — Seymour de Ricci, qui, en cette dernière occasion, servit d'intermédiaire, a bien voulu m'écrire en mai 1940 que cet acquéreur d'outremer est mort, et que, pour l'instant, la trace dudit volume est perdue. — De son côté, Alfred Pereire, qui a publié en partie la bibliographie détaillée des anciennes éd. de Ronsard, dans le *Bull. du Bibliophile*, nous a révélé l'existence d'un autre exemplaire, qui lui fut communiqué par les libraires Maggs br. (année 1934, p. 253). Après l'avoir « collationné tout à loisir », il y a reconnu un tirage particulier, qu'il a situé entre l'éd. originale décrite par moi et la seconde édition.

3. Ce sont les sonnets *Las je ne veux* et *Certes mon œil*, qu'il rangea en 1567, à la fin du 2<sup>e</sup> livre des *Amours*. Je les ai moi-même rangés à cette date dans mon *Tableau chronol.*, ignorant alors le contenu de l'éd. princeps du *Recueil*. Prière de corriger cette erreur.

Comme le remarque Ronsard dans son « Epistre au Lecteur », le contenu de ce *Recueil*, d'inspiration païenne et voluptueuse, faisait un singulier contraste avec les œuvres véhémentes publiées peu auparavant sous le coup des événements politiques. La paix étant revenue, et avec elle « les jeux et les ris », le poète avait cru opportun de mettre au jour ces pièces composées en 1561, 1562 et 1563. J'ai dit ailleurs les vraies raisons qu'il eut de justifier dans cette Epistre ses changements d'« argument » et de « stille <sup>1</sup> ». Ce qu'il faut retenir ici, c'est la nouvelle preuve du parallélisme, déjà signalé plusieurs fois, entre sa Muse grave et sa Muse légère. On le retrouve jusque dans le *Recueil* même : les pièces inspirées par le départ de la reine Marie Stuart, celles qui contiennent les doléances répétées sur la précarité de sa propre situation sont loin d'être gaies ; elles méritent tout à fait leur titre d'élégie ou de complainte. Mais le ton dominant est celui de la Muse légère ou même folâtre. Durant la première guerre civile, le démon catullien et ovidien n'a pas cessé de l'agiter, et le bruit des armes ne lui a pas fait abandonner les douces notes de la lyre qui avait si bien « sonné » jusque là « le vin et l'amour ». En 1559, il souhaitait dans ses « oraisons à Phebus » de pouvoir jouer de cette lyre jusqu'à la mort <sup>2</sup>. En 1563, il confiait ainsi son péché favori à ses adversaires eux-mêmes :

J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,  
A mettre par escrit mes amoureuses flammes.

\*  
\*\*

Quelles sont donc les femmes qu'il a chantées, après Sinope et Marie Dupin ? Celle-ci était encore l'objet de sa passion, au moins littéraire, en 1560 <sup>3</sup>. Dans les trois ou quatre années suivantes, si l'on en croit les sonnets, les chansons et les élégies amoureuses des *Nouvelles Poésies*, il en aima deux, l'une après

1. V. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 208.

2. Cf. t. X, p. 135-139.

3. Cf. le « Voyage de Tours » et l'épilogue du 2<sup>e</sup> livre des *Amours*, au t. X, pp. 214 et 238.

l'autre ou simultanément. Il pouvait les voir plus souvent que la paysanne de l'Anjou, l'une, Isabeau de la Tour, vivant à la Cour, l'autre, Genève, habitant la Ville. Les deux élégies adressées à celle-ci, le sonnet et la chanson adressés à celle-là étant mis à part, il n'est pas toujours facile de distinguer les pièces inspirées par l'une et les pièces inspirées par l'autre. Ce qui complique la question pour Isabeau, c'est que Ronsard lui parle tantôt pour son propre compte, tantôt pour celui d'autrui. Enfin si l'une est bien connue, l'autre ne l'est pas du tout.

Isabeau de la Tour, demoiselle de Limeuil, était cousine de Catherine de Médicis et au nombre de ses « filles d'honneur ». Elle était la plus belle de cet « escadron volant » dont Brantôme nous a raconté la galante existence. Son charme puissant ne fut pas étranger à la paix d'Amboise, et la Reine mère s'en servit astucieusement pour « tenir en laisse » à la Cour le sensuel prince Louis de Condé, qui, en 1563 et 1564, n'hésita pas à sacrifier à l'amour l'intérêt de ses coreligionnaires <sup>1</sup>. H. de la Ferrière a retracé cette période agitée de la vie d'Isabeau, et donné la liste de ses amants successifs ou simultanés <sup>2</sup>. Parmi eux figure Ronsard, qu'elle a vraiment bien inspiré dans la célèbre chanson *Quand ce beau printemps je voy*. J'ai cru d'abord, d'après le titre de cette chanson et quelques autres indices, que Ronsard l'écrivit pour le prince de Condé, dont il aurait voulu apaiser la colère et au sujet duquel il chanta plus d'une palinodie après la paix d'Amboise <sup>3</sup>. Plus tard, je me suis demandé si Ronsard eût poussé le dévouement aux Catholiques jusqu'à jouer ce rôle d'intermédiaire (je disais alors : entremetteur), et j'ai abandonné ma première opinion, en relisant le sonnet « à Ysabeau de la Tour », qui ouvre le recueil des *Nouvelles Poésies*, car il est à la fois une dédicace et une déclaration d'amour, et en observant que, quelques

1. L'expression guillemetée est de Michelet, *Hist. de France*, éd. Lemerre, in-16, t. XI, p. 312.

2. R. D. D. M. du 1<sup>er</sup> décembre 1883 ; art. recueilli dans le vol. *Trois amoureuses au XVI<sup>e</sup> s.*, p. 185. Cf. P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 268 et suiv. (avec portrait).

3. R. H. L., t. IX, 1902, p. 443.

mois après, Ronsard lui en adressa trois autres, encore plus passionnés : *Douce beauté à qui je dois la vie ; Douce beauté qui me tenez le cœur ; Quand en pleurant ma maîtresse s'ennuie*<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, je crois devoir proposer une solution moyenne à ce problème d'histoire sentimentale. Je n'ai pas eu tort de penser que Ronsard composa quelques pièces à la prière de Condé : il y a sur ce point les témoignages irrécusables du pseudo-Muret et de Cl. Binet, rapportant les propos du poète lui-même<sup>2</sup> ; il y a encore l'allusion tout aussi claire à ses entretiens avec le prince, qu'on lit dans la « Responce aux injures »<sup>3</sup>. Mais le poète fut pris à ce jeu ; il s'identifia avec son partenaire en tant qu'amoureux, et composa lesdites pièces comme si c'était pour lui. Selon l'expression de l'époque, il « contenta son esprit ». Telle élégie ne laisse plus de place au doute. N'avait-il pas, au reste, de quoi rassurer sa conscience ? Ce n'était pas seulement un agréable moyen de rentrer en grâce auprès du prince qu'il avait si rudement traité dans sa « Remonstrance », c'était aussi servir encore la politique salubre de la Reine mère, partant faire œuvre de patriotisme. Enfin, dans le sonnet final du recueil, qui a pour sujet la même « damoiselle », il semble demander à Paschal, l'historiographe : N'avais-je pas bien raison de l'aimer, moi aussi ?

Genèvre, sa maîtresse de la Ville, n'a pas encore été identifiée et ne le sera probablement jamais. Deux hypothèses à son sujet, dont l'une paraît meilleure, sans être pourtant satisfaisante. Colletet a écrit dans sa *Vie de Ronsard* : « Comme en parlant de Cassandre, de Marie et d'Hélène j'ay tasché de dire quelque chose de leur condition, mon lecteur curieux scaura ce que j'ay appris autrefois de la personne de ceste Genèvre. Si j'en doibs croire

1. Ces trois sonnets sont du début de 1564 et parurent dans un recueil de 1565, le premier dédié « A M. de Limeuil », le deuxième « A une damoiselle », le troisième intitulé « Des larmes de ma maîtresse ». Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 212.

2. V. mon éd. crit. de Binet, *Vie de Ronsard*, pp. 25 et 160.

3. Tome XI, Responce..., vers 1068 et suiv. Cf. l'Épître au lecteur ci-après, p. 6 : « Peu de personnes ont commandement sur moi... »



Claude Garnier, qui avoit d'assez bonnes traditions touchant nos poètes de la Pleyade, ceste Genève, que les escrits de Ronsard rendirent si fameuse, estoit une haute femme, claire brune, qui estoit femme du concierge de la geôle de Saint Marcel <sup>1</sup>. Mais je croirois plus volontiers ceux qui m'ont dict que ceste Genève estoit veritablement la femme de ce célèbre auteur Blaise de Vigenère, et en effet le nom de Vigenère se trouve tout entier dans celuy de Genièvre. Et ce qui me confirme d'autant plus dans ceste creance, c'est que je scay de bonne part que Ronsard eut un jour un grand demeslé avecque Vigenère, et que se rencontrant tous deux sur le quay de la Tournelle où il demouroit on les vit tous les deux sur le point de terminer leur différend par un funeste duel, avecque l'espée et la targe ou la rondache, comme on le practiquoit alors. Ce qui eust été executé sans doute, si quelques amis communs ne fussent intervenus et n'eussent par un bon accord conservé deux vies si illustres et si precieuses. Et peut-estre que ceste querelle procédoit de quelque principe de jalousie de la part de Vigenère, et d'un excès d'amour de la part de Ronsard, qui n'estoit d'humeur ny à souffrir ny à haïr une chose aimable, telle que l'on dict qu'estoit la belle Vigenère. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien de plus ardent ny de plus passionné que les vers élégiaques qu'il composa pour elle » <sup>2</sup>.

De ces deux témoignages le second semble bien l'emporter, si l'on en rapproche celui d'un contemporain, J. Grévin, qui, ayant fréquenté familièrement notre poète jusqu'à la veille de la première guerre civile, qui les sépara, a écrit dans le *Temple de Ronsard*, publié en 1563 :

1. C'est elle sans doute que, dans la même notice, en parlant des *Amours*, Colletet nomme Geneviève Raut, et qu'il range parmi les femmes chantées par R. après Cassandre et Marie. Mais Blanchemain a eu tort d'attribuer ce renseignement à Cl. Garnier (t. VIII, p. 27), car j'ai vainement cherché ledit nom dans son commentaire, qui, d'ailleurs, porte sur les Discours et non sur les Elegies. Marcassus, qui a commenté les Elegies, n'en a rien dit non plus.

2. G. Colletet, *Vie de Ronsard*, publiée par Blanchemain, en tête des *Œuvres inédites de P. de Ronsard*, Paris, Aubry, 1855.

L'on pourra voir encor' dans la quatrieme piece  
 Comme aujourd'hui tū fais l'amour à ton hostesse,  
 Et comme en son giron doucement tu te pais :  
 Pendant que son mari, escrivant au Palais,  
 Tire un diable à la queue, ou qu'il est à l'Eglise,  
 Pour plaisir avec elle une heure tu devise.

Bien que ces vers soient extraits d'un pamphlet, ils n'en sont pas moins instructifs et pourraient contenir la clef de l'énigme. Ce n'est pas un concierge de prison qui eût gagné sa vie en « escrivant au Palais », surtout si sa fonction le retenait à « la geôle de Saint Marcel » ; cette expression s'applique bien mieux à Vigenère, qui, selon Colletet, habitait quai de la Tournelle. On sait aussi que Vigenère était un catholique fervent : à en juger par la dédicace de son Psautier, il devait être souvent « à l'Eglise ». D'autre part, on ne voit pas comment Ronsard pouvait avoir pour « hostesse » la femme d'un concierge de prison ; le mot, tout obscur qu'il soit, convient plutôt à celle d'un personnage tel que Vigenère <sup>1</sup>. Mais, dira-t-on, aucun de ces témoignages ne correspond au récit que Ronsard nous a fait de cette liaison ; à quoi l'on peut répondre : il l'a d'autant plus romancé qu'il avait à ménager la réputation de son amie et celle d'un homme célèbre dans Paris. Enfin l'anecdote recueillie par Colletet, plus encore que l'anagramme approximatif de Vigenère, donne un air de grande vraisemblance à son témoignage, que l'on peut accepter, faute de mieux. Quoi qu'il en soit, le poète nous la présente comme une simple grisette, désolée de la mort de son premier amant et consolée par lui-même ; à l'en croire, il l'aurait aimée ardemment, au moins durant une année, de juillet 1561 à juillet 1562 <sup>2</sup> ; après quoi ils se séparèrent à l'amiable, très philosophiquement, d'après une élégie qui ne parut qu'en 1571 et ne fut intitulée « Troisième pour Genevre » qu'en 1584 <sup>3</sup>.

1. Rien là dessus dans la thèse de D. Métral sur *Bl. de Vigenère* (Paris, Droz, 1939) ; par contre, on y voit (p. 21) que V., demeurant rue des Vielz Augustins, fit don en décembre 1562 de ses biens meubles à sa servante Jeanne Mesnier pour « ses bons et agréables services », et (p. 25) qu'il ne se maria qu'en 1570, avec une autre femme. Genevre serait-elle cette Jeanne Mesnier ?

2. Pour ces dates, v. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 211, note 1.

3. P. Champion pense qu'elle fut écrite dès 1562 (*op. cit.*, p. 202,

Trois autres élégies concernent la jeune reine Marie Stuart, dont Ronsard admirait vivement la beauté et les goûts littéraires, et dont il a plaint avec une réelle émotion la précoce infortune. Il prévoyait sans doute les nouveaux malheurs qui l'attendaient dans son royaume d'Écosse, qu'elle dut rejoindre au milieu de l'année 1561. L'une de ces pièces était à peine ébauchée, qu'un partisan trop zélé, ou un adversaire déloyal, dérobait au poète son manuscrit et le communiquait à l'éditeur lyonnais Benoist Rigaud, qui le publiait aussitôt<sup>1</sup>. C'est la seule façon d'expliquer la parution loin de Paris d'un texte encore très défectueux, sans nom d'auteur, ni privilège, ni permis d'imprimer, que, pour ces raisons, j'ai cru devoir rejeter dans l'apparat critique, contrairement au système général de la présente édition<sup>2</sup>.

\*  
\*\*

Quant aux sources livresques qui ont inspiré les pièces de ce *Recueil*, elles sont aussi nombreuses que variées. On verra que les élégies amoureuses développent des thèmes qui étaient en germe dans les sonnets des *Amours*, et que Ronsard y apparaît, comme dans ces sonnets, l'héritier des troubadours, par des intermédiaires bien connus, tels que Clément Marot, Jean de Meung et Pétrarque. On verra que j'étais dans le vrai, et par suite dans le juste, quand je disais jadis que Ronsard était « un Marot supérieur ». Cette formule, sans doute trop concise, m'a été reprochée par mon bon ami Chamard. Pourtant, elle ne faisait que résumer une idée importante de ma thèse, à savoir que Ronsard, quoi qu'il en ait dit, a continué Marot, en l'améliorant, souvent jusqu'à la perfection. C'est à cette variété d'élégie, plus encore qu'à l'ode, à la chanson, à l'épithaphe, à l'églogue et au blason (devenu hymne et poème) que s'applique cette formule.

n. 4); mais on ne voit pas pourquoi Ronsard aurait attendu si longtemps pour la publier.

1. In-8 de 4 ff. n. ch., sign. A 3, imprimé en lettres rondes.

2. Ce texte primitif a été réimprimé dans le Bulletin du Bibliophile de 1891, p. 2. Il contient 116 vers, deux de plus que la rédaction définitive.

J'ai voulu seulement par là rendre à chacun d'eux le mérite qui lui revient : à Marot, celui d'avoir été un précurseur, même un initiateur ; à Ronsard, celui d'avoir été un créateur, au sens esthétique du mot, comme le fut Corneille pour la tragédie, La Fontaine pour la fable, Molière pour la comédie, ce qui n'est pas, que je sache, un mince compliment. Cela est si vrai que Chamard lui-même, avec grande conscience et raison, n'a pu s'empêcher de reprendre pour son compte ce qui pouvait justifier cette opinion <sup>1</sup>. Sainte-Beuve n'avait-il pas déjà distingué dans Ronsard deux poètes lyriques, dont l'un, à la fois naïf et brillant « continua, perfectionna Marot » ? Et, se plaçant à un autre point de vue, n'avait-il pas déclaré : « A ne le prendre que dans les genres de moyenne hauteur, dans l'élégie, dans l'ode épicurienne, dans la chanson, il y excelle... ; la langue de Marot est retrouvée, mais avec plus d'éclat » <sup>2</sup> ?

Les autres pièces de ce *Recueil*, notamment les églogues et les poèmes, s'inspirent d'auteurs déjà vus, Théocrite, Virgile et Ovide, d'une part, Arioste, Sannazar et Navagero d'autre part. Mais il en est un qui se présente pour la première fois, c'est l'italien Theoph. Folengo, dit Merlino Coccaio, auteur d'une épopée bouffonne en vers macaroniques, publiée à Venise en 1517 et rééditée plus de quinze fois au cours du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est là que Rabelais avait puisé maints détails de son roman satirique, notamment l'épisode des moutons de Panurge. Ronsard, à son tour, a trouvé là de quoi renouveler son inspiration pour les hymnes des *Quatre Saisons*. Ces hymnes, très différents, par le ton comme par le sujet, de ceux qu'il avait publiés antérieurement, suscitèrent l'admiration de ses amis. Par contre, son adversaire Florent Chrestien, répondant aux critiques qui lui étaient adressées dans l'*Epistre au lecteur*, prit sa revanche en l'accusant de plagiat.

1. *Hist. de la Pléiade*, t. II, pp. 75, 81, 163-164 ; III, pp. 26 et 41.

2. *Tableau de la p. fr. au seiz. s.*, éd. Charpentier, pp. 71 et 75. Cf. M. Raymond, *Influence de Ronsard*, t. II, p. 3 et 21 ; R. Mahieu, *l'Élégie au XVI<sup>e</sup> s.* (R. H. L., t. XLVI, 1939, pp. 154 à 157). Sans compter que les dernières œuvres de Marot laissaient entrevoir une Muse plus haute et plus grave, celle qui inspira précisément le Ronsard des pièces politiques et religieuses.

Voici ce qu'en pensait le vieux commentateur Jean Besly, qu cite in extenso cette accusation, et me paraît avoir fait entendre, à la suite, la note juste : « Tu n'as rien fait dont tu te puisses attribuer l'invention, prise non seulement d'Homere, Hesiodé, Theocrite, Arat, Lycophron, ou de quelques autres dont tu as le texte bien glosé & les mots bien interpretez <sup>1</sup>, & dont tu repetasses ton ouvrage à demi masché : mais (dont je m'estonne) tu desrobes tes inventions des autheurs mesmes ridicules. Et quoy ? les quatre Saisons de l'An dont tu as fait quatre Hynnes, d'où sont-elles puisées ? à qui en est l'invention ? On sçait bien que tu as escorché tout le pauvre latin des Macaronnées de Merlin, pour faire l'ouvrage plus long ». « Ce sont, ajoute Besly, les propres mots de l'Apologie de Florent Chrestien contre l'autheur <sup>2</sup>, en quoy il est transporté de passion, & ne void pas que ce qu'il attribue vice à Ronsard redonde au deshonneur de Virgile, qui est tout comme un ouvrage mosaïque composé de pièces retirées d'Accius, Pacuvius, [Ennius], voire de Cherilus, extremement mesprisé d'Horace : aussi qu'il y a plusieurs belles choses meslées dans ces Hynnes qu'il a puisées es escrits d'autres autheurs que Merlino Cocaio. Plusieurs des plus beaux esprits de nostre France jugent au contraire de Chrestien, & prisent ces Hynnes, comme estant une des besongnes plus poëtiques, figurées, & neantmoins nettes & polies tout ce qui se peut, & des plus elabourées qui soient sorties de ses mains. Je suis de ceste opinion & pense qu'il y ayt bien peu à blaser, si l'on en excepte une fois les longues prefaces des Hynnes de l'Automne & de l'Hyver » <sup>3</sup>. Le jugement de Chrestien est en effet entaché de « passion », car c'est la rancune qui l'a dicté. Il faut, pour être juste, mettre en regard celui d'Estienne Pasquier, qui l'a exprimé *sine ira* et dont l'opinion sur les poètes de son temps est aussi judicieuse que libérale : « Il desroboit hardiment des traicts d'uns & autres Autheurs, mais avecq un larcin si noble & industrieux, qu'il n'eust point craint

1. C.-à-d. traduits du grec en latin ou en français, avec de copieuses explications.

2. Sur cette œuvre de polémique, publiée en 1564, v. ci-après la note finale de l'Epistre au lecteur.

3. *Œuvres* de Ronsard, éd. de 1604, t. VII, p. 181 sq.

d'y estre surpris. Le premier plant des Quatre Saisons de l'année est dans une vingtaine de vers Maccaronées de Merlin de Coccoquão : et sur ce plant il en bastit quatre Hymnes qui sont des plus belles de toutes les siennes » <sup>1</sup>.

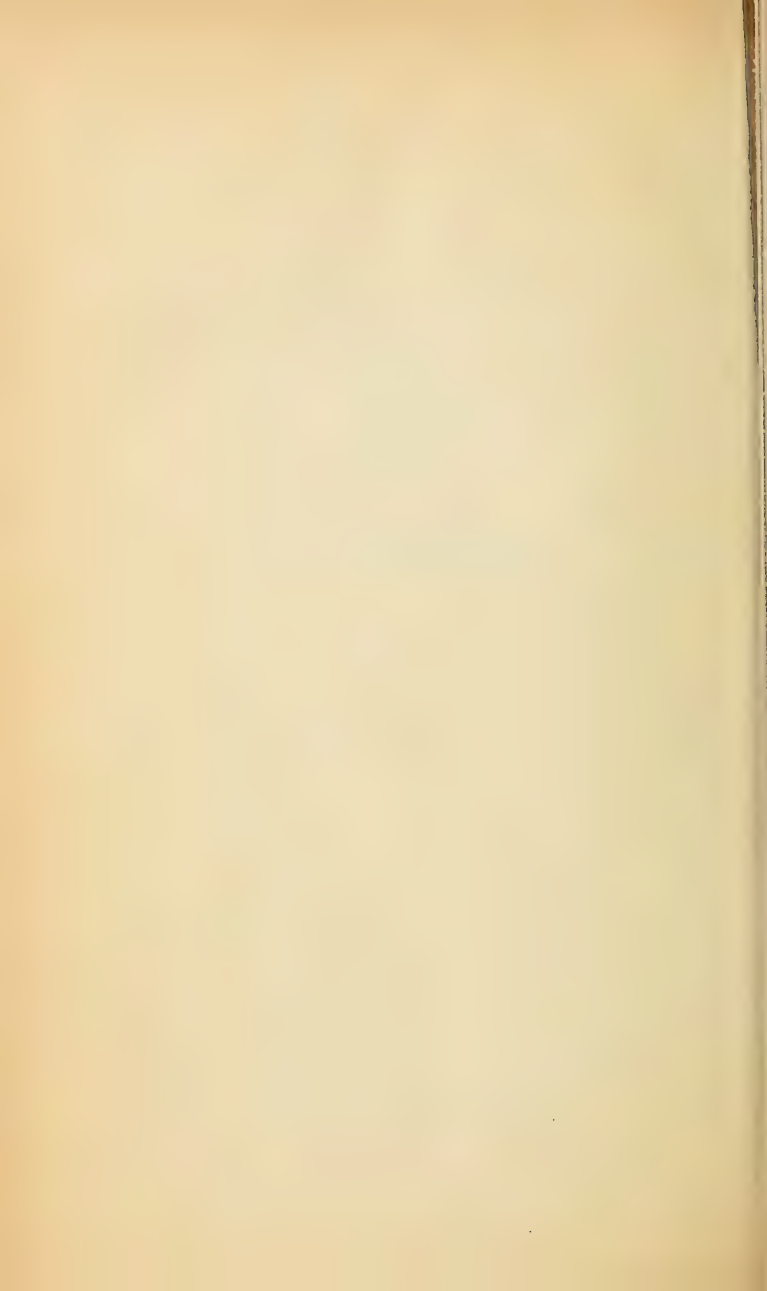
Les goûts variant avec les temps et les personnes, on peut aujourd'hui ne pas partager ce dernier avis ; mais ce qui reste vrai absolument, c'est que Ronsard, quel qu'ait été son modèle, ne perd pas son originalité, sauf quand il abuse de la mythologie et du lyrisme pindarique ; il demeure lui-même, au point de donner au lecteur non averti l'impression que le fond est inventé de toutes pièces, aussi bien que la forme, — ce qui est, comme on sait, le fait des plus grands écrivains.

Bordeaux, juillet-août 1940.

---

1. *Rech. de la Fr.* (éd. de 1611), liv. VI, ch. 7, *in fine*. Cf. Du Perron, *Or. fun. de R.* (1586), et G. Colletet, *Vie de R.* (éd. cit.), p. 89-90.





LES  
TROIS LIVRES  
du Recueil des nouvelles  
POESIES DE P. DERONSARD  
GENTILHOMME VANDOMOIS.

*Lesquelles n'ont encores esté par cy deuant imprimées.*

Ensemble vne epistre par laquelle succinctement  
il respond a les calomnieurs.

Seconde Edition.



A PARIS,  
Pour Gabriel Buon, au clos Bruneau  
à l'enseigne S. Claude.

1564.  
Avec Privilège du Roy

### *Extraict du Privilege du Roy.*

[Il est rédigé en termes identiques à ceux de l'Extrait du privilège reproduit au t. XI, pp. 14 et 34. On lit à la suite l'imprimatur que voici :]

*Ledict Ronsard a permis à Gabriel Buon d'imprimer ou faire imprimer, Les trois livres du recueil des nouvelles Poesies par luy composées, lesquelles n'ont esté encores imprimées, Et ce jusques au terme de six ans, finis & accomplis, à commencer du jour que ledict livre sera achevé d'imprimer.*



## EPISTRE AU LECTEUR

[2]

*par laquelle succinctement l'Autheur respond  
à ses calomniateurs*<sup>1</sup>.

Je m'asseure, lecteur, que tu trouveras estrange, qu'après avoir generally discoursu des miseres de ce temps, & respondu à ceux qui faulcement m'avoient voulu calomnier, je change si soubdain de façon d'escrire, faisant imprimer en ce livre autres nouvelles compositions, toutes diferentes de stille & d'argument de celles que durant les troubles j'avois mises en lumiere. Lesquelles estant comme par contrainte un peu mordantes me sembloient du tout forcées, & faites contre la modestie de mon naturel<sup>2</sup>. Si falloit il respondre aux injures de ces nouveaux rimasseurs, afin de leur monstrier que je n'ay

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Discours, après la Responce aux injures) 1567 à 1573. — Supprimée en 1578. — Réimprimée dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609 et éd. suiv. — Réintégrée dans les *Œuvres* par Blanchemain en 1866 (t. VII).

---

1. Cette Epistre n'est pas seulement une préface au *Recueil des Nouvelles Poësies* ; c'est aussi un plaidoyer qui tourne au pamphlet littéraire. Aussi, quand Ronsard répartit le contenu de ce recueil en différentes sections de son édition collective de 1567 (Amours, Poèmes, Sonnets, Hymnes, Elegies), il la conserva isolément dans la section des Discours des miseres de ce temps, à son rang chronologique, où on la retrouve encore en 1571 et 1573.

2. Allusion aux deux Discours des miseres de ce temps, à la Remonstrance au peuple de France et à la Responce aux injures, pièces d'une allure et d'un ton plutôt violents, publiées de juin 1562 au début d'avril 1563 (v. le tome XI, Introduction).

point ny les mains si engourdies ny le jugement si rouillé,  
 que quand il me plaira d'escrire je ne leur monstre faci-  
 lement qu'ils ne sont que jeunes aprantis <sup>1</sup>. Ils diront que  
 15 je suis un magnifique vanteur, & m'accomparreront tant  
 qu'ilz voudront à ce glorieux Amyqus <sup>2</sup> : si est-ce tou-  
 tesfois que ma vanterie est veritable & ne rougiray point  
 de honte de le confesser ainsi <sup>3</sup>. Donques, lecteur, si tu  
 t'esmer | veilles d'une si soudaine mutation d'écriture, [2 v<sup>o</sup>]  
 20 tu dois sçavoir qu'apres que j'ay achepté ma plume, mon  
 ancre & mon papier, que par droit ilz sont miens, & que  
 je puis faire honnestement tout ce que je veux de ce qui

16. 67-73 ce glorieux escrimeur Amicus (*et Amicus*)

1. Les « nouveaux rimasseurs » auxquels R. répond dans cette épître sont les auteurs des nouveaux pamphlets publiés contre lui le mars à octobre 1563, et énumérés plus loin. Il prend plus particulièrement à partie ceux d'une plaquette qui avait paru en septembre sous ce titre : *Seconde Responce de F. de la Baronie à Messire Pierre de Ronsard, Prestre-Gentilhomme Vandomois, Evesque futur, Plus le Temple de Ronsard ou la legende de sa vie est brièvement descrite* (Bibl. Nat. Rés. Ye 1027). Suivant l'opinion générale, que confirme une étude attentive de ce double pamphlet et de l'« Epistre au lecteur » de Ronsard, l'auteur de la *Seconde Responce* est Florent Chrestien, et celui du *Temple de Ronsard*, pour tout ou partie, est Jacques Grevin. Blanchemain a reproduit le *Temple de Ronsard* au tome VII de son édition des Œuvres de Ronsard, mais il aurait dû l'insérer, non pas avant la Responce aux injures, mais avant l'Epistre au lecteur, à la p. 136. Cf. mon édition critique de la *Vie de Ronsard*, pp. 152 et suiv., 213, 217 et suiv.

2. Le mot « glorieux » a ici le sens du latin *gloriosus*, vantard. Sur Amyqus, v. la note suivante.

3. Allusion à ce passage de la *Seconde Responce de F. de la Baronie* :

Penses tu, pour remplir un livre de bravade,  
 Pour dire que tu peux nous faire une Iliade,  
 Pour hausser ton sourcy, & enyvré d'orgueil  
 T'asseurer qu'en la France on n'a pas ton pareil,  
 Nous estonner ? Ainsi le frere Laconique  
 Du chevalier Castor deffit le grand Amyque,  
 Amyque grand géant qui faisoit le bragard,  
 Et pensoit estonner Pollux de son regard.

Ce combat entre Pollux et Amycus est raconté par Théocrite, XXII (les Dioscures), prem. partie ; Apollonios, *Argon.*, II, début, et Ronsard, hymne de Pollux & Castor (tome VIII, p. 305 et suiv.).

est mien. Et comme je ne suis contrerolleur des melancholies, des songes ny des fantaisies de mes calomnie-  
 25 teurs, ilz ne deveroient non plus l'estre des miennes, qui entierement ne me donne peine de ce qu'ilz disent, de ce qu'ilz font, ny de ce qu'ilz escrivent. Car comme je ne lis jamais leurs œuvres, aussi je ne m'enquiers point s'ils lisent les miennes, ny moins de leur vie ny de leurs  
 30 actions. Quand j'ay voulu escrire de Dieu, encore que langue d'homme ne soit suffisante ny capable de parler de sa majesté : je l'ay fait toutesfois le mieux qu'il m'a esté possible, sans me vanter de le cognoistre si parfaitement qu'un tas de jeunes Theologiens qui se disent ses  
 35 mignons, qui ont, peut estre, moindre cognoissance de sa grandeur incomprehensible que moy pauvre infirme & humilié, qui me confesse indigne de la recherche de ses secrets, & du tout vaincu de la puissance de sa deité, obeissant à l'Église Catholique, sans estre si ambitieux  
 40 chercheur de ces nouveautez, qui n'aportent nulle seurété de conscience, comme rapellans tousjours en doute les principaux points de nostre religion, lesquelz il faut croire fermement, & non si curieusement en disputer<sup>1</sup>. Quand j'ay voulu parler des choses plus humaines & plus  
 45 basses, de l'amour, de la victoire des Roys, des honneurs des | princes, de la vertu de nos seigneurs, je me persuade aisement que je m'en suis acquité de telle sorte qu'ilz frapperont la table plus de cent fois, & se gratteront autant la teste, avant que pouvoir imiter la moindre

[3]

25. 67-73 *graphie* devroient

30. 67 Quand voulu (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

43. 67-73 & non curieusement

---

1. Cf. au t. XI le « Discours des miseres », vers 149 et suiv. ; la « Remonstrance », vers 25 et suiv., 85 et suiv., 143 et suiv.



50 gentillesse de mes vers. Or si tu veux sçavoir pourquoy  
 j'ai traitté maintenant un argument & maintenant un  
 autre, tu n'auras autre responce de moy sinon qu'il me  
 plaisoit le faire ainsi, d'autant qu'il m'est permis d'em-  
 55 ployer mon papier comme un potier fait son argille,  
 non selon leur fantaisie mais bien selon ma volonté. Peu  
 de personnes ont commandement sur moy, je fais volon-  
 tiers quelque chose pour les princes & grands seigneurs,  
 pourveu qu'en leur faisant humble service je ne force  
 mon naturel & que je les congnoisse gaillars, & bien nez,  
 60 faisant reluyre sur leur front je ne scay quelle attraiante  
 & non vulgaire vertu : car si tu pensois que je fusse un  
 ambitieux courtisan, ou à gage de quelque seigneur, tu  
 me ferois grand tort, & t'abuserois beaucoup<sup>1</sup>. Je dy  
 ceci pource que ces nouveaux rimasseurs m'appellent  
 65 tantost Evesque futur, tantost Abbé<sup>2</sup> : mais telles digni-  
 tez ne sont de grand revenu, pour n'estre fondées qu'en  
 un papier encore bien mal rymé<sup>3</sup>. Il est vray qu'autres-  
 fois je me suis faché voyant que la faveur ne respondoit  
 à mes labeurs, (comme tu pourras lire en la complainte  
 70 que j'ay n'aguères escrite à la Royne) & pour cela j'ay  
 laissé Francus & les Troyens agitez des tempestes de la  
 mer, attendant une meilleure occasion de refaire leurs  
 navires pour les con | duire à notre bord tant désiré<sup>4</sup>. [3 v<sup>o</sup>]

66. 67-73 de grand revenu, venant de leur main

70. 71-73 & pource j'ay laissé

1. Cf. au t. XI la « Responce aux injures », vers 673 et suiv.

2. Sous-entendu : futur. Ronsard, en effet, ne reçut l'abbaye de Bel-lozane qu'en 1564 ; encore l'abandonna-t-il la même année pour rece-voir en échange le prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours.

3. C.-à-d. : car elles n'existent que sur le papier, et même sur le pa-pier de vos pamphlets, si mal versifiés.

4. Il s'agit de la « Complainte à la Royne mere du Roy » (ci-après), et en particulier du passage sur l'abandon de la *Franciade*, vers 239 et suiv.

Car ce n'est moy qui se veut distiller le cerveau à la  
 75 poursuite d'un si grand œuvre sans me veoir autrement  
 favorisé <sup>1</sup> : s'ils le peuvent & veuillent faire, je n'en suis  
 envieux <sup>2</sup>. Ce pendant je passeray la fortune telle qu'il  
 plaira à Dieu m'envoyer. Car tu peux bien t'asseurer  
 n'avoir jamais veu homme si content ny si resolu que  
 80 moy, soit que mon naturel me rende tel, ou soit que  
 mon mestier le veille ainsi, ne me donnant facherie en  
 l'esprit, voyre quand la terre se mellerait dedans la mer,  
 & la mer dedans le feu, je suis resolu de mespriser toutes  
 fortunes & de porter avecques patience les volonte de  
 85 Dieu, soit la paix, soit la guerre, soit la mort, soit la  
 vie, soit querelles generales ou particulieres : telz acci-  
 dens ne m'esbranleront jamais d'icelle asseurée resolu-  
 tion, qui est par la grace de Dieu imprimée de long  
 temps en mon esprit, tellement que j'ay pris pour devise  
 90 ces deux vers que dit Horace de l'homme constant &  
 resolu :

*Si fractus illabatur orbis  
 Impavidum ferient ruinae* <sup>3</sup>.

S'ils prennent plaisir à lire mes escrits, j'en suis tres-  
 95 joyeux, si au contraire ils s'en fachent, je les conseille  
 de ne les achepter pas, ou, si d'aventure ils les ont achep-

— Depuis longtemps R. avait fait un vain appel à la générosité du roi et de son entourage à propos de ce poème épique. Voir notamment deux pièces publiées en 1555 dans la 3<sup>e</sup> édition des Odes (dédicace à Henri II, fin, et prologue du 3<sup>e</sup> livre), au tome VII, pp. 9 et 33 ; une Épître au cardinal de Lorraine, qui parut en 1556 (t. VIII, p. 328) ; la Suyte de l'Hymne dudit cardinal, qui date de 1559 (t. IX, p. 150 et suiv.). Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, pp. 147 et suiv., 179 et suiv. et 213.

1. Cf. tome VIII, p. 344 et suiv.

2. C.-à-d. : si les « nouveaux rimasseurs » qui me calomnient peuvent et veulent faire ce « grand œuvre », je n'en ai cure.

3. Horace parle ainsi du sage stoïcien (*Carm.*, III, 3, 7-8). C'était aussi la devise du chancelier L'Hospital.

tez, les faire servir, avec un desdain, au plus vil office  
 dont ilz se pourront adviser : car pour aprover mes  
 œuvres ou pour les calomnier, je ne m'en trouve moins  
 100 gaillard ny dispos. Et pour leur louange ou pour leur  
 mesdire rien ne me vient en ma | boette quand j'ay [4]  
 besoin d'achepter ce qui est necessaire pour m'entrete-  
 nir. Ilz ont bien ouy parler des deux boettes de Simo-  
 nide, & pource je ne leur en feray plus long discours,  
 105 seulement je me donneray bien garde de forcer ma com-  
 plexion pour leur plaisir<sup>1</sup>. La poësie est plaine de toute  
 honneste liberté, & s'il faut dire vray un folastre mestier  
 duquel on ne peut retirer beaucoup d'avancement, ny  
 de profit. Si tu veux sçavoir pourquoy j'y travaille si  
 110 allegrement, pource qu'un tel passetemps m'est agreable,  
 & si mon esprit en escrivant ne se contentoit, je n'en  
 ferois jamais un vers, comme ne voulant faire profession  
 d'un mestier, qui me viendrait à desplaisir<sup>2</sup>. Ils en diront  
 & penseront ce qu'il leur plaira, je t'asseure, Lecteur,  
 115 que je dy verité. Je ne fais point de doute que je n'aye  
 mis un bon nombre de ces poëtaſtres, rimasseurs & ver-  
 sificateurs en cervel<sup>3</sup>, lesquelz se sentent offencez, de-

III. 67-73 ne se contentoit & donnoit plaisir

II3. 67-73 qui me viendrait à contre cœur

II7. PR 1609-1623 en cervelle | Bl. en cervelles (corrections inutiles)

1. Allusion à l'apologue des deux boîtes par lequel le poëte grec Simonide cherchait à justifier sa cupidité (Stobée, *Flor.*, X, 39). Ronsard s'en était servi pour son propre compte en 1559 (v. le tome IX, p. 152). Ses adversaires huguenots, partant de là, comparaient son avarice à celle de Simonide. Ce reproche le toucha plus tard, car il retrancha en 1578 le fameux apologue, dont il se prévalait encore en 1563, et sacrifia en 1584 la pièce entière qui le contenait.

2. Du Bellay avait parlé de même dans la seconde préface de l'*Olive*. Cf. H. Franchet, auquel j'emprunte ce rapprochement. *op. cit.*, p. 81.

3. Huguet (*Dict. du Seiz. siècle*) traduit « mettre en cervel » par émouvoir, agiter, en donnant comme exemple ce passage de Ronsard et celui qui vient ci-après (ligne 566). La forme « en cervelle », appuyée sur de nombreux exemples dans un autre article, offre entre autres le même

quoy je les ay appelez aprantis & disciples de mon escolle<sup>1</sup> (car c'est la seule & principale cause de l'envye  
 20 qu'ilz ont conceue contre moy) les faisant devenir furieux apres ma vive & belle renommée, comme ces chiens qui aboyent la Lune, & ne sçavent pourquoy sinon pour ce qu'elle leur semble trop belle & luisante, & que sa clarté seraine leur desplaist & leur offence le  
 25 cerveau melancholique & catherreux<sup>2</sup>. Mais les pauvres incensez se trompent beaucoup, s'ils pensent que leurs libelles, muettes injures, & livres sans nom, offensent la tranquillité de mon esprit, car tant s'en faut que j'en sois | [4 v<sup>o</sup>]  
 faché, ou aucunement desplaisant<sup>3</sup>, que je ne veux laisser  
 30 à la posterité plus grand tesmoignage de ma vertu que les injures edentées, que ces poëtastrs vomissent contre moy. Et pour une mesdisance je leur conseille d'en dire deux, trois, quatre, cinq, six, dix, vingt, trente, cent, mille, & autant qu'il en pourroit en toutes les  
 35 caques des harangeres de petit Pont<sup>4</sup>. J'estime leurs injures à grand honneur quand je pense qu'ilz se sont attaquez aux Princes & aux Roys aussi bien qu'à moy<sup>5</sup>. Je ne suis seulement faché que d'une chose, c'est que leurs livres m'ont fait devenir superbe & glorieux, car me  
 40 voyant assailly de tant d'ennemys j'ay pensé incontinent que j'estois quelque habille homme, & que telles envyes

sens que la précédente : donner de l'émoi, de l'inquiétude. L'expression, sous sa double forme, est empruntée à l'italien *stare in cervello* (d'après H. Estienne, *Dial. du lang. fr. ital.*). Aujourd'hui nous avons conservé, avec un sens analogue, la vieille expression : avoir ou se mettre martel en tête.

1. Dans la « Responce aux injures » (t. XI, p. 168). R. développe sa pensée plus loin, après la citation de Théocrite.

2. C.-à-d. plein d'humours en mouvement.

3. C.-à-d. : ou que j'en ressente quelque déplaisir.

4. Déjà vu dans la « Responce aux injures », vers 1129. — « Il en pourroit », pour : il en pourrait tenir, se rencontre encore dans le parler normand. Cf. Vaugelas, au mot *pouvoir*.

5. *Idem*, vers 1133 et suiv.

ne procedoyent que de ma vertu. Vous donc quiconques  
 soyez qui avez fait un Temple contre moy, un Enfer, un  
 Discours de ma vie, une seconde responce, une Apolo-  
 145 gie, un traitté de ma noblesse, un Prelude, une faulse  
 palinodie en mon nom, une autre tierce responce, un  
 commentaire sur ma responce, mille Odes, mille Son-  
 nets, & mille autres tels fatras, qui avortent en naissant,  
 je vous conseille si vous n'en estes saoulz, d'en escrire  
 150 d'avantage, pour estre le plus grand honneur que je sçau-  
 rois recepvoir <sup>1</sup>. Je scay bien que quelques uns bien affec-  
 tionnez à leur religion, desquels vous n'estes (car voz  
 escrits, voz vies, & voz meurs, vous manifestent vrays  
 Athées) diront que c'est bien fait de parler contre Ron-  
 155 sard & le peindre de toutes couleurs, afin que le peuple  
 l'aye en mauvaise reputa | tion, & ne face desormais [5]  
 estime de ses escrits.

Je ne trouve point estrange que telles personnes qui  
 parlent selon leur conscience, & qui pensent veritable-  
 160 ment que telle chose serve à leur cause, comme gens  
 tresaffectionnez <sup>2</sup>, composent contre moy, ou facent com-  
 poser : mais je suis esmerveillé dequoy vous qui n'avez  
 ni foy, ny loy, & qui n'estes nullement poussez du zelle  
 de Religion, écrivez des choses qui ne vous apportent

151. 67-73 que je (73 je ne) sçaurois recevoir, & pour dire verité, col-  
 lonnes de mon immortalité

151. 71-73 quelques uns affectionnez

---

1. Plusieurs de ces pamphlets écrits en 1563 contre Ronsard sont con-  
 sidérés comme perdus. Pour les autres v. L. Pinvert, *Jacques Grevin*  
 (thèse de Paris, Fontemoing, 1898); P. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme*  
 (Paris, Fischbacher, 1902), études intéressantes, mais défectueuses par  
 la chronologie; F. Charbonnier, *La poésie française et les guerres de reli-  
 gion*, chap. II et IV (analyses), et *Pamphlets protestants contre Ronsard*  
 (bibliographie et textes), thèses de Grenoble, 1921, la deuxième publiée  
 seulement en 1923 (Paris, Champion).

2. C.-à-d. très passionnés pour leur religion. et par suite sincères.

ny honneur, ny reputation : car pour toutes vos mesdisances je ne seray moins estimé des Catholiques que je suis, ny de ceux de la religion, de laquelle vous ne faites une seule profession. Aussi ay-je des long temps decouvert vostre malice, c'est que ne croyant rien, vous faites comme le Chameleon, changeant de couleurs en toutes terres où vous allez, fuyant maintenant ce party & maintenant celui là, selon que vous l'estimez favorisé, durable, avantageux, & le plus profitable pour vous : telles gens se devoient fuyr comme peste, n'ayant autre Dieu que le gain & le profit. Je pense cognoistre quelcun de ces gallans, lequel deux ou trois jours devant qu'il barboillast le papier contre moy, disoit par derision mille vilenies de Calvin & de sa doctrine, en laquelle il avoit esté nourry trois ou quatre ans à Lozane & à Geneve. Il composa cest esté dernier à Paris des Sonnets contre de Beze, que maintenant il honnore comme un Dieu, lesquelz il me monstra & dont j'ay l'original escrit de sa main : je ne dy pas cecy pour flatter [5 v<sup>o</sup>] Calvin ou de Beze, car c'est le moindre de mes soucis. Toutefois pour monstrier que je ne suis menteur ny calomniateur, j'ay bien voulu faire imprimer icy l'un des Sonnetz de ce chrestien reformé<sup>2</sup>, afin que le peuple cognoisse de quelle humeur le compaignon est agité.

*S'armer du nom de Dieu, & aucun n'en avoir,  
Prescher un Jesus Christ, & nyer son essence,*

167. 67-73 ceux de vostre religion

181. 67-73 il fait semblant d'honorer comme un Dieu

183. 67-73 Calvin ou Beze

1. C.-à-d. : j'ai tenu à. Cf. le tome X, p. 3, ligne 1.

2. Ronsard désigne ainsi l'humaniste Florent Chrestien, converti depuis peu à la Réforme. C'est lui qui avait signé F. de la Baronie l'un des pamphlets contre Ronsard mentionnés ci-dessus (pour la preuve, v. Charbonnier, *op. cit.*, p. 96).



- 192 *Gourmander*<sup>1</sup> tout un jour, & prescher abstinence,  
*Prescher d'amour divin, & haine concevoir,*  
*Prescher les cinq Canons sans faire leur vouloir,*  
*Paillarder librement, & prescher continence,*  
196 *Prescher frugalité, & faire grand despence,*  
*Prescher la charité, & chascun decevoir :*  
*Compter dessus les doigtz, faire bonne grimace,*  
*Amuser de babil toute une populace.*  
*Mignarder d'un clin d'œil le plus profond des Cieux :*  
200 *Cacher souz le manteau d'une facon mauvaise*  
*Un vouloir obstiné, un cœur ambitieux,*  
*C'est la perfection de Theodore de Beze*<sup>2</sup>.

193. *Tel est le texte jusqu'en 1617 inclus* | PR 1623, Bl. les saints canons (v. la note)

1. C.-à-d. : manger et boire en gourmand.

2. Chose curieuse, alors que R. retranchait de ses *Œuvres* en 1578 toute cette Epistre au lecteur, il y laissa subsister ce sonnet à la p. 128 du tome VI, sans signature, entre deux pièces de lui et avec ce titre à la table des matières : *Sonnet de la perfection de Theodore de Beze*, comme s'il avait voulu le prendre à son compte ; si bien que l'éditeur de la *Muse chrestienne* de 1582 recueillit ce sonnet comme une œuvre de Ronsard (Paris, Gervais Malot, sonnet 81). — Il est probable que Fl. Chrestien et Ronsard étaient déjà réconciliés lorsque parut l'édition collective de 1578, ce qui explique la disparition de l'« Epistre au lecteur ». Mais que Ronsard ait poussé la bienveillance à l'égard de son ancien adversaire jusqu'à endosser la paternité de ce sonnet, après avoir déclaré formellement de 1563 à 1573 qu'il était l'œuvre d'un autre, cela paraît peu vraisemblable. Je crois plutôt à une erreur de son imprimeur, car le sonnet disparut définitivement de ses *Œuvres* en 1584. Pourtant le collecteur de la *Muse chrestienne* déclare dans sa préface qu'il a soumis son livre, avant de l'imprimer, à Ronsard, Baïf et Desportes (cf. Marcel Raymond, thèse sur *l'Influence de Ronsard*, t. II, p. 270, note 4, et thèse compl., p. 150) ; si cela est vrai, notre poète aurait laissé imprimer ledit sonnet sous son nom en 1582 comme en 1578 et le remords ne serait pas étranger au retranchement de 1584.

Au reste Fl. Chrestien dans sa réplique (v. ci-après la note finale) ne s'est pas contenté de désavouer ce sonnet ; il a, en outre, accusé Ronsard de l'avoir travesti pour les besoins de sa cause, en substituant dans le dernier tercet les mots « mauvaise » et « Theodore de Beze » à ceux qu'on y lisait primitivement : « humaine » et « Charles de Lorraine », et il en donne pour preuves que le dernier vers ainsi falsifié est trop

Puis soudainement transformé en autre personnage, me print à partie, & vomit sa malice contre moy, qui l'avois  
 205 chery & festié deux ou trois fois à mon logis sans m'avoir autrement pratiqué ny cogneu <sup>1</sup>, & de fait (que je sçache) ny de pensée en nulle sorte offensé, ny n'eusse voulu, ny ne voudrois maintenant faire, car je suis assez satisfait dequoy les gens d'honneur & de bien le cognoissent  
 210 & le tiennent pour tel qu'il est. Quand à son Atheisme il en donna si certaine preuve ce prochain esté qu'il [6] sejourna quelques jours en ceste ville <sup>2</sup>, que mesmes ceux & celles qu'il hantoit le plus privement, estoient non seulement esmerveillez mais espouventez de sa mechanceté. Si quelcun veut escrire son histoire, je n'en seray joyeux ny marry, mais quand à moy j'ay resolu de n'empescher davantage ma plume pour respondre à un tel babouin que luy. Vous, messeigneurs, qui avez conscience, qui craignez Dieu & faictes profession (comme

204-205. *Var. antérieure, d'après A. Pereire, B. du B.* moy, qui l'avois aymé, festié & chery : ny de fait (que je sçache)

206-207. 67-73 & lequel, de fait (que je sçache), ny de pensée, je n'avois jamais en nulle sorte offensé | PR 1617-1623, Bl. & lequel, d'effect (*erreur typ. ou corr. inutile*)

218. PR 1609-1623, Bl. consciences (*au pluriel*)

---

long d'une syllabe et que le cinquième vers ne saurait s'appliquer à un ministre de la religion réformée; preuves très contestables, car d'une part, au dernier vers il y a synizèse des deux voyelles consécutives dans Theodore, comme ailleurs dans theologie et geometrie; d'autre part, le nombre cinq, qu'on lit au cinquième vers dans les éd. primitives, ne correspond ni aux canons des apôtres, ni à ceux de la pénitence, ni même à ceux de la messe (d'où la correction en « saints canons »)

Sur toute cette question, v. R. Vergès, *Ronsard et Florent Chrestien à propos d'un sonnet anonyme*, dans les *Mélanges Laumonier* (Paris, Droz, 1935).

1. De ses deux susdits adversaires, ceci s'applique bien mieux à Fl. Chrestien qu'à l'autre, car R. était lié avec Grévin bien plus intimement et depuis plus longtemps qu'il n'est dit ici.

2. Il a dit plus haut : « ce dernier esté à Paris », ce qui revient au même, puisqu'il parle au passé.

vous dittes) de maintenir son saint Evangille, deveriez  
 chasser telz apostatz, & pour parler comme Homere,  
 tels ἄλλοπροσάλλους de vostre compaignée <sup>1</sup>, ce que je  
 suis asseuré que vous feriez volontiers, si vous les pouviez  
 cognoistre, mais ils se deguisent de telle sorte quand ilz  
 225 sont avec vos troupes, qu'il est fort malaizé de s'en don-  
 ner de garde, pour leur rendre le chastiment digne de  
 leurs merites. Je ne puis approuver ces meschantes ames,  
 & louë grandement ceux qui sont fermes en leur religion.  
 Aussi ne suis-je à blasmer si je demeure ferme en la  
 230 mienne, qui aymerois mieux mourir que me separer du  
 sein de l'Eglise Catholique, & penser estre plus sçavant  
 que tant de vieux Docteurs qui ont si saintement escrit <sup>2</sup>.

Or je reviens à vous Poëtaſtres, qui vous efforcez d'ir-  
 riter les Princes & Seigneurs contre moy, disant que j'en  
 235 ay parlé avec peu de reverence & honneur : que sçau-  
 rois-je dire d'eux, sinon que je leur suis treshumble ser-  
 viteur. Au reste je ne fuz jamais de leur conseil privé ny  
 de leurs affaires, & ma personne est de | trop basse qua- [6  
 lité pour m'ataquer à leur grandeur : mais je les puis bien  
 240 asseurer que s'ilz avoient affaire de moy, qu'ilz en four-  
 niroient <sup>3</sup> plustost que de vostre obeissance dissimulée,  
 qui les courtizez non par amytié, ou par bien que vous  
 leur veillez, mais seulement pour vostre profit particulier :  
 & moy par une naturelle reverence & observance que je

220. 67-73 graphie devriez

222. PR 1623, Bl. graphie compaignie (dans Bl. le mot grec est défiguré).

228. PR 1609-1623, Bl. & louerois plustost ceux

243. 67-73 graphie vueillez

1. Graphie courante au xvi<sup>e</sup> siècle (v. Huguet, *Dict.*). — L'adjectif grec signifie : qui va de l'un à l'autre (Homère, *Il.*, V, 831 et 889).

2. Cf. ci-dessus la « Remonstrance », vers 85 à 92, 167 à 184.

3. C.-à-d. : ils trouveraient en moi de quoi les servir.

245 leur doy<sup>1</sup>. Or si vous pensez par voz calomnies m'oster  
de la bonne opinion que le peuple a receu de mes escrits,  
vous estes bien loin de vostre compte, & si vous estimez  
que je soys desireux de la faveur du vulgaire, vous vous  
trompez encores beaucoup, car le plus grand desplaisir  
250 que je sçaurois avoir en ce monde, c'est d'estre estimé ou  
recherché du peuple<sup>2</sup>, comme celuy qui ne se mesle de  
faciende<sup>3</sup>, de faction, ny de menée quelconque, pour  
l'un ne pour l'autre party. Seulement quand il fait beau-  
temps je me pourmeine, quand il pleut je me retire au  
355 logis, je devise, je passe le temps sans discourir, practi-  
quer ni affecter choses plus hautes que ma vacation<sup>4</sup>. Et  
voulez vous que je vous die ce qui m'a le plus ennuyé  
durant ces troubles, c'est que je n'ay peu jouyr de la  
franchise de mon esprit, ny librement estudier comme  
60 au paravant. Je me plains de petite chose, ce direz vous,  
ouy petite quant à vous qui avez tousjours despendu de  
la volonté d'autrui : mais grande quant à moy qui suis  
nourry en toute heureuse & honneste liberté. Aussi sui-  
vant mon naturel en ceste douce saison de la paix vous  
65 ne me pourriez | engarder de me resjouir & d'escire, car  
de tels honorables exercices ne depend la ruyne de nostre

[7]

1. Cf. au t. XI l'Epistre-préface de la « Responce aux injures », p. 113. Ici la palinodie est certaine. Ronsard avait nettement attaqué dans sa « Remonstrance » la Noblesse huguenote et surtout son chef, le prince Louis de Condé. Mais après la paix d'Amboise, et encore en 1564, il fit tout pour rentrer dans les bonnes grâces dudit prince. V. mon article de la *R. H. L.* de 1902, t. IX, p. 443, et F. Charbonnier, *op. cit.*, p. 89.

2. Cette affirmation appelle quelque réserve. Avant la guerre civile, R. n'avait pas toujours professé ce dédain aristocratique, il s'en faut. Voir tome III, p. 115, texte et note.

3. Du latin *faciendu*, choses à faire, donc projets, entreprises et plus particulièrement intrigues. La Fontaine et Saint-Simon ont encore employé le mot dans ce dernier sens (v. Hatzfeld, *Dictionn.*).

4. C.-à-d. mes occupations quotidiennes. Cf. Montaigne : « la plus honorable vacation est de servir au public » (*Essais*, III, 9).

Republique, mais de vostre avare ambition. Au reste si  
 quelcun a escrit contre moy je luy ay respondu, estant  
 asseuré que les œuvres de ces nouveaux rimailleurs ny  
 270 les miennes quant à ce faict, n'ont non plus de poix ny  
 d'autorité que les joyeuses saillies de Tony ou du Gre-  
 fier <sup>1</sup>, & que celuy seroit bien mal accompagné de juge-  
 ment qui voudroit fonder quelque raison ou tirer en con-  
 sequence les verves & caprices d'un Poète melancholique  
 275 & fantastique. Mais puis que ce correcteur de livres &  
 ce jeune Drogueur (duquel la vie ne sera point mauvaise  
 descritte) l'ont voulu autrement, je suis fort aise de leur  
 servir d'aiguillon, & de tan pour les mettre en furie <sup>2</sup>,  
 car ce m'est un fort grand plaisir de voir ces petiz gallans  
 280 agitez & debordez contre moy, qui s'en esbranle aussi  
 peu qu'un rocher des tempestes de la Mer. Toutesfois  
 sans le commandement des plus Grands qui ont expres-  
 sement deffendu les libelles, je les eusse vivement grattez  
 où il leur demange, car, Dieu mercy, nous avons bons &

273. 67-73 fonder sur quelque raison

281-285. *Var. antérieure, d'après A. Pereire, B. du B.* Toutesfois sans  
 l'expres mandement des plus grands, j'eusse chatouillé ces nouveaux  
 rimasseurs encore un peu, mais dorenavant

---

1. Ce sont des fous de Cour, que Ronsard a déjà nommés, avec un  
 troisième, Caillette, dans la « Responce aux injures », vers 200 et 1142.  
 On les retrouve, avec un quatrième, Brusquet, dans les *Sonnets exote-  
 riques* de G. M. Imbert, n° XLII (rééd. par Tamizey de Larroque, Paris,  
 Claudin, 1872).

2. Il s'agit de Florent Chrestien, qui, comme helléniste, faisait sans  
 doute la critique de certains textes anciens, et de Jacques Grevin, qui  
 était médecin. — La parenthèse contient une allusion au titre complet  
 du *Temple de Ronsard* (v. ci-dessus, p. 4, note) ; comme elle s'applique  
 au « drogueur », on doit en inférer que J. Grevin est bien l'auteur de ce  
 pamphlet, sinon pour tout, du moins pour une part ; au reste, Cl. Binet  
 le dit expressément dans sa *Vie de Ronsard* (v. mon éd. critique, p. 43  
 et le Commentaire). — La comparaison du tan (gr. phon. pour taon)  
 était déjà dans la « Responce aux injures », vers 46 et suiv.

85 amples memoires de la vie de ces deux compaignons :  
 mais dorenavant je me tairay pour obeyr à ceux qui ont  
 puissance sur ma main, & sur ma volonté <sup>1</sup>. Il me plaist  
 d'estre leut but, leur visée, leur passion & leur colere, &  
 decochent tant qu'ilz voudront leurs fleches espointées  
 90 contre moy. De là j'atens ma gloire, mon honneur & ma  
 reputation, & plus ilz seront envenimez, & | plus je me [7 v<sup>o</sup>]  
 promets par leurs injures de louange & d'immortalité :  
 car je sçay leurs forces, & de quelle humeur les bons  
 seigneurs sont tormentez. Si ces grands & doctes hommes  
 95 (que par honneur je nomme mes peres) tant estimez  
 durant l'heureux siecle du feu Roy François se bendoient  
 contre moy, j'en serois extremement marry <sup>2</sup>, ou si ceux  
 de ma volée <sup>3</sup>, qui se sont fait apparoistre comme grandes  
 estoilles, & qui ont tellement poussé nostre Poësie fran-  
 00 çoise que par leur diligence elle est montée au comble de  
 tout honneur, despendoient l'ancre à m'injurier, je vou-  
 drois me banir moymesme de ce jour, pour ne contester  
 avec si grands personages. Mais je prends grand plaisir  
 de voir ces rimasseurs s'attaquer à moy, qui suis né

1. D'après Perdrizet (*op. cit.*, p. 36, note), R. fait ici allusion à un édit de Charles IX, du 10 septembre 1563, rendant obligatoire la permission d'imprimer, sous peine de mort, — et le début de la phrase, qui est général, semble lui donner raison. Mais d'après Charbonnier (*op. cit.*, p. 109), le besoin de tranquillité s'étant fait sentir après la paix d'Amboise, R. aurait reçu personnellement d'en haut l'ordre de ne pas éterniser le conflit, — et la fin de la phrase semble bien lui donner plutôt raison; d'autant plus que Fl. Chrestien, au début de son *Apologie*, se servira des mêmes termes en parlant de Ronsard : « Il a pensé éviter la reprehension des plus Grands, qui luy avoient deffendu de faire plus dorénavant tels libelles diffamatoires. »

2. Noter ce ton déferent à l'égard des poètes de la génération de Marot, et le rapprocher de celui, si arrogant, de la préface des Odes de 1550 (tome I, p. 47 et suiv.).

3. C.-à-d. ceux de ma troupe, la Brigade de 1550, réduite à la Pléiade en 1555. Même image chez Pasquier, parlant de Saint-Gelais, qui était « de la volée des poètes du règne de François I<sup>er</sup> », et du Voyage d'Hercueil que fit Ronsard « avec tous ceux de sa volée » (*Rech. de la France*, livre VI, chap. VII (dans l'éd. de 1611)).



305 d'une autre complexion que Theocrite, lequel se faschant contre quelque ingrat Poëtastre de son temps faisoit parler de colere un pasteur ainsi :

Μέγα δ' ἄχθομαι, εἴ τυ με τολμῆς  
 "Ομμασι τοῖς ὀρθοῖσι ποτιβλέπεν, ὃν ποκ' ἐόντα  
 310 Παῖδ' ἔτ' ἐγὼν ἐδίδασκον · ἴδ' ἄ χάρις ἐς τί ποθ' ἔρπει.  
 Θρέψαι καὶ λυκιδεῖς, θρέψαι κύνας, ὥς τυ φάγωντι <sup>1</sup>.

Car comme j'ay dit, gentil barboilleur de papier, qui m'as pris à partie, tu ne sçais rien en cest art que tu n'ayes aprins dedans les œuvres de mes compaignons ou  
 315 dedans les miennes, comme vray singe de nos escrits, qui par curiosité m'as leu & releu, notté par lieux communs, & observé comme ton maistre, qui m'as appris par cœur, & ne jures en ta conscience que par la foy que tu me dois <sup>2</sup>. Doncques te con | gnoissant tel, je n'auray jamais  
 320 peur que, pour vouloir diffamer mon renom par tes muettes copies espandues secrettement de main en main, tu t'aquieres ny faveur ny reputation, laquelle ne se gaingne par injures ny pour faire accroire au papier ses particulieres passions, mais par beaux ouvrages remplis  
 325 de pieté, de doctrine & de vertu.

Or afin de te faire cognoistre que tu es dû tout novice en ce mestier, je ne veux commenter ta responce <sup>3</sup> (en laquelle je m'asseure de te reprendre de mille fautes dont

314-315. 67-73 aprins en lisant mes œuvres ou celles de mes compaignons, comme vray singe

1. « Grande est ma colère, de ce que tu oses me jeter des regards de défi, toi que j'ai instruit jadis, quand tu étais encore enfant. Voilà bien où mène parfois la bonté. Elevez donc des louveteaux, élevez des chiens pour qu'ils vous dévorent ! » (Théocrite, V, 35-38).

2. V. t. XI, la « Responce aux injures », vers 12 et suiv.

3. La *Seconde Responce de F. de la Baronie* (v. le titre complet ci-dessus). R. se contentera de critiquer le sonnet liminaire, qui lui est adressé.

un petit enfant auroit des verges sur la main, car tu n'en-  
 330 tens ny les rythmes, mesures, ny cœsures). Ceux qui  
 ont quelque jugement en la poésie, lisant ton œuvre,  
 verront facilement si je parle par animosité ou non :  
 seulement, pour monstrier ton asnerie, je prendray le  
 Sonnet que tu as mis au devant de ta responce, qui se  
 335 commence ainsi :

*Bien que jamais je n'ay beu dedans l'eau  
 De la fontaine au cheval consacrée,  
 Ou, imitant le citoyen d'Ascrée,  
 Fermé les yeux sur un double coupeau.*

340 Premièrement tu m'as desrobé l'invention de ce Son-  
 net & non de Perce<sup>1</sup>. Le commencement du mien est  
 tel :

*Je ne suis point, Muses, accoustumé  
 De voir voz jeux soubz la tarde serée,  
 345 Je n'ay point beu dedans l'onde sacrée  
 Fille du pied du Cheval emplumé<sup>2</sup>.*

Or sus, espluchons ce beau quadrain. (*Dedans l'eau*)  
 | tu devois dire, de l'eau de la fontaine, ou simplement [8 v°]  
 dedans l'eau, mais cela est peu de chose. (*Au cheval con-*  
 350 *sacrée*) pour un si sçavant homme que toy, qui t'estimes  
 l'honneur des lettres, je m'esbahis comme tu as si sotte-  
 ment failly à la fable. La fontaine Hippocrene dont tu  
 parles, fut consacrée aux Muses & non au cheval Pegase,  
 du pied duquel elle fut faite, & duquel elle retient le

341. 73 graphie Perse

1. *Sic*, pour Perse, le poète satirique latin.

2. V. le tome IV, p. 137. Quoi qu'en dise Ronsard, le premier qua-  
 train du sonnet critiqué ressemble bien plus aux vers de Perse (prol.,  
 début) qu'aux siens.

355 nom tant seulement, sans luy estre dediée, voy Arat en  
ses Phenomenes :

Οἱ δὲ νομῆες

Πρῶτοι κείνο ποτὸν διεφρήνισαν Ἰππουκρήνην <sup>1</sup>.

Mais tu as dit cecy pour faire honneur au cheval de Bel-  
360 lerophon. (*Le Citoyen d'Ascrée*) tu devois dire pour par-  
ler proprement, le villageoys d'Ascrée : car Citoyen se  
refere à Cité, & Ascrée est un meschant village au pied  
d'Helicon, duquel Hesiode raconte l'incommodité :

Νάσσατο δ' ἄγγ' Ἑλικῶνος οἰζυρῇ ἐνὶ κόμῃ,  
365 Ἄσκρι, γεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ <sup>2</sup>.

(*Fermé les yeux*) tu faux encores à la fable : Hesiode  
ne dit pas qu'il ait dormy sur le mont d'Helicon pour  
devenir Poëte : il dit tout le contraire, c'est qu'en faisant  
paistre ses aigneaux dessoubz Helicon les Muses lui en-  
370 seignerent l'art de Poëtizer :

Αἶνύ ποθ' Ἠσίοδον καλὴν ἐδιδάξαν αἰοιδῆν,  
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὑπὸ ζαθέοιο <sup>3</sup>.

Venons à l'autre couplet,

*Bien qu'esloigné de ton sentier nouveau*  
375 *Suyvant la loy que tu as massacrée,*  
*Je n'ay suivy la Pleiade enyvree* [9]  
*Du doux poison de ton brave cerveau.*

(*De ton sentier nouveau*) Je suis bien aïze dequoy tu  
confesses que mon sentier est nouveau, & pource (puis  
380 qu'il te plaist) je pourray seurement dire :

1. « Ce sont les pâtres qui les premiers nommèrent cette eau la source  
du cheval » (Aratos, *Phen.*, 220 sq.).

2. « Il s'établit près de l'Helicon dans un bourg maudit, Askra, méchant  
l'hiver, dur l'été, jamais agréable » (Hésiode, *Trav. et Jours*, 639 sq.).

3. « Ce sont elles qui, un jour, enseignèrent à Hésiode un beau chant,  
comme il faisait paître des agneaux au pied du très divin Helicon »  
(Hésiode, *Theog.*, 23 sq.).

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante  
Trita solo, juvat integros accedere fonteis*<sup>1</sup>.

Je ne reprens cecy pour faute, mais seulement pour te  
monstrer qu'en te voulant moquer tu as dict verité. (Suy-  
385 *vant la loy que tu as massacrée*) J'ay bien ouy dire forcer,  
violer & corrompre une loy, mais massacrer une loy je  
n'en avois jamais ouy parler : Aprens, pauvre ignorant,  
à te corriger des fautes qu'un estranger ne voudroit faire  
en notre langue. (*La Pleiade enyvrée*) Je n'avois jamais  
390 ouy dire sinon à toy, que les estoilles s'enyvrasent, qui  
les veux acuser de ton propre peché. Ceux qui te con-  
gnoissent sçavent si je mens ou non. La colere que tu  
descharges sur les pauvres Astres, ne vient pas de là. Il  
me souvient d'avoir autrefois accomparé sept poètes de  
395 mon temps à la splendeur des sept estoilles de la Pleiade,  
comme autrefois on avoit fait des sept excellens Poètes  
grecs qui florissoient presque d'un mesme temps<sup>2</sup>. Et  
pource que tu es extremement marry dequoy tu n'estois du  
nombre, tu as voulu injurier telle gentille troupe avecques  
400 moy. (*Du doux poison*) tu trouveras ce mot de poison plus  
usité au genre féminin qu'au masculin, mais tu ressembles  
aux Atheniens<sup>3</sup>. Cet article avecques bon tesmoignage  
sera traitté plus amplement | en ta vie & en celle de [9 v<sup>o</sup>]  
l'ignorant Drogueur, que tu voirras bien tost de la main  
405 d'un excellent ouvrier<sup>4</sup>. (*Brave cerveau*) brave se refere

1. « Je parcours les régions non frayées du domaine des Piérides, que nul avant moi n'a foulées du pied ; j'aime aborder aux sources vierges » (Lucrèce, I, 926 sq.).

2. Sur la genèse du groupe et du nom de Pléiade, v. le tome VIII, p. 44 et 354, notes, et ci-dessus l'Introduction.

3. Allusion aux mœurs des Athéniens, qui préféraient le sexe masculin à l'autre (cf. Aristophane, *Nuées*, 1084 sqq. ; *Acharn.*, 716, etc.). C'est une réponse à l'accusation de pédérastie que contient le *Temple de Ronsard*, accusation courante alors entre adversaires religieux.

4. Encore une allusion au titre complot du *Temple de Ronsard*. L'« ignorant drogueur », c'est toujours J. Grévin, médecin et poète.

plus tost aux habillemens qu'à l'esprit. Achévons les deux autres coupletz :

*J'ay toutesfois une autre recompence,  
Car l'Eternel qui benist l'impuissance  
410 Mesme aux enfans qui sont dans le Berceau,  
Veut par mes vers peut estre rendre egalle  
Ta grand misere à celle de Bupale,  
Qui d'un licol a basti son tombeau<sup>1</sup>.*

(Car l'Eternel) je m'esbahis comme tu parles de l'Eter-  
415 nel, veu que tu le cognoissois bien peu ce dernier esté :  
mais cecy n'est pas un Solœcisme, c'est un Atheisme.  
(Ta grand misere) tu devois dire colere, manie, forcene-  
rie, ou autre chose semblable. Car Bupale ne fut pas mi-  
serable, si ce n'est comme on dit, *ab effectu*, mais il devint  
420 si furieux par les vers d'Hipponax qu'à la fin il se pendit.  
(Qui d'un licol) aprens à parler proprement, tu devois  
dire en lieu de bastir un tombeau d'un licol, trama, filla,  
ordit, ou autres choses plus propres à ton licol. Je te  
conseille de regarder une autre fois de plus pres à ce  
425 que tu feras, car sans mentir on peut dire de ton long  
ouvrage mal digéré :

*Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ  
Λύματα γῆς, καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδασι συρφετὸν ἔλκει<sup>2</sup>.*

Conclusion : puis que pour tes medisances le Soleil ne  
430 laisse de me luire, ny la terre de me porter, les vens de  
me recréer, & l'eau de me donner plaisir, que je n'en

1. Bupale, c'est le sculpteur grec Bupalos, natif de l'île de Chio, qui florissait au vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; poursuivi par la haine du poète satirique Hipponax, il se serait pendu, d'après une légende peu digne de foi.

2. « Le cours du fleuve Assyrien est grand, mais nombre d'impuretés terreuses et quantités d'ordures roulent dans ses eaux » (Callimaque, *Hymne à Apollon*, 108 sq.).

perds l'apetit ny le dormir, & que je n'en | suis moins [10]  
dispos ni gaillard : je proteste de ne m'en soucier jamais,  
ny te faire cest honneur de te respondre, ny à tes com-  
435 paignons, qui comme toy se veulent avancer, blasmant  
les personnes dont l'honneur ne peut estre blessé par  
leur injurieux caquet. Si tu as envie de faire le charlatan  
avecques ton Drogueur, tu le pourras faire, car voz re-  
putations sont si obscures, qu'à peine sont elles congnes  
440 des palefreniers, & le vray moyen de [ne] les oublier est  
de rebruler encores le temple d'Ephese <sup>1</sup>, ou si vous ne  
pouvez le faire, il fault, pour vous avancer entre les  
meschants comme vous, injurier l'honneur des hommes  
vertueux. Quant à moy je seray tousjours bien ayse de  
445 vous mettre en caprice & en cervel <sup>2</sup>, & vous faire cru-  
cifier vous mesme par une envie qui vous ronge le cœur,  
de me voir estimé des peuples estrangers & de ceux de  
ma nation.

Or toy, candide et benevole Lecteur, qui as pris la  
450 peine de lire le discours de ceste Epistre, tu me pardon-  
neras s'il te plaist, si en lieu de te contenter je t'ay donné  
occasion de facherie, & pour recompense je te supplie  
de recepvoir d'aussi bonne volonté ces œuvres non en-  
cores imprimées <sup>3</sup> que de bon cœur je te les presente.

437. 67-73 par leur caquet injurieux

440. 67-73 moyen de les anoblir

445. PR 1609-1617, Bl. en cervelle (corr. inutile) | 1623 supprime  
mettre en caprice & en cervelle & vous

452-453. PR 1609-1623, Bl. je te supplie de revoir (erreur typ.)

1. Façon de dire : il faut accomplir un acte analogue à celui d'Erostrate, qui, pour se rendre célèbre, incendia le temple d'Artémis à Ephèse, lequel comptait parmi les sept merveilles du monde (356 av. J.-C.).

2. Double italianisme : pour « mettre en cervel », v. ci-dessus, p. 8, note ; quant au mot « caprice », il vient de l'italien *capriccio*, qui signifie, suivant les cas, frisson ou folie ; « mettre en caprice », c'est donc faire frissonner, ou affoler les gens.

3. Ce n'était vrai que pour les deux derniers tiers du recueil, à moins



- 455 Suppliant treshumblement celuy qui tout peut, te donner tresheureuse & treslongue vie, & à moy la grace de le servir de tout mon cœur, & de veoir les troubles de ce Royaume bien tost appaisez, afin que toutes sortes de bonnes lettres puissent florir soubz le regne de nostre | [10 v  
 460 Roy Charles, duquel Dieu tout puissant benisse la jeunesse, & auquel je souhaite les ans d'Auguste, la paix & la felicité <sup>1</sup>.

FIN.

457. 71-73 de te servir (erreur typ.; PR 1609-1623, Bl. corrigent)

---

que cette Epistre au lecteur n'ait déjà figuré en tête du premier livre quand il parut, sous le titre des *Quatre saisons de l'an*, etc., en octobre 1563, avant les autres. Même une Elegie du second livre sur le départ de Marie Stuart avait paru dès 1561 à Lyon. V. à ce sujet mon Introduction.

1. A cette Epistre Fl. Chrestien répliqua par l'*Apologie ou deffense d'un homme chrestien* « pour imposer silence aux sottises reprehensions de M. Pierre Ronsard soy disant non seulement Poëte mais aussi maistre des Poëtastres, par laquelle l'auteur respond à une Epistre secretement mise au devant du Recueil de ses Nouvelles Poësies », s. l. 1564 (plaque in-4° en prose; Bibl. Nat., Rés. p<sup>re</sup> Ye 173, et Bibl. Sainte-Geneviève, Z, 1034, pièce 18).

---

## SONNET A YSABEAU DE LA TOUR,

DAMOISELLE DE LIMEUIL <sup>1</sup>.

- Quand on ne peult sur le chef d'une Image  
 Mettre un bouquet, il le fault mettre au pié <sup>2</sup> :  
 Le cueur sans plus qui est humilié,  
 4 Rend de noz faits & de nous tesmoignage.  
 Moy qui ne puis vous donner davantage  
 Que ce livret qui vous est dédié <sup>3</sup>,  
 Non sur le chef en fin or delié,  
 8 Mais à voz piedz je l'apen pour homage.  
 Recevez donc, ô divine beauté,  
 Non le present, mais bien la volonté,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — Supprimé dès 1567. — Non reproduit dans les *PR.* — Réimprimé pour la première fois dans les *Œuvres* par Blanchemain en 1866 (t. V).

1. Isabeau de Limeuil, de la célèbre maison des La Tour d'Auvergne, était demoiselle d'honneur de sa parente Catherine de Medicis, et la plus belle de cet « escadron volant » qui servit si bien la politique de la reine-mère en 1563, pendant et après les négociations d'Amboise avec les protestants. Louis de Condé s'en amouracha, au grand désespoir de Calvin, Bèze et Coligny. Elle compta encore parmi ses adorateurs à la même époque : le futur maréchal Claude de la Châtre, le secrétaire d'Etat Robertet de Fresne, le mémorialiste Brantôme et Ronsard lui-même, comme il appert de ce sonnet et de quelques autres pièces des *Nouvelles Poësies*. Cf. H. de la Ferrière, *R. D. D. M.* de déc. 1883, article repris en volume, *Trois amoureuses au XVI<sup>e</sup> s.* (Paris, Calmann-Lévy, 1885) ; Pierre Champion, *Ronsard et son temps* (*Id.*, Champion, 1925), p. 268 et suiv., avec portrait.

2. Souvenir de Properce, II, 10, 21 :

Ut caput in magnis ubi non est tangere signis,  
 Ponitur hic imos ante corona pedes.

Cf. tome IX de la présente édition, p. 57 et 58.

3. Le premier livre des *Nouvelles Poësies*, publié d'abord isolément.

- 11 Prenant mon corps & mon esprit, Madame,  
L'un pour servir, l'autre pour honorer :  
Ainsi Dieu veult qu'on le vienne adorer,  
14 Quand pour offrande on donne corps & ame.

FIN.

---



## LES IIII SAISONS DE L'AN <sup>1</sup>

### HYMNE DU PRINTEMPS.

A

FLEURIMONT ROBERTET

SEIGNEUR D'ALUYE <sup>2</sup>.

Je chante, Robertet, la saison du Printemps,  
Et comme Amour & luy (apres avoir long temps

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, avecques une Eglogue, etc.*, plquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Hymnes, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (*id.*, 2<sup>e</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 67-73 ajoutent & Secrétaire d'Estat (mais, par erreur typ. la dédicace à ce Robertet figure au titre général du 3<sup>e</sup> livre des Hymnes) | 78-87 suppriment cette erreur, et reprennent le titre primitif.

1. Ce sujet avait tenté plus d'un poète avant Ronsard. Sans parler d'Hésiode et de Virgile, qui n'ont décrit les saisons qu'en fonction des travaux de la terre, Manilius avait dédié aux quatre saisons des hymnes gnomiques d'un ton presque lucrétien. Au xvi<sup>e</sup> siècle Jacques Peletier leur avait consacré en 1547 quatre odes, qui, retouchées pour la régularité strophique, avaient reparu en 1555 à la suite de l'*Amour des Amours*. Enfin l'Italien Folengo avait inséré à la fin du livre XIV de ses *Macaaronées* une description, avec le récit de leurs faits et gestes, des quatre enfants adultérins de Nature et du Soleil, à savoir deux filles Primevere et Eté, et deux fils, Automne et Hiver. C'est là, très probablement, que Ronsard a pris l'idée de ses hymnes saisonniers, qui sont de petits contes burlesques. Cf. Vianey, *Rev. universitaire* du 15 mai 1903, p. 475. Au xvi<sup>e</sup> siècle, E. Pasquier avait déjà vu que R. en avait pris là le plan (*Rech. de la Fr.*, éd. de 1611, l. VII, ch. vi, p. 623). C'est, avec deux ou trois emprunts de détail, le plus que l'on puisse dire, et l'accusation de plagiat, lancée contre R. dès 1564 par Fl. Chrestien dans son *Apologie*, était très injuste. V. à ce sujet t. XI, l'Introduction, p. xxix.

2. Fl. Robertet d'Alluye était le petit-fils du fameux Florimond Ro-

Combattu le discord de la mace premiere) <sup>1</sup>

- 4 De flammes bien armés sortirent en Lumiere :  
Tous deux furent Oyseaux en æsles seulement,  
L'un vola dans les cueurs, l'autre plus bassement  
S'en vola sur la Terre, & pour mieux se conduire,  
8 Envoya devant soy les æsles de Zephyre.

Zephyre avoit un reth d'aymant laborieux,  
Si rare & si subtil qu'il decevoit les yeux <sup>2</sup>,  
Ouvrage de Vulcan, lequel depuis l'Aurore,

- 12 Depuis le jour couchant, jusqu'au rivage more <sup>3</sup>,  
Il tenoit estendu pour prendre cautelement

4. 78-87 Attrempez de chaleur sortirent en lumiere

5-7. 78-87 l'un dans les cœurs vola, L'autre au retour de l'an jeuneau s'en alla Rajeunir nostre terre

8. 78-84 Il envoya devant les courriers de Zephyre | 87 Il se fist compagnon des courriers de Zephyre

13-14. 67-87 Il tenoit estendu (87 Tenoit large estendu) pour prendre dans son Rhé (87 ce rhé) Flore dont le Printemps estoit enamouré

bertet, secrétaire des Finances sous Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>. Secrétaire d'Etat depuis septembre 1559, il fut chargé d'importantes affaires de politique extérieure, notamment avec le duc de Savoie en 1562, et la reine d'Angleterre en 1563. Il exerça cette charge jusqu'en 1569, date de sa mort. Cf. Fauvelet du Toc, *Hist. des Secrétaires d'Etat*, p. 115 et suiv.

1. C.-à-d. : le chaos de la matière cosmique lors de la Création.

2. Dans l'éd. de 1604, Besly cite comme source probable de cette invention deux stances de l'Arioste, *Orl. fur.*, ch. XV, st. 56 et suivante :

Havea la rete già fatta Vulcano

Di sottile fil d'acciar, ma con tal arte, etc.

Avec raison, car la st. 57 raconte que Mercure s'était servi de ce ret pour « prendre la belle Chloris, qui vole dans les airs derriere l'Aurore... lorsque du pan de sa robe elle répand les lis, les roses et les violettes sur la terre ». Ronsard a substitué Zephyre à Mercure et Flore à Chloris. — De son côté, dans l'éd. de 1623, Richélet note : « Il entend par là cette première pointe de vert que la Nature et ce vent estendent sur la Terre, où naissent puis apres les fleurs comme surprises dans ce rhé. »

3. Ces deux vers désignent le temps plutôt que l'espace et reviennent à dire : du matin au soir et du soir au matin. — bien que le « rivage more » n'indique pas le levant aux yeux des Européens. Aucune variante pour en éclairer le sens.

Flore que le Printemps aymoît ardemment.

Or cette Flore estoit une Nympe gentille,

16 Que la Terre conceut pour sa seconde fille,  
Ses cheveux estoient d'or, annelés & tressés,  
D'une boucle d'argent ses flancs estoient pressés,  
Son sein estoit remply d'aimail & de verdure :

20 Un cresse delié luy servoit de vesture,  
Et portoit dans la main un cofin plain de fleurs  
Qui naquirent jadis du cristal de ses pleurs,  
Quand Aquilon voulut la mener en Scythie,

24 Et la ravir ainsi comme il fit Orythie<sup>1</sup> :  
Mais elle crya tant que la Terre y courut,  
Et des mains du larron sa fille secourut.

Toujours la douce Manne & la tendre Rosée  
28 (Qui d'un ær plus subtil au ciel est composée)  
Et la forte Jeunesse au sang chaut & ardent,  
Et Amour qui alloit son bel arc debendant,  
Et Venus qui estoit de roses bien coifée,  
32 Suyvoient de tous costés Flore la belle Fée<sup>2</sup>.

Un jour qu'elle dansoit Zephyre l'egara,  
Et tendant ses fillets la print & la serra  
De rets envelopée, & captive tresbelle  
36 Au Printemps la donna, qui languissoit pour elle.

Si tost que le Printemps en ses bras la receut,  
Femme d'un si grand Dieu, fertile elle conceut

17. 63-64 graphie annelets (éd. suiv. corr.)

21. 67-87 en la main

28. 78-87 Qui d'une vapeur tendre en l'air est composée

33-34. 67-87 rimes l'espia... la lya

35. 78-87 En ses rets enlassée, & jeune & toute belle

1. Le rapt d'Orythie par Borée est raconté par Platon, *Phèdre*, début, et par Ovide, *Mét.*, VI, 682 sqq. Cf. Virgile, *Géorg.*, III, 196 sqq.

2. Synonyme de Nympe ici, comme en maints endroits des œuvres de Ronsard. V. mon article des *Mélanges Nitze* (Chicago, 1941).



Les beautés de la Terre, & sa vive semence

40 Fit soudain retourner tout le monde en enfance <sup>1</sup>.

Alors d'un nouveau chef les bois furent couvers,

Les prés furent vestus d'habillemens tous verds,

Les vignes de raisins : les campagnes porterent

44 Le bled que sans labeur les terres enfanterent,

Le doux miel distilla du haut des arbrisseaux,

Et le lait savoureux coula par les ruyseaux <sup>2</sup>. [14]

Amour qui de bien loing le Printemps n'abandonne,

48 Prist l'arc dedans la main, & du trait dont il donne

Tant de braziers aux cueurs, s'en alla dans la mer

Jusqu'au centre des eaux les poissons enflammer,

Et, maugré la froideur des plus humides nues,

52 Enflamma les oyseaux de ses flammes cognues :

Alla par les rochers, & par les bois deserts

Allumer la fureur des sangliers & des cerfs,

Et parmy les cités des hommes raisonnables

56 Fit sentir la fureur de ses traits incurables <sup>3</sup> :

Et en blessant les cueurs d'un amoureux soucy,

Avecques la douceur mesla si bien aussi

L'aigreur, qui doucement coulle dedans nos veines,

60 Et avecq' le plaisir mesla si bien les peines,

44. 67-87 Le forment (*et* froment) qu'à foison les terres enfanterent

47-49. 78-87 Amour, qui le Printemps son amy n'abandonne, Prist l'arc dedans la main, son doz il environne D'un carquois plein de traits, puis alla dans la mer

54. 78-87 Irriter la fureur

55. 67-87 aux hommes

56. 78 Fist sentir la chaleur | 84-87 Fist sentir la douleur

59. 67-87 dedans les veines

1. C.-à-d. : le Monde entier à son état primitif, comme l'indique la suite.

2. Imité d'Ovide, *Met.*, I, 107 sqq. : Ver erat aeternum...

3. Imité du prologue de Lucrèce sur la bienfaisance de la Vénus génératrice (les 20 premiers vers), repris par Virgile dans ses *Georg.*, III, 242 sqq. V. aussi Columelle, X, 197 sqq.; Marulle, *Hymni*, I, Amori.

Qu'un homme ne pourroit s'estimer bien heureux,  
S'il n'a senty le mal du plaisir amoureux <sup>1</sup>.

Jupiter s'alluma d'une jalouse envye

64 Voyant que le Printemps jouïssoit de sa mye,  
L'ire le surmonta, puis prenant le cousteau  
Dont n'aguere il avoit entamé son cerveau,  
Quand il conceut Pallas la Deesse guerriere,

68 Detrancha le Printemps, & sa saison entiere  
En trois pars divisa <sup>2</sup>. Adonques vint l'Esté  
Qui halla tout le Ciel de chaut : & n'eust esté  
Que Junon envoya Iris sa messagere,

72 Qui la pluye amassa de son æsle legere,  
Et tempera le feu de moitteuse froideur,  
Le monde fut peri d'une excessive ardeur.

Après, l'Automne vint chargé de maladies, [14 v°]

76 Et l'Hyver qui receut les tempestes hardies  
Des vens impetueux qui se boufent si fort <sup>3</sup>  
Qu'à peine l'univers resiste à leur effort <sup>4</sup>,

64. 67-71 de samye (*sic*) | 73-87 de s'amie

70. 78-87 Qui halla tout le ciel, & si ce n'eust esté

78. 64 Qu'apeine (*éd. suiv. corr.*)

1. Développement de l'épithète γλυκύπικρος (doux-amer), que les Grecs appliquaient à l'amour. Cf. Lucrèce encore, IV, 1121 sqq. Ronsard est revenu à satiété sur ce thème, qu'il retrouvait dans le *Roman de la Rose*, chez Pétrarque et ses imitateurs, y compris Marot, *Eleg.* IV. Il l'a substitué ici au diptyque des flèches de plomb et des flèches d'or de Cupidon que lui offrait Folengo.

2. Cf. Ovide, *Met.*, I, 116 sqq. :

Jupiter antiqui contraxit tempora veris,  
Perque hiemes, aestusque, et inæquales autumnos,  
Et breve ver, spatiis exegit quattuor annum;

et Jean de Meung, *Roman de la Rose*, vers 20.906 et suiv.

3. C.-à-d. se gonflent; déjà vu dans la « Remonstrance » et la « Responce aux injures », au t. XI, pp. 95 (var.) et 175.

4. Imité d'Ovide, *Met.*, I, 58-60 : Vix nunc obsistitur illis... On trouve ce souvenir noté ci-après, en marge du vers 268 de l'hymne de l'Hyver. Mais c'est ici seulement qu'il y a eu imitation directe.

Et couvrirent mutins la terre pesle-mesle  
 80 De pluyes, de glaçons, de neiges, & de gresle.

Le Soleil, qui aymoît la Terre, se facha  
 Dequoy l'Hyver jaloux sa Dame luy cacha,  
 Et rendit de ses yeux la lumiere eclipsée,  
 84 Portant de sur le front le mal de sa pensée,  
 Et retournant son Char à recullons, alla  
 Devers le Capricorne, & se retira là<sup>1</sup>.

Adonques en frayeur tenebreuse & profonde  
 88 (Le Soleil estant loing) fust demouré le monde,  
 Sans le gentil Printemps qui le fit revenir,  
 Et le fist de rechef amoureux devenir.

D'une chesne de fer deux ou trois fois retorse,  
 92 Prenant l'Hyver au corps, le garrota par force,  
 Et sans avoir pitié de ce pauvre grison,  
 L'espace de neuf moys le detint en prison.

Ainsi par le Printemps la Terre se fist belle,  
 96 Ainsi le beau Soleil retourna devers elle,  
 Et redoublant le feu de sa premiere amour  
 Monta bien haut au ciel, & alongea le jour,  
 A fin que plus long temps il embrassat sa femme :  
 100 Et ne fust que Thetis a pitié de la flamme  
 Qu'Amour luy verse au cueur, il fust ja consumé<sup>2</sup>.

90. 67-87 Et soudain de rechef

---

1. C.-à-d. dans l'hémisphère austral. « Ce qui se fait aussi tost qu'il a atteint son solstice : *a solstitio statim inclinât & dat spatium noctibus*, Senèque, 7 de ses Quest. nat. — Alors il « retrogade du tropique du Cancre au tropique du Capricorne, de l'Arctique à l'Antarctique. Car, comme nous avons les jours plus grands le Soleil montant... aussi les avons nous plus courts le mesme reculant *ad alium polum* » (n. de Richeliet dans l'éd. de 1623 ; après Senèque il cite Pline ; pas un mot du système nouveau de Copernic, ni de Galilée, qui était dès cette date suspect d'hérésie).

2. Ici et aux vers suivants la Néréide Thétis est confondue avec Thetys, personnification de l'Océan.

[15]

Mais pour remedier à son mal enflammé,  
 Elle appelle la Nuit : adonq la Nuit detache  
 4 Le Soleil hors du ciel, & dans la mer le cache,  
 Où Thetis en ses eaux refroidist sa chaleur.  
 Mais luy qui celle en l'eau l'amoureuse douleur,  
 S'eschape de Thetis, & la laisse endormie,  
 3 Et droit sur l'Orient retourne voir sa mie.

Aussi de son costé la Terre cognoist bien,  
 Que de telle amityé procede tout son bien :  
 Pource de mille fleurs son visage elle farde,  
 Et de pareille amour s'eschaufe, & le regarde.  
 Comme une jeune fille, à fin de plaire mieux,  
 Aux yeux de son amy, par un soing curieux  
 S'acoutre & se fait belle, & d'un fin artifice,  
 L'atire doucement à luy faire service :  
 Ainsi la Terre rend son visage plus beau,  
 Pour retenir long temps cet amoureux flambeau,  
 Qui luy donne la vie, & de qui la lumiere  
 Par sa vertu la fait de toutes choses Mere <sup>1</sup>.

En l'honneur de cet Hymne, ô Printemps gracieux,  
 Qui rappelles l'année, & la remets aux cieux <sup>2</sup>,

104-105. 87 Ou semble detacher le Soleil qu'elle cache En la mer où  
 Tethys refroidit sa chaleur

108. 67-73 Et pront de bon matin retourne voir sa-mie (*sic* : 73 s'amie)  
 106-108. 78-84 Mais luy, qui maugré soy cache en l'eau sa douleur,  
 S'eschappe de Thetis (84 Tethys), la laissant endormie, Et des l'aube à  
 cheval retourne voir s'amie | 87 Mais luy qui cache en l'eau sa contrainte  
 douleur S'enfuit de son gyron, la laissant endormie, Et des l'aube à  
 cheval retourne voir s'amie

1. Dans les *Macaronées* de Folengo, c'est « la Primevere » qui se fait belle pour ramener et retenir son mari Cupidon. D'ailleurs ici, Ronsard s'est plutôt souvenu de Claudien, *Sixieme Consulat d'Honorius*, 523 sqq. (d'après Richelet).

2. Ronsard parle ici à la façon des Anciens, qui faisaient commencer l'année au mois de mars, avec le réveil même de la Nature, réveil qui

- Trois fois je te salüe, & trois fois je te prie,  
124 D'esloigner tout malheur du chef de mon Aluye,  
Et si quelque maitresse en ces beaux mois icy,  
Luy tourmente le cueur d'un amoureux soucy,  
Flechis sa cruauté & la rends amoureuse,  
128 Autant qu'auparavant elle estoit rigoureuse,  
Et fais que ses beaux ans, qui sont en leur Printemps,  
Soyent toujours en Amour bienheureux & contens<sup>1</sup>.

est immuable. C'est seulement en juillet 1564, qu'une ordonnance de Charles IX changea la date officielle du premier jour de l'an. Donc cette note de Richelet était pour le moins inutile : « Mais selon nous (c.-à-d. suivant le nouv. style), l'année commençant en janvier, il ne se peut dire que le Printemps commence l'année. »

1. Robertet d'Aluye était encore jeune en 1563. Il n'avait que trente-six ans lors de sa mort, arrivée en 1569 (d'après Fauvelet du Toc, *op. cit.*, p. 117).

---

## HYMNE DE L'ESTÉ.

[15 v<sup>o</sup>]

A

FLEURIMONT ROBERTET  
SEIGNEUR DE FRESNE<sup>1</sup>.

Couché dessoubz l'ombrage au pres d'une fontaine  
 Evitant la chaleur que l'Esté nous amaine,  
 Que scauroy-je mieux faire en un lieu si plaisant,  
 4 Sinon chanter l'Esté de flames reluisant,  
 Et tout chargé de feu, comme une mace ardante  
 Qu'une tenaille serre en sa prise mordante<sup>2</sup>?  
 Chanton donques l'Esté, & monton au coupeau  
 8 Du Nymphal Helicon<sup>3</sup> par un sentier nouveau,  
 Cherchon autre chemin : celui ne me peut plaire  
 Qui suit, en imitant, les traces du vulgaire<sup>4</sup>.

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, aveques une Eglogue*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Hymnes, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (id., 2<sup>e</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 84-87... seigneur du Fresne

6. 67-87 en sa pince

1. Robertet de Fresne était le *petit-neveu* du fameux Florimond Robertet, qui avait été Secrétaire des Finances sous Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>. Secrétaire d'État depuis 1558, il eut part à toutes les grandes affaires de politique intérieure, notamment aux négociations avec les chefs du parti huguenot, jusqu'en octobre 1567, date de sa mort. Cf. Fauvelet du Toc, *Hist. des Secr. d'Etat*, p. III et suiv.

2. Ce début rappelle ceux du Verre et de l'hymne de Bacchus (t. VI, pp. 165 et 176). Mouvement imité d'Horace, *Carm.*, III, 28, ou de Callimaque, hymne de Jupiter.

3. C.-à-d. : au sommet de l'Helicon, habitat des Muses dans le massif du Parnasse. R. assimile les Muses aux Nymphes Oréades. V. ci-après l'hymne de l'Autonne, vers 77.

4. Ce genre était « nouveau » en France, si l'on considère que cet hymne ne ressemble pas à ceux que R. et ses amis littéraires avaient jusque-là publiés, ni pour le fond, ni pour l'allure, qui relèvent du genre



- Nouveau Cygne emplumé je veux voller bien hault<sup>1</sup>,  
 12 Et veux comme l'Esté avoir l'estomac chault  
 Des chaleurs d'Apollon, courant par la carriere  
 Des Muses, & getter une obscure poussiere  
 Aux yeux de mes suyvens, qui veincus voudroient bien  
 16 Courir avecques moy sur le mont Cynthien<sup>2</sup>,  
 D'où je veux rapporter tout enflé la victoire, [16]  
 A fin qu'autre ne puisse avoir part à ma gloire,  
 Ny au Lorier sacré en tout temps verdissant,  
 20 Que je veux marier au Fresne fleurissant<sup>3</sup>.  
 L'amoureuse Nature estoit un jour fâchée,  
 De se voir sans rien faire aupres du Temps couchée :  
 Il y a (ce disoit) tant de siecles passés,  
 24 Que du Temps mon mary les membres sont cassés,  
 Froids, perclus, impotens, & gisent en ma couche,  
 Comme mace de plomb, ou quelque vieille souche,  
 Qui sans se remuer gist le long d'un sentier,

13. 78-87. des ardeurs d'Apollon

15-16. 78 qui gaillards voudroient bien Monter avecques moy | 84-87 qui voudroyent comme moy Grimper sur Helicon où de l'onde (87 des Muses) je boy

17. 84 Qui me fait rapporter tout enflé la victoire | 87 L'eau qui me fait tout seul enfler de la victoire

18. 84-87 A fin que nul ne puisse

25-26. 78-87 la charge de ma couche Ce n'est plus que du plomb, ce n'est plus qu'une souche

---

burlesque, régnant alors en Italie. Mais pourquoi R. n'a-t-il pas dit cela au début de l'hymne précédent, qui relève du même genre ? C'est, sans doute, qu'il a commencé la série de ses quatre hymnes saisonniers par celui de l'Été, et que la composition de celui du Printemps est postérieure. V. ci-après, note du vers 122.

1. Métaphore horatienne, déjà vue à la fin des *Odes* (t. II, p. 202).

2. Métaphore analogue à celle du vers 8, mais moins exacte, vu qu'une course de chars ne peut se concevoir sur le Cynthe, montagnette rocheuse de l'île de Délos, au pied de laquelle la mythologie grecque faisait naître Apollon. R. avait été mieux inspiré dans le sonnet-épilogue des *Amours* (t. IV, p. 185). C'est, d'ailleurs, une imitation de Properce, III, él. 1, vers 11 sqq.

3. Jeu de mots sur le nom du destinataire de cet hymne.

28 Apres qu'elle a senty le fer du charpentier <sup>1</sup>.

J'ay beau passer ma main tresdelicate & blanche,  
Ores dessus son ventre, ores dessus sa hanche,  
J'ay beau fourcher ma jambe & chatouïller sa chair,

32 Il demeure immobile aussi froid qu'un rocher,  
Descharné, deshallé, sans puissance ny force,  
N'ayant plus rien de vif, sinon un peu d'escorce :  
En lieu de me respondre il ronfle, & si <sup>2</sup> ne puis

36 En tirer seulement un baiser en trois nuicts.

Las ! il n'estoit pas tel quand pour sa chere espouse,  
Je luy fus amenée, il n'aimoit autre chose  
Que l'amoureux plaisir, duquel les mariés

40 Se trouvent bras à bras à leurs femmes lyés :  
Toujours il m'acoloit d'une longue embrassée,  
Toujours ma bouche estoit à la sienne pressée,  
Et fusmes si gaillards que ce grand univers

44 Fut peuplé tout soudain de nos enfans divers.  
Car tout cela qui vit, & qui habite au Monde, [16 v°]  
Est yssu du plaisir de nostre amour fecunde.

Meintenant il est vieil, & je ne le suis pas !

48 Je sens encor en moy les gracieux appas,  
Dont Amour, mon enfant, chatouille la pensée,  
Et sa flamme en mon cueur n'est encor effacée.

Bref, j'ay deliberé de me donner plaisir :

52 Au pres de mon mary je ne veux plus gesir.

La foy de mariage est pour les hommes faite,  
Grossiers, mal advisés, & de race imperfecte,

38. 67-87 *graphie* chouse

39. 78-87 l'amoureux deduit

54. 67-87 *graphie* imperfecte

1. Source possible de cette comparaison, Catulle, XVII, 18 sqq. :  
Nec se sublevat ex sua parte, sed velut alnus...

2. Et ainsi, et par suite. Ne pas confondre avec le *si* restrictif.

Assujectis aux loix : & non pas pour les dieux,  
 56 Qui pleins de liberté habitent dans les cieux.  
 Quand à moy je suis franche<sup>1</sup>, & Deesse j'estime  
 Autant un fils bastard, comme un fils legitime<sup>2</sup>.

Ainsi disoit Nature, & de ce pas alla  
 60 Voir le Soleil couchant, auquel ainsi parla.  
 Soleil, de ce grand Tout l'ame, l'œil, & la vye :  
 Je suis de ta beauté si doucement ravie,  
 Qu'icy tu me verras à tes pieds consommer,  
 64 S'il ne te plaist garir mon mal qui vient d'aymer.

Et bien que ce soit honte aux femmes que de dire,  
 Et premieres compter leur amoureux martire,  
 Et qu'elles ne devroient aux hommes confesser,  
 68 Qu'amour tant seulement les ayt voulu blesser,  
 Si est ce qu'en aymant en une place haute,  
 De confesser son mal il n'y a point de faute,  
 Car plus le lieu qu'on ayme est honorable & hault,  
 72 Et tant plus le tourment est violent & chault :  
 D'autant que la grandeur, qui nostre ame maitrise, [17]

60. 84-87 Au palais du Soleil

62. 78-87 Je suis de tes beautez en l'ame si ravie

63. 78 en larmes consommer | 84-87 Que tu me verras toute en larmes consommer

65. 78-87 Bien que ce soit vergongne aux femmes d'oser dire

66. 78-87 *graphie* conter

67. 67-73 Comme ne devants point aux hommes confesser

67-68. 78-87 Ne devans par honneur aux hommes confesser Qu'Amour puisse leur cœur de ses fleches blesser

72. 78-87 Plus l'excuse est louable, & petit le defaut

---

1. C.-à-d. : libre, non soumise aux lois humaines.

2. Ce discours de Nature est bien en germe dans Folengo, *op. cit.* : « Là demeure un vieux barbon qu'on appelle le Temps... Il a pour femme une belle dame appelée Nature, qui engendre plus de cent mille enfants... » Mais l'inspiration en vient aussi de la philosophie naturaliste du *Roman de la Rose*, à la fin duquel Jean de Meung fait parler Nature, alors que Folengo ne le fait pas. Au reste, toute l'œuvre de Ronsard est imprégnée de cette philosophie-là, et c'est ce qui en fait pour une grande part l'originalité.

- Derobe en commandant nous & notre franchise,  
 De là vient la douleur qui porte avecques soy  
 76 Le feu qui se decelle, & qui n'a point de loy.  
 Te voyant l'autre jour chés mon pere à la table,  
 Sans barbe & chevelu, de visage accointable,  
 Jeune, doux, & gaillard, tu me gaignas le cuer :  
 80 Depuis je n'ay vescu qu'en peine & en langueur,  
 Souspirante pour toy, & pour ton beau visage,  
 Qui m'a dedans l'esprit imprimé ton image,  
 Je ne fais que gemir, & pense nuit & jour  
 84 Le moyen de garir mes pleurs & mon amour.  
 Aux charmes pour l'oster j'ay mis ma fantasie <sup>1</sup>,  
 Mais mon ame, qui est de trop d'amour saisie,  
 Refuse tout confort : mon extresme secours  
 88 Est d'avoir promptement à ta grace recours,  
 Et t'embrasser tout nud, pendant que la nuict brune  
 Conduira par le ciel les chevaux de la Lune <sup>2</sup>.  
 Le Soleil qui se veit de telle Dame aymé,  
 92 Fut de pareille amour tout soudain allumé :  
 Un magnanime cuer volontiers ne s'excuse,  
 Et quand il est aymé, d'aymer il ne refuse :  
 Encores qu'elle fut un peu vieille à la voir,  
 96 Si est-ce que sa grace avoit peu l'emouvoir,  
 Et luy avoit getté le souffre dans les veines,  
 Qui ja de son amour s'allumoient toutes pleines,  
 Fumantes du désir hautain & genereux

75. 78-87 De là vient nostre ardeur

79. 78-87 doux & courtois

86. 78-87 mon ame qui vit

88. 78-87 Est d'avoir sans tarder

93-94. 67-87 guillemets

1. Pour vaincre cet amour j'ai recouru aux pratiques de la sorcellerie.

2. Cf. t. IV, p. 116 : Lune à l'œil brun, la dame aux noirs chevaux ;  
 et ci-après l'élégie *L'autre jour que j'estois*, vers 81 et la note.

100 De venir promptement au combat amoureux. [17 v<sup>o</sup>]

Les Heures, qui estoient du Soleil chambrières<sup>1</sup>,  
Apresterent la couche & ne tarderent guieres,  
Parfumerent les draps & de mille couleurs

104 Getterent par dessus des bouquets & des fleurs,  
Puis faisant dans la chambre arriver le Silence,  
Coucherent les aymans remplis d'impatience.

De quatre embrassemens que Nature receut

108 D'un amy si ardent feconde, elle conceut  
Quatre enfans en un coup<sup>2</sup> : l'un fut Hermaphrodite,  
(Le Printemps est son nom) de puissance petite,  
Entre masle & femelle, inconstant, incertain,

112 Variable en effet du soir au lendemain.  
L'Esté fut masle entier, ardent, roux, & collere,  
Estincelant & chault, ressemblant à son pere,  
Guerrier, prompt, & hardy, toujours en action,

116 Vigoreux, genereux, plain de perfection,  
Ennemy de repos : l'Autonne fut femelle,  
Qui n'eut rien de vertu ny de puissance en elle.  
L'Hyver fut masle aussi, monstrueux & hydeux,

120 Negeux, tourbillonneux, pluvieux & venteux,  
Perruqué de glaçons, herissé de froidure,

102. 67-87 & gentilles ouvrières

105. 78-87 en la chambre

106. 67-87 graphie les amans

116. 78-87 graphie vigoureux

119. 67-87 masle entier

---

1. Souvenir d'Ovide, *Met.* II, 118 :

Jungere equos Titan velocibus imperat Horis.

Folengo, *op. cit.*, XIII, fin. montre aussi les domestiques du Soleil empressés à le servir, au retour de son voyage. Mais la besogne des Heures chez R. est très différente.

2. Mythe très différent de celui de l'hymne précédent. Le premier venait d'Ovide, celui-ci vient de Folengo, *op. cit.*, livre XIV ; mais tout ce qui suit sur le sexe des Saisons semble bien une invention de Ronsard.

Qui fait peur en naissant à sa mere Nature <sup>1</sup>.

Aussi tost que l'Aurore eut quitté le séjour

124 De son vieillard Thyton pour allumer le jour <sup>2</sup>,

Le Soleil s'éveilla & reveilla sa mie,

Qui d'aise languissoit en ses bras endormie.

En se baisant l'un l'autre ils sortent hors du lit,

128 Mais si tost que le ciel de flames se rougist,

Le Soleil s'en alla, & pendit en escharpe

[18]

Son carquois d'un costé & de l'autre sa harpe,

Il seignit son baudrier de gemmes sumptueux,

132 Il affubla son chef de rayons tortueux,

Il prist sa dague d'or, ardante de lumiere,

Et à pied s'en alloit commencer sa carriere,

Quand sa chere maistresse ayant au cueur pitié,

136 Que son amy faisoit si long voyage à pié,

Luy donna pour present un char d'excellent œuvre,

Que le boiteux Vulcan, industrieux manœuvre,

Forgea de sa main propre, & souvent au fourneau

140 Le mist : & le frappa de meint coup de marteau,

124. 71-87 *graphie* Tithon

125. 67-87 *graphie* s'amie

127. 78-87 Se rebaisant l'un l'autre | 87 ils saillent hors du lit

128. 84-87 Mais si tost que le ciel de roses s'embellit

131. 71-87 *graphie* Il ceingnit

133. 67-87 Cegnit (*et* Ceingnit) sa dague d'or

140-141. 87 Le souffla, l'allongea à grands coups de marteau, Refrap-  
pant, haletant, & suant sur l'enclume

1. Ces vers 107 à 122 contiennent le plan des quatre hymnes saisonniers, et l'on s'étonne de le trouver là, ainsi que tout le mythe précédent, qui logiquement devrait ouvrir l'hymne du Printemps. H. Charnard fait à ce sujet une ingénieuse conjecture : l'hymne du Printemps aurait été « composé le premier comme un poème à part, et c'est plus tard seulement que Ronsard eut l'idée de compléter le cycle » (*Hist. de la Pléiade*, t. III, p. 20, n. 5). A mon tour, considérant le début de l'hymne de l'Esté, je pense que c'est lui qui fut composé le premier, et que c'est en dernier lieu que Ronsard s'avisa de compléter le cycle en écrivant l'hymne du Printemps. V. ci-dessus la note du vers 10.

2. Imitation d'Homère, *Il.* XI, début, et de Virgile, *En.* IV, 584 ; IX, 459. Déjà vu au tome X, p. 28, vers 254.



Haletant & suant sur le dos de l'enclume  
 Avant qu'il fut poly : puis, selon la coustume  
 Des anciens parens, courtois le luy donna,  
 144 Quand le Temps son mary pour femme l'emmena.

Le timon estoit d'or, & les roües dorées  
 Estoiient de meint ruby richement honorées,  
 Qui deçà qui delà flamboyoiient à l'entour,  
 148 Et remplis de clarté faisoient un autre jour<sup>1</sup>.

Le Soleil non ingrat luy donne, en recompense  
 D'un chariot si beau, la Deesse Jouvence,  
 A fin qu'elle fut belle à jamais, & à fin  
 152 Que sa forte vigueur par l'age ne print fin,  
 Et que jamais son front ne ridast de vieillesse,  
 Ayant pour chambriere avec soy la Jeunesse.

Tous deux au departir se baisent doucement,  
 156 S'entredisant à Dieu d'un long embrassement.

Luy, bien aise d'avoir telle Dame trouvée, [18 v<sup>o</sup>]  
 Et d'estre bien payé de sa douce courvée,  
 Gallope apres l'Aurore, & elle va trouver  
 160 Son mary<sup>2</sup>, qui se laisse en paresse couvrir :  
 O combien luy desplaist ce vieillard que le Somme  
 Sur les plumes d'un lit si froidement assomme,  
 Languissant de vieillesse, en un lit ocieux<sup>3</sup>,

154. 67-84 pour chambriere | 87 pour compaignie

156. 67-87 S'entredisent à Dieu (84-87 Adieu)

158. 67-87 graphie corvée

159. 67-87 elle s'en va trouver

162. 87 Ronflant entre les draps si froidement assomme

1. Quatrain presque traduit d'Ovide, *Met.*, II, 107 sqq.

2. Comprendre : Et de son côté, la Nature va trouver son mari le Temps (cf. ci-dessus, vers 21 et suiv.). On peut s'y tromper, car l'Aurore avait aussi en Tithon un très vieux mari (ci-dessus, vers 124).

3. C.-à-d. : reposant. Cf. ci-après le « Discours amoureux », vers 31.

- 164 En son Palais à part, bien loing des autres Dieux <sup>1</sup> :  
 Toutesfois ell' l'embrasse, ell' le touche, & le baise,  
 Et d'une fine ruse en mentant el' l'apaise.  
 Toute espouse amoureuse avecques un tel art
- 168 Scait doucement tromper son mary ja vieillard,  
 Jaloux & soupsonneux, apres qu'elle retourne  
 Du lit, où son amy avec son cueur sejourne :  
 » Amour ingenieux trouve mille moyens
- 172 » De surmonter autrui & de sauver les siens.  
 En ce pendant l'Esté qui bon fils obtempere  
 Au Soleil, est nourry chés le Soleil son pere <sup>2</sup> :  
 Il devint en un moys grand, corpulent, & fort,
- 176 Et ja de son menton le poil doré luy sort.  
 » Les dieux tout en un coup à leur age parviennent,  
 » Les hommes avec l'age en accroissance viennent :  
 » Car ils sont immortels <sup>3</sup>, les hommes d'icy bas
- 180 » Apres mille travaux sont subjects au trespas <sup>4</sup>.

166. 67-73 ell' l'apaise

165-166. 78-87 Soudain luy saute au col, l'embrasse & le rebaise, Et d'une fine ruse en le flattant l'apaise

167-169. 78 Toute espouse amoureuse est pleine d'un tel art, Qui scait de son mary soupçonneux & vieillard Appaiser le courroux | 84-87 Toute espouse amoureuse a par nature l'art De sçavoir du mary soupçonneux & vieillard Appaiser le courroux

170. 67-73 par erreur son mary (éd. suiv. corr.)

172. 78-87 D'abuser les jaloux & de sauver les siens

171-172. 71-73 suppriment les guillemets (éd. suiv. les rétablissent)

178. 84-87 Les hommes par le temps

180. 87 Des dieux enfans bastards croissent pour le trespas

1. Les anciens Grecs plaçaient le palais de l'Aurore en Éthiopie, dont la situation géographique était pour eux très vague. Ils appelaient ainsi tous les pays de l'extrême Sud compris entre l'océan Atlantique et l'océan Indien, et parfois y joignaient le sud de l'Asie. Pour Homère, les Éthiopiens habitaient aux confins de la terre entre deux océans (*Il.* I, 423 ; *Od.* I, 22) ; cf. Virgile, *Buc.* X, 68, et *En.* IV, 480.

2. C'est ici seulement que commence le sujet annoncé au titre.

3. Le mot *ils* se rapporte aux dieux, comme le latin *illi* désigne le sujet le plus éloigné (ceux-là opposés à ceux-ci).

4. Cf. Pindare, *Nem.* vi, début. Au reste, chez Ronsard, les guillemets ne marquent pas un emprunt, mais la généralité de la pensée.

Aussi tost qu'il fut grand, ayant l'age où commence  
 A s'enfler dans les reins l'amoureuse semence,  
 Ceres en fut esprise, & brulant d'amitié,  
 184 Vint voir son amoureux, lequel en eut pitié :  
 Et comme elle sentoit un[e] amour la plus forte, [19]  
 La premiere commence & dit en cette sorte.

Je ne viens pas icy, tant pour me secourir  
 188 Du mal de trop aymer dont tu me fais mourir,  
 Que pour garder ce Monde, & lui donner puissance,  
 Vertu, force, & pouvoir, lequel n'est qu'en enfance,  
 Debile, sans effect, & sans maturité,  
 192 Par faute de sentir nostre divinité.

Depuis que le Printemps, cette garse virille<sup>1</sup>,  
 Ayme la Terre en vain, la Terre est inutile,  
 Qui ne porte que fleurs, & l'humeur qui l'espoint,  
 196 Languist toujours en sceve, & ne se meurist point :  
 Dequoy servent les fleurs, si les fruicts ne meurissent ?  
 Dequoy servent les bleds, si les grains ne jaunissent ?  
 Toute chose a sa fin<sup>2</sup>, & tend à quelque but,  
 200 Le destin l'a voulu, lors que ce Monde fut  
 En ordre comme il est : telle est la convenance  
 De Nature & de Dieu, par fatalle ordonnance :  
 Et pour-ce, s'il te plaist pour espouse m'avoir,  
 204 Pleine de ta vertu, je feray mon devoir,  
 De meurir les amours de la Terre infeconde,  
 Et de rendre parfait l'imperfect de ce Monde.

A toy fils du Soleil est la perfection :

185. 78-87 Et comme elle portoit une peine plus forte  
 206. 67-87 *graphie* parfait l'imparfait

1. C.-à-d. cette fille-homme, cet hermaphrodite, comme il a été dit plus haut, vers 109. — Le mot *garse* dans l'anc. français n'a pas de sens péjoratif; c'est seulement le féminin de *gars*.

2. C.-à-d. sa raison d'être. Ronsard se montre ici finaliste.

208 Tu soustiens & nourris la generation,  
 Car rien sans ta vertu au monde ne peut estre,  
 Comme estant des saisons le seigneur & le maistre.  
 Ainsi disoit Ceres, & l'Esté tout soudain,  
 12 De sa vive chaleur luy eschaufa le sein,  
 La prist pour son espouse, & la prenant, à l'heure [19 v°]  
 La Terre se vestit d'une forme meilleure,  
 Ensceinte de ce Dieu, lequel, en peu de jours,  
 16 Du beau Printemps & d'elle accomplit les amours.

Je te salüe, Esté, le prince de l'année,  
 Fils du Soleil qui t'a toute force donnée,  
 Pere, alme, nourricier, donne-blé, donne-vin,  
 20 Masle, parfait, entier, tout grand & tout divin,  
 Perruqué de rayons, qui sers de longue guide  
 Au soleil qui matin tient ses chevaux en bride :  
 Souhaité des humains, tout couronné d'espis <sup>1</sup>,  
 24 Qui figures les ans des hommes accomplis,  
 Qui forge[s] les esclairs, la foudre, & le tonnerre,  
 Marinier, voïager, courrier, homme de guerre <sup>2</sup>.

Escarte loing de moy tout mal & tout meschef,  
 8 Esloigne toute peste & fiebvre loing du chef  
 Du docte Robertet, lequel point ne refuse  
 De se laisser ravir doucement à la Muse <sup>3</sup> :  
 Augmente luy ses ans, sa force, & sa valeur,  
 2 Et conserve sa vie en ta vive chaleur.

215. 67-87 Par tel embrassement, lequel en peu de jours

218. 78-87 Fils du Soleil, fauteur de toute chose née.

1. Cf. Ovide, *Met.*, II, 28 : Stabat nuda Æstas, et spicea sarta gerebat.

2. Véritable litanie, analogue à celle de l'hymne de Bacchus (t. VI, p. 188) et à celle d'une prière au Somme (t. VII, p. 199). Au vers 219, « alme » et « nourricier » sont synonymes.

3. C.-à-d. par la Muse ; tournure courante après un groupe de verbes dont le premier est « laisser », ou « faire ».

## HYMNE DE L'AUTONNE

A

MONSIEUR DE LAUBESPINE<sup>1</sup>.

Le jour que je fu né, le Daimon qui preside  
 Aux Muses me servit en ce Monde de guide,  
 M'anima d'un esprit gaillard & vigoureux,  
 4 Et me fist de science & d'honneur amoureux<sup>2</sup>.  
 En lieu des grands thresors & de richesses veines,  
 Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,  
 Me donna pour partage une fureur d'esprit<sup>3</sup>,  
 8 Et l'art de bien coucher ma verve par escrit.  
 Il me haussa le cuer, haussa la fantasia,  
 M'inspirant dedans l'ame un don de Poësie,  
 Que Dieu n'a concedé qu'à l'esprit agité

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Hymnes, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Id., 2<sup>e</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 78-87 Hymne de l'Automne, à Claude de l'Aubespine

1. 84-87 Apollon qui preside

3. 78-87 subtil & vigoureux

5. 84-87 & des richesses vaines

---

1. Ce personnage est Claude de Laubespine, baron de Châteauneuf-s.-Cher, qui, par son mariage avec Jeanne Bochetel en 1542, avait obtenu en survivance la fonction de Secrétaire des Commandements et des Finances, remplie par son beau-père, mais en était devenu titulaire dès décembre 1543 à la mort de Jean Breton. Il fut l'un des négociateurs du traité de Cateau-Cambrésis et chargé d'en rédiger les articles. C'est lui qui, à cette occasion, s'arrogea le titre de Secrétaire d'État, désormais adopté officiellement au lieu du précédent. Il occupa ce poste, avec les trois autres Secrétaires d'État, Jacques Bourdin, Robertet d'Aluye et Robertet de Fresne, jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1567. Cf. Fauvellet du Toc, *op. cit.*, p. 77 et suiv.

2. Cf. l'ode à Calliope, tome I, p. 174, vers 11 et suiv.

3. C.-à-d. l'enthousiasme. Cf. l'ode à L'Hospital, tome III, p. 143.

12 Des poignans aiguillons de sa divinité <sup>1</sup>.

Quand l'homme en est touché, il devient un prophete,  
 Il predict toute chose avant qu'elle soit faite,  
 Il cognoist la nature, & les secrets des cieux,  
 16 Et d'un esprit bouillant s'esleve entre les Dieux.  
 Il cognoist la vertu des herbes & des pierres,  
 Il enferme les vents, il charme les tonnerres,  
 Sciences que le peuple admire, & ne scait pas [20 v<sup>o</sup>]  
 20 Que Dieu les va donnant aux hommes d'icy-bas,  
 Quand ils ont de l'humain les ames separées,  
 Et qu'à telle fureur elles sont préparées,  
 Par oraison, par jeune, & penitence aussi,  
 24 Dont aujourd'huy le monde a bien peu de souci <sup>2</sup>.

Car Dieu ne communique aux hommes ses mysteres  
 S'ils ne sont vertueux, devots & solitaires,  
 Eslongnés des tyrans, & des peuples qui ont  
 28 La malice en la main, & l'impudence au front,  
 Brulés d'ambition, & tourmentés d'envie,  
 Qui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie.

Je n'avois pas quinze ans que les mons & les boys,  
 32 Et les eaux me plaisoient plus que la court des Roys,  
 Et les noires forests espesses de ramées,  
 Et du bec des oyseaux les roches entamées :  
 Une vallée, un antre en horreur obscurcy <sup>3</sup>,

13. 87 en est atteint

33. 67-87 Et les noires forests en fueillage voutées

---

1. Cf. Ovide, *Ars amat.*, III, 549 :

Est deus in nobis, agitante calescimus illo.

2. Cf. une ode à J. du Bellay, au tome I, p. 144 et suiv. ; les thèses de H. Franchet (Paris, 1923), p. 28, et de A. Schmidt (Paris, 1938), p. 77.

3. Les antres de la vallée du Loir, qui reviennent si souvent dans les œuvres de Ronsard, sont les cavernes creusées par la nature ou les hommes dans les collines de tuf qui bornent cette vallée, notamment à



- 36 Un desert effroiable, estoit tout mon soucy,  
 A fin de voir au soir les Nymphes & les Fées <sup>1</sup>  
 Danser desoubs la Lune en cotte par les prés <sup>2</sup>,  
 Fantastique d'esprit : & de voir les Sylvains  
 40 Estre boucs par les pieds, & hommes par les mains,  
 Et porter sur le front des cornes en la sorte  
 Qu'un petit aiglelet de quatre moys les porte <sup>3</sup>.

J'allois apres la danse & craintif je pressois

- 44 Mes pas dedans le trac des Nymphes, & pensois,  
 Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse  
 J'aurois incontinent l'ame plus genereuse,  
 Ainsi que l'Ascrean qui gravement sonna, [21]  
 48 Quand l'une des neuf Sœurs du laurier luy donna <sup>4</sup>.

Or je ne fu trompé de ma douce entreprise,  
 Car la gentille Euterpe ayant ma dextre prise,  
 Pour m'oster le mortel par neuf fois me lava,

34. 67-87 les roches picotées

49. 7<sup>8</sup> ma sainte | 84-87 ma jeune entreprise

Couture (fontaine Bellerie, caves de la Possonnière) et à Trôo. Ron-sard leur donne un caractère religieux, d'après l'opuscule de Porphyre, *De Antro Nympharum*, qu'il connaissait bien.

1. Synonyme de Nymphes ici, comme partout où le mot *fée* n'est pas suivi d'un nom propre.

2. Souvenir d'Horace, *Carm.*, I, iv, 5 sqq. En réalité ce sont les buées qui s'élèvent le soir et se dissipent le matin sur les prés du Loir ; leurs formes mouvantes suggéraient au poète l'idée d'un chœur de Nymphes.

3. Cf. deux développements analogues à celui-ci dans la Complainte contre Fortune au tome X, p. 19 et 20 : Avant que d'estre à vous..., et dans l'Elegie à P. l'Escot, même tome, p. 304 : Je n'avois pas douze ans... Je les crois inspirés tous les trois par la lecture d'une pièce latine autobiographique de Sannazar, *Elegiae*, III, él. 2, 13-30 :

Mille tori Dryadum, Satyrorum mille recessus

Antraque sylvicolae grata latebra Deae...

jusqu'à :

Denique praecinctumque hederis et virgine lauru

Ad citharam dulces edocuere modos.

4. L'Ascréan, c'est le poète Hésiode, du bourg d'Ascra en Béotie. — Souvenir de la *Théogonie*, vers 22 sqq.

52 De l'eau d'une fontaine où peu de monde va <sup>1</sup>,  
 Me charma par neuf fois <sup>2</sup>, puis d'une bouche enflée  
 (Ayant de sur mon chef son haleine soufflée)  
 Me herissa le poil de crainte & de fureur <sup>3</sup>,  
 56 Et me remplit le cœur d'ingenieuse erreur,  
 En me disant ainsi : Puisque tu veux nous suivre,  
 Heureux apres la mort nous te ferons revivre,  
 Par longue renommée, & ton los ennobly  
 60 Acablé du tombeau n'ira point en obly <sup>4</sup>.

Tu seras du vulgaire appellé frenetique,  
 Insencé, furieux, farouche, fantastique,  
 Maussade, mal plaisant, car le peuple medit  
 54 De celui qui de mœurs aux siennes contredit.

Mais courage, Ronsard, les plus doctes poètes,  
 Les Sybilles, Devins, Augures & Prophetes,  
 Huiez <sup>5</sup>, siflez, moquez des peuples ont esté :  
 58 Et toutesfois, Ronsard, ils disoient verité.

N'espere d'amasser de grands biens en ce Monde,  
 Une forest, un pré, une montaigne, une onde  
 Sera ton heritage, & seras plus heureux

59. 71-73 annobly (*et annobli*) | 78-87 en-nobly (*et en-nobli*)

60. 67-87 graphie en oubly

62. 67-87 *id.* Insensé

67. 71-87 *id.* Huez

69. 71 d'assamer (*corrigé aux errata*)

1. Il s'agit de la source Hippocrène, dans l'Helicon, séjour des Muses, selon les poètes grecs et latins. Cf. Properce, III, él. 3, fin :

Talia Calliope ; lymphisque a fonte petitis,

Ora Philetæa nostra rigavit aqua.

Au reste, le discours que R. prête ici à Euterpe rappelle celui que Properce a prêté à Calliope dans ladite élégie.

2. Il s'agit d'une influence magique avec incantation ; d'où le chiffre tatidique 9 (cf. Athénée, IV, 19) et le mot « charmer » au sens primitif.

3. Même sens que ci-dessus, vers 7.

4. Cf. le Dialogue des Muses et de Ronsard, au tome VII, p. 307.

5. Ancienne graphie du verbe huer ; on la trouve dans le *Roman de la Rose*. Cf. tome XI, la « Responce aux injures », vers 949.

Ronsard, XII.

- 72 Que ceux qui vont cachant tant de thresors chez eux :  
 Tu n'auras point de peur qu'un Roy de sa tempeste  
 Te vienne en moins d'un jour écarbouïller la teste,  
 Ou confisquer tes biens : mais tout paisible & coy, [21 v<sup>o</sup>]
- 76 Tu vivras dans les boys pour la Muse & pour toy.  
 Ainsi disoit la Nymph<sup>e</sup> <sup>1</sup>, & de là je vins estre  
 Disciple de d'Aurat, qui long temps fut mon maistre,  
 M'aprist la Poësie, & me montra comment
- 80 On doit feindre & cacher les fables proprement,  
 Et à bien deguïser la verité des choses  
 D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses <sup>2</sup> :  
 J'apris en sa maison à immortalizer
- 84 Les hommes que je veux celebrer & priser,  
 Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne  
 Pour present immortel l'hymne de cet Autonne <sup>3</sup>.  
 Or si tost que l'Autonne eut l'age de pouvoir
- 88 Goutter le plaisant mal qu'Amour fait recevoir,  
 Et que ja ses tetins, messagers de Jeunesse,  
 Comme pommes s'enfloient d'une ronde alegresse,  
 Elle n'avoit soucy d'Amour ny du plaisir

78. 71-87 *graphie* de Dorat

83. 84-87 *en son escole*

91. 84-87 *ny de plaisir*

1. Ronsard assimilait les Muses aux Nymphes des sources inspiratrices, comme Hésiode (*Théog.*, début), Virgile (*Buc.* VII, 21) et le lexicographe Hésychius, cité par O. Navarre (*Dict. des Antiq. gr. et lat.*, article *Musae*). Il a dit plus haut « le Nymphal Helicon » (hymne de l'Été, vers 8).

2. Ronsard est revenu souvent sur le symbolisme de la mythologie gréco-latine. Dans ses hymnes saisonniers ce symbolisme s'applique à des phénomènes physiques; mais ailleurs, presque toujours, notre poète a vu dans les mythes païens des symboles d'ordre moral, comme tout le moyen âge. Cf. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 300 et H. Franchet, *op. cit.* (thèse de Paris, 1923), p. 247 et suiv.

3. Besly, commentant les Hymnes en 1604, trouvait trop longue cette « préface », ainsi que celle de l'hymne suivant; heureux défaut en l'occurrence.

92 Qui vient le tendre cœur d'une fille saisir,  
 Quand sur l'âge première elle se voit aymée,  
 Et quand Amour la tient doucement alumée.

Ses plaisirs seulement n'estoient que se farder,

96 Que baizer sa nourrisse, & que la mignarder,  
 Qu'à vestir proprement des robes decoupées,  
 Qu'à faire de l'enfant, qu'à faire des poupées,  
 Et toujours soupiroit quand on ne l'alettoit  
 100 Et quand son nourricier au col ne la portoit <sup>1</sup>.  
 Ses actes toutesfois donnoient bien tesmoignage,  
 Qu'elle seroit un jour de tresmauvais courage,  
 Car toujours rechignoit, groumeloit, & tansoit, [22]  
 104 Et rien que tromperie en son cœur ne pensoit.

Un jour que sa nourrisse estoit seule amusée,  
 A tourner au Soleil les plis de sa fusée<sup>2</sup>,  
 (Et qu'ores de la dent & qu'ores de la main  
 108 Egalloit le filet pendu pres de son sein,  
 Pinceant des premiers doigts la fillace souillée  
 De la gluante humeur de sa levre mouillée :  
 Puis en piroüetant, alongeant & virant,  
 112 Et en accoursissant, reserrant & tirant  
 Du fuzeau bien enflé les courses vagabondes,  
 Arengeoit les fillés & les mettoit par ondes) :

95-96. 67-87 n'estoient qu'à regarder, Et (87 Qu'à) baizer sa nourrisse  
 & à la mignarder

98. 87 qu'à coifer des poupées

1. Imité de Marulle, *Hymni*, l. IV, *Junoni*, vers 23 sqq. : Illa non ideo magis | Assueto potis avellier est sinu. | Materna sed enim modo | Picta veste manu, saepe coercitis | In modum, aut Zephyro datis, | Aut flexis tennes ordine in anulos | Per vices varias comis | Gaudens, coelicolûm commoda negligit.

2. Le paquet de chanvre ou de lin qui entoure le sommet du fuseau.

3. Imité de Catulle, *Epithal. de Pelée*, 313 sqq :

Laeva colum molli lana retinebat amictum...

Cf. E. Pasquier, *Rech. de la Fr.* liv. VI, ch. XI (éd. de 1611, p. 763).

Elle vit que l'Autonne estoit seule à repos,

116 Adonque elle l'appelle, & luy dist tels propos :

Ma fille, tu n'estois à grand peine enfantée,

Que tu fus par ta mere en mon antre aportée

De nuict, à celle fin que ton corps fut nourry,

120 Et traitté sans le sceu de son fascheux mary :

Pource je te diray tes parens & ton estre.

Enfle toy le courage, & ne pense pas estre

Fille d'un laboureur qui de coultres tranchans

124 Fend la terre & la seme & engrosse les champs,

Et raporte au logis les deux mains empoulées :

Ny fille d'un pasteur qui au fond des valées

Fait paistre son troupeau par les patis herbeux,

128 Qui tient un harigot, & fleutte au cry des bœufs<sup>1</sup> :

Tu es bien d'autre sang plus genereux issue,

Et de parens plus grands & plus nobles conceue.

N'as tu oüy parler souvent en devisant [22 v<sup>o</sup>]

132 Au soir à mon mary, en ses bras te baisant,

D'une grande Deesse heureusement feconde,

A qui le Ciel donna la charge de ce monde ?

Par qui tout est nourry, par qui tout est produit,

136 Par qui nous recueillons & la fleur & le fruit ?

Qui est tout, qui fait tout, qui a toute puissance ?

De ses reins, mon enfant, tu as pris ta naissance,

Et de ce grand Flambeau que tu vois luire aux cieux,

140 Qui scait tout, qui oyt tout, qui voit tout de ses yeux,

117-118. 78-87 Ma fille, dès le jour que tu fus enfantée, Par ta mere tu fus en mon antre apportée

127. 78-87 *graphie* troupeau

128. 67-87 entre les bœufs | *Bl.* un larigot (*correction inutile*)

131-132. 87 N'as tu ouy parler au soir en escoutant Pres du feu mon mary en ses bras te portant

1. Un harigot était une sorte de flûte champêtre, « flageol » ou flageolet. V. ci-après la première Eglogue, p. 282, vers 180.

Pere, alme, nourricier de cette grand Machine<sup>1</sup>,  
Vive la soustenant par sa vertu divine.

De ces deux tu naquis & pour mieux le scavoir,

144 Il est temps, mon enfant, que tu les aille[s] voir,  
Il est temps de laisser tes jeus & ta simplesse,  
Martes<sup>2</sup>, chevaux de boys : ce qui sied en jeunesse  
Ne sied quand on est grand, & chaque age en venant  
148 Aporte avecques soy ce qui est convenant<sup>3</sup>.

Et pource il ne faut plus comme un poupelin pendre

Au col de mon mary : mais bien te faut apprendre

A danser, à baller, à friser tes cheveux,

152 Les alonger en onde, ou les serrer en neuds,  
A dextrement mouvoir l'apast de ton œillade,  
A faire d'un souris tout un peuple malade,  
A scavoir conseiller ta face à ton miroüer,

156 A parler finement, à finement joüer,  
A scavoir finement inventer mille excuses,  
A donner une baye<sup>4</sup>, à trouver mille ruses,  
A pratiquer d'amour l'amertume & le doux,

[23]

160 Et par telle finesse acquerir un espoux.

141. 84-87 nourricier de toute la machine

146-148. 71-87 guillemets

148. 64 avec soy (vers faussé; éd. suiv. corr.)

1. Le mot *alme* est synonyme de nourricier, mais avec une nuance religieuse; déjà vu aux tomes IV, p. 61; V, p. 69; VI, p. 188; VII, p. 199; ci-dessus dans l'hymne de l'Esté, vers 219.

2. Jeu d'osselets. Il figure parmi les jeux de Gargantua, sous la forme *martres* (v. l'éd. A. Lefranc, t. I, p. 196, et la note de Sainéan à la page suiv.).

3. Imité de Marulle, *op. cit.*, vers 8 sqq. : *Saepe illi genitor, ô mihi me magis | Cara, jam puerilium | Tandem desine, ait... jusqu'à : sunt sua singulis | Annis tempora, sunt sui | Mores, nec, decuit quicquid heri, decet.*

4. C.-à-d. tromper, donner un faux espoir (v. Huguet, *Dict. du Seiz. s. et Petit glossaire du dix-sept. s.*).



- Or si tost que l'Aurore à la vermeille bouche  
 Aura du vieil Tithon abandonné la couche <sup>1</sup>,  
 Il faudra t'esveiller, afin d'aller trouver,  
 164 Non guiere loing d'icy, ton pere à son lever.  
 Or pour mieux achever ta soudaine entreprise,  
 Il faut prier un vent, afin qu'il te conduise :  
 La caverne où l'Auton <sup>2</sup> demeure n'est pas loing,  
 168 Pource va le prier qu'il en prenne le soing.  
 Ainsi dist la nourrice, & l'Autonne sur l'heure  
 S'en alla dedans l'Antre où le monstre demeure :  
 Elle trouva le vent tout pantois & lassé <sup>3</sup>,  
 172 D'avoir la mer enclose en la terre passé <sup>4</sup>,  
 Et ja pour s'endormir avoit plié ses æsles,  
 Depuis le bas des flancs jusqu'au haut des esselles :  
 Tout ainsi qu'un faucon laisse fourcher en croix  
 176 Les siennes sur le dos, quand il se perche au boys.  
 Ce vent humide & chaud gisoit à la renverse,  
 Estendu sur le dos d'une longue traverse,  
 Au beau milieu de l'Antre (horrible chose à voir).  
 180 Meints fleuves du menton comme d'un antonnoir  
 Luy couloient à ses pieds, & sa teste chenue  
 Estoit de tous costés couverte d'une nue,  
 Qui deça qui dela sur le dos luy rendoit

172. 67-73 & la terre passé | 78-87 D'avoir la mer d'Afrique & ses  
 sablons passé

1. Périphrase mythologique fréquente chez R., comme chez Homère, Virgile et Ovide. Cf. tome X, p. 28, et ci-dessus l'hymne de l'Esté, vers 124.

2. Vent du midi que nous appelons maintenant l'autan ; il correspond à l'*humidus Auster* des Latins, qualifié aussi *pluvius* et *nubilus* ; d'où la description qui suit. Au surplus, souvenir de Virgile, qui assigne de même un antre comme demeure à Éole (*En. I*, 52).

3. Pantois, terme de fauconnerie, déjà vu souvent. Cf. tome II, p. 205.

4. Il s'agit de la Méditerranée ; cf. ci-après, vers 223.

- 184 Des vapeurs, qu'en volant par le Monde espandoit.  
 Son Antre s'estuvoit d'une chaleur croupie,  
 Moite, lache, pesante, ocieuse, asoupie,  
 Ainsi qu'on voit sortir de la gueulle d'un four [23 v<sup>o</sup>]
- 188 Une lente chaleur qui estuve le jour.  
 Là sur un peu de paille à terre estoit couchée  
 Une lice aboyant, jusque aux os desechée.  
 Les voisins d'alentour, qui paistre la souloient,
- 192 La vieille Maladie en son nom l'appelloient :  
 Elle avoit un grand rang de mamelles tirées,  
 Longues comme boyaux, par le bout dechirées,  
 Que d'un mufle afamé une angence de maux
- 196 Luy suçoient tout ainsi que petits animaux  
 Qu'elle (qui doucement sur sa race se veautre)  
 De son col retourné leschoit l'un apres l'autre,  
 Pour leur former le corps en autant de façons,
- 200 Qu'on voit dedans la mer de monstrueux poissons,  
 Desablons sur la rade, & de fleurs au rivage  
 Quand le Printemps nouveau descouvre son visage.  
 Là comme petits loups les Caterres couvoit,
- 204 Et là, la Fievre quarte & tierce se trouvoit,  
 Enfleurs, flux de sang, Langueurs, Hydropsies,  
 La toux ronge-poumon, Jaunisses, Pleuresies,  
 Lenteurs, Pestes, Charbons, tournoyement de cerveau,
- 208 Et Rongnes, dont l'ardeur fait alumer la peau<sup>1</sup>.

190. 71-78 aboyante (*vers faussé; éd. suiv. corr.*)

193. 78-87 de tetasses tirées

200. 78-87 de sortes de poissons

202. 84-87 Quand le jeune Printemps

206. 67 rongne poumon (*éd. suiv. corr.*)

1. Les « rongnes » c'est la gale. — Cette énumération vient de Folengo, *op. cit.*, livre XV, fin ; mais chez l'auteur italien c'est le vieux Saturne qui abrite toutes les sortes de maladies, énumérées sans discrétion.

- Cette vilaine & salle & deshonneste osture <sup>1</sup>,  
 Bien qu'elle soit d'un part, n'est pas d'une nature <sup>2</sup> :  
 L'une croist en un jour, l'autre en demande trois,  
 212 L'une en demande sept & l'autre veut un mois,  
 L'autre est vieille en une heure, & l'autre ne peut croistre.  
 Or sitost qu'ils sont grands, pour eux mesmes se paistre,  
 La mere oste leur voix & leurs langues, afin [24]  
 216 D'aller sans dire mot loger chés le plus fin <sup>3</sup>.  
 Adonque à l'impourveu les terres ils assaillent,  
 Et les pauvres mortels tormentent & travaillent :  
 Lors peu sert l'oraison, la force & la vailleure,  
 220 Et l'art forcé du mal qui fait place au malheur.  
 Si tost que cet Autonne eut traversé la porte  
 De l'Antre, elle parla au Vent en telle sorte :  
 O maistre de la mer, que la terre en ses bras  
 224 Presse de tous costés <sup>4</sup>, Vent qui viens de là bas  
 Où l'autre Ourse, incogneue aux hommes de ce Monde,  
 D'astres plus grands & beaux que les nostres abonde <sup>5</sup> :  
 O Vent qui traversant par un air chaleureux  
 228 Et par la gent brulée, atires vigoureux <sup>6</sup>  
 De grands esponges d'eau, dont largement tu baignes

209. 78-87 & monstrueuse osture

210. 64-73 d'une part (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corr.*)

228. 67-78 *graphie* vigoureux | 84-87 attires caterreux

1. Cette troupe ; dérivé du vieux mot *ost*, armée, qu'on trouve encore dans Ronsard (tomes VI, p. 94 ; IX, p. 53).

2. C.-à-d. : Bien qu'elle provienne d'une seule portée, elle n'est pas d'une seule nature. Le mot *part* (déjà vu au tome X, p. 342) vient du latin *partus*.

3. Souvenir d'Hésiode, *Trav. et Jours*, 102 sqq. : « Les maladies fréquentent spontanément les mortels et leur apportent toutes les douleurs en silence, car le prudent Zeus leur a enlevé la voix ».

4. Périphrase qui traduit le nom de la Méditerranée ; cf. ci-dessus vers 172.

5. Autre périphrase, pour le pôle antarctique et l'hémisphère austral.

6. La var. a le sens du grec *καταρροος*, découlant, par suite pluvieux.

De ton gosier venteux les mons & les campagnes :  
 Porte moy, je te prie, au palais du Soleil,  
 232 Et si par ton moyen je suis à son reveil,  
 Je te jure en tes mains une ferme aliance :  
 Tu seras mon amy : & si quelque puissance  
 Le Soleil me depart, tu l'auras comme moy,  
 236 Et l'Autonne jamais ne se verra sans toy.

Ainsi dist cet hommace<sup>1</sup>, & le Vent qui la charge  
 L'emporta parmy l'air sur son espaul large.

C'estoit au mesme point que l'estoille du jour<sup>2</sup>  
 240 Avoit desja chassé les astres d'alentour  
 Des pastures du Ciel, & les contant par nombre,  
 Pour la crainte du chaut les alloit mettre à l'ombre.

Ja la Lune argentée alloit voir son amy, [24 v°]  
 244 Son bel Endymion sur le mont endormy<sup>3</sup>,  
 Et ja la belle Aurore au visage de roses  
 Les barrières du ciel par tout avoit decloses<sup>4</sup> :  
 Et desja le Soleil son front avoit huilé  
 248 De fard, à celle fin qu'il ne fust point haslé,  
 Et assis dans son char desja tenoit la bride

242. 67-87 Toutes en un monceau les alloit mettre à l'ombre

1. Cette femme-homme. Ronsard, comme Folengo, en a fait une « femelle » (ci-dessus, hymne de l'Esté, vers 117) ; mais elle a des airs d'homme, ressemblant par certains côtés à ses frères l'Été et l'Hiver ; d'où, dans les anciennes éditions, une certaine hésitation sur le genre du mot *hommace* (masc. au 1<sup>er</sup> hémistiche, fém. au 2<sup>e</sup>). Aujourd'hui on hésite de même sur le genre du mot *autonne*. Aux vers 221 et 222 *Autonne* est à la fois du masculin et du féminin.

2. C.-à-d. : c'était au moment même où le jour commence ; nous disons encore : le point du jour. — Quant à l'« estoille du jour », c'est la planète Vénus, qui, plus brillante que les autres astres, apparaît la première le soir et disparaît la dernière le matin.

3. Pour ce mythe, v. Cicéron, *Tuscul.*, I, 92. Cf. le tome IV, p. 116 et suiv.

4. Expressions homériques, rajeunies par l'art alexandrin d'un Apollonios ou d'un Ovide (*Met.*, II, 112 sqq.). Même remarque pour l'image qui suit.

A ses coursiers tirés hors de l'estable vuide,  
Quand tout à l'impourveu l'Autonne arriva là <sup>1</sup>.

252 Adoncques le Soleil retif se reculla  
Arriere de sa fille, & tournant son visage  
(De peur de ne la voir) fist un autre voyage <sup>2</sup>.

Les grands Monstres du Ciel, lesquels virent muer

256 Le Soleil de couleur, la cuiderent tuer <sup>3</sup>,  
La poursuivant par tout de telle violence  
Qu'elle s'alla cacher au creux de la Ballance <sup>4</sup>,  
Et sans le Scorpion, qui afreux & hideux

260 De ses pieds alongés se mist au devant d'eux,  
Ils l'eussent fait mourir, bouillonnans de colere  
De voir ainsi tourner le Soleil en arriere.

Après avoir esté en crainte quelque temps,

264 Elle alla visiter son frere le Printemps,  
Dans son palais fleury, que la nymphe Jeunesse  
A basti de sa main, ouvrage de Deesse <sup>5</sup>.

Ce palais est assis au beau milieu d'un pré,

268 De roses & de lis & d'œillelets diapré,  
Qui ne craignent jamais l'horreur de la froidure,  
Non plus que les Lauriers chevelus de verdure.

Les pins & les cypres y voysinent les cieux,

[25]

272 Et le cedre embasmé d'un flair delicieux,

250. 78-87 De ses coursiers

269. 84-87 ny chaleur, ny froidure

270. 67-87 Car en tout temps ce pré foisonne de verdure

271. 84-87 Les pins & les sapins

1. C.-à-d. devant les écuries du Soleil.

2. La parenthèse signifie seulement : pour ne pas la voir (*ne videat illam*). On dit maintenant avec le même sens : de peur de la voir. — Après « un autre voyage », s.-ent. : que le voyage ordinaire d'orient en occident.

3. Nous disons de même : pensèrent la tuer, pour : faillirent la tuer.

4. Signe du zodiaque, comme le Scorpion au vers suivant.

5. La description qui suit s'inspire de Folengo, *op. cit.*

Les rossignols logés dans les boys y jargonnet,  
 Par les jardins carrés les fontaines resonnet,  
 Qui arrousent le pied des pommeux orangers,  
 276 Et des myrthes sacrés, qui nous sont estrangers.

Volupté, gentillesse, amour, & gaillardise,  
 Et Venus, qui le cœur des grands Princes atize,  
 Sejourne en ce palais, & ses cygnes mignons  
 280 Vollent tout à l'entour avecques ses pigeons :  
 Tout rit en ce verger : car tout ce qui ameine  
 Tristesse & desplaisir jamais ne s'y pourmeine.

A l'heure que l'Autonne au palais arriva,  
 284 Cherchant de tous costés, son frere n'y trouva.  
 Il estoit allé voir l'industriex Zephyre,  
 Qui tendoit ses fillets, & tendus se retire  
 Au beau millieu du ret, à fin d'enveloper  
 288 Flore, quand il la peut en ses neuds atraper <sup>1</sup>.

Ainsi qu'en nos jardins on voit embesongnée  
 Des la pointe du jour la ventreuse Arignée,  
 Qui quinze ou vingt fillets, comme pour fondement  
 92 De sa trame future atache proprement,  
 Puis tournant à l'entour d'une adresse subtile  
 Tantost haut tantost bas des jambes elle file,  
 Et fait de l'un à l'autre un ouvrage gentil,  
 96 De travers, de biés, noudant tousjours le fil,  
 Puis se plante au millieu de sa toille tendue  
 Pour attraper le ver ou la mouche attendue.  
 Ainsi faisoit Zephyre. Or l'Autonne qui vit

[25 v<sup>o</sup>]

279. 84-87 où ses Cygnes

282. 84-87 *graphie* promeine

290. 1617 *id.* Aragnée | 1623 Araignée

292. 67-87 De son Rhé (*sic*) commencé

296. 71-87 de biés (*et biais*), nouiant

1. Cf. ci-dessus l'hymne du Printemps, vers 9 à 36.



- 300 Sans gardes le palais, à son frere ravit  
 Ses bouquets & ses fleurs, & comme une larronne  
 (Après l'avoir pillé) s'en fist une couronne.  
 De là se fist porter au palais de l'Esté,  
 304 Que Ceres festoyoit en un autre costé.  
 Triptoleme faisoit (pour le doux benefice  
 Du beau forment donné) à Cerés sacrifice <sup>1</sup>,  
 Où la blonde Deesse en appareil <sup>2</sup> estoit  
 308 Avecques son mary l'Esté qu'elle traitoit,  
 Et tenoit en dançant, au milieu de la feste.  
 Du pavot en la main, des espics sur la teste <sup>3</sup>.  
 Ce pendant cette garse entra dans le chasteau <sup>4</sup> :  
 312 Dedans la basse court elle vit meint râteau,  
 Meinte fourche, meint van, meinte grosse javelle,  
 Meinte jarbe <sup>5</sup>, toison de la moisson nouvelle,  
 Boisseaux, poches, bissacs, de grands monceaux de blé  
 316 En l'aire ça & là l'un sur l'autre assemblé.  
 Les uns batoient le grain de sur la terre dure,  
 Les autres au grenier le portoient par mesure,

300. 73-87 sans garde (*au sing.*)

304. 84-87 en pleine majesté

306. 71-87 *graphie* froment

310. *Bl.* à la main (*texte fautif*)

314. 67-87 *graphie* meinte (*et mainte*) gerbe

1. Triptolème, en reconnaissance du bienfait du blé savoureux (*alimenta milia*, dit Ovide, *Met.*, V, 342 et 656), offrait en hommage des gerbes à la déesse (Racine donnera encore ce sens au mot « sacrifice », *Athalie*, 12). — Triptolème, jeune Eleusinien, auquel Déméter (Cérès) ordonna de semer ses grains de blé (Ovide, *Met.*, V, 645 sqq.) et qui enseigna aux hommes l'art du labourage (Virgile, *Georg.* I, 19).

2. En toilette d'apparat ; détail qui précise le vers 304.

3. L'épi de blé est l'attribut naturel de Cérès ; quant au pavot, c'est le coquelicot, papaveracée qui croît souvent parmi les blés.

4. Dans l'anc. français, *garse* (fém. de gars) signifie simplement une fille ; mais ici ce mot semble avoir déjà le sens péjoratif, vu que l'Autonne est représentée comme une voleuse (vers 301 et 325).

5. Nos paysans du centre prononcent encore ainsi le mot *gerbe*.

Et sous les tourbillons les bourriers qui voloyent  
 320 Pour le jouët du vent<sup>1</sup>, parmy l'air s'en alloyent.  
 Elle entra dans la salle, & au croc vit pendantes  
 (Faittes comme en tortis) de grands flammes ardantes  
 Dont l'Esté s'afubloit pour mieux se bragarder<sup>2</sup>,  
 324 Quand son pere venoit de pres le regarder.  
 Elle prist finement deux rayons de son frere  
 Pour emparer son chef, puis alla voir sa mere.

La palais magnifique où Nature habitoit [26]  
 28 Sur piliers Phrygiens élevé se portoit :  
 Les voutes estoyent d'or, d'or estoit la closture,  
 Et d'argent affiné la haute couverture.  
 Cent portes y avoit toutes faittes d'aymant :  
 32 Encontre les parois reluist meint diamant,  
 Meint ruby, meint zaphyr, que le boyteux manœuvre<sup>3</sup>  
 A luy mesme atachés, ingenieux chef d'œuvre.

Là sont d'age pareils cent jeunes jouvenceaux<sup>4</sup>,  
 36 Beaux, vermeils, crespelus, aux mentons damoyseaux,  
 Aux coudes retroussés, & cent Nymphes vermeilles,  
 Toutes d'age, de face & de beautés pareilles,  
 Qui ont l'un apres l'autre, & en toute saison  
 40 La charge & le soucy d'une telle maison :  
 Ils portent en la main de grands cruches profondes :

324. 64 la regarder (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

326. 67-87 Pour en parer

331. 78-87 Là cent portes estoient

337. 64 retroussés (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

1. Souvenir du *ludibria ventis* de Virgile, *En.* VI, 75. — Pour le mot *bourriers*, v. t. XI, la « Responce aux injures », vers 856.

2. C.-à-d. faire le beau, du vieux mot *bragard*.

3. Périphrase qui désigne Vulcain ; cf. ci-dessus l'hymne de l'Esté, vers 138.

4. D'après Besly la description qui suit est tirée de l'*Arcadia* de San-nazar ; mais il a soin d'ajouter : « si j'ay bonne memoire, car je n'ay pas le livre à present ». La mémoire lui a sans doute manqué, car je n'y ai rien trouvé de pareil.

L'une verse à longs flots la semence des ondes,  
 L'autre coule le plomb, l'autre espise du sein  
 344 Des antres de Pluton les rivières d'estain,  
 L'autre les ruisseaux d'or, l'autre affine le cuivre,  
 L'autre le vif argent qui veut toujours se suivre,  
 L'autre cherche le soufre, & l'autre est diligent  
 348 De fouiller les conduits du fer & de l'argent.  
 Là sont dedans des pots sur des tables, encloses  
 Avecq' leurs escreteaux, les semences des choses <sup>1</sup>,  
 Que ces jeunes garçons gardent, à celle fin  
 352 Que ce grand Univers ne preigne jamais fin,  
 Les semans tous les ans d'un mutuel office,  
 Affin qu'en vieillissant le Monde rajeunisse,  
 Que l'air ait ses oyseaux, & la mer ses poissons, [26 v°]  
 356 La terre les humains de diverses façons.

Si tost que la Nature eut aperceu sa fille :  
 Fuy (dit-elle) d'icy, tu perdras ma famille,  
 Fuy t'en de ma maison : tu seras en tes ans  
 360 La perte & le malheur de mes autres enfans.  
 Tu perdras tout cela que la bonne froidure  
 De l'Hyver germera, tout ce que la verdure  
 Du Printemps produira, & tout ce qui croistra  
 364 De mur & de parfait quand l'Esté paroistra,  
 Tu feras écouler les cheveux des bocages <sup>2</sup>,  
 Chauves seront les boys, sans herbes les rivages <sup>3</sup>  
 Par ta main phtinopore <sup>4</sup>, & de sur les humains

352. 78-87 *graphie* ne prenne jamais fin

354. 87 Et tousjours vieillissant tousjours il rajeunisse

356. 67-87 Et la terre ses fleurs

367. 64-73 Par ta main, Phtinopore | 84-87 et éd. suiv. Par ta main  
 Phthinopore (sans virgule, mais 1623 la rétablit). V. la note.

1. A rapprocher d'un passage de l'ode à L'Hospital, tome III, p. 126.

2. Tu feras tomber les feuilles.

3. C.-à-d. les prés, qui bordent les cours d'eau.

4. Ce mot, calqué sur le grec, signifie : qui détruit les fruits ; épithète

368 Maligne respendas mille maux de tes mains. —

L'Autonne en larmoyant s'en estoit en allée,  
Quand elle ouyt un bruit au font d'une vallée,  
Et s'aprochant de pres elle vit un grand Roy

372 Que deux Tygres portoient en magnifique arroy<sup>1</sup>.

Ses yeux estinceloient tout ainsi que chandelles,  
Ses cheveux luy pendoient plus bas que les esselles,  
Sa face estoit de vierge, & avoit sur le front

376 Deux petits cornichons comme les chevreaux ont<sup>2</sup> :

Ses levres n'estoient point de barbe crespelées,  
Son corps estoit boufy, ses cuisses potelées.  
Jeunesse & Volupté luy servoient de voisins,

380 Et tenoit en sa main deux grapes de raisins.

Devant ce Roy dansoyent les folles Edonides<sup>3</sup>,

Les unes tallonnoyent des Pantheres sans brides<sup>4</sup>,

Les autres respandoient leurs cheveux sur le dos, [27]

384 Les autres dans la main branloient des javelots,

Herissés de l'hierre & de feuilles de vigne<sup>5</sup> :

L'une dessous un van sans cadance trepigne.

Silene est sur un asne, & comme trop donté

386. 67-78 L'autre portant un van sans cadance trepigne

386-387. 84-87 Silene au rouge nez sans mesure trepigne, Monté des-

empruntée à Pindare, qui l'applique aux souffles du vent, *Pyth.* v, 121.— Dans les anc. éditions ce mot commence par une majuscule, qui pourrait le faire prendre pour un nom donné par la Nature à sa fille ; en 1564-1578 il est même entre deux virgules. Je crois à une erreur typographique, vu surtout la référence à Pindare, et je propose de lire : Par ta main phtinopore.

1. Il s'agit du dieu Bacchus et de son cortège, que le poète va décrire.

2. On le représentait, en effet, avec une tête virginale (*virgineum caput*, dit Ovide), surmontée de petites cornes, signe de la force virile, d'où les épithètes *διζέπων* (*H. orph.*) et *bicornis* (Marulle, *H. Baccho*). Horace lui attribue des cornes d'or (*Carm.*, II, 19, fin).

3. Femmes de la Thrace primitive qui célébraient les mystères de Bacchus sur le mont Edon ; par extension les Ménades (Properce, I, 3, 5 ; Marulle, *H. Baccho*) ; déjà vu au tome VI, p. 186.

4. Elles chevauchaient des panthères et les éperonnaient du talon.

5. Ce sont les thyrses.

- 388 De vin, laisse tomber sa teste d'un costé.  
 Les Satyres cornus, les Sylvains pieds-de-chevre<sup>1</sup>  
 Font un bruit d'instrumens, l'un qui enfle sa levre  
 Fait sonner un hauboy, & l'autre tout autour
- 392 De la brigade fait resonner un tabour<sup>2</sup>.  
 Si tost que Bachus vit Autonne la pucelle,  
 Venus luy fit descendre au cœur une estincelle  
 Par les yeux envoyée, & tout soudainement.
- 396 Il devint amoureux, & si ne sceut comment.  
 Il sent dedans ses os une peste qui erre  
 De moüelle en moüelle, & lui fait telle guerre,  
 Qu'avec un grand soupir gemissant est contraint
- 400 De confesser qu'Amour l'a vivement ataint<sup>3</sup>.  
 Il est toujours pendu aux beaux yeux de la belle,  
 En ses cheveux se lye, & ne pense qu'en elle :  
 Il perdoit sa couleur, & fut mort de soucy
- 404 Si pour la courtizer ne luy eust dit ainsi :  
 Je confesse qu'Amour de sa gentille flame  
 Autrefois m'a brulé pour une jeune dame,  
 Que le traistre Thesé<sup>4</sup> laissa dessus le bord,

sur son asne, & comme tout donté | *Bl. a mélangé ici 1564 et 1587, comme souvent ailleurs.*

391. 78-97 *graphie* hau-bois | 1604 haut bois | 1617 haubois | 1623 haut-bois

401. 84-87 Il a l'ame pendue

403. 84-87 Il se brusle luy-mesme & fust mort de soucy

1. Ce mot composé traduit le latin *capripes*; déjà vu au t. V, p. 55.

2. Pour ce tableau, R. s'est inspiré de Catulle, *Epithal. de Pelée*, 252 sqq. Il en trouvait d'analogues dans Ovide, *Mét.* IV, 11 sqq. et Marulle, *Hymnus Baccho*, textes déjà mis largement à profit dans ses *Bacchanales* (t. III, p. 197 et suiv.), ses *Dithyrambes* (t. V, p. 53 et suiv.) et son *Hymne de Bacchus* (t. VI, p. 182 et suiv.).

3. Cf. Catulle, *op. cit.*, 92 sq.; Virgile, *En.* IV, 1-5 et 66-68.

4. Syncope pour Thésée, comme ci-après au vers 431 pour Penthée; recommandée par Ronsard en son « Abbrégé de l'Art poétique fr ».

- 408 Seule entre les rochers, la proie de la mort <sup>1</sup> :  
 Mais comme j'ay pour toy, telle amoureuse playe  
 Je n'eus oncques pour elle, & tant plus je m'essaye  
 De l'oster, & tant plus je sens cette poison [27 v<sup>o</sup>]
- 412 Faire mon appetit maistre de la raison :  
 Et pour ce prens pitié de mon ame embrasée,  
 Et viens dedans mon char pour ma tendre espousée,  
 Vien embrasser mon col : ce n'est un petit heur,
- 416 Quand une femme acquiert un Dieu pour serviteur.  
 Helas je te supply par cette belle bouche,  
 Par ces yeux dont l'esclair jusqu'en l'ame me touche,  
 Par ces cheveux crespés qui me pressent le cœur,  
 420 N'entretiens d'un espoir longuement ma langueur :  
 Reçoy moy pour mary, au reste prens en gage  
 Mon cœur, comme pour dot d'un si beau mariage :  
 Car ton corps, qui le mien brule d'un si doux feu,  
 424 Est digne de monter au lit d'un plus grand Dieu.  
 Je ne suis pas un Dieu foretier ny champestre,  
 Je suis ce grand Bacchus, des Satyres le maistre,  
 Qui ay cent mille autels, qui ay cent mille noms  
 428 Tant craint & reveré par tant de nations <sup>2</sup>.  
 Dontant desous mon joug les Lynces animées,  
 Triomphant j'ay conduit aux Indes mes armées.  
 J'ay fait mourir Licurgue, & Panthé j'ay tué,

415. 78-87 Vien enlasser (*et* enlacer)

422. 87 Mon amour, comme en dot d'un si beau mariage

423. 87 Car ton corps, qui mon cœur a chassé de son lieu

425. 78-87 Si ne suis-je pourtant un demi-Dieu champestre

429-430. 87 Dontant dessous mon joug la cruauté des Lynces, Triomphant j'ay veincu les Indes & leurs Princes

1. Ariadné (fr. Ariane), fille du roi Minos, enlevée de Crète par Thésée, abandonnée dans l'île de Naxos. où elle fut consolée par Bacchus. Cf. Hésiode, frag. 105; Phérécyde, frag. 106. Dans la *Théogonie*, vers 947 sqq., Ariane est l'épouse de Dionysos (Bacchus).

2. Imité d'Ovide, discours de Phœbus à Daphné, *Met.*, I, 512 sqq.

Ronsard, XII.



- 432 Les mariniers Tyrrains en dauphins j'ay mué,  
 Et en chauve souris tournay les Minaïdes,  
 Qui avoient mesprisé mes festes Thebaïdes <sup>1</sup>.  
 Jupiter est mon pere, & quand je monte aux cieux  
 436 J'ay mon trosne eslevé entre les plus hauts Dieux.  
 Ainsi disoit Bachus, & tout soudain l'Autonne  
 A ce Prince amoureux pour espouse se donne.  
 Il la monte en son char en grave majesté, [28]  
 440 Et depuis l'un sans l'autre ils n'ont jamais esté,  
 Tant peuvent en amour deux courages ensemble  
 Quand une affection pareille les assemble,  
 Non crainte de parens qui l'amitié détruit,  
 444 Et devant que fleurir fait avorter le fruit.

Je te salue, Autonne, & ton mary qui porte  
 Le nom d'avoir passé par une double porte <sup>2</sup>,  
 Maitresse du vaisseau que l'Abondance tient,  
 448 Par qui en sa beauté Pomone se maintient <sup>3</sup> !  
 Chasse, je te supply, toute peste maligne,  
 Fievres, reumes, langueurs, du chef de l'Aubespine <sup>4</sup>,

439. 84-87 En son char il la monte

443. 71-87 des parens | 1623 *texte primitif*

1. Pour ce mythe des filles de Minyas, v. Ovide, *Met.*, IV, 1-35, 389 sqq. Pour les autres exploits de Bacchus, v. les œuvres déjà citées d'Ovide, de Marulle et de Ronsard lui-même. V. encore Properce, III, 17, 20 sqq.

2. Allusion à la double naissance de Bacchus, né d'abord avant terme du ventre de sa mère Semelè, puis à terme de la cuisse de son père Zeus, où ce Dieu l'avait cousu ; d'où l'épithète *διῶρυξμος* que lui donne Euripide (*Bacch.*, 526). Il était, par suite, doué d'une double nature, féminine et masculine ; d'où l'épithète *διττῆς* que lui donnent les Hymnes orphiques. C'est pour la même raison qu'il est appelé *bimater* par Ovide, *geminus* et *biformis* par Marulle, *diphyen* et *double* par Ronsard (tome V, pp. 66 et 70).

3. L'Autonne est la saison des pommes aussi bien que des raisins. — Au vers précédent, vaisseau = vase (ici la corne d'abondance).

4. Souvenir d'Horace, *Epist.* I, 7, 4 sqq. ; peut-être aussi de la peste qui sévit à Paris en automne de 1553 (cf. tome VI, p. 10).

Conserve sa famille, & remplis à foison

452 De pommes & de fruits & de vins sa maison.

O bonne & grande part des saisons de l'année,

Autonne, de tous biens richement couronnée,

Des humains le grenier, le cellier, la planté<sup>1</sup>,

456 Qui as part au Printemps, qui as part en l'Esté<sup>2</sup>!

Donne que l'Aubespine en sa vieillesse arrive

Plain d'un esprit gaillard, plain d'une force vive,

Et que jamais Fortune, ennemie de ceux

460 Qui se font excellens pour n'estre paresseux

A bien servir les Roys, d'inconstance subite

Ne se monstre vers luy fascheuse ny despite<sup>3</sup> :

Mais qu'il jouysse en paix des biens qu'il s'est acquis,

464 Soit jeune en cheveux noirs, soit vieil en cheveux gris,

Afin qu'en sa maison en repos il les use<sup>4</sup>,

Puis qu'il est si courtois aux enfans de la Muse.

Autonne, c'est assez, je veux me souvenir [28 v<sup>o</sup>]

68 De ton frere l'Hyver qui doit bien tost venir :

Je m'en vois le chanter, car je l'estime digne,

Ainsy que je t'ay fait, de luy donner un hymne<sup>5</sup>.

470. 84-87 Autant ou plus que toy de l'honorer d'un hymne

1. C.-à-d. l'abondance ; vieux mot, que les Anglais nous ont pris sous la forme *plenty*.

2. L'Automne participe des deux saisons précédentes ; c'est pour cette raison que Ronsard en a fait une « larronne » de sa sœur Primevère et de son frère Été.

3. Autrement dit : qu'il ne tombe pas dans la disgrâce ou quelque autre malheur. Cf. la « Complainte contre Fortune », où R. présente son propre cas précaire, au tome X, p. 17 et suiv.

4. C.-à-d. il en use, il en profite.

5. Rimes phonétiques : on prononçait *dinne* et *hinne*. — Rapprocher ce quatrain de deux transitions analogues dans les Hymnes de 1556, au tome VIII, pp. 292 et 318-319.

## HYMNE DE L'HYVER

A

MONSIEUR BOURDIN <sup>1</sup>.

Je ne veux couronner mes cheveux ny mon front  
 D'un Laurier qui croistra sur la cyme d'un mont <sup>2</sup> :  
 Je veux l'aller chercher sur le haut d'une roche  
 4 Difficile à grimper, où personne n'aproche :  
 Je veux avecq' travail brusquement y monter <sup>3</sup>,  
 M'esgraphinant les mains avant que l'apporter,

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Hymnes, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (*id.*, 2<sup>e</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 84-87 A Monsieur Bourdin, seigneur de Villenes | 1623 ajoute à tort Procureur general (v. la note ci-dessous)

1-4. 78-87 Je ne veux sur mon front la couronne attacher D'un Laurier de jardins tresfacile (84 bien facile 87 trop facile) à chercher : Il faut que je le trouve au plus haut d'une roche A grimper mal-aisée | Bl a mélangé 64 et 87 et remplacé sans raison la cyme par la pente

6. 78-87 graphie esgratignant

6-7. Bl. M'esgratignant... Pour les montrer (double erreur)

1. Il ne s'agit pas du procureur général Gilles Bourdin, comme l'a dit Blanchemain (t. V, p. 201) d'après le titre erroné de l'édition de 1623. Il s'agit de son frère Jacques, sgr de Villennes près Poissy. Il avait obtenu la charge de Secrétaire des Commandements et des finances le 14 juin 1549, en survivance de G. Bochetel, dont il épousait l'une des filles, Marie. Il lui succéda en 1558, et mourut le 6 juillet 1567, en exercice. Cf. Fauvelet du Toc, *Hist. des Secretaires d'Etat*, p. 103 et suiv. ; Comte de Luçay, *Id.*, p. 584. Voir un sonnet au même personnage, au tome X de la présente édition, p. 76 et la note 2.

2. Imité de Properce, IV, 10, 3 :

Magnum iter ascendo, sed dat mihi gloria vires :  
 Non juvat e facili lecta corona iugo.

3. Ce vers caractérise très bien la méthode de composition de Ronsard. — Brusquement = d'un élan, c.-à-d. de verve, ou d'enthousiasme ; cf. au t. XI la « Responce aux injures », vers 127, 868, 901 et 1012.

Pour le monstrier au peuple, & avant que je chante

8 Quelle propriété se trouve en cette plante.

Peuple, ce verd Laurier pour qui j'ay combatu  
(Diray je en le montrant) est de grande vertu.

Si quelqu'un le regarde, ou le masche, ou le pose

12 Pour couronne à son chef, tout soudain il compose,  
Et les Muses, qui sont noble race du Ciel, [29]  
Arrousent sa parolle & sa bouche de miel.

Il est soudain aymé des seigneurs & des Princes,

16 Il marche venerable au milieu des provinces,

Il est de tous costés d'un peuple environné,

Il a le front de gloire & d'honneur couronné,

Et au trait de ses yeux & au port de sa face

20 Ses ennemis ont peur & sont froids comme glace.

Il est sans passion, & son cœur, mesuré

Au compas de constance, est du tout asseuré :

Car, soit qu'il vist tomber ceste grande machine,

24 Il ne voirra son cœur trembler en sa poitrine <sup>1</sup>,

Philosophe hardy, constant de toutes pars,

Armé de sa vertu comme de grands rampars.

Ces jeunes aprentis deloyaux à leur maistre,

28 Ne peuvent du Laurier l'excellence cognoistre <sup>2</sup> :

Mais ces gentils esprits, des Muses le bonheur,

Cognoissent bien la plante & luy font grand honneur :

7. 78 Et avant qu'entouré d'un long peuple je chante | 84 Et avant  
qu'entourné de maint peuple... | 87 Afin qu'environné de maint peuple...

8. 67-87 en telle plante

17. 87 Il rend par son bel art son país estonné

21-22. 84-87 Il est sans passion, sans crainte ny douleur, Plus grand  
que le destin, fortune & le malheur

23. 84-87 toute ceste machine

29. 84-87 Mais les gentils esprits

1. Imité d'Horace, *Carm.*, III, 3, 7-8. Soit que — en admettant que.

2. Ces quatre vers contiennent un écho de la « Responce aux injures »  
et de l'Épître à ses calomniateurs (t. XI, p. 118 et ci-dessus, p. 4).

- Quand je la porte es mains, au front, ou sur la robe,  
 32 Si quelqu'un par finesse une fueille en desrobe,  
 La fueille le decelle, & ne veut que le prix  
 Des fronts doctes & beaux soit emblé ny surpris <sup>1</sup>.  
 Le Laurier le dedaigne, & bien qu'ils le tormentent  
 36 Jamais de ses rameaux la bonne odeur ne sentent <sup>2</sup>,  
 Comme chose forcée, & qui ne vient à gré  
 A l'arbre de Parnasse, à Phebus consacré.  
 Il veut qu'on le recherche avecq' travail & peine  
 40 Sur un roc dont la cyme est facheuse & hautaine,  
 Comme j'ay cettuy-cy <sup>3</sup>, que je plante au jardin [29 v<sup>o</sup>]  
 (Pour toujours y fleurir) de mon docte Bourdin.  
 Toute philosophie est en deux divisée.  
 44 L'une est aiguë, ardente & prompte & advisée,  
 Qui sans paresse ou peur, d'un vol audacieux  
 Abandonne la terre & se promeine aux cieux.  
 Hardis furent les cœurs qui les premiers monterent  
 48 Au ciel, & d'un grand soing les Astres affronterent :  
 Là, sans avoir frayeur des cloistres enflamés  
 Du monde, où tant de corps divers sont enfermés,  
 Par leur vive vertu s'ouvrirent une entrée,

31. 87 et éd. suiv. sous la robe (*texte fautif adopté par Bl.*)

34. 84-87 Des fronts Apollinez

40. 71-87 Sur le roc

44. 84-87 L'une est aiguë & vive

1. Besly rapproche de ce passage cinq vers de Théognis, dont voici la traduction : « Cyrnus, que ces vers où je parle en sage soient marqués de mon empreinte, et jamais ce qu'on en dérobera ne passera inaperçu. Personne ne changera en mal le bien qu'ils recèlent. Ainsi chacun dira : Ce sont là des vers de Théognis de Mégare, illustre parmi les hommes » (vers 19 sqq.). Il est possible que Ronsard s'en soit souvenu, car il connaissait ce poète gnômique (v. l'hymne de l'Or, au tome VIII, pp. 197 et 200) ; mais s'il y a imitation, elle est lointaine.

2. Syllepse. Le pluriel s'explique par l'idée de pluralité contenue dans le « quelqu'un » du vers 32 (cf. tome VII, p. 59, note 3).

3. C.-à-d. : comme j'ai recherché ce laurier-ci.

52 Et virent dans le sein la Nature sacrée :  
 Ils espierent Dieu, puis ils furent apres  
 Si fiers que de conter aux hommes ses secrets,  
 Et d'un esprit veinqueur eurent la cognoissance  
 56 De ce qui n'est point né, de ce qui prend naissance,  
 Et en pillant le Ciel, comme un riche butin,  
 Mirent desoubs leurs pieds Fortune & le Destin <sup>1</sup>.

L'autre philosophie habite soubs la nue,  
 60 A qui tant seulement cette terre est connue,  
 Sans se loger au ciel : le cœur qui luy defaut  
 Ne luy laisse entreprendre un voyage si haut.  
 Elle a pour son subject les negoces civiles,  
 64 L'équité, la justice, & le repos des villes :  
 Et au chant de sa lyre a fait sortir des boys  
 Les hommes forestiers, & leur bailla des loys <sup>2</sup>.  
 Elle scait la vertu des herbes et des plantes,  
 68 Elle va desouz terre aux crevaces beantes  
 Tirer l'argent & l'or, & chercher de sa main  
 Le fer qui doit rougir en nostre sang humain.

[30]

Puis afin que le peuple ignorant ne mesprise  
 72 La verité connue apres l'avoir aprise,  
 D'un voile bien subtil (comme les peintres font  
 Aux tableaux animez) luy couvre tout le front,  
 Et laisse seulement tout au travers du voile

52. 67-87 Et virent jusqu'au sein

55. 84-87 Et d'un esprit ardent

61. 67-87 Sans se pousser au ciel

62. *Bl.* un voyage trop haut (*texte de fantaisie*)

66. 87 pour leur bailler des lois

72. 78 La verité precieuse | 84-87 *texte primitif*

74. 84-87 Aux tableaux bien portraits

1. Depuis le vers 47, imitation de Lucrèce, I, 60 à 73 (éloge d'Epicure) et de Virgile, *Georg.* II, 490 sqq.

2. Imité d'Horace, *Ep. ad Pis.*, 391 sqq.



- 76 Paroistre ses rayons, comme une belle estoille,  
 A fin que le vulgaire ait desir de chercher  
 La couverte beauté dont il n'ose approcher<sup>1</sup>.  
 Tel j'ay tracé cet hymne, imitant l'exemplaire
- 80 Des fables d'Hesiodé & de celles d'Homere.  
 Le jour que la Nature acoucha de l'Hyver,  
 On vit de tous costez tous les Vens arriver  
 Les parreins de l'enfant, & le ciel paisle-mesle
- 84 Enfarina les champs de neiges & de gresle.  
 Il n'estoit pas encore ez prisons du berceau  
 Que Mercure le prend, & le mist en la peau  
 D'un mouton bien frizé, puis de roide volée
- 88 A son dos l'emporta sur la voute estoilée,  
 Et, comme pour risée, il le vint presenter  
 Au millieu de la salle aux pieds de Juppiter.  
 Juppiter se moqua de la hideuse mine
- 92 Du garson, qui rempant à quatre pieds chemine  
 A l'entour de ses pieds, comme un petit mastin  
 Qui sent venir sa mere & cherche le tetin.  
 Les tourbillons venteux rouloient de sur sa face,
- 96 Il avoit les cheveux roidis à fil de glace<sup>2</sup>,  
 Renversés, boursoufflés, & sur le dos portoit [30 v<sup>o</sup>]

89. 67 Et comme par moquerie (*vers faussé* ; 71 corrige en moqu'rie ; 73 rétablit moquerie) | 78-87 Et se moquant de luy

91. 67-87 Jupiter se sourist

96. 67-87 à filz (*et fils*) de glace

1. Sur le symbolisme mythologique, v. ci-dessus l'hymne de l'Autonne, vers 80-82 et la note. Cf. H. Franchet, *op. cit.* (thèse de Paris, 1923), p. 249.

2. Besly cite comme source de ce portrait un vers d'Ovide [*Met.*, II, 30] :

Et glacialis hiems canos hirsuta capillos.

Mais je la vois plutôt dans Folengo, *op. cit.*, liv. XIV *in fine* : L'hyver est maigre... ; il a toujours les yeux humides cachés dans le front... la glace lui pend de son menton gelé, et les glaçons souvent pendent à ses cheveux, etc.

Une humide toison qui toujours degoutoit :

Il estoit rechigné, pensif, & solitaire,

100 Et pource Juppiter, de tous les Dieux le pere,  
Prevoyant qu'il seroit quelque monstre odieux,  
Comme il fist à Vulcan le renversa des Cieux.

Ainsi du pauvre Hyver la jeunesse eslancée,

104 Ayant les bras espars, la teste renversée,  
Roüa des le matin jusqu'au Soleil couchant,  
Toujours piroüetant, tournoyant, & bronchant<sup>1</sup> :

108 S'arresta renversé sur les rives chenües  
De Strymon, hostelier de ce vent qui nous fait,  
En baloyant le ciel, le jour tranquille & net<sup>2</sup>.

La Thrace ce pendant s'estimoit bien heureuse

12 D'estre de cet enfant la nourrice amoureuse,  
Que soudain elle emplit de force & de vigueur,  
Et d'un tel nourrisson avoit plaisir au cœur.

Or le Vent sçavoit bien que par une risée

6 La face de l'Hyver fut au Ciel mesprisee,  
Et pource, comme frere, il le vint irriter  
D'entreprendre la guerre encontre Juppiter<sup>3</sup>.

99. 84-87 rechigné, hergneux & solitaire

102. 67-87 Ainsi qu'il fist Vulcan

103-105. 84-87 Alors le pauvre Hyver à teste renversée Fut culbuté  
par l'air d'une cheute eslancée, Roüant des le matin

110. 84-87 le jour serein & net

115-117. 78-87 Or le vent, qui sçavoit que par une risée La face de  
l'Hyver fut au Ciel mesprisee, Le vint comme son frere en fureur irriter  
| Bl. a melangé 64 et 87.

1. Souvenir d'Homère, *Il.*, I, 590 sqq. (Zeus précipitant Vulcain du ciel).

2. Le Strymon, fleuve de Thrace, d'où soufflait pour les Grecs le vent du nord, Borée, nommé ci-après au vers 119.

3. Tout le développement qui suit est une explication physique du mythe hésiodique de la guerre des Titans contre les Dieux de l'Olympe.

Et quoy ! disoit Borée à l'Hyver magnanime,  
 120 Veux tu souffrir qu'on face au Ciel si peu d'estime  
 De toy jeune guerrier ? & que tu sois fraudé  
 De l'honneur que ta mere a pour toy demandé ?  
 Regarde de quel sang tu as pris ta naissance,  
 124 Quels sont tes alliés, & quelle est ta puissance,  
 Combien tu as de mains, de jambes & de bras, [31]  
 Pour renverser du Ciel ce Juppiter à bas.

Il se vante d'avoir une maison ferrée,  
 128 Au grand plancher d'erain d'éternelle durée <sup>1</sup>,  
 Et que seul, quand il veut, les Dieux peut surmonter,  
 Et qu'eux ensemble tous ne le sçauroient donter.

Mais ce qui plus me fache & m'espoinçonne d'ire,  
 132 C'est qu'il avance au Ciel je ne scay quel Satyre <sup>2</sup>,  
 Un Mercure larron, un Maneuvre boiteux <sup>3</sup>,  
 Un Alcide gourmand, dont le Ciel est honteux.  
 Il ayme l'estranger & ses parens recule,  
 136 Et se vante d'avoir je ne scay quel Hercule <sup>4</sup>,  
 Dont la forte massue en guerroyant abat  
 Tout cela que la mort luy presente au combat.  
 S'il a le fort Hercule auteur de son trophée,  
 140 Tu auras en ton camp l'ingenieux Typhée <sup>5</sup>,  
 Qui a cent yeux, cent bras, cent mains & cent cerveaux,

130. 67-87 Et qu'eux tous assemblez

133. 67-87 ... un Mavors rioteux

1. Le sommet du mont Olympe en Thessalie.

2. Dionysos (Bacchus).

3. Vulcain ; périphrase déjà vue ci-dessus dans l'hymne de l'Autonne, vers 333. Dans la var. un Mavors rioteux = Mars, dieu querelleur.

4. Cet Hercule semble faire double emploi avec l'Alcide du vers 134. Aussi lit-on dans les premières éditions cette note, reproduite encore en 1567 (ainsi que les suivantes) : « Il entend par Hercule le Soleil, qui dissipe les nues. Voyés Macrobe ».

5. Note des premières éditions : « Par Typhée il entend le vent qui imprime les nues de cent mille façons, selon qu'il les agite ».

Excellent à trouver mille dessaings nouveaux :

Luy seul vaut son Alcide & toute son armée.

14 Courage, la vertu n'est pas une fumée

» Qui deça qui delà s'évanouïst en vain,

» Elle veut l'action du cœur & de la main.

Mande luy promptement qu'il te face partage :

8 Luy sufise le Ciel, sans ravir davantage.

    Tout ce qui pend en l'air soubz l'aire du croissant,

    Tout ce qui monte en haut & le ciel va paissant,

    Dont la nature change & s'altère & se mue,

2 Soit maintenant en vent, soit maintenant en nue,

    Neiges, glaces, frimas, sont proprement à toy, [31 v°]

Et les plaines de l'air te confessent leur Roy.

    Courage, compagnon, jouïs de ta contrée :

6 Quand à moy, je suis fils de l'Aurore & d'Astrée<sup>1</sup>,

Et ne veux endurer que ce tort te soit fait :

» Le magnanime cœur se cognoist à l'effet. —

    Ainsi disoit ce Vent plain d'une ame despite,

6 Envoyant ses courriers, l'un devers Amphitrite,

    L'autre vers les estangs, rivières, & ruisseaux.

Ces postes<sup>2</sup>, en volant plus roidement qu'oyseaux

Hucherent<sup>3</sup> d'un grand cry les cent freres Dactyles,

6 Curetes, Corybans, aux armes bien habilles<sup>4</sup>.

L'un courut aux enfers, des ombres possesseurs,

Appeller le grand Chien, la Gorgonne & ses Sœurs<sup>5</sup>,

166. 78-84 & les Sœurs | 87 *texte primitif*

1. Cf. Hésiode, *Théog.*, 378 sq.

2. Synonyme de « courriers » du vers 160. Déjà vu (par ex. t. I, p. 88, et VIII, p. 344).

3. C.-à-d. ils appelèrent. Vieux mot déjà vu aux tomes II, p. 133 ; VIII, p. 152.

4. Différents noms des prêtres de Cybèle, dont le culte est décrit par Lucrèce, II, 601 sqq. Cf. tome IV, p. 142, texte et note.

5. Le chien Cerbère, Méduse et ses deux sœurs Euryale et Sthéno (d'après Hésiode, *Théog.*, 274 sqq.). La var. « les Sœurs » offre un autre sens : les trois Erinyes ou Furies, Alecto, Mégère et Tisiphone.

Et l'autre fist venir les ventreuses Harpyes,  
 168 Qui sur le bord de Styx sommeilloient acropies :<sup>1</sup>  
 Pegase y vint aussi, le cheval emplumé,  
 Portant de sur le dos un chevalier armé<sup>2</sup>.

L'autre somma Triton aux longs cheveux humides,  
 172 Prothé, Glaucue, Vertonne, & les vieilles Phorcydes<sup>3</sup>  
 Au regard renfrongné, qui branloient en la main  
 En lieu d'une quenaille un javelot d'airain<sup>4</sup>.

Les autres vont aux creux de la terre ensoufrée,  
 176 Apeller Geryon, Hecate, & Briarée,  
 Gyge, Cotte, Porphyre<sup>5</sup>, & ces Titans qui font,  
 En soulevant les champs, d'une plaine un grand mont,  
 Et, crevaçant la terre obscure de fumée,  
 180 Degorgent jusqu'au ciel une haleine enflammée<sup>6</sup>.

170. 84-87 Ne portant plus au dos son chevalier armé

171. 1623 et Bl. sonna (erreur typ., ou corr. inutile)

172. 67-87 Prothé, Glaucue, Portonne

173. 71-87 Au regard enfrongné

176. 84-87 Appeller Encelade, & le fort Bryarée

1. Sur ces monstres ailés, v. Virgile, *En.* III, 210 sqq. ; ils figurent avec les Gorgones à l'entrée de ses Enfers, *En.* VI, 289. Ronsard les a montrés poursuivis par Calais et Zethès dans un hymne de 1556 (t. VIII, p. 273 et suiv.)

2. Bellérophon, vainqueur de la Chimère. Cf. t. I, p. 93 et suiv.

3. Autant de divinités marines, déjà vues plus d'une fois (t. II, p. 57 ; III, p. 127 ; VII, p. 116 ; VIII, p. 93 et 129 ; X, p. 266 et 267).

4. Ceci ne se rapporte qu'aux Phorcydes, dont Hésiode dit dans sa *Théogonie*, 270 sq. : « Céto aux belles joues donna à Phorcys des filles blanches dès leur naissance, que les dieux et les hommes appellent pour cela les Grées » (c.-à-d. les Vieilles). Ronsard les distingue nettement de leurs sœurs cadettes les Gorgones (vers 166), d'après Hésiode, *loc. cit.* ; Eschyle, *Prom.* 790 sqq. ; Ovide, *Met.* IV, 773 sqq. Mais je ne sais où il a pris le javelot d'airain dont il les arme.

5. Note des prem. éd. : « Par ces noms il entend les vens ». Porphyre est mis pour Porphyrion, l'un des Géants (cf. Pindare, *Pyth.* VIII, 15 ; Horace, *Carm.*, III, 4, 53).

6. Les Titans personnifiaient aux yeux des Anciens les puissances du feu souterrain, qui produisent les séismes et les éruptions volcaniques. Cf. Hésiode, *Théog.*, lutte des Titans contre Zeus et ses alliés les Géants Cottos, Briarée et Gygès, qu'il avait délivrés de leur prison (déjà vu, t. III, p. 133).

Ces courageux guerriers plus viste qu'un éclair <sup>1</sup> [32]  
 S'allèrent tous camper au beau meillieu de l'air,  
 Dans l'espaix d'une Nüe, en rempars assurée,  
 184 Comme une grand cité bien forte & bien murée,  
 Et gaignerent le Fort, alors que le Soleil  
 Tournant les pieds vers nous se panchoit au sommeil.

Les Astres, qui faisoient au Ciel la sentinelle  
 188 Avertirent les Dieux de l'estrange nouvelle <sup>2</sup>,  
 Et du train & du cry des chevaux hanissans,  
 Du nombre des piétons soubz le fer gemissans  
 Des divers estandars, du cliquetis des armes,  
 192 Et d'un peuple incogneu de barbares gëndarmes,  
 Dont les harnois flamboient comme ces grands cheveux  
 Des Comettes, qui sont envenimés de feux,  
 Qui deça qui dela leurs grands rayons espandent,  
 196 Et de l'air en glissant quelques fois ils descendent  
 Sur le mast d'un navire, ou sur une cité  
 Que Dieu veut chastier pour sa mechanceté.

Juppiter tout soudain fist aprestre sa bande,  
 200 Et veut qu'un seul Alcide à ses troupes commande,  
 Que Mercure le suive, & que le jeune Mars  
 Face de rang en rang arranger les soldars <sup>3</sup>.

181. 64 Des courageurs (*éd. suiv. corr.*) | 1623 et *Bl.* plus vites

183-184. 84-87 Sous l'espaix d'une nüe en sa croute assurée Comme dans le rempart d'une ville emmurée

189. 84-87 De la piste & du cry des chevaux hanissans

190. 84 Et des soldars chargez de harnois fremissans | 87 Des soldars soubz le fer jeunement bondissans

191. 84-87 Du nombre d'estendars

193. 84-87 Dont les boucliers flamboient, comme ces grands (87 roux) cheveux

196. 67-87 à front baissé descendent

202. 84-87 Face de bande en bande

1. Souvenir d'Homère, qui use volontiers de cette hyperbole.

2. Déjà vu dans l'hymne des Astres, t. VIII, p. 152 et suiv.

3. C'est ce qu'on appelait au xvi<sup>e</sup> siècle le « sergent de bande ».



Si tost que le Soleil sortit hors de sa couche,  
 204 L'Hyver d'un grand courage ataqué l'escarmouche,  
 Et fist marcher devant, pour sonder les dangers  
 Les tourbillons poudreux, comme chevaux legers.

Bryare estoit armé d'une vieille ferraille,  
 208 En lieu d'un morion s'afubloit d'une escaille  
 De dragon éfroyable, & de sa bouche issoit [32 vº]  
 Un brasier enfumé qui le jour noircissoit.  
 Cent bras se remuoient de ses espauls dures.

212 La peur, l'horreur, l'effroy, les meurtres, les injures  
 Marchoient devant sa face, & de tous les costés  
 Rendoit ses ennemis ou peureux ou dontez.

Soubs le pied des soldars la terre trembla toute,  
 216 La mer en tressaillit, l'enfer estoit en doute,  
 Et ne sçavoit lequel seroit victorieux  
 Ou le camp de l'Hyver, ou bien celui des Dieux <sup>1</sup>.

Hercule à l'aborder se mist à l'avangarde  
 220 Et de cent yeux ardents ses ennemis regarde :  
 Il les presse, il les tue, & les abat dessous  
 Sa pesante massue éfroyable de cloux.

Ses bandes toutesfois n'avoient l'ame assurée,  
 224 Et craignoient tellement les mains de Bryarée,  
 Que la glacente peur qui couroit en leurs os  
 Tournoit honteusement à la fuite leur dos <sup>2</sup>.

L'Hyver d'autre costé faisoit un grand carnage,

205-206. 87 comme chevaux legers... pour sonder les dangers

215. 84-87 Sous le cry des soldars

216. 84-87 le ciel estoit en doute

225-226. 67-87 Que la glaçante peur coulante par les os Tourna...

---

1. Note des prem. éd. : « Il prend ici les Dieux pour les Astres ». Cependant les Astres et les Dieux sont bien distingués aux vers 187 et suiv.

2. Souvenir de Virgile, *En.*, II, 120 sq. et VI, 54 sq.

- 228 Et sans perdre ny cœur, ny force, ny courage,  
 Comme un foudre emporté dessus l'aisle du vent,  
 Alloit le fer au poing la victoire suyvant :  
 Et n'eust esté le jour qui par une rancune
- 232 Abysma la lumiere es ondes de Neptune,  
 Envieux sur l'Hyver, il eust eu ce bon heur  
 De donner à son camp la victoire & l'honneur.  
 Ce pendant Juppiter, qui des siens se defie,
- 236 R'amassa son armée & son camp fortifie.  
 Il appella la Nuit, & luy dist tel propos : [33]  
 Nuit, fille de la Terre, & mere du repos,  
 S'il te souvient du bien que je te fis à l'heure
- 240 Que Phanete voulut dérober ta demeure <sup>1</sup>,  
 Et qu'il n'eut pour le tout sinon une moitié,  
 Nuit, sois moy secourable & prends de moy pitié,  
 Il faut qu'en ma faveur tu sois noire & troublée,
- 244 Que ton char soit tardif, ta longueur redoublée,  
 A fin que mon Mercure ait loisir d'espier  
 L'Hyver, & prisonnier pieds & mains le lier.  
 Nuit, repos des mortels, si tu me veux complaire,
- 248 Tu auras un present qu'autrefois je fis faire  
 Ainsi qu'un beau joüet, à sept voutes, tout rond,  
 Voutes qui en tournant d'elles-mesmes s'en vont  
 En biez haut & bas à l'entour d'une pomme,
- 252 Et si <sup>2</sup> jamais le temps leur course ne consomme <sup>3</sup>.

237. *Bl.* Il appelle la Nuit (*erreur typ., ou corr. inutile*)

244. 1623, *Bl.* ta langueur (*ibid.*)

1. Phanète ne peut être que le Soleil, ou plus généralement le Jour, d'après le vers suivant.

2. C.-à-d. : Et les choses étant ainsi.

3. Note des prem. éd. : « Il entend la Sphere du ciel. Pareille invention est dans les Argonautes d'Apolloine ». V. ci-après la note du vers 262.

- Un Cyclope apparoist au meillieu du jouet <sup>1</sup>,  
 Qui tient haut eslevé en sa dextre un fouët,  
 En la gauche une bride, & au dessous du ventre  
 256 (Chose horrible à conter) il a les pieds d'un cancre.  
 Un coq de sur son front chante pour l'éveiller,  
 Quand il veut au matin sous l'onde sommeiller :  
 Il a les cheveux d'or, & sa face enflammée  
 260 Reluit comme une flamme en un chaume allumée,  
 Qu'un laboureur attize, & fait de peu à peu  
 Sortir d'une estincelle un grand brasier de feu <sup>2</sup>.  
 Or tu auras en don (si tu me fais service)  
 264 Ce present achevé d'excellent artifice.  
 Va-t'en chercher le Somme, & luy dy de par moy, [33 v°]  
 Qu'il amaine Morphée & le Silence coy,  
 Et qu'il face endormir cet Hyver qui conspire  
 268 De renverser le Ciel, mes Dieux & mon Empire <sup>3</sup>.  
 Mercure te suivra pour le surprendre, afin  
 De mettre sans combat ceste querelle à fin.  
 Ainsi dist Juppiter, & la Nuit est allée  
 272 En son Antre vestir sa grand robe estoillée,  
 Que la Terre filla & ourdit de ses mains

254. 87 Qui tient haut en sa main un cliquetant fouët

258. 78-87 Quand il veut dessous l'eau trop long temps sommeiller

264. 84-87 Ce present ennobly

272. 84-87 sa cazaque estoillée

1. Note des prem. éd. : « Il entend le Soleil ».

2. Toute cette description vient d'Apollonios de Rh., *Argon.*, III, 131 sqq. Besly, en 1604, après avoir cité intégralement les vers grecs, ajoute : « Ronsard me semble infiniment surpasser Apolloine, qui est encores inférieur à Jean Antoine de Baif en son Amymone, où il a imité ce passage ». Cf. *Œuvres* de Baif, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 134.

3. Note des prem. éd. : « Il exprime ces vers d'Ovide parlant de la violence des vents : Vix nunc obsistitur illis... » Le passage cité est dans les *Met.*, I, 57 sqq., mais il a peu de rapport avec celui de Ronsard. Par contre, je vois ici une imitation certaine d'un autre passage d'Ovide, *Met.*, XI, 585 sqq. (Juno envoie Iris chez le Sommeil).

Pour couvrir les soucis & les yeux des humains.  
 Amour y fut portrait, & ce doux exercice  
 276 Qui garde que le monde orphelin ne perisse.  
 Puis appella le Somme, & luy a dit ainsi :  
 Somme, mon cher enfant, le sorcier du soucy <sup>1</sup>,  
 Juppiter te commande aller dedans l'armée  
 280 De l'Hyver, & serrer sa paupiere enfermée  
 D'une cheine de miel, & de prendre aveq toy  
 Pour compaignons Morphée, & le Silence coy :  
 Va donq siller les yeux de l'Hyver, qui conspire  
 284 De renverser le Ciel, les Dieux & son Empire <sup>2</sup>.  
 A tant se teut la Nuit, & le Sommeil adonq'  
 Se vestit d'un manteau comme un grand reistre long,  
 Prist des souliers de feutre <sup>3</sup>, & puise en la riviere  
 288 De Styx une vapeur qui endort la paupiere.  
 Il couronna son chef d'un pavot endormy,  
 Et rempa doucement au camp de l'ennemy,  
 Trassant de l'air venteux la region humide,  
 292 Faisant marcher devant le Silence pour guide.  
 Adoncques le Sommeil cault & malicieux [34]  
 S'alla comme un oyseau planter devant les yeux  
 De l'Hyver qui veilloit, tournant en sa pensée

274. 78-84 les soucis (*erreur ; cf. vers 278, fin | 87 les labeurs*)

282. 84-87 Pour compaignon (*au singulier*)

284. 67-87 Jupin & son Empire | *Bl.* les dieux & leur empire (*correction contraire au sens ; cf. le vers 268*)

286. 87-87 Couvrit son chef d'un voile autant large que long

288. 87 qui couvre la lumiere

290. 78-87 Puis rampa

1. C.-à-d. : toi qui charmes et dissipes les soucis. Cf. Ovide, *Mét.*, XI, 623 sq.

2. C.-à-d. l'Empire de Jupiter ; la variante est plus claire. — « Imitation d'Homere, qui fait tousjours répéter aux messagers les mesmes mots qui leur ont esté baillés en charge » (n. de Besly).

3. Dans l'Arioste, c'est le Silence qui est ainsi vêtu (*Orl. fur.*, XIV, st. 94).

- 296 Le moyen d'achever la guerre commencée <sup>1</sup>.  
 Apres que le Sommeil long temps l'eut regardé,  
 S'eslança sur son chef comme un trait debandé <sup>2</sup>,  
 Puis sauta dans ses yeux, & doucement assemble  
 300 D'un dormir englué les paupieres ensemble,  
 Fist chanceller sa teste, & si bien il entra  
 Des yeux en l'estomac, qu'au cœur le penetra,  
 Et luy fist en ronflant (tant le dormir le touche)  
 304 Verser le doux sommeil du nés & de la bouche.  
 Mercure ce pendant finement l'enchesna,  
 Et au grand Juppiter prisonnier l'amena.  
 Juppiter, qui le vit reduit sous sa puissance,  
 308 D'un severe sourcil le menace & le tance,  
 Et si fort contre luy le couroux l'embraza,  
 Que sans sa sœur Junon, qui son ire appaisa,  
 Eust foudroyé l'Hyver : mais elle qui le prie,  
 312 Embrassant ses genoux, modera sa furie <sup>3</sup>.  
 O Juppiter, des Dieux & des peres le Roy,  
 Fay (ce disoit Junon) quelque chose pour moy.  
 Je suis, Saturnien, ta sœur & ton espose,  
 316 Et au Ciel comme toy je commande & dispose.  
 Helas, pere benin, qui justement defends  
 Par ta loy de tuer, pardonne à tes enfans :  
 Je sçay que tu pourrois de l'esclat d'un tonnerre,

297-298. 84-87 Apres que le Sommeil sur sa teste perché L'eut long-temps assoupy, comme un traict decoché | *Bl.* sur sa teste penché (*erreur typ., ou correction inutile*)

299. 78-87 Coula dedans ses yeux

300. 1623, *Bl.* ses paupieres

315-316. 78-87 *rimés* espouse... dispouse

1. Note des prem. éd. : « Par le sommeil et les longues nuits les hommes tronent l'hyver ».

2. Cf. Homère, *Il.*, II, 16 à 20 : Jupiter envoie le Somme à Agamemnon.

3. Dans tout ce récit le présent et le passé sont sans cesse mêlés.

- 320 Ensoufrés & brulés, les renverser par terre,  
 Mais il vaut mieux ruer les foudres de ta main [34 v°]  
 Sur le haut des rochers, que sur le genre humain.  
 Et pource, je te pry, change de fantaisie,
- 324 Laisse les moy gaigner par douce courtoisie :  
 Il n'est rien si cruel, que le cœur féminin  
 Ne rende par douceur gracieux & benin <sup>1</sup>.  
 Ainsi disoit Junon, & Jupin de sa teste
- 328 Ayant flechy son ire, acorda la requeste.  
 Incontinent, Iris, qui des fleuves te pais <sup>2</sup>,  
 Tu fis scavoir aux camps le traité de la paix :  
 Tu deslias l'Hyver, & de prompte alegresse
- 332 L'invitas au festin de Junon ta maistresse.  
 Si tost que l'apareil du festin fut dressé,  
 Hébé la jeune Nymphe au coude retroussé  
 Mist de l'eau dans l'eguiere, & la prit en la destre,
- 336 Et le bassin doré en l'autre main senestre :  
 Contre un pilier marbrin son dos elle apuya,  
 Lava les mains des Dieux, & puis les essuya  
 D'un linge bien fillé, bien plyé, que Minerve
- 340 Pour un riche tresor avoit mis en reserve,  
 Et jamais de son cofre elle ne l'aveignoit  
 Sinon quand Juppiter l'Océan bienveignoit <sup>3</sup>.  
 Aussi tost que les Dieux furent assis à table
- 344 (Chacun tenant son rang & sa place honorable)  
 Voycy les demy-dieux, qui du haut jusque au bas

321-322. 87 les foudres que tu tiens. . . que sur le chef des tiens

325-326. 67-87 *guillemets*

1. Imité des discours de Héra (Junon) à Zeus (Jupiter) dans Homère.  
 2. C.-à-d. : qui t'alimentes aux fleuves. Iris, messagère de Junon, personnifie l'arc-en-ciel.

3. C.-à-d. recevait l'Océan à sa table. Dans Homère, *Il.* I, 423, c'est l'Océan qui reçoit Zeus, ainsi qu'ailleurs dans Ronsard, tomes III, p. 125, et IV, p. 14.



- La nape grande & large ont couverte de plas,  
 Entaillés au burin, où s'enlevoient bossées  
 348 Des Dieux & des Titâns les victoires passées,  
 Et comme Juppiter aux enfers foudroya [35]  
 Le Gean qui le Ciel de cent bras guerroya <sup>1</sup>.  
 Apollon fit venir les Muses en la dance,  
 352 La belle Calliope alloit à la cadance  
 Sur toutes la premiere, & desur le tropeau  
 Paroissoit comme un Pin sur un taillis nouveau <sup>2</sup>.  
 Tantost elle chantoit, tantost d'une gambade  
 356 Elle faisoit sauter sa ronde vertugade <sup>3</sup> :  
 Pan le dieu boucager de sa fluste sonna,  
 Le haut palais doré mugissant resonna  
 Soubs la voix des hauboix, ce pendant que la coupe  
 360 Alloit de main en main en rond parmy la troupe.  
 Apres que le desir de manger fut donté,  
 Et l'apetit de boyre en boyvant fut osté <sup>4</sup>,  
 Chacun pour escouter ferma la bouche close,  
 364 Et alors Juppiter commença telle chose :  
 Il n'est rien de plus saint que la sainte amitié,  
 Et pource, comme pere, ayant au cœur pitié  
 Des guerres qui estoient en notre sang trempées  
 368 J'ay brisé les harnois, & cassé les espées,  
 Aymant trop mieux porter, sans titre de guerrier,  
 L'olivier sur le front qu'un chapeau de laurier.

354. 84-87 sur le haut d'un coupeau

356. 87 Elle faisoit rouïer

359. 73 la croupe (*erreur typ.*) | 78-87 & ce-pendant la coupe

1. Briarée, qui est décrit ci-dessus, vers 207 et suiv.

2. La variante veut dire : au sommet d'une colline.

3. Jupe bouffant sur les hanches à l'aide de bourrelets. Déjà vu au tome IV, pp. 34 et 112.

4. Imité de Virgile, *En.* VIII, 184. C'était déjà dans Homère, *Od.* III, 67.

C'est la raison pourquoy, Hyver, je te delivre,

372 Afin qu'en amitié le monde puisse vivre.

Va-t'en là bas en terre & commande troys moys :

Je te donne pouvoir de renverser les boys,

D'esbranler les rochers, d'arrester les rivières,

376 Et soubz un frain glacé les brider prisonnières,

Et de la grande Mer les humides sillons

[35 v<sup>o</sup>]

Tourner ores de vens, ores de tourbillons.

Je te fais le seigneur des pluyes, & des nues,

380 Des neiges, des frimas, & des gresles menues,

Et des vens que du ciel pour jamais je banis :

Et si veux <sup>1</sup>, quand Venus ira voir Adonis,

Que tu la traittes bien, pour voir apres Cybelle

384 Se germer de leur veüe, & s'en faire plus belle <sup>2</sup> :

Et bref, mon cher enfant, je te veux faire avoir

Là bas autant d'honneur, qu'au ciel j'ay de pouvoir.

Ainsi dist Juppiter, & l'Hyver qui l'acorde

388 Jura d'entretenir cette heureuse concorde :

Il print congé des Dieux, & vitement delà,

Ayant rompu son camp <sup>3</sup>, en terre devala.

Je te salüe, Hyver, le bon fils de Nature :

392 Chasse de mon Bourdin toute estrange avanture,

Ne gaste point ses champs, ses vignes, ny ses blés,

Qu'ils viennent au grenier d'usure redoublés <sup>4</sup>,

Et que ses grands tropeaux au temps de la gelée

395. 67-87 ses gras troupeaux

1. Et pourtant, et malgré cela je veux.

2. Note des prem. éd. : « Par Venus, Adonis et Cybele, il entend le blé, l'humeur generante et la terre », reprise par Besly sous cette forme : « Par Venus il entend la semence, par Adonis l'humeur générative, et par Cibelle la terre ».

3. C.-à-d. : ayant disloqué et congédié son armée.

4. C.-à-d. : en capital-récoltes augmenté des intérêts.

396 Ne sentent en son parc ny taq, ny clavelée <sup>1</sup> :  
Son corps ne soit jamais d'orage tormenté,  
Et conserve sa vie en perfette santé <sup>2</sup>.

397. 84-87 de rheumes tormenté

---

1. Maladies éruptives et contagieuses des moutons.

2. Epilogue comparable à celui de l'hymne précédent.





## ELEGIE

[36]

### AU SEIGNEUR BAILLON, TRESORIER DE L'ESPERGNE DU ROY <sup>1</sup>.

Celui debvoit mourir de l'esclat d'un tonnerre,  
Qui premier descouvrit les mines de la Terre,  
Qui becha ses boyaux, & hors de ses rongnons  
4 Tira l'Argent & l'Or, desloyaux compagnons <sup>2</sup>.  
Il ne fut pas content de les torner en lames,  
De les battre au marteau, de les sonder aux flammes <sup>3</sup>,

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an*, etc.. plaquette de 1563, formant le Prem. livre du *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 67-73 Elegie au Seigneur Baillon | 78-87 Elegie (*sans plus*).

1. 1604-1623, *Bl.* du tonnerre

4. 67-78 malheureux compagnons | 84-87 deux meschans compa-  
gnons

6. 84-87 au marteau, les affiner aux flammes

---

1. Odet de Baillon, sgr de Forges, était fils de Pierre Baillon, vicomte de Caudebec. Secrétaire du Roi en 1559, un peu plus tard Trésorier de la maison du Roi (même titre que celui de Trésorier de l'Epargne que lui donne Ronsard, car depuis François I<sup>er</sup> l'Epargne était une Caisse réservée à l'usage personnel du roi); Commissaire des guerres en 1568; enfin Trésorier général de la marine du Levant; mort en 1573. Cf. Chaix d'Est-Ange, *Dict. des Familles françaises*, 1904, t. II, p. 225. Il figure parmi les « Trésoriers de guerre » dès 1567, d'après Borrelli de Serres, *Rech. sur div. serv. publics*, t. III, p. 234.

2. R. avait déjà dit les « roignons » de la terre, en son Hymne de France (t. I, p. 29). Au xvi<sup>e</sup> siècle, aucune distinction encore entre les mots nobles et les mots roturiers. Au reste Ovide avait dit : *itum est in viscera terrae* (*Mét.* I, 138), et nous disons de même : les entrailles de la terre.

3. C. à-d. : il ne se contenta pas... de les éprouver.

- Les mettre en la couppele <sup>1</sup>, & les recuyre, afin  
 8 Que l'Or ne fust qu'esprit <sup>2</sup>, & qu'il devint plus fin :  
 Mais il le deguisa en cent sortes nouvelles,  
 Decouppé par morceaux & par tenues roüelles,  
 Et furent ces morceaux en escus transformés,  
 12 Ennoblis du portrait des grands Princes armés,  
 Tenans droite l'espée, ou portans sur la teste  
 Un rameau de Laurier, signe de leur conquête,  
 Ou gravés d'une croix, dont la sainte vertu  
 16 A toujours sans combat le monde combatu. [36 v<sup>o</sup>]  
 Mesmes les puissans Dieux qui n'ont point indigence  
 Des biens qui sont acquis par nostre diligence,  
 Voyant l'Or si luisant en firent honorer  
 20 Leurs ymages pompeux <sup>3</sup>, & leurs temples dorer.  
 Justice en fit jaunir sa balance sacrée,  
 Tant ce gentil mestal par sur tout luy agréa <sup>4</sup>.  
 Les hommes forcenés enragerent apres,  
 24 Ils vendirent leur foy pour l'amasser espaix  
 En un tresor moisi dans des fosses cavées <sup>5</sup>,  
 Ou pour le faire battre en vaisselles gravées,  
 Afin que leur viande en un plat jaunissant

7. 84-87 & les refondre, afin

9. 84-87 de cent sortes

10. 64 manues roüelles (*erreur typ. ; éd. suiv. corr., mais 67 tenuez*)

9-10. 71-87 Mais il les deguisa... Decoupez

16. 87 Par sa force a tousjours le monde combatu

22. 84-87 Tant de ce saint metal la splendeur luy agréa

25. 67-78 dans des fosses | 84-87 Pour captif l'enfoûir en des fosses

27. 84-87 Afin que la viande

---

1. Terme technique d'alchimie : petit creuset destiné à séparer par la fusion l'or ou l'argent mêlé à d'autres métaux.

2. *Idem.* C.-à-d. : que l'or fût complètement pur, dégagé de ses gangues.

3. Image était alors du genre masculin.

4. Cf. l'hymne de l'Or, au tome VIII, p. 192 sq., vers 295 à 316.

5. C.-à-d. creusées par eux.

28 Allast des conviez les yeux esbloüissant,  
 Et leurs buffets chargés de riche orpheverie,  
 Fist un jour de la nuit, flambante en pierrerie<sup>1</sup>.

Ils ont estraint leur col de grosses chesnes d'Or,  
 32 Ils ont fait des anneaux à leurs doigts, & encor  
 Des carquans à leurs bras, signe que leur franchise  
 Est serve de richesse, & que l'Or la tient prise.

Ils furent si deceus<sup>2</sup> qu'ils ne cogneurent pas  
 36 Que ce mestal estoit cause de leur trespas.

Par luy sortit au jour la guerre ensanglantée,  
 Par luy se renversa meinte ville dontée,  
 Par luy vint le proces, par luy vint le debat,  
 40 Par luy vient que le pere à son fils se combat  
 Pour la borne d'un champ : par luy le propre frere  
 N'est pas frere au besoing, ny le pere n'est pere :  
 Par luy la foy se fauce, & mille maux divers

44 Par luy se sont campés dans ce grand Univers,  
 Qui de toute équité les terres desolèrent<sup>3</sup> :

[37]

Puis Justice & Vergongne au ciel s'en revolerent<sup>4</sup>.

Les hauts pins, qui avoient si longuement esté

29. 67-73 *graphie* orpheverie | 78-87 orfeverie

30. 84-87 Fist un jour de la nuit par telle piperie | *Bl.* flambante en piperie (*texte fautif par le mélange de 64 et 87*)

37-41 84-87 Par luy sortit au jour la discorde enragée... mainte ville assiegée, Par luy vint le procez, les guerres & le fer, & tout ce qui habite au portique d'Enfer. Luy seul borna les champs

44. 78-87 en ce grand univers

45. 84-87 Qui de toute bonté

1. Si éclatante qu'elle donne cette illusion.

2. Trompés, en ce sens qu'ils furent agréablement surpris et séduits, au point d'en perdre le discernement. Les Normands disent de même « je suis trahi », mais en ajoutant « du bon côté ». Cf. l'Eglogue qui suit, vers 215.

3. C.-à-d. dépouillèrent, privèrent de toute équité. Ailleurs R. dit dans le même sens : les terres désolées de laboureurs (Elégie de 1565 à M. de Foix, vers 61, au tome XIII).

4. Imité d'Ovide, *Mét.* I, 140 à 150.



- 48 Sur la syme des monts plantés en seureté,  
 Sentirent la congnee & tornés en navire  
 Voguerent aux deux bords où le Soleil se vire <sup>1</sup>,  
 Passerent sans frayeur les ondes de la mer,  
 52 Virent Scylle & Charybde asprement escumer,  
 Conduits d'un gouverneur, dont la mordante envye  
 D'amasser des lingots baille aux ondes sa vye,  
 Afin de rapporter des pays estrangers  
 56 Des dyamans cherchés par cent mille dangers <sup>2</sup>.  
 O bien heureux le siecle où le peuple sauvage  
 Vivoit par les forests de gland & de fruitage <sup>3</sup> !  
 Qui, sans charger sa main d'escuelle ou de vaisseau <sup>4</sup>,  
 60 De la bouche tiroit les ondes d'un ruisseau :  
 Qui les Antres avoit pour maisons tapissées,  
 Et pour robbe l'habit des berbis herissées !  
 Le velours n'avoit lieu, la soye, ny le lin,  
 64 Ny le drap enyvrré des eaux du Gobelin <sup>5</sup>.  
 Les marchés n'estoient point, ny les peaux des ouailles  
 Ne servoyent aux contrats : les paisibles orailles

48. 87 plantez en liberté

52. 64-67 Virent Cylle (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

53. 87 Conduits d'un matelot

54. 87 D'amasser des tresors

56. 84 Quelques lingots cherchez | 87 Des lingots recherchez

1. C.-à-d. à l'Orient et à l'Occident.

2. Cet alinéa développe encore trois vers d'Ovide, *op. et loc. cit.*, 132 sqq.

3. Cette opposition entre l'âge d'or que chante Ronsard et l'âge de l'or qu'il maudit se trouve chez les élégiaques latins et leurs imitateurs néo-latins. Cf. Tibulle, I, 1 et 3 ; Propertius, III, 13 ; Ovide, *Met.*, *loc. cit.*, et *Am.*, III, 8 ; J. Second, *Eleg.*, I, 7. Il a pu la lire aussi dans le *Roman de la Rose*, vers 8671 et suiv., les *Elégies* d'Alamanni (I, 3) et l'*Arcadia* de Sannazar. C'était devenu un lieu commun.

4. Ou de vase. Cf. le mot *vaisselles*, ci-dessus, vers 26.

5. « Il entend l'escarlate qu'on teint de la petite rivière qui passe par les Gobelins au faubourg S. Marcel » (n. de Marcassus). Cf. le tome X, p. 137, note 1.

N'entendoient la trompette, ains la Tranquilité.

- 68 La Foy, la Preudhomie, Amour, & Charité  
 Regnoient aux cueurs humains, qui gardoient la loy sainte  
 De Nature & de Dieu, sans force ny contrainte.  
 L'ardante ambition ne les tormentoit pas :
- 72 Ils ne cognoissoient point, ny escus ny ducats,  
 Nobles, ny Angelots, ny les Portugaloises <sup>1</sup> [37 v<sup>o</sup>]  
 Qui sement dans les cueurs des hommes tant de noises <sup>2</sup>.

Certes Dieu, qui tout peut, debvoit (sage Baillon)

- 76 Faire que les rochers servissent de billon,  
 Et les fueilles des bois qui tombent par la voye  
 Se prinssent en payement ainsi qu'une monnoye.  
 Chacun à chaque pas, sans peine ny sans soing,
- 80 Eust trouvé par les champs secours à son besoing,  
 Sans mendier cet Or qui ne nous veut attendre,  
 Mais tant plus est suivy & moins se laisse prendre,  
 Volant comme un oyseau, ou comme un trait poussé
- 84 Par la courbe roideur d'un arc bien enfoncé.

- Or quand à moy, Baillon, ce mestal je deteste,  
 Je l'abhorre, & le fuy, & le hay comme peste,  
 Et certes à bon droit, car j'ay toujours par luy,
- 88 En forçant ma nature, enduré trop d'ennuy.  
 Pour le penser gagner j'ay courtizé les Princes,  
 Et les grands gouverneurs des royales provinces.  
 J'ay sué, travaillé, escrit & composé,

73. 84-87 ny ces Portugaloises

78. 84-87 Se prinsent en payment ainsi que la monnoye

85 et 95. 71-87 *graphie* ce metal

89. 71-73 Pour les penser gagner | 78-87 *texte primitif*

1. Autant de monnaies d'or, dont certaines (les angelots) remontaient à Philippe VI.

2. C.-à-d. tant de querelles. On dit encore : chercher noise à quelqu'un.  
 — J. J. Rousseau ne fera que développer à outrance ce lieu commun, qui, par les élégiaques latins, remonte jusqu'à Hésiode. Cf. le tome X, p. 34 et notes.

- 92 Quatre heures en la nuit à peine ay reposé,  
 Je me suis tormenté sans nulle recompense,  
 Car envers mes labeurs trop ingrate est la France <sup>1</sup>.  
 Mais puis que ce mestal, cet or si glorieux  
 96 Est ores le veinqueur de tout victorieux,  
 Et que le cours du temps la puissance luy donne  
 Commander aujourd'hui à chacune personne,  
 Et qu'on ne vit pas tant du vent ny du Soleil  
 100 Que lon vit de l'esclair de cet Or nompareil,  
 Encor que je l'abjure, & l'abhorre, & le fuye, [38]  
 Si est ce toutesfois qu'à ce coup je le pryé  
 De passer par tes mains, pour s'en venir loger  
 104 Chés moy, qui le tiendra comme un oste estranger,  
 Sans trop le caresser : car je ne fais pas conte  
 D'un homme, fust il Roy, quand l'argent le surmonte.  
 Il en faut seulement pour la nécessité,  
 108 Et pour nous secourir en nostre adversité :  
 Le reste est superflu, qui ne sert qu'à nous faire  
 Ou proye des larrons, ou fable du vulgaire <sup>2</sup>.

96. 87 de tous victorieux

98. 87 D'invaincu commander à chacune personne

99. 78-84 de l'air ny du Soleil

100. 67-84 Qu'on vit du jaune esclair de cest or nom pareil

99-100. 87 Et qu'on ne vit tant d'eau, ny d'air, ny de Soleil, Que par l'Or qui ne trouve un metal son pareil

104. On lit tiendra dans toutes les anc. éd. | 71-87 graphie un hoste

1. Cf. le Chant pastoral, au tome IX, p. 187, vers 230, et ci-après la Complainte à la Royne, vers 135 et suiv.

2. Réponse habile à ses adversaires huguenots, qui le taxaient de cupidité et d'avarice. Au reste cet alinéa final est comme un écho de l'hymne de l'Or (tome VIII, p. 180 et suiv.).

## EGLOGUE

[38 v°]

## LES PASTEURS

ALUYOT ET FRESNET<sup>1</sup>

Paissés, douces brebis, paissés cette herbe tendre,  
 Ne pardonnés aux fleurs<sup>2</sup> : vous n'en sçauriés tant prendre  
 Par l'espace d'un jour, qu'en peu d'heure<sup>3</sup> la nuit  
 4 Humide de rosée autant n'en ait produit.  
 De là vous deviendrés plus grasses & plus belles,

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, avecques une Eglogue*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poésies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — (*Œuvres* (Elegies, 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1573 ; (*Eclogues*) 1578 à 1587 et éd. suiv.

4. Bl. autant en ait produit (*texte fautif*)

3-4. 78-87 Par l'espace d'un jour, que la nuict ensuivant Humide n'en produise autant qu'au paravant

5. 64 plus graces (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)

1. Ces noms désignent les deux Secrétaires d'État, Robertet d'Aluye et Robertet de Fresne, auxquels R. a dédié les hymnes du Printemps et de l'Esté. Je rappelle qu'ils étaient cousins issus de germains, et non pas frères comme on est tenté de le croire (j'ai moi-même commis cette erreur dans mon édition Lemerre).

2. C.-à-d. : N'épargnez pas les fleurs. Pour toute cette églogue, Ronsard a imité de très près le poème intitulé *Iolus* du néo-latin Naugerius (le vénitien Navagero), en y mêlant quelque peu de Théocrite. R. Dezeimeris a signalé le premier cette source livresque dans son éd. des *Poésies* de Pierre de Brach (t. I, p. 70) ; P. Kuhn plus amplement dans la *Rev. d'Hist. litt.* (1914, pp. 317 et suiv.). — Voir dans les *Œuvres* d'Ant. de Baif une églogue qui vient de la même source néo-latine (éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 36) : elle est antérieure à celle de Ronsard, bien que publiée neuf ans après, et il est possible que celui-ci, tout en imitant Naugerius, ait profité du manuscrit de son ami ; v. à ce sujet la *Rev. du Seiz. siècle* (1920, p. 241) et A. Hulubei, *l'Eglogue en France au Seiz. siècle* (thèse de Paris, 1938, p. 350 et suiv.).

3. Ce texte des premières éditions (1564 à 1573) n'est pas fautif, comme on pourrait le croire ; *en peu d'heure* (au singulier) équivaut à : en peu de temps. On en trouvera un autre exemple au tome XIII, dans « la Promesse », vers 151, et l'épigramme *Comme une mere ardente*, vers 97.

L'abondance de lait enflera vos mammelles,  
 Et suffirés assés pour nourrir vos aigneaux  
 8 Et pour faire en tout temps des frommages nouveaux.

Et toy, mon chien Harpaut, seure & fidelle garde  
 De mon troupeau camus<sup>1</sup>, leve l'œil & pren garde  
 Que je ne sois pillé par les loups d'alentour,  
 12 Ce pendant qu'en ce bois je me plaindray d'amour<sup>2</sup>.

Or sus, mon Aluyot, allon, je te supplie,  
 Soulager en chantant le soing qui nous ennuye,  
 Allon chercher le fraiz de cet Antre moussu,  
 16 Creusé dedans le flanc de ce tertre bossu :  
 Et là, nous souvenant de nos cheres amyes, [39]  
 Qui sont de nos langueurs doucement ennemyes,  
 Tous deux, en devisant, par ordre<sup>3</sup> nous dirons  
 20 Nos plaintes aux Rochers qui sont aux environs,  
 Afin que quelque vent raporte à leurs oreilles  
 Les soucis que nous font leurs beautés nompareilles.

Nous sommes arrivés pres de l'Antre sacré<sup>4</sup> :  
 24 Je m'en vais le premier (s'ainsi te vient à gré)  
 Te chanter ma complainte : ayant oy la mienne<sup>5</sup>,  
 Secondant ma douleur tu me diras la tienne.

10. 71-87 *graphie* troupeau

15. 78-87 *id.* moussu

23. 78-87 dedans l'Antre sacré

25. 71-87 *graphie* ayant ouy

1. Souvenir de Virgile : *simae capellae*. Déjà vu, t. IX, p. 79.

2. Tout ce début est la paraphrase de celui d'*Iolas*, qui venait lui-même de Théocrite, VIII (anc. éd.).

1. Pascite, oves, teneras herbas per pabula laeta...

12. Atque animi curas dulci solabor avena.

3. C.-à-d. l'un après l'autre (v. ci-après, vers 24 et suiv.). Virgile dit *in ordine*.

4. Sur cette épithète des antres, v. ci-dessus l'hymne de l'Autonne, note du vers 35.

5. Ici le mot *oy* fait deux syllabes, comme son autre *graphie* : *ouy*. Cf. ci-après vers 60, *oyr* pour *ouyr*, et encore l'*Orphée*, vers 344 et 348.

## FRESNET.

- Ma belle Marion <sup>1</sup>, de qui le souvenir  
 28 Me fait en un Rocher sans ame devenir,  
 Pour l'absence de toy je hay ma propre vie,  
 Laquelle, en me laissant, maugré moy t'a suyvie,  
 Pour loger en tes yeux, qui ores de si loing  
 32 M'emplissent tout le cueur de tristesse & de soing.  
 Rien ne m'est agreable apres si longue absence :  
 J'espere sans espoir, la peur & l'esperance  
 Combatant ma raison, mais l'amoureuse peur  
 36 Assaut ma patience, & veinq toujours mon cueur<sup>2</sup>.  
 Rien ne me rejoüist : soit que la belle Aurore  
 De roses & d'œillets l'Orient recolore,  
 Ou soit que le Soleil pende en bas ses chevaux <sup>3</sup>,

27. 87 dont le cher souvenir

28. 71-87 Me fait comme Niobe en rocher devenir

30. 67-73 Las, qui en me fuyant | 78-87 Qui desdaignant mon  
 cœur | Bl. La quelle, me laissant (*texte fautif*)

32. 67-87 Me remplissent le cœur

35. 71-87 Combatent ma raison

37. 87 la jeune Aurore

39. 87 Soit que le Soleil pousse en la mer ses chevaux

1. Ce nom désigne, non pas la Marie de Ronsard, comme l'a dit Blanchemain reproduisant une note absurde de Marcassus (t. V, p. 46). mais Marie Clausse, fille du Secrétaire des Finances Cosme Clausse, que Robertet de Fresne avait épousée en 1557. Veuve en 1567, elle se remaria en 1573 avec Ph. de Senneton. Elle mourut en 1626 à 84 ans (d'après le P. Anselme, *Dict. général.*, tome VIII, p. 946).

2. Ces dix vers développent un vers d'*Iolas* et son rejet :

13. O formosa Amarylli, nihil te absente videtur  
 Dulce mihi.

Je doute que R. se soit inspiré ici de l'*Ianthis* de Flaminio, signalée par A. Hulubei, *op. cit.*, p. 484, n. 6 ; car Ianthis est une bergère qui se réjouit du retour de son ami et ne parle des soucis de l'absence que pour expliquer sa joie.

3. Autrement dit : soit le matin, soit le soir.



40 Il void mes yeux en pleurs & mon cœur en travaux.

Quand le soir est venu, je conte ma fortune

Meintenant aux forests, maintenant à la Lune :

J'erre de boys en boys, car en lieu de dormir,

44 Impatient d'amour je ne fais que gemir :

Ou si le long travail de fortune <sup>1</sup> m'asomme [39 v°]

Et me fait par contrainte aux yeux venir le somme,

Cent fantausmes divers s'aparoissent à moy,

48 Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy :

Je resve, je discours, je baille, je m'allonge.

Tantost son beau portrait, qui me revient en songe,

Me fuit, me suit, me tient, & en le poursuivant,

52 Pour le prendre en mes bras, je ne prens que du vent.

C'est grand cas que d'aymer <sup>2</sup> : une amoureuse playe

Ne se garist jamais pour chose qu'on essaye <sup>3</sup> :

Plus on la veut garir & plus le souvenir

56 La fait tousjours plus vive en nos cœurs revenir.

J'ay beau me promener au travers d'un bocage,

J'ay beau paistre mes beufs le long d'un beau rivage,

J'ay beau voir le Printemps de sur les arbrisseaux,

60 Oyr les roussignols <sup>4</sup>, gazoiller les ruisseaux,

Et voir entre les fleurs par les herbes menues

Sauter les aignelets soubz leurs meres cornues,

46. 71-84 aux yeux couler le somme

45-46. 87 Si je dors de fortune, & si celui qu'on nomme Le frere de la Mort me deçoit par le somme

47. 84-87 *graphie* fantosmes

49. 87 Je ravasse en esprit, je bâille, je m'allonge

52. 87 En lieu de l'embrasser

59. 87 ame des arbrisseaux

60. 67-87 *graphie* Ouyr les rossignols | 78-87 gazouiller les ruisseaux

1. C.-à-d. par hasard. La Fontaine le dira encore en ce sens (IV, 15, 10).

2. Hémistiche déjà vu, au tome VII, p. 143.

3. C.-à-d. : quoi qu'on fasse.

4. Pour la *graphie* oyr, v. ci-dessus vers 25 et la note.

- Voir les boucz se choquer, & tout le long du jour  
 64 Voir les beliers jaloux se battre pour l'amour :  
 Ce plaisir, toutesfois, non plus ne me contente  
 Que si du froid Hyver l'effroyable tourmente  
 Avoit terny les champs, & en mille façons  
 68 Getté dessus les fleurs la neige & les glaçons,  
 Et que les saints troupeaux des cent Nymphes compagnes  
 Ne vinssent plus de nuit dancer sur les montaignes <sup>1</sup>.  
 Et bien que je sois riche en vaches & toreaux,  
 72 Et que sous ma faveur vivent cent pastoureaux <sup>2</sup>,  
 Qui savent bien jouer des douces Cornemuses, [40]  
 Des Nymphes les mignons, des Faunes & des Muses,  
 Et bien que mon flageol sur tous les mieux appris,  
 76 Quand il me plaist chanter, seul emporte le prix :  
 Bien qu'en nulle saison le doux lait ne me faille,  
 L'une part devient cresse & l'autre part se caille,  
 L'autre devient fromage, un mol, l'autre seiché,  
 80 Le mol est pour manger, le sec pour le marché :  
 Et bien que mes brebis ne soient jamais brehaignes <sup>3</sup>,

66. 78-87 la sifflante tourmente

68. 78-87 Rué dessus les fleurs

69. 87 Et que le saint troupeau

70. 71-73 sur nos montaignes | 78-87 en nos montaignes

71. 67-87 Bien que mon parc foisonne en vaches & toreaux | *Bl.*  
 Bien que mon parc soit riche (*texte fantaisiste*)

73. 78-87 Qui savent tous jouer

74. 87 Les mignons d'Apollon, de Mercure & des Muses

75. 67-87 Bien que mon doux flageol sur tous les mieux appris

79. 64-78 l'un mol (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

1. Cet alinéa est la paraphrase de huit vers d'*Iolas* :

14. ...nunc et nitido vere omnia rident,  
 Et vario resonant volucrum nemora avia cantu...

20. Quàm si tristis hiems. nymbisque rigentibus horrens  
 Agglomeret gelido canas aquilone pruinas.

2. Allusion aux nombreux « clients » de Robertet comme Secrétaire d'Etat.

3. C.-à-d. stériles. Vieux mot, qui revient ci-après, vers 198.

*Ronsard, XII.*

Bien que mille troupeaux bellent par mes campagnes,  
 Je voudrois n'avoir rien, Marion, sinon toy,  
 84 Que je voudrois pour femme en mon Antre chés moy,  
 Et parmy les forests, loing d'honneur & d'envie,  
 User en te baisant le reste de ma vie <sup>1</sup>.

L'orage est dangereux aux herbes & aux fleurs,  
 88 La froideur de l'Autonne aux raisins qui sont meurs,  
 Les vens aux bleds d'Avril, mais l'absence amoureuse  
 A l'amant qui souspire est toujours dangereuse <sup>2</sup>.

J'ay pour maison un Antre en un Rocher ouvert,  
 92 De lambrunche sauvage & d'hyerre couvert <sup>3</sup>,  
 Qui deça qui dela leurs grands branches espandent,  
 Et droit sur le meillieu de la porte les pendent,  
 Un meslier nouailleux ombrage le portail <sup>4</sup>,  
 96 Où sans crainte du chaut remache mon bestail :  
 Du pied naist un ruisseau, dont le bruit delectable  
 S'enrouë, entrecassé des cailloux & du sable,

89. 87 aux bleds de May

90. 78-87 A l'amant qui espere

91. 71-73 mon Antre | 78-87 *texte primitif*

92. 71-73 & d'herre tout couvert | 78-87 *texte primitif*

94. 67-87 *graphie* le milieu

98. 1604-1623, *Bl. de cailloux (corr. inutile)*

---

1. Cet alinéa, sauf le quatrain sur « les mignons d'Apollon », développe quatre vers d'*Iolas* :

24. Non ego opes mihi, non cursu praevertere ventos  
 Optarim magis, aut pecoris quodcunque per orbem est,  
 Quàm te, Amarylli, meis vinctam retinere lacertis  
 Et tecum has inter vitam deducere sylvas.

avec quelques détails d'un réalisme rustique inspirés par Théocrite, *Cyclope*, 35 sqq. Cf. t. X, p. 288, vers 255.

2. Ce quatrain vient en partie de Théocrite, VIII (anc. éd.).

3. Tapissé de vigne vierge (*labrusca*) et de lierre (*hedera*). Cf. t. X, p. 285, vers 189.

4. Le « meslier » est synonyme de nêflier en Anjou et dans le centre de la France ; « nouailleux » se dit encore pour noueux en Anjou (*Dict. de Verrier et Onillon*).

Puis au travers d'un pré serpentant de meint tour

100 Arrouse doucement le lieu de mon séjour.

De là tu pourras voir Paris la grande ville, [40 v°]

Où de mes pastoureaux la brigade gentille

Portent vendre au marché ce dont je n'ay besoing,

104 Et toujours argent fraiz leur sonne dans le poing<sup>1</sup>.

Là, s'il te plaist venir, tu seras la maistresse :

Tu me seras mon Tout, ma Nympe & ma Deesse,

Nous vivrons & mourrons ensemble, & tous les jours

108 Vieillissans nous verrons rajeunir nos amours,

Tous deux nous estandrons desoubs un mesme ombrage,

Tous deux nous menerons nos beufs au pastourage,

Des la pointe du jour, les remenant au soir

112 Quand le Soleil couchant en l'eau se laisse cheoir,

Tous deux les menerons quand le Soleil se couche,

Et quand de bon matin il sort hors de sa couche :

A toute heure en tous lieux ensemble nous irons,

116 Et desoubs mesme loge ensemble dormirons,

Puis au plus chaut du jour estans couchés à l'ombre,

Après avoir conté de mes troupeaux le nombre,

Pour chasser le sommeil je dirois des chansons,

120 Que pour toy je ferois en diverses façons<sup>2</sup>.

103. 71-87 Porte vendre

112. 84-87 le Soleil tombant

118. 87 de nos troupeaux

119-120. 78-87 je diray des chansons Que pour toy je compose

1. Cet alinéa développe sept vers d'*Iolas* :

28. Est mihi praeruptis ingens sub rupibus antrum  
Quod croceis hederæ circum sparsere corymbis...

33. Hinc late licet immensi vasta æquora ponti  
Despicere, & longe venientes cernere fluctus.

2. Cet alinéa développe six vers d'*Iolas* :

35. Hicmecum simul incoleres, Amarylli, simulque  
Mecum ageres primo pecudes in pascua sole...

40. Tu mecum ipsa esses simul, astaresque canenti.

A rapprocher d'un tableau analogue dans le « Voyage de Tours », au tome X, p. 229 et note 3.

- Alors toy doucement sur mes genoux assise,  
 Maintenant tu ferois d'une douce feintise  
 Semblant de sommeiller, maintenant tu ferois  
 124 Semblant de t'esveiller, puis tu me baiserois,  
 Et presserois mon col de tes bras, en la sorte  
 Qu'un orme est enlassé d'une vigne bien forte <sup>1</sup> :  
 Maintenant tu romprois de ton baiser mon chant  
 128 Maintenant tu yrois de ta levre cherchant  
 A m'oster le flageol hors de la levre mienne, [41]  
 Pour y mettre en son lieu le coral de la tienne :  
 Puis tu me baiserois, &, me voulant flater,  
 132 Tu voudrois quelque fois avecque moy chanter,  
 Quelque fois toute seule, & comme languissante,  
 Je te verrois mourir en mes bras palissante,  
 Puis te ressussiter, puis me faire mourir,  
 136 Puis d'un petit sous-ri me venir secourir,  
 Puis en mille façons de tes levres vermeilles  
 Me rebaiser les yeux, la bouche & les oreilles,  
 Et coup sur coup getter des pommes sur mon sein,  
 140 Que j'aurois & d'oillets & de roses tout plein,  
 Pour regetter au tien, qui maintenant pommelle,  
 Comme fait au Printemps une pomme nouvelle <sup>2</sup> :

128. 78-84 de tes levres cherchant

127-129. 87 Maintenant tu romprois mon chant de ton baiser, Maintenant tu voudrois ton ardeur appaiser En m'ostant

138. 87 Me re-suçer les yeux

139. *Lecon antérieure, d'après A. Pereire, B. du B.* Me rompre ma chemise, & me taster le sein

141. *Ibid.* Pour getter sur le tien

---

1. Image fréquente chez les poètes latins, et leurs imitateurs italiens et néo-latins de l'Italie, où l'on « marie » encore la vigne aux ormeaux. Cf. Catulle, LXI et LXII ; Ovide, *Her.* V, 47 sq. Voir la présente édition, t. I, p. 16 ; IX, p. 93.

2. Ces vingt-deux vers en développent deux d'*Iolas* :

41. Quin & nunc pariter caneres, nunc dulcia nostro  
 Basiaque, & Veneris misceres gaudia cantu.

- Sein où logeoit Amour, qui le trait me tira  
 144 Au cœur, qui autre nom depuis ne souspira  
 Que le tien, Marion : tesmoing en est ce chesne,  
 Où ces vers l'autre jour j'engravé d'une alesne :  
*Les ondes refuiront contremont les ruisseaux,*  
 148 *Sans feuilles au Printemps seront les arbrisseaux,*  
*Venus sera sans torche, & Amour sans sagette,*  
*Quand le pasteur Fresnet oubliera Mariette<sup>1</sup>.*  
 Sus, troupeau, delogéon : j'ay d'esclisse <sup>2</sup> & d'osier,  
 152 Achevant ma chanson, achevé mon panier.  
 Voicy la nuit qui vient, il me faut mener boire  
 Mon grand bouq escorné qui a la barbe noire.  
 Or adieu, Marion, ma chanson & le jour :  
 156 Mon chant me lasse bien, mais non pas ton amour.  
 Ainsi disoit Fresnet. Aluyot, au contraire <sup>3</sup>, [41 v<sup>o</sup>]  
 Pour l'amour de sa Dame une chanson va faire.

## ALUYOT.

Ma Janette <sup>4</sup>, mon cœur, dont je n'ose approcher

154. *Bl. bouc encorné (texte fautif)*

156. 78-87 Le jour me laisse bien

1. Forme de serment qui vient des poètes latins, par exemple Propertius (II, 15, 31 sqq.), Ovide (*Met.* XIV, 37 sqq.), et se retrouve chez certains troubadours et trouvères, tels que Jean de Neuville, puis chez les poètes italiens et néo-latins, entre autres Pétrarque, Arioste, Sannazar, Navagero, J. Second, enfin chez les précurseurs immédiats de Ronsard, J. Lemaire, Cl. Marot (*Eleg.* XV). Cf. tome IV, p. 29, note 5.

2. Armature en bois souple sur laquelle s'enlace l'osier. Cf. ci-après, p. 293, vers 78.

3. Au sens du latin *contra* : en regard, faisant pendant (comme dans un diptyque).

4. Ce nom désigne Jeanne de Hallwin (ou Halluin), fille d'Antoine de H., seigneur de Piennes, que Robertet d'Aluye épousa en 1562 ; celle-là même qui avait eu auparavant avec François de Montmorency un roman d'amour, interrompu vers 1557 par le Connétable, lequel força son fils à épouser Diane, fille légitimée du roi Henri II. Cf. Bayle,



- 160 Tant les yeux sont ardans, plus polye à toucher  
 Que la plume d'un cygne, & plus fresche & plus belle  
 Que n'est au mois d'Avril une rose nouvelle,  
 Plus douce que le miel, plus blanche que le lait,  
 164 Plus vermeille en coulleur que le taint d'un œillet<sup>1</sup> :  
 Voicy (il m'en souvient) le moys & la journée  
 (O douce souvenance, heureuse & fortunée !)  
 Où premier je te vy peigner tes beaux cheveux,  
 168 Ainçois filets dorés, mes lyens & mes neuds.  
 Je vy de sa main propre Amour les mettre en ordre,  
 Et filet à filet en deux tresses les tordre :  
 J'en coupay des plus blonds & des plus crespellets,  
 172 Les tornant en cordons j'en fys des brasselets,  
 Que je porte à mon col, signe que tu tiens prise  
 Dans tes crespes cheveux mon cueur & ma franchise.  
 Je les garde bien cher<sup>2</sup>, car en nulle saison  
 176 Je ne veux eschaper de si belle prison.  
 Meinte fille en voyant ma face jeune & tendre,  
 Où la barbe commence encores à s'estendre,  
 M'a choisy pour amy : hyer mesme Margot,  
 180 Qui fait sauter ses beufs au son du harigot<sup>3</sup>,  
 Tu la cognois, Janette, envoya Jaqueline  
 Vers moy, pour me donner de sa part un beau cygne,  
 Et me dist : Cette là qui te donne cecy  
 184 Aveque son present à toy se donne aussy :

171. 84-87 les plus blonds & les plus crespellets

173. 78-87 Que je porte à mes bras

174. 78-87 En tes crespes cheveux

180. 1609-1623, *Bl.* du larigot (*correction inutile*)

---

*Dict.*, article Pienne. où sont cités les textes de Brantôme et de Le Laboureur (*Add. aux Mémoires de Castelnau*) relatifs à ces personnages.

1. Imité de Virgile, *Buc.* vii, 37 sqq. et d'Ovide, *Mét.*, XIII, 789 sqq.

2. Adjectif adverbial = précieusement.

3. Flûte champêtre, déjà vue ci-dessus, p. 52, vers 128.

Pren son present & elle, assés elle merite, [42]  
Ayant les yeux si beaux, d'estre ta favorite <sup>1</sup>.

Mais je la refusay, car plustost que d'aymer  
188 Autre que toy, mon cœur, douce sera la mer,  
Le doux miel coulera de l'escorce d'un fresne,  
Et les roses croistront dans les branches d'un chesne,  
Les buissons porteront les œillets rougissans,  
192 Et les haliers seront de beaux lys, blanchissans <sup>2</sup>.

D'autant que du Printemps la plaisante verdure  
Est plus douce aux tropeaux que la triste froidure,  
D'autant qu'un arbre enté rend un jardin plus beau  
196 Que le tige espineux d'un rude sauvageau <sup>3</sup>,  
D'autant qu'un Olivier surpasse en la campagne  
D'un saule palissant la perruque brehaigne <sup>4</sup>,  
Et d'autant qu'au matin la belle Aube qui luit  
200 Surmonte de clarté les ombres de la nuit :  
D'autant, ma Janeton, dessus toute pucelle  
Tu sembles à mes yeux plus gentille & plus belle <sup>5</sup>.

190. 84-87 sur les branches

192. 78 Et de liz les haliers seront tous blanchissans | 84-87 Et les haliers ronceux les beaux lis blanchissans

196. *Leçon antérieure, d'après A. Pereira, B. du B. A la ligne tiré, qu'un rude sauvageau*

197-198. *Ibid.* D'autant qu'un grand Laurier en un verger surpasse La perruque d'un Houx qui a la teste basse

1. Les bergères de Théocrite font déjà de ces avances. Mais elles étaient aussi dans les mœurs de la Cour de Charles IX (v. la Revue *Hum. et Ren.*, 1939, p. 35, lettre de J. d'Albret à son fils).

2. Même forme de serment que ci-dessus, vers 147 et suiv. Mais ici elle vient directement de Naugerius : depuis le vers 177, imitation d'*Iolas* :

60. Saepe mihi Alcippe vicina & munera misit...

66. Incultique ferent candentia lilia vepres.

3. On dit maintenant : un sauvageon.

4. Le feuillage stérile ; déjà vu ci-dessus, vers 81.

5. Ces dix vers en paraphrasent six d'*Iolas*, qui venaient eux-mêmes, par transposition, de Théocrite, XII (anc. éd.), 3 sqq. :

68. Quantum ver formosum hieme est jucundius atra. .

73. Tantum, Amarylli, aliis mihi carior ipsa puellis.

- Ces houx m'en sont tesmoings, & ces pins que tu vois  
 204 Surmonter en hauteur la cyme de ces bois,  
 Où m'esbatant un jour j'engravé sur l'écorce  
 D'un chesne non ridé cet epigrame à force<sup>1</sup> :  
*Quand Aluyot vivra sans aymer Janeton,*  
 208 *Le bouc se vestira de la peau d'un mouton,*  
*Et le mouton prendra la robbe d'une chevre,*  
*Et aura comme un bouc grand barbe sous sa levre<sup>2</sup>*  
 J'ay l'ame toute esmüe & le cœur tout ravy,  
 212 Quand je pense en ce jour où premier je la vy  
 Porter un beau panier (ainsi qu'une bergere), [42 v°]  
 Allant cueillir des fleurs au jardin de ma mere.  
 Si tost que je la vy si tost je fu deceu<sup>3</sup>,  
 216 Je me perdy moymesme, & depuis je n'ay sceu  
 Soulager ma douleur, tant l'amoureuse flame,  
 Descendant jusqu'au cœur, m'avoit embrazé l'ame.  
 Elle avoit ses cheveux sans ordre deliés,  
 220 Frisez, cresppez, retors, primes & deliés<sup>4</sup>  
 Comme filets de soye : & de houpes garnie

210. 78-87 Et aura comme un Bouc barbe dessous la levre

212. 78-87 où premier je te vy

215. 78-87 Si tost que je te vy

219. 78-87 Tu avois tes cheveux

1. Je gravai cette inscription fortement, donc profondément.

2. Ces huit vers en développent quatre d'*Iolas* :

74. Hae testes mihi sunt sylvae, vicinaque sylvis  
 Populus haec, cujus tale est in cortice carmen :  
 Vellera cum setis aries mutarit, & hircus  
 Velleribus setas, Amaryllida linquet Iolas.

3. Ce mot, qui d'ordinaire est synonyme de trompé, a ici le sens de heureusement surpris, au point d'en être affolé, éperdu (déjà vu ci-dessus, élégie à Baillon, vers 35). Cf. Théocrite : ὥς ἴδον, ὥς ἐμάνην ; Virgile : Ut vidi, ut perii ; Naugerius, *Iolas* :

49. Et vidi simul, et totis simul ossibus arsi.

4. C.-à-d. : délicats, fins, comme ceux de la « prime jeunesse ».

Luy pendoit aux talons sa belle souquenie<sup>1</sup>.

Sa sœur alloit apres, j'allois apres aussi :

224 Et comme je voulois luy conter mon soucy,  
Las ! je m'esvanoüy, & l'amoureux martire  
Qui me pressoit le cœur ne me laissa rien dire.

A la fin revenu de telle pamoison,  
228 Le bouillant appetit surmonta la raison,  
Je luy contay mon mal : mais elle non atteinte  
De ma triste douleur, se moqua de ma plainte.

Or, comme elle cueilloit une fleur de sa main,  
232 Par feintise un bouquet luy tomba de son sein  
(Où meinte fleur estoit l'une à l'autre arengée)  
Lyé de ses cheveux & de soye orengée :  
Je l'amasse, & l'atache au bord de mon chapeau,  
236 Et bien qu'il soit fany toujours me semble beau,  
Comme ayant la couleur de ma face blesmie,  
Qui malgré mon Printemps se flestrit pour ma mie<sup>2</sup>.

Ainsi que je pleurois, pour mon mal appaiser

240 Elle saute à mon col, & me donne un baiser. [43]  
Ha ! je meurs quand j'y pense ! & de sa bouche pleine  
De roses, me versa dans l'ame son haleine :  
Ce doux baiser passa (dont j'ay vescu depuis)

222. 78-87 Te pendoit aux talons ta belle souquenie

223-224. 78-87 Ta sœur alloit apres... te conter mon souci

229-234. 78-87 Je te contay mon mal : mais toy, sans estre attainte  
De ma triste douleur, te moquas de ma plainte. Or, comme tu cueillois  
une fleur de ta main Par feintise, un bouquet te tomba de ton sein...  
Lié de tes cheveux

238. 78-87 pour m'amie

240-242. 78-87 Tu sautes à mon col me donnant un baiser... &  
de ta bouche pleine De roses, me versas dans (87 en) l'ame ton haleine

1. Synonyme de jupe; n'avait pas encore le sens péjoratif (cf. t. VI, p. 137).

2. Depuis le vers 211, imitation d'*Iolas* :

46. Mollibus in pratis Lycidae post Daphnidis hortos...

57. Non tamen est serto quicquam mihi carius illo.

- 244 Soudain de nerfs en nerfs, de conduis en conduis,  
De veine en veine apres, de mouëlle en mouëlle,  
M'alumant tout le sang d'une chaleur nouvelle :  
Si bien qu'en toutes pars, en toute place & lieux,  
248 J'ay toujours son baiser au devant de mes yeux :  
J'en sens toujours l'aleine, & depuis ma musette  
N'a peu chanter sinon le baiser de Janette <sup>1</sup>.  
Doux est du rossignol la plaisante chanson,  
252 Et celle du lynot, & celle du pinçon,  
Doux est d'un cler ruisseau le sautelant murmure,  
Bien doux est le sommeil sur la douce verdure,  
Mais plus douce est ma flute & les vers que de toy  
256 Je chante, quand tu es assise aupres de moy.  
J'oy toujours dans mon Antre une belle fontaine,  
Mon lit d'herbes est fait, ma place est toute pleine  
Detoisons de brebis, que le vent fit broncher <sup>2</sup>  
260 L'autre jour contre bas du feste d'un rocher.  
De l'ardeur du soleil autant je me soucy  
Qu'un amant, enchanté des beautés de sa mye,  
Se soucie d'ouïr son pere le tancer,  
264 Car Amour ne le fait qu'en sa dame penser <sup>3</sup>.  
Autant qu'on peut songer en dormant de richesses,  
Autant j'ay de tropeaux : sur leurs toisons espais

248. 78-87 ton baiser

251. 84-87 la rustique chanson | *On lit* Doux jusqu'en 1617 | 162;  
*et Bl.* Douce

264. *Bl.* à sa dame (*correction inutile*)

1. Ce « baiser » remplace deux vers banals d'*Iolas* (58-59), qui ne le suggéraient même pas. Comme celui que décrit plus haut *Fresnet*, il est bien plus original que ceux que Ronsard paraphrasait des *Basia* de J. Second avant 1550 (cf. t. I, pp. 189, 197, 246 ; II, p. 43). Rapprocher aussi deux autres « baisers » (t. VII, p. 287, et ci-après, chanson *Douce maitresse touche*).

2. C.-à-d. : que le vent précipita.

3. Depuis le vers 251, paraphrase de Théocrite, IX (anc. éd.), chant de Daphnis.

Tous les jours je m'endors sans me donner esmoy

268 Du froid, car la froideur ne vient pas jusqu'à moy <sup>1</sup>.

Mais ce pendant qu'icy je chante ma Janette, [43 v<sup>o</sup>]

Vesper reluit au ciel d'une clarté brunette <sup>2</sup> :

Le temps coule si tost que je ne le sens point,

272 Le Soleil est couché, mais l'ardeur qui me poingt

Ne se couche jamais, & jamais ne s'alente,

(Donnant trêve à mon cœur) tant elle est violente.

Remede contre Amour je ne sçaurois trouver,

276 Voire eussé je avalé tous les torrens d'hyver,

Et beu tous les glaçons des montaignes Ryfées,

Tant j'ay de sa chaleur les veines eschaufées <sup>3</sup>.

Je ne puis qu'en chantant ma douleur contenter,

280 Mon confort seulement ne vient que de chanter <sup>4</sup>.

La cygalle ayme bien la voix de la cygalle,

Et pasteur j'ayme bien la chanson pastorale.

L'aigneau suit la rosée, & le doux chevre-fueil

284 Est suyvy de la chevre, & le bois du chevreil :

Chacun suit son desir, & je suy ma musette

267. 87 En hyver je m'endors

269. 87 qu'en vain je chante

280. 87 Par la langue mon cœur peut son mal enchanter

281. 84-87 La Cigale se plaist au (87 du) chant de la Cigale

283. 78-87 L'aigneau suit l'herbe courte

285. 78-87 & j'aime ma Musette

1. Ce quatrain vient aussi de Théocrite, *ibid.*, chant de Ménalque.

2. Expression toute faite, fréquente chez les poètes du xvi<sup>e</sup> s. Cf. t. I. p. 77, var., et ci-après le Discours amoureux de G., vers 13 ; reprise et renouvelée par Corneille dans le *Cid* : Cette obscure clarté...

3. Les monts Riphées étoient situés par les Anciens dans la région des Hyperboréens, au nord de la Scythie ; d'où leur réputation de froid glacial. Cf. Virgile, *Georg.*, I, 240 ; IV, 518 ; Naugerius, *Iolas*, 82.

4. Depuis le vers 269, imitation d'*Iolas* :

78. Sed nos, dum longum canimus, jam roscida luna...

85. Sperando interea duros solabimur ignes.

Toutefois le dernier distique rappelle plutôt le vers 12 cité plus haut, lieu commun déjà vu au tome X, pp. 236 et 275.



Pour y chanter dessus les amours de Janette.

Or à Dieu, Janeton, le jour, & ma chanson.

- 288 D'un ruisseau murmurant si plaisant n'est le son,  
 Le sommeil n'est si doux, ny les jeunes fleurettes  
 Du Printemps ne sont pas si douces aux avettes,  
 Que les vers me sont doux, voyre autant que tes yeux,  
 292 Qui font toujours Amour sur moy victorieux <sup>1</sup>.

## L'ADONIS

[44]

### AU SEIGNEUR DE FICTES.

Fictes, qui n'est point feint aux enfans de la Muse <sup>2</sup>,

289. 87 ny les tendres fleurettes

290. 87 ne sont point

292. 84-87 de moy victorieux

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, avecques une Eglogue*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — (*Œuvres* (Elegies, 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1573; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre 84-87 Adonis | 78-87 suppriment la dédicace | 1623 A Monsieur de Fictes, tresorier de l'Espargne

1. Toute cette fin, depuis le vers 281 s'inspire de Théocrite, IX (anc. éd.), fin. R. ajoute à ce modèle les vers relatifs à Jeanette et l'hémistiche : « Chacun suit son désir », qui traduit celui de Virgile, *Buc.* II, 64 : *trahit sua quemque voluptas*.

2. C.-à-d. : toi qui ne fais pas de promesses fallacieuses aux poètes. R. joue sur le nom du destinataire, le latin *fictus* voulant dire feint.

On ne trouve ce nom dans aucun dictionnaire biographique. Ce qu'on en sait est dû à P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 220, note 2. Pierre de Fictes, « m<sup>e</sup> de la Chambre aux deniers du roy à son advenement en 1560 » (Arch. Nat. KK 128), devint Conseiller du roi et Tresorier de son épargne en 1573 (Bibl. Nat., Pièces orig. 1151). Il prit en 1579 le titre de seigneur du Soucy (*ibid.*) et mourut avant 1599. (Dossiers bleus, 269). Ce personnage considérable contresignait les faveurs

Si ta charge publique au travail ne t'amuse<sup>1</sup>,  
 Vien lire de Venus le bien & le malheur,

4 Car toujours un plaisir est mêlé de douleur<sup>2</sup>.

Amour voulant un jour se venger de sa mere  
 Esleut de son carquois la fleche plus amere<sup>3</sup>,  
 Puis la tirant contre elle au cueur la luy ficha,

8 Et ensemble l'amour d'Adonis luy lascha,  
 Adonis, & berger & chasseur tout ensemble,  
 Qui en beauté parfaite aux Images ressemble<sup>4</sup>.

Ses yeux estinceloient comme un astre estoilé

7. 78-84 la luy cacha

8. 84 Et l'amour d'Adonis au cœur luy attacha

7-8. 87 Puis en lunant son arc ensemble descocha Adonis & son  
 traict qu'au sang il luy ficha

10. 87 Dont la beauté

11. 84 Ses beaux yeux rayonnoient | 87 *texte primitif*

royales. — Ant. de Baïf a également fait son éloge, comme ami des Muses et des poètes, c.-à-d. leur soutien financier (*Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 152; IV, p. 229 et 320; V, p. 326 : avec var. du nom, Fictes, Fittes et Fites). On trouve encore son nom sous la forme Deficte dans une quittance à Ronsard, datée de 1573 (Rochambeau, *Famille de Ronsart*, p. 141).

Ne pas le confondre, comme l'a fait Marty-Laveaux (*Pléiade fr.*, tome final, p. 563), avec Simon de Fizes, baron de Sauve, également chanté par Baïf (*Œuvres*, éd. cit., t. II, p. 43 et IV, p. 315; le sonnet de la p. 341 n'est qu'une variante). Ce Fizes, après avoir été Secrétaire du roi en 1553, puis du cardinal de Lorraine, qu'il suivit au concile de Trente, puis Secrétaire des Commandements de Catherine de Medicis, succéda, en octobre 1567, à Robertet de Fresne comme Secrétaire d'Etat. et mourut en 1579 (d'après Fauvelet du Toc, *op. cit.*, p. 125 et suiv.).

1. C.-à-d. ne te retient, ne t'occupe.

2. Sentence ou proverbe qui est dans Pindare, *Pyth.* v, 54; Bacchylide, *Fragm.* 1; Horace, *Carm.*, II, 16, 27; Ovide, *Met.*, VII, 453. Cf. la dern. str. des Bacchanales, t. III, p. 217.

Ce poème est fait par « contamination » d'une métamorphose d'Ovide et d'une idylle de Bion. J. de Meung avait paraphrasé le récit d'Ovide dans le *Roman de la Rose*, vers 16.517 et suiv.

3. C.-à-d. la plus amère flèche; tournure du superlatif relatif courante au moyen âge et encore aux xvi<sup>e</sup> s.

4. C.-à-d. ressemble aux œuvres d'art de la peinture. Ceci correspond au portrait qu'en fait Ovide, *Met.*, X, 515 : *Qualia namque | Corpora nudorum tabula pinguntur Amorum | Talis erat.*

- 12 Que Thetis en son sein a long temps recellé,  
 Puis tirant hors de l'onde une vive estincelle  
 Embellist tout le ciel d'une clarté nouvelle.  
 Un petit poil follet luy couvroit le menton
- 16 Gresle, prime <sup>1</sup>, frisé, plus blond que le cotton  
 Qui croist dessus les coings, ou la soye subtile  
 Qui couvre au renouveau la peau de la chenille <sup>2</sup>.  
 Ses levres combatoient les roses qu'au jardin [44 v<sup>o</sup>]
- 20 On voit espanoïr au lever du matin,  
 Qu'une jeune pucelle en son gyron amasse  
 Avant que leur beau teint par le chaut ne se passe <sup>3</sup>.  
 Bref ce jeune pasteur est tout jeune & tout beau :
- 24 Il semble un pré fleury, que le Printemps nouveau  
 Et la douce rosée en sa verdure nourrissent,  
 Où de mille coulleurs leurs fleurs s'espanoïssent :  
 C'est luy mesmes Amour <sup>4</sup> ! Venus n'eust sceu choisir
- 28 Un amant plus gentil pour mettre son desir.  
 Cette belle Deesse, en amour furieuse,  
 De soymesme n'est plus ny de rien soucieuse,  
 Le Ciel elle mesprise, & les honneurs des Dieux :
- 32 Ses roses & son myrthe & ses lys gratieux

12. 84 Que Tethys en sa robe | 87 Que Tethys sous sa robbe

13-14. 87 Esclairant sur le soir d'une vive lumiere, Et le ciel de ses  
 raiz embellist la premiere

18. 84-87 le dos d'une chenille

22. 67-78 leur beauté | 84-87 *texte primitif*

26. 78-87 les fleurs

28. 84-87 plus aimable à mettre son desir

32. 84-87 Ses bouquets agencez d'un art ingenieux

1. C.-à-d. fin comme les premiers poils. Ce mot, courant au xvi<sup>e</sup> s. comme au moyen âge, est resté dans les locutions : de prime saut, de prime abord.

2. Rimes phonétiques; on prononçait *chenile*. On dit encore en Normandie : Camille marie sa file.

3. Souvenir d'Ausone, idylle des Roses.

4. C.-à-d. : c'est l'Amour lui-même, en personne.

Luy viennent à mespris, & tant Amour la donte  
Qu'elle a perdu le soing d'Eryce & d'Amathonte <sup>1</sup>.

Ses cignes, ses pigeons, qui souloient la porter  
36 Au trosne le plus haut où se sied Jupiter,  
Sans honneur paissent l'herbe, & remplis de tristesse  
D'un pitoyable chant lamentent leur maitresse,  
Qu'un pasteur, qu'un enfant tormente sans repos,  
40 Et la playe d'Amour luy laisse jusqu'à l'os.

Elle ne pense en rien qu'en cette belle bouche,  
Qu'en ses yeux où Amour luy dresse l'escarmouche,  
Qu'en ses beaux cheveux d'or, & languissant d'ennuy  
44 Soymesme s'oubliant ne pense plus qu'en luy,  
Qu'en luy qui tient la clef de sa douce pensée,  
Et la rend comme il veut joyeuse & offensée :  
Jamais ne l'abandonne, ou soit que le Soleil [45]  
48 En piquant ses chevaux sorte de son reveil,  
Soit au plus chaut midy, soit à l'heure qu'il guide  
Son char qui pend en l'eau, & luy baisse la bride <sup>2</sup>.

Dedans une cabane ils sont au point du jour,  
52 Ils font dedans un Antre à midy leur sejour,  
Au soir ils sont couchés soubz le plaisant umbrage  
Ou d'un large foteau ou d'un chesne sauvage,

36. 84-87 Au throne venerable

37. 78-84 Loin d'elle paissent | 87 A ses pieds paissent

39. 87 Qu'un pasteur, qu'un chasseur

40. 84-87 Et du (87 d'un) trait amoureux envemine ses os

42. 84-87 où l'Archer

43. 87 Qu'en ses crespes cheveux

46. 67-87 joyeuse & courroucée (84-87 courroucée)

50. 67-87 Son char en l'Ocean

54. 78 graphie foteau | 84-87 Ou d'un chesne glandeux ou d'un  
antre sauvage

1. Lieux où Vénus avait un temple. Cf. Ovide, *Met.*, X, 529 sqq.

2. Périphrases préconisées par Du Bellay dans la *Deff. et Illustr.* pour dire : du matin au soir. — Ces dix vers développent ces simples mots d'Ovide, *op. cit.*, 533 : Hunc tenet, huic comes est.

- Estendus de sus l'herbe, où en cent mille tours  
 56 La mere des Amours exerce ses amours.  
 En cent mille façons el' l'embrasse & le baize :  
 Luy, qui sent dans le cueur une pareille braize,  
 Entonne sa musette, & pour la contenter,  
 60 Leurs plaisantes ardeurs ne cesse de chanter.  
 Elle tient en l'oyant contenance diverse,  
 Tantost en son giron languist à la renverse,  
 Tantost el' le regarde, & d'un baizer souvent  
 64 Entreront ses chansons, qui se perdent au vent <sup>1</sup>.  
 Elle cognoist ses chiens, les nomme & les appelle,  
 Porte la trompe au col, chasseresse nouvelle,  
 En main le fort espieu, & encerne de reths  
 68 Et de filets tendus le milieu des forets <sup>2</sup>,  
 Sçait le nom de ses beufs, & du belier qui meine  
 Par faute de berger les brebis en la pleine,  
 Devançant bravement le troupeau d'un grand pas,  
 72 Ainsi qu'un Colonel devance ses soldas.  
 O bien heureux enfant ! dont la belle Cythere <sup>3</sup>,  
 La mere des Amours à toy seul veut complaire !  
 Seulette avecques toy veut tondre les brebis, [45 v<sup>o</sup>]  
 76 Et de sa blanche main leur pressurer le pis,  
 Veut mener aveq toy les beufs en pasturage,

57. 64-67 elle embrasse (71-73 *corrigent*) | 78-87 En cent mille façons l'embrasse & le rebaize

60. 64-67 ne cessent (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

63. 64-67 elle regarde (71-73 *corrigent*) | 78-87 Et tantost le regarde

64. 71-87 *graphie* Entrerompt (*et Entre-rompt*)

70. 78-87 Paistre, en lieu d'un berger (84 du berger)

73. 71-87 *et suiv.* donc | 1617 dont | 1623 donc (*v. la note*)

77. 78 Te baisant veut mener | 84-87 Et te baisant mener

1. Entreront = Interrompt. V. la variante.

2. Cf. Ovide, *op. cit.*, 535 sqq.

3. C.-à-d. heureux de ce que la déesse adorée à Cythère (la Cythérée, comme R. dit ailleurs).

Esclisser des paniers <sup>1</sup>, & faire du fromage,  
Et rapporter au soir, en son giron troussé <sup>2</sup>,

80 Un aigneau que sa mere aux champs aura laissé.

Pourveu qu'elle ait toujours sa bouche sur tes levres,  
Elle ne craint l'odeur de tes puantes chevres,  
Pourveu qu'elle t'embrasse, & ne veut refuser

84 La nuit de sur la dure avec toy reposer,  
De sur le mol tapis des herbes verdoyantes  
T'embrassant au milieu de tes brebis bellantes  
Et de tes grands troupeaux, qui jusqu'au point du jour  
88 Font (comme tu luy fais) aux genisses l'amour <sup>3</sup>.

Le Dieu Mars ce pendant de regret se consomme,  
S'appelle miserable, & se voudroit voir homme  
Pour mourir de douleur : il est desesperé,

92 Qu'un jeune pastoureau soit à luy preferé !  
Jaloux & furieux, son bouclier il embrasse,  
De sa pique esbranlant les montagnes de Thrace :  
Il gemist d'un haut cry, & lamente dequoy

96 Sa Dame le trahist, & luy manque de foy.

Or un jour Adonis retournoit de la chasse,

80. 78-87 avoit laissé

83. 71-73 el' ne veut refuser | 78-87 Et pendue à ton col ne veut point  
refuser

84. 78-87 à tes flancs reposer | 87 desur la terre

85. 67-84 De sur le dur (84 mol) tapis des herbes verdoyantes (78-  
84 rousoyantes) | 87 S'endormir pres de toy sur les herbes relantes | Bl.  
Dessus le vert tapis (*texte fantaisiste*)

86. 87 Et t'embrasser au bruit

87. 71 troupeaux | 73-87 grands taureaux

92. 84-87 Qu'un veneur bocager

93. 67-87 sa grande (87 ronde) targe embrasse

95-96. 84-87 Son cœur plein de colere & ses yeux de moiteur Ne  
pouvoient endurer pour rival un pasteur

1. C'est disposer des éclisses, qui forment l'armature des paniers et  
autour desquelles on passe les brins d'osier.

2. En son tablier, ou sa jupe retroussée sur son giron.

3. Cet alinéa transpose cinq vers d'Ovide, *op. cit.*, 555 sqq.



Lassé d'avoir suyvy un grand Cerf à la trace,  
 Auquel du jaret dextre avoit couppé le nerf,  
 100 Et veinqueur raportoit la teste du grand Cerf.  
     Amy (disoit Venus), si tu cours d'avanture  
     Une beste aux forets qui s'arme de nature <sup>1</sup>,  
     Soit d'ongles soit de dens, je te pry, ne la suy, [46]  
 104 De peur que tu ne sois cause de mon ennuy.  
     Chasse les Dains legers, et les sauvages Chevres,  
     Et les cueurs effroyés des Connils & des Lievres :  
     Laisse en paix les Lyons, les Sangliers & les Ours,  
 108 Et ne les assaux point aux toilles ny aux cours <sup>2</sup>.  
     Croy moy, mon cher ami, l'autre chasse est meilleure :  
     » Contre l'audacieux l'audace n'est pas seure.  
     Si tu mourois, hélas ! de regret je mourrois,  
 112 Car vivre apres ta mort, hélas ! je ne pourrois.  
     Ainsi disoit Venus : mais les haleines molles  
     Des vens ont sans effet emporté ses parolles <sup>3</sup>.  
     Il estoit nuit fermée, & les hommes lassés  
 116 Dessus la plume oysive avoient les yeux pressés,  
     Enfermés du sommeil, que la basse riviére  
     De Styx fait distiller de sur notre paupiere <sup>4</sup>.  
     Ja les astres au ciel faisoient leur demy tour :

98. 84-87 Pantois & las de suivre

104. 78-87 De peur que ta valeur ne cause mon ennuy

105. 78-87 les chevreux & les chevres

107-108. 78-87 Laisse en paix les Sangliers, les Tigres & les Ours,  
 Et n'assaux les Lions aux toiles ny aux cours

114. 87 Des vens sans nul effect emportoient ses paroles

---

1. C.-à-d. qui est armée de défenses naturelles.

2. Ni par des panneaux, ni à la course.

3. Ce distique et les paroles de Vénus paraphrasent cinq vers d'Ovide, *op. cit.*, 542 sqq.

4. « Le Styx, fleuve des Enfers, dans lequel les poëtes ont feint que le Sommeil allait tremper ses ailes pour en secouer l'eau endormante sur la paupière des hommes » (n. de Marcassus). Cf. ci-dessus l'hymne de l'Hyver, 285 et suiv.

- 120 Le celeste Bouvier, qui travaille à l'entour  
 De l'Ourse, estoit panché <sup>1</sup> : tout ce qui vit es ondes,  
 Qui vit par les rochers, dans les forets profondes,  
 Poissons, serpens, lyons, du labeur travaillés,  
 124 Oublians leurs soucis, du somme estoient sillés <sup>2</sup>.  
 Un seul Mars veille au Ciel, qui plein de frenaisie,  
 De fureur, & d'ardeur, d'ire, & de jalousie,  
 Ny d'yeux ny d'estomac ne reçoit le sommeil,  
 128 Mais veille dans le lit sans raison ny conseil :  
 Tantost sur un costé & tantost il se vire  
 De sur l'autre costé, il lamente, il souspire,  
 Nomme Venus ingrante, & brulant de dépit, [46 v°]  
 132 Armé de teste en pied s'eslance hors du lit :  
 Et comme la fureur brusquement le transporte,  
 Va reveiller Diane, & dit en cette sorte <sup>3</sup> :  
 Ma Seur, de qui depend mon bien & mon secours,  
 136 J'embrasse tes genoux pour mon dernier recours.  
 O Nymphes, que la chasse & l'honneste exercice,  
 Parmy les bois errante, ont esloigné du vice,  
 Que les Faunes cornus, les Satyres bouquins  
 140 Creignent, lors qu'en chassant tu as tes brodequins,

120. 78-87 qui se roule à l'entour

121. 64-67 qu'il vit (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

124. 78-87 le soucy

126. 78-87 De rage, de fureur

130. 78-87 Sur l'autre coup sur coup | 87 il lamente & souspire

132. 78-87 s'eslance de son lit

133-134. 87 Et comme la fureur le martelle d'atteintes, Va resveiller Diane & luy fist telles plaintes

1. « C'est ceste estoile qui costoye sans cesse dans le ciel la Grande Ourse, du costé du Septentrion : les Grecs l'appellent à cause de cela Arctophylax, comme qui diroit gardien de l'Ourse » (n. de Marcassus).

2. Depuis le vers 115, imitation de Virgile, *En.* IV, 522 sqq.

3. Cet alinéa vient encore de Virgile, *ibid.*, 529 sqq., par transposition : Mars remplace ici Didon, éveillée et furieuse ; comme elle, il confie son dépit à sa sœur.

- Et que l'esgal troupeau de cent Nymphes compagnes  
 T'environnent les flancs, par bois & par montagnes.  
 S'il te souvient du jour qu'Orion l'outrageux  
 144 Te voulut violer, lors que moy courageux,  
 Ayant la hache au poing, luy fis lascher la prise,  
 Si qu'en lieu de ton corps n'eut rien que la chemise,  
 Toy, Seur, rends la pareille à ton frere au besoing :  
 148 » On doit de ses parens en misere avoir soing.  
 Tu sçais comment Venus, qui souloit de ma vie  
 Tenir la plus grand part, de moy s'est departie  
 Pour suivre un pastoureau, un veneur, un enfant.  
 152 Du reste je me tais : la honte me deffend  
 De te conter comment une telle Deesse  
 Dessoubs un pastoureau si vilement s'abaisse.  
 Je ne l'eusse pas creu, si de mes propres yeux  
 156 Je ne l'eusse advisée au milieu de ses jeux,  
 Baizant le jouvenceau bras à bras toute nue,  
 Dont de despit au cueur la fiebvre m'est venue.  
 Je l'eusse bien tué, mais je ne veux souiller [47]  
 160 Ma main en si bas sang, qui ne sçait despouiller  
 Que les Roys de leur vie, & ne veux que ma gloire  
 Par la mort d'un pasteur se lise en une histoire.  
 Ce jeune damoyseau delibere demain  
 164 Aller chasser au bois l'espieu dedans la main,  
 Sans chiens : pour faire voir à sa tendre maistresse  
 Qu'autant qu'il est beau fils il est plain de prouesse.  
 Pour me venger, eslance au devant de ses yeux,

142. 78-87 Environne tes flancs

145. 64 luy fils (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

143-145. 87 qu'Orion le veneur Dedans une bruyere assaillit ton honneur, Et que moy tout armé luy fis lascher la prise

148. 71-87 ses parens au danger

154. 64-87 Dessoubs un bergerot

156. 67-87 Ne l'eusse regardée

161. 67-84 Que les Rois de la vie | 87 Que les Rois mes vassaux

- 168 Digne d'un Meleagre, un sanglier furieux <sup>1</sup> :  
 Cache luy sous les dents les meurtres & la foudre,  
 Fay luy moy terrasser ce beau fils sur la poudre,  
 Pasle, blesme, transi, sans ayde ny confort,
- 172 Afin que mon amour se venge par sa mort <sup>2</sup>.  
 Ainsi disoit ce Dieu, & elle de sa teste  
 Favorisant son frere, accorda la requeste.  
 A peine le Soleil avoit tiré ses raiz,
- 176 Qu'il empoigne l'espieu <sup>3</sup> & va dans les forests.  
 De buisson en buisson il revient & retourne  
 Et jamais en un lieu paresseux ne sejourne.  
 Il regarde deça, il regarde dela :
- 180 Il chassa longuement, & longuement alla  
 Sans trouver nulle proye : à la parfin il treuve  
 Un sanglier, le malheur de sa premiere preuve <sup>4</sup>.  
 Ses yeux estoient de feu, & son dos herissé
- 184 De poil gros & rebours se tenoit couroussé :  
 Escumeux il bruvoit, comme par les vallées  
 Font bruit en escumant les neiges devalées,  
 L'hyver, quand les torrens se roulent contre val, [47 v<sup>o</sup>]

168. 87 Tout hérissé d'horreur, un sanglier furieux

169. 78-87 Enferme entre ses dents

170. 78-87 Que palle il le terrasse au milieu de la poudre

171. 78-87 Appelant pour neant sa dame à son confort

175. 84-87 se perruquoit de raiz

176. 84-87 & court par les forests

177. 87 De buisson en buisson revient, recourt, retourne

180-181. 87 Il brossa longuement. . . ah ! à la fin il treuve

183-184. 78-87 son dos couroussé. . . se tenoit herissé

1. Méléagre, héros d'un conte d'Ovide, *Met.*, VIII, 279 sqq., où Diane, également par vengeance, lance un monstrueux sanglier dans les plaines de Calydon.

2. Cette démarche et ce discours de Mars rappellent le burlesque des hymnes saisonniers ci-dessus.

3. Il, c'est Adonis. Après la digression sur le dieu Mars, R. revient au vers 114 (conseil inutile de Vénus à son amant).

4. C.-à-d. la première preuve de son courage personnel.

- 188 Et font au laboureur & aux bleds tant de mal.  
 Il se tint ferme en pied pour enferrer la beste,  
 Et luy planter l'espieu au plus haut de la teste.  
 Le fer se reboucha : le sanglier estonné
- 192 Se recule à costé, puis soudain retourné  
 De travers luy poussa ses defenses en l'heine,  
 Et tout pasle & tout froit l'estendit sur la pleine <sup>1</sup>.  
 Au cry de son amy la pauvre amante vint,
- 196 Qui plus qu'un marbre froit toute froide devint <sup>2</sup>.  
 Elle s'evanoïit, puis, estant revenue  
 Frappe la tendre chair de sa poitrine nue,  
 S'arrache les cheveux, se rebat de rechef,
- 200 Et de salle fumier deshonore son chef <sup>3</sup>.  
 Tenant en son giron l'amoureuse despouille,  
 L'eschaufe de souspirs & de larmes la mouille,

189. *Bl. ferme au pied (texte fautif)*

190. 67-73 Et luy planter l'espieu

190-191. 78-87 Et luy planter l'espieu (87 l'espieu luy planter) à l'endroit où la teste Se joint avec le col

192. 78-84 puis de front | 87 puis à front retourné

193-194. 87 Luy poussa de travers ses defenses en l'aine... l'estendit sur l'araine

199. 84-87 S'arrache les cheveux, tesmoins de son meschef

200. 78-87 Et de vilain fumier

202. 78-87 L'eschaufe de souspirs, de ses larmes la mouille

1. Depuis le vers 183, « contamination » de deux passages d'Ovide, *Met.*, VIII, 284 sqq. et X, 710 sqq.

2. A partir d'ici, le reste de la pièce, sauf la fin, est imité de l'idylle de Bion sur la mort d'Adonis. De cette idylle (qu'on attribuait alors à Théocrite) Mellin de S. Gelais avait tiré sa chanson célèbre *Laissez la verde couleur*, publiée en 1545 dans un recueil intitulé *Deploration sur la mort du bel Adonis*, et raillée par Du Bellay en 1549. V. l'éd. des Œuvres de S. Gelais par Blanchemain, t. I, p. 127, et celle de la *Deffence et Ill. de la l. fr.* par Chamard, p. 212. C'est au moins la troisième fois que Ronsard reprenait un thème déjà traité par son ancien rival, mort en 1558.

Le sujet de l'amour de Vénus pour Adonis avait aussi été traité en italien par L. Alamanni, *Op. Tosc.*, Lyon, 1532 (tome II, élég. 2).

3. Gestes d'un deuil profond chez les Anciens. Le dernier vient d'Homère, *Il.* XVIII, 23 ; XXIV, 164 ; cf. Virgile, *En.* X, 845.

- Lamente, pleure, crie, & grosse de soucy,  
 204 En regardant le mort faisoit sa plainte ainsi :  
 Donques, ma chere vie, apres tant de delices,  
 Tant de plaisirs receus, tant de douces blandices <sup>1</sup>,  
 Apres t'avoir nommé mon cueur & tout mon bien,  
 208 Faut il qu'en t'embrassant je n'embrasse plus rien,  
 Qu'un rien, à qui la mort, des beautés envieuse,  
 A fait baigner tes yeux dans l'onde Stigieuse <sup>2</sup>.  
 Las ! si tu m'eusses creu, tu n'eusses assailly  
 212 Un plus fort : au besoing mon conseil t'a failly.  
 La rose fuit ta levre, & au tour de ta bouche  
 Ne vit plus ton baiser : toutefois je la touche,  
 Morte je la rebaise, & sentir tu ne puis [48]  
 216 Ny mon baiser, ny moy, mes pleurs, ny mes ennuis.  
 He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
 Car aveques ta mort toutes delices meurent <sup>3</sup> :  
 Ton baiser seulement ne m'estoit pas plaisant <sup>4</sup>,  
 220 Quand vivant tu baisois ma bouche en te baisant <sup>5</sup>,  
 Mais en te baisant mort, encor ma triste peine  
 Se soulage un petit d'une liesse veine <sup>6</sup> :  
 Pour ce je te rechaufe, & ne puis me garder

210. 78-87 les yeux

217. 67-87 Helas pauvre Adonis

218. 78-87 Par ta mort Adonis, toutes delices meurent !

1. Caresses (du latin *blanditiæ*).

2. L'onde du Styx. V. ci-dessus l'hymne de l'Hyver, vers 285 et suiv.

3. Ce distique, repris *en tête* de chaque paragraphe dans les anc. éditions, durant toute la plainte de Vénus, vient de l'idylle de Bion. Il rappelle le lamento que les pleureuses faisaient entendre en Syrie et en Égypte au jour anniversaire de la mort d'Adonis.

4. Comprendre : Non seulement ton baiser me plaisait. . . La négation est déplacée pour les besoins du vers.

5. C.-à-d. : au moment où je te baisais moi-même (comme au vers suivant). Tournure elliptique, déjà vue au tome VI, p. 164 : Jane, en te baisant tu me dis. . .

6. Se soulage un peu par une joie qui me laisse inassouvie.



224 De te baiser souvent, & de te regarder.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
Car aveques ta mort toutes delices meurent :  
Adonis, parle à moy, & me viens consoler,

228 Baise moy pour adieu avant que t'en aller.

O belle face aymée, ô plaisante lumiere  
Des yeux qui me tenoient doucement prisonniere,  
O cheveux crespelus, ô devis amoureux,

232 O souvenir du bien qui m'est trop douloureux,

O plaisante beauté, ô premiere jeunesse,  
Qui mortelle avés pris le corps d'une Deesse.

Las ! vous n'estes plus rien, & je me deus<sup>1</sup> de quoy

236 Je suis, & que la mort n'a puissance sur moy.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
Car aveques ta mort toutes delices meurent :

Las ! aveques ta mort est morte ma beauté,

240 Ma couleur est ternie, ainsi comme en esté

Se ternissent les fleurs : car pour toy j'estois belle,  
Et pour toy seullement je voulois sembler telle.

Je suis maintenant veufve, & porter je ne veux [48 v<sup>o</sup>]

244 Ny des bagues aux doigts, ny l'or en mes cheveux,

Et si veux pour jamais (tant la douleur me tue)

Que la mere d'Amour de noir soit revestue.

Je veux que mon ceston soit acoustré de noir<sup>2</sup>,

225. 67-87 Helas pauvre Adonis

226. 78-87 Par ta fascheuse mort toutes delices meurent !

230. 87 De tes yeux qui tenoient mon ame prisonniere

233. 87 O l'Avril de ton age, ô premiere jeunesse

237. 67-87 Helas pauvre Adonis

238. 78-87 Toy mourant, par ta mort toutes delices meurent !

241. 78-87 pour toy seul j'estois belle

1. Graphie phonétique, pour : je me deuls.

2. Le ceston, ou ceste, est la ceinture de Vénus. Cf. t. I, p. 15, note, et VI, p. 254 ; Huguet, *Dict. du Seiz. s.*

248 Et ne veux que ma face ait conseil de miroir.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent.

Car avecques ta mort toutes delices meurent :

Les bois avecques moy lamentent ton trespas,

252 Les eaux te vont pleurant, Echo ne s'en taist pas,

Qui dedans ses rochers avecques sa voix feinte,

Ayant pitié de moy, va resonnant ma plainte.

Toute belle fleur blanche a pris rouge coulleur,

256 Et rien ne vit aux champs qui ne vive en douleur.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,

Car avecques ta mort toutes delices meurent :

Las ! hélas tu es mort, tu es mort Adonis !

260 Tu me laisses au cueur des regrets infinis.

Mes plaisirs, mes esbats avec ta mort languissent,

Et pour ne mourir point mes douleurs ne finissent.

Furieuse d'esprit, criant à haute voix,

264 Je veux eschevellée errer parmy les bois,

Pieds nus, estomaq nud : je veux que ma poitrine

Se laisse esgrafiner à toute dure espine,

Je veux que les chardons me déchirent la peau,

268 Je veux ores grimper sur le haut du coupeau

De ce prochain rocher, & folle de pensée

Me getter dedans l'onde à teste renversée,

Pour conter aux poissons & aux fleuves le tort

[49]

272 Que la Parque m'a fait par ta facheuse mort.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,

248. 67-87 Et que plus je ne porte en la main de miroir

249. 67-87 Hélas pauvre Adonis

250. 78-87 Toy mort pauvre Adonis, toutes delices meurent !

253. 84-87 redoublant sa voix feinte

257. 67-87 Hélas pauvre Adonis

258. 87 Toy mourant Adonis, toutes delices meurent !

266. *Bl.* egratigner (*erreur typ. ou corr. inutile*)

268. 84 Folle je veux grimper | 87 Je veux seule grimper

273. 67-87 Hélas pauvre Adonis

Car aveques ta mort toutes delices meurent<sup>1</sup> :  
 L'amour ne vaut plus rien, la mort vaut beaucoup mieux,  
 276 Puis qu'elle prend à soy les delices des Dieux.  
 Vous, ses chiens, qui plorés aux pieds de vostre maistre,  
 Que par nom il souloit appeller & cognoistre,  
 Vous toilles & fillets, & vous mal seur espieu,  
 280 Dites à vostre maistre un eternal adieu,  
 Et courés es forets raconter aux Dryades,  
 Que du bel Adonis les plaisantes œillades  
 Qui les brulloient d'amour, sont mortes, & qu'aussy  
 284 La mere des amours est morte de soucy.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
 Car aveques ta mort toutes delices meurent :  
 Vous, mes pigeons couplés, qui parmy l'air souvent  
 288 Trainés mon chariot aussi tost que le vent,  
 Montés dedans le ciel, & racontés aux nues  
 Que mes liesses sont un songe devenues,  
 Lequel s'evanoüist, & sans effet se perd  
 292 Aussi tost que nostre œil par le jour est ouvert.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
 Car avecques ta mort toutes delices meurent :  
 Vous, mes cygnes amys, qui blanchissés de foy,  
 296 Et de pure amitié que vous avés à moy,

274. 78-87 Les beautez par ta mort & les Charites meurent !

283. 64-78 Qui les bruloit (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

285. 67-87 Helas pauvre Adonis

286. 78-87 Toy mourant, par ta mort toutes delices meurent !

293-294. 78 omet ce distique, ce qui rompt l'alternance des rimes m. et f.  
 | 84-87 le remplacent par celui-ci : Ou comme l'onde coule, ou comme  
 la fumée Se perd du vent soufflée en replis consumée

295-296. 78-87 Vous Cygnes qui estiez à mon Coche attellez, Je vous  
 donne franchise, en liberté volez

---

1. Dans la var. les Charites (prononcer Kharites) ne désignent pas les  
 trois Grâces, compagnes de Vénus, mais plus généralement les plaisirs  
 et les charmes de la beauté.

Allés parmy les prés, & contés aux fleurettes  
 Que Venus a versé autant de larmelettes  
 Que de sang Adonis : du sang la belle fleur [49 v<sup>o</sup>]

300 De la Rose sanglante a portait sa couleur,  
 Et du tendre cristal de mes larmes menues  
 Les fleurs des Coquerets blanches sont devenues<sup>1</sup>.

Et vous, fideles Sœurs, mes Graces, qui plorés  
 304 Mon mal, & comme moy en larmes demeurés<sup>2</sup>,  
 Allés, laissés moy seule, allés douces compagnes,  
 Allés & racontés aux plus sourdes montagnes,  
 Que mort en mon giron j'embrasse mon amy,  
 308 Qui ne ressemble un mort, mais un homme endormy,  
 Qu'encores le sommeil ne commence qu'à poindre.  
 Dittes leur que d'odeurs son corps ne se peut oindre :  
 Mes odeurs, mes parfuns sont à terre espendus,  
 312 Venus ne sent plus rien, tous mes jeux sont perdus,  
 Mes danses ont pris fin, mes plus douces liesses  
 Se tornent par sa mort en ameres tristesses,  
 Mon ris en desconfort, mon plaisir en malheur,  
 316 Et rien ne vit en moy que la mesme douleur<sup>3</sup>.

He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,

297. 87-87 Volez parmi les prez

300. 78-87 De la rose vermeille

311. 87 sont en l'air respandus

314. 71-87 *graphie* se tournent

317. 67-87 Helas pauvre Adonis

1. « Les coquerets, c'est une herbe que les Latins appellent *halicacabuin* » (n. de Marcassus). C'est le nom vulgaire de l'alkékengé. Voici la traduction du passage de Bion, d'après le texte des anc. éd. : « La Paphienne verse autant de larmes qu'Adonis verse de sang ; et de tout cela sur la terre naissent des fleurs : le sang engendre la rose, les larmes l'anémone » (vers 64 sqq.). D'après Ovide, seule naquit alors l'anémone rouge, du sang d'Adonis, arrosé de nectar par Vénus (*Met.*, X, 735 sqq.).

2. Les trois Grâces, Aglaé, Thalie et Euphrosyne, compagnes inséparables de Vénus.

3. C.-à-d. la douleur elle-même : je ne suis que douleur. Corneille dira encore : Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu...

Car aveques ta mort toutes delices meurent :  
 Tondés vous, mes enfans, mes Amours, & gettés  
 320 Vos cheveux sur le mort<sup>1</sup> : par pieces esclatés<sup>2</sup>  
 Vos carquois & vos arcs, estaignés vos flammeches,  
 Et en mille morceaux brisés toutes vos fleches :  
 Venés autour de moy, & vous lamentés fort,  
 324 Et faites en plorant les obseques du mort.  
 Que l'un, de ses beaux doigts, lui serre la paupiere,  
 L'un souslieve sa teste, & l'autre par derriere  
 L'esvente de son aisle, & l'un porte de l'eau [50]  
 328 Dans un bassin doré, pour nettoyer sa peau<sup>3</sup>.  
 He he, pauvre Adonis, tous les Amours te pleurent,  
 Car aveques ta mort toutes delices meurent :  
 O trois fois bien aymé, eslieve un peu tes yeux,  
 332 Chasse un peu de ton chef le somme oblivieux<sup>4</sup>,  
 A fin que ma douleur à ton oreille vienne,  
 Et que je mette encor ma levre sur la tienne,  
 T'embrassant en mon sein pour la derniere fois :  
 336 Car là bas aux Enfers, Adonis, tu t'en vois !  
 Pour le dernier adieu baise moy, je te prie :  
 Autant que ton baiser encores a de vie  
 Baise moy pour adieu : ton haleine viendra  
 340 Dans ma bouche & de là dans le cœur descendra,  
 Puis jusqu'au fons de l'ame, à fin que d'age en age

326. 78-87 *graphie* souleve

329. 67-87 Helas pauvre Adonis

330. 78-87 Par ta fascheuse mort toutes delices meurent !

331. 71-87 *graphie* esleve

341. 67-87 *graphie* au fons (*et fond*)

1. Usage antique, que R. trouvait dans l'idylle de Bion. Cf. Eschyle, *Choéph.* (Oreste coupe ses cheveux et les dépose sur la tombe de son père).

2. Faites éclater. Déjà vu dans l'hymne de Calais, t. VIII, p. 271, vers 313.

3. Tableautin très alexandrin. Cf. les peintures de Pompeï.

4. Qui fait oublier (latin *obliviosus*).

Je garde dans mon sein cest amoureux bruvage,  
 Qu'en tes levres baisant d'un long traict je boiray.  
 344 Humant je le boiray, & puis je l'envoieray  
 Pour le mettre en ta place au fond de ma poitrine,  
 Car desormais de toy jouïra Proserpine <sup>1</sup>.  
 Ainsi disoit Venus, qui, sa levre approchant  
 348 Sur les levres du mort, pleurant alloit cherchant  
 Les reliques de l'Ame, & les humoit en elle,  
 A fin de leur servir d'une tombe eternelle <sup>2</sup> :  
 Les baignoit de ses pleurs, & d'une haute voix  
 352 Remplissoit de douleurs les rochers & les bois,  
 S'esgratignoit la joue, & atteinte de rage  
 Se rompoit les cheveux, & batoit son visage. [50 v°]  
 Luy, tournant vers le ciel les yeux, fit un souspir,  
 356 Puis, pressé de la mort, il se laisse assoupir  
 Sans force & sans vigueur dans les bras de la belle,  
 Ainsi qu'on voit faillir sans cire une chandelle.  
 Si tost qu'el' le vit mort, Amour d'autre costé

342. 78-87 Je conserve en mon sein

344. 87 puis au cœur l'envoieray

346. 84-87 Car de toy desormais

348. 84-87 pleurante | 71-73 alloit cerchant

352. 84-87 Remplissoit les rochers, les rives & les bois

354. 78-87 & plomboit son visage

359. 64-67 Si tost qu'elle vit (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corr.* : 71-78  
 qu'el' le vit 84 qu'ell' le vit) | 87 Aussitost qu'il fut mort

1. Déesse des Enfers. Ce n'est pas ici une simple métaphore ; c'est l'expression d'une croyance antique : Adonis, qui symbolisait la puissance génératrice de la Nature, était aimé de Proserpine pendant les mois d'automne et d'hiver, puis ressuscitait au printemps, où Vénus le retrouvait. Cf. Théocrite, XV (les Syracusaines), 156 sq.

2. Geste de passion que Ronsard a plus d'une fois décrit. Ici, après avoir emprunté à Bion les dernières paroles de Vénus, il s'est souvenu pour ce quatrain de certains vers d'Ovide : *Met.*, VII, 861 ; XII, 424 ; *Ars amat.* III, 746. Déjà dans une ode de 1550 (tome II, p. 140) ; ci-après dans le Discours am. de Genevre, vers 341 et suiv. ; plus tard encore dans l'épitaque de Cl. de l'Aubespine (1571) et le « tombeau » du roi Charles IX (1574).



- 360 Luy a plustost que vent son regret emporté,  
 Si qu'elle, qui estoit nagueres tant esprise  
 D'Adonis, l'oblia pour aymer un Anchise,  
 Un pasteur Phrigien, qui, par les prés herbeux  
 364 De Xanthe recourbé, faisoit paistre ses beufs <sup>1</sup>.  
 Telles sont & seront les amitez des femmes,  
 Qui au commencement sont plus chaudes que flames :  
 Espointes de fureur, à la fin leur amour  
 368 Comme une belle fleur ne se garde qu'un jour <sup>2</sup>.

## L'ORPHÉE.

[51]

AU SEIGNEUR DE BRAY PARISIEN <sup>3</sup>.

Je chante icy, de Bray, les antiques fais d'armes,  
 Et les premiers combats de ces nobles gendarmes

367-368. 78-87 Ce ne sont que souspirs, mais en fin telle amour  
 Ressemble aux fleurs d'Avril qui ne vivent qu'un jour | *Bl. a remplacé*  
*telle amour par leur amour (corr. inutile)*

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, avecques une Eglogue*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Élegies, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Élegies, livre unique) 1578 et 1584 ; (Bocage royal, fin) 1587 et éd. suiv.

Titre. 78 Orphée (*sans dédicace*) | 84 L'Orphée, en forme d'Elegie | 87 Orphée. A Jacq. Auguste de Thou, seigneur d'Emery, Maistre des requestes de l'hostel du Roy.

1. 87 Je chante icy, de Thou

1. D'après l'hymne homérique à Vénus, et Théocrite, I (Thyrsis), 105 sqq. C'est de cette autre passion que la légende faisait naître Enée (cf. Virgile, *En. I*, 617 sq.).

2. Rapprocher de cette fin la *Jeune veuve* de La Fontaine, début.

3. Étienne de Bray figure parmi les « Tresoriers de guerre » en 1571, d'après Borrelli de Serres, *Rech. sur div. serv. publics*, t. III, p. 234. Brantôme le mentionne comme mari impuissant et cite à son sujet « un fort plaisant sonnet fait à la cour » (éd. Lalanne, t. IX, p. 97). Baïf lui a dédié un poème. Il n'est pas autrement connu. Aussi Ronsard jugea-t-il bon, à la fin de sa vie, de remplacer ici son nom par celui de l'illustre historien J. A. de Thou, qui s'en flatte dans ses *Mémoires*.

4 Fameux Arge-nauchiers, qui hardis, les premiers  
Sillonnerent la mer, hazardeurs mariniens <sup>1</sup>.

Je veux en les chantant me souvenir d'Orphée,  
Qui avoit d'Apollon l'ame toute echaufée,  
Et qui, laissant à part sejourner l'aviron <sup>2</sup>,  
8 Osa pincer la Lyre & répondre à Chiron <sup>3</sup>.

Ce fut au point du jour que la belle courriere  
Du Soleil apportoit aux hommes la lumiere,  
Ouvrant tout l'Orient & le semant de fleurs,  
12 Qui tomboient de son sein de diverses couleurs,  
Quand du mont Pelion la cime à haute crope  
Apparut à Tiphys, qui conduisoit la troppe <sup>4</sup>.

Incontinent Tiphys commença de ramer,  
16 Et à coup d'avirons de renverser la mer.  
La navire les suit, & la vague qui roue  
A l'entour du vaisseau fait escumer la proue.  
A tant ils sont venus dans le port désiré : [51 v<sup>o</sup>]  
20 La voile fut pliée & le pont fut tiré <sup>5</sup>.

3. 71-78 *graphie* nauchers | 84-87 *nochers*

4. 71-87 *graphie* hazardeux (*v. la note*)

12. 78-87 *en* diverses couleurs

13. 78-87 la verdoyante croupe (*à la rime troupe*)

15. 78-87 *commanda* de ramer

19. 87 A-tant ils sont entrez

---

1. J'ai conservé la forme « hazardeurs », qui est très ancienne (*v. Dictionn. de Godefroy*). — Il s'agit des Argonautes, dont l'expédition en Colchide fut chantée par Pindare, *Pyth.* iv, puis par Apollonios de Rhodes. Cf. t. III, p. 42 ; VII, p. 225 ; VIII, p. 257. — Ce début rappelle celui de l'*Enéide*.

2. C.-à-d. laissant reposer l'aviron. Cf. t. VIII, p. 259, note 1.

3. Fameux Centaure, fils de Saturne et de la nymphe Philyre. La légende en avait fait le précepteur d'Esculape et d'Achille. Cf. Pindare, *Pyth.* iii, début, et ci-après texte et notes.

4. Le mont Pelion en Thessalie. Tiphys « conduisait la troupe » en tant que pilote. Cf. Apollonios, *Argon.*, début.

5. La passerelle qui permet de débarquer.

Ils sautent contre terre, &, couchés sur la dure,  
S'endormirent au bruit de l'onde qui murmure <sup>1</sup>.

Il estoit presque nuit, & Vesper qui venoit

24 Desja le grand tropeau des astres amenoit,  
Quand le pere d'Achille, espoux de l'immortelle  
Thetis, mit en avant une parolle telle :

Mes plus chers compagnons, choisis entre les Grecs,

28 Levant un peu les yeux vous verrés icy pres <sup>2</sup>,  
Au feste de ce mont, dans un Antre effroyable,  
La maison de Chiron, le Centaure equitable :  
C'est luy qui donne loy aux habitans d'icy,  
32 Il ayme la Justice & d'elle il a soucy :

Il cognoist sans faillir, par longue experience,  
Des herbes & des fleurs la force & la puissance :

Il pousse quelque fois la Lyre, & quelque fois  
36 Il enfle le cornet, quelque fois le haut bois,  
Et sa voix & sa main exerce en la Musique,  
Car de l'un & de l'autre il entend la pratique.

A peine mon enfant, mon petit Achilin

40 Mon petit mignonet, mon petit poupin,  
Avoit trois ans parfaits, que Thetis le derobe,  
Et de nuit, le cachant dans les plis de sa robe,  
A Chiron l'apporta, pour avoir ce bon heur  
44 D'apprendre la vertu sous un tel gouverneur <sup>3</sup>.

21. 78-84 Ils sautent au rivage

21-22. 87 Ils sautent au rivage & des forests osterent Le bois pour  
leur souper qu'au bord ils apprestèrent

23. 87 Le jour s'embrunissoit

30. 67-87 Chiron, Centaure venerable

31. 84-87 C'est luy qui la loy donne

42. 71-87 dans le plis

1. La var. de 1587 s'inspire de Virgile, *En.* VI, 5 sqq.

2. Rimes phonétiques ; on prononçait les Grés.

3. Cf. Pindare, *Ném.* III, 43 à 63 ; déjà vu t. XI, « Institution pour l'adolescence du roy », début.

Je brusle de le voir, l'amitié paternelle  
 Ne sçauroit plus durer sans en sçavoir nouvelle.  
 Allons voir le Centaure en l'Antre & mon enfant : [52]

48 S'il vous plaist d'y venir, je marcheray devant.

Ainsi disoit ce Duc <sup>1</sup>, qui le premier s'avance  
 Devers l'Antre où Chiron faisoit sa demeurance.

Si tost qu'ils sont venus dedans l'Antre sacré <sup>2</sup>,  
 52 Ils ont, couché du long <sup>3</sup> sous l'ombre, rencontré  
 Le Centaure pelu, lequel pressoit la terre  
 De ses pieds de cheval, appuyé d'une pierre.

Pres de sa main estoit Achille l'enfançon,  
 56 Qui pousoit sur la Lyre une belle chanson :  
 Chiron s'en rejoüist, le baise & le caresse,  
 Et, le flatant, l'appelle un vray fils de Deesse.

Si tost qu'il vit entrer dedans son Antre ombreux  
 60 Par cas inespéré ces magnanimes Preux,  
 Il leur saillit au col, leur fit la bien venue,  
 Les appelle par nom, les baise, & les salue.  
 Il para sa maison de beaux tapis velus,  
 64 Dedans des vaisseaux d'or versa des vins eslus,

47. 71-87 & l'Antre

52. 67-73 Ils ont, tout estendu sous l'ombre | 78-87 Ils ont, à la ren-verse estendu

54. 87 appuyez d'une pierre

55. 78-87 Il avoit à main dextre Achille l'enfançon

61. 67-73 Les prend, leur saute au col | 78-87 Met sa main dans (84-87 en) leurs mains, leur fist la bien-venue

63-64. 67-73 Repara sa maison. . . | 78-84 Repara son manoir. . . | 87 Repara son manoir de tapis cramoisis, Dedans des vaisseaux d'or versa des vins choisis

1. C.-à-d. ce conducteur d'hommes. Pelée (désigné par périphrase au vers 25) était, en effet, le chef de l'expédition.

2. Pour ce qualificatif, v. ci-dessus Hymne de l'Autonne, vers 35, note. Au reste, on le trouve déjà dans Pindare, *Pyth.* ix, str. 2.

3. On dit encore : tout de son long.

Ronsard, XII.

Fist apprestre la table & joyeux les festie <sup>1</sup>  
De viande de porc & de chevre rostie.

- 68 Apres que le desir de manger fut osté <sup>2</sup>,  
Et que le vin dernier par ordre fut gousté <sup>3</sup>,  
Le Centaure s'éleve & pincetant sa Lyre,  
Pour inviter Orphée, une chanson va dire <sup>4</sup>.

- L'homme perd la raison qui se mocque des Dieux :  
72 Ils sont de nostre affaire & de nous soucieux,  
Et du ciel ont là haut toute force & puissance  
Sur tout cela qui vit & prent icy naissance <sup>5</sup>.

- Jadis vivoit en Crete un homme dont le nom [52 v°]  
76 Estoit Ligde, assés bas d'avoir & de renom,  
Qui haïssoit à mort la race feminine,  
Comme race inutile, envieuse & maligne.  
Quand son espouse fut prochaine d'acoucher,  
80 Il luy dist : Teletuse, autant que je suis cher  
A toy, que je cognois fidelle à ma famille,  
Quand tu acoucheras, si tu fais une fille,  
Je te pry, sans pitié qu'on la face mourir,  
84 Et si c'est un garson qu'on le face nourrir :

65. 78-84 Les fist seoir contre terre... | 87 Les fist selon leur grade  
asseoir & les festie

80. 67-73 Luy redist, Teletuse | 78-87 Luy dist, Ma Teletuse

1. Forme dialectale pour festoyer, syn. de régaler. Cf. t. III, p. 211 ; IX, p. 136.

2. Cet alinéa et le passage qui précède, depuis le vers 27, sont paraphrasés des *Argonautiques* du pseudo-Orphée, 377 et suiv.

3. Le « vin dernier », c'est ici le vin fin qu'on sert en dernier lieu ; « par ordre » signifie que les convives ont bu l'un après l'autre, peut-être en commençant par le chef. Cf. l'Eglogue ci-dessus, vers 79.

4. Le mot « chanson » a ici le sens général de chant, récit en vers.

5. Ce début sentencieux vient peut-être de Théognis (vers 133 sqq.), qui, s'étant fait l'éducateur du jeune noble Cynos, suivait les préceptes que la tradition, recueillie par Pindare, prêtait à Chiron (cf. Pindare, *Pyth.* iv, antistr. 5 ; vi, str. 3 ; ix, antistr. 2). En tout cas, c'est la moralité qui se dégage de bon nombre des *Métamorphoses* d'Ovide, notamment du récit qui suit, tout entier emprunté à cette œuvre, livre IX, 667 à 791.

La charge d'une fille est toujours odieuse,  
Et celle d'un garçon n'est jamais soucieuse.

Le soir que Teletuse eut ce commandement,

- 88 Lucine s'aparut à son lit clèrement,  
Aveques Bubastis, Anubis & Osire <sup>1</sup>,  
Et le Dieu qui defend de son secret ne dire <sup>2</sup> :  
Et luy dist : Teletuse, il ne faut perdre cœur,  
92 Bien que de ton mary soit dure la rigueur,  
Je n'ay pas regeté ta requeste en arriere,  
J'ay tes vœux exaucés, tes pleurs & ta priere :  
Et pource hardiment, t'assurant sur ma foy,  
96 Garde l'enfantement qui sortira de toy,  
Ou soit fille, ou soit fils. Ainsi dist l'Immortelle,  
Et soudain la pauvreté enfante une femelle,  
Laquelle, ô Teletuse, en cachete tu fis  
100 Nourrir pour un garçon, & la nommas Yphis,  
Du nom de son ayeul. Or sa face fut telle  
Qu'autant elle sembloit une jeune pucelle  
Qu'un jeune damoyseau, tenant le milieu d'eux, [53]  
104 Et son acoustrement estoit propre à tous deux.

Si tost que quatorze ans ses tetins firent poindre,  
Son pere la voulut par mariage joindre

88. 64-67 *graphie* Lusine (*éd. suiv. corr.*)

95. 87 *Pource*, sans avoir peur

1. Divinités égyptiennes nommées par Ovide, *op. cit.*, 687 à 693. Ronsard a remplacé Inachis (= Isis, fille d'Inachus) par Lucine, déesse latine qui présidait aux accouchements et qu'Ovide nomme. d'ailleurs, au vers 698. Cf. une ode de 1550, au tome II, p. 114 et suiv. Sur le culte d'Osiris, v. encore Tibulle, I, 7, 25 sqq.

2. C.-à-d. qui défend de dire son secret (tournure gréco-latine). Il s'agit d'Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris, qui remplaça Horus à l'époque des Ptolémées. Ovide le désigne également par périphrase :

Quique premit vocem, digitoque silentia suadet.

On le représentait, en effet, avec un doigt sur la bouche, en signe de silence.



Aveques la pucelle Ianthe, dont les yeux  
 108 Avoient gagné le cueur de tous les amoureux.  
 Ils s'entreaymoient tous deux, mais d'une amour diverse :  
 O que tu es, Venus, une dame perverse,  
 Qui fais en accordant deux cueurs desacorder !  
 112 Une vierge ayme l'autre, & ne peuvent s'ayder,  
 Leur sexe le defend : puis nulle creature  
 Ne peut forcer soymesme & les loix de Nature.

Deux ou trois jours devant qu'il fallut espouser,  
 116 Le pauvre fiancé ne pouvoit reposer,  
 Et disoit à par soy : Que je suis miserable !  
 Fut il onques amour à la mienne semblable ?  
 Amour fait une esprouve en moy d'un nouveau feu,  
 120 Feu qui n'avoit jamais en son regne esté veu.  
 Le soucy qui me tient est monstrueux prodige.  
 Le vouloir de mon pere à Ianthe m'oblige,  
 Nature m'en absout : las ! & puis que les cieux  
 124 Me furent en naissant ennemis envieux  
 Me faisant une femme, ils devoient tout sur l'heure  
 M'envoyer au rivage où Cerbere demeure.  
 Une pucelle m'ayme, ô cruauté d'aymer !  
 128 Et pucelle ne puis sa flamme consommer.

Tu exerces, Amour, sur mon cueur ta malice :  
 On ne voit qu'une vache ayme une autre genisse,  
 La jument la jument, la brebis la brebis, [53 v°]  
 132 La biche n'ayme point l'autre biche : & je suis  
 Seule pucelle au monde ayment une pucelle,  
 Forçant la majesté de la loy naturelle.

Las ! je suis d'un pays où les monstres ont lieu <sup>1</sup> :

107-108. 78-87 Aveq' la fille Ianthe, Ianthe dont les yeux S'estoient  
 de mille amans rendus victorieux

128. 71-78 sans flamme (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

1. De la Crête, où se passèrent des choses monstrueuses.

- 136 Jadis Pasiphaé, la fille de ce Dieu  
 Qui conduit par le ciel le beau cours de l'année,  
 S'enflamma d'un toreau, d'amour desordonnée <sup>1</sup> :  
 Mais, s'il faut dire vray, de cela qu'elle aymoît
- 140 Elle esperoit jouïr : l'ardeur qui l'enflammoit  
 Promettoit garison à sa peste enragée :  
 Aussi de sa fureur elle fut soulagée <sup>2</sup>.  
 Mais quand pour mon secours Dedale reviendroit <sup>3</sup>,
- 144 Mon sexe feminin changer ne se voudroit  
 En celuy d'un garçon, & son art inutile  
 Ne pourroit transformer ma nature debile.  
 Que veux-tu dire, Yphis, change de pensement,
- 148 Ne te laisse tromper d'amour si sottement :  
 Chasse moy loing ce feu que tu ne peux esteindre,  
 Et n'espere monter où tu ne peux atteindre.  
 Ce que tu es regarde, ô pauvre fille, & mets
- 152 En un lieu concedé tes amours desormais.  
 Ne t'enfle point le cueur d'esperance incertaine,  
 Car apres, aussi bien <sup>4</sup>, l'effet la rendroit vaine.  
 Las! ne vois tu pas bien que rempart ny chasteau,
- 156 Ny rocher, ny forest, ny abondance d'eau,  
 Ny la creinte d'un pere, ou la garde d'un frere,  
 La suyte d'une sœur, le presche d'une mere  
 Ne t'empeschent d'aymer & de jouïr du bien [54]
- 160 Que Nature plus forte empesche d'estre tien ?  
 Les cieux, bien que cruels, m'ont fait naistre tresbelle :  
 Mon pere à mon desir ne se monstre rebelle,

1. Pasiphaé, femme de Minos, était d'après la légende fille du Soleil et de Perséis. Son amour pour un taureau et son union avec lui ont été racontés par Virgile (*Buc.* VI) et par Ovide (*Ars amat.*, I, 289 sqq.).

2. S'étant introduite dans l'intérieur d'une génisse en bois, que revêtait une peau de vache, elle put être « couverte » par le taureau trompé par les apparences. V. encore Properce, III, 19, 11 sqq.

3. Fameux ingénieur Crétois, qui avait fabriqué ladite génisse.

4. Cette expression, reprise plus loin (vers 252), signifie : tout autant.

De rien fors que du mien mon cuer n'est desireux,  
 164 Et toutefois, hélas ! je ne puis estre heureux.  
 Nature ne le veut, qui la misere egalle  
 Me fait souffrir icy du babillart Tantalle <sup>1</sup> :  
 Je meurs de soif en l'eau, & si l'eau ne me fuit <sup>2</sup>,  
 168 Et de faim au milieu des pommes & du fruit.

Ianthe, d'autre part, non moins passionnée  
 Qu'Yphis, de jour en autre appelloit Hymenée,  
 La nopciere Junon <sup>3</sup>, & beaucoup luy tardoit  
 172 Que la torche desja devant elle n'ardoit :  
 Mais au contraire Yphis contrefait la malade,  
 Elle ferme sa chambre, elle a la couleur fade,  
 Jaune comme safran, le sourcil & le front  
 176 Tombés sur les genoux de tristesse luy sont.

Après avoir long temps usé de ses desfaites,  
 Dissimulant son mal par langueurs contrefaites,  
 Plus ne restoit qu'un jour qu'on les devoit lyer,  
 180 Et solemnellement ensemble marier,  
 Quand Teletuse, ostant l'ornement de sa teste,  
 Vint au temple d'Isis & fit cette requeste,  
 Sa fille la suyvant : O Deesse qui tiens  
 184 Et Memphis & Pharos, & toy fleuve <sup>4</sup> qui viens

163. 67-87 De rien sinon du mien

164. 71-87 il ne peut estre heureux

171. 78-87 La pronube Junon

172. 78-87 Que la torche nopciere à la porte n'ardoit

176. 84-87 Tombez sur le menton

1. Puni aux Enfers pour avoir trop parlé : il avait révélé les secrets des Dieux, dont il avait été longtemps le grand prêtre, ou, selon une autre légende, le convive.

2. C.-à-d. : et pourtant l'eau ne me fuit pas. Mon supplice est égal à celui de Tantale, mais il en diffère par là. Ovide dit plus simplement : « mediis sitiemus in undis » (*Met.*, IX, vers 761).

3. Junon qui préside aux hymens ; calqué sur le latin d'Ovide : Pronuba Juno » (vers 762). Cf. Virgile, *En.* IV, 165.

4. Il s'agit du Nil et des sept bouches de son delta : « et septem digestum in cornua Nilum » (Ovide, vers 774).

- Par sept portes ouvert au sein de la marine,  
 Prestés moy vostre oreille exorable & benigne.  
 J'ay suivy ton conseil, par toy seule j'ay fait [54 v°]
- 188 (Si forfait il y a) l'equitable forfait :  
 Ma fille n'en peut mais, ô puissance treshaute,  
 Si malheur en advient, à nous en est la faute,  
 A toy de commander, & à moy d'obeir!
- 192 Les Dieux, qui sont benins, ne voudroient pas trahir  
 » Par leur commandement l'humaine creature :  
 » Leur parolle autrement ne seroit qu'une injure.  
 Ainsi dist Teletuse, & le temple immortel,
- 196 Le cistre<sup>1</sup>, les flambeaux, les portes & l'autel  
 S'esmeurent tout d'un coup, signe que la Déesse  
 Vouloit comme certaine accomplir sa promesse.  
 Hors du temple sortie à peine n'estoit pas
- 200 La mere, quand Yphis la suit d'un plus grand pas,  
 En lieu d'un teint vermeil une barbe follete  
 Cotonne son menton, sa peau tendre & doillete  
 Devint forte & robuste, & la masle vigueur
- 204 Luy echaufa le sang, les membres & le cueur :  
 Ses cheveux sont plus courts que de coustume, & somme  
 En lieu d'une pucelle elle devint un homme.  
 A tant se teut Chiron, & d'une autre façon
- 208 Orphée en soupirant commence une chanson<sup>2</sup> :  
 Que je serois heureux si jamais Hymenée  
 Ne m'eust en mariage une femme donnée !  
 Le regret de ma femme est cause que les pleurs
- 212 M'accompagnent les yeux & le cueur de douleurs.

186. 67-87 Preste moy ton oreille

1. Instrument de musique dont les Egyptiens se servaient dans les cérémonies du culte d'Isis : « crepuitque sonabile sistrum » (Ovide, vers 784).

2. Même remarque que ci-dessus, vers 70.

- Un jour qu'elle fuyoit l'amoureux Aristée <sup>1</sup>,  
 Le long d'une prairie, en un val escartée,  
 Elle fut d'un serpent, qui vers elle accourut, [55]  
 216 Morse dans le talon, las ! dont elle mourut <sup>2</sup>.  
 Après que le troupeau des Nymphes l'eut gemie,  
 Clochante elle descend, toute pasle & blesmie,  
 Là bas dans les enfers : & moy soubs un rocher  
 220 Voyant le Soleil poindre & le voyant coucher <sup>3</sup>,  
 Sans cesse je pleurois, soulageant sur ma Lyre,  
 Bien que ce fust en vain, mon amoureux martyre <sup>4</sup>.  
 A la fin, desireux de retrouver mon bien,  
 224 Desesperé je saute au creux Tenarien <sup>5</sup> :  
 J'entray dans le bocage effroyable de creinte,  
 Je vy les Manes vains qui ne vollent qu'en feinte <sup>6</sup>,  
 Et le cruel Pluton, des hommes redouté,  
 228 Et sa femme impiteuse <sup>7</sup> assise à son costé,  
 Dure, fiere, rebelle, impudente, inhumaine,  
 Dont le cueur n'est flechy par la douleur humaine.  
 Vers Pluton je m'adresse & remply de soucy,  
 232 Ayant la Lyre au poing, je le supplie ainsi :

213. 64-67 d'Euristée | 71-78 Euristée (double erreur ; éd. suiv. corr.)

216. 78-87 Morse dans le talon, dont la pauvre mourut

230. 67-87 la priere humaine

1. Le récit d'Orphée est, sauf la fin, emprunté à Ovide, *Met.*, X, début, et à Virgile, *Georg.* IV, 454 sqq., par « contamination ».

2. Mordue au talon, ce dont elle mourut ; traduit d'Ovide, *loc. cit.* :  
 Decidit, in talum serpentis dente recepto.

Pour le participe « morse », cf. la double forme : tors et tordu.

3. C.-à-d. du matin au soir.

4. Trois vers presque traduits de Virgile, *loc. cit.*, 464 à 466.

5. L'une des entrées des Enfers païens, au cap Ténare en Laconie.

6. C.-à-d. dans notre imagination. Virgile compare en effet les Mânes à des oiseaux (*Georg.* IV, 473) ; il dit d'eux *volitant, volabant* (*En.* VI, 329 et 706). Ronsard les compare tantôt à des grillons (ci-après, vers 270), tantôt à des oiseaux (ci-après, élégie *De vous & de fortune*, vers 141).

7. Impitoyable ; cf. le vers 230.

O Prince, qui par sort est Roy de ce bas monde,  
Où descend tout cela que Nature feconde  
A conceu de mortel ! ô Prince l'heritier

236 De tout cela qui vit dedans le monde entier,  
Je ne viens pas icy pour enchesner Cerbere <sup>1</sup>,  
Ny pour voir les cheveux de l'horrible Megere <sup>2</sup>.  
Ma femme, qu'un serpent a morse dans le pié <sup>3</sup>,  
240 Me fait venir vers toy pour y trouver pitié.

J'ay long temps differé un si fascheux voyage,  
Mais Amour a veincu mes pieds & mon courage.  
C'est un Dieu qui là haut est bien cogneu de tous, [55 v°]  
244 Et je croy qu'icy bas il l'est aussi de vous,  
Et comme nous au cueur avés receu sa playe <sup>4</sup>,  
Si la fable qu'on dit de Proserpine est vraye <sup>5</sup>.

Pour ce je te supply par ces lieux plains d'effroy,  
248 Par ce profond Chaös, par ce Silence coy,  
Par ces Images vains <sup>6</sup>, redonne moy ma femme,  
Et refile à sa vie une nouvelle trame.  
Toute chose t'est deue <sup>7</sup>, & le cruel trespas  
252 Aussi bien à la fin nous ameine ça bas :  
Nous tendons tous icy, & ta grand court planiere,  
Qui reçoit un chacun, est la nostre derniere :  
Et ne se faut chaloir mourir en quelque endroit <sup>8</sup>,

236. 67-84 De tout le bien qui croist | 87 De tout genre qui vit

246. 87 Si l'histoire

255-256. 67-87 guillemets

1. Comme l'avait fait Hercule.

2. L'une des trois Furies, figurées avec des serpents dans les cheveux.

3. V. ci-dessus, vers 216.

4. Au sens du latin *plaga*, coup, blessure.

5. Allusion au rapt de Proserpine par Pluton (Ovide, *Met.*, V).

6. Le mot « image » était des deux genres au xvi<sup>e</sup> siècle, le plus souvent du masculin.

7. Cf. Horace, *Ep. ad Pis.*, 63 : *Debemur morti nos nostraque*. Mais R. suit ici Ovide. *loc. cit.*, 32 : *Omnia debemur vobis*.

8. Il ne faut se soucier de l'endroit où l'on meurt, quel qu'il soit.



- 256 Car pour venir à toy le chemin est tout droit.  
 Donques, ô puissant Roy, si onques Proserpine  
 Par une douce amour t'eschaufa la poitrine,  
 Redonne moy ma femme : apres qu'elle aura fait  
 260 Et parfourny le cours de son age parfait,  
 A toy s'en reviendra. Ma requeste n'est grande,  
 Sans plus un usufruit pour present je demande.  
 Ou bien, si les rochers t'environnent le cueur,  
 264 Et si fier tu ne veux aleger ma langueur,  
 Si tu es, comme on dit, un Prince inexorable,  
 Je veux mourir icy, sur ce bord miserable :  
 Je ne veux retourner sans ma femme, & tu peux  
 268 Icy te rejoûir de la mort de tous deux <sup>1</sup>.  
 Faisant telle oraison, les ames sont venues,  
 Ainsi que gresillons <sup>2</sup>, greslettes & menues,  
 Pepier à l'entour de mon Luc qui sonnoit, [56]  
 272 Et de son chant piteux <sup>3</sup> les Manes estonnoit <sup>4</sup>.  
 La Parque, que jamais pleurer on n'avoit veue,  
 Escoutant ma chanson à pleurer fut esmue.  
 Tantale n'eut soucy de sa punition,  
 276 Sisiphe de son roc, de sa roue Ixion :  
 En repos fut la cruche & la main des Belides <sup>5</sup>,  
 Et dit on que long temps des fieres Eumenides  
 La face en larmoyant de pitié se paslit,

264. 87 Si tu ne veux cruel alleger ma langueur

279. 87 de frateur se pallit

1. Toute cette prière d'Orphée vient d'Ovide, *loc. cit.*, 17 à 39.

2. Forme dialectale pour grillons. Cf. t. X, p. 367, note 4 ; le rapprochement est à faire aussi pour le mot « pepier », appliqué dans les deux passages à la voix des Mânes. Virgile leur donne une voix menue, *exiguam vocem* (*En.* VI, 492), qu'il compare au susurrement des abeilles (*ibid.*, 707 sq.).

3. C.-à-d. : digne d'inspirer la pitié.

4. Virgile dit seulement : *At cantu commotæ... Umbrae ibant tenues* (*loc. cit.*, 471 sq.) ; Ovide : *Exsangues flebant animæ* (*loc. cit.*, 41).

5. Les Danaïdes, petites-filles de Belus, roi légendaire de l'Egypte.

- 280 Tant ma douce chanson le cueur leur amolit !  
 Pluton, qui eust pitié d'un mary si fidelle,  
 Me redonna ma femme avec une loy telle :  
 De ne retourner point en arriere mes yeux
- 284 Tant que j'eusse reveu la clarté de nos cieux <sup>1</sup>.  
 Un sentier est là bas tout obscur & tout sombre,  
 Entremeslé de peur & d'une mauvaise ombre :  
 Par ce chemin je sors, & ja presque j'avois
- 288 Passé le port d'Enfer, les rives & le bois,  
 Quand las ! vaincu d'amour je regarde en arriere,  
 Et mal caut je jetté sur elle ma lumiere <sup>2</sup>,  
 Faute assés pardonnable en amour, si Pluton
- 292 Sçavoit hélas ! que c'est que de faire pardon <sup>3</sup>.  
 Là mon labeur fut vein, s'écoulant en risée,  
 Là du cruel Tyran la pache fut brisée <sup>4</sup>.  
 Je voulois l'embrasser, quand sa piteuse voix <sup>5</sup>,
- 296 Comme venant de loing, j'entendy par trois fois :  
 Quel malheureux destin nous perd tous deux ensemble ?  
 Quelle fureur d'amour nostre amour desassemble ?  
 Pour m'estre trop piteux <sup>6</sup> tu m'as esté cruel. [56 v°]

282. 84-87 à condition telle

283. 87 Que je ne tournerois en arriere mes yeux

286. 84-87 & de frayeur & d'ombre

290. 78-87 graphie je jettay

293. 64-67 & s'escoulant (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

294. 87 Là fut de ce Tyran la promesse brisée

1. C.-à-d. : jusqu'à ce que j'eusse revu. Tout le passage est paraphrasé d'Ovide, *loc. cit.*, 40 à 52.

2. Le mot correspond au latin *lumina*, qui dans la langue poétique désignait les yeux. R. le trouvait avec ce sens dans Ovide appliqué à Orphée (*loc. cit.*, 51), et dans Virgile appliqué à Eurydice (*loc. cit.*, 496) ; mais son emploi au singulier rend le vers obscur.

3. Depuis le vers 289, R. a quitté Ovide pour suivre uniquement le récit de Virgile, *Georg.* IV, 488 sqq. Il l'imité de près jusqu'au vers 316.

4. La pache = le pacte ; terme dialectal, condamné par Vaugelas.

5. C.-à-d. : sa voix digne de pitié.

6. C.-à-d. : pour avoir eu par amour trop de pitié de mon sort.

300 Adieu, mon cher espoux, d'un adieu eternel :  
 Le destin me rapelle en ma place ancienne,  
 Et mes yeux vont noüant dedans l'eau Stygienne <sup>1</sup>.  
 Or adieu, mon amy ! je remeurs de rechef,

304 Une nuit ombrageuse environne mon chef <sup>2</sup>.

Par trois fois retourné je la voulus reprendre,  
 Et l'ombre par trois fois ne me voulut attendre,  
 Se desrobant de moy, & s'enfuyant devant

308 Comme un leger festu s'en fuit poussé du vent.  
 Helas qu'eussay-je fait ! de quelle autre priere  
 Eussay-je peu fleschir Proserpine si fiere !  
 Ma pauvre fenime estoit desja de l'autre bord !

312 Et le nocher d'enfer ne m'osroit plus le port.

Je fus sept moys entiers soubs un rocher de Thrace,  
 Pres du fleuve Strymon couché contre la place <sup>3</sup>,  
 Pleurant sans nul confort, & souspirant dequoy

316 Je n'estois retourné la demander au Roy.

Las (disois-je à part moy) que je suis miserable !  
 Apres avoir trouvé Pluton si favorable,

Je devois retourner pour chanter devant luy :

320 Et s'il n'eust eu pitié de mon extreme ennuy,

Je devois envoyer l'ame desconfortée

302. 87 en l'onde Stygienne

307. 67-87 & s'envola devant

308. 67-87 Comme un leger festu s'en-vole par le vent

311. 1623, *Bl.* sur l'autre bord (*corr. inutile*)

321. 87 mon ame despitée

---

1. Mes yeux vont nageant dans les ondes du Styx, c.-à-d. commencent à subir l'influence somnifère de ces ondes infernales (v. ci-dessus, H. de l'Hyver, vers 283). R. traduisait ainsi le « condit natantia lumina somnus » de Virgile, *loc. cit.*, 496.

2. Ce petit discours virgilien, répété par l'écho des Enfers, valait mieux, du moins aux yeux de Ronsard, que le bref « Supremum vale » d'Ovide.

3. Pour ce fleuve, v. ci-dessus Hymne de l'Hyver, vers 109.

Hors de ce pauvre corps soubz l'onde Acherontée <sup>1</sup>,  
 Et noyer desoubz l'eau mon corps & mon soucy,  
 324 Pour ne languir en vain si longuement ainsi.  
 De jour en jour suyvant s'amenuisoit ma vie,  
 Je n'avois de Bacus ny de Ceres envie <sup>2</sup>,  
 Couché plat sur la roche, & de moy ne restoit [57]  
 328 Qu'une voix qui ma femme en mourant regretoit <sup>3</sup>,  
 Quand, oyant d'Helicon ma plainte si amere,  
 Aveques ses huit sœurs, voicy venir ma mere <sup>4</sup>,  
 Qui me leva de terre & repoussa la mort,  
 332 Qui desja de mon cœur avoit gaigné le fort.  
 Mon fils, ce me disoit, l'amour qui est entrée  
 Dans ton cœur s'en fuyra en changeant de contrée :  
 En traversant la terre, & en passant la mer,  
 336 Tu perdras le soucy qui vient de trop aymer <sup>5</sup>.  
 Pour ce, si le desir de louënge t'anime,  
 Reveille la vertu de ton cœur magnanime,  
 Et suy les nobles Preux, qui loing de leur maison  
 340 S'en vont de sur la mer compagnons de Jason.  
 Ainsi pour me garir me disoit Calliope,  
 Ainsi, fuyant amour, je vins en cette trope,  
 Non tant pour voir la mer, ses vens & ses poissons,

327. 84-87 Couché plat contre terre

334. 78-84 s'enfuira si tu changes contrée | 87 se doit perdre en changeant de contrée

335-336. 67-87 guillemets

338. 64-67 & ton cœur (erreur typ.; éd. suiv. corr.)

341-342. 78-87 Ainsi pour mon profit... Ainsi fuyant mon mal

1. Synonyme d'inferral, comme « Stygien » au vers 302.

2. C.-à-d. ni de vin, ni de pain,

3. Encore inspiré par Virgile, *loc. cit.*, 525 sq. Mais ce qui suit jusqu'au vers 344 semble être une invention de Ronsard, très opportune, puisqu'elle explique la présence d'Orphée parmi les Argonautes.

4. Calliope, suivie des huit autres Muses.

5. C'est un des moyens que recommande Ovide en son *Rem. amoris*, et auquel recourut Properce, III, 21.

344 Que pour te voir, Chiron, & oyr tes chansons <sup>1</sup>.

A tant se teut Orphée, & les bestes sauvages  
Erroient devant la porte : oyseaux de tous plumages  
Volletoient de sur luy, & les pins, qui baissoient

348 Les testes pour l'oyr, devant l'Antre dansoient <sup>2</sup>,

Tant leur plaisoit le son d'une si douce Lyre,  
Que depuis dans le Ciel les Dieux ont fait reluire <sup>3</sup>.

CHANSON <sup>4</sup>

[57 v°]

Douce Maistresse, touche  
Pour soulager mon mal  
3 Mes levres de ta bouche  
Plus rouge que corail :  
D'un doux lien pressé  
6 Tiens mon col embrassé <sup>5</sup>.

344. 78-84 Que pour guarir d'amour | 87 Que pour guarir mon mal | 78-87 *graphie* ouyr tes chansons

348. 78-87 *graphie* pour l'ouyr

350. 87 ajoute ce quatrain : De Thou mignon des Cieus, en te voulant donner L'honneur que je te doy, toy qui peux estonner De tes vers excellens les vers du premier age, J'honore de ton nom mon nom & mon ouvrage

ÉDITIONS : *Les Quatre saisons de l'an, avecques une Eglogue*, etc., plaquette de 1563, formant le Premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Amours, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1587 et éd. suiv.

3. 84-87 Ma bouche de ta bouche

1. Ici, et au vers 348, le mot *oyr* fait deux syllabes, comme son autre *graphie* : *ouyr*. Cf. ci-dessus, *Eglogue*, vers 25 et 60.

2. Ce quatrain s'inspire encore d'un vers de Virgile, *loc. cit.*, 510 :

Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus,

ou d'Ovide, *Met.*, XI, début.

3. La constellation nommée la Lyre. Cf. Hygin, *Poët. astron.*, livre II, article *Lyra*.

4. S'adressait très probablement à Isabeau de Limeuil, et cela pour le compte du prince Louis de Condé (v. ci-dessus l'épître-préface des *Nouvelles poësies*, qui semble y faire allusion). Mais en l'écrivant Ronsard « contentait son esprit » (v. la fin du *Cyclope*, t. X, p. 290, n. 3).

5. Cf. J. Second, *Bas*, v, début, et *passim*.

Puis face dessus face  
 Regarde moy les yeux,  
 9 Afin que ton trait passe  
 En mon cœur soucieux,  
 Lequel ne vit si non  
 12 D'Amour & de ton nom.

Je l'ay veu fier & brave,  
 Avant que ta beauté  
 15 Pour estre son esclave  
 Doucement l'eust donté,  
 Mais son mal luy plaist bien  
 18 Pourveu qu'il meure tien <sup>1</sup>.

Belle, par qui je donne  
 A mes yeux tant d'esmoy,  
 21 Baise moy, ma mignonne,  
 Cent fois rebaise moy.  
 Et quoy faut il en vain  
 24 Languir dessus mon sein <sup>2</sup>?

Maistresse, je n'ay garde [58]  
 De vouloir t'esveiller,  
 27 Heureux quand je regarde  
 Tes beaux yeux sommeiller,  
 Heureux quand je les voy  
 30 Endormis dessus moy <sup>3</sup>.

11. 84-87 Cœur qui ne vit sinon

16. 78-87 Du sein me l'eust osté

24. 84-87 dessus ton sein

30. *C'est bien le texte de toutes les anc. éd. | Bl. dessous moy (erreur typ., ou correction inutile)*

1. Souvenir de Pétrarque, *passim*, et de Marulle : Donec liber eram... Cf. la chanson *Quand j'estois libre...* (t. VII, p. 234).

2. Cf. Catulle, V, 7, et J. Second, *Eleg.*, I, 5, 23.

3. Cf. J. Second, *Eleg.* II, 9, Ad somnum, début. Mais ici l'amante feint de dormir, tandis que chez Second elle dort vraiment.



Veux tu que je les baise  
 Afin de les ouvrir <sup>1</sup> ?  
 33 Hâ tu fais la mauvaise  
 Pour me faire mourir.  
 Je meurs entre tes bras,  
 36 Et s'il ne t'en chaut pas <sup>2</sup> !

Hâ, ma chere ennemie,  
 Si tu veux m'apaiser,  
 39 Redonne moy la vie  
 Par l'esprit d'un baiser <sup>3</sup>.  
 Hâ ! j'en ay la douceur  
 42 Senty jusques au cœur.

C'est une douce rage,  
 Qui nous poingt doucement,  
 45 Quand d'un mesme courage  
 On s'ayme incessamment :  
 Heureux sera le jour  
 48 Que je mourray d'amour <sup>4</sup>.

## FIN

42. 78 Sentie au fond du cœur  
 41-42. 84-87 Ha. j'en sens la douceur Couler jusques au cœur  
 43. 78 C'est une brusque rage  
 46. 78 On s'aime ardemment  
 43-46. 84-87 J'aime la douce rage D'amour continuel, Quand d'un  
 mesme courage Le soing est mutuel

1. Note de Belleau : Cette mignardise est prise de Properce [II, 15, 7] :  
 Illa meos somno lassos patefecit ocellos  
 Ore suo, & dixit : Siccine lente jaces ?  
 mais la fin de ce distique a plutôt inspiré les vers 23 et 24.

2. C.-à-d. : Et pourtant cela t'est indifférent. Déjà vu souvent, par ex. au t. IV, p. 84 et 87. Cf. Pétrarque, s. *Amor m'ha posto*, 4 : « e voi non cale » ; l'expression remonte aux troubadours, Arnaud Daniel, Geofroy Rudel, etc. (v. Ch. Gidel, thèse de Paris, 1857, p. 164).

3. Cf. Second, *Bas.* xvi, 39 sq. : Et vitam mihi longi Reddes afflamine basii. — Après ce vers, la femme donne le baiser, d'où les deux vers suivants.

4. Cf. Ovide, *Am.*, II, 10, fin. — Second, *Bas.* xiii, fin. — Sur l'ensemble de cette chanson, v. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 530.



LE  
SECOND LIVRE

SONET

[59 v°]

A H. LUILLIER, SEIGNEUR DE MAISONFLEUR,  
GENTILHOMME SERVANT DE LEURS MAGESTÉS <sup>1</sup>.

Quand Apollon auroit fait un ouvrage  
A qui, Luillier, le sçauroit il donner,  
Sinon à toy qui pourois estonner  
4 De tes beaux vers les vers du premier age <sup>2</sup> ?

Qui de chanter & du Luth sçais l'usage,  
Qui ne voulant en France sejourner  
As veu l'Asie, & le jour retourner,

8 Quand au matin il refait son voyage <sup>3</sup>.

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 4<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 : (Sonnetts à diverses personnes) 1578. — Supprimé en 1584. — Réimprimé dans le *Recueil des P. R.*, 1609 et éd. suiv.

Titre 73-78 A Monsieur Lansac le jeune, Seneschal d'Agenois

2. 73-78 A qui, Lansac

5. 71-78 as l'usage

1. Sur ce personnage, v. le tome X, p. 213 ; on y retrouvera sous une autre forme le compliment hyperbolique du premier quatrain. Le Lansac de la var. est Guy de S. Gelais, fils aîné de Louis de S. Gelais, mentionné dans l'Eglogue qui suit, vers 107. On l'appelait Lansac le jeune, parce que Catherine de Medicis l'avait attaché à son « cabinet » en même temps que son père (*Dictionn. de la Noblesse*, de La Chesnaye des Bois).

2. C.-à-d. les vers des poètes de l'antiquité gréco-latine.

3. Je pense qu'il s'agit seulement du proche Orient. Nulle trace de ce voyage dans les rares notices consacrées à L'Huillier de Maisonfleur, ni dans Brantôme, ni dans l'article d'Edm. Pilon, *Amours mortes*.

- Qui de l'Amour cognois les passions,  
 Qui de la Cour sçais les affections,  
 11 Né pour les Dieux & les hommes (ce semble).  
 Te voulant donc de ce livre estrener <sup>1</sup>,  
 Ce n'est, Luillier, à un seul le donner,  
 14 C'est le donner à mille hommes ensemble.

## EGLOGUE.

[60]

## DAPHNIS ET THYRSIS.

- Deux freres pastoureux qui avoient pris naissance  
 De Pan, qui commandoit n'a guieres à la France <sup>2</sup>,  
 Tous deux d'age pareils, se r'encontrant un jour,  
 4 Aprindrent aux forets à parler de l'amour :  
 Tous deux avoient appris d'enfler les cornemuses,  
 L'un desoubs Amyot, le grand amy des Muses <sup>3</sup>,

12. 78 de ces vers estrener

13-14, 73-78 Ce n'est, Lansac, à un seul le (78 les) donner, C'est le (78 les) donner

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.). — *Œuvres* (Elegies, 4<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Eclogues) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 67-73 Eclogue. Carlin et Xandrin | 78-87 Eclogue. Les pasteurs, Carlin, Xandrin, Lansac

6. 87 grand ministre des Muses

1. Ce mot a ici le sens général d'offrir, de dédier un livre, de façon que le destinataire en ait la primeur.

2. Pan, c'est le roi Henri II (comme dans les églogues de Marot c'est François I<sup>er</sup>). Ces deux bergers représentent donc deux de ses fils, les aînés des trois survivants, à savoir Charles, qui régnait alors, et Alexandre-Édouard, qui avait pris le nom de Henri depuis la mort de son père et devint en 1574 le roi Henri III.

3. Jacques Amyot, grand aumônier de France, évêque d'Auxerre, avait été le précepteur de Charles IX. Sa traduction des Vies parallèles de Plutarque avait paru en 1559, ainsi que celle du roman pastoral de Longus.

- Et l'autre desoubs Selve, à qui Phebus donna  
 8 Sa Lyre & son Laurier quand il le couronna <sup>1</sup>.  
 Tous deux estoient sçavans, bien appris à semondre <sup>2</sup>,  
 Bien appris à chanter, bien appris à répondre <sup>3</sup> :  
 Tous deux aparoissoient miracle de leur temps,  
 12 Faisant naistre des fleurs plus tot que leur Printemps <sup>4</sup>.  
 Comme Daphnis un jour retournoit de la chasse  
 (L'un avoit nom Daphnis, l'autre Thyrsis), il passe  
 Aupres d'une fontaine, où son frere Thyrsis  
 16 Estoit de sus l'herbette à la frescheur assis :  
 Aussi tost que Daphnis l'aperceut, il s'écrie : [60 v<sup>o</sup>]

DAPHNIS <sup>5</sup>.

- Thyrsis, gentil pasteur, chanton je te supplie,  
 Tous les bergers d'icy ont estimé de toy  
 20 Que tu es plus sçavant à bien chanter que moy :  
 Je viens pour t'essayer <sup>6</sup>, & te faire cognoistre

13. 67-87 comme Carlin (à partir de 1567, partout Daphnis est remplacé par Carlin, Thyrsis par Xandrin)

15-16. 67-87 où son frere Xandrin Paissoit ses gras aigneaux de vert treffe & de thin

19. 87 Tous les Bergers de France

1. Ce n'est pas, comme on a pu le croire, l'ambassadeur Odet de Selve qui fut précepteur du prince Henri. C'est son frère Jean-Paul, évêque de Saint-Flour, premier aumônier de ce prince, mort en 1570. Cf. La Chesnaye des Bois, *Dictionn. de la Noblesse*, t. XVIII, col. 504. — D'autre part, la note de Marcassus, reproduite par Blanchemain (t. IV, p. 92, n. 6) est erronée.

2. Ce verbe a ici le sens de défier un berger en l'invitant à rivaliser par le chant. Au vers 18, c'est Daphnis qui « semond » Thyrsis.

3. Imité de Théocrite, VIII (anc. éd.), 3 et 4 ; ou de Virgile, *Buc.* VII, 4 et 5. Cf. Marot, *Complainte* « en forme d'églogue », début.

4. C.-à-d. : étant précoces pour leur âge : Charles avait eu 13 ans en juin 1563 ; Alexandre (= Henri), 12 ans en septembre de cette même année.

5. Comme l'indique la var., Daphnis-Carlin représente Charles IX. On lit le nom des bergers en marge et en abrégé : DA. et TH. Je les ai insérés dans le texte et en entier, pour plus de clarté.

6. C.-à-d. : pour t'éprouver en rivalisant avec toi.

Qu'en l'art de bien chanter je ne trouve mon maistre <sup>1</sup>.

THYRSIS.

Daphnis, gentil berger, je suis prest de chanter,  
 24 Mais avant le combat il ne faut se vanter.  
 Approche, me voicy : je te feray cognoistre  
 Qu'en l'art de bien chanter je ne trouve mon maistre <sup>2</sup>.  
 Mais que veux tu gager ?

DAPHNIS.

Tout ce que tu voudras !  
 28 Je gage deux aigneaux, gage deux chevreux gras !

THYRSIS.

En lieu de tes aigneaux je veux mettre une tace  
 Qui quatre fois le prix de ton gage surpasse.  
 Nouvellement tournée, encores elle sent  
 32 La cyre & le burin. Une vigne descent  
 Tout à l'entour des bords, qui, de raisins chargée,  
 Est de quatre ou de cinq pucelles vandangée :  
 L'une tient un panier, l'autre tient un cousteau,  
 36 Et l'autre de ses pieds presse le vin nouveau <sup>3</sup>,  
 Qui semble s'écouler dans la tace profonde.

A l'ombre de la vigne est une Nymphé blonde  
 A cheveux deliés, qui se couvre le flanc

24-25. 87 il ne faut te vanter. Approche, je suis prest

36. 87 Et l'autre à pieds deschaux gache le vin nouveau

37. 67-78 dans la cuve | 84 dans la voute | 87 en la tasse profonde

1. Imité de Théocrite, VII (les Thalysies), 27 sqq.

2. Réponse en termes identiques, comme parfois dans Théocrite, VIII (anc. éd.), 11 et 12, 19 et 22, et dans Virgile, *Buc.* III, 43 et 47. Cf. ci-après, vers 171 et 172.

3. Et l'autre, avec ses pieds déchaussés, foule les grappes pour en exprimer le moût. Cf. t. VI, p. 12, vers 55.

- 40 Et le corps seulement d'un petit linge blanc.  
 Deux Satyres cornus sont au pres de la belle,  
 Qui ont les yeux enflés de trop veiller pour elle,  
 Blessés de son amour : mais, peu se chaillant d'eux,  
 44 Quelque fois de sur l'un, quelque fois sur les deux,  
 Mignarde son regard & se prend à sourire, [61]  
 Leur donnant le martel <sup>1</sup>, & ne s'en fait que rire.  
 Un pescheur est assis au bord du gobelet,  
 48 Qui courbé fait semblant de getter un filet  
 Dans la mer pour pescher, puis de toute sa force  
 Et des mains & des pieds & de veines s'efforce  
 De le tirer sur l'eau : ses muscles, grands & gros,  
 52 S'enflent depuis son chef jusqu'au bas de son dos,  
 Tout le front luy degoute, & bien qu'il soit vieil homme,  
 Le labeur toutesfois ses membres ne consomme.  
 Son reth est desoubs l'eau <sup>2</sup>, & diriés à le voir  
 56 Qu'en tirant il ahanne, & ne le peut r'avoir <sup>3</sup>.  
 Ma levre au gobelet n'a touché pour y boire :  
 Tu l'auras toutesfois si tu as la victoire <sup>4</sup>.

40. 87 Les cheveux & le sein d'un petit linge blanc

43. 71-87 *graphie* se chaillant

45. 87 Mignotte son regard

48. 78 de jeter son filet | 84-87 de jetter un filet

49. 87 En la mer, desployant les plis de son entorce

50. 67-84 Et de mains & de nerfs | 87 Puis de mains & de nerfs

51. 67-84 De le tirer sur l'eau | 87 Le retirer sur l'eau

55. 87 Tant il est cru vieillard

---

1. C.-à-d. leur mettant martel en tête. Cf. ci-dessus l'épître-préface, p. 188, n. 2.

2. Dans la var. le mot *cru* a le sens du latin *crudus* (= encore vigoureux). Cf. Virgile, *En.* VI, 304.

3. Cette description de la coupe est imitée de Théocrite, I (Thyrsis), 27 à 44.

4. Ces deux vers viennent encore de Théocrite, *ibid.*, 59. Ronsard avait lu un développement analogue dans Sannazar, *Arcadia*, trad. de J. Martin, f° 23.



## DAPHNIS.

- Je gage une musette au lieu de ton vaisseau <sup>1</sup>,  
 60 Qui me couste en argent la valleur d'un toreau,  
 Que d'un ligneul ciré au genoil j'ay fait coudre,  
 Son ventre est peau de cerf, ses anches sont de coudre.  
 Son bourdon est de buis, son pipeau de prunier <sup>2</sup>.  
 64 C'est un chef d'œuvre grand ! Fredon, ce bon ouvrier,  
 En ces bois l'autre jour me la vendit bien chere <sup>3</sup> :  
 Je la voulois donner à Margot la bergere,  
 Laquelle en ces forets garde icy comme nous  
 68 Les troupeaux de Catin, & fait la guerre aux loups <sup>4</sup>.  
 Ou bien, si tu ne veux, je mets ma panetiere.  
 D'un avorton de biche est la peau toute entiere :  
 Et te diray comment j'ay receu ce bon heur  
 72 Que de l'avoir pour mienne & d'en estre seigneur.  
 L'autre jour, en gardant mes beufs en ce bocage, [61 v°]  
 Je vy qu'un loup suyvoit une biche sauvage,  
 Et la pressoit si fort que desja la tenoit,

64. 78 Janot | 84-87 Selvin, ce bon ouvrier

67. 67-87 Margot qui par les bois

71-72. 87 Et te diray comment le Sort, qui les humains Gouverne  
 comme il veut, la mist entre mes mains

1. C.-à-d. : en regard de ton vase, comme enjeu.

2. Termes techniques, déjà vus au tome X, p. 65.

3. Ce Fredon cache vraisemblablement le nom d'un luthier de l'époque; déjà vu sous la forme Fredel (*ibid.*). Cf. Marot, *Complainte* « en forme d'eglogue », où le berger Thenot dit à Colin :

De moy auras un double chalumeau,  
 Faict de la main de Raffy Lyonnois,  
 Lequel à peine ay eu pour un chevreau  
 Du bon pasteur Michau que tu congnois.

Chez les deux poëtes il y a la même transposition de ce passage de Virgile, *Buc.* III, 36 sqq. : « je gagerai deux coupes de hêtre, chef d'œuvre du divin Alcimedon... »

4. Margot, c'est Marguerite de Valois, sœur de Charles IX; Catin, c'est leur mère Catherine de Medicis; les loups représentent ici les huguenots.

- 76 Et d'haleine & de poux moindre elle devenoit.  
 Elle battoit des flancs, sa langue estoit tirée,  
 Comme estant ja du loup la proye désirée,  
 Quand en prenant mon arc je le banday soudain :
- 80 Je le courbe en croissant de la senestre main,  
 Je l'esloigne du front, puis, comme bien à dextre,  
 De l'autre je l'aproche à la mammelle dextre.  
 L'arc soudain se desbende, & le trait fit un son,
- 84 Qui, passant vitement de buisson en buisson,  
 Sifflant & fendant l'air, entama d'avanture  
 La biche soubz le cœur d'une grande ouverture,  
 Un peu desoubz l'espaule : elle tombe à genoux,
- 88 Et le loup s'enfuit fremissant de courroux <sup>1</sup>.  
 J'approche, & la decoupe, & comme je m'arreste  
 A vouloir decercler les tripes de la beste,  
 Je vy trembler un fan <sup>2</sup>, lequel me sembla beau,
- 92 De taches marqueté : j'en escorché la peau,  
 J'en fis ma panetiere, où quatre ou cinq cachetes  
 Se trouvent là dedans comme belles chambretes,  
 L'une à mettre le pain, l'autre à mettre des noys,
- 96 L'autre à mettre la fonde & mon vaysseau de bois <sup>3</sup>.  
 Or tienne elle sera si Pan te favorise,  
 Estant victorieux d'une telle entreprise.

76. 78-87 *graphie* & de poulx

81. 78-87 *graphie* bien adextre

84. 87 Qui passant comme vent

86. 78-87 de mortelle ouverture

92. 78-87 *graphie* j'en escorchay

95. 87 à mettre du pain

98. 78-87 de si belle entreprise

---

1. Ce récit était flatteur pour Charles IX, déjà passionné pour la chasse.

2. Un faon qui était sur le point de naître.

3. Ma fronde (latin *funda*) et mon vase de bois.

## THYRSIS.

- Qui sera nostre juge & voudra sans faveur  
 100 Donner au mieux disant la victoire & l'honneur ?  
 Appelon ce pasteur, qui est docte en Musique, [62]  
 Qui de tels differens entend bien la pratique.  
 C'est celuy que mon chien abbaye : vois tu pas  
 104 Comme gaillard il vient devers nous le grand pas <sup>1</sup> ?  
 A voir sa panetiere, & sa grise jaquette <sup>2</sup>,  
 Son chapeau fait de jong, sa fonde & sa houlette,  
 C'est le pasteur Lansac, des Muses le soucy,  
 108 Lequel est renommé en autre part qu'icy <sup>3</sup>.  
 Le Tybre l'a cogneu, & les eaux argentines  
 De la Touvre, qui est toute blanche de cygnes <sup>4</sup>.

## DAPHNIS.

- Juge nous sans faveur, donne à celuy le prix  
 112 Qui sera de nous deux à chanter mieux apris <sup>5</sup>.  
 Nostre combat ne vient pour noise ny querelle,  
 C'est pour voir qui aura maitresse la plus belle.  
 » Tous deux ne sommes qu'un : bien souvent l'amitié  
 116 » Par un joyeux combat renforce de moytié <sup>6</sup>.

108. 67-73 Et berger honoré | 78-87 Dont le renom s'honore

110. 84-87 De la Touvre qui court

1. Cf. Théocrite, V (Chevrier et Berger), 61 sqq. et VIII (anc. éd. Daphnis et Menalcas), 25 sqq.

2. Vêtement de paysan, comme le « paletoc » vu au tome X, p. 51.

3. Louis de Saint Gélais, seigneur de Lansac, gentilhomme Saintongeais, qui, après avoir rempli de nombreuses missions diplomatiques, notamment à Rome (de 1552 à septembre 1557) était devenu le confident et le conseiller de Catherine de Medicis. Le poète Du Bellay, qui le fréquenta à Rome en 1553 et 1554, l'a honoré d'une ode où il célèbre son éloquence (éd. Chamard, t. V, p. 318). D'autres ont loué ses talents oratoires ou diplomatiques, notamment Monluc, Brantôme, de Thou.

4. La Touvre, affluent de la Charente, que Cl. Marot avait qualifié de la même façon dans sa *Complainte* sur la mort de Louise de Savoie. Cf. P. du Chambon, *Les Cygnes de la Touvre* (Ruffec, Dubois, 1928).

5. Encore un souvenir de Théocrite, V (Chevrier et Berger), 68 sqq.

6. Le verbe intransitif pour le verbe réfléchi (courant dans l'anc. fr.).

## LANSAC.

Or sus assisés vous, icy l'herbe est fleurie,  
 Icy la vigne tendre aux ormeaux se marie,  
 Icy l'ombrage est frais, icy naissent les fleurs,  
 120 Icy le roussignol rechante ses douleurs <sup>1</sup>,  
 Icy l'onde murmure, & le gentil Zephyre  
 Au travers de ce bois par les feuilles souspire.  
 Daphnis, chante premier, & toy Thyrsis apres  
 124 Fay, en luy respondant, retentir ces forests <sup>2</sup>.

## DAPHNIS.

Du puissant Juppiter les Princes ont leur estre,  
 Les Roys au temps passé servoient de pastoureux <sup>3</sup>,  
 Appollon & Mercure autrefois ont fait paistre  
 128 (Fils des dieux comme nous) icy bas les troupeaux <sup>4</sup>.

## THYRSIS.

[62 v<sup>o</sup>]

Pan preside aux pasteurs, du ciel il me regarde <sup>5</sup>,

117. 67-73 assoyez vous | 78-87 *texte primitif*

126. 78-87 estoient des pastoureux

128. 78-87 Fils de Dieux

1. Allusion au mythe de Philomèle, déjà vu souvent.

2. Paraphrase de quatre vers de Virgile, *Buc.* III, 55 sqq. L'arbitre Lansac correspond au Palémon virgilien.

3. Allusion aux rois pasteurs des époques primitives et à ce fait que les enfants de ces rois avaient la garde de leurs troupeaux, témoins Pâris à Troie (Ovide, *Her.*, Cénone à Paris, 79 : At cum pauper eras, armenta pastor agebas) et Adonis à Chypre (Virgile, *Buc.* X, 18 : Et formosus oves ad flumina pavit Adonis). Cf. J. Lemaire, *Illustr. de Gaule*, liv. I, ch. 23.

4. Cf. Théocrite, VIII (anc. éd.), 52 : « Protée, bien qu'il fût dieu, faisait paître des phoques » ; Virgile, *Buc.* II, 60 : « Les dieux aussi ont habité les forêts ». Comme le poète latin, R. a laissé, du moins ici, Protée et ses phoques. Il a pensé au séjour d'Apollon chez le roi Admète (Tibulle, II, 3, 11 : Pavit et Admeti tauros formosus Apollo) et à Mercure criophore, patron des bergers grecs. Au surplus, la parenthèse traduit le sentiment souvent exprimé d'un Olympe à la Cour de France (v. ci-après, vers 264).

5. Il s'agit toujours de Henri II, comme l'indique la stance suivante.

Il entend ma priere, il escoute mes chants,  
 Sur la France & sur moy de bon œil il prend garde,  
 132 Il nourrist mes tropeaux & augmente mes champs.

## DAPHNIS.

Depuis que le dur coup (qui tout le cœur me serre  
 Las ! quand il m'en souvient, d'angoisses & de pleurs)  
 Envoya Pan au ciel, la plus fertile terre  
 136 N'a produit que chardons en lieu de belles fleurs.

## THYRSIS.

En lieu de bon froment est sorty la nielle,  
 Chardons pour artichaux, chenarde <sup>1</sup> pour safran :  
 Toute chose est changée, & la rose nouvelle  
 140 Et les lys sont fletris au plus beau moys de l'an <sup>2</sup>.

## DAPHNIS.

Que vous estes heureux d'avoir pris accroissance,  
 Chênes qui faites ombre à ces bois d'icy pres !  
 Les petis buissonnets n'ont force ny puissance :  
 144 Je voudrois estre grand comme ces grands forests.

## THYRSIS.

L'age ne sert de rien, pourveu que le courage  
 Soit grand & genereux : ces buissons que tu vois,  
 Qui ne font au jourdhuy sinon un peu d'ombrage,  
 148 Deviendront quelque fois aussi haut que ces bois.

133. 78-87 Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me serre...)

136. 87 N'a produit que halliers

140. 71-73 aux plus beaux moys | 78-87 aux plus beaux jours

143. 87 n'ont seve ny puissance

148. 84-87 aussi hauts

1. Colchique d'automne (Verrier et Onillon, *Gloss. de l'Anjou* ; Martellièrre, *Gloss. du Vendomois*).

2. Deux quatrains inspirés de Virgile, *Buc. V*, 34 à 39.

## DAPHNIS.

Paissés, douces brebis, paissés en cette pleine  
 Bonne herbe : & toy, mon chien, garde bien mon troupeau :  
 Quand j'auray le loisir, toutes en la fontaine  
 52 Je vous iray laver pour vous blanchir la peau <sup>1</sup>.

## THYRSIS.

Bouc, qui frappes du pied, & de la corne pousSES  
 Le front de mes chevreux, sois désormais plus doux,  
 Il ne faut irriter mes chevres, qui sont douces,  
 56 Autrement tu serois la pasture des loups.

## DAPHNIS.

[63]

Ne reviendra jamais cette saison dorée  
 Où les pasteurs Charlots <sup>2</sup> par les champs fleurissoient,  
 Quand la terre portoit, sans estre labourée,  
 60 Les bleds qui de leur gré par les champs jaunissoient <sup>3</sup> ?

## THYRSIS.

Entre les hommes vifs <sup>4</sup> toujours vit l'esperance,  
 Pren courage, Daphnis, ce bon temps reviendra :  
 Les eaux courent de lait, le miel prendra naissance  
 64 Des chesnes, & l'hiver le printemps deviendra <sup>5</sup>.

1. Presque traduit de Virgile, *Buc.* III, 97 :

*Ipsa, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.*

2. C.-à-d. : les pasteurs devenus rois, comme l'était alors Charles IX.  
 Peut-être allusion à David, qui de pasteur devint roi ; mais son temps  
 (x<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) est très postérieur à l'âge d'or dont il s'agit ici.

3. Cf. Virgile, *Georg.* I, 128 ; mais surtout Ovide, *Met.*, I, 109 :

*Mox etiam fruges tellus inarata ferebat,  
 Nec renovatus ager gravidis canebat aristis.*

4. C.-à-d. les hommes vivants.

5. Source première de ce quatrain, Théocrite, IV (les Pâtres), 41 sqq. :  
 « Il faut du courage, cher Battos ; peut-être demain sera meilleur ; il y  
 a de l'espoir chez les vivants, il n'y en a plus chez les morts ; et Zeus



## DAPHNIS.

Fleuves, enfans de l'air, & vous fleurs bien aymées,  
 Si en chantant de vous quelque honneur je reçois,  
 Paissés à mon souhait mes brebis afamées,  
 168 Et si Thyrsis y vient, faites luy comme à moy.

## THYRSIS.

Herbes qui fleurissés, douces plantes sacrées,  
 Si au son de mes vers je vous vais esbatant,  
 Paissés à mon souhait mes brebis par ces prées,  
 172 Et si Daphnis y vient, qu'il en reçoive autant <sup>1</sup>.

## DAPHNIS.

Nymphes, mon cher soucy, permettés que je face  
 Des vers tels que Francois, ce grand pasteur divin <sup>2</sup> :  
 Ou bien, s'il ne vous plaist me faire cette grace,  
 176 Pour un veu j'apendray mon flageol à ce pin <sup>3</sup>.

166. 67-84 Si chantant vos honneurs quelque honneur j'en reçois  
 (78-84 je reçois) | 87 Si dessous mon flageol rajeunir je vous voy

169-172. 87 Herbes qui boutonnez, vertes ames sacrées, Si sous mon  
 harigot reverdir je vous voy, Paissez à mon souhait mes troupeaux par  
 ces prées, Et si Carlin y vient faites lui comme à moy

174. 67-87 tels que Francin

176. 78-87 En vœu je luy pendray

donne tantôt le beau temps, tantôt la pluie ». Autres sources, Virgile,  
*Buc.* IV, 30 : Et duræ quercus sudabunt roscida mella ; surtout Ovide,  
*Met.*, I, 111 sq. :

Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant,  
 Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

c'est ainsi que, faisant parler des pâtres princiers, Ronsard rehausse leur langage.

1. Réponse en termes presque identiques, comme parfois dans Théocrite et Virgile (déjà vu ci-dessus, vers 22 et 26). Au reste ces deux quatrains s'inspirent de Théocrite, VIII (anc. éd.), 34 à 40.

2. Il s'agit de François I<sup>er</sup>, qui se piquait d'écrire des vers et favorisait les poètes (v. ci-après la Complainte à la Roïne, vers 83). La note de Marcassus reproduite par Blanchemain (t. IV, p. 99) est erronée.

3. Imité de Virgile, *Buc.* VII, 21 à 24, ainsi que le début de la réponse de Thyrsis.

## THYRSIS.

Bergers, d'un verd Laurier faites une couronne  
 A ce pasteur croissant : car si le ciel jaloux  
 De l'honneur des pasteurs beaucoup d'age me donne,  
 180 J'espere quelque jour de vous surmonter tous <sup>1</sup>.

## DAPHNIS.

De mon flageol un jour puissé-je tant apprendre  
 Que je chante à l'envy les honneurs de Catin,  
 Qui douce m'a nourry, comme une mere tendre  
 184 Son enfant le plus cher nourrist de son tetin.

## THYRSIS.

[63 v<sup>o</sup>]

Ainsi que toy je veux chanter les honneurs d'elle :  
 J'espere de sa main des Lauriers triomphans.  
 Douce elle m'a nourry, comme autrefois Cybelle  
 188 Sur les mons Idéans nourrissoit ses enfans <sup>2</sup>.

## DAPHNIS.

Je veux de gazons verts, pour mieux luy faire hommage,  
 Luy dresser un autel couvert de poliot,

177. 87 Bergers, en ma faveur faites une couronne

178-179. 67-73 Pour le chef de Xandrin... | 78-84 Pour honorer  
 mon chef... | 87 De l'hierre à mon front : si le Ciel n'est jaloux De  
 mon age nouveau, qui comme un pré fleuronne

180. 67-73 estre seigneur de vous | 78-84 estre maistre de vous | 87  
 me voir maistre de vous

181. 87 De la musette un jour

185. 87 Je veux ainsi que toy

1. C.-à-d. : si le ciel, favorisant l'honneur des pasteurs, m'accorde  
 longue vie, j'espère vous surmonter tous un jour. Ceci correspond bien  
 à la mentalité du prince Henri et à l'espoir que sa mère nourrissait pour  
 lui.

2. Sur les pentes du mont Ida en Phrygie, ou du mont Ida en Crète.  
 Ronsard avait dès 1555 comparé Catherine de Medicis à la déesse Cybèle  
 pour sa fécondité (cf. le tome VII, p. 34 et suiv.).

Où de cormier taillé je mettray son image,  
 192 Celle des deux Francins, celle de Henryot <sup>1</sup>.

## THYRSIS.

Je veux chanter deux vers sur mon tuyau d'avene <sup>2</sup> :  
 Le vent les portera le long de ces pastis.  
 Catin en se taisant endura de la peine,  
 196 Pour garder nos troupeaux quand nous estions petis <sup>3</sup>.

## DAPHNIS.

Que ne tien je en mes bras la douce pastourelle  
 Qui le cueur m'a ravy d'un regard gratieux ?  
 Qui de corps & de taille & de face est si belle,  
 200 Que je suis trop heureux de languir pour ses yeux <sup>4</sup>.

## THYRSIS.

Je ne voudrois avoir les troupeaux d'Arcadie,  
 Ny des plus riches Roys les tresors plantureux,

195. 67-87 Catin temporisant | 78-87 souffrit beaucoup de peine

1. Les « deux Francins » désignent le beau-père et le fils aîné de Catherine, François 1<sup>er</sup> et François II; Henriot, son mari Henri II. La note de Marcassus reproduite par Blanchemain (t. IV, p. 100) est erronée, en ce qui concerne le second de ces « Francins ».

2. Du latin *avena*, l'un des termes par lesquels Virgile désigne le pipeau de ses bergers.

3. On pourrait croire qu'il s'agit du chagrin intime dont Catherine souffrit du fait de Diane de Poitiers, maîtresse de son mari. Mais l'hémistiche « pour garder nos troupeaux » fait allusion à la politique de cette reine-régente en 1561-1563; et le suivant « quand nous estions petits » équivaut à : quand tu étais encore mineur (la majorité de Charles IX venait d'être proclamée, le 15 août 1563).

4. Malgré la note de Marcassus, reproduite par Blanchemain (t. IV, p. 100), je doute qu'il s'agisse déjà de M<sup>lle</sup> d'Atri d'Aquaviva, fille d'honneur de Catherine. Ronsard n'a pas chanté cet amour de Charles IX avant 1569, et les pièces sur « Eurymedon et Callirée » n'ont paru qu'en 1578.

Si je tenois un jour de sur l'herbe m'amyé  
 204 Assise au pres de moy, je serois trop heureux <sup>1</sup>.

## DAPHNIS.

Si tost que dans ces champs arrive Galathée,  
 Les herbes & les fleurs naissent par tout icy :  
 Mais si tost qu'autre part sa veue est escartée  
 208 Pour s'en aller de moy, les fleurs s'en vont aussy.

## THYRSIS.

Si tost que dans ces champs arrive Pasithée,  
 Par tout où elle va, le beau Printemps la suyt :  
 Mais si tost qu'autre part sa veue est escartée  
 212 Pour s'enfuir de moy, le beau Printemps s'en fuyt <sup>2</sup>.

## DAPHNIS.

[64]

Je garde à Galathée un bel essein d'abeilles,  
 Qui bruyant doucement la belle endormiront :  
 Je luy garde un chevreau qui desja fait merveilles  
 216 De bondir de sur l'herbe, & de cosser du front.

## THYRSIS.

Je garde à Pasithée une linote en cage,  
 Que j'ay prise à la glus, & si bien l'autre jour

203-204. 64 mamye | 67-73 *corrigent en ma mye et m'amyé* | 78-87 Si j'avois seulement un baiser de m'amie Dessous ces verds coudriers, je serois trop heureux | *Bl. sur cette herbe (texte fantaisiste)*

1. Quatrain imité de Théocrite, VIII (anc. éd.), 53 sqq.  
 2. Deux quatrains imités de Théocrite, VIII (anc. éd.), 41 à 48, et de Virgile, *Buc.* VII, 53 à 60. Ici, comme dans les quatrains suivants, des femmes remplacent les amis antiques, le Milon et le Cratidas de Théocrite, l'Alexis et l'Amyntas de Virgile.

Je luy fis oblyer en un soir son ramage,  
 220 Que maintenant son chant n'est sinon que d'amour <sup>1</sup>.

DAPHNIS.

Bouc, le mary barbu de mon tropeau champestre,  
 Va dire à Galathée, à fin de l'enflammer,  
 Que le divin Pasteur a souvent mené paistre  
 224 Du grand Prince Neptun les tropeaux soubz la mer <sup>2</sup>.

THYRSIS.

Belier, fidelle guide à mes brebis fertilles,  
 Va dire à Pasithée (elle chante icy pres)  
 Que Pallas toute seule habite les grands villes,  
 228 Je veux avec Phœbus habiter les forests <sup>3</sup>.

DAPHNIS.

C'est une chose triste au bois que la froidure,  
 Aux merles l'esprevier, aux rivières l'Esté,  
 Au pasteur amoureux une maistresse dure,  
 232 Qui ensemble est cruelle & pleine de beauté.

THYRSIS.

Seul je ne sens d'amours les fleches trop cruelles :  
 O pere Jupiter, ô Deesses & Dieux,  
 Vous avés tous aymé, & les beautés mortelles  
 236 Vous ont fait autrefois abandonner les cieux <sup>4</sup>.

219. 87 son naturel langage | *Bl.* son naturel ramage (*texte fantaisiste*)

223. 67-87 Que le divin Prothée (*et* Protée)

227. 78-87 aille habiter les villes

228. 67-87 avecque Pan

232. 78-87 Qui garde apres la mort à Pluton sa beauté

234. 87 ô Deesses, ô Dieux

1. Deux quatrains imités de Théocrite, V (Chevrier et Berger), 96 à 99 et 104 à 107.

2. Quatrain imité de Théocrite, VIII (anc. éd.), 49 à 52.

3. Quatrain imité de Virgile, *Buc.* II, 60 sqq.

4. Deux quatrains imités de Théocrite, VIII (anc. éd.), 57 à 60; voir aussi, pour le premier, Virgile, *Buc.* III, 80 et 81.

Thyrsis avoit finy, quand Daphnis, qui s'avance  
D'enfler une autre flute, à chanter recommence.

## DAPHNIS.

Loups, amys de ces bois, qui de jour & de nuit

240 Aguestés le troupeau qui par l'herbe me suyt,  
Pardonnés à mes beaux, pardonnés à mes chevres <sup>1</sup>, [64 v°]  
Et à mes boucs cornus qui portent barbe aux levres.

Et quoy, mon chien Harpaut, te faut il sommeiller,

244 Estant pres d'un enfant quand tu deusses veiller <sup>2</sup> ?

Brebis, ne vous feignés <sup>3</sup> de brouter cet herbage :  
Tant plus il est brouté il revient d'avantage.

Paissés vous de bonne herbe, & vous enflés le pis :

248 Le lait que vous aurés sera pour vos petis <sup>4</sup>,  
Qui beslent à l'estable, & vous ne faites conte  
De les aller penser <sup>5</sup> : n'avés vous point de honte  
De vouloir tout le jour par les prez séjourner ?

252 Voicy la nuit qui vient : il s'en faut retourner <sup>6</sup>.

240. 64 Agustés (erreur typ. ; éd. suiv. corr. en aguestés et aguettez)

245. 78-84 Brebis, ne vous feignez brouter tout mon herbage | 87  
Brebis, mangez, broutez, n'espargnez mon herbage

246. 78-87 Tant plus il est tondu

249. 78-87 Qui beslent dans le tait : quoy ? vous ne faites conte

1. C.-à-d. Epargnez-les. On a déjà vu ce latinisme dans l'Eglogue ci-dessus, vers 2.

2. Cet « enfant », c'est le berger lui-même, qui était en effet très jeune, comme dans la fiction théocritienne de l'idylle VIII (anc. éd.), 64-66.

3. C.-à-d. : ne faites pas seulement semblant.

4. Depuis le vers 239, imitation de Théocrite, VIII (anc. éd.), 63 sqq. Même développement dans l'Eglogue ci-dessus, vers 1 à 12 ; mais là il venait de Navagero, qui avait lui-même imité Théocrite.

5. C.-à-d. : vous oubliez qu'il faut aller les nourrir. — On écrirait aujourd'hui : panser ; mais on continue à écrire : pension, prendre pension ; et les paysans continuent à dire : la pension des bêtes (pour leur nourriture).

6. Ces trois derniers vers sont faits d'une double imitation de Virgile, *Buc.* :

*Ite domum pasti, si quis pudor, ite juvenci* (VII, 44).

*Ite domum saturae, venit Hesperus, ite capellae*, (X, 77).

Ronsard, XII.



Daphnis vouloit partir, quand Thyrsis, qui entonne  
Un autre chalumeau, telle chanson resonance.

## THYRSIS.

Tout ainsi qu'un beau fruit est l'honneur d'un verger,  
256 Et un troupeau bien gras est l'honneur du berger,  
Ainsi, frere Daphnis, l'honneur de notre enfance  
C'est nostre Catherine, ainçois de toute France <sup>1</sup>.  
Le miel puisse couler dessus elle en tout temps,  
260 Naisse dessoubs ses pieds à jamais un Printemps <sup>2</sup>,  
Que jamais le malheur sa hauteesse n'abaisse,  
Qu'elle soit des François la nouvelle Deesse,  
Qu'elle escoute du ciel nos plaintes & nos vœux,  
264 Et soit garde à jamais de nous & de nos vœux <sup>3</sup>.

## LANSAC.

C'est plaisir que d'oyr gemir une genisse,  
D'oyr le rossignol, d'oyr l'onde qui glisse  
Contre val d'un rocher, d'oyr contre les bords  
268 Les flots de la grand mer quand les vents ne sont forts :  
Mais c'est plus grand plaisir d'entendre vos musettes, [65]

254. 78-84 luy sonne | 87 en sonne

255. 87 Ainsi qu'une belle ante est l'honneur d'un verger

256. 87 Et le troupeau

261. 87 son Altesse n'abaisse

264. 78-87 de France & de nous deux

265. 87 C'est plaisir qu'ouyr plaindre une belle Genisse

267. 67-87 A val d'un hault Rocher

1. C.-à-d. : Bien mieux, elle est l'honneur de toute la France. Ce quatrain rappelle encore Théocrite, VIII (anc. éd.), 79 sq., mais surtout Virgile, *Buc.* V, 32 sqq. : *Ut vitis arboribus decori est...*

2. Expressions métaphoriques pour dire : qu'elle soit heureuse ; empruntées à Théocrite.

3. Transposition d'un vers de Virgile sur le berger Daphnis divinisé, *Buc.* V, 80. Mais comme Catherine est bien vivante au moment où parle son fils, il faut entendre par « le ciel » la Cour, Olympe nouveau où elle trône. Cf. E. Bourciez, *op. cit.*, thèse de Paris, 1886, p. 182.

Qui passent en douceur les douceurs des avettes <sup>1</sup>.

Vos bouches à jamais se remplissent de miel,

272 Et toujours sains & gais vous maintienne le Ciel

En honneurs, en vertus, & en forces egalles,

Puisque vos deux chansons surmontent les cygalles <sup>2</sup>.

Que l'un donne son gage à l'autre de bon cueur,

276 Car l'un n'a point esté dessus l'autre veinqueur ;

Vivés par les forests sans hayne & sans reproche.

A Dieu, gentils pasteurs, à Dieu, la nuit s'approche <sup>3</sup>.

## CHANSON

EN FAVEUR DE

MADAMOISELLE DE LIMEUIL <sup>4</sup>

Quand ce beau Printemps je voy,

J'appercoy

3 Rajeunir la terre & l'onde,

Et me semble que le jour,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.). — *Œuvre* (Amours, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1587.

Titre. 67-87 Chanson (*sans plus*)

1. Encore imité de Virgile, *Buc.* V, 45 sqq. et 82 sqq.

2. Souvenir de Théocrite, I (Thyrsis), fin : Puisse ta belle bouche être pleine de miel... , car tu vaincs la cigale en chantant.

3. Ce jugement de Lansac est à rapprocher de celui de Michau (Michel de l'Hospital) à la fin du Chant pastoral de 1559 (au tome IX, p. 99). Les deux personnages jouent le même rôle de juge impartial et libéral, qui était sans doute conforme à leur caractère. Chez Théocrite, IX (anc. éd.) et chez Virgile (*Buc.* III), ce rôle était joué par un berger quelconque.

4. Composée vraisemblablement pour le compte de Louis de Condé, devenu amoureux de cette demoiselle d'honneur de Catherine après la paix d'Amboise (mars 1563). V. ci-dessus la chanson *Douce maitresse touche* et la note.

- Et l'amour  
 6 Comme enfans naissent au monde<sup>1</sup>.
- Le jour qui plus beau se fait [65 v<sup>o</sup>]  
 Nous refait  
 9 Plus belle & verte la terre,  
 Et Amour armé de traiz,  
 Et d'atraiz,  
 12 Dans nos cueurs nous fait la guerre.
- Il respand de toutes pars  
 Feux & dards,  
 15 Et dompte soubs sa puissance  
 Hommes, Bestes & Oyseaux,  
 Et les eaux  
 18 Lui rendent obeissance<sup>2</sup>.
- Venus avec son enfant  
 Triomphant,  
 21 Au haut de sa coche assise,  
 Laisse ses Cygnes voler  
 Parmi l'air  
 24 Pour aller voir son Anchise<sup>3</sup>.
- Quelque part que ses beaux yeux  
 Par les cieux  
 27 Tournent leurs lumieres belles,  
 L'air qui se montre serain

12. 81-87 En nos cœurs

1. Véritable « reverdie », renouvelée du moyen âge par maints apports antiques et italiens.

2. Cf. Lucrèce, I, début et Virgile, *Georg.*, III, 242 sqq.

3. V. ci-dessus l'*Adonis*, fin.

Est tout plain  
D'amoureuses estincelles <sup>1</sup>.

Puis en descendant à bas [66]

Soubs ses pas  
Croissent mille fleurs descloses :  
Les beaux lys & les œillets  
Vermeillets  
Y naissent aveq' les roses.

Celuy vrayement est de fer  
Qu'echauffer  
Ne peut sa beauté divine,  
Et en lieu d'humaine cher (*sic*)  
Un rocher  
Il porte dans sa poitrine.

Je sens en ce moys si beau  
Le flambeau  
D'Amour qui m'echaufe l'ame,  
Y voyant de tous costés  
Les beautés  
Qu'il emprunte de ma Dame <sup>2</sup>.

33. 78 fleurs écloses | 84-87 Naissent mille fleurs écloses  
36. 78 entre les roses | 84-87 Rougissent entre les roses  
40-42. 67-73 Et en lieu d'humaine chair Un rocher Porte au fond  
de la poitrine  
37-42. 78-87 suppriment cette strophe

1. Cf. Lucrèce, *loc. cit.* : Placatumque nitet diffuso lumine caelum.

2. Les strophes qui suivent, jusqu'au vers 96, développent cette idée de l'obsession amoureuse, que R. avait trouvée dans Pétrarque (son. *Per mezz'i boschi* et *canz. In quella parte*) et ses imitateurs italiens ou néo-latins. A rapprocher d'une chanson de 1556 (t. VII, p. 279 et suiv.).

Quand je voy tant de couleurs,  
 Et de fleurs  
 51 Qui emailent un rivage,  
 Je pense voir le beau teint  
 Qui est peint  
 54 Si vermeil en son visage.

Quand je voy les grands rameaux [66 v<sup>o</sup>]  
 Des ormeaux  
 57 Qui sont serrés de lierre,  
 Je pense estre pris aux lacs  
 De ses bras,  
 60 Quand sa belle main me serre<sup>1</sup>.

Quand j'entends la douce voix  
 Par les bois  
 63 Du beau Rossignol qui chante,  
 D'elle je pense jouir  
 Et oyr<sup>2</sup>  
 66 Sa douce voix qui m'enchante.

Quand Zephyre meine un bruit  
 Qui se suit  
 69 Au travers d'une ramée,  
 Des propos il me souvient,

57. 78-87 laissez de lierre

58. 78-87 es lacs (84-87 laz)

60. 78-87 Et que mon col elle serre

63. 78-87 Du gay rossignol

65. 78-87 *graphie* Et ouyr (v. la no'e)

1. Image fréquente chez les poètes latins, néo-latins et italiens. Cf. tome I, pp. 16 et 169, notes.

2. Graphie fréquente. Elle donnait deux syllabes, comme la forme *ouïr*, qui a prévalu. V. ci-dessus, p. 342, vers 265 et suiv.

72                   Que me tient  
Seule à seul ma bien aimée.

                  Quand je voy en quelque endroit  
                  Un Pin droit,  
75           Ou quelque arbre qui s'esleve,  
Je me laisse decevoir,  
                  Pensant voir  
78           Sa belle taille & sa greve <sup>1</sup>.

                  Quand je voy dans un jardin                   [67]  
                  Au matin  
81           S'éclorre une fleur nouvelle,  
J'accompare le bouton  
                  Au teton  
84           De son beau sein qui pommelle <sup>2</sup>.

                  Quand le Soleil tout riant  
                  D'Orient  
87           Nous monstre sa blonde tresse,  
Il me semble que je voy  
                  Pres de moy  
90           Lever ma belle maitresse.

                  Quand je sens parmy les prez  
                  Diaprez  
93           Les fleurs dont la terre est pleine,

71. 64-67 Qui me tient (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

72. 78 La bouche de mon aimée

67-72. 84-87 suppriment cette strophe

89. 84-87 Davant moy

1. C.-à-d. : sa jambe. Déjà vu au tome VI, p. 159.

2. Comparaison fréquente chez R. Voir mon *Ronsard poète lyr.*, p. 503.



96 Lors je fais croire à mes sens,  
 Que je sens  
 La douceur de son haleine.

Bref je fais comparaison  
 Par raison  
 99 Du Printemps & de ma mie :  
 Il donne aux fleurs la vigueur,  
 Et mon cœur  
 102 D'elle prend vigueur & vie.

Je voudrois au bruit de l'eau [67 v°]  
 D'un ruisseau  
 105 Desplier ses tresses blondes,  
 Frizant en autant de neuds  
 Ses cheveux  
 108 Que je verrois frizer d'ondes.

Je voudrois pour la tenir  
 Devenir  
 111 Dieu de ces forests desertes,  
 La baisant autant de fois  
 Qu'en un bois  
 114 Il y a de feuilles vertes

Hà maitresse mon soucy  
 Vien icy,  
 117 Vien contempler la verdure :  
 Les fleurs, de mon amitié  
 Ont pitié,  
 120 Et seule tu n'en as cure.

Au moins leve un peu tes yeux

Gracieux,

Et voy ces deux collombelles,

Qui font naturellement

Doucement

L'amour du bec & des aisles <sup>1</sup>.

Et nous, sous ombre d'honneur <sup>2</sup>,

[68]

Le bon heur

Trahissons par une creinte :

Les oyseaux sont plus heureux

Amoureux,

Qui font l'amour sans contrainte <sup>3</sup>.

Toutefois ne perdons pas

Nos esbats

Pour ces loix tant rigoreuses,

Mais, si tu m'en crois, vivons

Et suivons

Les collombes amoureuses <sup>4</sup>.

135. 64-67 ses loix (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

1. Invitation fréquente dans l'œuvre de R. (cf. tome VII, p. 254).

2. C.-à-d. : sous couleur ou sous prétexte d'honneur.

3. Du Bellay avait déjà dit dans son *Olive*, s. LXXXIV :

Heureux oiseaux, que votre vie est pleine

De grand'douceur ! ô baisers savoureux !

Source commune : Sannazar, *Arcadia*, prosa settima ; citée par Vianey, *R. H. L.* 1901, p. 323, et par Chamard, éd. de Du Bellay, t. I, p. 98.

Il y a en outre, ici et ailleurs, une protestation contre ce qui s'oppose à l'amour libre ; et c'est par là, autant que par l'invitation à cet amour, que Ronsard rejoint les vieux auteurs de « reverdies », les Geoffroy Rudel et les Bernard de Ventadour.

4. Vivons, au sens érotique que lui donnait Catulle : Vivamus, mea Lesbia. Pour le baiser colombin, comme on disait au xvi<sup>e</sup> siècle, v. Pro-perce II, 15, 27 et les poètes néo-latins tels que Pontano, *Hendec.* et *Amores* et J. Second, *Basia*.

141 Pour effacer mon esmoy  
 Baise moy,  
 Rebaise moy ma Déesse,  
 Ne laissons passer en vain  
 Si soudain  
 Les ans de nostre jeunesse <sup>1</sup>.

SONET <sup>2</sup>

Las, je ne veux ny ne me puis desfaire  
 De ce beau reth, où Amour me tient pris :  
 Et, puis que j'ay tel voyage entrepris,  
 4 Je veux mourir, ou je le veux parfaire.  
 J'oy la raison qui me dit le contraire,  
 Et qui retient la bride à mes esprits,  
 Mais j'ay le cœur de vos yeux si épris  
 8 Que d'un tel mal je ne me puis distraire <sup>3</sup>.  
 Tay toy, raison : on dit communement,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> éd. seulement). — *Œuvres* (Amours, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1572. — Supprimé en 1578. — Réimprimé dans le *Recueil des Pièces retranchées* en 1609 et éd. suiv.

1. C'est la conclusion, plus explicite, de la fameuse ode *Mignonne allon voir*. On la retrouve en maintes pièces de R., par ex. ci-après l'élégie *Genevre je te prie*, vers 465 et suiv.

Sur l'ensemble de cette chanson et pour plus de détails, v. mon *Ronsard poète lyrique*, p. 494 et suiv.

2. Ce sonnet et le suivant semblent bien avoir été composés comme la chanson précédente « en faveur de M<sup>lle</sup> de Limeuil », le premier sûrement pour le compte du prince de Condé, le second plus probablement pour le compte du poète lui-même.

3. Souvenir d'un fameux passage d'Ovide : *Video meliora proboque, Deteriora sequor* (*Met.* VII, 20 sq.), répété par Pétrarque, canz. xvii, fin. Mais c'est bien ce que devait penser ledit prince, pris entre sa passion pour Isabeau et son devoir comme chef du parti huguenot.

- Belle fin fait qui meurt en bien ayant <sup>1</sup> :  
 11 De telle mort je veux suyvre la trace :  
     Ma foy ressemble au rocher endurcy,  
     Qui, sans avoir de l'orage soucy,  
 14 Plus est batu & moins change de place <sup>2</sup>.

## SONET

- Certes mon œil fut trop aventureux  
 De regarder une chose si belle <sup>3</sup>,  
 Une vertu digne d'une immortelle,  
 4 Et dont Amour est mesmes amoureux <sup>4</sup>.  
     Depuis ce jour je devins langoureux <sup>5</sup>  
     Pour aymer trop ceste beauté cruelle :  
     Cruelle non, mais doucement rebelle  
 8 A ce desir qui me rend malheureux :  
     Malheureux, non, heureux je me confesse,  
     Tant vaut l'amour d'une telle maitresse,

10. 67-72 guillemets

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> éd. seulement). — *Œuvres* (Amours, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1572 ; (id., 1<sup>er</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

9. 78-87 je le confesse

1. Sources de ce vers proverbial : Properce : *Laus in amore mori* (II, 1, 47) ; Ovide : *Felix, quem Veneris certamina mutua perdunt* (*Am.* II, 10, 29) ; Pétrarque : *Ché bel fin fa chi ben amando more* (son. xci, 14). Cf. t. IV, p. 138.

2. Comparaison qui vient de l'Arioste, *Orl. fur.* XLIV, st. 61. Cf. t. IV, p. 175.

3. Il parle d'elle comme d'une œuvre d'art.

4. Le mot « vertu » offre ici son sens le plus restreint, appliqué à une femme, comme l'indique la suite.

5. C.-à-d. : je fus malade de langueur.

- 11 Pour qui je vy, & à qui je veux plaire <sup>1</sup>.  
 Je l'ayme tant qu'aymer je ne me puis,  
 Je suis tant sien que plus mien je ne suis,  
 14 Bien que pour elle Amour me desespere.

## COMPLAINTE

A LA ROYNE MERE DU ROY <sup>2</sup>.

- Royne, qui de vertus passes Artemesie <sup>3</sup>,  
 Et celles du viel temps qui par la poësie  
 Et par l'ayde immortal des bons historiens,  
 4 Mortes ont survescu les siecles anciens,  
 Et femmes ont passé les hommes de leur age  
 En puissance, en conseil, en force de courage,

11-13. 78-87 Pour qui je vy, à qui seule je suis. En luy plaisant, je cherche à me desplaire : Je l'aime tant qu'aimer je ne me puis, Bien que pour elle Amour me desespere

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) — *Œuvres* (Poèmes. 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1578 ; (*Bocage royal*, 2<sup>e</sup> livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre 67-78 Complainte à la Royne Mere du Roy | 84-87 A tresilustre & tresvertueuse Princesse, la Royne Catherine de Medicis, mere du Roy (87 de trois Rois)

1. 78-87 graphie Artemisie

2. 67-87 graphie viel temps

2-5. 84-87 Et Porcie & Lucrece, à qui la Poësie Et l'outil immortal des bons historiens Ont fait ravir l'honneur des siecles anciens, Et femmes surpasser les hommes de leur age

1. Défaut d'alternance dans le genre des rimes, corrigé dans la var.

2. Pour la date de composition de cette pièce, v. ci-dessus l'Épître en prose et ci-après vers 20.

3. Nom de deux reines d'Halicarnasse : l'une accompagna Xerxès et combattit vaillamment à Salamine ; l'autre est célèbre par sa fidélité à la mémoire de son mari le roi Mausole. C'est très probablement à celle que Ronsard pensait.

- Magnanimes, monstrant de parole & de fait
- 8 La vertu de leur sexe invincible & parfait <sup>1</sup> :  
 Roïne à qui nostre Roy humblement obtempere,  
 Desoubs qui le François s'entretient & tempere <sup>2</sup>,  
 Qui, size au gouvernail, par jugemens prudens
- 12 Sçais reculler la nef des perils evidens  
 Pour la conduire au port : car tant plus tu rencontres  
 D'erreurs, d'opinions, de sectes & de monstres <sup>3</sup>,  
 Que sage tu occis (comme Hercule tua
- 16 L'Hydre qui contre luy cent testes remua)  
 Plus ta victoire est grande, & tant plus estofées  
 Tu verras tes vertus de superbes Trophées,  
 Attendant que ton fils, favorisé des cieux,
- 20 Porte le sceptre en main que portoient ses ayeux <sup>4</sup> : [69]  
 Lequel croist de soubs toy, comme une fleur nouvelle,  
 Croist pour le passetemps d'une jeune pucelle,  
 Que soigneuse elle arrose & la cultive, afin
- 24 Qu'une gentille fleur croisse d'un petit brin <sup>5</sup> :  
 Si à plus haut discours tu n'as presté l'oreille,  
 Entens un peu mon conte & tu oyras merveille.

7. 64 de parolles (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

6-7. 67-87 en prudence, en courage, Monstrant à leurs sujets de parole & de fait

9. 84 comme fils obtempere

18. 84 d'honneurs & de trofées

23. Bl. Qui soigneuse l'arrose (*correction heureuse*)

9-24. 87 supprime ces seize vers

25-26. 87 remplace ces deux vers par ces six : Si à plus haut discours ton

---

1. Outre Porcia et Lucrèce, citées dans la var., Ronsard pensait à Cornélie, mère des Gracques, à Clotilde, femme de Clovis, à Blanche de Castille, mère de Louis IX.

2. C.-à-d. : s'unit et se calme. Allusion à la paix d'Amboise, qui termina la première guerre civile (mars 1563).

3. Rimes phonétiques : on prononçait *montres*.

4. Ce passage depuis le vers 9 montre assez que cette pièce fut écrite après la paix d'Amboise et avant la proclamation de la majorité de Charles IX (15 août 1563).

5. Comparaison fréquente chez R. Pour la source, cf. t. VII, p. 77.

- L'autre jour que j'estois, comme toujours je suis,  
 28 Solitaire & pensif (car forcer je ne puis  
 Mon Saturne ennemy)<sup>1</sup>, si loing je me promeine  
 Que seul je m'esgaray de sur les bords de Seine,  
 Un peu de soubz le Louvre, où les Bons-hommes sont  
 32 Enclos estroittement de la rive & du mont<sup>2</sup>.  
 Là, comme hors de moy j'accusois la fortune  
 Qui ne me fut jamais que marastre importune,  
 Je blamois le destin qui m'avoit condamné  
 36 Si malheureusement avant que d'estre né :  
 Je blamois Apollon, les Graces, & la Muse,  
 Et le sage mestier qui ma folie amuse :  
 Puis pensant d'une part combien j'ay fait d'escris,  
 40 Et voyant d'autre part vieillir mes cheveux gris,  
 Apres trente & sept ans<sup>3</sup>, sans que la destinée  
 Se soit en ma faveur d'un seul point enclinée,  
 Je haysois ma vie, & confessois aussi  
 44 Que l'antique vertu n'habitoit plus icy.  
 Je pleurois du Bellay, qui estoit de mon age,

esprit ne s'en-vole, Preste moi ton oreille & entends ma parole. Pour me plaindre de toy & du bien mal donné, Qui fut au temps passé des peres ordonné, Non pour recompenser les enfans ny les femmes, Mais les hommes scavans, ministres de nos ames

35. 71-73 *graphie* condamné

34-36. 78-87 La mere des flatteurs, la marastre importune Des hommes vertueux, en vivant condamnez A souffrir tout (84-87 le) malheur des Astres mal-tournez

43. 73 *graphie* haïssois

1. Pour les astrologues, c'est l'astre sinistre qui préside aux existences malchanceuses et aux natures mélancoliques. Cf. t. VIII, p. 125, vers 195.

2. Couvent de l'ordre des Minimes, qui s'élevait entre la Seine (rive droite) et la colline de Chaillot.

3. Étant donnée la date certaine où cette pièce fut écrite (de mars à juillet 1563), de deux choses l'une : ou bien R. dit vrai ici, et il est né en septembre 1525 (n. st.), ou bien il se rajeunit d'un an et il est né en septembre 1524, date traditionnelle, que pour ma part j'ai adoptée. Il s'est rajeuni encore ailleurs (v. le tome VII, p. 307, note 2).



- De mon art, de mes meurs, & de mon parentage<sup>1</sup>,  
 Lequel, apres avoir d'une si docte voix  
 48 Tant de fois rechanté les Princes & les Roys, [69 v<sup>o</sup>]  
 Est mort pauvre & chetif, sans nulle recompense,  
 Sinon d'un peu d'honneur que luy garde la France.  
 Et lors, tout dedaigneux & tout remply d'esmoy,  
 52 Regardant vers le Ciel, je disois à part moy :  
 Quand nous aurions servy quelque Roy de Scythie,  
 Un Roy Got ou Gelon<sup>2</sup>, en la froide partie  
 Où le large Danube est le plus englacé,  
 56 Encor nostre labeur seroit recompensé.  
 Ainsi, versant de l'œil des fontaines ameres,  
 Dedans mon cerveau creux je peignois des Chimeres,  
 Quand je vy arriver un Devin, qui avoit  
 60 La face de Rembure à l'heure qu'il vivoit<sup>3</sup> :  
 Son front estoit ridé, sa barbe mal roignée,  
 Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,  
 Ses ongles tous crasseux : lequel me regarda  
 64 Des pieds jusqu'à la teste, & puis me demanda :

50. 67-87 Sinon du fameux bruit

1. Les deux poètes étaient triplement cousins, deux fois au 4<sup>e</sup> degré, une fois au 8<sup>e</sup> degré. Cf. A. Bourdaut, *Jeunesse de Du Bellay*, p. 19, note (Extrait des Mémoires de la Soc. nat. d'agric., sciences et arts d'Angers, 1912); colonel Savette (Bull. de la Soc. lett., sc. et arts du Saumurois, octobre 1934).

2. R. appelle ainsi le peuple qui habitait les rives du Danube inférieur. Déjà vu au tome VII, pp. 26 et 49.

3. Dans une note de 1623, Marcassus a supposé que ce Rembure était un astrologue, prédisant l'avenir, « comme Nostradamus, Imbert de Billy et autres ». Je pense qu'il s'agit plutôt d'un membre d'une illustre famille de Picardie, soit André de Rambures, tué à la prise de Gravelines en 1558, soit un de ses demi-frères, tué à l'assaut de Rouen en 1562 (*Encyclop. method. Histoire*. Paris, Panckoucke, 1790, t. IV, p. 487), soit encore d'un « échanson ordinaire du Roi en 1557 » (De La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*, t. XVI, col. 763). En tout cas, d'après ce texte de R., il devait être très connu de Catherine de Médicis.

D'où es tu, où vas tu, d'où viens tu à cette heure ?  
De quels parens es tu, & où est ta demeure ?

- Je luy respons ainsi, Je suis de Vandomois,  
68 Je n'ay jamais servy autres maistres que Roys,  
J'ay long temps voyagé en ma tendre jeunesse,  
Desireux de louange, ennemy de paresse<sup>1</sup>.  
A la fin Apollon & ses sœurs volontiers  
72 En l'Antre Thesprien m'aprendrent leurs mestiers,  
A bien faire des vers, à bien poulcer la Lyre,  
A scavoir fredonner, à scavoir dessus dire  
Les louanges des Roys, & en mille façons  
76 A scavoir alyer les cordes aux chansons<sup>2</sup> :  
Ils me firent dormir sur leur rive segrette, [70]  
Me laverent trois fois & me firent poète,  
M'enflammerent l'esprit de furieuse ardeur,  
80 Et m'emplirent le cueur d'audace & de grandeur<sup>3</sup>.

68. 67-87 autre maistre

73. 67-87 *graphie* bien pousser

76. 67-87 A scavoir marier

77. 84-87 en leur grotte secrette

1. Comme page des fils de François I<sup>er</sup> dans le sud-est de la France (campagne contre Charles Quint); comme page de Madeleine de France et de Jacques V en Écosse; comme attaché d'ambassade en Flandres, en Écosse et en Angleterre, puis dans la Basse Alsace, enfin en Navarre française. Mais, quoi qu'en ait dit son biographe Binet, il n'est jamais allé en Italie, pas même en Piémont.

2. Expression d'Horace, *Carm.* IV, 9, 4; déjà vue au tome I, p. 164. Allusion à la métrique des pièces lyriques (odes et chansons), qu'il n'a pas créée (cet honneur revient à Marot, traducteur des Psaumes), mais qu'il a perfectionnée, diversifiée et réglementée. Cf. mon *Ronsard poète lyrique*, 3<sup>e</sup> partie.

3. Cf. ci-dessus Hymne de l'Autonne, vers 49 et suiv. « Les anciens poètes ont feint que pour avoir de l'enthousiasme ils avoient bu de la fontaine des Muses, ou dormy dans leur antre... De quoy Perse se moquant dit dans la préface de ses Satyres : Nec fonte labra prolui cabalino... ». *Trois fois* : « En tous les mysteres des Anciens ce nombre estoit saint & d'une grande vertu. Voilà pourquoi en leurs purgations, lustrations, imprécations & autres actions qui dépendoient de la religion ou de la magie, ils n'avoient de nombre préfix que le Trois. Tous les poètes

- Lors je ne m'ataquay aux plus basses personnes,  
 Mais hardy je me pris aux Roys porte-couronnes <sup>1</sup>  
 (O docte Roy François, si tu eusses vescu,  
 84 Le sort qui m'a donté ne m'eust jamais veincu) :  
 Je celebray Henry & ses œuvres guerrieres,  
 Voire en tant de façons, & en tant de manieres  
 Que les plus nobles Preux qui vivent aujourdhuy  
 88 Par l'encre, ne sont pas tant celebrés que luy.  
 Que me vaudroit icy ses louanges redire,  
 Puis qu'en mille papiers un chacun les peut lire <sup>2</sup>?  
 Apres je celebray en mille chans divers  
 92 La Royne son espouse, honneur de l'univers,  
 Et feis de tous costés aux nations estranges  
 Par le vol de ma plume espandre ses loüanges.  
 Je chantay la grandeur de ses nobles ayeux,  
 96 Et de terre eslevés je les mis dans les cieux :  
 Je chantay les eaux d'Arne, & Florence sa fille,  
 Comme Phœbus ardent nomma la Tusque ville  
 Du nom de la pucelle, apres avoir esté  
 100 Ardement surpris des rets de sa beauté,  
 Et comme Arne predict du milieu de son onde  
 Que Royne elle seroit la plus grande du monde,  
 Et que le nom de femme, autresfois à mespris,  
 104 Par elle emporteroit sur les hommes le pris <sup>3</sup>.

81. 78 aux vulgaires personnes | 84-87 Lors je n'eus pour sujet les vulgaires personnes

84. 78-87. J'eusse par ta faveur mon noir destin veincu

91. 67 mille champs (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

98. 78-87 Comme le beau Phebus

100. 78-87 Ardement ravy des rais

en sont pleins d'exemples... » (n. de Marcassus). On sait que ce nombre a été conservé pour sa « vertu » dans certains rites du christianisme.

1. Épithète qui traduit le grec *σπερμηφόροι* (déjà vu au t. X, p. 18).

2. Cf. t. I, pp. 63 et 167 ; III, 33 et 90 ; VIII, 5 à 46 ; IX, 103 et 131.

3. Cf. t. I, p. 66 et VII, p. 45.

Ronsard, XII.

Mais ainsi que Vesper, la Cyprienne estoille <sup>1</sup>, [70 v<sup>o</sup>]  
 De plus larges esclairs illumine le voile  
 De la nuit tenebreuse, & sur tous les flambeaux  
 108 Dont le ciel est ardent les siens sont les plus beaux,  
 Ainsi & la vertu, la grace & le merite  
 De la sainte & divine & chaste Marguerite,  
 Fille du Roy François & la sœur de Henry,  
 112 Et du Duc d'Orleans qui jeune m'a noury <sup>2</sup>,  
 Me semblerent aux yeux sur les autres reluyre.  
 Pour ce je la choisi le subject de ma Lyre,  
 Laquelle, ayant l'esprit de son pere, eut à gré  
 116 Le labeur que j'avois à ses pieds consacré :  
 Et, comme magnanime & Princesse invincible,  
 Pour l'honneur de vertu feist ce qu'il fut possible  
 D'avancer ma fortune, & fille & sœur d'un Roy,  
 120 Daigna bien, ô bonté ! se souvenir de moy <sup>3</sup> :  
 Mais en perdant, hélas ! sa clarté coustumiere,  
 Comme aveugle je suis demeuré sans lumiere <sup>4</sup>.  
 Toujours en sa faveur, soit hyver, soit au temps  
 124 De la chaude moisson, puisse naistre un Printemps  
 Sur les monts de Savoye, & quelque part qu'elle aille,  
 Toujours de soubz ses pieds un pré de fleurs s'esmaille,  
 Dedans sa bouche naisse une manne de miel,

117-118. 78-87 Et comme vertueuse & d'honneur toute pleine, S'op-  
 posant à mon mal, charitable mist peine

129. 71-87 *graphie* parfaite (*et parfaite*)

1. C.-à-d. l'astre de Venus, adorée à Chypre (*potens Cypri*, dit Horace).

2. Charles, troisième fils de François I<sup>er</sup>. Cf. t. VI, p. 66, et VII, p. 55.

3. Marguerite de France, duchesse de Berry, fut en effet la protectrice de Ronsard et de Du Bellay, qui l'ont célébrée à l'envi. V. notamment t. I, p. 72 ; VIII, p. 30 ; IX, p. 169 et 174 ; Du Bellay, éd. Chamard, t. III, p. 91 ; IV, p. 156.

4. Par son mariage avec Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, en 1559. Cf. le Chant pastoral, au tome IX, p. 183 et suiv.

- 128 Et luy soit pour jamais favorable le ciel <sup>1</sup> !  
 Fleur & perle de prix, Marguerite parfaicte,  
 Apres que la bonté de Nature t'eut faite,  
 Assemblant pour t'orner une confection <sup>2</sup>
- 132 De ce qui est plus rare en la perfection,  
 Elle en rompit le moule, à fin que sans pareille [71]  
 Tu fusses icy bas du monde la merveille <sup>3</sup>.
- Que te diray-je plus ? apres avoir usé
- 136 Cordes, & luth, & fust, je me suis abusé  
 A louer les Seigneurs, comme celuy qui porte  
 En lieu de son loyer <sup>4</sup> une esperance morte.  
 En lisant mes escrits à l'heure ils diront bien,
- 140 C'est un gentil ouvrier, il faut qu'il ait du bien.  
 Mais des le lendemain ils n'ont plus souvenance  
 De mes vers ny de moy, ô ingrate science !  
 Si est ce que les vers ont aux hommes mortels
- 144 Jadis fait eriger & temples & autels <sup>5</sup>.

137. 67-87 A chanter | 64-67 ses Seigneurs | 71-78 ces Seigneurs  
 (éd. suiv. corr.)

137-138. 67-78 comme celuy qui porte En lieu de son loyer une  
 esperance morte | 84-87 aussi je n'en rapporte En lieu de son loyer  
 qu'une esperance morte | *Bl.* mon loyer (corr. inutile)

139-142. 78-87 suppriment ces quatre vers et guillemettent les deux suiv.

1. Souvenir de Théocrite. Cf. ci-dessus, Eglogue de Daphnis et  
 Thyrsis, vers 259 et suiv.

2. C.-à-d. : une composition, une synthèse.

3. Souvenir de l'Arioste, qui dit à propos de Zerbin, fils du roi d'É-  
 cosse : « La Nature prit plaisir à le former, puis elle en brisa le moule.  
 Aucun mortel ne réunit tant de vertus, tant de courage et tant de grâces »  
 (*Orl. fur.*, X, st. 83); repris plusieurs fois par Ronsard, notamment  
 dans le « tombeau » des Valois, au sujet de ladite princesse Marguerite :

... le ciel la fit si parfaite & si belle  
 Que pour n'en faire plus en rompit le modelle.

4. C.-à-d. : de sa récompense. Cf. t. VII, p. 308 : O le gentil loyer !

5. C.-à-d. : Et pourtant c'est grâce aux poètes que des hommes et des  
 femmes ont été divinisés. Les exemples suivent : Cérès, Pallas, Mars,  
 Neptune, Jupiter, Mercure, qui d'après Ronsard auraient été, à l'origine,  
 de simples mortels.

Ceres n'a pas esté Déesse renommée

Pour avoir de son bled nostre terre semée,

Ny Pallas pour avoir monsté l'art de filler,

148 Escarder les toisons <sup>1</sup>, ou l'huile distiller <sup>2</sup> :

Les livres seulement, de mortelles Princesses

(Et non pas leurs mestiers) les ont faites Déeses.

Les livres ont à Mars les armes fait porter,

152 Le trident à Neptun, la foudre à Jupiter,

Les æsles à Mercure, & leur belle memoire

Sans les vers periroit au fond de l'onde noire<sup>3</sup>.

L'autre jour que j'estois au temple à saint Denys,

156 En voyant tant de Roys en sepulture mys,

Qui n'aguères faisoient trembler toute la France,

Qui, ores par honneur & ores par vengeance,

Menoient un camp armé, tuoient & commandoient,

160 Et de leur peuple avoient les biens qu'ils demandoient,

Et les voyant couchés, n'ayans plus que l'escorce, [71 v°]

Comme buches de bois sans puissance ny force,

Je disois à part moy : Ce n'est rien que des Roys,

164 D'un nombre que voicy, à peine ou deux ou trois

Vivent apres leur mort, pour n'avoir esté chiches

Vers les bons escrivans, & les avoir fait riches.

Puis me tournant, hélas, vers le corps de Henry,

168 Je disois : O mon Roy, qui vivant as chery

156. 67-87 Regardant tant de Rois | 78-87 en leurs cachottes mis

158. 67-73 Qui ores pour l'honneur, ores pour la vengeance | 78-87  
Qui tous enflez d'orgueil, de pompe & d'esperance

1. On dit aujourd'hui : carder la laine; mais le verbe « écharder » est encore employé en ce sens par les ouvriers fileurs de l'Anjou (*Gloss. Verrier et Onillon*).

2. Pallas passait pour avoir montré aux hommes à extraire de l'huile des olives. Cf. Virgile, *Georg.* I, 18; Ovide, *Mét.* VI, 81.

3. Celle du Styx, fleuve des Enfers, *nigra palus*, dit Tibulle, III, 3, fin. — Ce thème revient souvent dans l'œuvre de R., d'après Pindare, *Pyth.* 3, fin : Horace, *Carm.*, IV, 8 et 9; Properce, III, 1, 23 sqq.

- Les Muses, & l'honneur des armes valeureuses,  
 Ton ame puisse vivre entre les bienheureuses :  
 Au haut de ton cercueil soient toujours fleurissans  
 172 Les beaux oillets pourprés & les lys blanchissans,  
 Et leur plaisante odeur jusques au ciel en monte,  
 Puis que de ton Ronsard tu as fait tant de conte <sup>1</sup>.  
 Je porterois mon mal beaucoup plus aysement,  
 176 Si, en fraudant les bons, le sort incessamment  
 N'avançoit les mauvais : mais quand en mon courage  
 Je voy tout aller mal, de dueil presque j'enrage.  
 Il me fache de voir les hommes estrangers,  
 180 Changeurs, postes <sup>2</sup>, plaisans, usuriers, mensongers,  
 Qui n'ont ny la vertu ny la science aprise,  
 Posseder au jourdhuy tous les biens de l'Eglise :  
 De là sont procedés tant d'abus infinis,  
 184 Et tu les vois, ô Dieu, & tu ne les punis <sup>3</sup> !  
 Et nous, sacré troupeau des Muses, qui ne sommes  
 Usuriers, ny trompeurs, ny assassineurs d'hommes,  
 Qui portons Jesuchrist dans le cueur aresté,  
 188 Ne sommes avansés sinon de pauvreté :

169. 67-87 Les Muses, qui sont sœurs

173. 67-73 jusqu'au plus haut ciel monte | 78-87 Et leur souave  
 odeur jusqu'au ciel à toy monte

177. 78-87 N'avançoit les meschans

179. 67-87 Je me fasche

185. 71-87 *graphie* troupeau

189. 67-87 Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre age (*mais en  
 67 on lit Turnebe, ce qui fausse le vers (éd. suiv. corr.)*)

1. En réalité R. n'avait pas eu à se louer de la générosité de Henri II, maintes fois sollicitée. Il n'en reçut que de bonnes paroles (voir les t. VII, pp. 9, 34, 300-302 ; VIII, 337, 343-347 ; IX, 150 et suiv. ; X, 29). Mais, en parlant ainsi, il espérait émouvoir la veuve de ce roi.

2. Pour ce mot, v. ci-dessus l'Hymne de l'Hyver, vers 162, note.

3. Même mouvement au t. XI, dans la Remonstrance, vers 16. —  
 Mêmes plaintes dans une Elegie à l'Huillier (t. X, p. 296 et suiv.) ; mais  
 il fallait ici un certain courage pour les adresser directement à la Reine  
 mère, qui avait introduit tant d'Italiens dans les plus hautes places.



Tournebeuf & Daurat, lumieres de nostre age,  
Doctes & gens de bien, en donnent tesmoignage <sup>1</sup>.

Que vous estes trompés de vos intentions,

192 O pauvres trespasés, qui par devotions,  
En fraudant vos parens, fondastes en vos rentes  
De nos riches Prelats les mitres opulentes !  
Mieux eust vallu getter vostre argent dans la mer,

196 Que pour telle despence en vain le consumer.

Tels biens ne sont fondés pour estre recompense  
De ceux qui en la guerre ont fait trop de despence,  
Pour en pourvoir leurs fils ou les donner à ceux

200 Qui sont aux cours des Roys des pilliers paresseux.  
Il ne les faut donner par faveur ny priere,  
Ny à ceux qui plus tot font voller la poussiere  
Soubs les chevaux de poste, & haletant bien fort

204 Aportent les premiers nouvelles de la mort <sup>2</sup> :  
Mais à ceux que lon voit fleurir en bonne vie,  
A ceux qui des enfance ont la vertu suivie,  
Et à ceux qui pourront vivement empescher

208 De remper l'heresie à force de prescher.

Presques un seul Montluc, esloigné d'avarice,  
Acomplist au jourdhuy sainement son office,  
Presche, prie, admonneste, & prompt à son devoir

190. 67-87 Doctes & bien vivans (*mais 67-71 par erreur biens*)

193-194. 67-87 de voz rentes A noz riches Prelats

195. 78-87 en la mer

201. 67-87 Tels biens ne faut donner

205. 78-87 Mais à ceux que l'on juge estre de bonne vie

209. 67-87 Un nombre bien petit, esloigné d'avarice

1. Turnèbe, Dorat et Lambin (celui-ci ajouté dans la var.) étaient alors professeurs du Collège royal. Le premier mourut peu après, en 1565.

2. Déjà vu plusieurs fois. Cf. t. XI, la Remonstrance, vers 411, note. Au reste tout ce passage, depuis le vers 191, reprend un développement de la Remonstrance, vers 375 à 420.

212 Avez' la bonne vie a conjoint le sçavoir<sup>1</sup>.

Je me deuls quand je voy ces ignorantes bestes  
Porter comme guenons les mitres sur leurs testes,  
Qui par faveur ou race ou importunité,

216 Sont montés, ô vergoigne! en telle dignité.

Bien que de Mahomet la loy soit vitieuse, [72 v°]  
Si est-ce que du Turc la prudence soigneuse  
Choisist entre les siens les plus gentils esprits,

220 Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,  
Et sage les commet comme graves prophettes,  
Pour contenir son peuple & garder ses Musquettes<sup>2</sup>.

Las! les Princes d'Europe, au contraire de luy,

224 Des pasteurs ignorans commettent aujourd'huy  
Sur le sacré tropeau de la chrestienne Eglise,  
Que Jesus par son sang a remis en franchise.

De là Dieu se courrouce, & de là sont issus

228 Tant d'erreurs que l'abus a faucement conceus,  
Enfantés par enfans qui sans meurs ny sciences

222. 1609-1623 graphies ses Mosquetes

225-226. 87 de l'Eglise Chrestienne... a lavé toute sienne

1. Jean de Monluc, évêque de Valence, frère du maréchal Blaise de Monluc, dont il diffèrait par le caractère, les mœurs, les goûts et les opinions. V. la notice qui précède les Mémoires de son secrétaire Jean Choissnin, dans la coll. Michaud et Poujoulat, t. XI; et Tamizey de Larroque, art. de la Revue de Gascogne, tiré à part (Paris, Aubry, 1868). C'était un évêque libéral, touché de l'esprit de la Réforme. Il avait présidé le parti des Malcontents à l'assemblée des Notables à Fontainebleau en 1560; et quand l'Inquisition romaine cita devant elle en 1563 dix prélats suspects de favoriser les Protestants, il était du nombre (G. Goyau, t. VI de l'*Hist. de la nation fr.* d'Hanotaux, p. 365). Comment concilier ce témoignage avec celui de Ronsard? Le poète voulait sans doute réagir contre la suspicion dont cet évêque était l'objet et flatter l'opinion de la Reine, qui penchait pour les évêques libéraux de France, contrairement au Cardinal de Lorraine, qui, au concile de Trente, avait voté avec les évêques intransigeants de l'Espagne.

2. Forme de l'époque pour : mosquées.

3. C.-à-d. : ils mettent des pasteurs ignorants à la tête des prêtres chrétiens.

- Sont gardes de l'Eglise & de nos consciences <sup>1</sup>.  
 Il faudroit les oster, & pour l'honneur de Dieu  
 232 En mettre de meillieurs sans faveur en leur lieu :  
 Car le bien de Jesus n'est pas un heritage  
 Qui vient de pere en fils & retourne en partage :  
 Il est commun à tous, lequel on peut oster,  
 236 Tantost diminuer & tantost adjouster,  
 Selon que le ministre en est digne & capable,  
 De meurs non corrompu, de vices non coupable.  
 Toy qui viens apres moy, qui voyras en meins lieux  
 240 De mes escrits espars le titre ambitieux  
 De Francus, Francion, & de la Franciade,  
 Qu'égaller je devois à la grecque Iliade,  
 Ne m'appelles menteur, paresseux ny poureux.  
 244 J'avois l'esprit gaillard & le cueur genereux  
 Pour faire un si grand œuvre en toute hardiesse, [73]  
 Mais au besoing les Roys m'ont failly de promesse <sup>2</sup> :  
 Ils ont tranché mon cours au meillieu de mes vers :  
 248 Au meillieu des rochers, des forets, des desers,  
 Ils ont fait arrester, par faute d'equipage,  
 Francus, qui leur donnoit Ilion en partage <sup>3</sup>.  
 Pource j'ay resolu de m'en partir d'icy  
 252 Pour trainer autre part ma plume & mon soucy,  
 En estrange pays, servant un autre Prince.  
 » Souvent le malheur change en changeant de province <sup>4</sup>.

243. 78-87 *graphie* peureux

247-248. 67-87 *graphie* au milieu

251. 67-87 de m'en aller d'icy

1. Cf. t. XI, la Remonstrance, vers 383 et suiv.

2. C.-à-d. ont manqué à leur promesse. Ceci s'applique à Henri II, en dépôt du vers 174.

3. Cf. ci-dessus l'épître-préface des *Nouvelles Poësies*. Ronsard parlait de la *Franciade* dès 1550. Voir les tomes III, pp. 9 à 22, 148, 163, 176 ; IV, 67 ; VI, 57 et 133 ; VII, 10, 25 à 34, 300 ; VIII, 344, 347 ; X, 74.

4. C.-à-d. : quand on change de pays.

Car que feray je icy sans ayde & sans suport ?

256 L'espoir qui me tenoit se perdit par la mort  
Du bon Prince Henry, lequel fut l'esperance  
De mes vers, & de moy, & de toute la France.

Alors le bon vieillard, qui m'arresta les pas,

260 Me mesura le front avecques un compas,  
Me contempla des mains les lignes qui sont droites,  
Celles qui sont en croix, celles qui sont estroites,  
Celles d'autour le pousse, & celles des cinq mons,

264 Les angles malheureux <sup>1</sup>, les angles qui sont bons :

Trois fois me fit cracher sur la seiche poussiere <sup>2</sup>,

Trois fois esternuer, & trois fois en arriere

Me retourna les bras, trois fois les ramena,

268 Et trois fois tout autour d'un rond me promena :

Fit des poincts contre terre : apres il les assemble

En meres tout d'un rang & en filles ensemble <sup>3</sup> :

Il en fit un sommaire, & en jetant les yeux

272 Trois fois devers la terre, & trois fois vers les cieux,

Me dit à basse voix : Mon fils, la poësie [73 v<sup>o</sup>]

Est un mal de cerveau qu'on nomme frenaisie :

Ta teste en est malade, il te la faut guerir,

276 Autrement tu serois en danger d'en mourir <sup>4</sup>.

259. 71-87 m'arresta le pas

271. 67-87 & en roüant les yeux

276. 67-87 en danger de mourir

1. C.-à-d. : de mauvais augure.

2. « C'est ce que les Anciens faisoient pour les sortileges. Enothée en fait tout autant dans Petrone : Ter me jussit in terram despuere, ter lapillos in sinu conjicere » (n. de Marcassus). Pour le nombre trois répété dans tout ce passage, v. ci-dessus, note du vers 80, et Virgile, *Buc.* VIII, 73 sqq.

3. Dans la pratique de la géomancie, les « points » désignent les planètes; les « meres », les planètes dominantes, les « filles », celles qui dependent des autres (n. de Marcassus).

4. Pour toute cette scène, v. A. M. Schmidt, *Poésie scientif. en Fr. au 16<sup>e</sup> s.*, p. 102 (thèse de Paris, 1938).

Tu resembles aux chiens qui mordent en la rue  
 La pierre qu'un passant, pour les frapper, leur rue :  
 Ainsi tu mors autrui comme fol incensé

280 Et non toy, pauvre sot, qui t'es seul offensé.

En quel age, ô bons dieux ! ores pense tu estre ?  
 Pense tu que le Ciel pour toy face renaistre  
 Encor le siecle d'or, où l'innocence estoit

284 Sur le haut de la faux que Saturne portoit <sup>1</sup> ?

Lors qu'Auguste regnoit, qui, respandant sa grace  
 Sur Virgile, & Varie <sup>2</sup>, & sur le Luth d'Horace,  
 De faveurs & de biens les remplit à foison,

288 Et fit que le bon heur logea dans leur maison ?

Ce beau siecle est perdu, & nostre age enrouillée,  
 Qui des pauvres humains la poitrine a souillée  
 D'avarice & d'erreur, ne permet que le bien

292 Aux hommes d'aujourd'hui vienne sans faire rien.

Pource avecques travail il faut que tu l'aquieres,  
 Non en faisant des vers qui ne servent de guieres,  
 Non à prier Phebus, qui est devenu sourd,

296 Mais il te faut prier les grands dieux de la court <sup>3</sup>,

Les suyvre, les servir, se trouver à leur table,  
 Discourir davant eux un conte delectable,

281-282. 78-87 *graphie* penses-tu

285-288. 84-87 *suppriment ces quatre vers*

289. 64 & de nostre age (erreur typ.; éd. suiv. corr.) | 67-87 *graphie* enrouillée

294. 67-71 les vers | 73-87 *texte primitif*

1. « Les anciens Theologiens ont pris le Temps pour Saturne... Or, pour montrer la puissance du Temps qui moissonne toutes choses, ils le dépeignent avec une faux; et pour nous faire encore voir que le premier temps estoit le meilleur, ils ont peint aussi aupres de ce Dieu l'innocence » (n. de Marcassus).

2. Le poète Varius, ami d'Horace (*Carm.* I, 5, 1) et de Virgile (*Buc.* IX, 35).

3. La Reine mère, son fils Charles IX, le cardinal de Lorraine, le connétable Montmorency. Ronsard a maintes fois comparé la Cour à l'Olympe gréco-latin.

Les courtizer, les voir, & les presser souvent,  
 100 Autrement ton labeur ne seroit que du vent,  
 Autrement ta science & ta Lyre estimée [74]  
 (Pour n'user de cet art) s'en iroit en fumée<sup>1</sup>.  
 Les Grands à qui tu as ton labeur addressé,  
 104 Pour n'avoir leurs talons à toute heure pressé  
 T'ont soudain oublié : car volontiers ils donnent  
 A ceux qui les plus pres leurs costez environnent.  
 Aussi l'astre cruel qui tormenté t'avoit  
 108 Se tourner devers toy plus doux ne se devoit  
 Que lors que Katherine avecques sa prudence  
 Par naturelle amour gouverneroit la France :  
 Ce qui est arrivé pour faire refflorir  
 112 L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.

Pource va-ten vers elle, & humblement luy offre  
 Ta complainte & tes vers, le tresor de ton cofre.  
 Elle est douce & benigne, & à la Royauté  
 116 Ensemble elle a conjoint l'honneste privauté,  
 Et à l'autorité la douceur qui égalle  
 A sa facilité sa magesté Royale.

Puis ce regne n'est pas comme l'autre passé,  
 120 Où le bien de l'Eglise estoit mal dispensé :  
 Soubs la Royne aujourd'huy regne une autre police,  
 Où raison & le droit commandent sur le vice.

Jamais devant ses yeux homme n'a présenté

302. 84-87 Pour n'user d'un tel art

305. 64 Tout soudain (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

306. 67-78 de plus pres

303-306. 84-87 suppriment ces quatre vers

307. 84-87 Le desastre malin qui tourmenté t'avoit

310. 87 gouverne nostre France

317-320. 78 supprime ces quatre vers

1. Cf. le *Poëte courtisan* de Du Bellay (éd. Chamard, t. VI, p. 129 et suiv.).

- 324 Un ouvrage excellent qui ne fut contenté :  
 Elle se souvenant des vertus de sa race,  
 Que Phebus a conçu sus le haut de Parnisse,  
 Laquelle a remis sus<sup>1</sup> les lettres & les ars  
 328 Et la Grece laissée à l'abandon de Mars.  
 Sans cette noble race en oubly fut Athenes, [74 v<sup>o</sup>]  
 Et tant de noms fameux sacrés par tant de peines :  
 Platon, Socrate, Homere eussent esté occis  
 332 D'une eternelle mort sans ceux de Medicis<sup>2</sup>.  
 Cette Royne d'honneur, de telle race yssue,  
 Ainçois que Calliope en son ventre a conceue<sup>3</sup>,  
 Pour ne degenerer de ses premiers ayeux,  
 336 Soigneuse a fait chercher les livres les plus vieux,  
 Hebreux, Grecs & Latins, traduits & à traduire :  
 Et par noble despence elle en a fait reluyre  
 Le haut palais du Louvre, à fin que sans danger  
 340 Le François fust veinqueur du sçavoir estranger<sup>4</sup>.  
 Si sa bonté non feinte, au plus beau du ciel née,  
 Ne change, comme Royne, en mieux ta destinée,  
 Laisse l'ingrate France, & va chercher ailleurs  
 344 (Si tu les peux trouver) autres destins meilleurs.

313-328. 84-87 *suppr. ces seize vers (dont quatre déjà sacrifiés en 78)*

329. 84-87 Sans elle & sans sa race

339. 84-87 Son chasteau de Saint Maur

1. C.-à-d. : a restauré, a remis en honneur.

2. Dans ce passage (v. 325 à 333) le mot « race » a le sens restreint de famille. Cet éloge des Medicis était aussi juste qu'opportun. « Il dit cela à cause que le grand Cosme de Medicis fit venir de Grèce tous les bons livres en Italie, qui sont à present dans la Bibliothèque du Roy » (n. de Marcassus). Catherine avait eu soin de faire rechercher les vieux manuscrits hébreux, grecs et latins, conservés au Louvre (cf. L. Delisle, *Le Cabinet des Mss.*, I, p. 207 et suiv.). — R. pensait aussi à Laurent, dit le Magnifique, et au pape Léon X, qui furent d'illustres protecteurs des lettres et des arts.

3. C.-à-d. : bien mieux, cette reine que la première des Muses a conçue. Ici l'éloge devient hyperbolique.

4. Dans la var., cette précieuse bibliothèque est transportée au châ-



## ELEGIE

[75]

A H. L'HUILLIER,  
SEIGNEUR DE MAISONFLEUR <sup>1</sup>.

L'Huillier, si nous perdons cette belle Princesse  
Qui en un corps mortel ressemble une Deesse,  
Nous perdons de la court le beau Soleil qui luit,  
4 Dont jamais la clarté n'a tiré vers la nuit,  
Mais toujours en montrant sa clarté coustumiere,  
A fait en plain midy paroistre sa lumiere <sup>2</sup>.

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies*, 1564 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.). — *Œuvres* (Elégies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 ; (Poëmes, 1<sup>er</sup> livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. 67 Elegie (*sans plus*) | 71-73 Elegie sur le depart de la Royne d'Escoce (*sans dédicace*) | 78-84 Elegie (*sans plus*) | 87 Regret à l'Huillier Parisien, pour elle-mesme

5. 84-87 sa splendeur coustumiere

6. 78-87 A fait contre le jour

---

teau de Saint-Maur-les-Fossès « où la Royne Catherine se plaisoit fort, à deux lieues de Paris » (n. de Marcassus). Sur cette résidence, acquise par elle en janvier 1563, v. P. Champion, *Catherine de M. présente à Charles IX son royaume* (Paris, Grasset, 1937), p. 52 et suiv.

1. Sur Jérôme Lhuillier (dans ce titre, H est l'initiale de Hierôme) v. le tome X, p. 213. — Ce « gentil cavalier pour les lettres et pour les armes », comme dit Brantôme, était alors « écuyer tranchant » de Catherine de Medicis. Ses poësies (purement profanes et galantes à cette date) étaient très goûtées de Marie Stuart. Elles n'ont pas été publiées, mais on peut en lire quelques-unes dans le ms. 11.688 des n. a. fr. de notre Bibl. Nat., notamment l'élégie signalée par Brantôme, qui est intitulée : « A M. de Ronsard sur le départ de la Royne Marie » ; elle comprend 330 vers et commence par :

Ronsard, nous la perdons ceste belle princesse.

Je pense que l'élégie de Ronsard est une réponse à celle de Lhuillier, laquelle n'a été signalée ni par Lalanne (éd. de Brantôme, t. VII), ni par Ed. Pilon. J'en dois la connaissance à L. Perceau, que je remercie cordialement de son obligeance.

2. D'après ces premiers vers, cette élégie fut écrite au moment où la

- Ne te souvient il point des longues nuits d'hiver,  
 8 Où nulle estoille au ciel ne se daigne lever,  
 Mais lente & paresseuse en son lit est cachée,  
 Quand Thiton en ses bras tient sa femme couchée<sup>1</sup>,  
 Et le monde languist en tenebreux sejour,  
 12 En horreur & en peur, pour l'absence du jour ?  
 Ainsi, docte l'Huillier, notre court sera telle  
 En perdant la clarté d'une Roynes si belle,  
 Belle en perfection : car toute la beauté  
 16 Qui est, & qui sera, & a jamais esté,  
 Pres de la sienne est laide, & la mere Nature  
 Ne composa jamais si belle creature.

- Au meillieu du Printemps, entre les Lys naquit [75 v°]  
 20 Son corps, qui de blancheur les Lys mesmes veinquit,  
 Et les roses qui sont du sang d'Adonis teintes<sup>2</sup>,  
 Furent par sa couleur de leur vermeil dépeintes.  
 Amour de ses beaux traits luy composa les yeux,  
 24 Et les Graces, qui sont les trois filles des cieux,  
 De leurs dons les plus beaux cette Princesse ornerent,  
 Et pour mieux la servir les cieux abandonnerent<sup>3</sup>.

10. 73-87 *graphie* Tithon

13. 71-87 Ainsi amy l'Huillier

14. 78-87 Veufve de la clarté

19. 67-87 *graphie* Au milieu

---

nouvelle du départ de Marie Stuart se répandait à la Cour, dans les premiers mois de 1561. Ce départ, qui devait avoir lieu en avril, fut différé par suite du mauvais temps et n'eut lieu qu'au mois d'août (v. l'épigramme suivante).

1. Périphrase mythologique pour : quand l'Aurore tarde à se montrer. D'après la fable, l'Aurore avait pour époux légitime Tithon, fils du roi de Troie Laomédon. Elle avait obtenu pour lui l'immortalité, sans penser à demander la jeunesse éternelle ; si bien qu'avec le temps il était devenu prodigieusement décrépît et cela pour toujours.

2. Cf. ci-dessus l'*Adonis*, fin.

3. Les trois Grâces (Aglaé, Euphrosyne et Thalie) étaient les « suivantes » de la déesse Vénus.

Si son idolle feinte <sup>1</sup> au moins nous demouroit,  
 28 En s'en allant de nous toute ne s'en iroit,  
 Et aurions le plaisir du sage Roy Prothée  
 Qui d'Helene retint la figure empruntée <sup>2</sup>.  
 Mais elle s'en va toute, & ne laisse sinon  
 32 Le triste souvenir qui reste de son nom,  
 Et le regret de perdre un si divin visage,  
 Qui captif retiendrait un cœur le plus sauvage.  
 Le jour que je voyray son depart aprocher,  
 36 Je veux, pour ne le voir, devenir un rocher,  
 Sourd, muet, insensible, & le long d'une pleine  
 Je me veux transformer en l'eau d'une fontaine,  
 Afin de la pleurer comme les Nymphes font,  
 40 Quand les fleurs hors des prés par la bise s'en vont,  
 Ou quand par un borbier les fontaines se souillent,  
 Ou quand de leur verdeur les arbres se despoüillent.

Hà ! plustost je voudrois un oyseau devenir  
 44 Pour mieux l'accompagner, & toujours me tenir  
 Sur le haut de sa coche : ou je voudrois reluire  
 Comme une belle estoille au haut de son navire,

27. 67-87 Si sa belle peinture

41. 67-87 par un torrent

45. 78-87 de son Coche

46. 67-87 Comme une claire estoille | 71-87 de sa navire

1. Son double fantomatique. V. la note suiv.

2. Ronsard, consciemment ou non, a changé la légende adoptée par Euripide dans sa tragédie d'*Helene*. D'après le prologue, Héra (Juno), irritée du jugement de Pâris, trompa celui-ci en substituant à la personne d'Hélène une image animée (εἰδωλον ἑμπνοον, vers 34), qu'elle avait formée du plus pur éther à sa ressemblance ; c'est ce simulacre qu'il emmena à Troie et pour lequel les Grecs combattirent durant dix ans. Quant à la personne même d'Hélène, Zeus (Jupiter) l'avait fait transporter en Egypte au palais du roi Protée, le plus chaste des mortels, pour que la couche de Ménélas lui fût gardée intacte ; et c'est là que Ménélas la retrouva en revenant de Troie. Donc, contrairement au dire de Ronsard, « l'idole feinte » se trouvait à Troie et c'est la personne même d'Hélène qui était chez le roi Protée.

S'elle passoit la mer, & par terre & par eau

[76]

48 Je n'abandonnerois un visage si beau.

Que ne vivent encor les palladins de France ?

Un Roland, un Renaut : ils prendroient sa defence <sup>1</sup>,

Et l'accompagneroient & seroient bien heureux

52 D'en avoir seulement un regard amoureux,

Qui au grand Juppiter osteroit le tonnerre,

Et veincu le feroit habiter nostre terre.

C'est abus qu'autre fois Juppiter ait aymé <sup>2</sup> :

56 Il auroit maintenant l'estomac allumé

D'une telle Princesse, & poinçonné d'envie

L'auroit dedans le Ciel pour sa dame ravie :

Car celle que porta le Beuf Sydonien,

60 Que le Cygne trompa, pres d'elle ne sont rien <sup>3</sup> :

Ny celles que lon voit des livres estimées,

Ne furent en leur temps si dignes d'estre aymées <sup>4</sup>.

Seullement la hauteur de son Sceptre luy nuit :

64 Car volontiers Amour les magestés ne suit,

Il fuit la Royauté, place trop dangereuse,

55-58. 78-87 C'est abus que les Dieux autrefois ay'nt aimé : Ils auroient maintenant l'estomac allumé D'une telle Princesse, & poinçonné d'envie L'auroient dedans le Ciel pour leur dame ravie

59. 78-87 Celle que desroba le Bœuf Sydonien | *On lit Celle au singulier dans toutes les anc. éd. La correction de Bl. Celles était inutile (v. la note).*

61. 71-73 que l'on list par livres estimées | 78-87 que l'on list par les vers estimées

64. 78-87 Amour simple & naïf les Majestez ne suit

1. R. a repris cette idée dans un sonnet de 1577, alors que le sort de cette reine était autrement tragique (v. mon éd. in-8°, Lemerre, t. V, p. 3 et 4).

2. C.-à-d. : C'est une erreur de croire que Jupiter eut des amours terrestres. Souvenir de Properce, II, 2, 3 sq.

3. Sous-ent. celle, devant « Que le Cygne », ou bien il y a une syllepse. — Périph. mythol. pour désigner Europe (enlevée par Jupiter-taureau) et Lédæ (déflorée par Jupiter-cygne). — Sidonien = Phénicien : le Dieu travesti s'était mêlé aux bœufs d'Agenor, roi de Phénicie, pour lui ravir sa fille Europe et la transporter en Crète (Ovide, *Mét.*, II, 834 sqq.).

4. Hélène, Lesbie, Cynthie, Corinne, etc.

Où languist sans espoir l'esperance amoureuse <sup>1</sup>.

Or aille où le Destin emmener la voudra,

- 68 Toujours de soubz ses pieds la terre se peindra  
D'un beau tapis de fleurs, les eaux seront paisibles,  
Les vens appaiseront leurs alaines terribles,  
La mer se fera douce, & pour voir sa beauté  
72 Le Soleil espendra sur elle sa clarté,  
Au moins si le Soleil en la voyant n'a honte  
Qu'une telle beauté sa beauté ne surmonte <sup>2</sup>.

## ELEGIE

[76 v°]

SUR LE DEPART DE LA ROYNE D'ESCOSSE.

Vers communs <sup>3</sup>.

Comme un beau pré depouïllé de ses fleurs,  
Comme un tableau privé de ses couleurs,

67. 64-67 le voudra (j'ai cru devoir adopter la correction des éd. suiv.)  
70. 73 graphie leurs aleines (et haleines à partir de 78)

ÉDITIONS : Elegie... (plaquette anonyme, Lyon) 1561. — *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — (*Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 ; (Poëmes, 1<sup>er</sup> livre) 1584, 1587 et éd. suiv. — Le texte adopté ci-dessus est celui de 1564 (v. l'Introduction p. xxvii).

Titre. 61 Elegie sur le despart de la Royne Marie retournant à son royaume d'Escosse | 71-78 Elegie sur le mesme sujet de (78 que) la precedente | 84 Elegie (*sans plus*) | 87 Regret pour elle-mesme (*c.-à-d. pour la même*)

1. Idée qui revient chez R. sous différentes formes ; cf. t. X, pp. 112 et 134 et ci-après l'élegie *De vous & de fortune*, vers 47 et suiv. Elle a pour source Ovide, *Mét.*, II, 846 sq. : Non bene conveniunt, nec in una sede morantur Majestas et amor, — ainsi traduit dans le *Roman de la Rose* : Onques Amor et seignorie Ne s'entrefirent compaignie, Ne ne demorerent ensemble (vers 8769-71).

2. Souvenir de Pétrarque, déjà vu à propos de Cassandre, t. IV, p. 130.

3. R. appelle ainsi les vers décasyllabiques (cf. t. VIII, pp. 85 et 207). — Cette élégie ayant d'abord paru à Lyon sans nom d'auteur ni pri-

- Comme le ciel, s'il perdoit ses estoilles,  
 4 La mer ses eaux, la navire ses voiles,  
 Un bois sa fueille, un antre son efroy,  
 Un grand palais la pompe de son Roy,  
 Et un anneau sa perle precieuse :  
 8 Ainsi perdra la France soucieuse  
 Ses ornemens, en perdant la beauté  
 Qui fut sa fleur, sa couleur, sa clarté<sup>1</sup>.  
 Dure Fortune, indontable & felonnc,  
 12 Tu es vrayment fille d'une Lyonne,  
 Tu vas passant les Tygres en rigueur,  
 Et tu n'as point dans l'estomac de cœur,  
 D'ainsi traiter une Royne si belle.  
 16 Premierement, tu l'as des la mammelle  
 Assujettie à porter le malheur,  
 Lors que sa mere espointe de douleur,  
 Dans son giron, craignant l'armée Angloise, [77]  
 20 L'alloit cachant par la terre Escossoise<sup>2</sup>.

4. 61 ses eaues (*ce qui fausse le vers*)

5-6. 61 Comme un beau champ de son bled descouvert, Et comme un bois perdant son manteau verd

7. 61 sa pierre precieuse

9. 64-67 sa beauté (*erreur typ. ; éd. suiv. corr. d'après le texte primitif*)

10. 61 sa couleur & clarté

9-10. 71-87 Ses ornemens, perdant la Royauté Qui fut sa fleur, sa couleur, sa beauté

14. 61 Et tu n'as pas | 71-73 Et tu n'as point en l'estomac | 78-87 Tu n'eus jamais en l'estomac

18. 61 esmeue de douleur | 67-87 atteinte de douleur

---

vilège, je rejette exceptionnellement dans l'app. crit. ce texte primitif, le citant d'après le Bulletin du Bibliophile, qui l'a reproduit in extenso en 1891, p. 2 à 5. V. ci-dessus l'Introduction.

1. Cf. l'ode *O belle & plus que belle...*, au t. VII, p. 306. Voir encore t. IX, p. 61 et X, p. 68.

2. Marie de Guise, reine-régente d'Écosse, avait caché sa fille d'abord au château de Stirling, pour échapper aux bandes armées du roi d'Angleterre Henri VIII, puis au couvent d'Inchmahome, blotti sur une

A peine estoit sortie hors du berceau,  
 Que tu la mis en mer sus un vaisseau,  
 Abandonnant le lieu de sa naissance,  
 24 Sceptre, & parens, pour demeurer en France <sup>1</sup>.

Lors, en changeant de courage maling,  
 La regardas d'un visage bening,  
 Et d'orpheline ensemble & d'estrangere <sup>2</sup>  
 28 (Hà, que tu es inconstante & legere !)  
 La marias au fils de nostre Roy,  
 Qui depuis tint la France desoubs soy <sup>3</sup>.

Puis en l'ayant, ô Fortune incensée !  
 32 Jusqu'au sommet des grands honneurs poussée,  
 Tu as occis à seize ans son mary <sup>4</sup>.  
 Ny plus ny moins qu'en un jardin fleury  
 Meurt un beau Lys, quand la pluye pesante  
 36 Aggrave en bas sa teste languissante,  
 Ou comme au soir la rose perd couleur,  
 Et meurt sechée, alors que la chaleur  
 Boit son humeur qui la tenoit en vie,  
 40 Et fueille à fueille à bas tombe fanie <sup>5</sup>.

22. 61 que tu l'as mise

26. 61 d'un courage benin

petite île du lac de Menkeith, pour échapper à l'armée de Sommerset, « protecteur » du roi mineur Édouard VI.

1. Henri II la fit prendre dans sa retraite écossaise en août 1548. Elle n'avait alors que cinq ans et huit mois, étant née le 8 décembre 1542. Le 7 août on l'avait embarquée sur un vaisseau de guerre français, et le 13 elle avait débarqué en Bretagne, au petit port de Roscoff. De là, cette « reinette » avait gagné, fêtée d'étape en étape, le château de Saint-Germain où l'attendait la famille royale (cf. Stefan Zweig, *Marie Stuart*, p. 9 à 14).

2. Elle avait perdu son père Jacques V en 1542, quelques jours après sa naissance. Sa mère mourut le 10 juin 1560.

3. Le mariage de Marie Stuart et du dauphin François avait eu lieu le 24 avril 1558; et son mari avait succédé au roi Henri II en juillet 1559.

4. Le roi François II était mort en décembre 1560. Né en janvier 1544 (n. st.), il allait atteindre sa dix-septième année (v. le tome II, p. 29).

5. Comparaisons familières à Ronsard. Cf. tomes IV, p. 54; VII, p. 57.



- Sa belle espouse atteinte de soucy  
 Apres sa mort est demeurée ainsi  
 Qu'on voit au bois une vefve tourterelle,  
 44 Ayant perdu sa compagne fidelle :  
 Jamais un autre elle ne veut choisir,  
 Car par la mort est mort tout son desir <sup>1</sup>.  
 Ny pré ny bois son regret ne console, [77 v°]  
 48 Et d'arbre en arbre au point du jour ne volle,  
 Mais se cachant dedans les lieux secrets,  
 Seullete aux vens raconte ses regrets,  
 Se paist de sable, & sans party se branche,  
 52 En souspirant, sur une seiche branche <sup>2</sup>.  
 Fortune, hélas, ne suffisoit-il pas  
 De l'offenser d'un si piteux trespas ?  
 Sans luy remplir si traitement sa terre  
 56 D'opinions, de sectes & de guerre,  
 Bander son peuple, aux armes tant prisé,  
 Avant qu'il fut par sectes divisé <sup>3</sup>.

43. 67-73 une vefve tourt'relle | 78-87 la veufve tourterelle  
 47-48. 61 Plus ne sied dessus la verde branche, Plus resonner ell' ne  
 fait sa voix franche | 67 son malheur ne console... | 71-87 *texte de 64*  
*ci-dessus...*

49. 78-87 Ains se cachant

50. 61 Seulette au bois

51-52. 61 Se paist de sable & en grieve douleur Sur un tronc sec  
 soupire son malheur (*ce qui rompt l'allernance des rimes m. et f.*) | 67-  
 87 *texte de 64 ci-dessus, mais party est remplacé par amy*

55-56. 61 Sans lui avoir si traitement sa terre Remply d'erreurs, de  
 haine[s] & de guerre | 78-87 *texte de 64 ci-dessus, mais en 84-87 si trai-*  
*tement est remplacé par diversement*

57-58. 61 Et son Royaume aux armes tant prisé Devant qu'il fut par  
 sectes divisé

---

et le sonnet de 1574 *Comme on voit sur la branche*. Sources : Virgile, *En.*  
 IX, 435 sqq. ; XI, 68 sqq. ; Ovide, *Mét.*, X, 190 sqq.

1. Allusion au mariage vainement projeté par les Guises pour leur  
 nièce avec Don Carlos, fils du roi d'Espagne, dès 1561. Cf. Chérueil,  
*Marie Stuart et Cath. de Med.*, ch. 2.

2. Comparaison empruntée à Virgile, *Georg.*, IV, 511 sqq.

3. L'Écosse était en proie à la guerre religieuse, à la suite des prédi-  
 cations de John Knox.

Si la fureur de tes mains tant cruelles

60 Ont tel pouvoir sur les choses si belles<sup>1</sup>,

Si la vertu, la bonté, la pitié,

La douceur jointe avec la gravité,

Les saintes meurs, la chasteté de vie

64 N'ont résisté à ta cruelle envie,

Qu'esperons nous de nostre humanité ?

Le ciel là haut, ny sa divinité,

N'est pas bien seur, ny toutes ses Deesses,

68 Puis qu'icy bas nos divines Princesses,

Qui te devroient aux larmes inviter,

Contre le mal ne peuvent résister.

Encor n'es tu, ô Fortune, contente :

72 Ta cruauté nostre douleur augmente,

En nous voulant priver de ses beaux yeux,

Lesquels font honte aux estoilles des cieux :

Nous derobant cette beauté divine,

76 Pour la donner aux flots de la marine<sup>2</sup>.

[78]

60. 61 A tel pouvoir | 1604-1623 sur des choses

64. 84-87 N'ont peu fléchir ny ton sort ny l'envie

65-70. 61 Esperons-nous de nostre humanité Rien ressortir que pure vanité ? Le ciel tousjours ne nous rid d'un œil doux, Ains bien souvent nous vomit son courroux : Ainsi par toy se troublent les liesses, Et les plaisirs de noz hautes Princesses, Qui te devroient forcer & despiter, A la douleur ne pouvans (*on lit* pouvons) résister. *Ce texte contenait deux vers de trop, qui rompaient l'alternance des rimes m. et f. ; 64 ci-dessus et les éd. suiv. corrigent en réduisant ces huit vers à six | 84-87 Qu'esperons-nous de nos humanitez ? Le Ciel d'airein, logis des Deitez, n'est asseuré, ses Dieux ny ses Déesses, Puis qu'icy bas nos divines Princesses, Qui te devroient aux larmes inviter, contre l'ennuy ne peuvent résister (on lit l'ennuy déjà en 78)*

71-72. 61 Encor n'es tu, o Fortune, contente De tes meschefs, ta fureur nous tourmente | *En 64 on lit Encores n'es tu (vers faussé ; éd. suiv. corr.) | 78-87 Tu n'es encore, o Fortune...*

74. 67-87 Yeux qui font honte

1. Syllepse courante chez Ronsard.

2. Elle s'embarqua à Calais le 14 août 1561. Cf. Castelnau, *Mémoires* (éd. de Bruxelles, Léonard, 1731) livre III, ch. 1 ; Brantôme, éd. La-

- Puisse la mer la terre devenir,  
 Puisse la nef comme un rocher tenir  
 Au bord de l'eau, de peur qu'elle n'emporte  
 80 Cette vertu qui nostre age conforte,  
 Cette beauté, honneur de nostre temps,  
 Qui rend les Roys & les peuples contens.  
 Hà, je voudrois, Escosse, que tu peusses  
 84 Errer ainsi que Déle<sup>1</sup>, & que tu n'eusses  
 Les pieds fermés<sup>2</sup> au profond de la mer.  
 Hà, je voudrois que tu peusses ramer  
 De sur les flots, legere & vagabonde,  
 88 Comme un plongeon va leger de sur l'onde,  
 Pour t'en fuir longue espace devant  
 Le tard vaisseau lequel t'iroit suyvant,  
 Sans descharger au bort de ton rivage  
 92 La belle Royne à qui tu doibs hommage.  
 Puis elle adonq, qui te suivroit en vain,  
 Retourneroit en France tout soudain,  
 Pour habiter son duché de Touraine<sup>3</sup> :

78. 61 Puisse un rocher contre un rocher tenir  
 80. 61 que nostre eage (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*) | 67-87 Un corps  
 si beau qui nostre aage (*et âge*) conforte  
 81. 61 Ceste beauté, l'honneur  
 84-85. 61 Tirer ainsi comme elle, & que tu n'eusses Fermes les pieds  
 | *En 64 on lit que tu eusses (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)*  
 86-88. 61 que tu peusses aller Dessus les flots legiere. . . | 78-87 que  
 tu peusses ramer Ainsi que vole une barque poussée De mainte rame à  
 ses flancs eslancée  
 89. 61 long espace  
 90. 61 lequel t'ira (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*) | 78-87 qui t'iroit pour-  
 suivant  
 91. 78 Sans decharger jamais à ton rivage | 84-87 Sans voir jamais  
 surgir à ton rivage  
 94-95. 61 Retorneroit. . . Pour habiter sa duché

lanne, t. VII, p. 415 (note de la p. 416 : elle partit de Calais le 15 août).

1. L'île grecque de Délos. V. ci-après, élégie *Du jour que vostre voile*, vers 102, note.

2. C.-à-d. fixés (latin *firmati*; italien *fermati*); déjà vu au t. IV, p. 161.

3. Elle l'avait reçu comme douaire.

96 Lors de chansons j'aurois la bouche pleine,  
 Et en mes vers si fort je la louïrois,  
 Que comme un Cygne en chantant je mourois <sup>1</sup>.  
 Pour mon object j'aurois la beauté d'elle,  
 100 Pour mon subject sa vertu immortelle :  
 Où maintenant <sup>2</sup>, la voyant absenter,  
 Rien que douleur je ne sçaurois chanter.

Sus, Elegie en noir habit vestue,

104 Monte au plus haut d'une roche pointue,  
 Cherche les bois des hommes separés, [78 v°]  
 Fuy t'en aux lieux qui sont plus egarés <sup>3</sup>,  
 Et te pleignant à l'entour des rivières,  
 108 Raconte aux vens que j'ay perdu n'aguères  
 Une maitresse, une perle de prix,  
 Et une fleur, la fleur des bons esprits <sup>4</sup>,  
 Une divine & rare Margarite,  
 112 Qui pour la France en la Savoye habite <sup>5</sup>,  
 Et maintenant une Royne je pers,  
 Qui fut l'honneur de France & de mes vers <sup>6</sup>.

100. 78-87 Pour mon sujet sa constance

103. 87 Sus mon soupir, plainte de noir vestue

105. 61 graphie Cerche

107. 84-87 Et en pleurant

108. 67-87 que je perdy n'aguères

110. 61 L'unique appuy des vertueux esprits

112. 71-73 par la France | 78-87 *texte antérieur, ci-dessus*

114. 61 Qui pour jamais fera pleurer mes vers

1. Le chant du cygne au moment de sa mort n'est pas, quoi qu'on ait dit, une simple fiction poétique. C'est bien une réalité.

2. C.-à-d. : alors que maintenant au contraire.

3. Imité de Pétrarque, *canz.* *Che debbo io far*, demi-strophe finale.

4. Le latin *margarita* signifie à la fois une perle et une fleur.

5. Pour la France = à la place de la France. — Marguerite de France, sœur de Henri II, mariée au duc de Savoie Emmanuel-Philibert en juillet 1559, avait quitté la France à la fin de cette année-là, rejoignant son mari à Nice. Cf. le tome IX, p. 188, note 1.

6. Marguerite mourut à Turin en 1574, Marie à Londres, sur l'échafaud, en 1587, sans que Ronsard les ait jamais revues.

## ELEGIE 1

- Si le ciel, qui la foy des amans favorise,  
 Eust voulu mettre à fin ma parolle promise,  
 Et si le fier Destin, dont chacun est donté,  
 4 N'eust contre mon vouloir forcé ma volonté,  
 Je ne serois icy languissant de tristesse 2,  
 Et j'aurois accompli envers vous ma promesse.  
 Mais puis que le malheur & les cieux ennemis,  
 8 Jaloux de mon plaisir, tel bien ne m'ont permis,  
 Il faut que le papier icy vous represente  
 Le plaisant desplaisir qui le cœur me tourmente.  
 O quantefois depuis vostre ennuieux depart,  
 12 Solitaire & pensif, ay-je seul à l'escart  
 Erré par les rochers ! & quantefois aux pleines, [79]  
 Et aux sablons desers ay-je conté mes peines,  
 Et l'enuieux regret que j'ay de ne revoir  
 16 Vostre face qui peut les rochers emouvoir 3 !

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. 87 Si l'Amour qui conduit des Amans l'entreprise

5. 84-87 Pensif je ne serois languissant de tristesse

6. 84-87 Et verrois accomplie | 97 Et verrois accomplir

11 et 13. 1597 et éd. suiv. quantefois

15. De 64 à 1609 graphie ennuieux | 1617 ennuieux | 1623 ennuyeux

1. Je ne puis partager l'opinion de Blanchemain, pour qui cette épître-élégie aurait été adressée à Marie Stuart, sous prétexte que, dans le recueil des *Nouvelles Poësies*, elle vient à la suite de deux autres pièces dédiées à cette reine. R. ne lui eût pas parlé ainsi. Pour moi, cette « lettre » (vers 61) à une maîtresse absente s'adressait à Isabeau de Limeuil, laquelle accompagna le prince Louis de Condé au siège du Havre, du 25 juin au 31 juillet 1563. V. ci-après deux notes qui confirment cette opinion.

2. Ici, c.-à-d. à la Cour (v. plus loin, vers 39).

3. Souvenir de Petrarque, s. *Solo e pensoso*, et de Properce, I, 18, 21 sqq. : Ah, quoties teneras resonant mea verba sub umbras...

- Tout ainsi qu'un passant qui parmy la nuit brune,  
 Errant dedans un bois sans ayde de la Lune :  
 Il s'egare en cent lieux, & de chaque costé  
 20 Le chemin luy est clos faute de la clarté :  
 Ainsi faute de voir vostre belle lumiere,  
 Qui estoit de mes yeux la clarté coustumiere,  
 J'erre seul egaré, car mon œil ne cognoist  
 24 Autre jour que celui qui de vous aparoist.  
 Je m'en vois bien souvent dans les forests desertes,  
 Sur le bord des ruisseaux, & par les rives vertes,  
 Où le pied me conduit, poussé du souvenir,  
 28 Qui vous fait par ymage à mes yeux revenir.  
 Car soit que j'aperçoyve un arbre solitaire,  
 Un rocher, une fleur, une fontaine clere,  
 Je pense en les voyant vous voir, & si ne puis <sup>1</sup>  
 32 Penser en autre part qu'en vous, à qui je suis <sup>2</sup>.  
 Ainsi bien loing de vous, de vous j'ay la presence,  
 Et la longueur des lieux n'est cause de l'absence.  
 Certainement le ciel, avant que d'estre né,  
 36 M'avoit pour estre esclave icy predestiné,  
 Et ne puis eschaper que toujours je ne vive  
 Serf de peine & d'ennuy, quelque part que je suyve :  
 Car si je vy long temps en cette court icy,  
 40 Je seray prisonnier de dueil & de soucy :  
 En cette court facheuse, odieuse & remplie [79 v°]

19. 67-87 S'egare en mille lieux, & (87 car) de chaque costé  
 23-24. 87 seulement le penser Pour guide me conduit, & ne me veut  
 laisser

29. 78-87 Là, soit que

35. 78-87 L'astre qui me domine

39. 78-87 Si je suis longuement

1. C.-à-d. : et ainsi je ne puis.

2. État d'esprit déjà vu dans deux chansons : *Je ne veux plus...*  
 (t. VII, p. 279) et : *Quand ce beau printemps* (ci-dessus), celle-ci préci-  
 sément adressée à M<sup>lle</sup> de Limeuil.

- D'erreurs, d'opinions, de troubles & d'envie,  
 Où rien ne m'est plaisant : car cela qui me plaist,  
 44 Ainsi comme il estoit pour cette heure n'y est,  
 J'entends vostre beauté, qui m'est plus agreable  
 Que de mes propres yeux la lumiere amiable :  
 Et si je vois au lieu où vous faictes sejour,  
 48 Je seray prisonnier de ce facheux amour.  
 Mais une liberté telle prison j'appelle,  
 Car vous estes en tout si parfaite & et si belle,  
 Qu'un Dieu le plus gaillard s'estimerait heureux  
 52 D'estre de vos beaux yeux seulement amoureux.  
 Ce pendant je vous pry (par vostre bonne grace,  
 Par cet amour qui sort de vostre belle face,  
 Et qui gaignant les yeux descend dedans le cueur,  
 56 Et je ne sçay comment s'en faict meistre & veinqueur)  
 D'acuser ma fortune à mon vouloir contraire,  
 Et non pas le desir que j'avois de vous faire  
 En chemin compagnie, & vous suivre en tous lieux,  
 60 Pour joüir sans repos du plaisir de vos yeux :  
 Et recevés en gré cette epistre qui volle  
 Vers vous pour un à dieu en lieu de la parolle,  
 Qui ne vous peut, hélas ! en partant de ce lieu <sup>1</sup>,  
 64 Ainsi qu'elle devoit, dire humblement adieu.  
 Hà, que je suis mary que mon corps n'a des æsles  
 Pour voller comme vent où sont vos damoiselles <sup>2</sup> !

50. 78-87 Pour vous sçavoir en tout

51. 78-87 le plus puissant

52. 67-87 ydolatre (*et* idolastre) amoureux

53-55. 84-87 Ce-pendant je vous pri' (par vostre belle face, Par vos crespes cheveux, dont le lien m'enlace Non seulement le corps, mais l'esprit & le cœur

56. 71-73 s'en veint (*sic*) maistre | 78-87 *texte primitif*

61. 67-87 cette lettre qui vole

1. C.-à-d. : qui n'a pu, quand vous êtes partie de la Cour.

2. Les demoiselles d'honneur de Catherine de Medicis, « escadron



- Je leur dirois à dieu, & plus de mille fois  
 68 En diverses façons leurs yeux je baiserois :  
 Je baiserois leur sein & leur bouche vermeille, [80]  
 Qui ressemble en beauté l'Aurore qui s'éveille,  
 Bouche de qui le ris d'entre les perles sort,  
 72 Qui donne tout ensemble & la vie & la mort.  
 Mais puis que hautement dans le ciel je ne volle,  
 Seulement du penser absent je me console,  
 Et par le souvenir, qui est le seul secours  
 76 Des amans éloignés, je vous voy tous les jours :  
 Car l'absence des lieux ne peut rendre effacée  
 L'amour qui se nourrist du bien de la pensée.

## CARTEL POUR LE ROY,

CELEBRANT LE JOUR DE SA NAISSANCE <sup>1</sup>.

- En imitant des grands Roys l'excellence  
 Qui celebrent le jour de leur naissance,  
 Un jeune Roy (à qui les cieux amis  
 4 Ont le bon heur de tant de Roys promis)

73. 84 Mais puis que dans le ciel des beautez je ne vole | 87 Puis que  
 mon corps pesant ne permet que je vole

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poésies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres*  
 (Mascarades, combats et cartels) 1567 à 1573; (Éclogues et Mascarades)  
 1578. — Supprimé en 1584. — Réimprimé dans le *Recueil des Pièces re-*  
*tranchées*, 1609 et éd. suiv.

Titre. 78 ajoute Charles IX au mot Roy.

volant » qui l'avait suivie au siège du Hâvre, et dont faisait partie Isa-  
 beau de Limeuil.

1. Doit avoir été composé au mois de juin 1563, alors que Charles IX  
 eut ses treize ans accomplis. Il était né le 27 juin 1550, au château de  
 Saint-Germain.

- Avec son frere (autre honneur qui égalle  
 De ses ayeux la magesté Royale) <sup>1</sup>,  
 A ce jourdhuy comme Prince bien né  
 8 A tous venans un combat ordonné,  
 Pour emouvoir la Françoisie jeunesse  
 Par son exemple à suivre la proesse,  
 Et la vertu, dont il est amoureux,  
 12 Car elle habite en un cueur genereux.  
 Ces Chevaliers yssus de grande race [80 v°]  
 Tiendront le pas <sup>2</sup> & garderont la place  
 Contre un chacun, & comme tresvaillans  
 16 Se deffendront contre tous bataillans,  
 Et si feront juges de leurs querelles  
 Vieux Chevaliers & jeunes Damoysselles,  
 Pour ordonner la victoire & le prix  
 20 A ceux qui sont aux armes mieux appris.  
 Or si quelqu'un se sent eschauffer l'ame  
 Des beaux rayons d'une gentille dame,  
 Si par l'espée il veut icy monstrier  
 24 Qu'un plus loyal ne se peut rencontrer,  
 Vienne au combat, apres avoir mis gage <sup>3</sup> :  
 Et si veinqueur il obtient l'avantage,

8. 67-78 le combat a donné

10. 67-78 *graphie* la proësse

12. 78 Comme animé d'un cœur aventureux

---

1. Son frère cadet Alexandre-Edouard, qui avait pris le nom d'Henri depuis la mort de son père et devint roi en 1574 sous le nom de Henri III.

2. C.-à-d. : Charles IX et son frère soutiendront l'assaut. Ils étaient bien jeunes pour affronter les risques d'un tournoi. Depuis la mort tragique de son mari, Catherine avait dû remplacer ces luttes violentes par des joutes sans grand danger, analogues à celles qui ont subsisté, dans nos carrousels. Voir cependant P. Champion, *Catherine de M. présente à Charles IX son royaume*, p. 64.

3. Ces gages, ou enjeux, consistaient en armes, ou armures, ou costumes de parade.

- Le gage sien & celui du tenant <sup>1</sup>  
 28 Seront à luy : mais s'il est maintenant  
 Pris & veincu, il faudra qu'il delaisse  
 L'amour qu'il porte à sa belle maitresse,  
 Et qu'il s'en aille en un autre cartier  
 32 Apprendre mieux des armes le mestier <sup>2</sup>.

A MADAME <sup>3</sup>.

[81]

Pallas est souvent d'Homere  
 Ditte fille d'un bon pere <sup>4</sup>,  
 Et vous, la Pallas d'icy,  
 Par moy serés ditte ainsi <sup>5</sup>.  
 Homere ainsi l'a nommée  
 Pour estre fille estimée  
 Du Dieu que les siecles vieux

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Poëmes, 1<sup>er</sup> livre) 1578; (la Charite, fin) 1584; (Odes, 3<sup>e</sup> livre) 1587 et éd. suiv.

Titre. 78 A Madame, à present Royné de Navarre | 84 A elle-mesme  
 | 87 A la Royné de Navarre

1. C.-à-d. : du « chevalier » qui « tient le pas » et lance le défi.
2. A rapprocher de l'*Envoy* composé par Ronsard pour les fêtes de 1559 (au tome IX, p. 124; cf. p. 127, note 2).
3. C'est la princesse Marguerite, sœur du roi Charles IX. En 1563, elle avait dix ans, étant née le 14 mai 1553 (d'après le P. Anselme). Sur sa précocité, v. P. de Vaissière, *La jeunesse de la reine Margot* (Rev. Humanisme et Renaissance, 1940).
4. Homère l'appelle ὀδυσσεύς, fille d'un père puissant (*Il.* V, 747; *Od.* III, 135).
5. Ronsard avait déjà comparé à la déesse Pallas Marguerite de France, tante de celle-ci (tomes I, p. 74, et VIII, p. 30). Sur l'assimilation des principaux personnages de la Cour aux dieux de l'Olympe, v. E. Bourciez, *Mœurs polies à la Cour de Henri II* (thèse de Paris, 1886), p. 182 et suiv.

- 8        Nommerent pere de Dieux <sup>1</sup>.  
           Et moy je vous nomme telle,  
           Fille d'un Roy qu'on appelle  
           Icy bas en tous endroits
- 12       Le bon pere des François <sup>2</sup>.  
           Pallas & vous, ce me semble,  
           Avez des mestiers ensemble.  
           Elle toujours s'amusoit
- 16       Aux vers qu'elle composoit :  
           Toujours vostre esprit s'amuse  
           Aux doux labeurs de la Muse,  
           Qui, en dépit du tombeau
- 20       Rendra vostre nom plus beau <sup>3</sup>.  
           Elle adonnoit son courage  
           A faire meint bel ouvrage  
           De sur la toille, & encor

8. 67-87 des Dieux

14. 71-73 les mestiers | 78-87 vos mestiers

17. 87 Souvent vostre esprit

18. 64 Aux doux labeur (*sic* ; éd. suiv. corr.) | 78-87 Aux saints labeurs

1. D'après la mythologie grecque, Pallas était née du cerveau de Zeus, père de quelques autres dieux, Phœbus, Artemis, Bacchus, Hermès.

2. Le roi Henri II, mort en juillet 1559.

3. L'éducation de cette princesse « fut à la fois très hâtive et toute virile ». D'autre part, « les deux années que Marguerite passa à Amboise pendant la première guerre civile (1562-1563), en compagnie de M<sup>me</sup> de Dampierre et de sa fille Catherine de Clermont, plus tard duchesse de Retz, sujet de la plus aimable et rare érudition, semblent avoir enlevé à sa première éducation ce qu'elle aurait pu avoir de trop livresque et pédantesque, pour lui laisser seulement le charme de la plus agréable culture latine, italienne et espagnole » (P. de Vaissière, *art. cit.*, p. 13). On connaît quelques-uns de ses vers (v. L. Feugère, *Femmes poètes au XVI<sup>e</sup> s.*, p. 90 et suiv.) et surtout ses deux œuvres en prose, les *Mémoires* (éd. Lalanne, 1858) et la *Ruelle mal assortie* (éd. Mariéjol, 1922). — Ronsard la mettra en scène dans sa *Bergerie* en 1564, et la célébrera encore dans le poème de la *Charité* en 1572, à la veille de son mariage. Sur sa culture intellectuelle, nous avons d'autres témoignages contemporains : Brantôme, *Femmes illustres* ; La Croix du Maine, *Bibliothèque* ; E. Pasquier, *Lettres*, XXII, 5.

- 24 A joindre la soye à l'or :  
 Vous, pour un bel exercice [81 v<sup>o</sup>]  
 Alyés par artifice  
 De sur la toille, en meint trait,  
 28 L'or & la soye en portrait <sup>1</sup>.  
 Une seule difference  
 Vous separe : car la lance,  
 Les guerres & les combas  
 32 Estoient ses plaisans esbas <sup>2</sup> :  
 Mais vous, aymant la concorde,  
 Chasserez toute discorde,  
 Et le plus beau de vos faits  
 36 Ce sera d'aymer la paix,  
 Et, par nouveau mariage,  
 De Mars appaiser la rage,  
 S'il vouloit une autre fois  
 40 Pousser en armes nos Roys <sup>3</sup>.

25-26. 78-87 Vous d'un pareil exercice, Mariez par artifice  
 32. 78-87 ses plus doux esbas

1. Les princesses s'occupaient en effet à ce genre de broderie. Cf. le tome IX, p. 171, vers 333 et suiv., et la note 2.

2. Pallas, tout en protégeant les arts de la paix, était une déesse guerrière, qui avait pour attributs une lance, un casque, une égide. Cf. Decharme, *Myth. de la Grèce ant.*, p. 70 et suiv.

3. En 1559, comme clauses et gages de la paix du Cateau-Cambrésis, Marguerite, sœur de Henri II, avait épousé Philibert-Emmanuel, duc de Savoie ; Elisabeth, fille aînée de Henri II, avait épousé Philippe II, roi d'Espagne ; Claude, fille cadette de Henri II, avait épousé Charles, duc de Lorraine. Restait une troisième fille, la Marguerite à qui cette ode est adressée. Dès la même année, Catherine de Medicis avait projeté l'union de cette enfant avec Don Carlos, fils aîné du roi d'Espagne (cf. tome IX, p. 139), et c'est à ce projet d'union que Ronsard fait allusion ici, car en 1563 la Reine mère y songeait encore ; elle y songea jusqu'à la mort de ce prince en 1568, ainsi qu'à un mariage avec Rodolphe, fils aîné de l'Empereur d'Allemagne Ferdinand. Après quoi elle se tourna vers Philippe II lui-même, veuf depuis octobre 1568 ; puis, devant son refus, vers Sébastien, roi de Portugal. Ce dernier projet ayant encore échoué, Marguerite, bien que très catholique, finit par épouser, le

## ELEGIE.

Vers communs <sup>1</sup>.

- Douce Maitresse, à qui j'ay dedié  
 Mon cueur captif que vous tenés lié  
 Dedans le rets de vostre tresse blonde,  
 4 En qui la soye & le fin or abonde :  
 Oyés, hélas, le mal que je reçoÿ,  
 Pour le plaisir de n'estre plus à moy,  
 Perdant du tout l'esperance de l'estre :  
 8 Car contre un Dieu un homme n'est pas maistre.  
     Ce petit Dieu, qui porte dans la main [82]  
     Un trait lavé de nostre sang humain,  
     Qui ne se plaist que d'allumer nos ames  
 12 Du chaut brandon de ses cruelles flammes,  
     Qui peut donter les hommes & les Dieux,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Elegies, livre unique) 1578 et 1584. — Supprimée en 1587. — Réimprimée dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609 et éd. suiv.

1-4. 78-84 suppriment ces quatre vers

5. 78-84 Madame, oyez le mal que je reçoÿ

8. 67-73 guillemets | 78-84 » Contre un grand Dieu

18 août 1572, le prince protestant Henri de Bourbon, roi de Navarre, mais ce fut bien à contre-cœur. La suite est à lire dans *Trois amoureuses au XVI<sup>e</sup> siècle* (3<sup>e</sup> partie) par H. de la Ferrière (Paris, Calmann-Lévy, 1885), et *La folle vie de la reine Margot*, par Paul Rival (Paris, Firmin Didot, 1929).

1. C.-à-d. vers décasyllabiques (cf. ci-dessus, p. 373). Cette élégie s'adressait encore très probablement à Isabeau de Limeuil, pour le compte du prince de Condé. Je fonde mon opinion, concernant la destinataire, sur les vers 67 et 155; et, en ce qui concerne la personne de l'amoureux, sur ce double fait que R. supprima soixante-douze vers en 1578, et mit cette note en tête des *Elégies* pour l'édition qui parut après sa mort : « Si j'eusse composé la meilleure partie de ces *Elegies* à ma volonté, j'eusse esté curieux de la briefveté : mais il a fallu satisfaire à ceux qui avoient puissance sur moy... »

Fut l'autre jour de mon ayse envieux,  
 Me prist captif & me mist sur la teste  
 Le pied vainqueur en signe de conquête <sup>1</sup>,  
 M'osta le sens, l'esprit & la raison,  
 Puis m'enferma dedans vostre prison,  
 Et me lia d'une si douce sorte  
 Que j'ay plaisir des liens que je porte.

Tous prisonniers, tant soient ils enferrez,  
 Et desoubs terre à l'obscur enserrez,  
 Flatent leur mal & vivent d'esperance  
 D'avoir un jour de leurs maux delivrance,  
 Et de revoir du soleil la clarté,  
 Estant remis en pleine liberté.  
 Mais des le jour que la belle lumiere  
 De vos yeux prist mon ame prisonniere,  
 Je n'ay voulu pour hoste recevoir  
 Cette esperance, & n'en veux point avoir,  
 Bien que flateuse à toute heure elle essaye  
 De soulager ma prison & ma playe,  
 Me promettant de me faire jouyr  
 De liberté : mais je ne veux l'ouir,  
 Ne luy donner dedans mon cueur passage,  
 De peur, hélas, que mon penser mal sage  
 Ne m'assurast de me faire partir  
 De la prison dont je ne veux sortir.

[82 v°]

15-16. 78-84 Rendant ma vie à ses pieds estouffée, De ma franchise  
 augmenta son trofée

22. 78-84 Dessous la terre

24. 78-84 D'avoir en bref

26. 78-84 en douce liberté

30. 78-84 Nulle esperance

35. 78-84 Ny luy donner

36. 78-84 que mon penser volage

38. 71-84 d'où je ne veux

1. Cf. Properce, I, 1, 4.

Ronsard, XII.



Cette esperance, au soir quand je me couche,  
 40 Et au matin quand je sors de ma couche,  
 Vient toute seule, à fin de m'offencer,  
 Secrettement pratiquer mon penser,  
 Pour me trahir : mais plus elle s'esforce  
 44 D'entrer chés moy, je resiste à sa force,  
 Je la repousse & point ne la reçois,  
 Pour ne loger mon ennemy chés moy.

Allés ailleurs chercher vostre demeure,  
 48 Luy di-je alors, il me plaist que je meure  
 Sans nul espoir : sus donc partés d'icy,  
 Vous ne sçauriés soulager mon soucy,  
 Ny d'autre part tourner mon entreprise :  
 52 Car ma prison vaut mieux qu'une franchise <sup>1</sup>,  
 Un plus grand bien je ne sçaurois choisir,  
 Qu'un languissant mourir à mon plaisir <sup>2</sup>.

Cette langueur m'est une douce vie,  
 56 Et si <sup>3</sup> n'ay point en languissant envie  
 De me garir : car de cette langueur  
 Vient le plaisir qui soulage mon cueur.

Douce prison, vous m'estes honorable,  
 60 Sans vos liens je serois miserable,  
 Vostre malheur bien heureux m'a rendu :  
 En me perdant je me suis bien perdu <sup>4</sup>,  
 Et ne veux point qu'ailleurs je me retrouve.  
 64 J'ayme mon mal, j'y consens & l'approuve,  
 J'ayme ma perte, & ne voudrois pour rien

[85]

54. 71-73 en languissant

47-66. 78-84 suppriment ces vingt vers

1. C.-à-d. une liberté.

2. C.-à-d. une lente mort qui me fait plaisir. Expliqué dans le quatrain qui suit, tout à fait dans la note pétrarquiesque.

3. Et ainsi, et par suite.

4. C.-à-d. je me suis heureusement perdu.

Me regagner pour estre du tout mien.

Il ne faut point qu'une autre damoiselle

68 Pense esbranler ma constance fidelle <sup>1</sup> :

En autre part je ne sçaurois aymer.

Je suis semblable au Polype de mer,

Qui ayme tant les branches de l'Olive,

72 Qu'il sort de l'eau & vient de sur la rive

Les caresser, festier, embrasser,

Et tellement il se laisse enlasser

Par l'arbre aymé, que glaive ne qu'espée

76 (Dedans son sang plus d'une fois trempée)

Ne peut l'oster d'un tel embrassement,

Ains en serrant toujours plus fortement,

N'a soing de voir sa vie consommée,

80 Mourant joyeux de sur la branche aymée <sup>2</sup>.

Las ! telle mort je voudrois recevoir,

Si dans mes bras je vous pouvois avoir :

Et ne craindrois la mort, tant fust cruelle,

84 Car je suis seur que Cyprine la belle <sup>3</sup>

67. 78-84 qu'une autre, tant soit belle

69. 78-84 Autre beauté je...

73. 67-84 festoyer (et festoyer)

75. 71-73 ny espée | 78-84 En l'arbre aimé, que glaive ny espée

76. 78-84 mille fois re-trampée

78. 67-84 rime obstinément

79. 78-84 N'a peur de voir

81. 78-84 Pareille mort

83-98. 78-84 suppriment ces seize vers

1. Je crois pouvoir inférer de ce distique que la destinataire était une des « damoiselles d'honneur » de la Reine mère, la même que ci-dessus, élégie *Si le ciel*.

2. Cette comparaison avec un polype (= un poulpe) s'inspire d'un passage d'Oppien, *Haliéut.*, ch. IV, vers 261 à 307 (note due à l'obligeance de mon collègue P. Boyancé).

3. Aphrodite (Vénus), qui, née de l'écume de la mer, passait pour avoir abordé en l'île de Chypre, où elle avait un temple. V. ci-après l'élégie *Le jour que votre voile*, vers 88, note.

Feroit entrer mon esprit amoureux,  
 Apres ma mort, au Paradis heureux  
 Soit de Paphos, d'Amathonte ou d'Eryce <sup>1</sup>.

88 En ce beau lieu tout remply de delyce,  
 Où le Printemps florist tout à l'entour,  
 J'yrois volant accompagné d'Amour.

Tous les esprits me feroient reverence,  
 92 J'aurois entre eux honneur & preminence,

Et comme un Dieu je serois estimé, [85 v<sup>o</sup>]  
 Pour le loyer d'avoir si bien aymé <sup>2</sup>.

Douce beauté, hà que vous m'estes fiere !

96 Sans avoir paix vous m'estes trop guerriere <sup>3</sup> :

En vous voyant tout le cœur me defaut,

Je meurs pour vous, & si ne vous en chaut <sup>4</sup> !

Souffrés au moins qu'icy je vous accuse

100 De me charmer ainsi qu'une Meduse.

Toutes les fois que je sens aprocher

Vos yeux sur moy, je deviens un rocher,

Sans sentiment, car mon ame gelée,

104 Qui par frayeur au cœur s'en est allée,

De froide peur me glace tout le sang :

Sans respirer je demeure tout blanc,

Pasle & tout froid, comme une roche dure,

108 En qui lon voit d'un homme la figure <sup>5</sup>.

103. 78-84 & mon ame gelée

107-108. 78-84 Palle, em-pierré... En qui se voit

---

1. Autres lieux célèbres par le culte de Vénus. Cf. tome IV, p. 68 et 98, note 3.

2. En récompense de mon grand amour.

3. Souvenir de Pétrarque, déjà vu au tome IV, p. 8 : « ma guerriere Cassandre » et 151 : « ma douce guerriere ».

4. Hémistiche fréquent, de source également pétrarquiesque (v. ci-dessus, chanson *Douce maitresse touche*, vers 36).

5. Développement du vers 100. L'idée de la femme-Méduse, déjà vue au tome IV, p. 12 et 35, est de source également pétrarquiesque.

Telle en Sipyle aparoist Niobé,  
 Dans un rocher de sus la mer courbé,  
 Qui fut changée en pierre larmoyante,  
 112 Voyant les fils de Latone puissante  
 Tuer les siens, dont l'horreur l'afroidit,  
 Si bien qu'en roc tout son corps se roidit,  
 Et ne resta pour une femme à l'heure,  
 116 Sinon au bord une roche qui pleure <sup>1</sup>,  
 Comme je fais : mais gueres je ne puis  
 En un rocher lamenter mes ennuis :  
 Car aussi tost que vos levres decloses,  
 120 Pleines de lys, de perles & de roses,  
 Parlent à moy, descharmer je me sens <sup>2</sup>  
 De vos propos qui r'animent mes sens,  
 Par la vertu d'une haleine amoureuse,  
 124 Qui rend soudain mon ame chaleureuse,  
 Chassant du cœur la creinte & la froideur,  
 Pour faire place à la nouvelle ardeur.

[86]

Mon ame adonc, laquelle est toute pleine  
 128 De la chaleur d'une si douce haleine,  
 Imprime en elle au vif vostre portrait,  
 Qu'Amour subtil engrave de son trait.  
 Lors ce portrait, qui jamais ne se lasse  
 132 D'errer en moy, de veine en veine passe,  
 De nerfs en nerfs, si bien que, maugré moy,  
 De moy s'est fait le Seigneur & le Roy.

112. 64 l'Atone (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

114. 64 en rocher tout son corps se froidit (vers faussé ; éd. suiv. corr. mais 67 a encore froidit)

111-142. 78-84 suppriment ces trente-deux vers

1. Sur cette fable de Niobé, v. Ovide, *Mét.*, VI, 148 à 312.

2. Descharmer = délivrer du charme qui m'avait « médusé » (cf. ci-dessus, vers 100).

Maugré moy non ! je l'ayme & le desire :

136 C'est ce portrait qui doucement m'inspire  
Mille pensers, que changer ne voudrois,  
Non pas un seul <sup>1</sup>, aux richesses des Roys.

Puis qu'en moy donc nuit & jour je vous porte,  
140 Quand il vous plaist mon cœur ouvre sa porte  
A tout cela qui de vostre part vient,  
Car de vous seule au monde il se souvient.

Je cognois bien que je ne suis pas sage,  
144 Et que l'ardeur a forcé mon courage,  
Que mes dessains ne sont point avancés :  
Je suis aveugle, & si cognois assés <sup>2</sup>  
Que j'ayme trop le mal qui me tormente,

148 Et toutefois si vous estiés contente,  
\* Pour vous donner les biens que j'ayme mieux <sup>3</sup>, [86 v°]  
Mon sang, mon cœur, ma lumiere, & mes yeux,  
Je le ferois sans aucune priere,

152 Car ny mon cœur, mon sang, ny ma lumiere,  
Ame, ny vie, hélas ! ne me sont rien  
Au pris de vous <sup>4</sup>, qui estes tout mon bien.

Or pour la fin ces presens je vous donne <sup>5</sup>

146. 78-84 & si je voy assez

150. 78-84 Mon sang, mon cœur, mon esprit & mes yeux

152. 78-84 Mon cœur, mon sang, ny ma douce lumiere

155-157. 67-84 cest escrit je vous donne Pour le donner... ou pour le retenir

1. C.-à-d. : Non, pas même un seul penser.

2. Et pourtant je discerne assez bien.

3. C.-à-d. : que je vous donne les biens que j'aime le mieux.

4. C.-à-d. en comparaison de vous. Cf. l'élegie suivante, vers 14.

5. Cette élégie accompagnait, sans aucun doute, un cadeau, par ex. de robes ou de fourrures (H. de la Ferrière cite bien une lettre de Condé écrivant à Isabeau : Je vous envoie une robe fourrée, *op. cit.*, p. 98) ; et l'on conçoit alors que R. ait pu faire dire au prince que, si ladite « damoiselle » n'en veut pas, elle les donne à une autre. Mais, quand R. eut remanié ce vers, remplaçant « ces presents » par « cet escrit » (v. l'app. crit.), on put se demander comment la destinataire pouvait

56 Pour les donner à une autre personne,  
 S'ainsi vous plaist, ou pour les retenir,  
 Car rien de vous ne me scauroit venir,  
 Qui ne m'apporte une joye parfaite,  
 50 Si par mon mal je vous voy satisfaitte.

### ELEGIE <sup>1</sup>.

De vous, & de fortune, & de moy je me deuls,  
 De moy qui sagement commander ne me peuls,  
 Car du premier combat dont vostre belle veue  
 4 Vint assaillir mon cœur, ma raison fut veincue <sup>2</sup> :  
 Et depuis sa defaite à mon dam je la sens,  
 En lieu d'estre maitresse, obeyr à mes sens,

158. 78-84 Rien ne scauroit de vostre part venir

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

3. 78 Dès le premier combat

4. 78 ma raison fut esmeue

5. 64 à mon damp (éd. suiv. corr.)

1-6. 84 De moy seul ennemy, voire traistre, je suis. De fortune ennemie & de vous je me puis Lamentier à bon droit, qui par un trait de veue Avez de son rempart ma raison despourveüe, Si qu'en lieu d'estre Dame à mon dam je la sens Une raison esclave obeir à mes sens | 87 De moy seul ennemy sans cause je me fains, Puis tantost de Fortune & de vous je me plains, Accusant vos beaux yeux, qui par un traict de veue Avez (le reste comme en 84).

offrir à son tour cette élégie à une autre femme ; pourtant celase voyait, et l'œuvre de Ronsard contient une preuve certaine de cet échange de vers amoureux entre femmes : c'est une élégie de 1565 et un sonnet qui lui répond (v. mon édition in-8, Lemerre, t. VI, pp. 349 et 353).

1. Cette épître élégiaque ne peut pas avoir été composée pour le prince de Condé, amoureux de M<sup>lle</sup> de Limeuil, vu que l'amoureux regrette d'un bout à l'autre d'être d'un rang social inférieur à la femme qu'il aime, ce qui ne serait pas le cas avec ces deux personnages. Je pense donc que R. parle ici pour son propre compte.

2. Rimes phonétiques ; on prononçait : vue.

Trompant ma fantasie & me donnant pour maistre

8 Un aveugle, un enfant que je ne puis cognoistre <sup>1</sup>.

Et de vous je me plains qui tenés si haut lieu,

Que pour estre servie il vous faudroit un dieu,

Car un homme mortel n'est digne qu'on l'appelle [87]

12 Amy ny serviteur d'une dame si belle,

En qui le ciel a mis tant d'honneur & de bien,

Que la reste du monde au prix de vous n'est rien <sup>2</sup>.

Mais plus que de nous deux je me plains de Fortune,

16 Qui, cruelle à mon mal, sans cesse m'importune,

Me r'angrege ma playe <sup>3</sup> & me faict amoureux

De vous, dont le bon heur m'a rendu malheureux :

Car pour aymer trop haut & pour n'avoir egalle

20 Ma puissance à la vostre, hélas ! je suis Tantale

Qui meurs de soif en l'onde, & qui ne puis toucher

Au doux fruit que je sens sur ma levre aprocher <sup>4</sup>.

Ainsi, pour estre moindre & vous superieure

24 De race & de grandeur, je languis à toute heure

8. 84-87 qui ne vient que de naistre

9. 84-87 Or de vous

11. 78 L'homme mortel de soy

13. 67-78 En qui le ciel a mis

14. 71-78 Que le reste

11-14. 84-87 *suppriment ces quatre vers*

22. 84-87 que je voy

1. L'Amour, ou Cupidon, représenté par les poètes alexandrins sous les traits d'un tout jeune enfant, portant un bandeau sur les yeux.

2. V. la pièce précédente, vers 154.

3. C.-à-d. aggrave mon mal; vieux mot, déjà vu au t. IV, p. 143.

4. Ce mythe de Tantale, qui revient souvent dans les œuvres érotiques de Ronsard, avait été condensé par ses prédécesseurs du xv<sup>e</sup> siècle en ce vers qui contient la même image :

Je meurs de soif auprès de la fontaine.

V. encore Cl. Marot, *élégie* XVII, vers 29 :

A ma grand soif la belle eau se presente  
Et si convient que d'en boire m'exempte.



Et revis sans espoir de jamais aquerir  
 Ce doux mal qui me fait si doucement mourir.  
 Quand Pyrrhe & son mary peuploient les vuydes terres,  
 28 Ruant parmy les champs les semences de pierres,  
 Peres du genre humain, les cailloux qu'ils gettoient  
 En dignité pareille également estoient <sup>1</sup> :  
 En dignité pareille il nous faudroit donq estre,  
 32 Si voulions ressembler les auteurs de nostre estre,  
 Sans que race ou credit ou le bien temporel  
 Rompist l'equalité de nostre naturel.

Maudits soient les presens dont la boete feconde  
 36 De la belle Pandore a remply tout le monde !  
 Le peuple, qui avoit également vescu <sup>2</sup>,  
 Se vit d'ambition & de gloire veincu.  
 De là vint la grandeur, de là vint la richesse, [87 v<sup>o</sup>]  
 40 De là vint le haut nom de Royne & de Princesse,  
 Titres ambitieux : & de là vint encor  
 Le vouloir d'enchasser les gemmes dans de l'or.  
 Lors la simplicité abandonna la place  
 44 Aux credits, aux faveurs, aux grandeurs, à la race,  
 Et, quitant les Cités, les Villes & les Roys,  
 Avecques les pasteurs habita par les bois <sup>3</sup>.

Le doux fils de Venus, lequel toujours dedaigne

40. 64 Et de là (*vers faussé; éd. suiv. corr.*)

42. 67-87 Le desir d'enchasser les gemmes dans de l'or (78-87 dedans l'or)

47. 67-87 qui simple & nud dedaigne

1. Le mythe de Deucalion et Pyrrha, repeuplant la terre après le déluge, est dans Ovide, *Met.*, I, 367 sqq. Ronsard, qui l'a plus d'une fois rappelé, le présente ailleurs autrement, suivant les besoins de la cause. Cf. t. III, p. 165 et X, p. 101 et suiv.

2. C.-à-d. : les humains, qui jusque-là avaient vécu socialement égaux.

3. Cf. Lucrèce, V, 955 sqq., Virgile, *Georg.* II, 458 sqq. et surtout Properce, III, 13, 25 sqq. R. reprendra ce thème dans une élégie de 1584 : *Doncques voici le jour* (v. mon éd. in-8, Lemerre, t. IV, p. 137).

- 48 Que cette magesté le suive pour compaignie<sup>1</sup>,  
 Print l'arc dedans la main, & aiguisant ses traits  
 Compaignon la suyvit par les hautes forets<sup>2</sup>,  
 Et tirant doucement ses fleches moins cruelles<sup>3</sup>
- 52 Dedans le cueur loyal des simples pastourelles,  
 Entre les durs rochers, les boys & les desers,  
 A la frescheur d'un Antre, ou soubz les arbres vers,  
 Les aprint à aymer d'une amytié non feinte,
- 56 En toute liberté, sans danger ny sans creinte :  
 Les aprint à baizer, à toucher, à taster,  
 Et de la simple amour simples se contenter,  
 Loing d'inequalité, laquelle est dangereuse,
- 60 Et presque insupportable à toute ame amoureuse<sup>4</sup>.  
 L'ennuy qui plus m'offence & plus me fait de mal,  
 C'est qu'à votre grandeur je ne suis pas égal,  
 Et, le cognoissant bien, je cherche en toute sorte
- 64 D'oster hors de mon cueur l'amour que je vous porte :  
 Mais plus je veux l'oster & tant plus mon desir  
 Se laisse r'engluer de son nouveau plaisir,  
 Dressant à ma douleur contre mon esperance [88]
- 68 Un rempart fait du temps & de perseverance.

48-50. 67-87 Que toute magesté (*et* majesté) le suive pour compaignie, ... & aiguisant (87 raguisant) ses traits, Pas à pas la suivit  
 52. 87 Dans le cœur innocent des jeunes pastourelles  
 59. 67-87 qui trop est dangereuse

1. Cf. ci-dessus l'élegie *Lhuillier si nous perdons*, p. 372, vers 64.

2. C.-à-d. : accompagna parmi les forêts la simplicité, nommée au vers 43.

3. Comparatif pour superlatif relatif, comme plus loin au vers 61 ; courant dans l'ancien français.

4. Rapprocher cet alinéa d'un développement analogue de Cl. Marot, élégie XVII, vers 55 et suiv. :

Que pleust à Dieu que la fortune advint,  
 Quand je voudrois, que bergere devint. . .

L'inspiration dans ces deux morceaux est la même que dans les « pastourelles » du moyen âge.

Ainsi plus je desire à couvrir ma douleur  
 Plus ce m'est de plaisir de dire mon malheur,  
 Me combatre moy mesme, & resister aux peines  
 2 Dont ces hautes amours dificiles sont pleines <sup>1</sup> :  
 Tantost j'espere tout, puis je n'espere rien,  
 Tantost de sur du vent j'asseure tout mon bien :  
 J'ay des aisles de cire, en volant je m'abaisse,  
 6 Et pour avoir bon cueur je perds la hardiesse <sup>2</sup>.

Madame, je vous pry' que vous n'ayés esgard  
 A la noble grandeur qui est de vostre part,  
 Et faictes, s'il vous plaist, que cela ne vous garde  
 0 Que vostre œil de pitié un jour ne me regarde.  
 Je scay que je suis fol d'aymer si hautement,  
 Mais volontiers Amour erre sans jugement :  
 Et toujours la raison ne guide la pensée,  
 4 Quand elle est par Amour doucement incensée <sup>3</sup>.

Tout bon cueur est subject aux passions d'aymer :  
 On ne voit seulement les hommes s'enflammer  
 D'un si gentil desir, mais les Dieux n'ont pas honte  
 3 D'abaisser leur grandeur quand Amour les surmonte,  
 Et vestant maintenant les plumes d'un oyseau,  
 Ou le poil d'un Satyre, ou celui d'un toreau,  
 Abandonnent le Ciel pleins d'amoureuses flammes,  
 2 Pour estre serviteurs de nos mortelles femmes <sup>4</sup>.

74. 78-84 desur le vent | 87 Tantost sur vos propos

78. 78-87 dont vostre race part

80. 84-87 Que vostre œil amoureux

1. Accumulation d'épithètes que R. condamne dans son *Abbrégé de l'Art Poët.* (1565), mais qu'en fait il a souvent imitée des Italiens.

2. C.-à-d. : quoique j'aie du courage, je ne suis pas assez hardi.

3. Participe passé. Mis pour insensée. On dirait aujourd'hui : affolée.

4. Bien qu'il pense aux amours terrestres de plusieurs dieux (Apollon, Venus, Neptune, Jupiter) R. ne cite que des exploits de Jupiter, transformé en cygne pour Leda, en satyre pour Antiope, en taureau pour Europe.

En imitant ces Dieux, s'il vous plaisoit un joui,  
 Prenant pitié de moy, me donner vostre amour,  
 Je mettrois telle peine à vous faire service, [88 v<sup>o</sup>]  
 96 Que vous auriés en moy un serviteur sans vice,  
 Et vous repentiriés que plustost je n'aurois  
 Receu vostre faveur, qui est digne des Roys,  
 Faveur que je ne puis à ma douleur promettre,  
 100 Et qui d'homme mortel au Ciel me pourroit mettre.

Las ! si ma servitude & ma longue amitié  
 Meritoient à la fin de vous quelque pitié,  
 S'il vous plaisoit de grace aleger mon martyre <sup>1</sup>,  
 104 Me donnant le guerdon que tout amant desire <sup>2</sup>,  
 Je serois si discret recevant ce bon heur,  
 Je serois si fidelle à garder vostre honneur,  
 Que nous deux seulement sçaurions ma jouissance,  
 108 Dont le seul souvenir me fait Dieu quand j'y pense <sup>3</sup>.

J'ay comme aventureux en divers lieux aymé,  
 Toujours sage & discret des Dames estimé :  
 Je sçay de quel honneur on respecte la grande <sup>4</sup>,  
 112 Je sçay bien quel service une vefve demande,  
 Une fille, une femme, & si sçay bien comment <sup>5</sup>  
 On se doit en tel cas gouverner sagement :  
 Je n'y fis jamais faute & ne pourrois le faire,  
 116 Car icy je fus né pour aux Dames complaire.

96. 87 Qu'en moy vous trouveriez

101-108. 84-87 suppriment ces huit vers

114. 84-87 en tel fait

116. 78-87 Comme prédestiné pour aux Dames complaire

1. De grace = par faveur ; déjà vu souvent, par ex. au tome VIII.

2. Le guerdon = la récompense, à savoir le cinquième et dernier « point » en amour. Cf. deux sonnets des Amours, où R. cite la chanson médiévale, rajeunie par Marot : *Allegez moy...* (t. IV, pp. 18 et 132).

3. Les vers qui suivent indiquent qu'il s'agit du souvenir de la jouissance qu'il a connue avec d'autres.

4. C.-à-d. la femme d'un haut rang social.

5. Et ainsi, et par conséquent je sais bien.

- Mais si par trait de temps <sup>1</sup> ma serve loyauté  
 Ne peut trouver en vous que toute cruauté,  
 Et si contre ma foy vous devenés si fiere,  
 120 Que je ne puisse hélas ! vous flechir par priere,  
 Pour me donner secours j'appelle à mon confort  
 Contre vostre rigueur les Parques & la mort,  
 Pour delier ensemble & ma plainte & ma vie, [89]  
 124 Afin que mon amour de la mort soit suyvie.  
 Vous suppliant au moins de ne me nier pas <sup>2</sup>  
 Que je puisse estre mis, apres le mien trespas,  
 Au lieu que vous aurés choisi pour sepulture,  
 128 Pour dormir pres de vous soubz mesme couverture,  
 Et qu'apres nostre mort equalement tous deux  
 Pussions estre là bas par les champs amoureux <sup>3</sup>,  
 Afin de vous conter, assis soubz les ombrages  
 132 Des myrthes Paphiens <sup>4</sup>, ou de sur les rivages  
 Qui sont tousjours soufflés d'un Zephyre trespoux,  
 Les douleurs qu'en vivant j'auray receu pour vous <sup>5</sup>.

122. 84-87 Nemesis & la Mort

123-124. 87 Pour ne vous servir plus de longue mocquerie, Et mon ombre en tous lieux vous soit une furie

129. 67-78 graphie également

134. 67-78 receu par vous

1. C.-à-d. avec le temps; déjà vu au tome III, p. 33, vers 266. Cf. J. Lemaire, *Illustr. de Gaule*, I, chap. 20 : « par trait de temps les destinées auront fait leur cours ».

2. C.-à-d. de ne pas me refuser. On emploie encore en ce sens le composé *dénier*, dans l'expression : *dénier un droit* à quelqu'un.

3. C.-à-d. : devenus socialement égaux par la mort, nous pussions vivre ensemble aux Enfers dans la région réservée aux amoureux.

4. Les myrtes consacrés à Vénus, adorée à Paphos (Cf. IV, p. 68). Il s'agit de la forêt de myrtes, où Virgile a rangé les victimes de l'amour-passion (*En.* VI, 442 sqq.). R. dira encore dans un sonnet à Hélène :

Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.

5. Virgile, *loc. cit.*, et Pétrarque (*Trionfo d'Am.*, I, 150) ont mis cette forêt de myrtes dans les Champs des pleurs (*lugentes campi*); mais Ronsard, suivant Tibulle, I, 3, 57 sqq. et J. Second, *Bas.* II, l'a placée dans

Là, sans peur ny danger, sans soupçon, ny sans creinte,  
 136 Sans respect de grandeur, je vous feray ma plainte,  
 Et vous ramentevray mes premieres amours  
 Qui vives au tombeau se garderont toujours :  
 Car la mort, tant soit-elle aux amoureux contraire,  
 140 De vostre beau lien ne me pourra deffaire.

Là, devisant d'amour, comme petis oyseaux  
 Tantost nous volerons de rameaux en rameaux<sup>1</sup>,  
 Tantost je vous verray desur l'herbe couchée,  
 144 Tantost j'auray ma teste en vostre sein panchée,  
 Tantost je baizeray vostre bouche & vos yeux,  
 Tantost nous foulerons l'herbette de nos jeux,  
 Tantost nous danserons, & de fleurs ordonnées  
 148 Nous aurons en tous temps les testes couronnées,  
 Les bras & tout le sein : & sans prendre soucy  
 De la faveur des Roys, comme lon fait icy,  
 Nous irons pas à pas apres les grands Deesses, [89 v°]  
 152 Qui jadis en vivant des Dieux furent maistresses,  
 Helene, Europe, Io<sup>2</sup> : & n'auront à dedain  
 Nous mener à leur bal & nous tendre la main,  
 Voire de nous bailler dignité par sus elles,  
 156 Comme à l'exemple vray des amitiés fidelles.

Lors les esprits diront en nous voyant tous deux :  
 Ceux cy en leur vivant ne furent point heureux

137-138. 78 Et vous feray sçavoir... vous aimeront tousjours

139. 78 La Parque, tant soit-elle

147. 67-78 & de Roses données

149. 67-78 Les bras, le sein, le col

---

les Champs élyséens, où règne un printemps éternel et où résident les bienheureux. Cf. tome V, p. 121, note 3.

1. Souvenir de Virgile, *En.* VI, 706 : innumerae gentes populique volabant.

2. Europe et Io furent aimées de Jupiter; mais Hélène ne fut pas aimée d'un dieu; c'est sa mère Lédæ.

Pour n'estre pas egaux <sup>1</sup> : mais la mort qui egalle  
 160 Les sceptres aux leviers <sup>2</sup>, comme tresliberale,  
 (Après avoir souffert sur la terre long temps)  
 Les a fait icy bas bien heureux & contens <sup>3</sup>.

ELEGIE <sup>4</sup>

J'avoy toujours & creint & voulu tout ensemble  
 Que la longueur du temps qui l'amour desassemble <sup>5</sup>,  
 Ou fortune, ou faveur, ou autre empechement,  
 4 Estaignist le flambeau qui m'ard si doucement <sup>6</sup>.

162. 67-78 egallement (et egalelement) contens  
 125-162. 84-87 suppriment ces trente-huit vers

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. 67-73 J'avois tousjours voulu, tousjours (71-73 voyre &) creint tout ensemble | 78 J'avois tousjours cherché & fuy... | 84 J'ay cherché mille fois & fuy... | 87 J'ay cherché mainte année & fuy...

2. 67-73 qui les amans dessamble | 78-87 *texte primitif*

3-4. 84-87 Ou disgrace, ou fortune, ou voyage lointain, Ou maladie ostat vostre amour de mon sein

1. C.-à-d. parce qu'ils n'étaient pas socialement égaux.

2. C.-à-d. les rois aux ouvriers manuels. Cf. t. VII, p. 58 et 103.

3. Au vers 130, R. dit « là-bas » en parlant de l'Enfer élyséen ; faisant ici parler les morts, il emploie, pour désigner le même endroit, l'expression « icy-bas », dont se servent d'ordinaire les vivants pour désigner la terre par rapport à la patrie céleste.

4. Cette élégie s'adresse à une femme mariée, de la part d'un soupirant qui avait espéré l'épouser. Il ne s'agit donc plus d'Isabeau de Limeuil, qui n'était pas encore mariée ; et si R. parle pour son propre compte, on dirait qu'il s'adresse rétrospectivement à Cassandre Salviati (cf. t. IV, pp. 72 et 141-145), ou à celle qu'il a surnommée Sinope (t. X, pp. 93 et 101), que, d'ailleurs, il n'aurait pu épouser à cause de son « bonnet rond ».

5. Dans la var. le mot « dessamble » est un verbe courant dans l'anc. fr., synonyme de dissocier, désunir (Huguet, *Dict. du Seiz. s.*).

6. C.-à-d. l'amour que je ressens pour vous.



- Mais plus j'opiniastre à vous servir, Madame,  
 Plus les ans vont fuyant, & plus je porte en l'ame,  
 Maugré les accidens du temps & de rigueur,  
 8 Vostre beau nom qu'Amour m'a gravé dans le cœur <sup>1</sup>.  
 Tant s'en faut que l'ardeur de mon feu diminue,  
 Que nourry de vos yeux toujours il continue  
 De flamber en mon cueur, & toujours s'acroissant [90]  
 12 S'augmente de sa flamme & devient plus puissant.  
 On dit qu'en ces fourneaux, où le metail liquide  
 Se coule à la challeur, se voit la pyralide,  
 Animal né de feu, qui se nourrist en feu :  
 16 Le feu luy est son bien, son plaisir & son jeu :  
 Il mouroit sans le voir <sup>2</sup>, sa bruleure est sa vie,  
 Et le feu seulement est toute son envie <sup>3</sup>.  
 Je luy ressemble hélas ! car vivre je ne puis  
 20 Si dans le feu d'amour consommé je ne suis <sup>4</sup>.  
 Sa braize est mon plaisir : telle est ma destinée,

7-8 84-87 Maugré tous accidens. sans jamais estre franc, Vostre beau nom qu'Amour m'a coulé dans le sang

11. 84 De renaistre en mon cœur | 87 De renaistre en mon ame

13. 84 Dans les fourneaux de Cypre | 87 *suppr. les vers 13 à 56*

15. 84 qui se nourrist au feu

17. 84 Sa naissance est le feu, le brazier est sa vie

19. 78 Je luy ressemble, hélas ! qui respirer ne puis

19-20. 84 Je luy semble du tout : car vivre je ne puis, Sinon au feu d'amour dont embrasé je suis

1. C'est exactement ce qu'il disait de Cassandre en 1552 (t. IV, pp. 31, 81 et 155, et en 1554 (t. VI, p. 189).

2. C.-à-d. : s'il ne le voyait pas. Même tournure qu'au tome IV, p. 58, vers 7.

3. Cet alinéa vient de Pline, *H. N.*, liv. XI, chap. 42 : « Dans les fourneaux pour le bronze en Chypre, on voit voler au milieu des flammes un quadrupède ailé qui a la taille d'une grosse mouche ; on l'appelle *pyralis* ; d'autres le nomment *pyrauste*. Tant qu'il est dans le feu, il vit ; dès qu'il s'envole à quelque distance, il meurt ». De nos jours on appelle *pyrale* un simple papillon nocturne qui se plaît à la lueur des feux.

4. Cf. les tomes IV, p. 74 et VI, p. 224 et les notes ; ci-après l'épigramme *Bien que l'obéissance*, vers 35 et suiv.

- Qu'on ne voyra jamais autre part detournée  
 Qu'à vous suyvre, Madame, & vos yeux, tout ainsi  
 24 Que le cours du Soleil est suivy du soulcy <sup>1</sup> :  
 Car sans penser en vous, sans vous voir & vous suivre,  
 Je perds le sentiment, & bref je ne puis vivre.  
 Je deviens un corps mort, tout froid et tout glacé,  
 28 Que l'ame son hostesse en sortant a laissé  
 Sans aucun mouvement, sans puissance ny force,  
 N'estant plus qu'une terre ou qu'une vaine escorce.  
 Ainsi en vous perdant je perds tout mon pouvoir :  
 32 Vous me faictes marcher, ouyr, parler & voir :  
 Vous me donnés la vie, & l'esprit qui ne cesse  
 De vous suyvre par tout ainsi que sa maitresse :  
 Il despend de vos yeux si gratieux & doux,  
 36 Et ne veut adorer autre femme que vous.  
 Qu'il ne soit vray <sup>2</sup>, Madame, alors que l'esperance  
 Se perdoit de me joindre à vous par aliance,

22. 84 en autre part tournée

26. 67-73 tout sentiment

25-26. 78-84 Sans repenser en vous... car vos yeux me font vivre

27. 67-78 pasle, froid & glacé | 84 palle, exsangue & glacé

29-30. 67-84 Sans esprit, sans chaleur, sans puissance ny force,  
 N'estant plus rien que terre ou qu'une froide (84 rude) escorce

33-34. 84 Vous me donnez l'esprit qui ses actions vire Autour de  
 vostre object que tout seul il desire

36. 67-84 autre dame que vous

---

1. La fleur du Souci (de *solsequium*, qui suit le soleil); déjà vu au tome I, p. 37, et au tome IV, p. 162, dans un sonnet imité de celui de Bembo, *L'alta cagion*, dont R. s'est encore souvenu ici; telle est en effet la fin du sonnet italien : « Je ne suis heureux que lorsque je vous contemple, et je ne peux avoir de vous-même une plus grande récompense de mes peines; c'est pourquoi je me tourne toujours vers vous, comme l'héliotrope vers le soleil ». R. a substitué, ici et là, le souci à l'héliotrope (dont Ovide avait parlé le premier, *Mét.*, IV, 264 sqq.); en 1569 il publiera le *Souci du jardin*, un poème où la comparaison de cette fleur avec lui-même est amplement développée (v. mon édition in-8, Lemerre, t. V, p. 99).

2. Forte ellipse pour : Ne croyez pas que cela ne soit pas vrai.

- Lorsqu'un autre mary se venant presenter [90 v<sup>o</sup>]  
 40 Me contraingnit un temps de vos yeux m'absenter,  
 Pour vivre par les bois errant & solitaire  
 Comme un homme pensif à qui rien ne peut plaire :  
 Et lors que je cogneu apres si long retour  
 44 Que vous m'aviés donné un compaignon d'amour  
 Que vous favorisiés peut estre d'avantage :  
 Et lors que j'aperceu que l'amoureux langage  
 Que nous souillions tenir en nos devis premiers  
 48 Se tournoyent en propos communs & familiers<sup>1</sup>,  
 Tels qu'on tient aux amis quand ensemble on devise  
 Et que le feu d'amour les courages n'atise :  
 Et lors qu'en vous voyant un chacun cognoissoit  
 52 Que de vostre costé l'amitié decroissoit :  
 Alors plus vivement mon cueur fist resistance  
 Et contre le malheur j'opposé ma constance,  
 Et plus qu'au paravant je m'armay de ma foy,  
 56 Ne voulant que Fortune eust l'honneur de sur moy<sup>2</sup> :  
 Et, comme desireux de vostre bonne grace,  
 J'essayé tous moyens de rechauffer la glace  
 Qui pressoit froidement vostre cueur au dedans,  
 60 Defendant le passage à mes souspirs ardents

39. 78-84 Alors qu'un autre amy

42. 67-84 Comme un homme sauvage

44. 67-84 Que m'aviez ordonné

48. 67 *graphie* Se tournoient | 71-87 Se tournoit

49. 78-84 quand d'acquit on devise

13-56. 87 *supprime ces quarante-quatre vers*

57. 87 Et pource desireux

58. 78-87 *graphie* J'essayay | 97-1623 *par erreur* J'essaye (*sans accent*)

59. 78-84 Qui froidement serroit | 87 Qui serroit froidement.

1. Le verbe au pluriel s'explique par une sorte de syllepse, le sujet pouvant passer pour collectif.

2. Ce passage (depuis le vers 43) est à rapprocher de l'élégie IV de Cl. Marot, vers 71 à 80 :

Las ! tous amans au departir languissent. . .

Pour m'oster hors de doute, & pour voir si sans feinte  
 Vous aviés dans le cuer agreable ma plainte.

Puis je disois ainsi : Tant plus un bon soudart

- 64 Se rend opiniastre à garder le rempart,  
 Plus il est assiégé d'une puissante armée,  
 Et tant plus il s'aquiert de bonne renommée,  
 S'il resiste au danger, & si, brave de cuer, [91]  
 68 Il se fait au combat des ennemis veinqueur :  
 Et pource en imitant le vaillant Capitaine,  
 Combatons le malheur : l'honneur gist en la peine.

Je disois à part moy de semblables propos,

- 72 Qui plus qu'au paravant me rendirent dispos,  
 Prompt, alegre, & gaillard à vous faire service,  
 Afin qu'en vous ayment mon destin je suivisse.

Seulle je vous appelle à tesmoing de cecy,

- 76 Non pas que reprocher je le vous vueille icy,  
 Ou que, pour me douloir si justement, je pense  
 Tirer de mon service aucune recompense  
 (Vous seule cognoissez si ma fidelité  
 80 Merite que je sois ou bien ou mal traité),  
 Mais afin que ma playe icy vous fust declose,  
 Ou, si vostre memoire heureuse en autre chose,  
 Ou, si vostre bel œil ne faisoient leur devoir,

61 63. 87 Si qu'en sentant d'Amour la douloureuse estreinte, A par-  
 moy bien souvent je fais ainsi ma plainte, Reconfortant mon cœur

69. 87 Donques en imitant

70. 71-87 *guillemets*

71-73. 84 Je disois à par-moy de tels braves propos, Qui m'eschau-  
 foient le cœur, me rendirent dispos, Plus prompt que de coustume à  
 vous faire service | 87 Ainsi me consolant de tels braves propos, Comme  
 charmé d'Amour je me senty dispos, Et renforçay mon cœur à vous faire  
 service

76-77. 67-87 Seulle vous connoissez mon mal & mon soucy, Sans  
 rien vous reprocher : non qu'en pleurant je pense

80. 84-87 Merite d'estre bien ou d'estre mal traité

83. 64 faisoient son devoir (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

- 84 Ce papier quelquefois vous peust ramentevoir <sup>1</sup>  
 Le tourment que j'endure, en vous faisant entendre  
 Mon mal, que vous n'avés encore sceu comprendre.  
 Donques à tel effet garderés cet escrit,
- 88 Afin qu'en le lisant vostre gentil esprit  
 S'assure que le Temps ny la Mort ny Fortune,  
 Ny tout ce qui despent d'envie ou de rancune  
 Ne sçauroient empescher ny ce bien ny cest heur
- 92 Que je ne sois toujours vostre humble serviteur,  
 Esclave de vos yeux, où Amour mist l'enseigne  
 Qui le chemin d'honneur & de vertu m'enseigne <sup>2</sup>.  
 Car tant plus je verray mon fait desespéré, [91 v<sup>o</sup>]
- 96 Et tant plus je seray d'esperance assuré,  
 Et feray fondement d'une heureuse esperance  
 Quand de plus esperer je perdray l'assurance.  
 Amour d'un tel discord se contente & se plaist,
- 100 Et d'une autre viande icy ne se repaist <sup>3</sup>.  
 Tout homme comme moy qui ardemment desire,  
 Pour un mauvais espoir, d'amour ne se retire :  
 Il est ferme en sa foy, & plus il se permet
- 104 Alors que moins d'espoir sa dame luy promet <sup>4</sup>.

86. 78 que vous n'aviez | 84-87 Mon mal que vostre orgueil n'a jamais sceu comprendre

97-98. 67-87 *rimes transposées* assurance... esperance

99-100. 78-87 Mon mal d'un tel discord se contente & se plaist, Puis d'une autre viande Amour ne se repaist

1. Vieux mot pour « remémorer », que R. emploie aussi (t. IV, p. 93).

2. L'amour à la façon de Pétrarque est moralisateur (s. *Quando fra l'altre, et passim*). Cf. t. I, pp. 64, 135, 141 et surtout 165.

3. Cf. t. IV, p. 15 (tercets), et Cl. Marot, rondeau qui commence par :

En esperant espoir me desespere.

4. La persévérance en amour, avec l'espoir d'une récompense, même lointaine, est un lieu commun que R. avait lu dans Pétrarque, s. *Aspro core* (tercets). Les troubadours l'avaient aussi traité, et combien d'autres entre eux et lui ! La source primitive me semble être Ovide, *Ars. amat.*, I, 469 sqq. Cf. Tibulle, I, 4, 15 sqq. ; Properce, II, 25, 15 sqq.

- Or ce remede seul contre mon mal j'embrasse :  
 Car quand il vous plaira me donner vostre grace,  
 M'aymer & m'estimer & me favoriser,  
 108 Mon mal, tant soit-il grand, vous pourés apaiser,  
 Et ferés que jamais je ne me voudray plaindre  
 Du coup dont je me sens si vivement ateindre,  
 Au contraire estimant bien gracieux & doux  
 112 Le trait qui m'a tué si doucement pour vous.  
 Et pource que vous seulle avés toute puissance  
 De donner à ma playe ou mort ou alegeance,  
 Que seulle estes ma mort, ma vie & tout mon bien <sup>1</sup>,  
 116 Et que vivant sans vous, sans vous je ne suis rien,  
 C'est à vous à bon droit, Madame, à qui j'adresse  
 Mes vœux par cet escrit, ainsi qu'à ma Deesse.

ELEGIE <sup>2</sup>.

[92]

Bien que l'obeissance & l'amour que je doy  
 Au service de Dieu, de l'Eglise, & du Roy,

108-109. 67-78 Mon tourment, tant soit fort, vous pourrez apaiser,  
 Et ferez que jamais je ne pourray me plaindre

101-118. 84-87 remplacent ces dix-huit vers par ce distique : L'accord & le discord luy servent de pasture. De tel arbre, tel fruit : c'est d'Amour la nature

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. R. avait déjà dit dans un sonnet de 1555 :

Celle qui dans ses yeux tient ma mort et ma vie,  
 comme Marot écrivant à sa maitresse en 1527 :

Belle en qui gist ma mort et mon secours.

Sources de ce cliché : *Roman de la Rose*, vers 2917 et Pétrarque, ss. *Piu volte già*, 7 et *Liete e pensosa*. Cf. le t. VII, p. 146, texte et note 2.

2. Le texte de cette pièce ne permet pas de penser que Ronsard parle en son propre nom. Si la destinataire semble bien être encore Isabeau

- Me retiennent icy au milieu des alarmes,  
 4 Des guerres, des combats, des assauts & des armes,  
 Si esse que le trait qui sortit de vos yeux  
 Pour me blesser le cœur m'accompagne en tous lieux :  
 Toujours il me combat, & la douce memoire  
 8 De vos perfections luy donnent la victoire <sup>1</sup>.  
 Soit que je sois à pied avecques les soldars,  
 Je sens toujours d'Amour les fleches & les dars :  
 Soit que j'aïlle à cheval armé par la campagne,  
 12 Toujours ce petit Dieu en crope m'accompagne,  
 Jamais ne m'abandonne, & comme mon veinqueur  
 Met l'enseigne à mon front & se campe en mon cœur.  
 La nuit quand les soldars sur la terre sommeillent  
 16 De la guerre lassez, mes pensers me reveillent :  
 L'un presente à mes yeux vostre grande beauté,  
 L'autre vostre douceur pleine de cruauté,  
 L'autre vos doux propos que je garde dans l'ame :  
 20 Puis l'esperance vient, qui tout le cœur m'enflame

3. 67-87 Me retiennent au Camp

4. 67-87 Animé d'un courage aussi fort que mes (71-87 les) armes

8. 78-87 luy donne

17. 78-87 jeune beauté

---

de Limeuil, l'amoureux que R. fait parler est moins facile à identifier. D'après Marcel Raymond, ce serait Brantôme, lequel aurait eu parfois recours, bien que poète lui-même, à la verve facile de Ronsard, et d'autre part, se serait vanté de pouvoir organiser des expéditions maritimes, comme le fait cet amoureux aux vers 69-70 (*Infl. de Ronsard*, thèse de Paris, 1927, t. II, p. 60, note, et p. 81). Je croirais plutôt qu'il s'agit encore de Louis de Condé; car, « tenu en laisse » par Catherine de Medici depuis la paix d'Amboise et devenu Lieutenant général du royaume, il s'était mis à la tête des troupes mi-protestantes mi-catholiques à la fin de juin 1563, pour reprendre aux Anglais le port du Havre, que le parti huguenot leur avait livré par le traité de Hampton-court le 20 septembre 1562; auquel cas, le début de l'épître lui conviendrait aussi bien que le reste.

1. Le verbe au pluriel s'explique par l'idée de pluralité contenue dans son sujet.



D'amour & de desir aller bien tost revoir [92 v<sup>o</sup>]  
 Vos yeux, qui ont hélas ! ma vie en leur pouvoir.

- Quand le jour est venu tout seul je me retire,  
 24 Ou parlant à quelqu'un je lamente & souspire,  
 J'ay le visage triste, & suis si langoureux,  
 Qu'on diroit à me voir que je suis amoureux.  
 Certes je le suis tant que je ne pourrois vivre  
 28 Une heure sans aymer vos yeux qui me font suivre  
 L'honneur & la vertu & le chemin des Cieux,  
 Tant je suis redevable à leur feu gracieux <sup>1</sup>.

- Je mourrois sans aymer <sup>2</sup> leur gentille lumiere,  
 32 Qui m'embraza le cœur d'une flamme premiere,  
 Et qui me fist sentir combien est fort & chaut  
 L'amour venant d'un lieu si honorable & haut.  
 Je suis la Salemandre, & ne suis à mon aise,  
 36 Si mon cueur n'est toujours au milieu d'une braize :  
 Le feu de vos beaux yeux tant seulement me plaist,  
 Et mon cueur en brulant se nourrist & se paist <sup>3</sup>.

- Si d'un cristal bien net ma poitrine estoit faite,  
 40 Vous voiriés clerement mon amitié parfaite,  
 Vous cognoistriés sans fard ma flamme estinceler,  
 Qui esclaire plus loing quand je la veux celer :

21-22. 67-87 D'un desir tresardent d'aller bien tost revoir Vos yeux  
 qui me font vivre, & sentir & mouvoir

24. 67-73 Car parlant à quelcun

23-26. 78-87 *suppriment ces quatre vers*

27-28. 67-87 Las, je les ayme tant que je ne pourroy vivre Une  
 heure sans les veoir, doux yeux qui me font suivre (78-87 dont l'esclair  
 me fait suivre)

40. 78-87 *graphie* Vous voirriez clairement mon amitié parfaite

1. D'inspiration pétrarquesque. Cf. la pièce précédente, vers 94.

2. C.-à-d. si je n'aimais pas (comme au vers 28).

3. Cf. la pièce précédente, vers 13 et suiv. (texte et notes). Pétrarque  
 s'était, lui aussi, comparé à la salamandre, canz. *Ben mi credea*, st. 4.  
 C'est par cet intermédiaire que R. rejoint les troubadours (v. mon *Ron-  
 sard poète lyri.*, p. 469, note 2).

- Car la gentille ardeur eprise en bonne place  
 44 Ne se cele jamais, quelque chose qu'on face.  
 Vous voiriés dedans moy vivement imprimés  
 Vostre front, vostre bouche, & vos yeux tant aymés,  
 Vos cheveux, les liens qui prisonnier me tiennent,  
 48 Vos parolles, pour qui tant de pensers me viennent,  
 Et vos mains qui le cœur me tiennent enserré. [93]  
 Vous voiriés au naïf vostre port figuré,  
 Vos graces, vos beautés si divines & saintes,  
 52 Par le pinceau d'Amour dedans mon cœur empreintes.  
 Et lors je suis certain qu'en regardant le trait  
 Imprimé dans mon cœur de vostre beau portrait,  
 Vous auriés de ma foy parfaite cognoissance,  
 56 Et seriés assurée en mon obeissance<sup>1</sup>.

- Madame, je sçay bien que tout seul je ne suis  
 Qui desire le lieu que gagner je ne puis :  
 Un homme seulement en terre ne regarde  
 60 La clarté du Soleil qui les rayons nous darde.  
 Je sçay que vos grandeurs, vos biens, & vos honneurs  
 Ont le service acquis de deux braves Seigneurs,

43. 78-87 Toute gentille ardeur

44. 87 Ne se cache jamais

43-44. 67-87 guillemets

45. 78-87 Vous voirriez en mon cœur

48. 84 Vos paroles sujet des pensers qui me viennent | 87 Mes pensers qui tous seuls en tous lieux m'entretiennent

49. 78 qui l'esprit me tiennent enserré | 84 qui mon cœur emprisonnent contraint | 87 Vostre main qui mon cœur en ses beaux doigts estreint

50. 84-87 vostre visage peint

54. 78-87 Imprimé dans mon sang

60. 87 ses rayons

---

1. Cet alinéa développe le second quatrain d'un sonnet de 1552, *Puis que je n'ay* (t. IV, p. 131), et la 2<sup>e</sup> moitié d'une ode de 1554 (t. VI, p. 228), qui sont imités de Bembo, son. *Poi ch'ogni ardir*, 5 et suiv. Ronsard trouvait aussi une invention analogue dans Cl. Marot, élégie III: *Puis que le jour* (vers 15 et suiv.) et élégie XVI: *Qui eust pensé* (fin).

- Grands de race & de biens, de qui la renommée  
 64 Reluit comme une estoille à my-nuit allumée,  
 Qui portans le harnois & le glaive pointu  
 Ont fait par les combats paroistre leur vertu <sup>1</sup>.  
 Si est-ce toutefois, bien qu'ils soyent magnanimes,  
 68 Vaillants & courageux, plains d'honneurs & d'estimes,  
 Je ne leur cede en rien, ou soit pour faire armer  
 Les galeres bien loing sur les flots de la mer,  
 Soit pour combattre en terre, & le fer de ma lance  
 72 Arrouser dans le sang des ennemis de France <sup>2</sup>.  
 Mais, ainsi que la nuit s'efface par le jour,  
 Tant soient ils amoureux, je passe leur amour.  
 Car, si c'est bien aymer, toujours penser en celle  
 76 Qu'on estime en beauté sur toute la plus belle,  
 Ne songer, ne parler & ne resver sinon [94]  
 En sa douce beauté, en sa grace, en son nom,  
 Et n'avoir pour sujet que si plaisante chose,  
 80 Estre plain d'un esprit qui jamais ne repose,  
 Ne vivre plus en soy, remourir mille fois,  
 Ne parler qu'à demy, entrerompse sa voix,  
 Discourir sans discours, vivre de fantasie,

63. *Bl.* Gens de race (*erreur typ. ou corr. inutile*)

66. 78-87 par leurs combats

67-68. 78-87 Si est-ce toute fois, bien qu'ils vantent leur race, Courageux & remplis de martiale audace

74. 64 Tant soit ils (*erreur typ ; éd. suiv. corr.*)

75. 78-87 Or' si c'est | 64-73 en elle (*éd. suiv. corr.*)

76. 71-87 sur toutes

79. 78-87 Et n'avoir en pensant pour sujet qu'une chose

1. On pourrait penser que ces vers concernent Claude II de Lorraine, duc d'Aumale, grand prieur général des galères, et Claude de la Châtre, futur maréchal de France, qui courtoisaient tous deux Isabeau de Limeuil (d'après H. de la Ferrière, *op. cit.*, p. 73). ou encore Louis de Condé (au cas où le soupirant de l'épître serait Brantôme). Mais les vers 119 à 134 laissent entendre que ce sont des étrangers, des Italiens.

2. Ce passage suffirait à prouver que Ronsard n'a pas écrit cette épître pour son propre compte.

- 84 Tantost espris de peur, tantost de jalousie,  
 Se defier de tout, ne s'assurer de rien,  
 Dissimuler le mal, se promettre le bien,  
 Si cela est aymer, je confesse, Madame,  
 88 Que je vous ayme plus que je n'ayme mon ame,  
 Mes yeux, mon sang, mon cœur : car je ne veux aymer  
 Mon cœur, sinon d'autant qu'il vous plaist l'estimer <sup>1</sup>.

Il y a ja long temps que vous estes certaine

- 92 Combien pour votre amour j'ay de mal & de peine :  
 Et s'il faut preferer celuy qui le premier  
 Ose d'un gentil cœur sa maitresse prier,  
 Sur mes deux compagnons je doy gagner la place,  
 96 Comme ayant le premier désiré vostre grace <sup>2</sup>.  
 Dieu punit les ingrats, & pource gardés vous  
 (Si vous me traittés mal) d'irriter son courroux.

Depuis que la Fortune ou que la Destinée

- 100 Eust pour vous obeyr ma nature inclinée,  
 Je devins vostre esclave : & depuis n'ay cessé  
 De chercher vostre amour pour y estre avancé.  
 Lors de ma liberté vous fustes la maitresse,  
 104 Lors je vous honoré ainsy qu'une Deesse,

88. 67-87 mieux que

90. 78-87 Moymesmes, que d'autant qu'il vous plaist m'estimer

91. 67-87 Ja deux ans sont passez

94. 87 Ose prier sa dame & s'en fait coustumier

101-102. 84 & n'ay cessé depuis De chercher vostre amour où destiné  
 je suis

104 et 106. 78-84 graphie je vous honoray. . . Je portay

1. Cette définition de l'amour vient de Pétrarque, ss. *S'amor non è et Pace non trovo*. R. la reprendra dans un sonnet pour Hélène : *Si c'est aimer, Madame* (v. mon édition in-8, Lemerre, t. I, p. 288).

2. On ne peut rien tirer de cet argument de priorité pour identifier le personnage que R. a fait parler, pas même une objection contre l'hypothèse émise plus haut en faveur de Louis de Condé. Car rien ne prouve que H. de la Ferrière ait eu raison de faire remonter l'amour de ce prince pour Isabeau seulement à mars 1563 (*op. cit.*, p. 70). Pourquoi ne l'aurait-il pas distinguée deux ans plus tôt, comme le dit le poète ?

- Vous fustes mon espoir, & sur le haut du front [95]  
 Je porté les soucis que vos beaux yeux me font<sup>1</sup> :  
 Je vous contay mon mal, qui vous fut agreable,  
 108 Et pris en vostre amour une place honorable.  
 Pource je deviendrois de douleur consommé,  
 Si un autre cueilloit le champ que j'ay semé,  
 Et si par un malheur la moisson qui m'est deüe  
 112 Estoit devant mes yeux d'une autre main tondüe<sup>2</sup>.  
 Certes l'obeissance & la premiere foy  
 Que si benignement vous receustes de moy,  
 Et l'extreme desir que j'ay de vous complaire,  
 116 Vous aymer, honorer, & service vous faire,  
 Et ceste fermeté d'avoir tant esperé,  
 Merite justement que je sois preferé.  
 Puis vous ne desirés abandonner la France,  
 120 L'air de vostre païs & de vostre naissance,  
 Mais comment voudriés vous la France abandonner,  
 Quand ceux qui en sont loing y veullent retourner ?  
 Car toujours du païs la douceur nous attire,  
 124 Et chacun de son feu la fumée desire.  
 C'est affaire aux poissons qui courent par les eaux,  
 Aux bestes des forests, aux vagabons oyseaux,

97-108. 87 *supprime ces douze vers*

109. 87 *Et pour ce je serois*

113-116. 87 *supprime ces quatre vers*

117. 87 *L'opiniastre humeur d'avoir tant esperé*

122-123. 67-87 *Quand tous les estrangers y veullent retourner (87  
 sejourner) ! Du païs (et pays) naturel la douceur nous attire*

124. 87 *la lumiere desire*

125. 78-87 *C'est à faire aux poissons*

123-128. 67-87 *guillemets*

1. C.-à-d. des rides, ou des cheveux blancs. Cf. l'ode à Macée, fin (t. I, p. 200-203) et ci-après l'élégie *L'autre jour*, vers 26. Encore un cliché qui remonte à Pétrarque (s. *Amor con sue*, prem. tercet ; *Trionfe d'Am.*, III, 119-129) et sans doute au delà.

2. Image déjà vue, t. IV, p. 44, vers 10 ; cf. Piudare, *Pyth.* ix, 61.

De changer de païs & n'arrester une heure.

- 123 Mais l'homme bien rassis en sa terre demeure :  
 Et bien que l'Italie ait l'air delicieux,  
 Mere des Empereurs & des victorieux,  
 Qui par armes ont fait aux autres peuples honte,  
 132 Si est-ce qu'aujourd'hui la France la surmonte  
 En hommes, en cités, & en Roys, dont le nom [96]  
 Des premiers Empereurs efface le renom <sup>1</sup>.

- Au reste je sçay bien qu'une dame sans vice  
 136 Comme vous n'a le cœur entaché d'avarice <sup>2</sup> :  
 C'est un vilain peché, deshonneste, odieux,  
 Ennemy capital des hommes & des dieux.  
 Puis que le Ciel benin envers vous ne fut chiche  
 140 De vous faire sur toute honneste, belle & riche,  
 Il ne faut ressembler à l'esponge qui boit,  
 Et tant plus elle a d'eau & tant plus en voudroit.

- Le vray contentement ne gist en l'abondance  
 144 Des biens ny des thresors, mais en la suffisance,  
 Le but de la richesses est d'en sçavoir user.  
 Encores on pourroit une femme excuser  
 Qui court apres les biens pour nourrir sa famille,  
 148 Mais une riche dame, amoureuse & gentille,  
 Qui a l'esprit bien né, se fait un mauvais tour

130. 67-84 des Roys victorieux | 87 Nourrice des Cesars, Princes victorieux

131. 87 Qui firent par la guerre

133-134. 87 En Princes & en Rois, dont les faicts & les mains se pressent du silence à faulte d'escrivains

139. 84 Donq puis que l'influence | 87 Donques puis que le ciel

144. 67-87 Il gist à la mesure & à la suffisance

143-144. 67-87 guillemets

146. 67-87 On pourroit une femme indigente excuser

1. Il ressort de cet alinéa que les deux rivaux en amour dont il est question plus haut étaient Italiens, au moins l'un d'eux.

2. Au sens du latin *avaritia*, cupidité.

Quand par trop d'avarice elle vend son amour.

Or, si vostre Grandeur aux richesses regarde

152 De trouver un mary jamais vous n'avés garde <sup>1</sup>.

Il vous faudroit un Dieu, car un homme mortel

N'est pas digne d'avoir un mariage tel.

Mais si vous regardés au port & à la face,

156 Aux grandeurs des maisons, au sang & à la race,

Aux illustres vertus, indigne je ne suis

D'avoir en vostre amour le bien que je poursuis.

Et bref vous me serés ou gracieuse ou brave <sup>2</sup>,

160 Je demouray toujours vostre fidelle esclave :

J'espere autant de vous & de vostre pitié,

[97]

Qu'un jour j'auray le fruit de ma longue amitié.

Ou bien si le Destin empesche ma fortune,

164 Je vaincray le Destin d'une amour importune :

Je vous aimeray tant & vous serviray tant,

Je seray si loyal, si ferme & si constant,

Que le Ciel à la fin, forcé par mon service,

168 De l'heur de vostre amour voudra que je jouïsse.

Ou bien s'il ne le veut, je fuiray dans ce bois,

Où tout desesperé maintenant je m'en vois

Mourir sous un rocher : là passant d'avanture,

172 Faites graver ces vers de sur ma sepulture :

153. 78-87 l'homme, qui est mortel

160. 84-87 Malgré vostre rigueur je seray vostre esclave

161. 71-87 J'espere tant de vous

164. 87 par la rage importune

167-168. 67-87 Que vostre cœur forcé (84-87 vaincu), bien que cruel  
& rude, M'ostera quelque jour du (84-87 le) joug de servitude

169. 71-87 dans ces bois

170. 64 je mourois (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

---

1. C.-à-d. : vous ne le pourrez pas. Elle épousa pourtant quelques années plus tard le riche banquier italien Sardini, baron de Chaumont-sur-Loire.

2. C.-à-dire fière, farouche.



*Celui qui gist icy mourut pour la beauté  
 D'une dame qui fut pleine de cruauté,  
 Qui tua son amy pour luy sembler trop belle<sup>1</sup>,  
 176 Et mort dessous la tombe il meurt encor<sup>2</sup> pour elle<sup>2</sup>.*

## ELEGIE DES ARMAIRIES [98]

A RENÉ DE SANZAY, CHEVALLIER,  
 FILS AISNÉ DE RENÉ SEIGNEUR DE SANZAY, CHEVALLIER,  
 CHAMBELLAN ET CONSEILLER DU ROY,  
 GOUVERNEUR ET SON LIEUTENANT A NANTES<sup>3</sup>.

Ou soit que les marets de l'Egypte feconde

174. 78-87 qui fut Phœnix en cruauté  
 176. 67 Et mort dessous la tombe, encor il meurt pour elle | 71-73  
 Et mort tousjours remeurt soubz la tombe pour elle | 78 Et mort sous  
 ceste tombe il soupire pour elle | 84-87 Et mort sous ce tombeau sous-  
 pire encor<sup>2</sup> pour elle

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres*  
 (Elegies, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573; (Elegies, livre unique) 1578; (Bocage  
 royal, 2<sup>e</sup> livre) 1584, 1587 et éd. suiv. — Je cite en outre les var. d'un  
 mst de la Bibl. Nat. (v. la note)

Titre. *Mst* A Monseigneur René de Sanzay, comte de Groix, s<sup>r</sup> de  
 S<sup>t</sup> Marsaut, ch<sup>r</sup> de l'ordre du Roy, son chambellan & cons<sup>r</sup> ordinaire,  
 superintend<sup>t</sup> gen<sup>al</sup> de toutes les fortif<sup>ns</sup>, colonnel & cap. gen<sup>al</sup> des Bans  
 & Arr. bans de France. P. de Ronsard gentilhomme vendosmois. Salut.  
 Elegie. | 67 ... à René de Sanzay, gentilhomme de la chambre du  
 Roy | 71-73 ... à Monsieur René conte de Sanzay, gentil-homme de  
 la chambre du Roy & chevalier de son ordre | 78 Elegie (*sans plus*) | 84  
 Discours (*sans plus*) | 87<sup>e</sup> Les Blasons ou Armoiries (*sans plus*)

1. C.-à-d. : parce qu'elle lui semblait trop belle, par suite inacces-  
 sible.

2. Cette fin est imitée des élégiaques latins : Tibulle, III, 2, fin ;  
 Properce, II, 13, 35 sqq.

3. Écrite pour servir de liminaire à une généalogie de la famille de  
 Sanzay en Poitou (Deux-Sèvres, canton d'Argenton Chau) élaborée en  
 1560 par Jehan le Feron, historiographe du roi et avocat au Parlement

Soyent peres limonneux des hommes de ce monde<sup>1</sup>,  
 Soit qu'ils soient engendrés des vieux chesnes plantés<sup>2</sup>,  
 4 Ou soit que des rochers ils croissent enfantés<sup>3</sup>,

3. *On lit bien plantez dans le Mst et en 64-84 | 87 chesnes crevez | Bl. chesnes hantez (correction heureuse de la leçon primitive ; v. la note).*

4. *Mst* Ou soit que les Rochers les aient enfantés

7. *87* sang pareil, pareil entendement

9. *Mst* ne de noblesse

10. *67-87* Estoient sans nul mestier

15. *Mst* des sapins

16. *78-87* trop convoiteux

de Paris. Cf. Le Laboureur, *Additions aux Memoires* de Castelnau, t. II, p. 559). Il existe au moins trois mss. de cette généalogie, accompagnée de la pièce de Ronsard : 1<sup>o</sup> à la Bibl. Nat., sous le n<sup>o</sup> 23.994 (exécutée en 1569 par les soins de Nicolas Fagot, huissier au Parlement de Paris) ; 2<sup>o</sup> aux archives du château de Kerézelec en Basse Bretagne (datée aussi de 1569, « faite et escripte de la main de maistre Jehan le Féron ») ; 3<sup>o</sup> à la Bibl. de l'Arsenal, sous le n<sup>o</sup> 4958 (calligraphiée après 1574 par l'auteur d'une révision du travail primitif « remis en ordre, vérifié et complété ». Je dois la connaissance du premier à une très obligeante communication de Jacques Madeleine ; du second à une lettre de René Doumic ; du troisième à un article d'Achille de Rochambeau (Bull. de la Soc. arch. du Vendômois, 1867, p. 43). Or, de l'examen que j'ai fait de ces trois mss. et des termes mêmes de Le Laboureur dans les susdites *Additions*, il ressort d'abord que les variantes, à part la graphie, sont les mêmes dans l'un et les autres, ensuite que cette généalogie resta manuscrite dans les archives de la famille de Sanzay, et par suite que la pièce de Ronsard fut bien publiée pour la première fois dans son *Recueil* de 1563.

1. « Les Poètes ont cru que les hommes avoient pris leur naissance des mottes de terre, animées par les feux du Soleil, et ce dans l'Egypte » (n. de Marcassus en 1623). V. notamment Lucrèce, pour qui tous les êtres animés sont nés de la terre (V, 792 à 807) ; Ovide n'y fait naître que les animaux proprement dits (*Mét.* I, 416 à 437).

2. Cette croyance est également très ancienne ; Virgile la met dans la bouche du roi Evandre, *En.* VIII, 315 :

Haec nemora indigenae Fauni Nymphaeque tenebant,  
 Gensque virum truncis et duro robore nata.

Le souvenir de ces vers justifie la corr. « hantez » appliquée aux chênes. Il s'agirait des divinités sylvestres, dont Ronsard à son tour a peuplé la forêt de Gastine, et un siècle plus tard M<sup>me</sup> de Sévigné les bois du Buron (lettre du 27 mai 1680).

3. Allusion à la fable de Deucalion et Pyrrha, repeuplant la terre d'hommes et de femmes après le déluge, en jetant des pierres derrière eux (Ovide, *Mét.* I, 367 sqq.).

- Si est-ce, mon Sanzay, que sans faveur de race  
 Les hommes sont yssus d'une pareille masse<sup>1</sup>.  
 Ils eurent sang pareil & pareil mouvement,  
 8 Et furent tous egaux des le commencement<sup>2</sup>,  
 Sans point se soucier d'honneur ny de noblesse :  
 Ils estoient sans mestier, sans art & sans adresse,  
 Et vivoient par les bois, comme peu courageux,  
 12 De glans tombés menu des chesnes ombrageux<sup>3</sup>.  
 Si tost que les vertus les hommes éveillèrent,  
 Espoinçonnés d'honneur à l'envy travaillèrent :  
 L'un creusa les sapins, &, se donnant au vent,  
 16 Alla trop courageux d'Occident au Levant :  
 L'autre, pour agrandir les bornes de sa terre,  
 Fit des picques de fresne, & courut à la guerre :  
 Ils bastirent Cités : ils choisirent des Roys : [99]  
 20 Ils dresserent des camps, &, chargés de harnois,  
 Les armes en la main, au combat se pousserent,  
 Et les grandes Cités à terre renverserent<sup>4</sup>.  
 Lors Honneur, qui volloit dessus les camps armés,  
 24 Les rendoit vivement aux armes animés<sup>5</sup>,  
 De sorte que chacun avoit plus grand envie  
 De la mort, que sauver honteusement sa vie,

23. 78-87 Lors l'honneur

24. *Mst* aux guerres animez

26. *Mst* De mourir

1. C.-à-d. de la même matière, qu'elle fût argile, écorce ou pierre.

2. Idée déjà émise ci-dessus, dans l'élegie *De vous & de fortune*, vers 27 et suiv.

3. « Tous les poètes ont tenu qu'aux premiers siècles, avant l'invention du bled, les hommes vivoient de glands » (n. de Marcassus). Cf. Lucrèce, V, 936; Virgile, *Georg.* I, 8 et 99; Tibulle, II, 1, 37; Ovide, *Mét.* I, 106. etc.

4. Le souvenir des paroles d'Evandre sur l'origine et l'évolution des Latins primitifs a suggéré à Ronsard celui d'autres vers de Virgile, *Georg.* I, 125 sqq. et de Lucrèce, V, 928 sqq., 1105 sqq.

5. L'Honneur est ici divinisé, comme l'étaient chez les Anciens d'autres abstractions, telles que la Victoire, la Fortune, la Justice.

- Et desiroit plustost à la guerre mourir,  
 28 Que vivre en sa maison sans honneur acquerir :  
 Car cette vie humaine est caduque & mortelle,  
 Et la belle louange est tousjours eternelle.
- Celuy qui desiroit de monstrier sa vertu <sup>1</sup>  
 32 Portoit sur le harnois dont il estoit vestu,  
 Ou dessus son bouclier, une recognoissance,  
 Afin que par la presse <sup>2</sup> on cogneust sa vaillance.
- L'un avoit un Serpent, l'autre avoit un Lyon,  
 36 Un Ayle, un Leopard : ainsi un million  
 Par les siecles passés d'enseignes sont venues,  
 Que les races <sup>3</sup> depuis pour signe ont retenues,  
 D'armes & des blasons de leurs premiers ayeux,  
 40 Que la guerre annoblit par faicts victorieux,  
 Aussi pour inciter leurs races à bien faire,  
 A pousser leur vertu par dessus le vulgaire,  
 Et à contregarder par noblesse de cœur  
 44 L'honneur que leurs parens ont acquis par labeur.  
 Mais ainsi que lon voit toute chose mondaine <sup>4</sup>

27. 67-87 Et plustost desiroit

28. 78-87 sans louange acquerir

29. 78-87 Nostre vie mondaine est caduque

29-30. 67-87 guillemets

33. *Mst* Ou dedans son bouclier

38. 87 pour marque ont retenues

39. *Mst* Pour armes & blasons | 78-87 Escussons & blasons

40. *Mst graphie* anoblit | 67-87 ennoblit | *Bl.* pour faits (*texte fautif*)

42. 78-87 Outre le populaire

45. 67-87 Mais tout ainsi qu'on voit la Fortune mondaine

1. Son courage à la guerre.

2. C.-à-d. dans la mêlée, ou simplement dans la foule de ses compagnons.

3. C.-à-d. les générations. Encore employé dans ce sens par Malherbe (*Ode sur la mort de Henri IV*) et par Corneille (*Stances à la marquise*).

4. C.-à-d. de ce bas monde (comme ci-dessus, vers 29, et ci-après, vers 50).

Aller en decadence & n'estre point certaine,  
Aussi ne voit on pas en chacune saison

[100]

- 43) Toujours en mesme estat une mesme maison <sup>1</sup> :  
Ains souvent elle change & d'armes & de race :  
Car toute chose humaine en ce bas monde passe.

La tienne, mon Sanzay, sans avoir rien mué <sup>2</sup>,

- 52) A tousjours son honneur en mieux continué,  
Comme ne venant pas d'une race petite,  
Où bien peu de noblesse en la maison habite,  
Mais de l'illustre sang des contes de Poitiers,  
56) Dont tes predecesseurs furent vrais heritiers :  
Lesquels au temps passé, en prenant alliance  
Es plus riches maisons du Royaume de France,  
Ont jusques aujourd'huy avecq' autorité  
60) Maintenu leur noblesse & leur antiquité <sup>3</sup>.

50. 71-87 guillemets

53-54. 78-87 Comme le vif surgeon d'une race eternelle, Qui sans  
l'aide d'autrui revist toujours en elle

55. 78-87 Tige du noble sang des Comtes de Poitiers | *Bl. Princes de  
Poitiers (texte fantaisiste)*

57. 67-87 Qui aux siecles passez

1. Synonyme de famille, ainsi que dans les vers suivants.

2. C.-à-d. sans avoir changé en rien, sans avoir subi de décadence. Il y eut pourtant « mutation de noblesse » dans cette famille. Un d'Albon avait été fait comte de Poitou par Charlemagne. L'un de ses descendants, Arnaud d'Albon, avait épousé Jehanne de Sanzay contre la volonté de son père, qui le destinait à l'Église. Contraint par celui-ci à changer de nom et d'armes, il prit ceux de sa femme, tout en gardant la qualité de vicomte de Poitou ; d'où les deux blasons que portait la bannière des Sanzay, celui de Poitou, « chargé en cœur » de celui de Sanzay. Je dois cette note à mon docte ami le chartiste Jean Marchand, qui a consulté pour moi à la Bibl. Nat., entre autres mss., un anonyme *Sur la terre et la maison de Sanzay* (Ms. fr. 20, 223, f<sup>o</sup> 121). Cf. Palliot, *Vraye science des Armoiries* (p. 58).

3. Cette généalogie se compose, en effet, de près de cinquante degrés, avec les noms, prénoms et blasons des femmes qui y étaient alliées. Mais Ronsard se leurrerait sans doute sur les « vrais » ancêtres de René de Sanzay, car Le Laboureur critique beaucoup, en citant cet exemple, la facilité avec laquelle les généalogistes du xvi<sup>e</sup> siècle admettaient les récits fabuleux dont la plupart des familles nobles entouraient leurs origines (*op. et loc. cit.*). Il aurait pu ajouter l'exemple de Ronsard lui-

- Or toy qui leurs vertus & leur gloire possedes,  
 Et qui de droite ligne à leurs armes succedes <sup>1</sup>,  
 Tu n'as voulu souffrir que leur nom, annobly  
 64 De tant de beaux honneurs, fust pressé de l'oubly :  
 Mais tirant du tombeau leurs armes & leur gloire,  
 Dedans un livre tien tu en fais une histoire,  
 Et peins leurs escussons au vif, à celle fin  
 68 Que ta noble maison ne preigne jamais fin,  
 Et que maugré les ans ta Ligne florissante  
 Sorte de fils en fils à jamais renaissante <sup>2</sup>.

- Toujours puisse ta race augmenter en honneur,  
 72 Et toujours ta maison soit pleine de bon-heur,  
 Illustre de vertus, & toujours puisse vivre  
 Avecques un Ronsard un Sanzay dans ce livre <sup>3</sup>.

## FIN.

61. 87 qui les vertus de tes ayeux possedes  
 63. 78-87 *graphie* en-nobly  
 66. *Mst* Dedans ce livre cy tu en fais une histoyre | 67-73 Dedans  
 un livre tien en as fait une histoire | 78-87 Tu as dedans un livre or-  
 donné leur histoire (87 escrit toute l'histoire)  
 67. 71-87 Portrait leurs Escussons & leurs Blasons, afin  
 69. *Mst* ta Race  
 70. 67-87 Croisse de fils en fils  
 71-73. *Mst* Ta maison soit tousjours toute pleine d'honneur, La  
 richesse tousjours & tousjours le bonheur La puyse maintenir, & tous-  
 jours puyse vivre  
 73. 87 de vertu  
 74. *Mst* en ce livre | 67 dans ton livre | 71-84 Avecques un Sanzay un  
 Ronsard dans ce livre | 87 La race des Sanzais escrite dans ton livre

même, qui a romancé sa généalogie et se vantait des alliances princières de ses ancêtres (v. le tome VI, p. 61 et suiv. ; mon éd. de la *Vie de Ronsard*, p. 3 et le Commentaire).

1. C.-à-d. à leurs armoiries. « Les aisnez des maisons, selon la coutume de France, succèdent entièrement aux armes, ce qui se voit assez dans l'Histoire, les cadets seulement en partie » (n. de Marcassus).

2. Le mot « ligne » est un terme technique, provenant des généalogies qui affectent la forme linéaire, comme le mot « branche » vient des généalogies qui affectent la forme d'un arbre. Il est mis ici pour son dérivé « lignée ».

3. Ce livre ne fut pas publié. Un autre, de sujet analogue, a eu le





LE  
TROISIEME LIVRE

SONET

A M. DE CASTELNAU, SEIGNEUR DE MAUVISSIERE,  
GENTILHOMME SERVANT DE MONSIEUR <sup>1</sup>.

Je n'ayme point ces noms ambitieux  
Qui font enfler le gros sourcil d'un livre :

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 2<sup>e</sup> livre, fin, par erreur, au lieu de la dédicace du 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573. — Supprimé en 1578. — Réimprimé dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609 et éd. suiv.

Titre. 67 A M. de Castelnau, seigneur de Mauvissiere, Gentilhomme de la Chambre du Roy. & Escuyer ordinaire de Monsieur | 71-73 Au seigneur de Castelnau, dit Mauvissiere, Gentilhomme de la Chambre du Roy, & Chevalier de son ordre

même sort ; il avait pour auteur Loys de Ronsart, le père du poète, d'après le témoignage du rhétoriqueur poitevin Jean Bouchet (si, du moins on y donne au mot « armes » le sens d'armoiries). Il est donc possible (simple conjecture) que Ronsard, pour les passages généraux de cette pièce, ait utilisé des vers du *Blason des Armes* de son père, resté manuscrit dans les archives de la famille ; d'autant plus que son biographe Cl. Binet nous dit « en avoir ouy reciter quelques uns à nostre Ronsard, son fils ». Cf. mon éd. crit. de la *Vie de Ronsard*, p. 3 et le commentaire, p. 63.

1. Michel Castelnau, né en 1520 au château de la Mauvissière, en Touraine, faisait partie en 1563 de la suite du prince Henri, frère de Charles IX. Durant la guerre civile, il avait servi de courrier entre la Cour et les autorités de Normandie et joué un rôle actif aux sièges de Rouen et du Havre occupés par les Anglais. Il déplorait à l'égal de Ronsard la présence des soudards étrangers que chaque parti appelait en France. Aussi après la paix d'Amboise, fut-il chargé d'éloigner les reîtres et lansquenets, tâche difficile où il fit preuve de courage autant que d'habileté. Chargé ensuite de diverses missions diplomatiques, notamment en Angleterre et en Ecosse, il devint ambassadeur à Londres



- Après ma mort le mien pourra revivre  
 4 Sans le sacrer aux princes ny aux dieux <sup>1</sup>.  
 Mais rencontrant un homme ingenieux  
 Qui comme toy les vertus veut ensuivre,  
 En lieu d'un marbre ou un pilier de cuivre  
 8 Je l'eternize & le mets dans les cieux.  
 Te voyant né d'une ame genereuse,  
 Plein de faconde, & de memoire heureuse,  
 11 Ayant la face & le naturel bon,  
 Je t'ay donné ce livre, Mauvissiere,  
 Qui, sans faveur d'un plus superbe nom,  
 14 Comme une Aurore annonce ta lumiere <sup>2</sup>.

ELEGIE <sup>3</sup>

[98]

L'autre jour que j'estois assis aupres de vous  
 Prisonnier de vos yeux si cruels & si doux,

## 7. 71-73 ou d'un pillier

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1-2. 84-87 Hier quand bouche à bouche assis aupres de vous Je contemplois vos yeux si cruels & si doux

en septembre 1575 et fut le principal intermédiaire entre la Cour de France et Marie Stuart pendant la captivité de cette reine en Angleterre. De retour en France en septembre 1585, il mourut en 1592.

Outre sa Correspondance diplomatique, il a laissé des *Mémoires* importants, auxquels Le Laboureur a fait au xvii<sup>e</sup> siècle des *Additions* également appréciées (v. l'éd. de Bruxelles, Léonard, 1731).

1. A rapprocher de la dédicace du 2<sup>e</sup> *Bocage* à P. Paschal (t. VI, p. 8).

2. Il ressort de tout le sonnet, et surtout du tercet final, qu'en 1563 ce Castelnau n'était encore qu'un personnage assez effacé, dont les mérites de toute sorte faisaient prévoir la rapide ascension.

3. Que cette épître ait eu pour destinataire Isabeau de Limeuil ou

Dont Amour fit le trait qui me rend fantastique :

- 4 Vous demandiez pourquoy j'estois melancolique,  
Et que toutes les fois que me verriés ainsi,  
Vouliés sçavoir de moy d'où venoit mon soucy.

Or afin qu'une fois pour toute je vous die

- 8 La triste occasion de telle maladie,  
Lisez ces vers icy, & vous verrez comment,  
Et pourquoy je me deuls d'Amour incessamment.

Quand je suis pres de vous, en vous voyant si belle,

- 12 Et vos cheveux frisez d'une cresse cautelle <sup>1</sup>,  
Qui vous servent d'un reth, où vous pourriés lier  
Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,  
Et voyant vostre front & vostre œil qui ressemble  
16 Un ciel bien allumé des estoilles ensemble,  
En voyant vostre teint, où les plus belles fleurs  
Perdroient le plus nayf de leurs vives couleurs <sup>2</sup>,  
En voyant vostre ris, & vostre belle bouche, [98 v°]  
20 Qu'Amour tant seulement de ses deux levres touche,  
Bref voyant vostre port, vostre grace, & beauté,  
Vostre fiere douceur, vostre humble cruauté,  
Et voyant d'autre part que je ne puis atteindre

3. 67-87 fit le coup

6. 84-87 Vouliez sçavoir le mal qui causoit mon soucy

8. 84-87 La seule occasion

9. 84-87 Lisez ces vers, Madame

16. 67-87 Le ciel quand ses beaux feux reluisent tous ensemble

17 et 19. 78-87 Et voyant

20. 67-73 Qu'Amour baïze sans plus, car autre ne le (71-73) la) touche

| 78-87 Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche

---

Genevre (à laquelle il a certainement adressé l'épître analogue *Ce me sera plaisir*), Ronsard semble bien l'avoir écrite pour son propre compte.

1. C.-à-d. : frisés finement par une astucieuse coquetterie.

2. « Façon de parler fréquente aux Grecs, pour : leurs plus naïves couleurs » (n. de Cl. Garnier en 1623). Cf. t. IV, p. 13, *Le plus toffu d'un solitaire bois*.

- 24 A vos perfections, j'ay cause de me pleindre,  
 D'estre melancolique, & porter sur le front  
 Le mal que vos beaux yeux si doucement me font <sup>1</sup>.  
 J'ay peur que vostre amour par le temps ne s'efface,
- 28 Je doute <sup>2</sup> qu'un plus grand ne gaigne vostre grace,  
 J'ay peur que quelque Dieu ne vous emporte aux cieux :  
 Je suis jaloux de moy, de mon cueur, de mes yeux,  
 De mes pas, de mon ombre, & mon ame est esprise
- 32 De frayeur si quelqu'un avecques vous devise.  
 Je ressemble aux Serpens, qui gardent les vergers  
 Où sont les pommes d'or <sup>3</sup> : si quelques passagers  
 Aprochent du jardin, ces Serpens les bannissent,
- 36 Bien que d'un si beau fruit eux mesmes ne jouissent.  
 Puis quand je suis contraint d'aveq' vous me partir <sup>4</sup>,  
 Je sens hors de vos yeux une vapeur sortir  
 Qui entre dans les miens, dont soudaine est saisie
- 40 Ma raison, qui se laisse aller par fantasie.  
 Alors sans nulle treve, à toute heure, en tous lieux  
 Vostre belle effigie erre devant mes yeux,  
 Qui le sang & le cueur & l'ame me tormente
- 44 Du desir de revoir vostre personne absente.  
 Mon esprit qui se fait du meilleur de mon sang <sup>5</sup>,  
 Se derobe de moy, me laisse froid & blanc, [99]

25. 84-87 & de porter au front

26. 78-87 Les maux que vos beaux yeux

35. 67-78 Approchoient du jardin | 84-87 *texte primitif*

37. 78-87 d'aupres de vous partir

39. 84-87 dont soudain est saisie

1. Cf. ci-dessus l'élegie *Bien que l'obéissance*, vers 106 et la note.

2. Le verbe simple pour le composé : je redoute. Déjà vu, t. IV, p. 16.

3. Allusion aux pommes d'or du jardin des Hespérides, gardées par un serpent monstrueux, que tua Hercule, d'après la plus ancienne légende grecque. Cf. Decharme, *Myth. gr.*, p. 495 et suiv.

4. C.-à-d. me séparer.

5. « Mon esprit » est ici synonyme de « mon penser » du vers 55.

Et quittant sa maison dedans vous il sejourne.

- 48 Quelquefois au logis desloyal il retourne,  
Et emmene mon cueur avecq' luy pour vous voir.  
Mon ame court apres afin de le r'avoir,  
Mais elle pour neant dresse son entreprise :  
52 Car ainsi que le cueur à la fin elle est prise,  
En un lieu si plaisant qu'elle pert souvenir,  
Ainsi que fait mon cueur, de plus s'en revenir <sup>1</sup>.

- Que je hay mon penser, lequel prend hardiesse  
56 De s'en aller tout seul parler à ma maistresse !  
Je l'ayme & si le hay <sup>2</sup> : je l'ayme pourautant  
Qu'il va fidellement mes peines racontant,  
Et le hay pour raison que jamais ne m'appelle,  
60 Quand il s'enfuit de moy & va parler à elle.  
Las ! que n'est tout mon corps en pensers transformé !  
La voyant nuit & jour je serois mieux aymé.

- Je ressemble à celuy qui trop avare enserre  
64 Son plus riche thresor au plus creux de la terre :  
Il a beau s'en aller en pays estranger,  
Jamais d'affection il ne sauroit changer,  
Ny son col du lien jamais il ne detache :

47. 67-87 dedans vos yeux sejourne

48. 67-73 traistre qu'il est retourne | 78-87 ce traistre s'en retourne

49. 64-67 avecques luy (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

54. 67-78 Ainsi que fait le cœur | 84-87 Comme le cœur captif, de plus s'en revenir

55. 67-87 qui fol prend hardiesse

59. 87 Je le hay

65-66. 71-87 guillemets

66-67. 67-78 ... l'homme ne peut changer, Ny son col du lien en vivant (78 marchant) ne detache | 84-87 De terres & de mers & de villes changer, L'avarice jamais de son col ne detache

1. Cf. une invention analogue, d'origine médiévale, au t. VII, pp. 164 et 287.

2. Et pourtant je le hais. Cf. Catulle, 86 : Odi et Amo ; Pétrarque : son. *Di di in di*, vers 7 : « jamais je ne cesserai de haïr et d'aimer ma plaie amoureuse ».

- 68 Car son cueur est toujours où son thresor se cache.  
 Ainsi je pense en vous à toute heure, & ne puis  
 Vivre si par penser dedans vous je ne suis.  
 Quand Phœbus au matin vient eclairer au Monde,
- 72 Tirant dehors la mer sa belle tresse blonde,  
 Deux hostes differens, l'esperance & la peur,  
 Comme mes ennemis se logent dans mon cueur :  
 L'une me veut mener au lieu de mon martyre, [99 v°]
- 76 Me presse de la suivre, & l'autre m'en retire.  
 Je sens par leur discord deux effets dedans moy,  
 Maintenant le plaisir, & maintenant l'esmoy <sup>1</sup>.  
 En si divers combats tous les jours je travaille,
- 80 Et si <sup>2</sup> ne puis gagner ny perdre la bataille.  
 Puis quand la Lune au soir aveq' ses noirs chevaux <sup>3</sup>  
 Va rappelant la nuict, elle appelle mes maux :  
 Le sommeil fuit mes yeux, & la nuit, qui appaise
- 84 Le soucy des humains, ne vient point pour mon aise :  
 Je ne fais dans le lict que virer & tourner,  
 Je ne puis un moment d'un costé séjourner  
 Sans me tourner sur l'autre, & d'une ardante espince <sup>4</sup>
- 88 Amour toute la nuit m'esgratigne & me pince <sup>5</sup>.  
 Si ce Dieu tant soit peu me permet sommeiller,  
 Incontinent en songe il me vient travailler,

69. 67-87 Tousjours je pense en vous mon thresor

74. 67-73 en mon cœur | 78-87 se campent en mon cœur

83. 78-87 Me resveille les yeux

84. 67-87 ne revient pour mon aise

89. 84-87 Si ce Dieu me permet un moment sommeiller

1. Cf. Pétrarque, son. *Quando 'l Sol et Passer mai*, vers 8.

2. Et les choses étant ainsi ; et par suite.

3. Périphrase fréquente chez les poètes anciens : Théocrite, II (les Magiciennes), 163 ; Properce, II, 15, 32 ; Tibulle, II, 1, fin ; III, 4, 17 ; etc. Déjà vu, t. IV, p. 116 ; cf. ci-dessus Hymne de l'Esté, vers 90.

4. Synonyme de pince, tenaille ; déjà vu, t. X, p. 142.

5. A rapprocher du début de l'élegie à Genève *Ce me sera plaisir* (ci-après).

Et frayeur sur frayeur dedans mon cœur assemble.

92 Tantost je vous tiens prise, & tantost il me semble

Que vous fuyés ainsi qu'en mer fuyt un vaisseau,

Et qu'en courant apres je m'abysme sous l'eau :

Ou comme fait un Cerf au travers d'un bocage

96 Quand il traine à ses flancs une beste sauvage :

Tantost il vous transforme en Tygre ou en Lyon,

Ou fait dedans mes yeux voller un million

De figures hélas, qui me tiennent en creinte,

100 Et qui sont toute nuit la cause de ma plainte <sup>1</sup>.

Or comme le Printemps porte tousjours les fleurs,

L'Esté de sa nature ameine les chaleurs,

L'Autonne les raisins & l'Yver la froidure, [100]

104 Ainsi Amour cruel apporte de nature

Dans le cueur le soucy, le soing & la douleur,

La tristesse, l'ennuy, les pleurs & le malheur,

La crainte, le soupçon, les soucis & la peine,

108 Passion dont mon ame est pour vous toute pleine <sup>2</sup>.

Puis donq vous demandés, me voyant amoureux,

93-94. 67-78 Que vous fuyez de moy comme en mer un vaisseau...

| 84-87 Que vous fuyez de moy, ainsi que bien souvent S'enfuit une fumée à l'arriver du vent

96. 78 Quand son flanc est mordu d'une beste sauvage

95-96. 84-87 Ou comme fait un Cerf voyant un Loup sauvage, Ainsi loin de mes bras s'escarte vostre image

99. 78-87 de figures en vain

103. 64 B. N. par erreur D'Autonne | 64 Inst., 67 Autonne (sans article; éd. suiv. corr.)

105. 78-87 Dans le cœur de l'amant le soing & la douleur

108. 71-87 Passions (au pluriel)

1. « Pour la commodité du vers, *toute nuit* est mis pour : toute la nuit » (n. de Cl. Garnier). Cf. ci-dessus le vers 88. Tout l'alinéa s'inspire de Pétrarque (v. le tome IV, p. 32, vers 9 et suiv.).

2. Développement de ces vers de Properce, I, 12, 15 : Non nihil adspersis gaudet Amor lacrymis ; de Pétrarque, faisant dire à l'Amour : Ch'i' mi pasco di lagrime (s. *Piu volte Amor*, fin). A rapprocher de l'élegie IV de Cl. Marot, vers 39 et suiv. : Ainsi parloit mon cœur plein de martyr...

La cause qui me fait si triste & langoureux !

Si de vostre costé vous aviés apperceüe \*

112 La moindre affection que pour vous j'ay receüe,

Et si vous, qui m'avés de flames tout esmeu,

Aviés senty l'ardeur qui vient de vostre feu,

Me jugeant par vous mesme, auriés la cognoissance

116 De mon propre malheur par vostre experience,

Seriés melancolique & cognoistriés combien

Amour donne de maux pour l'attente d'un bien.

## ELEGIE <sup>2</sup>.

Oyant un jour redoubler mes souspirs,

Les seurs tesmoings des cueurs qui sont martyrs,

Pitié vous prist de me voir en detresse,

4 Pour aymer trop une neuve maitresse,

113. 84-87 Et si vous, dont la flame a mon cœur tout esmeu

115. 78-87 pour vous mesme

117. 84-87 Vostre front seroit triste

118. 84 pour un bien qui n'est rien | 87 pour l'attente d'un rien

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 4<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1584. — Supprimée en 1587. — Réimprimée dans le *Recueil des Pièces retranchées*, 1609 et éd. suiv.

2. PR 1609-1617 Les sœurs (et Sœurs) (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

4. 67-73 une jeune maitresse | 78-84 quelque belle Maistresse

1. Cet accord du participe avec un complément placé après lui est conforme à la syntaxe du latin populaire, mais non à la règle proposée par Cl. Marot « à ses disciples » (*Epigr.*, LXXVII).

2. Cette élégie développe le même thème que la précédente. Réalité ou pure fantaisie ? Les vers 15, 27, 77 et suiv. semblent indiquer que R. s'y adressait (pour son compte ou celui de Brantôme ?) à une « damoiselle » d'honneur de Catherine de Medicis, probablement encore Isabeau de Limeuil.



- Ce disiez vous, qui me rendoit ainsi  
 Plein de souspirs, de dueil & de soucy :  
 Car pour n'avoir le moyen à toute heure  
 8 D'aller au lieu où sa beauté demeure,  
 Et ne pouvoir souvent la visiter, [100 v°]  
 Le souvenir me forçoit de getter  
 Tant de souspirs, qui donnoient cognoissance,  
 12 Qu'une maitresse avoit sur moy puissance.  
 Or vous voyant encores au jourdhuy  
 En cet erreur, croyant que mon ennuy  
 Vienne d'aymer une autre damoiselle,  
 16 C'est bien raison qu'icy je vous reveille  
 Ma passion, & pourquoy tant de fois,  
 Tant de souspirs m'entrerompent la voix,  
 A celle fin de vous faire certaine,  
 20 Par tel escrit, d'où procede ma peine.  
 Helas, ma dame, & à vous & à moy  
 Vous faites tort de douter de ma foy :  
 Car vous estant telle comme vous estes,  
 24 Ayant du Ciel tant de graces parfaites,  
 Vos vertus sont un sujet bien heureux,  
 Pour travailler d'un tourment amoureux  
 Une personne à qui vostre hauteesse  
 28 Voudroit de l'œil faire un peu de caresse,  
 Voudroit l'aymer, l'estimer, & le voir,  
 Et ses propos doucement recevoir,

5-6. 71-73 Et assuriez que c'estoit elle ainsi Qui me rendoit tout  
 palle de soucy | 78-84 Ce disiez vous, & que pour elle ainsi En y pen-  
 sant j'avois le cœur transi

11. 71-78 qu'ilz donnoient | 84 *texte primitif*

26-27. 67-73 Pour travailler un esclave amoureux De vos vertus

25-29. 78-84 Vos vertus sont un sujet plantureux Pour travailler un  
 esprit amoureux. S'il vous plaisoit l'accueillir de caresse, Et d'abaisser  
 vostre brave hauteesse, Pour l'estimer, le priser & le voir

30. 64-73 ces propos (*éd. suiv. corr.*)

Comme il vous plaist de me faire, ma dame,  
 32 Et tel plaisir je sens jusques en l'ame,  
 Car cettuy là qui ne le sentiroit  
 En lieu d'un cueur un rocher porteroit.

Mais plus grand tort vous me faites encore,

36 Car vous scavés combien je vous honore :

Puis autrefois m'ayant fait cet honneur

[101]

De m'estimer & me faire faveur,

Il semble à voir que vostre amour cognue

40 En mon endroit se change & diminue,

Quand vous pensés qu'estimer je ne puis

Vostre vertu, dont serviteur je suis,

Ou, l'estimant, qu'assés je ne revere

44 Sa grand valleur comme chose treschere.

Pource je suis contraint de souspirer,

Quand pres de vous je me sens retirer,

Parlant à vous, & voyant vostre face,

48 Qui de beauté les plus belles efface,

Dont je reçois trop plus d'honnesteté,

Et de faveur, que je n'ay merité.

Or vous voyant si belle & si aymable,

52 Courtoise, douce, honneste, desirable,

Pleine d'honneur & de perfection,

Dont vous gaignés de tous l'affection :

Puis cognoissant (suyvant ma Destinée)

56 A vous aymer ma nature enclinée,

A vous priser, honorer & chercher,

Et vostre amour sur toutes pourchasser,

33. 67-84 Le serviteur qui ne le sentiroit

36. 67-84 Sachant assez combien

38. 78-84 De m'honorer

42. 78-84 dont esclave je suis

47. 78-84 En contemplant les traits de vostre face

55. 78-84 (telle est ma destinée)

Je me resoults d'abandonner la bride  
 60 A mon destin, lequel me sert de guide,  
 Et au torment qui me rend langoureux,  
 En m'assurant que l'homme est malheureux  
 Qui fuit le jour, & dont l'ame grossiere  
 64 Ne daigne voir du Soleil la lumiere.

Malheureux est qui ne veut s'enflammer [101 v<sup>o</sup>]

D'un beau visage, & qui ne l'ose aymer.  
 Celuy vrayment de la vertu n'a cure,  
 68 Et fut conceu de quelque roche dure<sup>1</sup>,  
 En lieu d'esprit a du plomb au cerveau,  
 Puis qu'en vivant il n'ayme rien de beau<sup>2</sup>.

Vous ayment donq comme chose tresbelle,  
 72 Je veux souffrir toute peine cruelle,  
 Et pour loyer je ne veux autre bien  
 Sinon l'honneur que de n'estre plus mien,  
 M'estant perdu sous vostre obeissance,  
 76 Dont le malheur m'est trop de recompence.

Car quand je voy le lieu que vous avés<sup>3</sup>,  
 Ce que je puis & ce que vous pouvés,  
 Et en quel rang estes icy tenue,  
 80 Ma petitesse & vostre grand value<sup>4</sup>,  
 Et que mon sort au vostre n'est égal,  
 Amour adonq, qui redouble mon mal,  
 Me desespere, & la bride retire  
 84 A mon penser qui vainement desire<sup>5</sup>.

70. 67-73 en vivant n'ayme rien qui soit beau | 78-84 *texte primitif*

84. 64-67 que vainement (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

1. Cf. ci-dessus, vers 34, et pour le mot « vertu », vers 42 et 116.

2. Pour le plomb, symbole de l'insensibilité, cf. tome V, p. 151, et ci-dessus Contin. du Disc. des Miseres, début. Source: Pétrarque, canz. II, st. 4, fin.

3. C.-à-d. l'origine sociale. C'est un des sens du latin *locus*.

4. Ce mot est encore employé dans l'expression : une plus-value.

5. Déjà vu ci-dessus dans l'élégie *De vous & de fortune*, qui était vraisemblablement adressée à Isabeau de Limeuil.

Puis la raison, qui ma faute reprend,  
Telle conquête en amour me defend,  
Comme trop haute, & dont je ne suis digne :

88 » Car pour les dieux est la chose divine <sup>1</sup>.

Voyla le point & la cause pourquoy  
Tant de souspirs deslogent de chés moy,  
Car la raison qui resiste à ma flame,  
92 Et l'opinion diverse qui s'enflame  
Par les rayons de vostre grand beauté,  
Ont un combat en mon cœur aresté,  
Et de là vient l'éternelle abondance

[102]

96 De mes souspirs, dont avés cognoissance.

Donq, je vous pry, desormais ne pensés  
Que ces souspirs hors de moy soient poussés  
Pour autre effect que pour rompre la glace

100 De vostre cœur, à fin d'y trouver place.

Et si, alors que vous n'entendiés point  
L'occasion pour qui j'estois espoint  
A souspirer, comme douce & humaine,

104 Aviés pitié dequoy j'estois en peine :  
Maintenant donq que vous cognoissés bien  
L'occasion de mon mal & mon bien,

Et de tous deux estes la cause vraye,  
108 Soyés moy douce, & garissés ma playe,

Ayés pitié de me voir en langueur,  
Car mon malheur n'est digne de rigueur <sup>2</sup>.

91. 78-84 Or' la raison

92. 71-84 L'opinion diverse qui s'enflame

98. 64-67 ses souspirs (éd. suiv. corr.)

110. 78-84 Un mal mortel ne souffre la longueur

1. Ce passage, depuis le vers 77, montre assez que, si R. a écrit cette élégie pour un autre, ce n'était pas pour le prince de Condé.

2. A rapprocher de la chanson de Marot : *Secourez moy, Madame, par amours* (éd. Jannet, t. II, p. 175).

Outre le nom que vous avés d'aymable,  
 112 On vous dira courtoise & pitoyable :  
 Vostre beauté, qui toujours fleurira,  
 De vos vertus tout ce monde emplira :  
 Ainsi serés par un bon œuvre faite,  
 116 Tant en vertu comme en beauté, parfaite <sup>1</sup>.

## DISCOURS AMOUREUX

DE GENEVRE

[102 v<sup>o</sup>]

Genevre <sup>2</sup>, je te prie, escoute par pitié  
 Comment je fus surpris de ta douce amitié :  
 Ainsi le cours des ans ta beauté ne fanisse <sup>3</sup>,

III. 78-84 Outre qu'en tout vous estes tres-aimable

116. 71-84 *graphie* parfaite

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 67-78 Elegie (*sans plus*) | 84 Discours 1. En forme d'Elegie | 87 Elegie, à Genevre

3-4 67-73 ta grace ne fanisse, Ains tousjours en beauté contre l'age fleurisse

1. C.-à-d. : Ainsi par une bonne action vous deviendrez parfaite.

2. Sur la personne que désigne ce nom, G. Colletet présente dans sa Notice sur Ronsard les deux opinions émises de son temps : 1<sup>o</sup> d'après Cl. Garnier, ce serait « la femme du concierge de la geôle de Saint-Marcel », sans doute celle que Colletet, énumérant plus haut les amies de Ronsard, nomme Geneviève Raut ; 2<sup>o</sup> d'après Colletet lui-même, ce serait plutôt la femme de Blaise de Vigenère, pour deux raisons que l'on trouvera ci-dessus dans mon Introduction. Quant au récit de Ronsard, ou bien il est véridique et dans ce cas n'autorise guère lesdites opinions, ou bien il est fortement « romancé ».

3. Forme de souhait antique, déjà vue souvent, surtout dans les Odes. Cf. Horace, *Carm.*, I, 3, 1, Sic te diva... ; Virgile, *Buc.* IX, 30, Sic tua Cyneas. . . ; X, 4, Sic tibi.

- 4 Ains maitresse du temps contre l'age fleurisse.  
 Sur la fin de Juillet que le chaut violent  
 Rendoit de toutes pars le ciel estincelent,  
 Un soir, à mon malheur, je me baignoy dans Seine,  
 8 Où je te vy danser sur la rive prochaine,  
 Foulant du pied le sable, & remplissant d'amour  
 Et de ta douce voix tous les bords d'alentour.  
 Tout nud je me vins mettre avecq' ta compaignie,  
 12 Où dansant je brulay d'une ardeur infinie,  
 Voyant sous la clarté brunette du croissant  
 Ton œil brun, à l'envy de l'autre apparoissant <sup>1</sup>.  
 Là je baisay ta main pour premiere acointance,  
 16 Car autrement de toy je n'avois cognoissance :  
 Puis d'un agile bond je resautay dans l'eau,  
 Pensant qu'elle esteindroit mon premier feu nouveau <sup>2</sup>.  
 Il advint autrement, car au milieu des ondes [103]  
 20 Je me senty lié de tes deux tresses blondes,  
 Et le feu de tes yeux qui les eaux penetra  
 Maugré la froide humeur dedans mon cœur entra <sup>3</sup>.  
 Pour ce premier assaut mon mal je dissimule,  
 24 Je m'en allay coucher sans esperance nulle  
 De jamais te revoir pour te donner ma foy,

1-4. 78-87 Genevre, je te prie, escoute ce discours Qui commence & finit nos premieres amours : Souvent le souvenir de la chose passée, Quand on le renouvelle, est doux à la pensée

10. 87 les rives d'alentour

11. 67-78 entre ta compaignie | 84-87 *texte primitif*

16. 78-87 Autrement de ton nom

17. 67-87 je m'eslançay dans l'eau

23-24. 78-87 Dès le premier assaut je perdy l'asseurance : Je m'en allay coucher sans aucune esperance

1. C.-à-d. : semblant rivaliser avec la lune, œil de la Nuit. R. a dit ailleurs : Lune à l'œil brun (t. IV, p. 110). Cf. Pindare, *Ol.* III, 19.

2. Comme le berger amoureux dans Longus, *Daphnis et Chloé*.

3. Le mot « humeur » est, comme le latin *humor*, un synonyme poétique de l'eau ; cf. t. VII, p. 69, note 3.

- Car je ne cognoissois ny ta maison ny toy :  
 Je ne te cognoissois pour la belle Genevre,  
 28 Qui depuis dans le cœur m'a donné telle fiebvre :  
 Aussi de ton costé tu ne me cognoissois  
 Pour Ronsard, l'ornement du langage François.  
 Si tost que j'eü pressé les plumes ocieuses  
 32 De mon lit paresseux <sup>1</sup>, les peines curieuses <sup>2</sup>,  
 Qu'Amour dessus sa lime aiguise doucement,  
 Vindrent dedans mon cœur loger soudainement,  
 Aveques le desir de te pouvoir cognoistre,  
 36 Et de faire à tes yeux ma douleur apparoir.  
 Aussi tost que l'Aurore eut apellé des eaux  
 Le beau Soleil tiré de ses quatre chevaux <sup>3</sup>,  
 Je saute hors du lit, & seul je me promeine  
 40 Loing de gens sur le bord, devisant de ma peine <sup>4</sup>.

26-28. 78-87 Comme ne cognoissant ny ta maison ny toy : Je ne te cognoissois pour la belle Genève, Qui depuis me brusla d'une amoureuse fièvre

30. 78 Pour Ronsard ornement... | 84-87 Pour Ronsard dont le nom a cours par les François

32-34. 78 les peines soucieuses... loger secrettement | 84-87 De mon lit paresseux (87 angoisseux), les peines soucieuses Qu'Amour pour me livrer aguise sur sa queux, Vindrent dedans mon cœur allumer mille feux

35. 84-87 Eschaufant le desir

38. 84-87 Le Soleil souffle-jour du nez de ses chevaux

40. 87 Loin des gens

1. C.-à-d. : les plumes reposantes du lit où je paresse. Du Bellay (*Deff. et Illustr.*, II, ch. 5) avait déjà dit « les ocieuses plumes », traduisant le début de ce sonnet de Pétrarque :

La gola e 'l sonno e l'oziose piume.

Quant au mot de formation savante *ocieux*, doublet de *oiseux*, il est antérieur à Du Bellay ; cf. Meschinot, *Lunettes des Princes*, éd. de Gourcuff, p. 16.

2. C.-à-d. : qui donnent du souci (du latin *cura*).

3. Périphrase métaphorique inspirée par Ovide, *Met.*, II, 112 sq. et 153 sq. ; il appelle les quatre chevaux du Soleil : Pyroëis, Eous, Æthon et Phlegon.

4. C.-à-d. : m'entretenant de ma peine, comme il suit.



- Quelle fureur me tient ? & quel nouveau penser  
 Me fait douteusement ma raison balancer ?  
 Où est la fermeté de mon premier courage ?
- 44 Et quoy, veux je rentrer en un nouveau servage ?  
 Veux je que tout mon temps aille au plaisir d'amour ?  
 Que me sert d'estre franc des liens qu'alentour  
 De mon col je portois, quand Marie & Cassandre [103 v°]
- 48 Dedans leurs beaux filets me sceurent si bien prendre,  
 Si maintenant plus vieil, plus froid & plus grison,  
 Je ne me puis ayder de ma belle raison ?  
 Et s'il faut qu'à tous coups, comme incensé, je soye
- 52 De ce petit Amour & la butte & la proye<sup>1</sup> ?  
 Non : il faut resister ce pendant que l'erreur  
 Ne fait que commencer, de peur que la fureur<sup>2</sup>  
 Par le temps ne me gaigne, & dedans ma poitrine
- 56 Pour eternal séjour le mal ne s'enracine.  
 Ainsi tout philosophe & de raison tout plein,  
 Comme si amour fust quelque chose de sain,  
 Gaillard je m'assurois que jamais autre femme
- 60 N'allumeroit mon cœur d'une nouvelle flamme.  
 Aveques tels discours au logis je revins,  
 Où plus fort que jamais amoureux je devins :

45. 84-87 tout mon age

46. 67-87 franc du lien

48. 67-87 Aux reths (*et* rets) de leurscheveux | 84-87 captif me sceurent prendre

49-50. 78-87 plus meur, plus froid & plus grison, Je ne puis me servir de ma soite raison

56. 84-87 Sans remede ou confort le mal ne s'enracine

57. 67-87 & de constance plein

59. 87 Ferme je m'asseurois

61. 78-87 Plein de si beaux discours

1. La butte = le but, au sens de cible. Se trouve encore dans l'expression : être en butte aux railleries, à la calomnie, etc.

2. C.-à-d. l'enthousiasme fou provoqué par l'amour. Même sens plus loin, vers 125.

Car si tost que Vesper, la brunette courriere

64 De la Lune, eut poussé dans les eaux la lumiere <sup>1</sup>,

Prenant aveques moy pour compaignon Belleau,

Comme le soir passé je retournay sur l'eau.

Ce Belleau, qui se sied des premiers sur Parnasse,

68 Desja sentoit le trait de ta gentille face :

Ton œil l'avoit blessé, & me celoït ton nom,

Car Amour ne veut point avoir de compaignon.

Ainsi que je passois, je t'avise à ta porte,

72 Et là le petit Dieu qui pour ses armes porte

La fleche & le carquois, si grand coup me donna,

Que ma pauvre raison soudain m'abandonna :

Puis me navrant le cœur, en signe de conquête [104]

76 De ses pieds outrageux me vint fouler la teste <sup>2</sup>,

Il me lia les mains, & ma voix deslia,

Qui pour avoir mercy en ce point te pria <sup>3</sup> :

Madame, si l'on peut juger par le visage

80 L'affection cachée au dedans du courage,

Certes je puis juger en voyant ta beauté,

Que ton cœur n'est en rien taché de cruauté.

Aussi Dieu ne fait point une femme si belle,

84 Pour estre contre Amour de nature rebelle.

63-70. 67-87 suppriment ces huit vers

71. 67-87 Repassant vers le soir, je t'avise

76-77. 67-87 me refoula la teste, Me lia les deux mains

78. 87 de tels mots te pria

79. 78-87 Madame, si l'œil peut

1. L'étoile du soir, précédant l'apparition de la lune, reflétait sa lumière dans les eaux de la Seine.

2. Cf. Properce, I, 1, 4 : Et caput impositis pressit Amor pedibus. Déjà vu au t. VII, p. 232, vers 23.

3. « Avoir merci » = obtenir tes faveurs ; même sens plus loin, vers 90 et 106 ; cette expression, qu'on trouve chez tous les poètes de l'amour antérieurs à Ronsard, remonte à Pétrarque et aux troubadours. « En ce point » = de cette façon ; déjà vu souvent, par ex. t. IV, p. 74 ; V, p. 156 ; VIII, p. 276 ; IX, p. 37 et 146 ; X, p. 321.

Cela me fait hardy de m'adresser à toy,  
Puis que tant de douceur en ta face je voy.

Or ainsi que Telephe alla devant la ville

- 88 De Troye, pour prier le valleur Achille  
De luy garir sa playe : à toy je viens icy  
Las ! pour garir la mienne, & pour trouver mercy<sup>1</sup>.

Harsoir en se jouant l'enfant de Cytherée<sup>2</sup>

- 92 Faisant de tes beaux yeux une fleche acérée,  
En m'ouvrant l'estomac<sup>3</sup> tout le cœur m'a persé,  
Et tu ne sçais hélas ! m'avoir ainsi blessé.

Cette fleche mortelle est au cœur arrestée,

- 96 Qui plus entre dedans, moins du cœur est ostée :

Je ne la puis avoir, puis mon sang espandu

M'a laissé de raison & de sens esperdu,

Tout ainsi qu'un veneur desireux de la chasse,

- 100 Qui de meints coups de traits meinte biche pourchasse,  
De cent il en blesse une, & si ne le sçait pas<sup>4</sup>,  
Elle emporte la fleche, & hastant son trespas,  
S'enfuit par les rochers vagabonde & blessée, [104 v°]

87. 64-73 Thelephe (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

93. 1617-1623 Et m'ouvrant

94. 78-87 Et tu ne sçais, peut estre, ainsi m'avoir blessé

96. 78 Elle tient aux poumons d'une poincte dentée

95-96. 84-87 Ceste fleche mortelle aux os s'est arrestée, Et au foye (et foye), ulcéré de sa pointe dentée

97. 67-73 Je ne la veux oster, puis mon sang espandu | 78-87 Que je ne puis oster, tant mon sang espandu

1. L'histoire de Télèphe, blessé puis guéri par la lance d'Achille, revient souvent chez Ronsard, à l'imitation des poètes latins, surtout d'Ovide, auquel l'avaient déjà empruntée les troubadours et Pétrarque (celui-ci par simple allusion). C'était devenu un lieu commun. Pour le détail des sources, v. les tomes I, p. 255, et IV, p. 108, notes.

2. L'Amour, fils de Vénus, adorée à Cythère.

3. C.-à-d. : la poitrine, siège des sentiments. Même sens plus loin, vers 118.

4. C.-à-d. : Et toutefois il ne le sait pas. Cela correspond au vers 94.

- 104 Pour sa playe guerir, chercher la panacée <sup>1</sup>.  
 Tu es ma panacée, à toy je viens icy  
 Pour guerir de ma playe, & pour avoir mercy.  
 Ce n'est le naturel d'une dame bien née
- 108 De vivre contre Amour fierement obstinée :  
 Aux Lyons, aux Serpens, qui sont plains de venin,  
 Convient la cruauté, non au cœur féminin,  
 Lequel plus est benin, & tant plus, ce me semble,
- 112 Aux Dieux qui sont benins de nature ressemble <sup>2</sup>.  
 Tu n'auras grand honneur de me laisser mourir :  
 Il vaut mieux doucement ma langueur secourir,  
 Et me prendre à jamais pour serviteur fidelle,
- 116 Que me tuer ainsi d'une playe cruelle.  
 A peine avois-je dit, quand d'un soupir profond  
 (Enfant de l'estomac où les desirs se font)  
 Brevement tu respons que je perdois ma peine,
- 120 Que j'escrivois sur l'eau, & semois dans l'areine <sup>3</sup>,  
 Et qu'une mort avoit enterré ton flambeau,  
 Et que tous tes desirs estoient sous le tombeau.  
 T'oyant ainsi parler, confus je m'en retourne,
- 124 Où, pleurant, quatre jours au logis je séjourne.  
 Le cinquiesme d'apres, de fureur transporté <sup>4</sup>,
111. 67-87 Qui tant plus est benin  
 115. 78-87 Et me prendre chez toy  
 120. 78-84 Que j'escrivois sur l'eau, que je semais l'areine | 87 Que  
 j'escrivois en l'eau & semois dans l'areine  
 121. 84-87 Que la mort sommeilleuse esteignoit ton flambeau  
 124. 78-87 Où triste

1. Cette comparaison vient de Virgile, parlant de l'amour de Didon, *En. IV*, 69 à 73, ou de Pétrarque, qui se l'était appliquée à lui-même, son. *I dolci colli*, tercets.

2. Comprendre : les dieux qui sont naturellement bienveillants (sens du latin *benignus*).

3. C.-à-d. sur le sable (latin *arena*). Expressions proverbiales déjà vues (t. IV, p. 23, et V, p. 132). Cf. Catulle, 70, 4 : *In vento et rapida scribere oportet aqua* ; Pétrarque, son. *Beato in sogno*, 4 : *Solco onde, e'n rena fondo e scrivo in vento*.

4. C.-à-d. transporté de folie amoureuse.

Je retourne pour voir l'apast de ta beauté.

Il ne faut, ce disois je, ainsi veincu se rendre :

128 Tant plus un fort chasteau est difficile à prendre,

Plus aporte d'honneur à celuy qui le prend :

» Car jamais la vertu sans combat ne se rend.

Or en parlant à toy de cent choses diverses, [105]

132 Nous esgarant tous deux d'amoureuses traverses<sup>1</sup>,

A la fin privement tu t'enquis de mon nom,

Et si j'avois aymé autres femmes ou non.

Je suis, di-je, Ronsard, & cela te suffise :

136 Ce Ronsard que la France honore, chante & prise,

Des Muses le mignon, & de qui les escri

N'ont crainte de se voir par les ages surpris.

Alors que tout le sang me bouilloit de jeunesse,

140 Je feis aux bords de Loyre une jeune maistresse<sup>2</sup>,

Cassandre estoit son nom, dont ce grand univers

A cogneu la beauté fameuse par mes vers.

Après ardantement je m'espris de Marie,

144 Que j'aymay plus que moy, que mon cueur, que ma vie :

Son pais le scait bien, où cent mille chansons

Je composé pour elle en cent mille façons<sup>3</sup>.

128-130. 78-87 Plus une forte ville est difficile à prendre, Plus apporte d'honneur à celuy qui la prend : « Toute brave vertu sans combat ne se rend ».

134 84-87 d'autres femmes

136. 84-87 Qui ma belle science ay des Muses apprise

137-138. 78 & de qui les beaux vers Sont tesmoins de sa gloire en ce grand Univers | 84-87 Bien cognu d'Helicon, dont l'ardant aiguillon Me fist danser au bal que conduit Apollon

141-143. 78-87 Que ma Muse en fureur sa Cassandre appelloit, A qui mesme Venus sa beauté n'egaloit. Je m'espris en Anjou d'une belle Marie

146. 78-87 graphie Je composay

1. C.-à-d. : en propos d'amour qui traversaient (= entrecoupaient) les autres.

2. A Blois, Cassandre Salviati. Cf. tome IV, Introduction, p. VII, et suiv.

3. Aux environs de Bourgueil, Marie Pin ou Dupin. Cf. t. VII, In-

- Mais (ô cruel destin) pour ma trop longue absence  
 148 D'un autre serviteur elle a fait accointance,  
 Et suis demeuré veuf sans prendre autre party,  
 Des l'heure que mon cueur du sien fut departy <sup>1</sup>.  
 Maintenant je poursuy toute amour vagabonde,  
 152 Ores j'ayme la noire, ores j'ayme la blonde,  
 Et sans amour certaine en mon cueur esprouver,  
 Je cherche ma fortune où je la puis trouver.  
 S'il te plaisoit m'aymer, par tes yeux je te jure  
 156 Que d'une autre amitié jamais je n'aurois cure <sup>2</sup>.  
 Mais dy moy, je te pry, si l'Archerot, vainqueur  
 Des hommes & des Dieux, t'a point blessé le cueur,  
 Et si son trait poignant qu'en nostre sang il mouille [105 v<sup>o</sup>]  
 160 Se veit jamais sanglant de ta belle despouille.  
 Lors tu fis un souspir, & tes beaux yeux souillant  
 De larmes, & ton sein goute à goute mouillant,  
 Tu me respons ainsi : il n'y a que les marbres,  
 164 Les pilliers, les cailloux, les roches & les arbres,  
 Privés de sentiment, qui se puissent garder  
 D'aymer, quand un bel œil les daigne regarder.  
 Nous qui sommes vestus d'affections humaines,  
 168 De muscles & de nerfs, de tendons & de veines,  
 Qui avons jugement, & qui point ne portons  
 Un roc en lieu d'un cueur, qui vivons & sentons,

149. *Bl.* Et je suis resté veuf (*texte fantaisiste*)

150. 78-87 du sien s'est departy

159. *Bl.* Et si le trait (*correction inutile*)

164. 87 les rochers

introduction, p. xi et suiv. Il y a ici une de ces hyperboles que Malherbe reprochait à R. ; en réalité R. a écrit pour Marie une vingtaine de chansons proprement dites et quatre-vingts sonnets au plus (v. le t. VII).

1. C.-à-d. s'est séparé. Ne s'emploie plus que dans certaines expressions d'ordre moral, telles que : se départir de son calme.

2. Serment de poète. La dernière pièce adressée à Genève (publiée en 1571) nous apprend qu'ils se séparèrent à l'amiable au bout d'un an, et se termine ainsi : Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.

- Il est bien mal aysé de ne sentir la flamme  
 172 Que le gentil Amour nous verse dedans l'ame <sup>1</sup>.  
 Quand à moy, je confesse avoir senty combien  
 Ce petit Archerot fait de mal & de bien.  
 S'il te plaist de l'oyr, je m'en vois te le dire,  
 176 Et ne faut s'esbahir si mon cueur en souspire :  
 Il me plaist bien encor mon dueil te decouvrir,  
 Bien que d'un si beau mal je ne vueille garir.  
 Six ans sont ja passés qu'Amour conceut envie  
 180 Dessus la liberté nourrice de ma vie,  
 Et pour me rendre serve à luy qui peut oster  
 Le feu le plus ardent des mains de Jupiter,  
 Me deroba le cueur & me fit amoureuse  
 184 D'un amant dont j'estois contente & bien heureuse,  
 Lequel j'avois choisy si sage & si parfait,  
 Qu'à la belle Cyprine il eust bien satisfait <sup>2</sup>.  
 Il aymoît la vertu, il abhorroit le vice, [106]  
 188 Il aymoît tout honeste & gentil exercice :  
 Il joüoit à la paume, il balloit, il chantoit,  
 Et le Luc doucement de ses doigts retentoit :  
 Il scavoit la vertu des herbes & des plantes,  
 192 Il cognoissoit du ciel les sept flames errantes,

175. 67-87 graphie... de l'ouyr, je m'en vay te le dire

177. 84-87 Il me plaist de nouveau | 64 mon cueur (au lieu de mon dueil; erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

185. 67-87 Que seul j'avois choisi

190. 78-87 graphie Et le Luth

1. Cette opposition entre la Nature impassible et les êtres humains est à rapprocher de l'ode *Quand je suis vingt ou trente mois* (tome VII, p. 98) ; elle sera résumée dans ces deux vers d'une élégie à Eurymedon (Charles IX) :

Un rocher n'aime point, un chesne ny la mer,  
 Mais le propre sujet des hommes c'est aimer.

2. C.-à-d. : il aurait satisfait même Vénus, déesse adorée à Chypre (fr. Chypre).



Leurs tours & leurs retours, leur soir & leur matin,  
Et de là predisoit aux hommes leur destin.

Il estoit jeune & beau, d'un parler accointable,  
196 De taille belle & droite & d'un œil amiable :  
Quand Amour n'eust poussé dedans luy mon desir,  
Encor pour sa vertu je le devois choisir.

Durant cinq ans entiers nous avons prins ensemble  
200 Les plaisirs que Jeunesse en deux amans assemble,  
Et ne se peut trouver ny jeux ny pasetemps,  
Dont Amour n'ait rendu nos jeunes ans contens.  
Venus ne garde point tant de douces blandices,  
204 Tant de baisers mignards, tant d'amoureux delices,  
En ses vergers de Cypre à Mars son bien chery,  
Soit veillant en ses bras, soit au lit endormy,  
Que mon amant & moy, esbatant nos jeunesses,  
208 Avons pris de plaisirs, d'esbats & de liesses :  
Seul il estoit mon cueur, seule j'estois le sien,  
Seul il estoit mon tout, seule j'estois son bien,  
Seul mon ame il estoit, seule j'estois la sienne,  
212 Et d'autre volonté il n'avoit que la mienne.

Or sans avoir debat en esbats si plaisans <sup>1</sup>,  
Nous avons ja passé l'espace de six ans,  
Quand la cruelle Mort ingrate & odieuse [106 v°]  
216 Fut, malice du Ciel, sur nostre aise envyeuse <sup>2</sup>.  
Cette cruelle Mort franche d'affection,

194. 78-87 le destin

195-198. 84-87 De Nature la grace en tout il avoit eüe, L'Eloquence  
en la bouche, & l'Amour en la veüe : Et quand en luy le Ciel n'eust  
poussé mon desir, Encor pour sa vertu je le devois (87 le devois je)  
choisir

199. 84-87 L'espace de cinq ans

205. 67-78 Dans ses vergers | 87 à Mars son cher amy

1. Cliquetis de mots, qui rappelle certaine pièce de Cl. Marot (*Complainte sur la mort de Loyse de Savoie*, éd. Jannet, t. II, p. 265).

2. Telle la Némésis antique.

Qui jamais ne logea pitié ny passion,  
 Qui n'a ny sang, ny cueur, ny oreille, ny veüe,  
 220 Dure comme un rocher que la marine esmüe <sup>1</sup>  
 Bat au bord Caspien, me blessa de sa faux,  
 Plus que le trait d'amour qui commença mes maux,  
 Me rendant, comme fiere, execrable & inique,

224 (Je meurs en y pensant) mon amant ydropique.

De jour en jour coulant sa force s'écouloit <sup>2</sup>,  
 Sa premiere beauté sans grace s'en alloit,  
 Comme une jeune fleur sur la branche seichée,  
 228 Ou la neige d'hyver des pieds humains touchée,  
 Que le chaut incertain distile peu à peu,  
 Ou comme fait la cire à la chaleur du feu <sup>3</sup>.

Helas ! qu'eussé-je fait ? Si cette Parque fiere,  
 232 Qui ne se peut flechir par humaine priere,  
 M'eut voulu pour victime, & si en m'assommant  
 Elle eut voulu sauver la vie à mon amant,  
 Je me fusse estimée une vraye amoureuse,

236 D'acheter par ma mort une ame si heureuse !  
 Mais cette vieille sourde, ingrate à mon desir,  
 Ne le voulut jamais, ainçois tout à loisir,  
 Pour plus me martirer & me rendre abusée,

240 De jour en jour tiroit le fil de sa fusée <sup>4</sup>.

Je n'eusse pas souffert qu'on se fut aproché

228-229. 78-87 du premier chaud touchée, Que le foible Soleil distille peu à peu

1. C.-à-d. : que la mer déchainée. Quant au bord Caspien, c'est le rivage occidental de la mer Caspienne, où aboutit le rocher du Caucase.

2. Cf. ci-dessus, vers 213, note.

3. Comparaisons courantes chez Pétrarque, Marulle, Ronsard. Voir par ex. t. VII, p. 285.

4. Des trois Parques, présidant à la longueur des vies humaines, c'est Clotho qui tenait la quenouille et tournait le fuseau. La fusée est la masse du fil enroulé sur le fuseau.

- Du miserable lit où il estoit couché,  
 Ou que sa propre sœur d'un naturel office  
 244 Luy eut touché la main ou luy eut fait service :  
 Seulle je le pensois sans secours d'estranger,  
 Car sans plus de ma main vouloit boire & manger.  
 Ainsi de tristes pleurs la face ayant mouillée  
 248 (Ny de nuit ny de jour sans estre despouillée) :  
 J'estois pres de son lit pour luy donner confort,  
 Et pour voir si l'amour pourroit veincre la mort.  
 Or le jour qu'Atropos, qui nos toilles entame,  
 252 Avoit tout devidé les filets de sa trame,  
 Me voyant souspirer, gemir, & tormenter,  
 Me tordre les cheveux, cryer, & lamenter,  
 Debile r'enforça sa voix à demy morte,  
 256 Et me tornant les yeux me dit en telle sorte :  
 Mon cueur, ma chere vie, appaise tes douleurs,  
 Je me deuls de ton mal, & non dequoy je meurs,  
 Car je meurs bien content, puisque mourant je laisse  
 260 Mon ame entre les bras de si chere maitresse.  
 Je m'en vois bien heureux aux rives d'Acheron,  
 Puis qu'en mourant ainsi je meurs en ton giron,  
 Ma levre sur la tienne, & tenant embrassée  
 264 La dame que la mort n'oste de ma pensée :  
 Seulement je me plains & lamente dequoy  
 Mourant entre tes bras tu lamentes pour moy.  
 Appaise ta douleur, maitresse, je te prie :  
 268 Appaise toy, mon cueur, appaise toy, ma vie.  
 Si en mourant on doit sa dame supplier,  
 Par tes cheveux dorés qui me peurent lier,

245. 67-87 Seule je le traitois

262. 73-87 Heureux, puis qu'en mourant je meurs en ton giron

269. 78-87 Si trespasant on doit

1. C.-à-d. : sans me devêtir.

Je te prie & supplie, & par ta belle bouche, [107 v<sup>o</sup>]

272 Et par ta belle main qui jusqu'au cueur me touche,  
Qu'encore apres ma mort tu me vueilles aymer,  
Et dedans mon tombeau ton amour enfermer.

Ou bien, si ta jeunesse encore fresche & tendre  
276 Veut apres mon trespas nouveau serviteur prendre,  
Au moins je te supply de vouloir bien choisir,  
Et jamais en un sot ne mettre ton desir,  
A fin qu'un jeune fat à mon bien ne succede,  
280 Ains un amy gaillard en mon lieu te possede.

Que je serois marry si aux enfers là bas  
Quelqu'un me venoit dire apres ce mien trespas,  
Celle qui fut là haut ton cueur & ta pensée,  
284 Qu'aveq'si grand travail tu as si bien dressée,  
Ayme un sot maintenant : ce depit me seroit  
Plus grief que tous les maux que Pluton me feroit.

Or à dieu, je m'en vois aux rives amoureuses,  
288 Compaignon du tropeau des ames bien heureuses,  
Dessous la grand forest des myrthes ombrageux <sup>1</sup>,  
Que l'orage cruel ny les vents outrageux  
N'efeueillent jamais, mais où toujours souspire  
292 Par les vermeilles fleurs le gracieux Zephyre.  
Là portant sur le chef des roses en tout temps,  
Et dedans mon gyron les moissons du Printemps,  
Couché dessous le bois à la frescheur de l'ombre,  
296 J'iray pour augmenter des amoureux le nombre :  
Comme bien assuré que les gentils esprits  
Qui jadis ont aymé ne m'auront à mespris :

274. 67-87 nos amours enfermer

286. 67-87 Plus grief que les tourmens (*et* tormens)

291. 67-87 N'éfueillent tous les ans | 78-87... où sans cesse souspire

295. 87 Couché sous le bocage

1. V. ci-dessus l'élégie *De vous & de fortune*, vers 130 et suiv.

Pres d'eux me feront place, & si pense, Madame, [108]

300 Qu'ils n'aurent point là bas une plus gentille ame<sup>1</sup>.

Mais las ! puisque mon corps, lequel t'a bien aymé,

Sera tantost sans forme en poudre consumé,

Pour souvenance au moins garde bien ma peinture,

304 Où sont tirés au vif les traits de ma figure :

La voyant tu pourras de moy te souvenir,

Et souvent dans ton sein cherement la tenir.

Et luy diras : Peinture, ombre de ce visage

308 Qui mort & consumé encores me soulage,

Que tu m'es douce & chere, ayant perdu l'espoir,

Si ce n'est par la mort, de jamais te revoir.

O beau visage feint ! feinte teste & plaisante !

312 De rien sinon de toy mon cueur ne se contente !

Ton faux m'est agreable & ton vain gracieux,

Et seulement de toy se contentent mes yeux.

Ainsi tu parleras, ayant quelque memoyre

316 De moy qui va tomber dedans la fosse noire,

Et qui rien au tombeau n'emporte avecques moy

Sinon le souvenir que j'emporte de toy.

Tels ou semblables mots d'une bouche mourante

320 Me disoit mon amy : & moy, toute pleurante,

D'un cueur triste & serré, rebaisant mille fois

Son beau visage aymé, ainsi luy respondois :

301. 67-87 mon corps qui t'a si bien aymé

306. 87 pres ton sein

311-314. 84-87 O beau visage feint, feinte teste qui portes Encor les  
aiguillons & les flammeches mortes De ma premiere ardeur, ton  
faux m'est gracieux, Et seulement de toy se repaissent mes yeux

316. 78-84 De moy qui vais loger dedans la fosse noire | 87 De moy  
qui vais loger dans une fosse noire

318. 67-87 Que le doux souvenir

322. 84-87 Sa jeune face aimée

---

1. Et ainsi je pense qu'ils ne compteront pas parmi eux une âme plus généreuse et plus passionnée que la mienne.

- Mon tout, je ne verray si tost finir ta vie,  
 324 Que ta vie ne soit de la mienne suyvie.  
 Soit qu'elle aille aux enfers, soit qu'elle aille là haut<sup>1</sup>,  
 Mourant je la suyvray : car certes il ne faut  
 Que la facheuse mort en un jour desassemble [108 v<sup>o</sup>]  
 328 Deux corps qui ont vescu si longuement ensemble  
 En parfaite concorde & en parfaite amour.  
 Il faut que nous mourions tous deux en mesme jour,  
 Et qu'ensemble courions une mesme avanture,  
 332 Et que soyons couvers de mesme sepulture.  
 Si tost que ta chaleur en froideur se mura,  
 L'excessive douleur au dedans me tura :  
 Ou bien s'elle ne peut, d'un cousteau tout sur l'heure  
 336 Je perseray mon cueur à celle fin qu'il meure :  
 Et par un mesme coup aux Ombres s'en iront  
 L'esprit & la douleur qui mon cueur deliront :  
 A fin qu'apres ta mort morte je puisse suivre  
 340 Toy qui m'as fait mourir & toy qui m'as fait vivre.  
 Ce pendant de ma bouche errante j'engardois  
 Que l'ame ne sortist de la sienne, & tardois  
 L'esprit qui boullonnoit sur la levre au passage,  
 344 Sur son pasle visage appuyant mon visage,  
 Pressant d'un long baiser sa bouche, à celle fin  
 Que par un doux baiser j'alongeasse sa fin<sup>2</sup>.  
 Luy, tirant un souspir, tout lentement s'encline,  
 348 Et me laisse tomber son chef sur ma poitrine,

337. 84-87 Ainsi de mesme playe aux ombres s'en iront

340. 78-87 Toy, de qui la beauté m'a fait mourir & vivre

347-348. 67-87 sur ma face s'encline (87 il s'encline), Et son chef  
 lentement tomba sur ma poitrine | *Bl.* Et son front (*texte fantaisiste*)

1. Hésitation entre la croyance païenne et la croyance chrétienne;  
 déjà vue t. III, p. 85 ; V, p. 250 ; VIII, p. 236.

2. Cf. tome II, p. 140, et ci-dessus l'*Adonis*, vers 347 et suiv., où j'ai  
 indiqué en note les sources ovidiennes.

Laissant pendre ses bras, puis il me dit ainsi :  
 Mon sang, mon cœur, mes yeux, ma bouche & mon soucy,  
 Tu ne dois deloger de cette vie humaine

352 Sans le congé de Dieu : pource demeure saine,  
 Vivante apres ma mort, & de ce mortel lieu  
 Ne bouges, je te pry, sans le vouloir de Dieu.

Je descens le premier où le Destin m'envoye [109]

356 Te preparer là bas & la place & la voye :  
 Et si apres la mort il reste rien de nous<sup>1</sup>,

Je jure par tes yeux qui me furent si dous,  
 Que l'obly ne perdra la chere souvenance

360 Que j'ay de ton amour, & toujours ma semblance  
 En tous temps, en tous lieux à toy viendra parler,  
 Et viendra sans frayeur ton esprit consoler :  
 Et si je ne reviens fantosme veritable,

364 Tu croiras que l'Enfer n'est sinon qu'une fable.

Helas il ne l'est pas ! & pource toute nuit

En dormant je seray compaignon de ton lit :

Et de jour en suyvant ton corps en toute place,

368 Comme un petit oyseau j'iray devant ta face,

Je voleray sur toy, te contant les esbas,

Les jeux & les plaisirs que je prendray là bas,

Si j'en reçooy quelqu'un : mais je ne sçaurois croire

372 Qu'on prenne grand plaisir soubz la terre si noire.

Finissant ces propos, il devint froid & blanc,

Vomissant de sa bouche un grand ruisseau de sang.

350. 67-87 mes yeux, mon amoureux soucy

366. 84-87 le Démon de ton lit

367. 67-78 Et de jour poursuivant ton corps | 84-87 De jour accom-  
 paignant ton corps

372. 67-84 sous la tombe si noire | 87 sous une tombe noire

373. 1604-1623, Bl. il devient

1. C.-à-d. : s'il subsiste quelque chose de notre être.



Voyla, dit-il, ma vie en sa fin consumée,

376 Qui t'a depuis six ans si chèrement aymée :

Pren-la, je te la donne. A peine il acheva,

Que son ame amoureuse ainsi que vent s'en va,

Puis tout pasle & tout froid sur mon giron s'abaisse,

380 Et pour son corps aymé son idole me laisse <sup>1</sup>.

Qui pourroit raconter l'ennuy que je receu,

Quand desur mon giron tout froid je l'aperceu ?

Mes sanglots au partir ne peurent trouver place, [109 v<sup>o</sup>]

384 J'arrachay mes cheveux, j'esgratignay ma face,

Je baignay de mes pleurs son visage & son sein,

Nommant toujours son nom & l'apelant en vain.

Après avoir pressé de mes doigts ses paupieres,

388 Et dit de sur son chef les parolles dernieres,

Ayant le cœur veincu de regret & d'ennuy,

Souspirant aigrement je me pasmay sur luy.

Ce pendant ses parens, qui trespasé le virent,

392 Le tirerent du lit & nud l'ensevelirent,

Fors le chef seulement, qui, sans estre caché,

Dessus un oreiller fut longuement couché :

Lors les parens du mort de la chambre m'osterent,

396 Et comme un tronc de bois sur un lit me porterent.

Mais si tost que je sceu que le corps estoit seul,

Je retourne en la chambre embrasser le linceul,

Et voyant, ô douleur ! sa face decouverte,

375. 67-87 en son sang consumée

378. 78-87 Que l'esprit amoureux sous les myrthes s'en va

379-380. 84-87 Il tombe en mon giron sans poulx & sans parole, Et pour son corps aimé ne resta que l'idole

391. 67-87 Ce- pendant ses amys

---

1. C.-à-d. : à la place de son corps il me laisse son image. Pour le mot *idole*, peut-être a-t-il le sens métaphysique que R. lui donne ailleurs ; mais il désigne plus probablement le portrait dont il s'agit plus haut, vers 303 à 314.

400 De cent mille cousteaux mon ame fut ouverte.

O, disoy-je, l'honneur des constans amoureux,  
Qui es mort & qui vis entre les bienheureux,  
Si nous avons souffert ensemble la tristesse,

404 Que n'ay-je avecques toy ma part en la liesse ?

Helas, apres ta mort nostre sort n'est égal,  
Car seul tu as le bien, & seule j'ay le mal,  
Tu es franc de soucy & je suis en misere,

408 Ton ame est deliée & je vis prisonniere

De peine & de soucy & de regret, dequoy

Je tarde si long temps sans aller apres toy. [110]

O beaux yeux où Venus tenoit sa torche ardante !

412 O beau front où d'Amour la trousse estoit pendante !

O cheveux, mes lyens, mes filets & mes neuds !

O bouche, le sejour des devis amoureux !

O main qui si long temps m'as prise & retenue !

416 O grace qui du Ciel estois icy venue !

Las, vous n'estes plus rien ! & tantost vous estiés

Le soustien de ma vie & me reconfortiés !

Car de vous seulement pendoit mon assurance,

420 Et vous perdant, hélas ! je pers toute esperance <sup>1</sup>.

Las, avant que partir parle encores à moy,

Derobe du sommeil tes paupieres, & voy

403-404. 81-87 Si vif nous partissions ensemble nos molestes, Pour-  
quoy n'auray-je part en tes joyes celestes

406. 78-87 Tout seul tu as le bien

413-414. 84-87 Et d'où sortoyent de feu tant de traits si espés ! O  
bouche, dont les mots m'estoyent autant de rêts

415-416. 78 m'a prise... estoit icy venue | 84-87 *texte primitif*

420. 78-87 Et vous perdant je pers toute entiere esperance

421. 67 parle encore à moy (*vers faussé; éd. suiv. corr.*)

422. 64 mes paupieres (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*) | 67-87 tes lu-  
mieres

---

1. Ce passage, depuis le vers 401, est imité de Pétrarque, 2<sup>e</sup> partie du *canzoniere*, son. 1, canz. 1 et *passim*.

En quelle passion tu m'as icy laissée,

424 Qui meurs de cent trespas pour n'estre trespasée.

Or à dieu, cher amy, d'un eternal à dieu,  
Pren de moy ce baiser, & le garde au milieu  
Des ondes d'Acheron, & maugré Proserpine

428 Que toujours son aleine eschaufe ta poitrine.

Je n'avois achevé qu'il fut mis au cercueil :  
Les torches qui flamboyent & la pompe du ducil  
L'atendoient en la rue, où quatre le porterent,

432 Et mon riche thresor sous la terre bouterent.

Je le suivy de loing tant que peurent mes yeux,  
Nommant la mort cruelle & les astres des cieux<sup>1</sup>,  
Astres fiers & cruels, qui m'avoient condamnée

436 Si malheureusement avant que d'estre née,

A me ronger le cœur sans terme ny sejour,  
Pour estre trop fidelle aux embusches d'amour.

Or ma douleur n'est point par le temps divertie, [110 v°]

440 Et neuf mois sont passés que je n'estois sortie

Du logis pour chercher quelque plaisir nouveau,  
Sinon hyer au soir que tu me vis sur l'eau :

Car je ne veux trouver medecin secourable,

444 Cherissant mon ennuy comme chose incurable. —

Ainsi toute pasmée & grosse de douleur,  
Discourant tu me feis entendre ton malheur,  
Quand je te respondy : Il n'est roche si dure

448 Qui molle ne pleurast d'une telle avanture,

Et tout ce que l'Afrique alette plain d'orgueil<sup>2</sup>

431-432. 84-87 où couché dans sa biere On le mena passer l'infernale riviere

437. 78 sans mercy | 84-87 sans repos

446. 84-87 Tu me fis par l'oreille entendre ton malheur

449-450. 84-87 Et tout ce que l'Afrique allaite de ferin, Et le vieillard Protée en son troupeau marin

1. Souvenir de Virgile, *Buc.* V, 23... astra vocat crudelia mater.

2. C.-à-d. : tous les peuples sauvages et féroces de l'Afrique.

Auroit la face triste & les larmes à l'œil.

J'ay le corps tout debile & l'ame toute molle,

452 Qui me bat la poitrine au son de ta parole.

J'ay les sens esblouys, j'ay le cœur esperdu

D'amour & de pitié de t'avoir entendu

Aymer l'ombre d'un mort : car c'est chose bien rare

456 De voir une amitié que la mort ne separe.

Toutesfois à ton mal il faut trouver confort,

Il faut prendre un vivant en la place d'un mort.

Le mort est inutile à te faire service,

460 Le vivant pour aymer est duysant & propice<sup>1</sup>,

Qui sent, qui oyt, qui void, & qui peut discourir,

Et qui peut comme l'autre en te servant mourir :

Car un homme seroit sans cœur, ny sang, ny ame,

464 Qui ne voudroit mourir pour si gentille dame.

Tu es encore jeune en la fleur de tes ans,

Use donq de l'amour & de ses dons plaisans,

Et ne seufre qu'en vain l'Avril de ta jeunesse [111]

468 Au milieu de son cours se ride de vieillesse.

Nos ans sans retourner s'en-volent comme trait,

Et ne nous laissent rien sinon que le regret

Qui nous ronge le cœur de n'avoir osé prendre

472 Les jeux & les plaisirs de la jeunesse tendre,

Quand le temps le permet : car ce n'est pas raison

Par un fol jugement de trahir la saison

Que le gentil Amour nous donne de sa grace<sup>2</sup> :

476 Et pource en ton amour donne moy quelque place<sup>3</sup>.

456. 84-87 De voir amitié telle en un temps si barbare

467. 71-87 *graphie* souffre et souffre

473. 78-87 Madame, croyez moy, ce n'est pas la raison

475. 84-87 Dont le (87 ton) premier Avril en-jouvence ta face

1. Duisant = convenable (du vieux verbe *duire*).

2. C.-à-d. par faveur ; cf. tome VIII, pp. 247 (n. 1) et 353 (n. 3).

3. Raisonnement et conclusion de maintes œuvres érotiques de Ron-

Quand celuy qui soubs terre est durement couché  
 Entendra nos amours, il n'en sera fasché :  
 Car, s'il faisoit au monde encor sa demeurance,  
 480 Il me feroit peut estre honneur & reverence.  
 Puis, suyvant son vouloir, tu luy feras plaisir  
 De n'avoir en sa place un sot voulu choisir.  
 J'achevois de parler lors que la nuit ombreuse  
 484 Me fait prendre congé de ta main amoureuse.  
 J'alay trouver le lit, où sans avoir repos  
 Me revenoyent tes yeux, ton mort, & tes propos,  
 Comme m'ayant dans l'ame estroittement empreinte  
 488 Ta beauté, qui estoit la cause de ma plainte.

## ELEGIE

A LA ROYNE D'ESCOSSE<sup>1</sup>. [ I I I v<sup>o</sup> ]

Le jour que vostre voyle aux vagues se courba,  
 Et de nos yeux pleurans les vostres deroba,

477. 84-87 Quand celuy qui là bas durement est couché  
 483. 67 lors que la nuit malheureuse (*vers faussé*) | 71-73 quand la  
 nuit malheureuse | 84-87 *texte primitif*

487-488. 78-87 Com ne ayant dans le cœur des traits (84-87 du trait)  
 d'Amour empreinte Ta beauté, ton discours, tes larmes & ta plainte

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres*  
 (Elegies, 3<sup>e</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 ; (Poëmes,  
 1<sup>er</sup> livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. 78 Elegie (*sans plus*) | 84 Discours, à elle mesme | 87 Regret,  
 à elle mesme (*c.-à-d. à la même*).

1. 71-84 Le jour que vostre voyle aux Zephyrs se courba | 87 aux  
 vents se recourba

sard, comme chez les élégiaques latins et néo-latins : *Carpe florem . . .  
 dum licet*. Cf. t. II, p. 128 ; V, p. 197 ; VII, p. 153 ; ci-dessus, la chanson  
*Quand ce beau printemps* (fin).

1. Cette épître élégiaque, adressée à Marie Stuart, lui fut transmise  
 sans doute par la voie de notre ambassadeur en Ecosse.

- Poussant vostre vaisseau (dont la charge royale  
 4 Défendit à la mer de n'estre desloyale<sup>1</sup>,  
 Mais, sans se mutiner, du rivage François  
 Seurement la porter jusque au bord Escossoys)<sup>2</sup>  
 Ce jour, la mesme voyle emporta loing de France  
 8 Les Muses qui souloient y faire demeurance,  
 Quand l'heureuse fortune icy vous arrestoit,  
 Et le Sceptre François entre vos mains estoit<sup>3</sup>.  
 Depuis, nostre Parnasse est devenu sterile,  
 12 Sa source maintenant d'une bourbe distile,  
 Son Laurier est séché, son Lierre est détruit,  
 Et sa croppe jumelle est sceinte d'une nuit<sup>4</sup>.  
 Les Muses en pleurant ont laissé nos montaignes.  
 16 Que pourroient plus chanter ces neuf belles compaignes,  
 Quand vous, leur beau sujet, qui les faisoit parler, [112]  
 Sans espoir de retour s'en est voulu aller<sup>5</sup>?  
 Quand vostre majesté, qui leur donnoit puissance,  
 20 A trenché leur parolle aveques son absence<sup>6</sup>?

3-6. 84-87 suppriment ces quatre vers

18. 78-87 Sans espoir de retour est daigné s'en aller (*sic*, *texte conservé dans toutes les éd. suiv. ; v. la note*)

1. Négation courante alors, après les verbes prohibitifs, comme en latin (cf. t. I, p. 186; II, p. 151). Toutefois on trouve déjà la tournure sans négation (cf. t. I, p. 88; VII, p. 32).

2. Syllepse hardie pour : mais lui ordonne de la porter, sans se déchaîner.

3. Mariée au dauphin François en avril 1558, elle était devenue reine de France en juillet 1559 et veuve en décembre 1560. Elle s'était embarquée à Calais, pour revenir en Ecosse, le 14 août 1561.

4. Les deux sommets du Parnasse (Ovide, *Met.*, I, 316; II, 221 : *Parnassus biceps*).

5. La var. contient un latinisme curieux : est daigné, pour a daigné. A moins d'y voir une erreur typ., c'est le calque du parfait latin *est dignata*, forme passive ayant le sens actif et signifiant : a trouvé bon.

6. R. avait tenu le même propos sur Marguerite de France en 1559, dans le Chant pastoral (t. IX, p. 183 et suiv.).

- Quand vostre belle levre, où Nature posa  
 Un beau jardin d'œillets que Python arrosa  
 De nectar & de miel<sup>1</sup>, quand vostre bouche pleine  
 24 De perles, de rubis, & d'une douce haleine :  
 Quand vos yeux estoilés, deux beaux logis d'amour  
 Qui d'une obscure nuit peuvent faire un beau jour,  
 Et penetrant les cœurs, faire dedans les ames  
 28 Cognoistre la vertu de leurs divines flames :  
 Quand vostre front d'albatre, & l'or de vos cheveux  
 Annelés & tressés, dont le moindre des neuds  
 Prendroit le cœur d'un Scythe, & l'ame la plus dure  
 32 D'un barbare estranger qui de vertu n'a cure :  
 Quand cet yvoire blanc qui enfle vostre sein,  
 Quand vostre belle & longue & delicate main,  
 Quand vostre belle taille & vostre beau corsage<sup>2</sup>,  
 36 Qui ressemble au portrait d'une celeste Image :  
 Quand vos sages propos, quand vostre douce voix,  
 Qui pourroit emouvoir les rochers & les bois,  
 Las ! ne sont plus icy : quand tant de beautés rares  
 40 Dont les graces des cieux ne vous furent avarés,  
 Abandonnant la France ont d'un autre costé  
 L'agreable sujet des Muses emporté !  
 Comment pourroient chanter les bouches des Poëtes,

21. 64 vostre belle sœur (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)

26-28. 67-87 Qui feroient d'une nuit le midy d'un beau jour, Et penetrant les cœurs pourroient dedans les ames Des Scytes (*et Scythes*) imprimer la vertu de leurs flames

30. 67 Annelez de tresses (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

31-32. 67-87 Donteroit une armée, & feroit en la guerre Hors des mains des soldats tomber l'espée (78-87 le fer) à terre

34. 78-87 Quand vostre longue & gresle & delicate main

36. 67-87 graphie portrait

1. Python, c'est la Persuasion divinisée (du grec Πειθώ); déjà vu au t. X, pp. 340 et 366.

2. Pour ce mot, voir t. X, p. 83, vers 8 et la note.



- 44 Quand par vostre depart les Muses sont muettes ?  
 Tout ce qui est de beau ne se garde long temps : [112 v°]  
 Les roses & les liz ne regnent qu'un printemps,  
 Ainsi vostre beauté, seulement apparue
- 48 Quinze ou seize ans en France<sup>1</sup>, est soudain disparue,  
 Comme on voit dedans l'air s'évanoûir un trait,  
 Et d'elle n'a laissé sinon que le regret,  
 Sinon le desplaisir qui me remet sans cesse
- 52, Au cœur le souvenir d'une telle Princesse.  
 Hà, que bien peu s'en faut que remply de fureur,  
 Voyant votre destin, je ne tombe en l'erreur  
 De ceux qui ont pensé qu'au plaisir de Fortune
- 56 Ce monde fut conduit sans prevoiance aucune<sup>2</sup> !  
 Ciel ingrat & cruel, je te pry responds moy,  
 Responds, je te supply, que te fit nostre Roy,  
 Auquel si jeune d'ans tu as tranché la vie ?
- 60 Que t'a fait son espouse & sa fidelle amie,  
 De luy faire laisser le Sceptre si soudain,  
 Et vefve l'envoyer en un país loingtain,  
 En la fleur de son age, ayant esmeu contre elle

45. 71-87 *guillemets*

48. 78-87 Quinze ans en nostre France

49. 78-84 Ainsi qu'on voit en l'air... | 87 Comme on voit d'un  
 esclair s'esvanoûir le trait

55-56. 71-84 De ceux qui ont pensé sans prevoiance aucune Ce  
 monde estre conduit au plaisir de Fortune | 87 De ceux qui ont pensé  
 qu'au plaisir de Fortune Ce Monde est gouverné sans prevoiance  
 aucune

60-61. 71-87 Que t'a fait son espouse, à qui la palle envie A desrobé  
 des mains le Sceptre si soudain

62. 78-87 en son pays

---

1. Elle avait été transportée d'Ecosse en France au mois d'août 1548;  
 son séjour en France n'avait donc duré que treize ans.

2. R. se défend de nier la Providence; n'empêche qu'il a, autant que  
 Montaigne, attribué à la Fortune, c.-à-d. au Hasard, un rôle considérable  
 dans la conduite de la vie humaine, à l'opposé de Commynes, qui pen-  
 sait que « Fortune n'est riens fors seulement une fiction poetique ».

64 Et contre sa grandeur sa terre naturelle <sup>1</sup> ?

Si nous qui sommes nés entre les peuples bas <sup>2</sup>,  
D'un cœur pesant & lourd qui ne resiste pas,  
Avions souffert ensemble une moindre partie  
De la tristesse hélas, que seule elle a sentie,  
Nous serions surmontés de peine & de douleur,  
Et vaincus du destin ferions place au malheur :  
Où cette noble Royne <sup>3</sup>, & haute & magnanime,

72 Dont le cœur genereux par la vertu s'anime,  
Ne ployant sous le mal, d'un courage indomté, [113]  
Comme ferme & constante ha le mal surmonté,  
Et n'a voulu souffrir que Fortune eust la gloire

76 D'avoir en l'assillant sur elle la victoire,  
Portant un jeune cœur en un courage fort,  
Qui ensemble défie & fortune & la mort.

Escosse, tu auras une gloire éternelle

80 D'avoir conçu en toi une Royne si belle,  
Car soit que le Soleil en bas face séjour,  
Soit qu'il le face en haut, son œil te sert de jour.

Aussi toute beauté qui n'a ny fin ny terme,

84 Aux îles prend naissance & non en terre ferme :  
Diane, qui reluit par l'obscur de la nuit <sup>4</sup>,

65. 78-87 Or' si les hommes nez entre les peuples bas

67. 78-87 Avoient souffert en l'ame

68. 78-87 que femme elle a sentie

69-70. 78-87 Ils seroient surmontez... feroient place au malheur

77-78. 78 rimes vieux... les Cieux | 84-87 en un courage vieux, De  
l'Envie & du Sort tousjours victorieux

79-80. 78-87 Tu dois avoir, Escosse, une gloire éternelle Pour estre  
le berceau d'une Royne si belle

82. 64-67 Soit qu'il face (*vers faussé ; éd. suiv. corr.*)

1. Le Ciel ayant soulevé contre elle l'Ecosse, son pays natal.

2. C.-à-d. : entre les gens de basse extraction.

3. C.-à-d. : alors que, au contraire, cette noble Reine...

4. Adjectif substantivé, à l'imitation de Virgile. *Georg.* I, 478 : sub  
obscurum noctis.

Et qui par les forests ses molosses conduit,  
 En Delos prist naissance<sup>1</sup>, & la gentille mere  
 88 Des Amours emplumés nasquit dedans Cythere<sup>2</sup>.  
 Escosse la belle isle a receu ce bon heur  
 De vous produire aussi, des Dames tout l'honneur<sup>3</sup>.  
 Hà, que je veux de mal au grand Prince Neptune,  
 92 Prince fier & cruel, qui, pour une rancune  
 Qu'il portoit à la Terre, avecques son Trident  
 Alla de tous costés les vagues respandant,  
 Et par despit cacha presque de nostre mere  
 96 Tout le sein fructueux soubz la marine amere :  
 Il arracha les bords, puis en les escartant  
 Bien loing dedans la mer il les alla plantant :  
 Et pour n'estre joüet ny des vents ny des ondes,  
 100 Il attacha leurs pieds soubz les vagues profondes,  
 D'une chesne de fer : seulement à Delos [113 v°]  
 Il permist librement de vaguer sur les flots<sup>4</sup>.

97-98. 87 Appétissant ses bords, puis en les escartant En Isles dans sa mer les alla replantant

99. 64 pour nostre joüet (erreur typ. ; éd. suiv. corr.)

100. 67-87 Leurs plantes atacha (et attacha)

102. 67-87 Permist en liberté de courir sur les flots

1. Phœbé (Diana) naquit de Latone, avec son frère Phœbus, au pied du Cynthe, en l'île de Délos, l'une des Cyclades.

2. D'après la tradition hésiodique, Aphrodite (Vénus) n'est pas née dans une île, mais sur la mer même, de l'écume produite par les parties génitales du dieu Ouranos, mutilé par son fils Cronos ; et la déesse qui en naquit « fut portée d'abord vers la divine Cythère, et de là dans Cypre entourée de flots » (*Théog.*, 192 sqq.) ; au reste elle avait un temple dans ces deux îles.

3. Ronsard savait-il que l'Ecosse est en effet séparée de l'Angleterre par le canal Calédonien ? ou n'a-t-il pas plutôt confondu, pour le besoin de la comparaison, avec la Grande-Bretagne entière ? Cf. t. X, p. 68, vers 8, et l'épître de 1564 à la reine Elisabeth d'Angleterre : *Mon cœur emu*, vers 125 et suiv.

4. Pour tous les poètes anciens l'île de Délos fut errante, jusqu'au jour où Phœbus la fixa, par reconnaissance, pour avoir été la seule terre où sa mère put le mettre au monde. Cf. Pindare, frag. 57 et 58 ; Virgile, *En.*, III, 75 sqq. ; Ovide, *Met.*, VI, 333 sqq. Cette croyance vint aux

Je voudrois bien qu'un Dieu, le plus grand de la troupe  
 104 De ceux qui sont au ciel, espuisast d'une poupe<sup>1</sup>  
 Toute l'eau de la mer : lors à pié sec j'yrois  
 Du rivage François au rivage Escossois,  
 Et marchant seurement sur les blondes areines,  
 108 Sans estre espovanté des hideuses baleines,  
 Je verois les beaux yeux de ce gentil Soleil,  
 Qui ne sçauroit trouver au monde son pareil.

Mais puis qu'il n'est permis de forcer la Nature,  
 112 Et qu'il faut que la mer de vagues nous emmure,  
 Pour la passer d'un coup en lieu de grands vaisseaux  
 J'envoyray mes pensers, qui vollent comme oyseaux.  
 Par eux je revoyray sans danger, à toute heure,  
 116 Cette belle Princesse & sa belle demeure :  
 Et là pour tout jamais je voudray séjourner,  
 Car d'un lieu si plaisant on ne peut retourner.

Certes l'homme seroit furieux manifeste  
 120 Qui voudroit retourner d'un paradis celeste,  
 Disant que de son bien il recevroit un mal,  
 Pour se voir esloigné de son païs natal.

La Nature a toujours dedans la mer lointaine,  
 124 Par les bois, par les rocs, soubz des monceaux d'areine  
 Recelé les beautés, & n'a point à nos yeux  
 Monstré ce qui estoit le plus délicieux :  
 Les perles, les rubis sont enfans des rivages,  
 128 Et toujours les odeurs sout aux terres sauvages.

Ainsi Dieu qui a soing de vostre royauté, [114]

126. 87 Ny à nous fait present de ses dons precieux

Grecs de ce que cette ile volcanique, après avoir disparu sous les flots, avait reparu.

1. Graphie phonétique, pour pompe; comme boubance, pour bombance; mouceau, pour monceau; goufanon, pour gonfanon; couvent (qui est resté), pour convent.

- A fait, miracle grand, naistre vostre beauté  
 Sur le bord estrange, comme chose laissée  
 132 Non pour les yeux de l'homme, ainçois pour la pensée <sup>1</sup>.
- 

## ELEGIE

- Ce me sera plaisir, Genevre, de t'escire,  
 Estant absent de toy, mon amoureux martyre <sup>2</sup>.  
 Helas, je ne vy pas ! ou je vy tout ainsi  
 4 Que vit dedans le lit un malade transi,  
 Qui deça qui dela se tourne & se remue,  
 Ayant dans le cerveau la fievre continue :  
 Il resve & se despice, & ne scait comme il faut  
 8 (Ore entre la froideur & ore entre le chant)  
 Gouverner sa raison, laquelle est estourdie  
 Des differents acces de telle maladie.  
 Ainsi, quand le Soleil se plonge dans la mer,  
 12 Quand il vient le matin les astres enfermer,  
 Et quand en plain midy tout ce monde il contemple,  
 Je brusle impatient : & mon mal sert d'exemple

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Elegies, 1<sup>er</sup> livre) 1567 à 1573 ; (Elegies, livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 84 Second discours de Genevre en forme d'Elegie | 87 Elegie à Genevre

4. 84-87 Que languist en son lict

6. 87 Ayant dedans le sang

7. 84-87 Qui resve

9. 67-87 Gouverner sagement sa raison estourdie

---

1. C.-à-d. : mais bien plutôt pour la pensée. Ce quatrain final compense le mouvement de révolte des vers 53-64. Mais les événements devaient lui donner un cruel démenti.

2. C'est lui qui s'est absenté. V. ci-après le vers 147.

- Aux jeunes amoureux de jamais ne garir,  
 16 Mais d'apprendre en vivant à doucement mourir.  
 Certes celui meurt bien <sup>1</sup> qui meurt par fantasie,  
 Lors que l'ame amoureuse est tellement saisie, [114 v<sup>o</sup>]  
 Qu'en fuyant de son corps pour revivre autre part <sup>2</sup>,  
 20 A son hoste laissé ses vertus ne depart <sup>3</sup>,  
 Mais, privé d'action, demeure froid & pasle,  
 Sans force & mouvement & sans humeur vitale,  
 Comme un image fait de bronze ou de metal,  
 24 Qui (pour n'estre animé) <sup>4</sup> ne sent ny bien ny mal.  
 Je ne voy rien icy qui douleur ne m'ameine :  
 Le jour m'est ennuyeux, la nuit me tient en peine,  
 Car comme un ennemy tresdangereux je fuy  
 28 Le lit, qui toute nuit <sup>5</sup> redouble mon ennuy.  
 Quand le Soleil descend dans les ondes salées,  
 Je me derobe es bois, ou me pers es vallées,  
 Je me cache en un Antre, & fuyant un chacun  
 32 (De peur qu'à mes pensers il se montre importun)  
 Je parle seul à moy, seul j'entretiens mon ame,  
 Discourant cent propos d'amour & de ma dame :  
 D'un penser achevé l'autre soudain renaist,  
 36 Mon cœur d'autre viande en amour ne se paist :

15-16. 67-78 Aux jeunes poursuyvans | 84 Aux jeunes amoureux  
 qu'on ne doit point lier Le col dessous Amour, ou soudain l'oublier | 87  
 Aux hommes, qu'on ne doit dessous le joug plier D'Amour, ou tout  
 soudain le rompre ou l'oublier

20. 84-87 A son hoste ancien

25. 84-87 qui regret ne m'ameine

32. 84-87 ne se montre importun

1. C.-à-d. meurt doucement (comme il est dit au vers précédent).

2. Dans le corps de la personne aimée. Cf. ci-dessus Hymne de l'Au-  
 tonne, vers 423, et surtout tome VII, p. 159, 164, 287.

3. C.-à-d. : ne distribue plus ses énergies.

4. C.-à-d. : parce qu'il n'est pas animé.

5. C.-à-d. toute la nuit (pour la commodité du vers, dit Cl. Garnier).  
 De même ci-après, vers 72.

Il mouroit sans penser <sup>1</sup>, le penser est sa vie  
Et ta douce beauté qui ma peine a suivie.

Ainsi par les desers tout le jour je me deulx,  
40 Puis quand l'obscur nuit se perruque de feux <sup>2</sup>,  
Le solitaire effroy hors des bois me retire,  
Et jusques au logis Amour me vient conduire.

Quand je suis en ma chambre, encore pour cela  
44 Je ne suis à repos : Amour deça dela  
M'égratigne le cœur, & ma playe cruelle,  
Lors que je voy mon lit, s'égrist & renouvelle.

Pour ne me coucher point je cherche à deviser, [115]  
48 Je ly dedans un livre, ou feins de composer,  
Ou seul je me promeine & repromeine encore,  
Paissant d'un souvenir l'ennuy qui me devore.

A la fin mes vallets, qui portent sur leurs yeux  
52 Et dedans l'estomac le sommeil otieux <sup>3</sup>,  
Entre-sillés du somme<sup>4</sup>, ainsi me viennent dire :  
Monsieur, il est bien tard, un chacun se retire,  
Ja my-nuit est sonné, qu'avés vous à gemir ?

56 La chandelle est faillie, il est temps de dormir !

Alors, importuné de leur sottie priere  
Je laisse tout mon corps pancher en une chere,  
Non challant de moimesme<sup>5</sup>, & mes bras vainement

38. 67-73 dont ma peine est suivie | 78-87 que seule j'ay suivie.

44. 87 le soing deça delà

48. 67-87 Je lis en quelque livre

50. 78 Trompant d'un souvenir | 84-87 Essayant de tromper

51-52. 67-87 sur les yeux, Et dans le nez ronflant le dormir ocieux

58. 78-87 graphie une chaire

1. C.-à-d. : s'il ne pensait pas.

2. Rimes phonétiques ; on prononçait : je me deus.

3. C.-à-d. le sommeil reposant. Cf. « un lit ocieux », ci-dessus, p. 222, vers 163, et « les plumes ocieuses » du lit (ci-dessus, p. 438, vers 31).

4. Les yeux à moitié fermés par le sommeil.

5. Sans plus me soucier de ma personne.



60 Et mon chef paresseux pendant sans mouvement :

Je suis sans mouvement, paresseux & tout lache.

L'un m'oste la sceinture, & l'autre me detache <sup>1</sup>,

L'un me tire la chausse <sup>2</sup>, & l'autre le pourpoint :

64 Ils me portent dormir, & je ne le sens point !

Mais quand je suis couché, Amour, qui me travaille,

Avecques mes pensers me donne la bataille <sup>3</sup>,

Le lit m'est un enfer, & pense que dedans

68 On ait semé du verre ou des chardons mordans :

Meintenant d'un costé, maintenant je me torne

De sur l'autre costé, & point je ne sejourne <sup>4</sup>.

Amour impatient, qui cause mes regrets,

72 Toute nuit sur mon cœur aiguise mille traits,

M'aguillonne & me point, me picque & me tormente,

Et ta jeune beauté toujours me represente.

Mais si tost que le coq, planté de sur un pau <sup>5</sup>, [115 v°]

76 A trois fois salué le beau Soleil nouveau <sup>6</sup>,

Je m'abille, & m'en vois où le desir me meine

Par les prez non frayez de nulle trace humaine,

Et là je ne voy fleur ny herbe ny bouton,

62. 87 ma ceinture

64. 78-87 Ils me portent au lict

65. 67-87 Puis quand je suis couché

66. 67 me donnent (*éd. suiv. corr.*) | 78-87 Armé de mes pensers

70. 78-87 De sur l'autre en pleurant

72. 78-87 aiguise tous ses traits

1. L'autre me délace le pourpoint.

2. Le haut de chausse, autrement dit la culotte courte.

3. Imitation de Pétrarque, son. *Passer mai*, 8 :

E duro campo di battaglia il letto.

Les vers qui suivent rappellent un autre sonnet du même : *Quando 'l Sol bagna* (tercets). Et le tout remonte aux troubadours, tels qu'Arnaud de Mareuil et Bernard de Ventadour (cf. Ch. Gidel, thèse, p. 120).

4. Je ne reste pas tranquille sur un même côté.

5. C.-à-d. sur un pieu ; c'est la forme populaire du mot *pal*.

6. Cf. Théocrite, XXIV (Héraclès enfant), 64 : Les coqs, chantant pour la troisième fois, venaient d'annoncer la fin de l'aube.

80 Qui ne me ramentoyve ores ton beau teton,  
Et ores tes beaux yeux esquels Amour se joüe,  
Ores ta belle bouche, ores ta belle joüe<sup>1</sup>.

Puis foulant la rosée, en pensant je m'en vois  
84 Trouver quelque Genevre au beau milieu d'un bois,  
Où loing de toutes gens je me couche à l'ombrage  
De cet arbre gentil, dont l'ombre me soulage<sup>2</sup> :  
Je l'embrasse & le baise, & je luy parle ainsi,  
88 Comme s'il entendoit ma peine & mon souci<sup>3</sup>.

Genevre, qui le nom de ma maitresse portes,  
Au moins je te supply que tu me reconfortes  
Couché sous tes rameaux, puis qu'absent je ne puis  
92 Ny baiser ny revoir la dame à qui je suis :  
Je te puis assurer que l'arbre de Thessalle<sup>4</sup>,  
De Phebus tant chery, n'aura louenge egalle  
A la tienne amoureuse, & mes écrits feront  
96 Que les Genevres verds les Lauriers passeront<sup>5</sup>.

Or sus embrasses moy, ou bien que je t'embrasse,  
Abaisse un peu ta cyme, afin que j'entrelasse  
Mes bras à tes rameaux, & que cent mille fois

81. 78 ausquels Amour | 84-87 en qui Amour

86. 84-87 De cest arbre grené

87. 67-87 & l'araisonne ainsi

1. A rapprocher des deux chansons : *Je ne veux plus* et *Quand ce beau printemps*, où le fait de l'obsession amoureuse est amplement décrit (t. VII, p. 279 et ci-dessus).

2. La forme *genevre*, pour nommer cet arbre, était courante au xvi<sup>e</sup> siècle (J. Martin, trad. de l'*Arcadia*) et encore au xvii<sup>e</sup> (Richelet, Furetière). Nous disons maintenant un genévrier, mais des baies de genièvre, de la liqueur de genièvre.

3. R. a souvent adressé la parole aux arbres, aux fleurs, aux sources et rivières, surtout pour les entretenir de ses amours, à l'imitation de Pétrarque et de Sannazar. V. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 448 et suiv.

4. C.-à-d. le laurier, le mythe de Phœbus et de Daphné s'étant passé en Thessalie. Cf. Ovide, *Mét.* I, 452 sqq.

5. C.-à-d. surpasseront. Malherbe dira encore : Et les fruits passeront la promesse des fleurs. On emploie encore le simple pour le composé dans l'expression : voilà qui passe tout.

o Je baise ton escorce, & embrasse ton bois.

Jamais du bucheron la cruelle congnée  
A te couper le pié ne soit embesognée,  
Jamais tes vers rameaux ne sentent nul meschef : [116]  
Toujours l'ire du ciel s'eslongne de ton chef,  
Vents, gresle, neige, pluie : & jamais la froidure  
Qui éfueille les bois n'éfueille ta verdure<sup>1</sup>.  
Tous les Dieux foretiers, les Faunes & les Pans  
Te puissent honorer de bouquets tous les ans,  
Sacrés à ta maitresse, & leur bande cornue  
Face toujours honneur à ta plante cognue<sup>2</sup>.

A l'entour de ton pied, soit de jour soit de nuit,  
2 Un petit ruisselet y jaze d'un doux bruit,  
Murmurant ton beau nom dans ses rives sacrées,  
Où les Nymphes des bois & les Nymphes des prées,  
Couvertes de rameaux, y puissent tous les jours  
6 En dansant main à main te conter leurs amours,  
Et les miennes aussi, qu'au pres de toy je laisse  
En garde à cette voix qui m'est plus que Deesse<sup>3</sup>.

Ainsi je parle à l'arbre, & puis en le baisant  
o Et rebaisant encor je luy vois redisant :  
Genevre bien aymé, certes je te ressemble,  
Avecq' toy le destin heureusement m'assemble :

101. 84-87 la pénible congnée

105. 84-87 Foudres, gresles & pluie

109. 84-87 De girlandes de fleurs, & leur bande cornue

112-113. 78-87 caquete d'un doux bruit... par ses rives sacrées

115. 78-87 Couvertes de bouquets

116-118. 78-87... te conter mes amours, Pour les bailler en garde,  
en faisant leur carole (84-87 leurs caroles). A la Nympe des bois qui  
vit de la parole (84-87 qui se paist de paroles)

122. 84-87 le destin sympathisant m'assemble

1. Souhait fréquent chez R. Cf. t. VII, p. 244, texte et note 2.

2. Ayant été célébrée par moi.

3. La nymphe Echo. V. la variante.

- Ta cyme est toute verte, & mes pensers tous vers  
 124 Ne meurissent jamais : sur le Printemps tu sers  
 A percher les oyseaux, & l'Amour qui me cherche  
 Tout ainsi qu'un oyseau de sur mon cœur se perche :  
 Ton chef est herissé, poignant est mon souci<sup>1</sup>,  
 128 Ta racine est amere, & mon mal l'est aussi :  
 Ta grene est toute ronde, & mon amour est ronde,  
 Constante en fermeté qui toute en soy abonde :  
 Ton escorce est bien dure, & dur aussi je suis [116 v<sup>o</sup>]  
 132 A supporter d'Amour la peine & les ennuis :  
 Tu parfumes les champs de ton odeur prochaine,  
 Et d'une bonne odeur m'amour est toute pleine :  
 Tu vis dedans les bois solitaire, & je vy  
 136 Solitaire & tout seul, si je ne suis suivy<sup>2</sup>  
 D'Amour qui m'accompagne, & jamais ne me laisse  
 Sans me représenter nostre belle maistresse,  
 Nostre, car elle est mienne & tienne, puis je croy  
 140 Que tu languis pour elle aussi bien comme moy.  
 Ainsi je parle à l'arbre, & luy, branlant la cyme,  
 Fait semblant de m'entendre, & d'apprendre ma ryme,  
 Et la rechante aux vens, & se dit bien heureux  
 144 D'estre honoré du nom dont je suis amoureux<sup>3</sup>.  
 Voyla, chere maistresse, en quelle frenaisie

126. 67-87 Ainsi qu'un jeune oyseau

130. 78-87 qui toute en elle abonde

135. 84-87 Tu vis dedans les bois, & bocager je vy

143. 84-87 Puis la rechante

1. Mon souci me pique comme tes épines.

2. C.-à-d. : si ce n'est que je suis suivi.

3. Ellipse pour : du nom de la femme dont je suis amoureux. R. s'est épris même du nom de ses maîtresses : Cassandre lui rappelant la princesse-prophétesse de Troie ; Marie avant pour anagramme Aimer ; Hélène lui rappelant l'héroïne d'Homère. Il porte leur nom « gravé dans son cœur », comme il le dit lui-même, se souvenant de Pétrarque, son. *Quand' io moro*, où le poète florentin avait imité les troubadours Arnaud Daniel et Pierre Milon (cf. Ch. Gidel, thèse, p. 166).

- Amour m'a fait tomber, & pour t'avoir choisie,  
 Et pour m'estre absenté de tes yeux que je sens,  
 148 Et qui pour estre loing ne me sont point absens.  
 J'ay certes esprouvé par meinte experience <sup>1</sup>  
 Que l'amour se renforce & s'augmente en l'absence,  
 Ou soit qu'en ravassant le plaisant souvenir  
 152 Ainsi que d'un apast la puisse entretenir,  
 Ou soit que les portraits des liesses passées  
 S'impriment dans l'esprit, en l'ame ramassées <sup>2</sup>,  
 Soit que l'ame ait regret au bien qu'elle a perdu,  
 156 Soit que le vuide corps plus plain se soit rendu,  
 Soit que la volupté soit trop tost perissable,  
 Soit que le souvenir d'elle soit plus durable.  
 Bref je ne sçay que c'est : mais certes je sçay bien [117]  
 160 Que j'ayme mieux absent qu'estant pres de mon bien.  
 Car, quand il me souvient ou de ta belle face,  
 Ou de l'heure, ou du lieu, du temps, ou de la place  
 Qu'Amour si doucement me fist parler à toy,  
 164 D'un extreme plaisir je suis tout hors de moy.  
 Puis quand il me souvient de tes douces parolles,  
 De tes douces chansons desquelles tu m'affolles,  
 Me souvenant encor de tes honnestetés,  
 168 Et de ta courtoisie, & de tes privautés,  
 Et de l'affection envers moy si naïfve,

146-148. 78-87 . . . pour seule avoir choisie Vostre jeune beauté, que l'imaginer sent Au profond de l'esprit, bien qu'il en soit absent

151. 84-87 en discourant

152. 67-87 la vienne entretenir

154. 67-78 de nouveau ramassées | 84-87 fraîchement en l'ame ramassées (mais en 64-67 les rimes sont au masculin : passés . . . ramassés, ce qui rompait l'alternance des m. et des f. ; les éd. suiv. ont corrigé. V. la note).

155. 84-87 Ou soit qu'elle ait regret

1. Très caractéristique. Cf. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 472.

2. Ce participe se rapporte à *liesses* par une sorte de syllepse.

Quand mon corps est malade, ou mon ame pensive :  
Et bref, me souvenant de l'extreme douceur

172 Qui part de tes beaux yeux dont je nouris mon cueur,  
Plus mon amour s'augmente, & plus mon estincelle,  
Estant loing de mon feu, s'acroist & renouvelle.

Voyla mon naturel, & si trompé je suis

176 La faute vient d'Amour, non de moy, qui ne puis  
M'eslongner de l'ardeur de te revoir presente :  
Si je m'abuse ainsi, mon abus me contente.

Maitresse, en attendant le bien de te revoir,

180 Je supplie humblement ta main de recevoir  
Ces vers, que de la sienne Amour mesme te porte :  
En escrivant de toy mon cueur se reconforte <sup>1</sup>.

## SONET AU ROY<sup>2</sup>.

[117 v<sup>o</sup>]

Le jeune Hercule au berceau combatit  
Les deux Serpens qui le vouloyent occire <sup>3</sup> :

170. 87 & mon ame

178. 78-87 Si je suis abusé

180. 84-87 Pour gages de mon cœur tu pourras recevoir

ÉDITIONS : *Recueil des Nouvelles Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Sonnetts à diverses personnes, à la suite des Poëmes) 1567 à 1573 ; (*Id.*, à la suite des Amours) 1578 à 1584 ; (*Id.*, à la suite des Poëmes), 1587 et éd. suiv.

Titre. 78-87 A luy-mesme (c.-à-d. au même, le roi Charles IX)

1. Cf. Properce, I, 9, fin : Dicere quo pereas semper in amore levat ; Pétrarque, canz. I, 4 : Perchè cantando il duol si disacerba ; canz. XII, 10 sq. et *passim*.

2. Ce sonnet et les sept dernières pièces ont été réimprimés en plquette par les huguenots, soit à Orléans, soit à Lyon, le 15 novembre 1563. Cette date, rapprochée de celles des deux sonnets suivants, permet de fixer au mois d'octobre la parution de la première édition des *Nouvelles Poësies* (v. ci-dessus l'Introduction).

3. Cf. Théocrite, XXIV (Héraclès enfant), 1 à 33.

Quand il fut grand il combatit Busyre <sup>1</sup>,

4 Et le Lyon duquel il se vestit <sup>2</sup>.

Il fut si fort que le vice sentit

En tous endroits combien pouvoit son ire :

Monstres, Geans chassa de son Empire,

8 Et la malice en bien fait convertit.

Toutes vertus marchaient devant sa face,

Pource il fut dit de Jupiter la race <sup>3</sup>,

11 Et de la terre il vola dans les cieux.

Sire, imités les faits de ce grand Prince,

De toute erreur purgés vostre province <sup>4</sup>,

14 Puis comme luy serés entre les Dieux <sup>5</sup>.

14. 84 Par tels degrez il faut monter aux dieux | 87 Par tels degrez  
les Roys deviennent Dieux

1. Tyran d'Egypte. Cf. ci-dessus, Contin. du Discours, vers 391, note.

2. Le lion de Némée, dont la dépouille le revêtit. Peintres et sculpteurs n'ont pas manqué de l'accoutrer de cette peau de lion.

3. Il passa pour être fils de Jupiter et d'Alcmène.

4. Purgez votre royaume totalement du Calvinisme. Ici, comme dans sa Remontrance et sa Replique aux injures, R. soutient la politique des Guises, non celle de Catherine et de l'Hospital, qui étaient pour la tolérance et la conciliation. Il est remarquable que le poète, du jour où la guerre civile éclata, n'a plus soufflé mot du grand chancelier, qu'il avait auparavant porté aux nues.

5. R. développera ce thème dans la pièce : *Au grand Hercule animé de courage* (écrite en novembre 1565). V. mon éd. in-8°, Lemerre, t. III, p. 230.



SONET A LA ROYNE<sup>1</sup>.

- Rien du haut ciel le destin ne propose  
 Que par effet ne le donne à cognoistre :  
 En vous blessant un peu le bras senestre,  
 4 Telle blessure afferme quelque chose<sup>2</sup>.  
     Dedans le bras la puissance est enclose :  
     S'il est blessé le corps n'est plus à dextre, [118]  
     Il devient serf en lieu qu'il estoit maistre,  
 8 Et sans honneur la force se repose<sup>3</sup>.  
     Le bras est pris pour le Sceptre d'un Roy,  
     Le bras denote & la force & la Loy,  
 11 Et par le bras la Justice on voit naistre.  
     Quand il se deut le corps est offensé,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Sonnets à diverses personnes, à la suite des Poèmes) 1567 à 1573 : (*Id.*, à la suite des Amours) 1578 à 1584 ; (*Id.*, à la suite des Poèmes) 1587 et éd. suiv. — Réimprimé à tort dans le *Recueil des Pièces retranchées* (l'incipit étant différent).

Titre. 78 A la Royne mere | 84-87 A la Royne mere, Catherine de Medicis

1-2. 87 L'heur & malheur que le Destin propose, D'effet à l'homme il le donne à cognoistre

5. 87 Aux nerfs du bras

6. 71-73 *graphie* adextre | 78-87 adestre

8. 87 Et sans agir paresseux se repose

11. 87 un Empire on voit naistre

1. Écrit à l'occasion d'un accident arrivé à la Reine mère à Mantes vers le milieu de septembre 1563. Chantonay en parle dans une lettre du 18 ; la Reine seulement à la fin du mois. quand elle est encore à Mantes convalescente ; une lettre de son fils Charles, datée du 26, nous donne des détails : au retour d'une chasse, la haquenée de la Reine « tomba sous elle » si lourdement qu'« elle toucha du bras et de la teste en terre » (*Corresp.* de Catherine de Medicis, t. II, p. 98 et note).

2. La *graphie afferme*, qu'on lit dans toutes les anc. éd., est courante au xvi<sup>e</sup> siècle, pour *affirme* (Huguet, *Dict. du Seiz. siècle*).

3. Les rimes de ces quatrains sont toutes féminines, à la manière des sonnettistes italiens.

Mais je pry Dieu, Royne, que ton bras dextre,  
 Qui nous soustient, ne soit jamais blessé.

### SONET A LA ROYNE <sup>1</sup>.

Si Dieu (Madame) ostoit hors de ce monde  
 Vostre vertu qui seule nous instruit,  
 Nous deviendrions en obscurté profonde <sup>2</sup>,  
 Comme le Ciel quand le Soleil ne luit.

Nous deviendrions une nef vagabonde  
 Que le patron par les eaux ne conduit :  
 Nous deviendrions (tant l'inconstance abonde)  
 Un fort cheval qui sans bride s'enfuit.

Plus la raison en France ne vaudroit,  
 Le grand Seigneur un valet deviendrait,  
 Chacun iroit où son plaisir le guide.

Mais Dieu vous garde & vous guarist pour nous,  
 Qui nous servés de pilote & de bride :  
 Car tout icy ne despend que de vous <sup>3</sup>.

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — Supprimé dès 1567. — Non réimprimé dans le *Recueil des Pièces retranchées*. — A reparu pour la première fois en 1866 dans l'éd. Blanchemain, t. V, p. 314.

1. Écrit peu après le sonnet précédent, au moment de la convalescence de la Reine mère, comme en témoigne le vers 12, donc à la fin de septembre 1563.

2. Le mot « deviendrions », répété aux vers 5 et 7, ne comptait que pour trois syllabes.

3. Les rimes des quatrains sont croisées, au lieu d'être embrassées. En outre l'alternance des genres de rimes (*m.* et *f.*) fait défaut entre le deuxième quatrain et les tercets. Ces raisons suffiraient à justifier la suppression du sonnet (v. l'app. crit.).

## SONET

[118 v°]

SUR LE CŒUR DU FEU ROY HENRY<sup>1</sup>.

Par une Royne où sont toutes les graces  
 Trois Graces sont mises dessus ce cœur,  
 Cœur d'un grand Prince, invincible veinqueur,  
 4 Qui fut l'honneur des vertus & des Graces.

Toy qui les faits de ce Henry ambrasses,  
 Ne t'esbahis admirant sa grandeur,  
 Qu'un peu d'espace en si peu de rondeur

8 Enserre un cœur qui conquit tant de places<sup>2</sup> :

Pour un grand cœur falloit grand place aussy :  
 Mais l'ombre en est tant seulement icy,

11 Car de ce Roy l'espouse Katherine,

En lieu de marbre Attique ou Parien,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvre* (Épithaphes, dans la section des Poèmes) 1567 à 1573 ; (*Id.*, section à part) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 78-87... du feu Roy treschrestien Henry II.

2. On lit dessus ce cœur dans toutes les anc. éditions.

1. Il s'agit du monument sculpté par Germain Pilon, que Catherine de Medicis fit élever en 1562 à la mémoire de son mari dans le couvent des Célestins ; aujourd'hui au Louvre dans la salle de sculpture de la Renaissance, n° 413). Cf. Marg. de Schweinitz, *Les Épitaphes de Ronsard*, p. 30 (thèse de Paris, 1925). — D'après ce sonnet, les figures symboliques qui soutiennent l'urne funéraire sont bien les trois Grâces, et non pas, comme l'ont dit certains critiques d'art, les Vertus théologiques. Il confirme l'opinion de Gust. Geffroy : « Germain Pilon, ayant à exécuter le groupe des *Trois Grâces supportant le cœur de Henri II*, était tenu, de par le marché qu'il avait signé, de fournir trois Grâces « décentes ». Il a donc voulu donner à ses figures l'impassibilité antique. Elles sont... sérieuses au point que les bons moines Célestins les élèveront à la dignité de Vertus théologiques » (*La Sculpture au Louvre*, Paris, Nilsson, p. 116, avec planche hors texte). Cf. P. Champion, *op. cit.*, pp. 200 et 329.

2. Le poète s'adresse ici au passant (le *viator* des épithaphes latines), ce qui prouve que ce sonnet devait être inscrit primitivement auprès du monument dans la chapelle des Célestins.

Prenant le cœur le mist en sa poitrine,  
Et pour tombeau le garde auprès du sien <sup>1</sup>.

## SONET

A MONSIEUR DE L'AUBESPINE <sup>2</sup>.

Je suis la nef, vous estes mon Pilote :  
Sans vous, Monsieur, je ne puis voyager,  
Soubs vostre vent ma voile il faut renger,  
Au gré duquel il convient que je flotte.

En plaine mer la tempeste trop forte  
Pousse ma barque au rocher estranger :  
De tous costés j'aperçoy le danger,

Et si pour moy toute esperance est morte <sup>4</sup>. [119]

Forcés, Monsieur, & la vague & le vent,  
Et mon vaisseau conduisés en avant

Au port heureux du tranquille rivage.

C'est bien raison que l'homme soit humain,

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.). — *Œuvres* (Sonnets à diverses personnes, à la suite des Poëmes) 1567 à 1573 ; (*Id.*, à la suite des Amours) 1578. — Suprimé en 1584. — Réimprimé dans le *Recueil des Pièces retranchées* en 1609 et éd. suiv.

Titre. 78 A Claude de l'Aubespine, Secrétaire des Commandemens

2. 78 Sans l'Aubespine on ne peut voyager

9. 78 Forcez le Ciel & la vague

12. 67-78 guillemets

1. Cf. le distique latin gravé en quatre lignes sur l'un des cartouches du piédestal :

Hic cor deposuit regis Catharina mariti,  
Id cupiens proprio condere posse sinu.

2. Pour ce personnage, v. ci-dessus Hymne de l'Automne, note 1.

3. Et ainsi, et par suite.

4. Les rimes de ces quatrains sont défectueuses : les vers 5 et 8 assonnent seulement avec les vers 1 et 4. C'est la raison probable de la suppression.

Et qu'en voyant ses amys au naufrage,  
 Au moins du bord il leur tende la main.

## SONET

A MONSIEUR BOURDIN <sup>1</sup>.

Esse le ciel qui nous trompe, Bourdin,  
 Ou nos pechés, ou nostre loy diverse,  
 Qui çà qui là tout le monde renverse,  
 Et qui confond l'humain & le divin?

Si ce malheur procede du destin,  
 Nous ne sçaurions eviter sa traverse :  
 Si le mal vient de nostre humeur perverse,  
 Prions à Dieu d'y mettre bien tost fin.

L'un est boiteux, l'un brunche, & l'autre cloche,  
 Verité marche, & personne n'aprophe <sup>2</sup>,  
 L'un se dement, l'autre se contrefait <sup>3</sup>,  
 L'un blasme l'autre, & l'accuse de vice,  
 Chacun dispute, & deffend sa malice,  
 Et ce pendant personne n'est parfait.

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.). — *Œuvres* (Sonnets à diverses personnes, à la suite des Poèmes) 1567 à 1673 ; (*Id.*, à la suite des Amours) 1578 et 1584 ; (*Id.*, à la suite des Poèmes) 1587 et éd. suiv.

Titre. 78 A Gilles Bourdin, Procureur du Roy | 84-87 A Gilles Bourdin, Procureur general du Roy

1. 78-87 graphie Est-ce le ciel

1. Il s'agit ici de Gilles Bourdin, Procureur Général du Roi (1517-1570). V. le tome X, p. 269, note 2. Ne pas le confondre avec son frère Jacques, Secrétaire d'Etat, comme l'a fait Blanchemain dans son éd. de Ronsard, t. V, p. 343.

2. La Vérité est en marche, mais elle n'aprophe personne.

3. C.-à-d. deguise sa pensée.

## PROSOPOPEE [119 v°]

DE FEU FRANÇOIS DE LORREINE  
DUC DE GUISE <sup>1</sup>.

A moy qui ay conduit en France tant d'armées,  
Issu de ces vieux Roys des terres Idumées <sup>2</sup>,  
A moy qui des jeunesse aux armes ay vescu,  
4 Des ennemis veinqueur & non jamais veincu.  
A moy qui fus la creinte & l'efroy des batailles,  
Qui pris & qui gardé tant de fortes murailles,  
A moy qui le Soldat au combat animé <sup>3</sup>,  
8 A moy qui ay l'Anglois en sa mer renfermé <sup>4</sup>,  
A moy qui ay fait teste aux peuples d'Alemagne <sup>5</sup>,  
A moy qui fus l'horreur de Naples & d'Espagne <sup>6</sup>,  
A moy qui sans flechir d'une invincible foy

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Epitaphes, dans la section des Poèmes) 1567 à 1573 ; (*Id.*, section à part) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. 84-87 ajoutent : tres-vertueux Prince & tres-excellent Capitaine

7. 78-87 A moy qui eus le cœur de prouesse animé

1. Assassiné par Poltrot de Méré sous les murs d'Orléans en février 1563. — Ronsard fait parler le mort, d'où le titre « Prosopopée », déjà vu au tome VI, p. 40. — Imitation probable de l'*Anthologie gr.*, *Epigr. fun.*, n° 73, citée par Marg. de Schweinitz, *op. cit.*, p. 94.

2. Adjectif, pour Iduméennes. Allusion au croisé Godefroy de Bouillon, élu roi de Jérusalem, de qui les ducs de Guise prétendaient descendre. Cf. les tomes I, p. 80 ; V, p. 206 et 219 ; VIII, p. 47 et 329 ; IX, p. 32.

3. Les graphies *gardé*, *animé* sont phonétiques pour gardai et animai.

4. Par la reprise de Calais (janvier 1558). Cf. tome IX, p. 105, note 5.

5. Au siège de Metz (janvier 1553), puis à Rentv (août 1554) et à Thionville (juin 1558). Cf. t. V, p. 203 ; VII, p. 5 ; IX, pp. 4, 48 et 105.

6. Pendant son expédition de Naples (nov. 1556-sept. 1557), où pourtant son armée fut tenue en échec par le duc d'Albe à Civitella. Cf. Forneron, *Les ducs de Guise*, t. I, p. 180 et suiv., et mon tome X, p. 140, note 3.

- 12 Fus serviteur de Dieu, de France & de mon Roy <sup>1</sup>,  
 A moy de qui le nom au monde se voit estre  
 Tel qu'il ne peut jamais augmenter ny décroistre <sup>2</sup>,  
 Ne dressés un tombeau par artifice humain,  
 16 Et tant de marbre dur ne polissés en vain.  
 Pour tombe dressés moy de Mets la grande ville,  
 Les grands murs de Calais, & ceux de Thionville :  
 Et dessus, le trophée en deux lieux soit basty  
 20 De l'honneur que j'acquis à Dreux & à Renty.  
 Gravés y mes assauts, mes combats & mes guerres,  
 Fleuves, forests, & monts, mers, fontaines, & terres,  
 Qui tremblerent soubz moy, & des peuples veincus  
 24 Pendés y les harnois, les noms, & les escus :  
 Puis à fin que ma gloire icy vive acomplie, [120]  
 Assemblés sur mon corps la France & l'Italie,  
 Et toutes ces cités qui sentirent les coups  
 28 De ma dextre invincue : & m'enterrés dessous.  
 Je veux pour mon sepulcre une grande province <sup>3</sup>,  
 Qui fus un grand guerrier, un grand Duc, un grand Prince,  
 Car un petit tombeau n'est pas digne d'avoir  
 32 Celuy qui l'univers remplit de son pouvoir <sup>4</sup>.

14. 84-87 Tel qui ne peut

19-20. 87 Et dessus mon sepulchre en deux lieux soit basty, Dreux  
 à costé senestre, & à dextre Renty

22. 87 mers, campagnes & terres

1. Déchainant la guerre civile par le massacre de Vassy (mars 1562) et triomphant du prince Louis de Condé et des troupes protestantes à Dreux (décembre 1562).

2. Rimes phonétiques : on prononçait decrestre.

3. C.-à-d. un grand pays.

4. Cette pièce, où François de Guise parle en matamore, est à rapprocher des deux épitaphes consacrées au même personnage par R. Belleau, qui avait pris part à l'expédition de Naples (éd. Marty-Laveaux, t. I, pp. 168 et 214), et d'une autre que Ronsard composera plus tard, qui dut figurer, comme celle-ci, près du tombeau du grand capitaine dans la chapelle du château de Joinville (v. mon édition in-8°, Lemerre,



SONET<sup>1</sup>.

Je meurs, Paschal<sup>2</sup>, quand je la voy si belle,  
 Le front si beau, & la bouche & les yeux,  
 Yeux le sejour d'Amour victorieux,  
 4 Qui m'a blessé d'une fleche nouvelle.  
 Je n'ay ny sang, ny veine, ny mouëlle  
 Qui ne se change : & me semble qu'aux cieux  
 Je suis ravy, assis entre les Dieux,  
 8 Quand le bon heur me conduist aupres d'elle.

ÉDITIONS : *Recueil des Nouv. Poësies* (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd.) 1564. — *Œuvres* (Amours, 2<sup>e</sup> livre) 1567 à 1572 ; (*Id.*, 1<sup>er</sup> livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

3. 84-87 le logis d'Amour

---

t. VI, p. 443). La mort de Fr. de Guise inspira maints autres « regrets » et « complaints », en vers français et latins, à des auteurs catholiques moins connus. Par contre, les huguenots exaltèrent son assassin. Cf. P. de l'Estoile, *Mémoires*, éd. Brunet-Champollion, t. XII, p. 362 ; *Catalogue* de la bibliothèque de Sainte Beuve (1870, n° 320) ; Fr. Charbonnier, *thèse citée* de 1920, chap. V.

1. Rangé en 1567 au 2<sup>e</sup> livre des *Amours* à la suite de la chanson *Douce maitresse touche* (v. ci-dessus, p. 322), avec cette note de Belleau : « Ce sonet est fait pour la mesme Damoysselle » (s.-ent. que celle de la chanson précédente). C'est seulement en 1578 qu'il passa au 1<sup>er</sup> livre des *Amours*, et en 1584 que cette note l'accompagnait sous le nom de Muret : « Il appert par ce sonnet et plusieurs autres, qu'ils ne sont tous faits pour Cassandre, mais pour d'autres qu'il a aimées. » Rien là, semble-t-il, ne permet d'identifier la personne chantée dans ce sonnet. Cependant le terme de « damoysselle » ne saurait s'appliquer qu'à une personne de noble extraction. Il s'ensuit que, des deux femmes courtisées par Ronsard en 1563, Genève, bourgeoise ou simple grisette, et Isabeau de la Tour de Limeuil, demoiselle d'honneur de la reine mère, ce terme ne convient qu'à celle-ci. Au reste, ce sonnet-épilogue n'est-il pas le digne pendant du sonnet-dédicace par lequel s'ouvrait le *Recueil des Nouvelles Poësies* ?

2. Paschal est l'historiographe de Henri II, avec lequel Ronsard s'était brouillé vers le début de 1559, puis réconcilié après 1560. Il mourut en 1565. Cf. les tomes I, p. 160 ; VI, 7 et 61 ; IX, 68 et XI, 90 et 91.

Ha ! que ne suis-je en ce monde un grand Roy !

Elle seroit toujours aupres de moy :

11 Mais n'estant rien, il faut que je m'absente

De sa beauté, dont je n'ose aprocher,

Que d'un regard transformer je ne sente <sup>1</sup>

14 Mes yeux en fleuve, & mon cueur en rocher <sup>2</sup>.

10. 84-87 Elle seroit ma Royne

---

1. C.-à-d. : sans que je sente (latin *quin* et le subjonctif) :

2. Hyperboles à la façon de Pétrarque. Le second hémistiche fait allusion à la tête de Méduse, dont le regard pétrifiait les gens. Cf. ci-dessus l'élégie *Douce maitresse à qui j'ai dédié*, vers 100 et suiv.

FIN.

---

# TABLE ALPHABÉTIQUE

DES INCIPIT DU TOME XII.

N.-B. — Les vers et mots en italique sont des variantes des *incipit* primitifs.

	Pages
A moy qui ay conduit en France tant d'armées.....	299
Bien que l'obeissance & l'amour que je doy.....	229
Celui debvoit mourir de l'esclat d'un ( <i>du</i> ) tonnerre.....	87
Ce me sera plaisir, Genevre, de t'escire.....	284
Certes mon œil fut trop aventureux.....	171
Comme un beau pré depouillé de ses fleurs.....	193
Couché dessoubz l'ombrage aupres d'une fontaine.....	35
De <i>moy seul ennemy sans cause je me fains</i> .....	215
De <i>moy seul ennemy, voire traistre, je suis</i> .....	215
Deux freres pastoureaux qui avoient pris naissance.....	146
De vous & de fortune & de moy je me deuls.....	215
Douce Maistresse touche.....	142
Douce Maitresse à qui j'ay dédié.....	208
En imitant des grands Roys l'excellence.....	203
Esse ( <i>Est-ce</i> ) le ciel qui nous trompe, Bourdin.....	298
Fictes, qui n'est point feint aux enfans de la Muse.....	108
Genevre, je te prie, escoute par pitié ( <i>ce discours</i> ).....	256
<i>Hier quand bouche à bouche</i> assis aupres de vous.....	245
J'avois tousjours <i>cherché &amp; fuy</i> tout ensemble.....	223
J'avois toujours & creint & voulu tout ensemble.....	223
J'avoy tousjours <i>voulu, tousjours creint</i> tout ensemble....	223

J'avoy tousjours voulu, voyre & creint tout ensemble.....	223
J'ay cherché mille fois & fuy tout ensemble.....	223
J'ay cherché mainte année & fuy tout ensemble.....	223
Je chante icy, de Bray (de Thou) les antiques fais d'armes.	126
Je chante, Robertet, la saison du Printemps.....	27
Je meurs, Paschal, quand je la voy si belle.....	301
Je n'ayme point ces noms ambitieux.....	244
Je ne veux couronner mes cheveux ny mon front.....	68
Je ne veux sur mon front la couronne attacher.....	68
Je suis la nef, vous estes mon pilote.....	297
Las, je ne veux ny ne me puis desfaire.....	170
L'autre jour que j'estois assis aupres de vous.....	245
L'heur & malheur que le Destin propose.....	294
L'Huillier, si nous perdons cette belle Princesse.....	189
Le jeune Hercule au berceau combatit.....	292
Le jour que je fu né, le Daimon qui preside.....	46
Le jour que vostre voyle aux vagues (Zephyrs) se courba..	277
Le jour que vostre voyle aux vents se recourba.....	277
Madame, oyez le mal que je reçois.....	208
Ou soit que les marets de l'Egypte feconde.....	238
Oyant un jour redoubler mes souspirs.....	251
Paissés, douces brebis, paissés cette herbe tendre.....	93
Pallas est souvent d'Homere.....	205
Par une Royne où sont toutes les graces.....	296
Quand Apollon auroit fait un ouvrage.....	145
Quand ce beau Printemps je voy.....	163
Quand on ne peut sur le chef d'une Image.....	25
Rien du haut ciel le destin ne propose.....	294
Royne, qui de vertus passes Artemesie.....	172
Si Dieu, Madame, ostoit hors de ce monde.....	295
Si l'Amour, qui conduit des Amans l'entreprise.....	200
Si le ciel, qui la foy des amans favorise.....	200

## ADDITIONS

---

Je dois à la très grande obligeance de M<sup>lle</sup> Suzanne Brunet de pouvoir mentionner quelques variantes qu'elle avait collationnées sur le texte princeps des *Nouvelles Poësies* chez les libraires Maggs, outre celles qui ont paru dans le Bull. du Bibl. sous la signature d'A. Pereire et que j'ai signalées dans mon app. crit.

P. 95, vers 35-36 : Me combattent chez moy, mais l'effroyable peur Se campe la premiere & veinq toujours mon cueur

P. 96-97, vers 41-65. *Ces vingt-cinq vers remplacent les neuf que voici* : Et bien que la saison de ce plaisant Autonne Qui de chault & de froid ensemble s'assaisonne, Comme un Printemps soit douce, & que la vive ardeur De l'Esté ja passée, & la proche froideur De l'Hyver ne defend que l'herbe ne verdoye, Bien que le bon Bachus dedans sa cuve ondoie, Boullonnant, escumant, ayant les piés tachés, Les mains & tout le front de raisins écachés, Si est-ce que cela non plus ne me contente

P. 87, vers 68 : Souflé dessus les fleurs

Id., vers 73 : Qui tous scavent jouer

P. 100, vers 138 : Me rebaiser le sein

P. 101, vers 156 : Je suis las de chanter, & non lassé d'amour

P. 102, vers 165 : Voicy le propre jour, ce me semble, & l'année

Id., vers 179-180 : ...hier mesme Caton, Qui a les yeux brunets, & poignant le teton

Id., vers 184 ...se donne à toy aussy

P. 103, vers 197-199 : D'autant qu'une Chevre est plus qu'un Chevreau pelue, D'autant qu'une fille est des amans mieux voulue Qu'une vefve : & d'autant que l'Aurore qui luit

P. 104, vers 217 : Me garir de mon mal (2<sup>e</sup> tirage de la 1<sup>re</sup> éd.)

P. 105, vers 225-226 : Le cœur m'esvanouit... Qui me pressoit si fort (*ibid.*)

P. 104-106, les vers 211 à 250 ont été ajoutés dans le 2<sup>e</sup> tirage de la prem. éd. et les éd. suiv.

P. 106, vers 261 : ...non plus je me soucy

P. 107, vers 273 : Ne repose jamais

P. 110, vers 23 : ...est tout gaillard & beau

P. 258, vers 49 : Pour emmener mon cueur

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
INTRODUCTION .....	V

### PREMIER LIVRE

Epistre au lecteur .....	3
Sonnet à Ysabeau de la Tour.....	25
Hymne du Printemps.....	27
Hymne de l'Esté .....	35
Hymne de l'Autonne .....	46
Hymne de l'Hyver .....	68
Elegie au Seigneur Baillon.....	87
Eglogue : Aluyot et Fresnet.....	93
L'Adonis.....	108
L'Orphée .....	126
Chanson : Douce Maistresse touche.....	142

### SECOND LIVRE

Sonnet à H. L'Huillier.....	145
Eglogue : Daphnis et Thyrsis.....	146
Chanson : Quand ce beau Printemps je voy.....	163
Deux sonnets [sans dédicace].....	170-171
Complainte à la Royne.....	172
Elegie à H. L'Huillier.....	189
Elegie sur le depart de la royne d'Escosse.....	193
Elegie : Si le Ciel.....	200
Cartel pour le Roy.....	203
A Madame [ode].....	205

Elegie : Douce Maitresse.....	208
Elegie : De vous & de fortune.....	215
Elegie : J'avoy toujours.....	223
Elegie : Bien que l'obeissance.....	229
Elegie des Armairies.....	238

## TROISIEME LIVRE

Sonnet à M. de Castelnau.....	244
Elegie : L'autre jour que j'estois.....	245
Elegie : Oyant un jour.....	251
Discours amoureux de Genevre.....	256
Elegie à la Royne d'Escosse.....	277
Elegie [à Genevre].....	284
Sonnet au Roy.....	292
Deux sonnets à la Royne [mere].....	294-295
Sonnet sur le cœur du feu Roy.....	296
Sonnet à M. de l'Aubespine.....	297
Sonnet à M. Bourdin.....	298
Prosopopée de feu Fr. de Lorraine.....	299
Sonnet [à Paschal].....	301
Table alphabétique des incipit.....	303
Additions.....	305

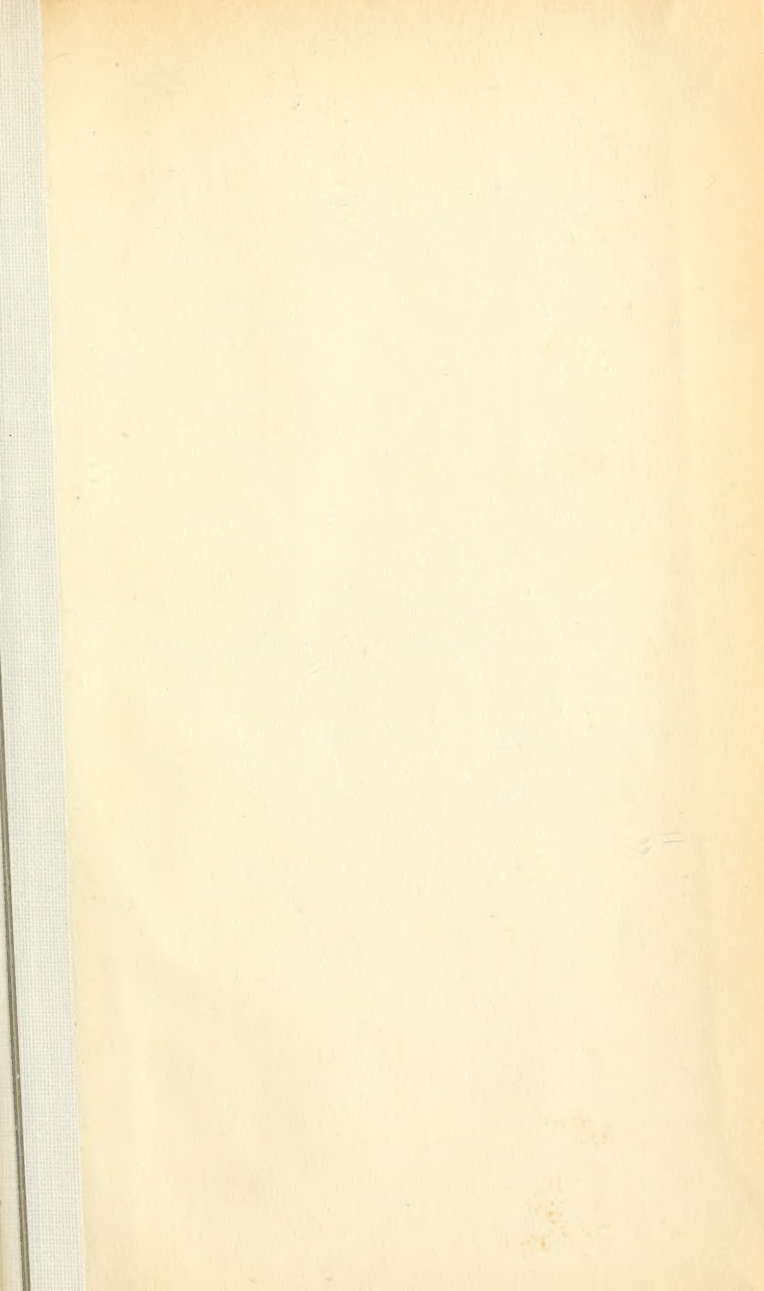
---

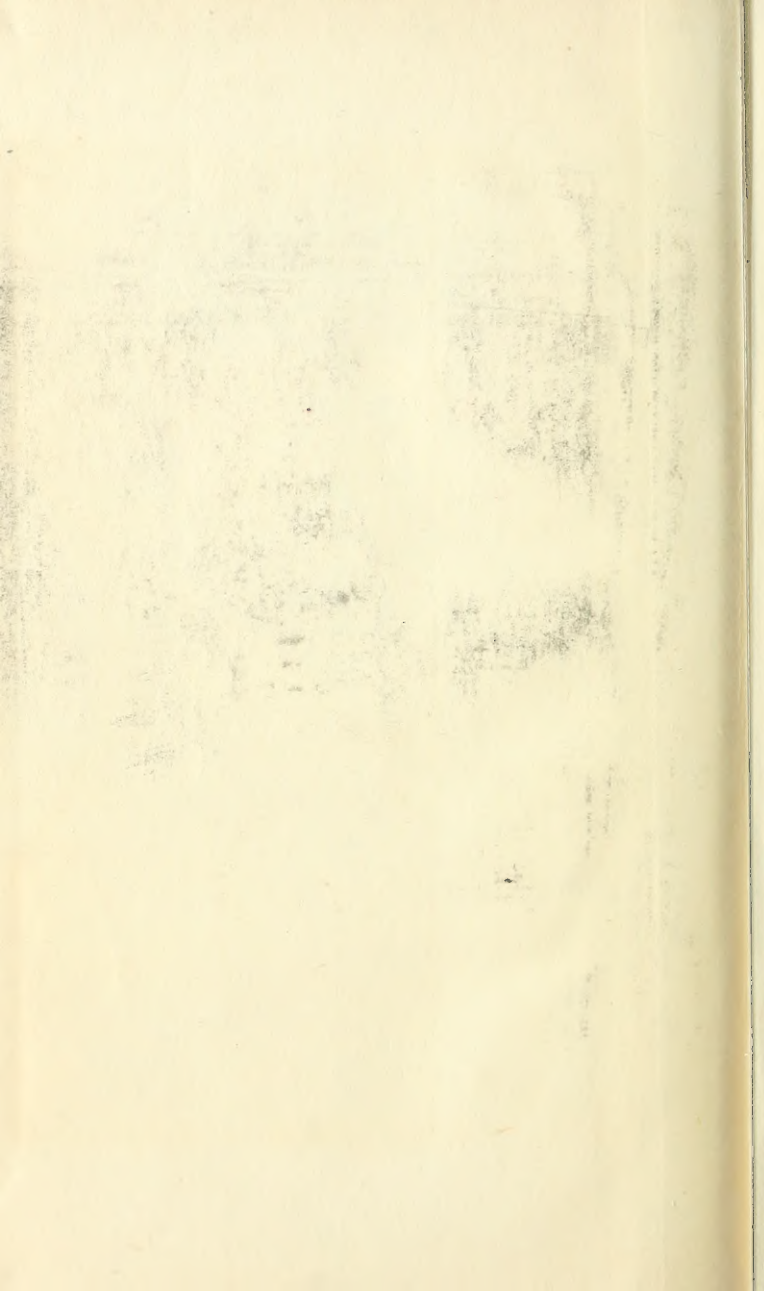
*Achevé d'imprimer  
par Protat frères, à Mâcon,  
le 7 novembre 1946.*





IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, MACON. — C. O. L. 31.1998.  
NOV. 1946. N° CHEZ L'IMPRIMEUR 5821. N° CHEZ L'ÉDITEUR 2.  
DÉPÔT LÉGAL : 4° TRIMESTRE 1946.





PQ  
1674  
A2  
1914a  
t.11-12

Ronsard, Pierre de  
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

